

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

ARCHÉOLOGIE  
HISTOIRE  
PATRIMOINE

TOME CVI  
ANNÉE 2015

TOME CVI ANNÉE 2015

SCD BORDEAUX 3



OBXA0043946

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux  
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux, du Conseil départemental de la Gironde  
et de la Direction régionale des Affaires culturelles de Nouvelle-Aquitaine

*Conformément à la tradition,  
la Société Archéologique de Bordeaux  
ne prend sous sa responsabilité  
ni les opinions émises  
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit  
toute reproduction totale ou partielle de documents  
sans son autorisation écrite.*

**Photographie de couverture :**

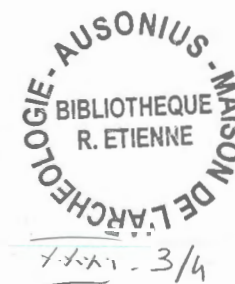
« Vue de la Chartreuse à Bordeaux »  
signature en bas à droite J. B. Net....1814.  
Musée des Arts décoratifs et du Design de Bordeaux, inv. 739.  
Cliché Lysiane Gauthier.  
Malgré les incertitudes de la perspective, on reconnaît bien  
la façade de Saint-Bruno et la silhouette de la cathédrale.

# *Revue archéologique de Bordeaux*

**archéologie, art, histoire, patrimoine**

*tome CVI  
année 2015*

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux  
du Conseil départemental de la Gironde  
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*



*Société Archéologique de Bordeaux  
1 place Bardineau  
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873  
reconnue d'utilité publique  
par décret du 11 mars 1915*

*Membre de l'association*  *"Archéologie d'Aquitaine"*



Lors de la remise de leur article, les auteurs doivent fournir :

- **des tirages papier** :
  - du texte de l'article
  - de chaque illustration avec numéro
  - de la table des illustrations avec légendes complètes
  - du résumé
  - de la bibliographie
- ces mêmes documents sur un **support informatique** (CD, clé USB etc.) ;

La *Revue archéologique de Bordeaux* publie des articles originaux concernant l'archéologie, l'histoire, l'histoire de l'art, le Patrimoine et la numismatique à Bordeaux et en Gironde.

L'appel à fournir des articles fait d'ordinaire suite à une communication présentée lors d'une des réunions de la Société. Cet appel ne constitue cependant pas un engagement de publication : les articles seront soumis au comité de lecture ; des modifications justifiées peuvent être demandées aux auteurs.

## Recommandations aux auteurs

**Les textes**

- Sauf accord exceptionnel, les textes ne doivent pas dépasser 20 pages, soit environ 60 000 signes ; en cas de non respect, le comité de lecture se réserve le droit de demander ou de proposer des coupures.

- Ils seront fournis sous la double forme d'un tirage papier et d'un fichier informatique (CD, clé USB...) ; aucun manuscrit, aucun tapuscrit ne seront acceptés. Les essais de mise en page sont inutiles et peuvent même constituer une gêne : le texte doit être une saisie « au kilomètre ».

- Le style de caractères normal est le romain. L'italique, sans guillemets, est réservé aux transcriptions de manuscrits et aux citations de textes anciens dans leur orthographe d'origine, aux mots et aux citations en latin ou en langue étrangère, aux titres d'ouvrages ou de revues ; les citations de textes imprimés sont en romain et entre guillemets.

- Aucun mot, aucun titre ne doit être saisi tout en majuscules.

- Les titres intermédiaires seront hiérarchisés par un système logique et clair de numérotation.

**Les illustrations**

- Sauf accord exceptionnel, le nombre maximal de figures pour un article de taille normale est de douze. Aucune photocopie ne sera admise, sauf cas exceptionnel.

- Elles seront numérotées en une seule série continue, qu'il s'agisse de photographies, de dessins, de diagrammes ou de tableaux.

- Toutes les illustrations doivent être libres de droits.

- Les photographies numériques et documents scannés doivent avoir une définition d'une résolution suffisante. Ils constitueront des fichiers informatiques indépendants : en aucun cas ils ne seront intégrés dans le document texte.

- Le texte comportera des renvois précis sous la forme « (fig. 1) ». La liste des figures avec leurs légendes constituera un document à part.

- Le comité directeur des publications peut être amené à refuser des illustrations de mauvaise qualité, à en demander de nouvelles ou à leur en substituer d'autres.

Une prémaquette des articles sera fournie aux auteurs pour relecture. Les corrections doivent être mineures : ce n'est pas le lieu des repentirs qui modifieraient gravement le texte.

Les auteurs doivent être membres de la Société : comme tels ils recevront 12 tirés à part. S'ils en désirent un plus grand nombre, ils doivent en faire impérativement la demande par écrit, au plus tard lors de la remise de la prémaquette corrigée ; le coût leur en sera indiqué et ultérieurement facturé.

**Les notes et annexes**

- Il est demandé aux auteurs de fournir un résumé de leur contribution, n'excédant pas 1000 signes. Il sera édité dans la table des matières et diffusé en même temps qu'elle. Une version en anglais en sera publiée.

- Les notes sont consacrées à des références, à des justificatifs, éventuellement à des précisions ou à des nuances qui alourdiraient le texte. Elles ne doivent pas constituer de longs développements. Si nécessaire, il est toujours possible de fournir des annexes et d'y renvoyer.

- Toutes les références bibliographiques seront données en notes et non entre parenthèses dans le texte. Les références de type « op. cit. » sont à proscrire. Il est recommandé de n'utiliser en notes que des codes : auteur et date, indication de la page concernée ; par exemple, Roudié 1960, p. 50 ; Roudié 1975, p. 123.

- Une annexe rassemblera ces codes suivis des références bibliographiques.

**La bibliographie**

- Les références doivent être complètes et rédigées selon les normes en vigueur :

- pour un ouvrage :

Code : Nom, Prénom. *Titre de l'ouvrage*. Lieu, éditeur, date.

Par exemple :

Roudié 1975 : Roudié, Paul. *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais, de 1453 à 1550*. Bordeaux, Sobodi, 1975.

- pour un article :

Code : Nom, Prénom. « Titre de l'article entre guillemets ». *Revue*, année, tome, pagination.

Par exemple :

Roudié 1960 : Roudié, Paul. « Documents sur la fortification des places fortes de Guyenne au début du XVI<sup>e</sup> siècle ». *Annales du Midi*, 1960, 72, n° 49, p. 43-57.

# Revue archéologique de Bordeaux

## tome CVI, année 2015

### Sommaire

Natacha Sauvaitre, Coralie Demangeot,

Damien Delage, Benoît Garros

*Regards sur les origines du quartier Saint-Michel de Bordeaux à travers les fouilles archéologiques liées au réaménagement de l'espace public*

p. 9-34

Natacha Sauvaitre, Coralie Demangeot,

Damien Delage, Benoît Garros

*A look at the origins of the Saint Michel area in Bordeaux through the archeological research in relation to the redevelopment of the public space*

Les investigations archéologiques menées entre juin et septembre 2011 dans le quartier Saint-Michel de Bordeaux, en amont du réaménagement de l'espace public, ont permis de renseigner l'évolution de ce quartier à travers l'étude de son habitat, de sa voirie et de son cimetière médiéval. Les premières traces d'une occupation anthropique ont ainsi été distinguées au niveau de la place du Maucaillou où quatre inhumations ont été mises au jour (I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècle de notre ère). L'origine de l'habitat bordant le chevet de l'église (Place Duburg) et celui constituant l'extrémité d'un des îlots du lotissement (Place du Maucaillou) daterait selon la chronologie relative des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Seul l'espace interne subit des modifications avec la construction d'un mur de refend et la mise en place d'éléments de confort (latrine) au cours des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles. Le réseau viaire a pu être étudié et certifie l'origine médiévale de la rue Traversanne dont la plus ancienne mention écrite date de 1250.

La mise au jour de plus de 158 sépultures concentrées dans un espace limité à 300 m<sup>2</sup> au sud de la basilique permet d'entrevoir la population inhumée dans la paroisse Saint-Michel. Des orfres, des boucles de ceinture et autres ornements permettent de cerner l'occupation entre le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle.

The archeological investigations led between June and September 2011 in the Saint Michel area prior to the redevelopment of the public space focusing on the dwellings, the roads and the mediaeval cemetery, have shown how the neighbourhood developed. The first signs of human occupation came to light up by the Place du Maucaillou where four graves were uncovered (1<sup>st</sup> and 3<sup>rd</sup> century AD). The origin of the houses along the chevet of the church (Place Duburg) and that forming the end of one of the blocks of houses (Place du Maucaillou) would date back to the 14<sup>th</sup> and 15<sup>th</sup> centuries. Only the interior was modified with the construction of a partition wall and the arrangement of commodities (latrines) in the 17<sup>th</sup> and 18<sup>th</sup> centuries. It was possible to study the street network which confirms the medieval origin of the rue Traversanne, the oldest written reference to which dates back to 1250.

The discovery of more than 158 graves concentrated in a limited space of 300 m<sup>2</sup> to the south of the basilica gives us a glimpse of the kind of population buried in the parish of Saint Michel. Sacred vessels, belt buckles and other ornaments allow us to date the occupation to between the 13<sup>th</sup> and 14<sup>th</sup> centuries.

Marie-France Lacoue-Labarthe

*Avatars d'un bien de campagne :*

*du « Mur Sarrazin » au domaine de Bagatelle à Talence*

p. 35-72

Marie-France Lacoue-Labarthe

*The changing faces of a country property :*

*from the « Sarrazin Wall » to the Bagatelle estate in Talence*

C'est l'histoire d'un domaine de Talence depuis la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, avec une référence à l'antiquité gallo-romaine. Il s'est longtemps appelé le « Mur sarrazin », avant de s'appeler « Bagatelle » à partir de 1842. L'appellation « Mur sarrazin » est liée aux vestiges gallo-romains, en l'occurrence ceux de l'antique aqueduc sur le trajet duquel il se trouvait ; en dépit de son apparente singularité, elle est commune à beaucoup d'autres lieux dans le même rapport à

This is the story of a domain in Talence from the second half of the 15<sup>th</sup> century to the present day with a reference to the Gallo-Roman Antiquity. It was called « Sarrazin Wall » for a long time before being « Bagatelle » from 1842 onwards. The name « Sarrazin Wall » comes from the Gallo-Roman remains, specifically those of the ancient aqueduct where the wall used to stand. Singular as it may appear, the name was common to many other places with a similar link to Antiquity. The



l'antique et non aux dits Sarrasins. Le domaine était, à la fin du Moyen-Age, un vignoble exploité par des tenanciers bordelais. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le bourdieu est propriété de Rose Beaujon, sœur du financier Nicolas Beaujon ; son mari, le conseiller à la Cour des Aides Louis Balan, fait construire dans les années 1760 la jolie maison de campagne qui, complétée ultérieurement, constitue ce qui est aujourd'hui appelé « pavillon Elisabeth Bosc ». Le domaine est ensuite vendu en 1778 à un marchand de fer, Pierre Berge, puis en 1824 à Louis Foussat, négociant et armateur. En 1842, Felix Bosc rachète la propriété qui devient « Bagatelle », où la culture de parcelles de vigne est intégrée dans un jardin paysager. Sa fille Elisabeth, sans descendance, lègue la propriété par amitié pour le Dr Anna Hamilton à la Maison de santé protestante de Bordeaux qui en prend possession en 1916 et continue aujourd'hui, selon ses vœux, d'y gérer hôpital, institut de formation pour les soins infirmiers et centre social.

estate was a vineyard managed by tenants from Bordeaux. In the 18<sup>th</sup> century the *bourdieu* - a wine estate - belonged to Rose Beaujon, the financier Nicolas Beaujon's sister. In the 1760s her husband Louis Balan, the adviser to the Cour des Aides, had this fine country house built; it was later extended and is now called the "Pavillon Elisabeth Bosc". The estate was then sold to Pierre Berge an iron merchant in 1778 and then to Louis Foussat, a wine merchant and a ship owner and manager in 1824. In 1842 Felix Bosc bought the domain which became known as "Bagatelle" and he landscaped the gardens. His daughter Elisabeth, without issue, bequeathed the estate out of friendliness for Doctor Anna Hamilton to the *Fondation Maison de santé protestante* of Bordeaux which from 1916 onwards has been managing the hospital, the training institute in nursing and the social centre in accordance with her wishes.

**Lisa Maccanin, Samuel Virelli, Damien Piot**  
avec la collaboration d'Antoine Brémont  
*Dernières découvertes archéologiques*  
*au prieuré Saint-Germain de Langoiran*

p. 73-83

L'ancien prieuré Saint-Germain de Langoiran déjà évoqué dans un précédent article de la *Revue archéologique de Bordeaux* en 2010 a fait l'objet d'un sondage archéologique en 2014 dans le sol de son ancienne chapelle semi-troglodytique. Ce sondage a permis de constater que le sol de la chapelle était essentiellement constitué par l'affleurement du calcaire simplement retaillé pour former un sol. Ce sol présentait sur le coté sud des creusements liés à un usage funéraire des lieux sur lequel la fouille a permis d'en savoir un peu plus. Sous un dépôt funéraire secondaire couvrant le sud du sondage attribuable à la désacralisation du prieuré et à la destruction de son cimetière au XIX<sup>e</sup> siècle, une tombe rupestre médiévale a pu être fouillée. Elle contenait les restes de deux individus : un homme adulte allongé sur le dos dont les membres inférieurs ont été perturbés par l'inhumation d'un immature.

In 2014 an archaeological survey was carried out beneath the semi-troglodytic chapel of the former priory Saint-Germain in Langoiran, which came up in a 2010 article in the *Revue archéologique de Bordeaux*. This survey revealed that the ground was for the most part a chalky outcrop, which had simply been carved out to be used as a floor. On the southern side there were some trenches linked to the site's use as a burial ground where the excavations helped us to learn more. A medieval rupestrian grave was excavated under a secondary layer of funerary deposits that covered the southern part of the digging and dated back to the deconsecration of the priory and the destruction of its graveyard in the 19<sup>th</sup> century. The remains of two individuals were found: a supine adult male whose lower limbs had been displaced by the burial of a child.

**Marie Fauré**  
*Le palais de l'Ombrière à Bordeaux*  
*du XI<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup>*

p. 85-99

Le palais de l'Ombrière est un lieu important de l'histoire bordelaise, autant par sa longévité que par son rôle politique. Édifié à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle à l'extérieur de l'enceinte urbaine, il est le précurseur de l'ouverture de la ville vers son fleuve. Siège de l'administration ducale jusqu'en 1453, puis

**Lisa Maccanin, Samuel Virelli, Damien Piot**  
with the collaboration of Antoine Brémont  
*The latest archeological discoveries*  
*at the priory Saint-Germain in Langoiran*

The Ombrière palace plays an important role in the history of Bordeaux both because of its long life and its political role. It was built from the end of the 11<sup>th</sup> century onwards outside the city walls and was thus the precursor of the city's opening out towards its river. This palace drew much attention throughout

de parlement d'Ancien Régime jusqu'en 1790, conciergerie de la ville, ce palais fait l'objet de toutes les attentions le temps de sa longue vie. Pourtant, il reste mal connu des Bordelais. A quoi pouvait ressembler ce palais au cœur de la ville, dont toute trace a aujourd'hui disparu ? Quelles sont les phases de constructions, de reconstructions et d'aménagements de l'édifice ? Cette étude propose de reconstituer ce qu'a pu être le palais de l'Ombrière en tentant d'établir la chronologie de ce lieu central du Bordeaux médiéval et moderne, à travers les différentes phases de constructions du bâtiment, ainsi que son utilisation au cours des siècles.

its long life: it was the headquarters of the ducal administration until 1453, the parliament of the Ancien Régime until 1790 and the city *conciergerie*. And yet it is little known by the people from Bordeaux. Since it has disappeared today, how may have this palace at the heart of the city looked like? What were the different stages in the construction, reconstruction and design of this edifice? This study aims to give an idea of what the Palais de l'Ombrière may have been by establishing the chronology of what was a central site in both medieval and modern Bordeaux, through the various phases of its construction and use over the centuries.

**Marianne Lecat**  
*Les résidences aristocratiques médiévales de Sallebœuf*

p. 101-117

La commune de Salleboeuf possède de nombreuses résidences aristocratiques de l'époque médiévale. Étudiées par Léo Drouyn, elles ont fait l'objet de nouvelles recherches dans le cadre d'un travail universitaire en 2014, dont le but consistait à mieux comprendre leur nature et leurs caractéristiques. Ce travail a pu être réalisé grâce à l'analyse conjointe des données de terrain et des données d'archives, mais aussi grâce à des études du mobilier céramique et des vestiges bâtis encore en élévation.

**Marianne Lecat**  
*The medieval aristocratic residences in Sallebœuf*

There are many aristocratic residences from the medieval period in the town of Salleboeuf. First studied by Léo Drouyn, they were the focus of new academic research in 2014 which consisted in better understanding their nature and characteristics. It was achieved thanks partly to the analysis of field data alongside archive documents but also to some studies of the ceramics and of those the structural remains still standing today.

**Xavier Roborel de Climens**  
*A propos de l'hôtel Lassalle de Roquefort à Bordeaux*  
*et de ses possesseurs*

p. 119-137

Les anciens fossés du Chapeau-Rouge et de l'Intendance étaient sous l'Ancien Régime bordés de riches demeures de notables bordelais. Si un grand nombre a disparu aujourd'hui, victime de l'évolution et du développement de la ville, il subsiste, 6 cours de l'Intendance, un vaste immeuble qui fut la résidence d'une famille de parlementaire, les Lassalle de Roquefort de 1702 à 1767, puis celle de François Armand de Saige de 1767 à 1775 et enfin la demeure d'une famille de médoquains, les Pontet, de 1775 à 1856. La façade, telle qu'elle se présente aujourd'hui, apparaît comme une particularité dans le paysage architectural bordelais avec ses mascarons qui annoncent ceux de la place de la Bourse, ses sculptures et ses pots à feu. Elle est l'œuvre, selon toute vraisemblance, de Jean-Martin de Lassalle qui la fit édifier vers 1730-1735. La cour intérieure, postérieure à la construction de la façade, d'un style rigoureux et sévère, doit être une réalisation de Bernard de Pontet vers 1780.

**Xavier Roborel de Climens**  
*About the Lassalle de Roquefort hotel in Bordeaux*  
*and its owners*

During the Ancien Régime, the old ditches that were to become the cours du Chapeau-Rouge and cours de l'Intendance were lined with the rich abodes of Bordeaux notables. Many of these dwellings have disappeared today because of the evolution and the development of the city; one still exists though at number 6 cours de l'Intendance. It is a large building where a family of parliamentarians called the Lassalle de Roquefort, lived from 1702 and 1767. Then, there was the family of François Armand de Saige from 1767 to 1775 and finally the Pontet family from the Médoc region, around 1780. The façade as it appears today stands out in the Bordeaux architectural landscape with its mascarons predating those of the Place de la Bourse, its sculptures and its flame urns. In all likelihood, it was Jean-Martin de Lassalle that had it built around 1730-1735. The inner courtyard, uncompromising and austere in style, is more recent than the façade and must have been built by Bernard de Pontet around 1780.



**Philippe Maffre**

*Le château Birot à Béguey*

p. 139-148

**Philippe Maffre**

*The Château Birot in Beguey*

Le château Birot, ses dépendances et sa chapelle se trouvent à l'intérieur d'un enclos ceint de murs. Sous sa forme actuelle il a été construit vraisemblablement vers 1780 pour un parlementaire, Jacques-Jean-Louis de Parouty, conseiller à la cour des aides de Montauban. Il a remplacé ou complété une ancienne demeure plus modeste. La nouvelle demeure de plan rectangulaire compte un étage carré. Elle est en pierres de taille pour ce qui concerne uniquement la façade principale. Les murs des autres élévations sont bâtis en « moilons » recouverts d'enduit. Sa couverture de tuiles creuses est à longs pans et croupes. Les décors intérieurs de stuc et de peinture évoquent un XVIII<sup>e</sup> siècle teinté de baroque. L'intérêt de cette maison réside dans la qualité de ses décors tant sculptés que peints et dans le bon état de conservation de la quasi totalité de son second œuvre.

The Château Birot with its outbuildings and its chapel are inside a walled enclosure. The Château, as we can see it today, must have been built around 1780 for Jacques-Jean-Louis de Parouty, a parliamentarian and adviser to the Cour des Aides of Montauban. It either replaced or extended a more modest dwelling. The new one is rectangular with one floor. Only the main façade is made of cut stone. The other walls are made of rough-stone with a lime render. The Château has a shallow pitch hip roof covered with monk and nun tiles. The decoration in stucco and the paintings inside are Classical in style but with a hint of the Baroque. The interest of this construction lies in the quality of its decoration whether it be sculpted or painted and in the good state of preservation of almost all its entire interior fittings and finishings.

**Claude Mandraut**

*Edmond Moussié (1888-1933) :*

*Bordelais d'exception et mécène averti*

p. 149-181

**Claude Mandraut**

*Edmond Moussié (1888-1933) :*

*an exceptional inhabitant of Bordeaux  
and well informed sponsor*

L'industriel bordelais Edmond Moussié s'est fortement impliqué dans la vie économique locale. Il a joué un rôle important dans les installations et les activités du *Port de Bordeaux*, avant de s'installer à Paris. Pourtant, cet homme fort occupé a su trouver le temps de se consacrer à l'art sous toutes ses formes. Cet esthète, cultivé et discret, amateur de musique, de peinture et de littérature a soutenu différentes initiatives dans sa ville d'origine, notamment en créant, en 1919, le pavillon des arts décoratifs au sein de la *Foire de Bordeaux* ou en adhérant à la *Société des Arts décoratifs de Bordeaux et du Sud-Ouest* en 1922. Il se lance, en 1919, dans le mécénat avec les *Feuillets d'Art*, revue nationale très élitiste aux prestigieuses collaborations. Il financera cette revue tout en supervisant les choix éditoriaux. Sensible à la beauté et à la modernité il fait appel aux talents de son époque avec discernement : Michel Dufet pour décorer sa villa *Briséis* ou l'architecte Charles Siclis pour construire une nouvelle maison.

The Bordeaux industrialist Edmond Moussié got deeply involved in the local economic life. He played an important role in the facilities and activities of the Port de Bordeaux before moving to Paris. Busy as he undoubtedly was, he managed to find the time to devote himself to the arts in general. A cultured and unassuming aesthete, as well as a lover of music, painting and literature, Edmond Moussié supported various projects in his home town particularly by creating the Pavillion of Decorative Arts within the Foire de Bordeaux in 1919 and by joining the Société des Arts décoratifs de Bordeaux et du Sud-Ouest in 1922. In 1919 he got involved in patronage with the Feuillets d'Art, a national and very elitist periodical with prestigious collaborations. He financed the periodical while retaining overall editorial control. Appreciative of beauty and modernity, he was discerning in his choice of contemporary talent: Michel Dufet to decorate his villa Briéis or the architect Charles Siclis to build a new house.

## Notes

**Benoît Odaert**

*Le monnayage d'Athènes de 545 à 31 avant Jésus-Christ.* . . . . . p. 185-191

**Jean-Pierre Suau**

*Le Gourmand portant son ventre sur une brouette  
à propos d'une miséricorde de stalle de Saint-Seurin.* . . . . . p. 193-200

**Jean-François Fournier**

*Un élément de retable du XVII<sup>e</sup> siècle attribué à l'atelier de Jean Girouard (1644-1684).* . . . . . p. 201-205

**Jean-François Fournier**

*Un menuisier-sculpteur du XVII<sup>e</sup> siècle : Jacques Sabourie* . . . . . p. 207-209

## Chroniques

*L'archéologie girondine en 2014* . . . . . p. 213-247

*Chronique d'archéologie métropolitaine, année 2014* . . . . . p. 249-280

*Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2015* . . . . . p. 281-282

*Cercle numismatique Bertrand-Andrieu : procès-verbaux des séances de l'année 2015.* . . . . . p. 283-286





## ***Regards sur les origines du quartier Saint-Michel de Bordeaux à travers les fouilles archéologiques liées au réaménagement de l'espace public***

***Natacha Sauvaitre \****  
***Coralie Demangeot \****  
***Damien Delage \****  
***Benoît Garros \****

Dans son programme d'embellissement de la ville, la mairie de Bordeaux a entrepris dès 2011 le réaménagement du quartier Saint-Michel. Cet espace <sup>1</sup> représente une superficie de 27 000 m<sup>2</sup>. Ces travaux offraient la possibilité d'étudier sur une grande superficie l'évolution d'un des plus vieux quartiers de Bordeaux, notamment à travers son habitat et sa voirie, dont certains éléments existent depuis l'époque médiévale.

Les travaux de terrassement étaient prévus sur une profondeur moyenne de 0,70 m. Les niveaux médiévaux et modernes étaient par conséquent impactés. Etant donné l'ampleur du projet et la variété des vestiges attendus sur cette vaste emprise (voirie, habitat, sépultures), une prescription a été émise pour réaliser une fouille préventive. Le cahier des charges du SRA préconisait trois phases d'intervention : en premier lieu, réalisation de sondages préliminaires, puis fouille extensive de trois fenêtres pertinentes, enfin un suivi des travaux.

Pour la période antique les investigations devaient permettre de vérifier l'existence de la nécropole de Plante-rose, d'examiner la présence d'un axe viaire à l'embouchure de la rue Camille Sauvageau ou dans le prolongement de la rue des Faures et de confirmer ou infirmer la présence de vestiges antérieurs à la période antique. Pour l'époque médiévale, qui occupe l'essentiel des problématiques scientifiques, la fouille devait s'attacher à l'identification de vestiges liés à l'habitat en menant des observations stratigraphiques afin de comprendre les différentes phases successives d'occupation. Cette interven-

tion devait également aborder l'occupation funéraire. L'enclos cimetériel autour du campanile et de la basilique semblait avoir été en grande partie détruit lors des travaux sur la place Meynard à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> siècle. La fouille archéologique devait permettre de vérifier ces suppositions.

Afin de répondre à ces exigences six sondages préliminaires ont été réalisés. Ils ont été répartis sur l'ensemble de l'emprise, afin vérifier le potentiel du sous-sol jusqu'au terrain naturel. Ils ont été implantés de la manière suivante (fig.1) :

- le sondage 1, situé sur la place Duburg, permettait d'évaluer le bâti qui enveloppait le chevet de la basilique ;
- les sondages 2 et 3, sur la place Meynard, servaient à vérifier l'état de conservation du cimetière médiéval ;
- les sondages 4, 5, 6 répartis le long de la rue Gaspard Philippe jusqu'à la place du Maucaillou permettaient d'explorer le parcellaire, les différentes axes viaires et la présence éventuelle de sépultures antiques.

Tous ces sondages se sont révélés positifs. Le choix des trois fenêtres de fouille a été fait, après concertation avec l'aménageur et le service régional de l'archéologie, en fonction de la pertinence et de la conservation des vestiges. Chaque zone

\* Bureau d'investigations archéologiques Hadès.

1. Il comprend la rue Clare, la place du Maucaillou, la rue Gaspard Philippe, la place Canteloup, la place Meynard, la rue des Faures, la rue des Allamandiers et la place Duburg.



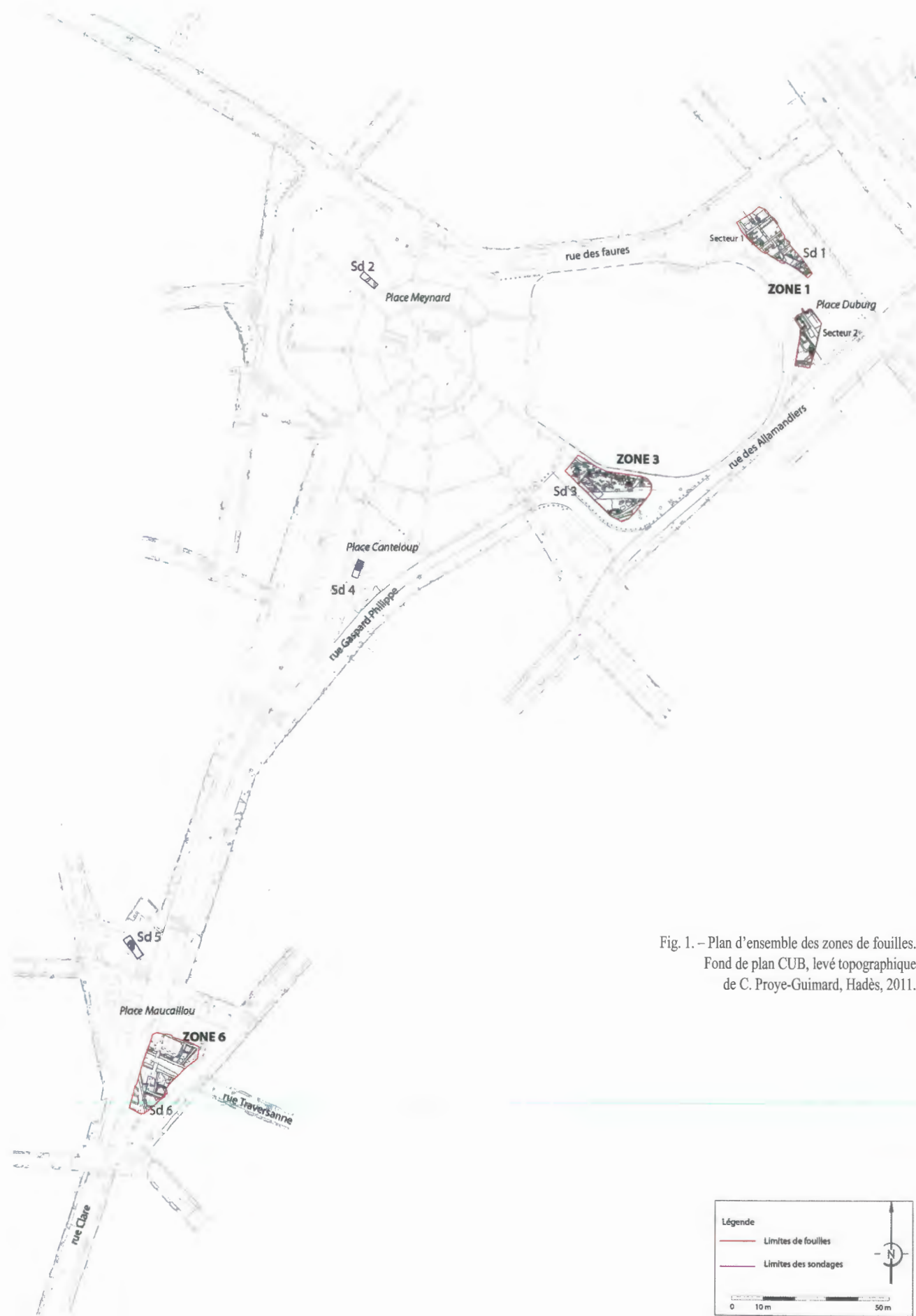


Fig. 1. – Plan d'ensemble des zones de fouilles.  
Fond de plan CUB, levé topographique  
de C. Proye-Guimard, Hadès, 2011.

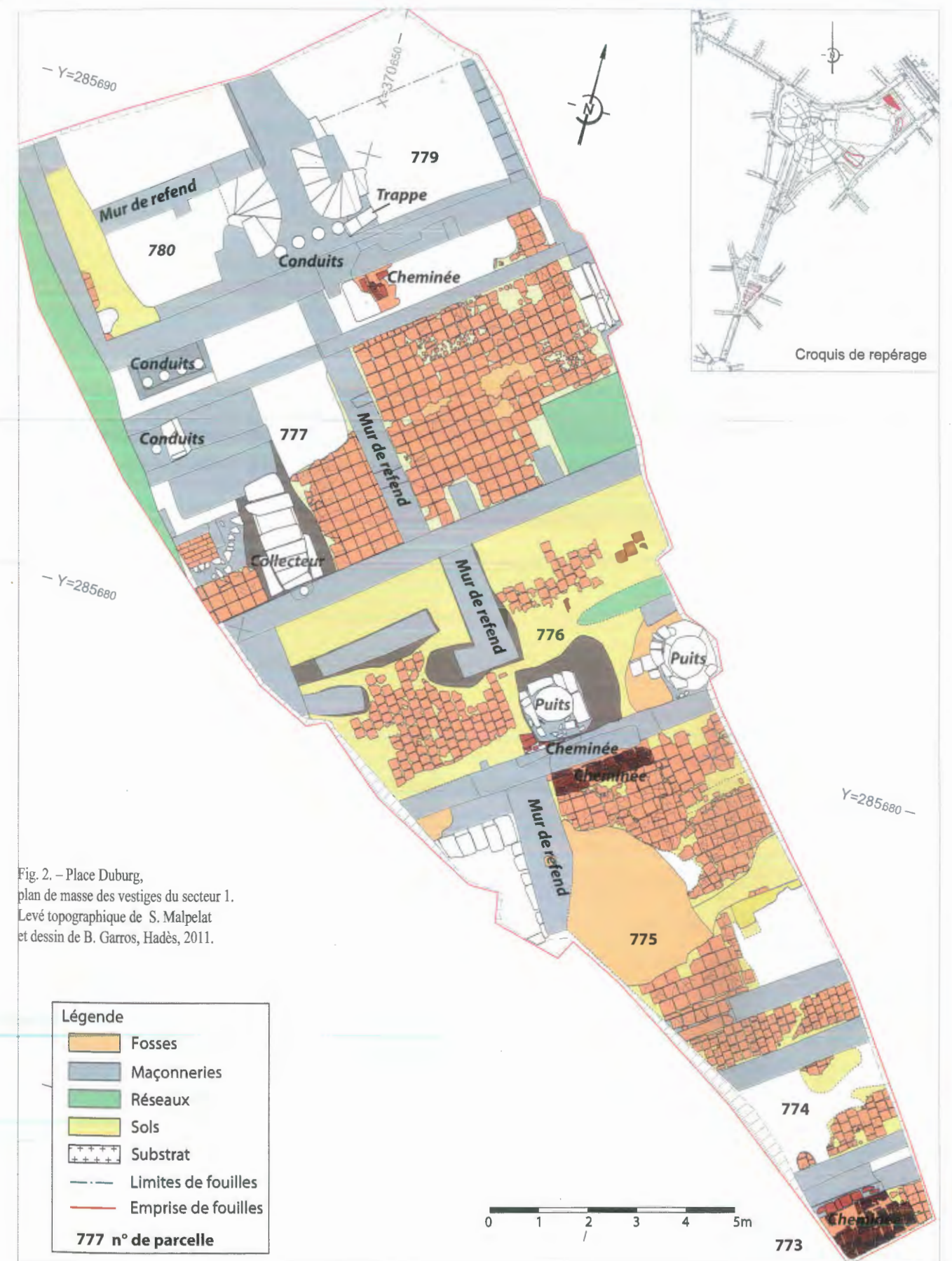


Fig. 2. – Place Duburg,  
plan de masse des vestiges du secteur 1.  
Levé topographique de S. Malpelat  
et dessin de B. Garros, Hadès, 2011.





Fig. 4. – Place Duburg, vue d'ensemble des sépultures. Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.

Fig. 5. – Place Duburg, sépulture 160. Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.

avoisine les 350 m<sup>2</sup>. Elles sont situées : la première sur la place Duburg, la deuxième sur la place Meynard au sud de la basilique et la troisième sur la place du Maucaillou (fig.1).

## Place Duburg

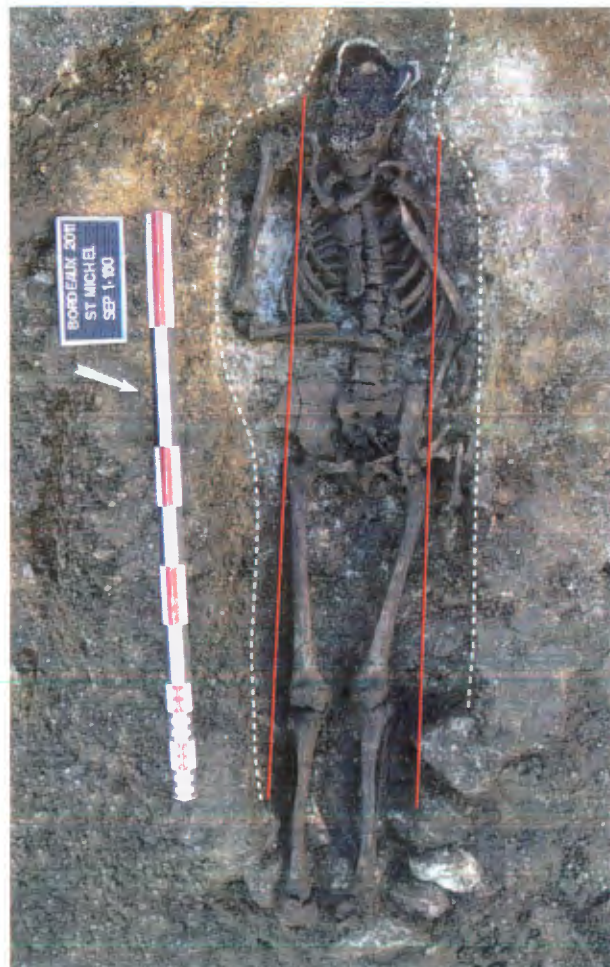
Les découvertes archéologiques survenues lors de la réalisation du sondage 1, ont incité à poursuivre les investigations sur cette place. Cette fenêtre de fouille offre la possibilité d'étudier une partie de l'habitat médiéval, de cerner un peu plus la constitution du tissu urbain, de caractériser ses évolutions et ses permanences et de mettre en évidence les différentes interactions architecturales entre les bâtiments. Deux secteurs d'exploration ont ainsi été ouverts (fig. 1, 2 et 3).

### Secteur 1

#### Une occupation funéraire dès le haut Moyen Âge ?

Malgré la densité du bâti, trois inhumations ont pu être mises au jour et permettent d'appréhender l'emprise du cimetière (fig. 4). Il s'agit de trois sépultures primaires individuelles, réalisées au sein d'un espace vide, de type cercueil de bois chevillé et/ou coffrage de bois. L'une d'entre elles <sup>2</sup> a la particularité de présenter une architecture mixte (fig. 5).

2. Il s'agit de la sépulture 160.



Cette sépulture a bénéficié d'une couverture en pierre ce qui implique qu'une couverture rigide en matériau périssable (une ou plusieurs planches de bois) complétait le coffrage au sein duquel le corps a été déposé. Une logette céphalique, dont la cote de profondeur est moindre, a été aménagée à l'ouest. Les corps ont été déposés sur le dos, la tête placée à l'ouest. Les membres supérieurs sont fléchis et les membres inférieurs sont en extension. Ce sont trois individus adultes, deux de sexe féminin et un de sexe masculin.

Aucun mobilier funéraire associé aux défunts n'a été découvert. Cependant, le comblement des sépultures a livré des artefacts céramiques en position secondaire datés du haut Moyen Âge. Dans le but d'affiner la séquence d'occupation une datation radiocarbone, à partir de deux dents <sup>3</sup> du sujet de la sépulture 160 a été réalisée. Elle indique, à 95 % de probabilité, une période comprise entre 730 et 940 Cal AD <sup>4</sup>.

Le faible effectif de sépultures découvert dans ce secteur ne permet pas de caractériser davantage l'espace funéraire considéré. Tout au plus, la mise au jour de ces trois inhumations permet de supposer l'extension du cimetière à l'est de la basilique Saint-Michel. Cette faible densité peut être imputable à l'appartenance des sépultures aux niveaux sous-jacents aux habitats mis en place au cours des périodes médiévale et moderne, lesquelles sont très vraisemblablement responsables de la destruction d'une grande partie du cimetière.

#### Des indices ténus attestant une implantation de l'habitat dès le bas Moyen Âge

L'étude qui a été menée sur les maçonneries, par chronologie relative, permet de proposer une installation des premières habitations dès le XVe siècle. Les indices de cette occupation et tout particulièrement les sols de circulation ne sont que très partiellement conservés. Très peu de céramiques ont été retrouvées dans ces niveaux.

On peut identifier avec une certaine assurance un parcellaire en lanière. La découverte de niveaux de sols permet de restituer des espaces de vie intérieure, sans que l'on puisse spécifier la nature de ces pièces (chambre, atelier, boutique). Ces différents espaces bâtis connaissent des modifications importantes, en premier lieu un remblaiement riche en matériaux de démolition dans lesquels des tessons de céramiques datés du XVe siècle ont été isolés.

#### Intensification et évolution du bâti aux époques moderne et contemporaine

Cette période se caractérise par une intense activité de construction. On note des aménagements qui ont remanié en profondeur le sous-sol, mais aucune atteinte n'est faite aux parcelles. Chaque pièce est dotée d'un sol en carreaux de

Gironde et possède un système de chauffage dont les âtres de cheminées sont les derniers témoins. Certaines pièces sont dotées de système d'évacuation pour les eaux usées.

La superposition du cadastre napoléonien et du plan de masse des vestiges permet une lecture aisée de plusieurs parcelles (fig. 6).

#### La parcelle 775

La première modification apportée à cette parcelle est matérialisée par la construction d'une maçonnerie de refend qui prend appui sur la limite mitoyenne (fig.2 et 6). La mise en œuvre des matériaux et la physionomie de la structure diffèrent totalement de la période précédente. Cet espace conserve son sol de carreaux de Gironde en terre cuite. Deux tranchées de formes longitudinales affectent ce niveau de sol. La trace de négatifs de tailles variables et de pierres altérées permet de supposer l'existence de cloisons légères. La pièce est pourvue d'une cheminée à l'angle du mur de refend et du mur de limite parcellaire. Elle est insérée dans l'épaisseur du mur mitoyen. L'âtre se compose de carreaux en terre cuite <sup>5</sup> alternant des séries de cinq à six éléments disposées perpendiculairement les unes par rapport aux autres.

#### La parcelle 776

Cette parcelle <sup>6</sup> est délimitée au bas Moyen Âge par deux murs espacés de 4,50 m. Elle conserve des aménagements attribués à cette période. Il s'agit d'un long espace voûté taillé dans le substrat et d'un dispositif de puisage circulaire maçonné à l'aide de pierres de taille en calcaire. L'usure prononcée sur la bordure orientale traduit une utilisation répétée (fig. 7). Un accès à l'espace voûté est assuré par quatre marches étroites. Ces structures fonctionnent avec une surface de circulation dans un état de conservation médiocre.

Le sol primitif de cet espace est recouvert au cours de la période moderne par une série de remblais sur lesquels est installé un nouveau niveau de circulation matérialisé par un pavage de carreaux de Gironde <sup>7</sup>. Ce sol peut être mis en relation avec une cheminée installée dans le mur mitoyen, qui occasionne une reprise importante de la maçonnerie sur près de 4 m de long.

Le sol de circulation est, dans un second état, de nouveau rehaussé grâce à l'apport de deux couches de remblais. Si la première est limitée, la seconde est nettement plus importante ;

3. Deuxième et troisième molaires maxillaires gauches (stade Ac de minéralisation dentaire).

4. Beta Analytic Inc., Miami, Florida 33155 USA; analyses AMS.

5. Module des carreaux : 0,21 m de long sur 0,12 m de large.

6. Sa largeur est de 4,50 m pour 9 m de long minimum.

7. Module des carreaux de Gironde de 0,26 m de côté.





Fig. 6. – Place Duburg, superposition du plan de masse et du cadastre de 1820. AMBx 50 G 14, dessin de B. Garros, Hadès, 2013.

elles ont été perçues sur toute l'emprise fouillée. Le mobilier en présence, trois fragments de céramique, placerait cet état au XVII<sup>e</sup> siècle. Les observations de terrain tendraient à prouver que le puits est maintenu en fonction, mais pas la cave.

La distribution de cette parcelle est modifiée avec la désaffectation de la cheminée au profit d'un nouveau puits. Sa mise en œuvre opère un large décaissement dans le sol et condamne l'utilisation de la cheminée. Il présente des pierres de taille de moyen et grand module organisées en assises réglées. Le cuvelage est de forme circulaire<sup>8</sup>. Son exploration n'a pu être menée que sur 1 m. Le comblement du puits apporte peu d'enseignements<sup>9</sup>. Les sept tessons prélevés sont de facture contemporaine.

L'espace interne est modifié avec l'édification de nouvelles maçonneries. Ces murs, de par leurs conceptions et morphologies, semblent appartenir à un même projet d'aménagement. Il paraît vraisemblable d'envisager que ces éléments sont les témoins d'une élévation du bâtiment. Leur emprise circonscrite à un périmètre restreint suggère l'existence de soubassements pour un éventuel dispositif de circulation vertical (escalier?).

Il subsiste une interrogation sur la chronologie du nouveau puits et des murs que nous venons d'évoquer. On ne dispose d'aucun lien sécant, ni de mobilier, si ce n'est celui provenant de l'abandon du puits (niveau supérieur), dont la datation résolument contemporaine ne renseigne qu'indirectement. L'agencement topographique des entités laisse penser qu'elles ne sont pas synchrones. Les données acquises suggèrent le scénario suivant : à la suite d'un dysfonctionnement (faiblesse de l'ouvrage, remontée du niveau d'eau?) le premier puits et l'espace voûté sont abandonnés dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle ; toutefois, un point d'eau est maintenu avec la création d'un nouveau puits ; sans doute la pièce ne sert-elle plus de lieu de vie, mais seulement de service ; les murs de la cage d'escalier sont implantés ultérieurement avec l'élévation de la maison. L'attribution chronologique de cette dernière séquence se fonde malheureusement sur peu d'éléments : probablement dans le courant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

8. Le diamètre interne est de 0,78 m.

9. Il est matérialisé par une matrice hétérogène de sable et de mortier détritique associé à de nombreux fragments de tuiles.

### La parcelle 777

Cette parcelle est occupée par une vaste pièce<sup>10</sup> de 5,50 m de large. Son sol est constitué de carreaux de Gironde (fig. 8). La pièce est équipée d'une cheminée adossée, insérée dans le mur porteur nord<sup>11</sup>, le seul exemplaire ayant conservé une partie de son élévation (fig. 9). Elle se compose de pierres ébauchées en calcaire et de carreaux en terre cuite posés à plat. Les côtés sont marqués par des pierres de taille formant les piédroits. Celui de gauche est en saillie du parement et laisse imaginer qu'un manteau couronne l'ensemble. Il ne subsiste qu'un reliquat de l'âtre<sup>12</sup>.

10. La surface estimée est de 54 m<sup>2</sup>.

11. Le creusement opéré est long de 3,80 m. La largeur réduite à l'est oscille entre 0,25 m et 0,40 m.

12. L'âtre a été observé sur 1 m de long et 0,85 m de large.



Fig. 7. – Place Duburg, – Puits mis au jour dans la parcelle 776. Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.



Fig. 8. – Place Duburg, – Vue générale de la parcelle 777 depuis le sud-ouest. Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.





Fig. 10. – Place Duburg, porte d'accès à l'espace bâti de la parcelle 777. Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.

Le mur de façade a fait l'objet d'une réfection importante. À cette occasion, l'accès au bâtiment est soit repris, soit créé. La porte mesure 1,26 m de large (fig. 10). Elle se compose d'une marche de seuil monolithe encadrée par deux piédroits comportant deux gonds ancrés. Elle a fait l'objet d'une modification avec le prolongement du seuil par le remploi de deux pierres de taille en calcaire. En partie haute, une marche supplémentaire est ajoutée. La porte connaît une ultime adaptation avec la condamnation du battant gauche par une maçonnerie faite de pierres de taille posées de champ. La surélévation du seuil, est liée certainement à un exhaussement du sol de circulation extérieur.

Cette grande pièce subit d'importantes modifications qu'il faut mettre en relation avec un programme hygiéniste. Cette évolution de l'habitat va de pair avec le passage aux maisons à étage(s).

La première modification se situe à l'ouest. Il s'agit d'un conduit en céramique<sup>13</sup> inséré dans l'épaisseur du mur ouest. En partie basse, l'évacuation débouche dans un conduit maçonné constitué de deux piédroits distant de 0,50 m de large. La couverture est assurée par sept imposantes pierres de taille en calcaire dur (fig. 9). Ce dispositif de dalles non scellées permet de maintenir un accès pour l'entretien du conduit et très certainement de la cuve adjacente le cas échéant. Le comblement d'abandon, de même que celui de la tranchée de fondation, n'a fourni aucun indice chronologique. Le conduit débouche dans un collecteur. Ultérieurement, une maçonnerie vient compléter l'assainissement. Il s'agit d'un coffrage en pierres de taille disposées de champ comprenant quatre conduits en céramique<sup>14</sup>. Les canalisations<sup>15</sup> débouchent dans le collecteur. Ces aménagements conséquents condamnent cette partie de la pièce. La conservation du sol en l'état suite au remblaiement traduit bien cette logique. Cependant, le reste de l'espace de vie est préservé



Fig. 11. – Place Duburg, Condamnation du battant gauche de la porte d'accès à l'espace bâti de la parcelle 777. Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.

avec l'édification d'un mur de refend dans lequel une ouverture de 2,30 m a pu être restituée. L'étude stratigraphique montre que la séparation de cet espace intervient à l'issue des structures d'évacuation et aboutit à la création d'une probable pièce technique de maintenance. Le nombre relativement important de conduits observé, cinq, et leur disposition laissent à penser que le bâtiment dispose d'étages, d'autant qu'une partie du rez-de-chaussée n'est plus en fonction. Ce dispositif de confort intègre les maisons nobles et bourgeoises dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est que tardivement qu'ils sont rattachés puis incorporés à la bâtisse dans les édifices de rapport. Auparavant, les toilettes étaient confinées à l'arrière des habitations dans le jardin. Il semble qu'à Bordeaux ces équipements intérieurs apparaissent à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et se répandent plus largement dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>.

Une nouvelle séquence de travaux montre une continuité dans cette évolution. Un autre conduit est installé. Il s'agit d'un coffrage<sup>16</sup> en pierres de taille calcaires et moellons, renfermant une canalisation en céramique<sup>17</sup>. Il n'est pas déraisonnable de penser que l'on ait à cet endroit un dispositif de type cage d'escalier pour accéder aux pièces supérieures.

La confrontation entre le plan de masse des vestiges et le plan de 1820 est particulièrement significative. On relève plusieurs analogies suggérant que nos hypothèses d'interprétation sont cohérentes. En effet, la superposition montre que l'on se situe dans une cour intérieure (fig. 6).

13. Le diamètre interne du conduit est de 0,19 m.

14. Il mesure 1,64 m de long et 0,73 m de large.

15. Diamètres internes des canalisations : 0,23 m

16. Dimensions : 0,75 m de largeur, 0,64 m de hauteur conservée

17. Diamètre du conduit 0,24 m.



Fig. 12. – Place Duburg, Vue des caves des parcelles 779 et 780. Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.

### Les parcelles 779 et 780

Les caves mises au jour à l'est de l'emprise de fouille correspondent aux parcelles 779 et 780 (fig. 2). Deux états ont pu être clairement distingués.

#### Etat 1

La configuration de ces caves est similaire, ce qui se traduit par une synchronie de construction<sup>18</sup>. L'accès se fait par un escalier en vis d'un peu moins de 1 m de large (fig. 12). Sept marches, réalisées en pierres de taille de grand module, ont été reconnues pour ces deux accès. L'examen du sol n'a mis en évidence aucun aménagement construit ; il s'agit uniquement d'une surface plane creusée dans le substrat.

Ces espaces étaient voûtés comme en témoignent les vestiges conservés dans la cave de la parcelle 780. Un niveau de sol est par ailleurs conservé au-dessus du départ de la voûte de cette cave. L'examen du mur mitoyen, dans lequel on distingue quatre conduits d'assainissement<sup>19</sup>, révèle que le bâtiment était doté d'au moins un étage. Leur construction est synchronique de l'édification du mur mitoyen. L'étude carpologique met en avant la présence de nombreux restes fruitiers traduisant la présence de résidus excrémentiels humains<sup>20</sup>. Ces canalisations servent à évacuer les eaux usées et autres rejets du quotidien. Cela concerne en premier lieu les toilettes, mais d'autres dispositifs sanitaires ou domestiques peuvent être concernés.

#### Etat 2

L'accès à la cave de la parcelle 779 est condamné avec la fermeture de l'escalier à l'aide d'un mur. Cette modification entraîne un changement dans la fonction de l'espace. Une trappe constituée de trois dalles rectangulaires en calcaire est aménagée dans l'angle formé des murs mitoyens (fig. 2). Cette

dernière pourrait avoir eu un usage sanitaire. Elle aurait ainsi été installée après un éventuel dysfonctionnement du conduit le plus proche de cet aménagement.

La cave située sur la parcelle 780 subit, elle aussi, des modifications de son volume avec la mise en place d'un mur de refend séparant deux espaces<sup>21</sup> (fig. 2). L'existence du retour suggère un dispositif de fermeture. Sa création entraîne une reprise importante avec la démolition de la voûte. Le nouveau projet affecte également le niveau supérieur. En détruisant une partie de la voûte, le sol situé au-dessus ne peut plus fonctionner. Cela donne donc lieu à la création d'un nouveau sol en carreaux de terre cuite dont il ne subsiste qu'une bande de moins d'un mètre.

Les résultats de l'analyse des sédiments du fond de la cave de la parcelle 780 – des résidus excrémentiels (restes de fruitiers) – tendraient à prouver que les caves sont réutilisées en cuves de latrines.

Malgré l'absence d'indice, on peut supposer que ces habitations étaient occupées au moins au rez-de-chaussée par des artisans travaillant, de près ou de loin, avec le négoce s'exerçant sur les quais. En effet, la configuration des échoppes dans ce secteur de la ville (en façade du fleuve), pour cette époque, réserve souvent une fonction économique aux pièces donnant sur la rue.

18. La cave de la parcelle 779 mesure, au sud, 2,80 m de large puis passe à 4 m par la suite.

19. Il s'agit de canalisation en terre cuite d'un diamètre interne de 0,22 m.

20. L'étude a été réalisée par Charlotte Hallavant, carpologue (Hadès). Cf. Sauvaitre, 2014.

21. Le premier mesure 1,70 m de large par 2,80 m de long ce qui représente une surface d'un peu moins de 5 m<sup>2</sup>. Le second espace mesure 4 m de large pour au moins 1,50 m de long, soit une superficie de 6 m<sup>2</sup>.



## Secteur 2

L'implantation d'une seconde fenêtre de fouille, au sud de la basilique, avait deux finalités (fig. 3). En premier lieu, elle visait à apporter des éléments de réponse sur l'extension du cimetière dans cette frange septentrionale. Force est de constater que les séquences de construction successives de la fin du Moyen Âge et plus particulièrement de l'époque moderne ont considérablement impacté ce périmètre. En effet, aucun vestige de nature funéraire n'y a été identifié. Toutefois, cette lacune ne traduit en rien l'absence d'une occupation funéraire au nord de l'église : les sépultures mises en évidence dans le secteur 1 en constituent un argument prégnant.

Le second objectif visait à cerner au mieux l'environnement bâti de cette zone, au plus près de la basilique. En ce sens, il constitue une suite logique à l'analyse réalisée sur le secteur 1. On retrouve les mêmes modes opératoires dans la confection des maçonneries et des sols bâtis. La superposition du plan de masse des vestiges avec le cadastre napoléonien permet d'attribuer ces vestiges aux parcelles 771 et 772 (fig. 6).

### La parcelle 771

Ce secteur a livré des vestiges maçonnés dont l'origine remonterait au bas Moyen Âge. Il s'agit de trois espaces bâtis dont la cohérence tant sur le plan architectural (matériaux employés, mise en œuvre) que sur le plan topographique (structuration ordonnée) laisse présager qu'ils formaient une seule unité fonctionnelle.

### Le bâtiment donnant sur la rue des Allamandiers

La limite d'un bâtiment se développant en bordure de rue, d'orientation sud-ouest/nord-est, a été mise en évidence. L'observation stratigraphique met en avant une synchronie de fonctionnement avec un sol carrelé et un escalier bordé par deux murs (fig. 13). Le tout matérialise un espace enterré dont l'accès se fait par un escalier. Le sol se compose de tommettes rouge-brun foncé en terre cuite<sup>22</sup>. Les quatre premières marches de l'escalier ont été dégagées<sup>23</sup>. Des gonds témoignent d'un dispositif de fermeture de cet accès. Le niveau de sol n'a pas été atteint. L'hypothèse d'une cave ou cellier paraît la plus probable. Les perturbations ultérieures n'ont pas permis de déceler la trace d'anciens soupiraux ou quelconque ouverture donnant sur la rue.

Une cuve à latrine a été mise en évidence au sein de la parcelle 771. Le couvrement est assuré par une voûte en arc surbaissé faite de pierres de taille calcaires. La surface estimée<sup>24</sup> est de l'ordre de 5 m<sup>2</sup>. Les analogies architecturales qu'elle présente avec les maçonneries environnantes, notamment sur les matériaux de construction employés, laissent penser qu'ils appartiennent à une séquence de construction contemporaine.

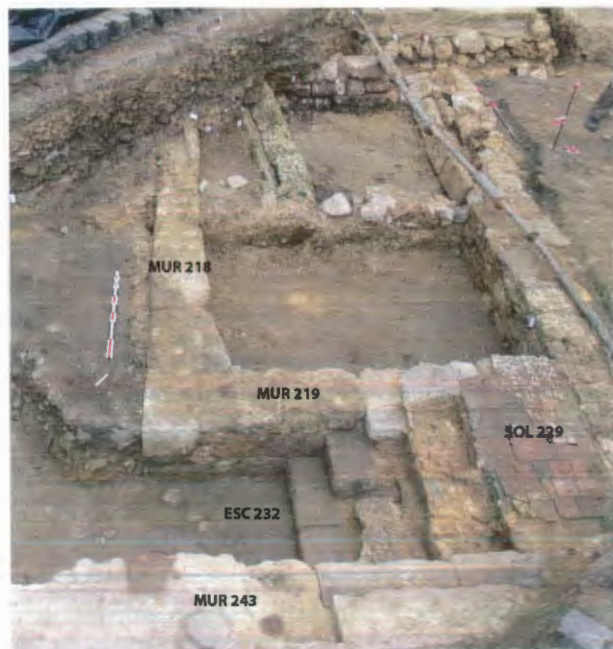


Fig. 13. – Place Duburg, Vue générale depuis le sud-est de la parcelle 771.  
Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.

### Les transformations de l'époque moderne

Cette séquence de remaniement change très nettement l'agencement interne du bâtiment. Il se matérialise par la mise en place d'un mur de refend d'orientation sud-est/nord-ouest. L'installation de ce mur occasionne la destruction partielle du sol carrelé, mais ne condamne pas cet espace. En effet, avec la pose d'un radier préparatoire, surmonté par des tommettes<sup>25</sup>, le sol subit une réfection probablement contemporaine de l'installation du mur.

Ce mur de refend divise le bâtiment, ce qui, tout en conservant une partie de l'ancien rez-de-chaussée, participe à l'aménagement d'une nouvelle unité d'habitation. Elle se matérialise par un sol de carreaux de Gironde où l'on peut observer au moins deux séquences de travail. La première met en œuvre des carreaux de 0,24 m et 0,28 m de côté ; la seconde est une réfection avec une mise en œuvre différente. L'espacement et la différence altimétrique que l'on observe tiennent probablement à la présence d'une cloison légère disparue qui divisait

22. Module des tommettes : 0,24 m de côté.

23. Elles mesurent en moyenne 1,45 m de long sur 0,25 m de large et 0,22 m de hauteur.

24. On peut restituer un espace de l'ordre de 2,50 m de long et un peu moins de 2 m de large hors œuvre.

25. Module des tommettes : 0,24 m de côté.

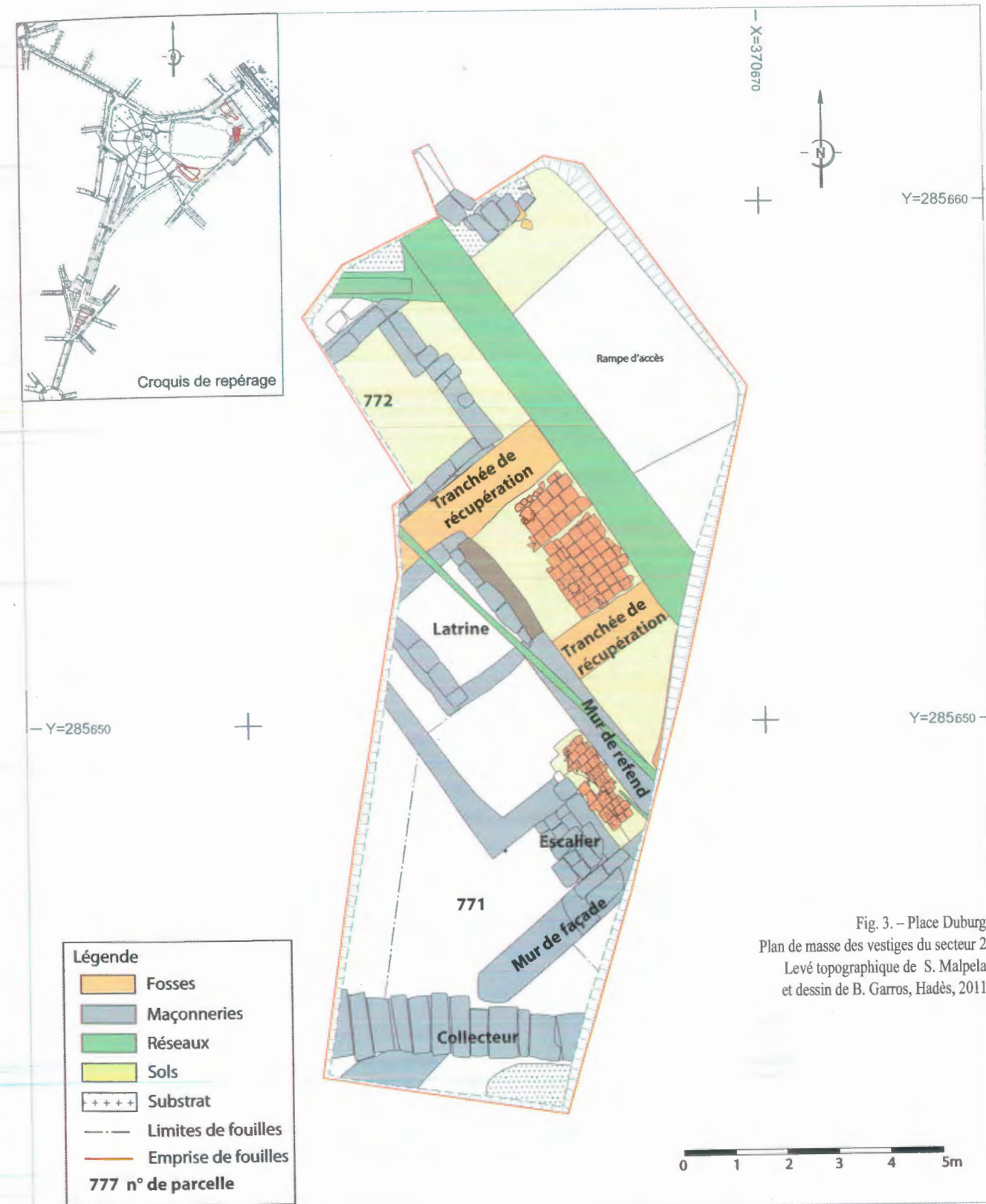


Fig. 3. – Place Duburg, Plan de masse des vestiges du secteur 2.  
Levé topographique de S. Malpelat et dessin de B. Garros, Hadès, 2011.



cet espace carrelé : une tranchée de récupération, large de 1 m, située au sud, coupe le sol et s'arrête contre le mur de refend. L'ensemble de ces éléments laisse entendre que l'on s'inscrit dans une logique d'aménagement d'un nouvel espace d'habitat en divisant le bâtiment.

### L'occupation des bâtiments à l'époque contemporaine

L'espace voûté est abandonné et comblé par des apports de remblais riches en matériaux de démolition. Le mobilier céramique recueilli témoigne d'un remblaiement au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce réaménagement de l'espace s'accompagne d'une modification dans le mur de façade où un piédroit et deux marches matérialisent une ouverture. L'aménagement, à l'intérieur du bâtiment, est complété par un remblai préparatoire de nivellement pour un nouveau sol. Il ne reste de ce sol que six dalles<sup>26</sup> en calcaire dur. Bien qu'il soit antérieur, il serait cohérent que ce sol fonctionne avec celui en carreaux de Gironde, car l'abandon de la cave ne signifie pas pour autant la désertion du rez-de-chaussée. Sur la portion reconnue du mur de façade, on observe une seconde réfection bien plus importante (fig. 14). La section remaniée est large d'au moins 4 m, sur toute la largeur du mur et jusqu'à 0,50 m de hauteur par endroits. Elle intervient très probablement au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Un important collecteur maçonné d'eau pluviale a été aménagé par la suite au détriment du mur du bâtiment donnant sur la rue des Allamandiers, attestant de l'abandon du bâti dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### La parcelle 772

Des vestiges bâtis, que l'on attribue avec prudence au bas Moyen Âge, sur la base de la chronologie relative des maçonneries, ont été mis en évidence dans la partie nord-est du secteur. Cet espace bâti se compose de deux murs. Le respect de la cote d'affouillement des travaux n'a pas permis d'atteindre les fondations de ces maçonneries. Cependant, la fouille de la tranchée de fondation a livré du mobilier céramique de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle ou peut-être du début du XVII<sup>e</sup>. L'analyse de ces vestiges sur une emprise aussi restreinte soulève plusieurs interrogations d'ordre interprétatif. La première hypothèse envisagerait l'existence d'une cave, mais il paraît bien difficile de la rattacher à un bâtiment. Par ailleurs, l'élévation dégagée ne présente aucune trace de départ de voûte, ni d'aménagement de solive pour le plancher d'un cellier semi-enterré. À l'appui du plan de masse, on peut raisonnablement envisager que le mur sud se poursuit au sud-ouest en direction de l'église. Il constitue bien une limite entre les parcelles 772 et 771.

Cet espace est réinvesti notamment avec la construction de nouvelles maçonneries prenant appui sur des éléments antérieurs. Le mobilier prélevé dans la tranchée de fondation permet d'attribuer la construction au courant du XIX<sup>e</sup> siècle.

En l'état, il paraît délicat de s'avancer sur la détermination fonctionnelle de cet espace. En effet, si les artefacts prélevés fournissent une indication temporelle de l'occupation, ils ne sont pas à même de caractériser le type d'activité (habitat, artisanat ?), ni la nature de cet espace (cellier, réserve, pièce à vivre ?). La morphologie du sol laisse penser que l'on se trouve sur un espace qui n'est pas dédié à de l'habitat. Par ailleurs, il se démarque fondamentalement des autres sols découverts. L'hétérogénéité du sédiment et l'association de mobiliers variés (restes de faune et de mollusques, fragments de céramique) plaident pour une zone externe à l'habitat qui accueillerait une activité artisanale ou domestique. On peut ainsi envisager une annexe, comme une remise ou une resserre à l'arrière d'une habitation.

À l'inverse du secteur 1, où l'on a pu observer une conservation remarquable des vestiges, notamment des maçonneries, le secteur 2 est marqué par une phase de récupération des matériaux. Cela impacte majoritairement les murs récupérés en tranchées.

L'ensemble de ces bâtiments sont détruits lors des importants travaux d'urbanisme qui créent la place Duburg dans les années 1850-70. Les vestiges sont recouverts par d'importants remblais de démolition produits lors de l'arasement des bâtiments composant l'îlot<sup>27</sup>.

### Place Canteloup, au sud de la basilique

Le choix d'étendre les investigations autour du sondage 3 s'est révélé positif (fig. 1 et 15). Le potentiel de conservation des sépultures entrevu lors de la phase des sondages ne s'est pas démenti. Car, en plus d'étudier l'organisation d'une partie du cimetière et par la même occasion d'appréhender la population habitant la paroisse Saint-Michel, la fouille au sud de la basilique a permis d'entrevoir une occupation anthropique remontant au haut Moyen Âge.

### Des traces d'une occupation dès le haut Moyen Âge

La première trace d'occupation reconnue dans cette zone correspond au creusement d'une fosse mise au jour en limite de sondage le long de la berme nord. Elle a été dégagée sur une longueur de 1,44 m (axe ouest-est) pour 0,36 m de largeur

26. Elles mesurent en moyenne entre 0,30 et 0,40 m de long et 0,25 m de large pour une épaisseur de 0,10 m.

27. Leur puissance varie entre 0,50 et un peu moins de 1 m.



Fig. 15. – Place Canteloup au sud de la basilique, plan général phasé. Levé topographique S. Malpelat, dessin de N. Sauvaitre, Hadès, 2013.



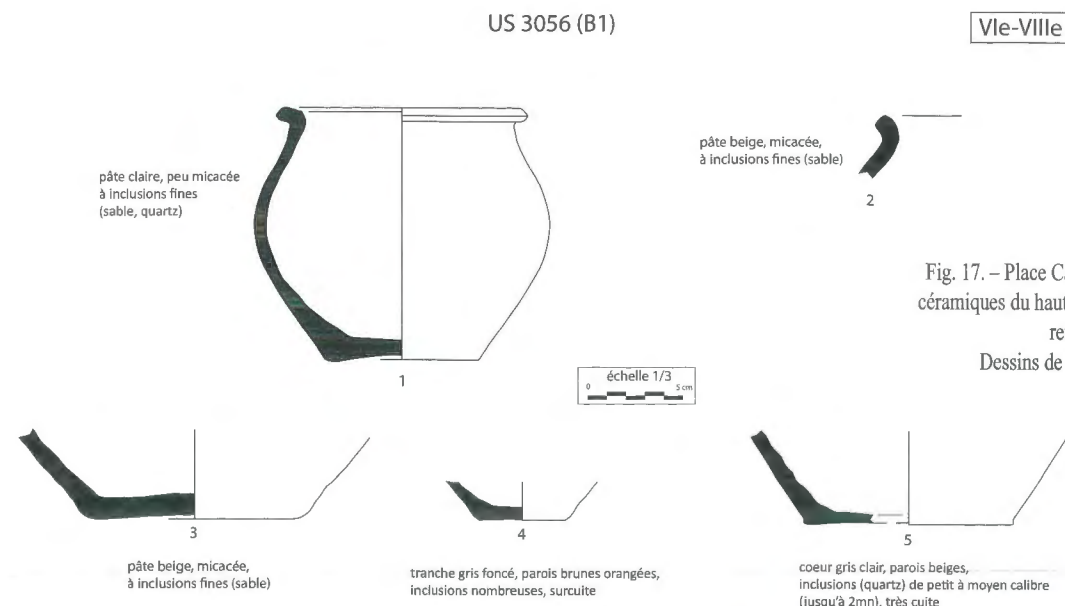


Fig. 17. – Place Canteloup au sud de la basilique, céramiques du haut Moyen Âge (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) retrouvées dans la fosse dépotoir. Dessins de Y. Rouzo-Lenoir, Hadès, 2012.

visible (axe nord-sud). Ses parois sont droites<sup>28</sup>. Son comblement, fouillé manuellement sur plus d'un mètre de profondeur, présente une matrice limoneuse noire meuble avec une structure interne hétérogène comportant de fines inclusions de charbons, de faune, d'huîtres, des blocs calcaires et des tessons de céramiques (fig. 16). On a pu remonter un pot à cuire archéologiquement complet, dont la forme et le faciès permettent de cerner l'occupation anthropique au cours des VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècles (fig. 17).

Des témoins de cette occupation se retrouvent en quantité limitée en position secondaire dans le comblement de plusieurs sépultures<sup>29</sup>. Ces éléments vont de pair avec les vestiges signalés au nord-est de la basilique Saint-Michel et confirment une occupation ancienne dont les textes font écho avec la mention d'une chapelle carolingienne. Des tessons à pâte fine orangée attribués à la période antique ont par ailleurs été retrouvés en faible quantité dans plusieurs comblements de sépultures<sup>30</sup>.

### L'occupation funéraire au cours du Moyen Âge

Contre toute attente, alors que l'on pensait la totalité du cimetière détruite en 1864 par les travaux d'urbanisme, les niveaux funéraires médiévaux ont bien été retrouvés.

En effet les explorations conduites au sud de la basilique ont permis de répertorier 158 inhumations dans un état de conservation relativement médiocre<sup>31</sup>. Elles se répartissent au sein de deux niveaux de remblai sépulcral qui présentent un pendage d'ouest en est et du nord au sud.



Fig. 16. – Place Canteloup au sud de la basilique, fosse dépotoir datée du Haut Moyen Âge. Cliché de B. Garros, Hadès, 2011.

28. Son fond n'a pas pu être atteint au cours de la phase des sondages ni même lors de la fouille à cause de la multitude des sépultures dans son environnement et par manque de temps.
29. Des tessons datés du Haut Moyen Âge ont été identifiés dans 36 comblements de sépultures.
30. On retrouve des tessons datés de l'Antiquité dans les comblements de 22 sépultures (la plus forte proportion a été remarquée dans la sépulture 7 avec 8 tessons), mais aussi dans les remblais sépulcraux.
31. Les sépultures ont été mises au jour entre 6.95 et 8.70 m NGF.

Le premier niveau livre 127 inhumations<sup>32</sup>, soit près de 80 % des sépultures découvertes au sud de la basilique. Le second<sup>33</sup> est moins riche et a livré une petite trentaine de sépultures. Ce niveau a probablement été entamé par les travaux d'urbanisme du XIX<sup>e</sup> siècle et c'est cet ensemble qui a le plus souffert des aménagements modernes du sous-sol (réseaux divers)<sup>34</sup>. Ce niveau n'est en effet conservé que sur 0,25 m d'épaisseur. Toutes ces sépultures sont attribuées au Moyen Âge, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, cette datation étant établie par des analyses radiocarbone sur des vestiges dentaires humains et par l'étude du mobilier, notamment des orcel en verre.

### Modes d'inhumation

Il s'agit presque exclusivement de sépultures primaires individuelles. Une seule sépulture double a été identifiée dans le quart sud-est de la zone, à proximité du mur de clôture ; elle réunit les corps de deux adultes, l'un féminin, l'autre masculin.

La pratique de la réduction de corps est attestée par la présence de restes osseux humains découverts pêle-mêle dans 9 sépultures. Ces réductions sont placées en avant des corps de défunts, sans qu'aucun soin particulier apporté au dépôt n'ait été détecté, contrairement à ce qui avait pu être perçu au sein des inhumations découvertes sur la Place Pey Berland. Il s'agit essentiellement de restes de défunts adultes (ou grands adolescents), déposés soit en avant du tronc soit en avant des membres inférieurs du sujet en place.

Comme en attestent les données taphonomiques ou certains éléments d'architecture funéraire, la décomposition des corps s'est effectuée tantôt en espace vide (32,3 %), tantôt en espace colmaté (27,8 %). Malheureusement, l'état de conservation des inhumations et le degré de représentation des individus demeurent relativement mauvais, et constituent un obstacle majeur à la lecture des indices taphonomiques permettant de caractériser l'architecture initiale de la tombe. Quelques éléments indiquent la présence d'une enveloppe souple textile dans certaines tombes. Il n'est malheureusement pas possible de trancher avec certitude entre un linceul et un vêtement. Si des éléments en faveur de sépultures habillées sont attestés (boucles de ceintures en place), il est fort probable que les deux modes de dépôt aient coexisté.

Le premier niveau funéraire se caractérise par une très forte proportion de sépultures pour lesquelles il n'a pas été possible de déterminer ni le mode d'inhumation ni l'espace de décomposition en raison du piètre état de conservation des vestiges (64 tombes soit 51,2 %). Quatre grands ensembles, présentant des effectifs très variables, ont été distingués : les inhumations en sarcophages, en coffrages, dans un contenant rigide en matière périssable et le dépôt en pleine terre.

On dénombre 3 sarcophages (2,4 %)<sup>35</sup>, constitués d'une cuve monolithique anthropomorphe en calcaire blanc et dans un état de conservation extrêmement variable. Deux d'entre eux sont dotés avec certitude d'une logette céphalique.

La typologie des 17 coffrages (13,4 %) peut être subdivisée en trois grands groupes :

- les coffrages en moellons calcaire équarris présentant un contour rectangulaire<sup>36</sup> ou trapézoïdal<sup>37</sup>, avec ou sans logette céphalique aménagée<sup>38</sup> ;
- les coffrages constitués de blocs calcaire grossièrement taillés et / ou de galets de lest<sup>39</sup> ;
- les coffrages mixtes alliant blocs calcaire et structure en matière périssable (planches de bois)<sup>40</sup>.

Notons par ailleurs le remploi de fragments de contenants d'anciennes sépultures pour la confection du coffrage de la sépulture 92 (fig.18) ou encore l'utilisation d'un couvercle en bâtière de type mérovingien.

19 dépôts au sein d'un contenant rigide en matière périssable (14,9 %)<sup>41</sup>, de type cercueil (cloué ou chevillé), ou coffrage de bois, ont été mis en évidence. Ces inhumations sont parfois retrouvées en association avec une enveloppe souple textile<sup>42</sup> (type vêtement ou linceul).

Enfin, 21 dépôts en pleine terre<sup>43</sup> (16,5%) ont été inventoriés, certains sont également associés avec une enveloppe souple textile<sup>44</sup>.

32. Ce niveau est situé entre 7,00 et 8,70 m NGF.

33. Ce niveau est situé entre 7,57 et 8,52 m NGF.

34. La tranchée du réseau d'assainissement a fortement endommagé la partie sud-est du site sur un axe est-ouest. Un second réseau filant vers la basilique et relié au premier par une chambre maçonnée a également perturbé les sépultures situées dans l'angle nord-est de l'emprise de fouille. Des réseaux pour l'alimentation de l'éclairage public de la place et d'anciens réseaux de gaz ont endommagés les sépultures situées le long de la berme nord.

35. SEP 5, 11 et 72.

36. SEP 10, 20, 22, 57, 112, 151, et 155.

37. SEP 92 et 149.

38. SEP 20, 57, 115 et 151.

39. SEP 32, 62, 114, 135, (138) et 152.

40. SEP 99.

41. SEP 7, 28, 43, 44, 87, (89), 93, 100, 102, 113, 117, 126, 130, 131, 132, (144), 145, 147 et 150.

42. SEP 113, 117, 130 et 145.

43. SEP 3, 14, 16, 17, 49, 63, 84, 88, 91, 94, 98/110, 103, 104, 107, 111, 115, 116, 121, 123, 146 et 153.

44. SEP 3, 16, 63, 84, 91, 88, 94, 104, 107, 115, 116 et 123.

45. SEP 41, 52, 53, 76 et 61.



Dans le second niveau funéraire trois phases apparaissent. La première contient 5 inhumations en sarcophage<sup>45</sup>. La deuxième, 8 coffrages, essentiellement composés de moellons calcaires<sup>46</sup>, et parfois assortis de matériaux périssables<sup>47</sup>. La troisième, 17 dépôts en pleine terre ou inhumations en cercueil<sup>48</sup>. La présence d'une enveloppe souple en matériau périssable est suspectée dans certains cas<sup>49</sup>. Les espaces de décomposition observés sont colmatés mais, l'état de conservation des tombes étant médiocres, l'interprétation des données taphonomiques demeure délicate.

### Orientation des dépôts et position d'inhumation

L'axe des inhumations est variable, quels que soient le niveau funéraire et le mode de dépôt : ouest/est tête à l'ouest (54,4 %), nord/sud (18,4 %)<sup>50</sup>, nord-est/sud-ouest (12,0 %) ou nord-ouest/sud-est (6,9 %)<sup>51</sup>. Deux grandes catégories d'inhumations ont ainsi été envisagées indépendamment du niveau de remblai sépulcral : tout d'abord celles orientées ouest/est (tête à l'ouest, 70,9 %) puis celles orientées nord-sud (tête au nord, 20,3 % ; tête au sud, 1,3 %).

Les changements d'orientation des tombes sont vraisemblablement imputables à différentes phases de fonctionnement de l'ensemble, caractérisé par quatre vagues d'inhumations effectuées selon des rangées d'axe variable au cours du temps (cf. *infra*).

Les sujets sont généralement couchés sur le dos (80,4 %, 127 sépultures). Si les membres inférieurs sont symétriques et en extension dans la majorité des cas observés (61), la position des membres supérieurs est plus variable. Ils sont symétriques dans 54 cas et asymétriques dans 11 (93 restent indéterminés). La flexion d'un ou des deux membres supérieurs est privilégiée (62) au détriment de l'extension stricte (3). Les mains sont la plupart du temps ramenées en avant du bassin ou de part et d'autre de la cage thoracique.

Deux sujets sont légèrement tournés sur le côté gauche et un sur le côté droit. On notera malgré tout que pour une grande part des inhumations observées (près de 60 %), la position des membres demeure indéterminée. Cela tient soit à l'état de conservation des restes soit à un recoupement de la tombe par une autre structure.

Deux sépultures présentent des particularités notables.

La sépulture 107<sup>52</sup>, recoupée à l'est, correspond à l'inhumation d'une jeune femme enceinte d'un périnatal de  $10,37 \pm 3,34$  semaines. Elle est inhumée sur le dos, la tête à l'ouest, les membres supérieurs fléchis, mains ramenées en avant de la jonction sterno-claviculaire. Si les fémurs sont en vue antérieure, la position des membres inférieurs est indéterminée<sup>53</sup>.



Fig. 18. - Place Canteloup au sud de la basilique, vue zénithale de la sépulture 92 constituée à partir d'éléments remployés datés du haut Moyen Âge. Cliché de C. Demangeot, Hadès, 2011.

La sépulture 98-110<sup>54</sup> constitue la seule sépulture double identifiée sur l'aire explorée (fig.19). Elle livre les restes de deux adultes de sexe opposé et d'âge compris entre 20 et 39 ans. Il s'agit d'une inhumation en pleine terre (décomposition en espace colmaté), réalisée au sein d'une vaste fosse dont les limites n'ont malheureusement pas pu être observées. Le sujet féminin (98) porte, à la phalange proximale du troisième rayon de la main droite, un anneau constitué d'un alliage de cuivre et d'argent, serti d'une petite pierre de verre blanc. L'individu masculin (110) porte, latéralement à chaque hanche, une boucle de ceinture en fer. Ils sont tous deux inhumés sur le dos, la tête à l'ouest et les membres inférieurs en extension. Les membres supérieurs du sujet 98 sont fléchis. La main droite, en vue dorsale (poignet en hyperflexion), est placée en avant de l'épaule homolatérale. La main gauche se situe en avant du rachis thoracique (à hauteur des vertèbres T10-T12). En ce qui concerne le sujet 110, le membre supérieur droit est fléchi à 90°, main

46. SEP 48, 51, 55, 58, 60 et 90.

47. SEP 24 et 45.

48. SEP 21, 25, 30, 33, 34, 36, 37, 38, 40, 42, 47, 54, 56, 75, 81, 127 et 148.

49. SEP 36, 38 et 56 par exemple.

50. Tête au nord dans 93,1 % des cas, tête au sud dans 6,9 % des cas

51. Dans ces deux dernières configurations, l'inhumation privilégie un dépôt la tête au nord (61,3 %) plutôt qu'au sud (38,7 %)

52. Niveau d'inhumation 3055.

53. Cette sépulture porte donc le nombre total de sujet étudiés à 159.

54. Niveau d'inhumation 3055.



Fig. 19. - Place Canteloup au sud de la basilique, sépulture 98-110 vue zénithale. Cliché de C. Demangeot, Hadès, 2011.

ramenée en avant des vertèbres thoraciques (10 à 12). Le membre supérieur gauche a disparu. Les deux corps ne sont pas en contact l'un de l'autre. Le caractère multiple de la sépulture a pu être identifié grâce à la présence, en avant des membres inférieurs de chaque défunt, d'une réduction. Cette dernière n'ayant occasionné, lors de son dépôt, aucun déplacement des restes osseux sous-jacent, est forcément contemporaine aux défunts 98 et 110.

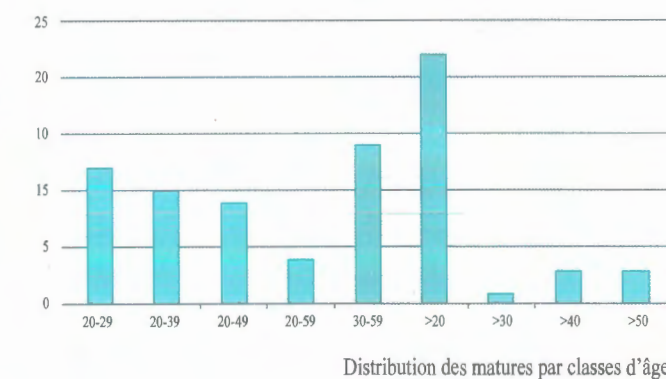
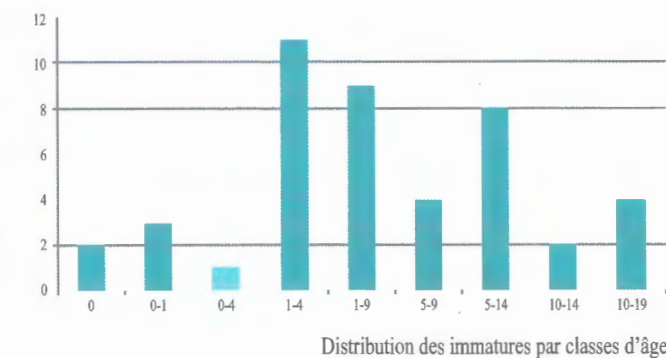
### Mobilier funéraire

La majeure partie du mobilier mis au jour dans ce secteur consiste en des éléments erratiques présents dans le comblement des sépultures (tessons de céramique et de verre, fragments de métal, clous...).

Le mobilier funéraire découvert correspond à des orcelles, une douzaine de ces petites fioles en verre a été découverte. L'ampoule de verre, destinée à contenir de l'eau bénite, est le plus souvent placée à proximité d'une épaule, plus rarement à hauteur des flancs. Elle accompagne majoritairement des sujets adultes ou de grands adolescents, homme ou femme. Des éléments de parures ou accessoires vestimentaires ont également été inventoriés, (exemple d'une bague serti composée d'un alliage cuivre argent dans la sépulture 98).

### L'âge au décès

L'analyse globale de la distribution des sujets en fonction de l'âge au décès indique la présence de 2 périnatals (dont un *in utero*), 42 immatures, 78 adultes, 30 sujets de taille adulte et 7 indéterminés. Parmi les 42 immatures, l'étude met en évidence 36 enfants et 6 jeunes ou grands adolescents : 3 sujets appartiennent à la classe 0-1 an, 1 à la classe



0-4 ans, 11 à la classe 1-4 ans, 9 à la classe 1-9 ans, 4 à la classe 4-9 ans, 8 à la classe 5-14 ans et 6 aux classes 10-14 et 10-19 ans.

En ce qui concerne les 78 adultes, la distribution est la suivante : 12 ont entre 20 et 29 ans ; 10, entre 20 et 39 ans ; 9, entre 20 et 49 ans ; 4, entre 20 et 59 ans ; 14, entre 30 et 59 ans ; 22, plus de 20 ans ; 1, plus de 30 ans ; 3, plus de 40 ans ; et 3, plus de 50 ans. Les 30 individus de taille adulte se répartissent comme suit : 2 indéterminés, 1 sujet d'âge compris entre 18 et 29 ans, 1 de plus de 14 ans, 20 de plus de 15 ans et 6 de plus de 18 ans.

La distribution des sujets en fonction de l'âge au décès et l'analyse paléodémographique indiquent que, si des individus des deux sexes et de tous âges sont représentés, il semble que manquent des sujets les plus jeunes (nouveaux-nés, nourrissons et enfants de moins de 4 ans).

### Détermination du sexe

Les analyses nous ont montré que le sex-ratio calculé pour l'échantillon de sujets sexés est respecté. L'étude n'a permis de dénombrer que 30 femmes (dont une immature, 10-19 ans<sup>55</sup>) et 26 hommes (dont un immature, 10-19 ans<sup>56</sup>). 102 individus

55. SEP 86.

56. SEP 153.



n'ont pas pu faire l'objet d'une diagnose sexuelle (24 individus matures, 30 de taille adulte, 42 immatures et 7 cas non observables). De ce fait, ce résultat n'est pas forcément représentatif d'un recrutement avec spécialisation globale de l'aire funéraire. Cela peut résulter du caractère non exhaustif des fouilles, d'une spécialisation de l'espace funéraire, réservant un secteur particulier aux plus jeunes, de profondeurs d'inhumation variables, ou encore être imputable aux divers aménagements urbains conduits autour de la basilique.

### Stature et état sanitaire

La stature a pu être estimée pour 74 individus matures (adulte ou taille adulte, dont 2 réductions, 98A et 98B), et 25 immatures. En moyenne, la stature est de 165,3 cm. La valeur minimale, égale à 148,5 cm, est donnée par un individu de taille adulte et de sexe indéterminé<sup>57</sup>. La valeur maximale est égale à 189,9 cm et est donnée par un adulte masculin<sup>58</sup>.

	Masculin	Féminin	Indéterminé
N (effectif)	23	27	22
Minimum	172,8	161,3	162,5
Maximum	159,2	150,9	148,5
Moyenne	189,9	176,3	179,2

Stature (cm) : statistiques élémentaires

Les individus inhumés présentent, en proportions variables, des signes de pathologies dentaires (caries, abcès, tartre, hypoplasies, hypercémentose...), de pathologies osseuses traumatiques (fractures, luxations), articulaires (essentiellement spondylarthropathies de type hernie discale, arthrose, arthrite), infectieuses et tumorales (périostite, ostéomyélite, ostéome...), ainsi que quelques malformations congénitales (scoliose, sacralisation de la cinquième vertèbre lombaire ou de la première vertèbre coccygienne, patella emarginata).

### Gestion de l'espace funéraire

L'analyse des plans de répartition des défunts en fonction de l'âge au décès et du sexe au sein de l'espace funéraire exploré ne montre aucune particularité.

Des rangées semblent avoir été aménagées. L'axe de ces dernières, au même titre que celui des inhumations, est variable dans le temps. La première vague d'inhumations s'effectue selon des rangées organisées selon un axe nord/sud, de même que la seconde, avec des tombes orientées ouest-est. Dans une troisième phase, les rangées sont orientées nord-est/sud-ouest et les tombes suivent un axe nord-sud. L'ultime phase consiste en un retour à l'agencement initial : des rangées organisées selon un axe nord-sud, avec des sépultures orientées ouest-est.

L'existence de nombreux recoupements, ainsi que les changements dans l'organisation spatiale, illustrent une occupation funéraire dense et longue, attestant de fait l'existence initiale d'un dispositif de signalisation des tombes en surface.

Les analyses paléodémographiques montrent que, si des individus des deux sexes et de tous âges sont représentés, il semble malgré tout que les plus jeunes enfants sont absents de l'échantillon exhumé. Ce résultat n'est pas forcément représentatif d'un recrutement avec spécialisation globale de l'aire funéraire et plusieurs hypothèses peuvent être avancées : la première est que le résultat est biaisé par le caractère non exhaustif des fouilles du cimetière Saint Michel ; la seconde hypothèse orienterait vers une spécialisation zonale de l'espace funéraire, réservant un secteur particulier aux plus jeunes ; la dernière hypothèse est que les inhumations des plus jeunes aient été réalisées à des profondeurs moindres que celles des adultes – dans la mesure où les niveaux archéologiques du sud de la basilique ont dû être entamés par les travaux d'urbanisme du XIXe siècle et par les aménagements modernes, il est en effet envisageable que certaines de ces petites sépultures aient été détruites.

Cette étude est malheureusement loin d'être achevée, et certains travaux mériteraient d'être engagés.

En l'état actuel des recherches, il est déraisonnable de conclure sur l'état sanitaire de la population étudiée. Les pathologies osseuses restent à étudier avec davantage de précision. Les atteintes bucco-dentaires ont, quant à elles, été systématiquement observées, mais aucune particularité n'a été relevée : les pathologies identifiées sont, somme toute, relativement classiques et dans des proportions qui n'ont rien de surprenant, si ce n'est le pourcentage d'hypercémentose (46,8 %). D'après de récents travaux réalisés dans le cadre d'un doctorat : « lorsqu'on exclut les groupes d'individus potentiellement biaisés ou de faible effectif (...) la fréquence varie de 1,2 à 8,2 % »<sup>59</sup>.

Il n'a pas été possible de caractériser le degré d'homogénéité de la population puisque seules les variations anatomiques dentaires ont été inventoriées et n'ont d'ailleurs fait l'objet que d'un codage présent/absent/non-observable. Il serait fort intéressant d'étudier dans le détail l'ensemble des variations anatomiques osseuses et dentaires de l'assemblage. Outre le fait que cela pourrait apporter des indications sur l'homogénéité de l'échantillon, cela favoriserait également la recherche d'éventuels regroupements d'individus au sein de la zone explorée, ou encore la mise en évidence de certains marqueurs d'activité.

57. SEP 118

58. SEP 62.

59. Dineau 2012.

### La limite du cimetière à l'époque moderne

La limite de l'enclos cimétieriel signalée sur l'ancien cadastre napoléonien a pu être en partie identifiée au sud-est de l'emprise. La superposition du plan général des vestiges et du plan cadastral correspond parfaitement (fig. 20). La portion dégagée est conservée sur quatre assises réglées soit 0,80 m de hauteur. Des moellons équarris en moyen appareil ont été utilisés. Il a été dégagé sur une longueur de 11,50 m et sa largeur varie de 0,50 m au nord pour 0,60 m au sud. Il est fondé dans le substrat et présente une légère courbe vers l'est. Sa construction s'est faite au détriment de plusieurs sépultures. La datation obtenue par radiocarbone sur l'une de ces sépultures<sup>60</sup> donne un *terminus post quem* à sa construction que l'on situe après le XVe siècle. Ce mur de clôture correspond à la limite physique du cimetière à l'époque moderne, dont l'emprise semble s'être resserrée autour de la basilique.

Le cimetière est fermé à la Révolution. Il est en partie détruit comme nous avons pu le constater à travers l'étude de la stratigraphie avec notamment un important remblai contenant des ossements en vrac et incluant de petits cailloux, des galets, des éclats de calcaire et de charbon, des fragments de tuiles, ainsi que des os de faune. Ces niveaux sont scellés par un apport de terre afin de niveler le sol en vue de l'aménagement de la place Meynard.

### Place du Maucaillou

Le potentiel d'étude observé dans le sondage 6 par rapport aux différentes problématiques ainsi que la présence relativement faible des réseaux ont conduit à élargir cette zone lors de la deuxième phase (fig. 1 et 21). La possibilité d'examiner en détail plusieurs maisons ainsi que leur agencement par rapport à la voirie, nous semblait intéressante, malgré la présence de caves ou de cuves de latrines dont le creusement laisse peu d'espoir pour la caractérisation d'occupations antérieures. Néanmoins, en plus de la mise au jour d'un parcellaire ayant relativement peu évolué depuis l'époque médiévale, des vestiges remontant à l'Antiquité ont pu être dégagés<sup>61</sup>.

60. SEP 146.

61. Les rares couches qui peuvent être attribuées à la période antique ne le sont que par chronologie relative et n'ont livré que très peu de matériel céramique. De plus, une partie de ces éléments n'a été observé qu'en coupe.

Fig. 21. – Place du Maucaillou, plan général phasé de la zone de fouille. Levé topographique de S. Malpelat et dessin de D. Delage, Hadès, 2012.



Fig. 20. – Place Canteloup au sud de la basilique, superposition du plan de masse et du cadastre de 1820. AMBx 50 G 14, dessin de S. Malpelat, Hadès, 2011.





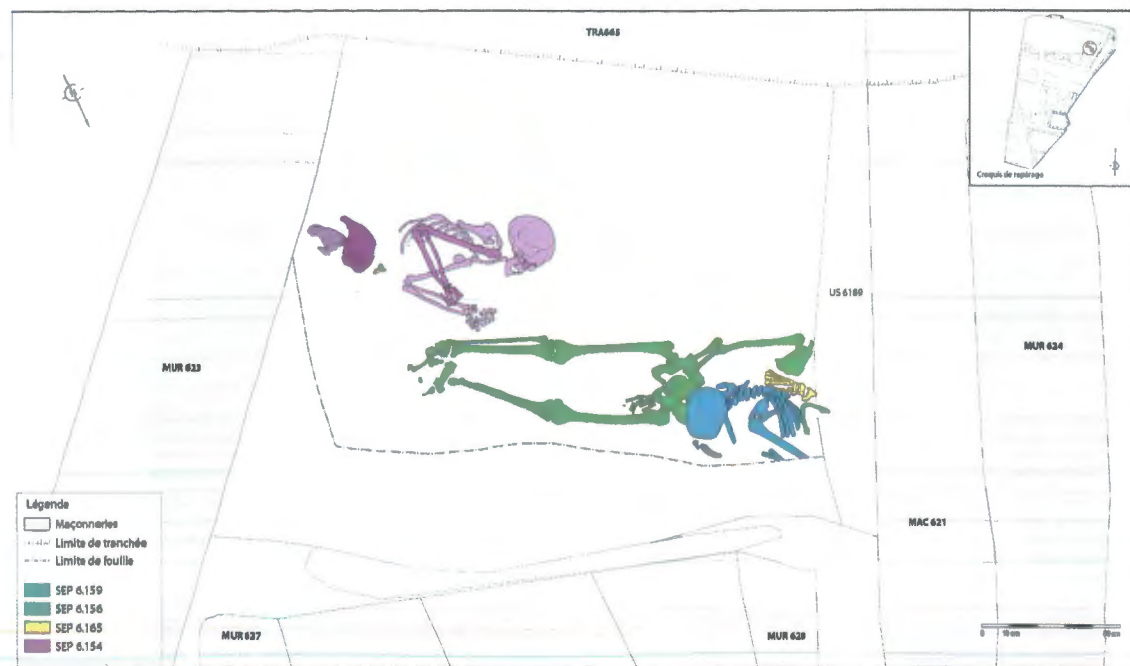


Fig. 22. – Place du Maucaillou, relevé synthétique des sépultures 154, 156, 159 et 165. Dessin de C. Demangeot, fond de plan de D. Delage et S. Malpelat, Hadès, 2012.



Fig. 23. – Place du Maucaillou, canif ou couteau pliant trouvé dans la sépulture 154. Dessin et clichés de F. Larre, Hadès, 2011.

## L'occupation au cours de l'Antiquité

### L'occupation funéraire

Les restes de quatre individus adultes ont été découverts, deux hommes, une femme et un indéterminé (fig. 22). Il s'agit de dépôts primaires dont la décomposition s'est opérée en espace colmaté. De nombreux marqueurs d'activité ont été observés sur l'ensemble de ces sujets, traduisant de fortes sollicitations musculaires tant des membres supérieurs et des mains que des membres inférieurs. Aucune pathologie remarquable n'a été mise en évidence. L'état sanitaire dentaire est globalement moyen.

Les observations sédimentaires n'ont pas permis de restituer les contours de fosses. Toutefois, les données taphonomiques sont en faveur d'inhumations successives à un même emplacement. Aucune donnée ne fournit d'indication quant à la chronologie relative du dépôt 154 par rapport aux trois autres. Les corps de ces derniers ont interagis, ce qui indique qu'un laps de temps certain s'est écoulé entre les dépôts. Étant donnée la méconnaissance des creusements funéraires, il n'est malheureusement pas possible de déterminer s'il s'agit d'une seule inhumation collective ou si la mise en terre du dernier individu se fait à l'emplacement du précédent de façon involontaire (fig. 22). Parmi les quatre sujets découverts, un seul fournit des éléments précis de datation. Cet individu est accompagné d'un petit canif <sup>62</sup> dont l'étude a permis une attribution à la période antique, plus particulièrement aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de notre ère (fig. 23). Une datation par radiocarbone effectuée sur l'une de ses dents a permis d'affiner la datation : à 2 sigma (soit à 95 % de probabilité), elle est comprise entre 60 à 180 AD et 190 à 210 AD <sup>63</sup>.

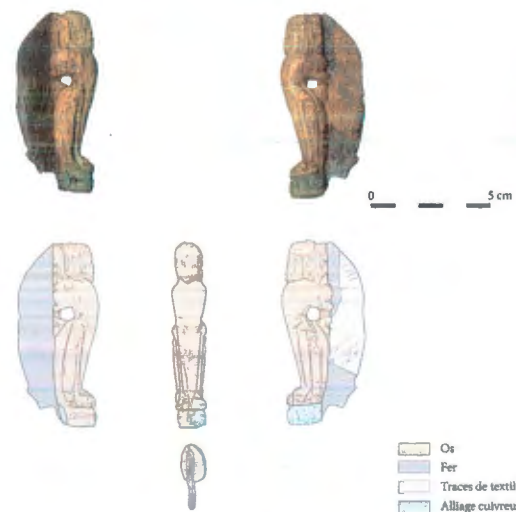


Fig. 24. – Place du Maucaillou, profil de la fosse d'extraction. Cliché de D. Delage, Hadès, 2011.

Le premier individu <sup>64</sup> est un sujet adulte de plus de 20 ans et de sexe masculin. Il est couché sur le côté gauche selon un axe ouest-est, tête à l'ouest. Les membres supérieurs sont fléchis à 135°. La main droite, crispée (métacarpe en vue dorsale), repose sur la face antérieure des os de l'avant-bras contro-latéral. La main gauche, crispée également, s'appuie au sol par la face dorsale des os du carpe (métacarpe en vue distale et phalanges proximales en vue proximale). La moitié inférieure du corps a disparu, recoupée par l'installation d'une maçonnerie posté-

rieure située immédiatement à l'est. Aucun signe d'atteinte pathologique ou traumatique n'a été mis en évidence au cours de l'étude, si ce n'est un mauvais état sanitaire dentaire. Cet individu porte, à la taille (flanc droit), un canif, vraisemblablement accroché à la ceinture (fig. 23).

Le deuxième individu <sup>65</sup>, relativement robuste, est un adulte d'âge compris entre 20 et 59 ans et de sexe masculin. Le sujet est couché sur le ventre, membres inférieurs en extension. La moitié supérieure du corps a disparu, recoupée par la mise en place de deux constructions postérieures <sup>66</sup>.

Le troisième individu <sup>67</sup> est un sujet de sexe féminin de plus de 20 ans. Cette sépulture est également recoupée par des maçonneries. La défunte est couchée sur le côté droit. Le bloc cranio-facial, surélevé <sup>68</sup> et en vue supérieure stricte (regard dirigé vers le nord), repose sur la face postérieure du bassin du sujet précédent. La moitié inférieure du corps a disparu, recoupée par la maçonnerie.

Le quatrième n'est que très partiellement conservé. Il a également été recoupé au nord-ouest par la tranchée d'installation des maçonneries d'une cave. Seules les extrémités distales du tibia droit et de la fibula droite, le tarse et le métatarse droit, sont conservées. Les vestiges sont ceux d'un sujet de taille adulte (grand adolescent ou adulte), plutôt robuste. Le pied apparaît en vue dorsale, le défunt était donc probablement couché sur le dos, tête à l'ouest. La mise en place du défunt 156 n'a pas engendré de perturbation des restes osseux déjà en place. Il est ainsi envisageable que les deux dépôts soient espacés dans le temps, à moins qu'un comblement intermédiaire ait volontairement été réalisé entre les deux inhumations.

### Une importante excavation

Une importante structure creusée dans le substrat a été rattachée à la phase d'occupation antique. Le contour en plan du creusement n'a pas pu être cerné à cause de la densité des maçonneries postérieures et du décaissement systématique effectué dans le but d'installer des caves. Cette structure a été en grande partie étudiée en coupe (fig. 24). Elle présente des parois très évasées et un fond concave. Le comblement est homogène et contient très peu de mobilier par rapport au volume de terre dégagé <sup>69</sup>. Une étude géomorphologique a été entreprise afin de déterminer la nature de ce remplissage. Les conclusions permettent d'identifier cette structure comme une vaste fosse d'extraction comme celles qui ont été retrouvées rue Causse-rouge, à 500 mètres au nord de la place du Maucaillou <sup>70</sup>.

### L'occupation au cours du Moyen Âge

Un important hiatus de plus de dix siècles sépare l'occupation antique de celle du Moyen Âge. Dans le cadre de cette fouille, aucun élément n'a pu nous indiquer les raisons de cette

62. Aucun mobilier n'accompagne les autres défunts.

63. Beta Analytic Inc., Miami, Florida 33155 USA; analyses AMS.

64. SEP 154.

65. SEP 156.

66. MUR 624 et MAC 621

67. SEP 159.

68. Cotes de profondeur : atlas 9,60 m NGF ; cinquième vertèbre thoracique 9,53 m NGF.

69. 23 tessons ont été ramassés lors de la fouilles dont 20 ont été rattachés par leur forme au Haut-Empire.

70. Gaidon-Bunuel 1988 ; Gaidon-Bunuel 1991.



discontinuité. De plus, la période médiévale, même si elle est représentée de manière indéniable dans cette zone, souffre du mauvais état de conservation des couches d'occupation et de circulation, outre l'incertitude de la datation inhérente aux structures maçonnées déconnectées de leur contexte. Contrairement aux vestiges mis au jour sous la place Duburg, aucun niveau de sol construit ni aucun accès (porte) n'a été retrouvé dans ces habitations.

L'étude des maçonneries a permis de distinguer deux ensembles bâtis se développant de part et d'autre d'une rue. Le premier ensemble bâti est délimité par deux murs. Ces maçonneries se distinguent par l'emploi de pierres de lest brutes de différents types. Le second ensemble bâti se situe dans la moitié sud de l'emprise de fouille et se compose de cinq maçonneries délimitant deux espaces intérieurs. A l'arrière de cette façade, trois maçonneries orientée est-ouest délimitent deux propriétés. Ces murs prennent appui sur le mur de façade occidentale. Des lambeaux de sol sont rattachés à cette période grâce au mobilier piégé dans ces niveaux et datés des XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècles.

Ces deux ensembles bâtis correspondent à des limites de parcelles présentes sur le cadastre de 1820-1828 (fig. 23). Le mur de façade ouest donnait sur l'ancienne rue Maucaillou, dans le prolongement nord de la rue Clare.

Un espace de circulation a donc été reconnu entre ces deux ensembles bâtis. La présence de réseaux récents n'a permis d'étudier cette ancienne rue que sur une aire avoisinant les 11 m<sup>2</sup>. Il est constitué de plusieurs strates de préparation ou radier de pierres de lest. Du mobilier céramique daté du XIV<sup>e</sup> siècle a été retrouvé dans ces différents niveaux. L'aménagement de cette rue encadrée par les deux ensembles bâtis confirme la contemporanéité de ces différents éléments. La chronologie acquise par l'étude du mobilier fait écho avec le percement de la voirie dans le quartier de Saint-Michel dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et dont la dernière partie concerne entre autres la rue Traversanne<sup>71</sup>.

Ces ensembles bâtis constituent les limites de parcelles identifiables sur le cadastre napoléonien. Ainsi on se rend compte que ces constructions correspondent à des limites de parcelles dont le mur de façade ouest donnait sur l'ancienne rue Maucaillou, dans le prolongement nord de la rue Clare (fig. 25).

### L'occupation au cours des périodes moderne et contemporaine

Ces deux ensembles bâtis vont connaître des remaniements qui s'échelonnent sur quatre siècles. Ces modifications consistent en la création de caves et de latrines. Le phasage a

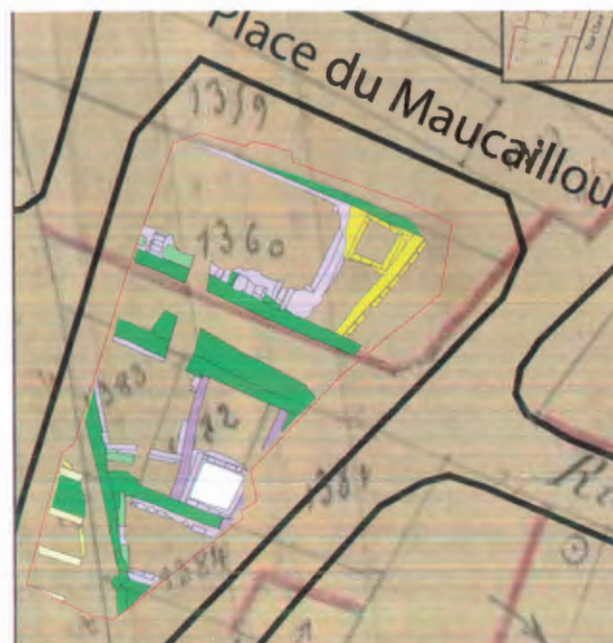


Fig. 25. – Place du Maucaillou, superposition du plan de masse et du cadastre de 1820. AMBx 50 G 14, dessin de D. Delage, Hadès, 2013.

été parfois difficile à établir. En outre, les ouvrages souterrains n'ont été comblés que lors des destructions des îlots à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ne donnant ainsi qu'un *terminus ante quem* lointain.

### La parcelle 1360

Elle est située dans la partie septentrionale de l'emprise de fouille. La première modification apportée dans cet espace est la création d'une cave. Son emprise s'étend sur plus de 9,60 m de long pour une largeur de 5 m. Le départ de voûte a été identifié à chaque extrémité. Cette cave est munie au minimum de trois soupiraux donnant sur la rue médiévale.

Nous proposons la création de cet espace lors du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une part grâce aux éléments de chronologie recueillis dans le second îlot, pour la construction de caves que nous supposons contemporaines, et d'autre part grâce à la chronologie relative entretenue avec des maçonneries montrant une mise en œuvre et un encaissant différents de ceux étudiés ici.

Cet espace connaît de nouvelles modifications dans son agencement avec l'apport d'une trentaine de centimètres de sédiment recouvrant les niveaux médiévaux. C'est dans cette

71. Jean-Courret, 2001, p. 112.

### Les parcelles 1383 et 1382

Dans la partie nord du second ensemble, une importante fosse, de forme ovale (1,92 m par 1,23 m), a été mise au jour atteignant le terrain naturel argileux. La fouille du comblement nous renseigne sur sa dernière utilisation en tant que dépotoir. C'est ainsi que l'on a retrouvé de nombreuses graines, des coquillages et des restes de poissons mais surtout un important lot de céramiques très homogène daté de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ou du début du XVII<sup>e</sup><sup>72</sup> (fig. 26). L'état de conservation du vaisselier est globalement bon et plusieurs vases sont archéologique-

72. Les groupes techniques de type Sadirac sont très majoritaires. On peut signaler la présence de productions dites de Cox (vaisselle décorée et pots à cuire).

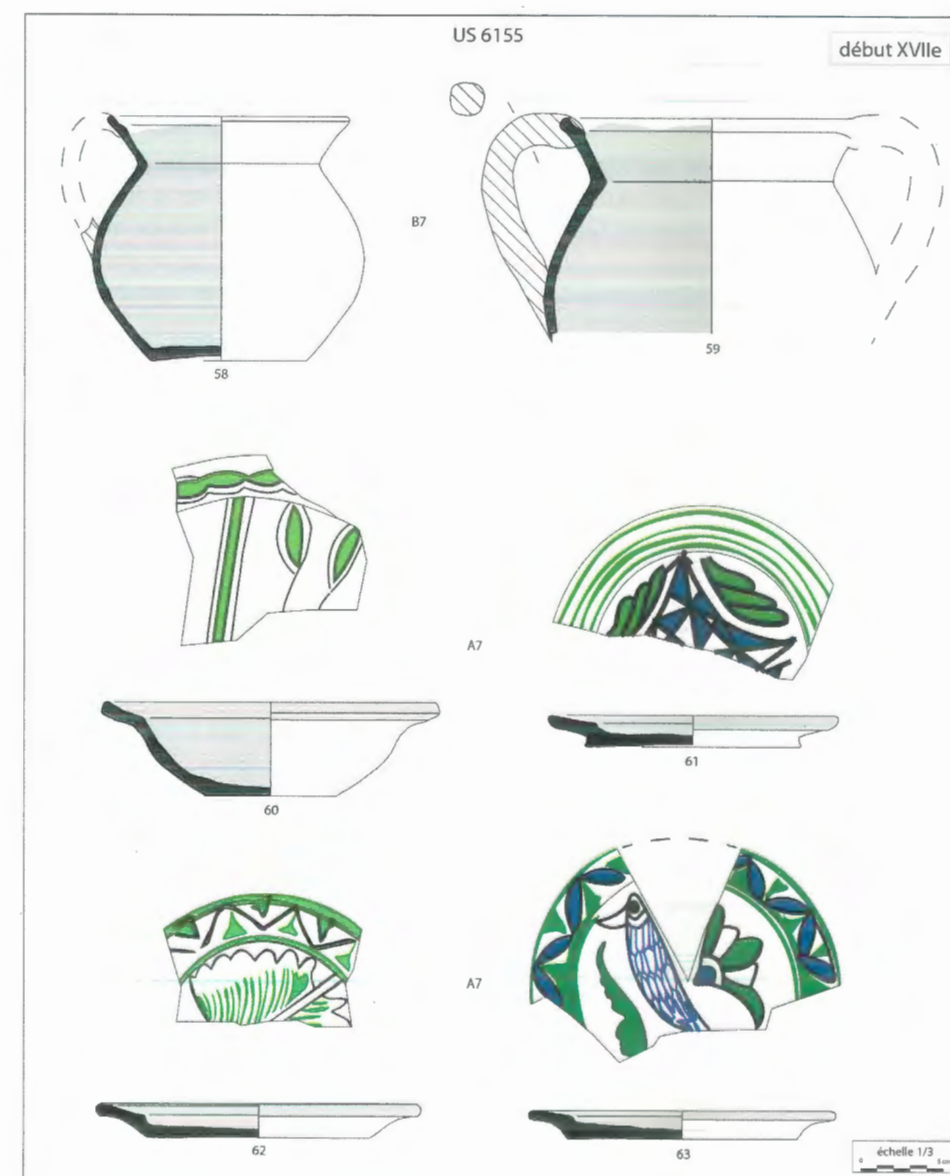


Fig. 26. – Place du Maucaillou, céramiques de l'époque moderne (productions de Cox). Relevé et dessin de Y. Rouzo-Lenoir, Hadès, 2012.





Fig. 27. – Place du Maucaillou, cuve de latrines présente dans la parcelle 1382. Cliché de D. Delage, Hadès, 2012.

ment complets. La nature de son comblement nous renseigne d'une part sur sa fonction lors de son dernier emploi, mais aussi peut-être sur son utilisation première. Les prélèvements réalisés dans le fond, incluant une abondance de carpoïstes, de faune et de pupes d'insectes coprophages, plaident en faveur d'un rejet de type excrémental. Le volume de cette excavation ne dépasse pas les 2 m<sup>3</sup> ce qui pourrait correspondre à un emploi à titre personnel. Sa localisation est relativement éloignée de la rue sur laquelle donne la façade occidentale. Nous pouvons donc émettre l'hypothèse que l'avant de la parcelle était bâti tandis que la fosse d'aisance se trouvait sur un terrain assimilable à un jardin ou à une cour.

La construction de nouveaux murs, espacés de 4 m, engendre de nouvelles divisions au sein de l'îlot. Ces changements provoquent un exhaussement du niveau de circulation. De nombreux restes de coquillages et d'ossements de poissons en connexion anatomique témoignant d'un rejet en position primaire. Les fragments de mobilier métallique et céramique permettent de dater cette occupation des XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècles, ce qui est confirmé par les tuyaux de pipes en terre découverts dans cette couche.

Une cuve de 2,20 m par 2 m a été entièrement dégagée (fig. 27). Sa profondeur est de 1,58 m. La partie basse est montée à l'aide de pierre calcaire à astéries, de pierres de lest (galets roulés) ainsi que de moellons ébauchés. La partie haute est montée sur des assises régulières. Cette description sous-entend que cet ouvrage a été réalisé en deux temps. Les départs de voûte ont été identifiés sur les parois nord et sud composés de quatre pierres taillées. Le fond de la structure a fait l'objet d'une fouille minutieuse. Des monnaies et un lot de fragments d'objets en métal ainsi que des graines ont été ramassés. Le type

de restes plaide en faveur d'une fonction dévolue à recevoir des ordures et des excréments. Nous serions ainsi en face d'une fosse d'aisance maçonnée d'une capacité est de 7 m<sup>3</sup>. Ainsi, la question se pose si ces latrines sont communes aux autres propriétés constituant cet îlot.

### Observation générale sur le bâti moderne

Bien que lacunaires et de chronologie imprécise, les informations recueillies lors de la fouille des structures attribuées à la période moderne, nous permettent d'évoquer quelques points concernant l'organisation et la fonction du bâti considéré. Les réaménagements qui ont été mis en évidence ne concernent que l'intérieur des ensembles, tels qu'ils ont été définis au Moyen Âge. Ils concernent principalement l'ajout de caves et d'équipements de confort, représentés par les latrines, mais aussi des limites parcellaires dont le mode de construction est différent de celui du Moyen Âge. Malgré l'état d'arasement des vestiges quelques grandes lignes de l'agencement des parcelles se dégagent. En effet, les structures relatives à l'hygiène, qu'il s'agisse de cuves maçonnées ou de simple creusement dans le sol, sont systématiquement rejetées en arrière de la rue, dans des espaces extérieurs qui peuvent être qualifiés de jardin ou de cour. La dimension et la localisation de ces équipements évoque un usage privé.

C'est au cours de la seconde moitié ou plus vraisemblablement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que ces deux ensembles bâtis sont rasés de même que les caves et les latrines sont comblées de gravats issus de la destruction des murs. Une succession de remblai et de sols scellent des vestiges sur lesquels furent installés les pavés napoléoniens caractérisant cette place, avant qu'ils ne soient oubliés sous le bitume.

## Conclusion

Les sondages préalables ainsi que la fouille menée sur les trois zones sélectionnées ont permis d'approfondir, à travers les problématiques sur l'habitat, la voirie ainsi que sur le cimetière médiéval, nos connaissances sur l'un des plus anciens quartiers de Bordeaux.

L'ensemble des investigations représente une surface cumulée de 1367 m<sup>2</sup>, soit moins du dixième de l'emprise totale des travaux évaluée à 27 000 m<sup>2</sup>.

Les investigations menées sur le bâti ont permis de cerner la constitution du tissu urbain, de caractériser ses évolutions et ses permanences, de mettre en évidence les différentes interactions architecturales entre les bâtiments. L'origine de l'habitat bordant le chevet de l'église et celui constituant l'extrémité d'un des îlots du lotissement à double peigne daterait selon la chronologie relative des XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècles. La superposition du plan de masse des vestiges avec le cadastre de 1820-1828 atteste que le parcellaire a peu évolué depuis le Moyen Âge. Seul l'espace interne va subir des modifications avec la construction de murs de refend et la mise en place d'éléments de confort (latrines) au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'état de conservation des vestiges sous la place Duburg est exceptionnel. La préservation du système de chauffage ainsi que les aménagements liés au confort a permis d'aborder le cadre de vie des habitants du quartier.

Le réseau viaire a pu être étudié et certifie l'origine médiévale de la rue Traversanne dont la plus ancienne mention écrite date de 1250.

La mise au jour de plus de 158 sépultures concentrées dans un espace limité à 350 m<sup>2</sup> au sud de la basilique permet d'en-trevoir la population inhumée dans la paroisse Saint-Michel au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Malgré un état de conservation médiocre et une fouille non exhaustive, plusieurs informations

ressortent de l'étude archéo-anthropologique, notamment sur le mode d'inhumation dont la typologie est particulièrement variée. Diverses orientations ont été distinguées ce qui permet de soupçonner différentes phases de fonctionnement. Les individus de tous sexes et de tous âges ont été référencés avec, malgré tout, un déficit des plus jeunes enfants. Les nombreux recoupements ainsi que les changements dans l'organisation spatiale sont des arguments en faveur d'une occupation longue et dense ainsi que de l'existence d'un dispositif de signalisation des tombes en surface.

Les données accumulées lors de la surveillance des travaux ont apporté des informations complémentaires sur la topographie du cimetière<sup>73</sup>. Une intervention en urgence a été déclenchée lors d'un important décapage sur la place Canteloup provoquant la découverte de plusieurs sépultures<sup>74</sup>. Quarante-sept sépultures supplémentaires ont été référencées au cours de cette surveillance. Ce qui porte le total à 246 tombes enregistrées (toutes périodes confondues). Les sépultures mises au jour au niveau de l'ancienne place Canteloup correspondent à des inhumations pratiquées dans des coffrages bâtis, des sarcophages, ou encore des sépultures en pleine terre. Plusieurs tombes d'enfants y ont été identifiées. La densité des inhumations est moins importante que dans la zone du cimetière fouillée, ce qui n'est pas incohérent au vu de la distance avec l'édifice de culte. Plusieurs de ces contenants ont utilisées des remplois de sépultures plus anciennes datées du haut Moyen Âge. Ces remplois permettent de soupçonner l'existence de sépultures de cette période à proximité dont les sources écrites mentionnent une occupation à l'époque carolingienne.

73. Les travaux de réaménagement de l'espace Saint-Michel ont débuté le 26 août 2013 et se sont achevés fin mai 2015.

74. Cette intervention s'est déroulée du 16 au 31 octobre 2013. Nous sommes ainsi intervenus quarante-deux fois, aussi bien lors de l'ouverture de tranchées pour la pose de réseaux que lors de grands décapages.



## Bibliographie

- Dincau 2012 : Dincau, E. *Hypercémentose : définition, classification et fréquence : apport des résultats à la lignée néandertalienne*. Thèse de doctorat en Anthropologie, Université Bordeaux I (non publiée), 2012, 380 p.
- Doulan 2013 : Doulan, C. *Carte archéologique de la Gaule, Bordeaux 33/2*, Paris, 2013.
- Drouyn 1874 : Drouyn, L. *Bordeaux vers 1450, description topographique*. Bordeaux, 1874.
- Duday *et al.* 1990 : Duday, H., Courtaud, P., Crubezy, E., Sellier, P., Tillier, A.-M. « L'anthropologie « de terrain » : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires ». *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2, 1990, p. 29-49.
- Gaidon-Bunuel 1988 : Gaidon-Bunuel, M.-A. dir. « Chronique d'archéologie bordelaise 1988 ». *Revue Archéologique de Bordeaux*. LXXIX, 1988, p. 5-15.
- Gaidon-Bunuel 1991 : Gaidon-Bunuel, M.-A. dir. « Chronique d'archéologie bordelaise 1991 ». *Revue Archéologique de Bordeaux*. LXXXII, 1991, p. 3-30.

- Jean 1999 : Jean, É. *Occupation du sol et peuplement de la paroisse Sainte Croix de Bordeaux intra-muros entre 1300 et 1492*. Mémoire de maîtrise d'histoire médiévale sous la direction de J.B. Marquette, université de Bordeaux 3, 1999.
- Jean-Courret 2001 : Jean-Courret, É. « Les lotissements des paroisses Saint-Michel et Sainte-Croix de Bordeaux à la fin du Moyen Âge ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCII, 2001, p. 89-117.
- Jean-Courret 2006 : Jean-Courret, É. *La morphogenèse de Bordeaux des origines à la fin du Moyen Âge. Fabrique, paysages et représentation de l'Urbs*. Thèse de doctorat histoire du Moyen Âge sous la direction de J.B. Marquette, 2006.
- Mensignac 1881 : Mensignac, C. de. « Note sur la découverte du cimetière gallo-romain de Saint-Michel à Bordeaux ». *Société archéologique de Bordeaux*, t. 8, 1881, p. 11-17.
- Sansas 1874 : Sansas, P. « Notes archéologiques sur les fouilles exécutées à Bordeaux de 1863 à 1876 ». *Société archéologique de Bordeaux*, t. 7, 1880.
- Sauvaitre 2014 : Sauvaitre, N. *Espace Saint-Michel, Bordeaux, Gironde. Rapport final d'opération*, 4 volumes, Hadès, 2014.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 35-72

# Avatars d'un bien de campagne : du « Mur Sarrazin » au domaine de Bagatelle à Talence

Marie-France  
Lacoue-Labarthe

La plupart des Bordelais ont, à tout le moins, entendu parler de Bagatelle à Talence (fig. 1), ne serait-ce que parce que beaucoup d'entre eux ont vu le jour dans sa maternité renommée<sup>1</sup>. Une maison de campagne avec son domaine a été dévolue, comme souvent à la fin du XIXe siècle ou au début du XXe, à une institution de soin destinée aux malades, indigents et blessés, civils ou militaires. À Bordeaux comme ailleurs, on a profité de ce que les vastes domaines en dehors des villes permettaient d'une part d'éloigner les malades, d'autre part offraient à la fois espace et bon air, en particulier aux malades pauvres, selon le mouvement en faveur de l'« hôpital-parc » à la campagne.

Or le domaine de Bagatelle, propriété d'agrément avant d'abriter la maison de Santé protestante de Bordeaux, n'a pas toujours porté ce joli nom dans le goût d'un XVIIIe siècle, remis à la mode sous le second Empire, qui surprend un peu quand il s'applique à un établissement de soins<sup>2</sup>. D'après les premières archives consultées il est apparu qu'il a appartenu à la famille Bosc, grande famille de négociants bordelais, à partir de 1842, date à laquelle *David Bosc dit Félix* achète un « bourdieu » (terme local usuel qui peut désigner tout à la fois une petite exploitation viticole et une maison de campagne) alors appelé *vulgairement*, de manière surprenante, le *Mur Sarrazin*. La propriété est ainsi située dans les actes de vente, seuls changent au cours des âges le nom des propriétaires voisins<sup>3</sup> :



Fig. 1. - Bagatelle,  
le pavillon Elisabeth Bosc.

1. La Direction de Bagatelle nous a fort aimablement permis de consulter ses archives, qu'elle trouve ici l'expression de nos plus vifs remerciements. Les recherches ont été complétées aux Archives départementales de la Gironde et aux Archives municipales de Talence, avec l'aimable collaboration de Mme Martigny.
2. Rappelons que le nom de Bagatelle fut celui d'une maison de plaisirs au bois de Boulogne dont la reconstruction dispendieuse en 1777 fut surnommée la « folie d'Artois », du nom de son maître d'ouvrage.
3. Notaire Banchereau, 17 Xbre 1777, partage entre Delle Henriette Balan et Catherine Balan, épouse de Pierre Carteau, sa sœur.







À la Noël de la même année <sup>22</sup>, Johan de la Proensan, marchand de la paroisse Sainte-Colombe et Pey de Proensan, *sauman* <sup>23</sup>, paroisse Saint-Michel de Bordeaux, procèdent devant notaire à un échange et une vente dite à *rémeré*, c'est-à-dire susceptible d'être rachetée :

- Johan de la Proensan cède deux *hostaus*, paroisse Saint-Pierre de Bordeaux, rue du Petit-Judas <sup>24</sup>.

- Pey de Proensan cède une pièce de vigne d'araire, où il y a une *juncta*, dans les Graves de Bordeaux, au *Mur Sarrazin*, autrement le *Petit Becquet* <sup>25</sup>.

Pey de Proensan donne un an à Johan de Proensan pour racheter la vigne.

Enfin, le 13 août 1491, un acte de reconnaissance est enregistré pour Jehan Andraud, bourgeois de la paroisse Saint-Michel, pour, entre autres, trois pièces de vignes (*trens de vinha*) appelées deux fois *Au Mur sarrazin* et une fois *Au plantey du Mur sarrazin* <sup>26</sup>.

Cette propriété peut être resituée dans le contexte de l'histoire médiévale du territoire talençais lié au « quartier d'Ars » (fig. 4)

La consultation des ouvrages de recherche sur le vignoble au sud de Bordeaux nous apprend que sa création est ancienne et les *Gravas de Bordeu* prolongent le territoire du vignoble de Sainte-Eulalie, vignoble suburbain, jusqu'au ruisseau d'Ars autour duquel se dessine sa limite sud ; il semble englober également notre « Mur sarrazin ».

L'une des plus anciennes mentions des « Arcs » est rapportée par Frédéric Boutoulle <sup>27</sup> : « La dotation du prieuré Saint-Martin-du-Mont-Judaïque montre que la *silva* des Arcs, située au sud de la cité, entre deux ruisseaux, était ducale » au XIe-XIIe siècle. On trouve ensuite mention d'Ars dans un acte du 28 octobre 1266, celle du petit moulin d'Ars (*molendinum de arcubus*) en 1242, date à laquelle une charte témoigne du don qui en est fait par Henry III au prieur de l'hôpital Saint-James ; le moulin d'*Arxc* apparaît en 1304 <sup>28</sup>. Ces moulins sont actifs sur le ruisseau dits *des Arcs* (ou encore des « Mallerettes ») <sup>29</sup>, dont les rives étaient sans doute bordées d'aubardes (des plantations d'aubiers ou saules, pour les échalas) et de vimiers (des oseraies, dont les rameaux sont utilisés pour lier la vigne).

Ars est aussi le lieu-dit le plus ancien dans les actes de la paroisse de Talence : un acte du 21 janvier 1310 mentionne un *bordiu ... audit loc apperat D'arxc*, soit un bâtiment agricole pour recueillir les agrières du tenancier, les vendanges du prieuré se faisant au *truhl* (le « treuil » ou pressoir) de Bordeaux <sup>30</sup>.

La décision du roi d'Angleterre Edouard 1er de diviser la forêt royale de Bordeaux en lots à défricher dans les années 1280, c'est-à-dire à la fin du XIIIe siècle <sup>31</sup>, accompagne vraisemblablement le développement de ce quartier d'Ars : « au

lieu-dit Ars » sont concédés le 8 août 1276 à Guilhem de Tillac 3 *sadons* <sup>32</sup> de terre, qui doivent être plantés en vigne dans l'année <sup>33</sup> ; le 21 décembre 1280, il est précisé que la vigne de Guiraud Seguin doit être tenue close de chaque côté, et des fossés tracés.

La première mention de *Lo camin qui va à Langon*, approximativement l'actuelle route de Toulouse, est de 1297 <sup>34</sup>.

D'après Ch. Higounet, entre 1300 et 1459 la carte du vignoble des Graves aux environs immédiats de Bordeaux s'est étoffée de 950 fiefs du Chapitre métropolitain, dont 95% en vignes, « paysage de monoculture », de même qu'entre Talence, Gradignan et Léognan où le vignoble gagne sur la forêt royale <sup>35</sup>.

Le vignoble du quartier d'Ars aurait donc environ un siècle et demi au moment où sont rédigés les actes cités concernant le *Mur sarrazin*. Vignoble suburbain très proche de la ville, possession noble ou ecclésiastique, il est très morcelé en « vignobles-jardins » et laissé en tenures aux mains des citadins, marchands ou artisans aisés, qui en font un « vignoble bourgeois » et en tirent une consommation personnelle. Les parcelles peuvent être regroupées en « plantiers » : non loin ou même recouvrant le *Mur Sarrazin* on trouve le *plantier des Aygatz* <sup>36</sup> cité par Baurein, celui du *Becquet du Moulin d'Ars* ou *petit Becquet*, ceux du *corneau d'Ars* et de la *chapelle de Talence* aujourd'hui disparue. À aucun moment il ne semble dit que ces vignes auraient été ruinées par la guerre.

22. A.D.Gir., 3E 84, fol. 129 v°-130, 24 décembre 1474.

23. Bernadieu 1797, p. 220, « conducteur de bête de somme ».

24. Confronts : *hostau* d'Arnaud de la Corneira, dit Maudilhot/ *hostau*, fief du seigneur de La Landa / rue / mur du château de l'Ombrière par devant et l'*hostau* de maître Ramon Guilhocho ; sauf les droits du seigneur de La Landa et de Bernard Olivey.

25. Confronts : vigne de Jacmin ... de Bègles / ruette commune / rès de vigne dudit Pey de Proensan.

26. Puginier 1987, p. 35, A.D.Gir. H, JSJ, 20-26. Au moins 18 reconnaissances sont enregistrées. Ce sont également des Andraud qui apparaissent dans l'acte de 1436.

27. Boutoulle 2007, p. 61, s'il s'agit bien de la même.

28. Le cadastre de 1845 mentionne encore un terrain « Au moulin d'Ars » entre les rues Robespierre et Voltaire en lisière de la route de Toulouse. A.D.Gir. 3 P 522/8.

29. Un deuxième ruisseau affluent dit « des Palanquettes », d'après le nom des passerelles qui permettaient de le traverser, le rejoint après la traversée de Margaut.

30. Puginier 1987.

31. Higounet 1977.

32. Environ 1500 m<sup>2</sup>.

33. Puginier 1987.

34. Puginier 1987.

35. Higounet 1971, vol. 2, p. 116.

36. L'orthographe varie selon les textes.

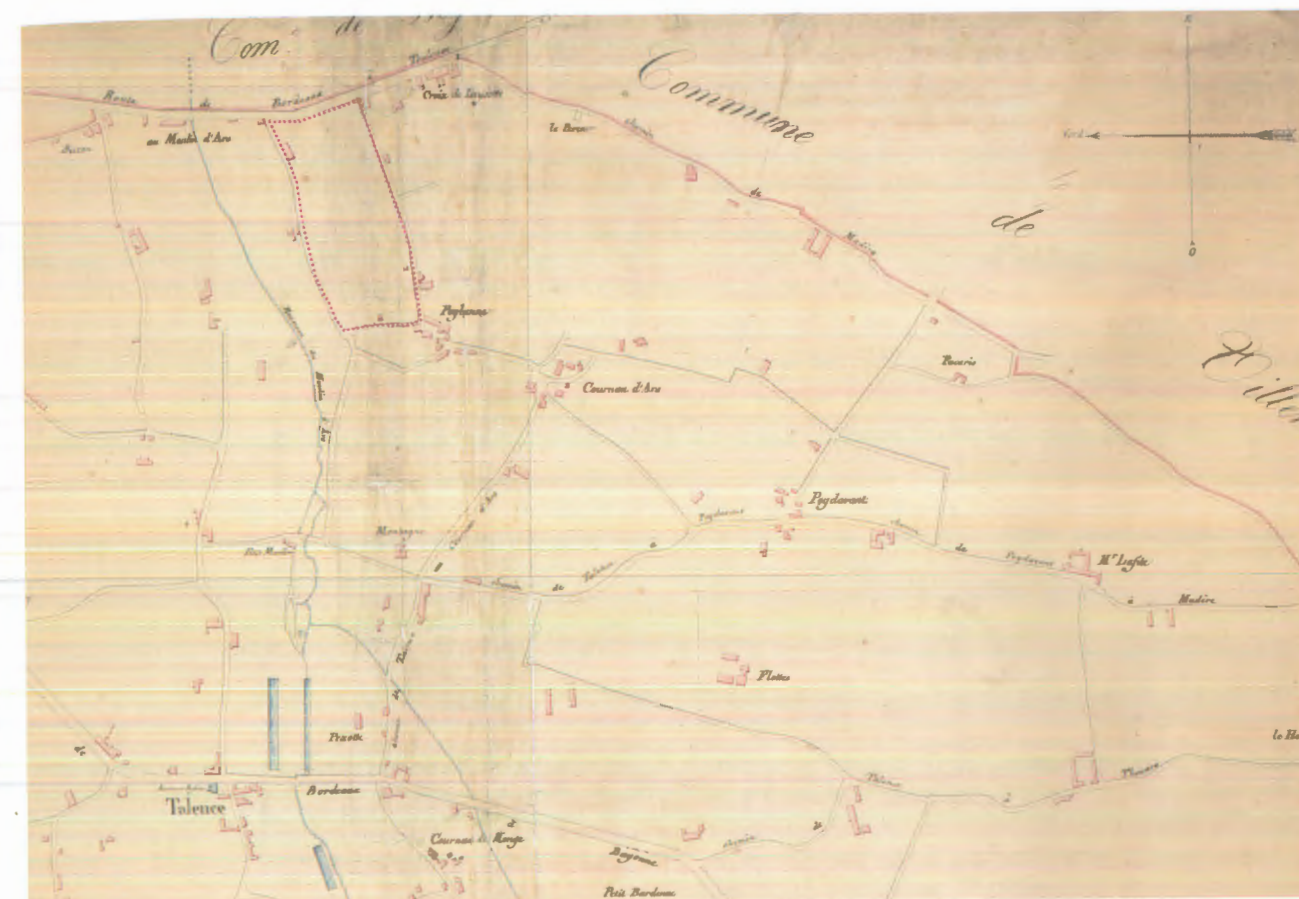


Fig. 4. - Talence, extrait du plan cadastral parcellaire, 1826. Le plan montre la situation du « mur Sarrazin » dans son environnement : route de Toulouse, moulin d'Ars, ruisseau, chemin qui va du moulin d'Ars à Notre-Dame, Peylanne, Courneau d'Ars, croix de Leysotte et chemin de Madères. A.D.Gir. 2 Fi 1135.

Le *mur sarrazin* ou *plantay du mur sarrazin* qui en fait partie comprend apparemment dans la seconde moitié du XVe au moins quatre pièces de vignes, dont trois en « tenure » et une en « franc alleu ». Le seigneur en est le prieuré Saint-James, propriétaire le plus important de Talence, dont le domaine est morcelé entre de nombreux tenanciers qui obtiennent la jouissance des terres contre des droits seigneuriaux, une des pièces de vigne citée étant libre de droits <sup>37</sup>.

La déclaration de revenus, faite en 1692 par les Jésuites, qui gèrent alors les biens du prieuré, citée par A. Nicolaï, parle du « bourdieu de la paroisse de Talence, au Cornau d'ars, consistant en maison, jardin et vignes, et diverses pièces dépendantes de ce bourdieu, aux lieux appelés à Bergey, à Menespley, à la Pelouë, au *Mur sarrazin*, à la Palanque de Guillot, à Soumeilhac et à Gemmelat. Tout ce bourdieu du Cornau d'Ars et ses dépendances sont de l'entier domaine du prieuré Saint-James. Le collège en fait valoir les cultures à la main, elles peuvent valoir 850 livres ».

Cette appellation curieuse et ancienne de *Mur sarrazin* <sup>38</sup>, qui semble bien inscrite en français dans la toponymie locale dès la deuxième moitié du XVe siècle, mérite qu'on s'y attarde, d'autant qu'une référence ancienne comparable figure dans un acte de vente inédit.

Raymond de Laroque, chevalier seigneur de Budos et autres, habitant en son château noble de Budos, y vend à Bertrand Massieu, bourgeois et marchand de Bordeaux en 1686 <sup>39</sup>, outre le bourdieu du Béquet Saint-James, dont l'hôpital Robert-Picqué actuel occupe l'emplacement, ... une autre pièce de

37. 287 fiefs lui rapportent en 1692 1294 livres, tant en droits de censive qu'en agrières. Nicolaï, 1896, p. 124.

38. En latin *muris saracenorum*.

39. A.M. Bordeaux, 337 M 1, Notaire Giron, 4 avril 1686. M. François Magnant, président de l'ARHO, nous a aimablement communiqué cette référence, qu'il en soit ici remercié.

40. A.M. Bordeaux, 337 M 1, Notaire Bolle.



vigne à bras appelée au Sarrazin dans la paroisse de Talence. Elle est bornée à l'est par le chemin qui conduit de Bordeaux à Madères, appelé vulgairement le chemin des asnes, à l'ouest par un autre chemin de service qui conduit au courneau d'Ars, au sud par la vigne des révérends pères jésuites du Collège de Bordeaux, et au nord par la vigne des héritiers de feu Jean Mauvigney, maître tanneur.

Il ne s'agit pas du même terrain que celui de Bagatelle précédemment envisagé, la mention du chemin de Bordeaux à Madères n'étant pas partagée, mais il n'est pas très éloigné puisque les deux terrains ont en référence commune le chemin du Courneau d'Ars et appartiennent tous deux à la paroisse de Talence. D'autre part l'acte de vente du Béquet Saint-James en 1741<sup>40</sup> mentionne que les cens, rentes, agrières et devoirs seigneuriaux sont à rendre envers les R. P. Jésuites du Collège de cette ville, à cause du Prieuré Saint-James dont ils relèvent : Au Sarrazin se trouve donc sans doute au plus près de ce domaine qui le borne au sud d'après les limites exprimées, et guère éloigné du Mur Sarrazin non plus. Mais il se peut que cette appellation recouvre une entité différente<sup>41</sup>.

L'abbé Baurein, étudiant le site de Sarcignan près du Pont-de-la-Maye<sup>42</sup>, est à la recherche de signes locaux de la présence des anciens envahisseurs arabes, car il suppose que ce nom de Sarcignan peut être dérivé de *Saracenia* (Sarrazine) qu'il rattache au souvenir des invasions. Les éléments de preuve qu'il pense pouvoir en apporter sont en fait une description précise « des restes considérables d'un mur qui paraît être d'une haute antiquité » à cet endroit, « long de soixante pas », d'une hauteur au plus de 3 pieds sur une épaisseur de 4 pieds, « construit de petites pierres carrées comme le palais Gallien » et le sol jonché des restes de grosses briques ayant pu appartenir à des lits de brique combinés à l'appareil de pierre. « Ce mur ... est appelé *Mur sarrazin* dans un titre de 1504 » (titre qu'il affectera d'ailleurs, nous le verrons, à plusieurs endroits) et il aurait été attribué localement aux restes d'une forteresse sarrazine. Il mentionne également l'existence d'« un canal bien carrelé, construit en pierre et assez spacieux pour qu'un homme put y entrer en se courbant » et d'« une grande porte isolée, de la même construction que cet ancien mur ». L'analyse très juste de Baurein de la « haute antiquité » des ruines se combine ainsi à une interprétation fantaisiste issue d'une appellation que l'on pourrait qualifier de vernaculaire. Jouannet écrira en 1824 : « Sans la notice de M. Billaudel, ... on eut continué de parler des monuments sarrazins de Sarcignan, comme si ces peuples qui ne firent que passer à la manière d'un torrent, se fussent arrêtés sous les murs de Bordeaux tout exprès pour préparer des tortures aux futurs antiquaires »<sup>43</sup> !

En réalité les archéologues savent aujourd'hui qu'il est fait référence à des éléments d'un aqueduc antique censé avoir approvisionné Burdigala depuis le sud. L'histoire de sa décou-

verte et de sa reconstitution, dont le spécialiste est aujourd'hui Xavier Charpentier, passe par bien des auteurs. Elie Vinet en aurait le premier décrit des éléments : lors d'une promenade en l'an 1552 du côté de la route de Toulouse, justement dans le quartier du « Sablonat » et près du « moulin des Arcs », « un jour d'hiver clair et serain, et cherchant là le meilleur air qu'il n'est pas en la ville communément... en cete valée i avoit des arcs, ou arceaux pour conduire l'eau au niveau, ainsi que ces sages anciens savoient, qu'il falloit fere, pour avoir l'eau bonne et saine : je pensay, que ce moulin avoit prins son nom de ces arcs... Mais les guerres ont pillé ce bel et grand thesor à la pouvre ville, comme elles ont fait de pareils aus villes de Saintes, Poitiers, Lion... »<sup>44</sup>. Il note également avoir vu un paysan qui labourait, aux prises avec des tuyaux de terre cuite et autres restes antiques pour en débarrasser son champ et conclut à la présence d'un antique aqueduc, sans d'ailleurs le qualifier de Sarrazin.

Aucune représentation ne semble en avoir en ces temps été faite, alors qu'on connaît celle d'autres sites comme Poitiers ; une « évocation » de fantaisie a été publiée dans *La retrouve de Notre-Dame de Talence* en 1729<sup>45</sup> (fig. 5).

Une vue des restes importants de l'aqueduc de Fréjus, dessin aquarellé du dessinateur Antoine Meunier (1765-1808) exécuté d'après nature à la fin du XVIIIe siècle, est sans doute ce qui peut le mieux refléter l'impression donnée par les parties hors sol dans un paysage agreste<sup>46</sup>.

Après les notes de Baurein au XVIIIe, François Jouannet présente à l'Académie royale de Bordeaux en 1824 un « Rapport sur des aqueducs antiques », dans la ligne de ce qu'a observé préalablement l'ingénieur en chef Jean-Baptiste Billaudel (« M. Billaudel ayant reconnu à quelques pas au-delà du Pont d'Ars, dans une sablière appartenant à M. Cazenave, médecin, une portion d'aqueduc antique... »). Il y est dit que « L'aqueduc

41. Voir ci-après page 8 et note 51 ; Burnand 1979.

42. Baurein 1785, p. 153-162.

43. Jouannet 1824, note 33, p. 142. Une commission était composée de MM. Blanc-Dutrouilh, secrétaire général, Billaudel (qui avait déjà présenté une étude), Durand, Lartigue et F. Jouannet. Une rubrique « Aqueducs » est également rédigée dans Jouannet 1837.

44. Vinet 1565 (non paginé). Donc démolition vraisemblable entre 1552 et 1565.

45. Royer 1913. Une autre « reconstitution » a été dessinée à la plume par Henri Boutet, pour Ferrus, 1926.

46. *Vüe d'une partie des restes de l'aqueduc de Fréjus, battie par les Romains... meunier f. a Fréjus l'an 2 de la RF. Au dos : Vue d'une partie des restes de l'aqueduc de Fréjus battie par les Romains, on aperçoit dans cette vüe toute la partie de cet édifice qui se trouve dans les environs de la Ville jusqu'à qu'il se perde dans la terre — les eaux venoit d'une petite rivière apellé Siagne située à 9 lieux de Fréjus on trouve dans les valons les restes de ce fameux aqueduc le plus considérable qu'ay fait les anciens du temps de leur splendeur. B.N.F.*



Fig. 5. - Evocation imaginaire de l'aqueduc romain du Moulin d'Ars ; composition extraite de la « Retrouve » de Notre-Dame de Talence. A.D.Gir. 4 Fi 2811.

était tantôt rampant, tantôt souterrain, tantôt porté au-dessus du sol, suivant les ondulations du terrain... et il est encore question des éléments hors-sol conservés.

Il rappelle « que Vinet ... avait aperçu des vestiges d'aqueducs près le Pont d'Ars ;

Qu'En fondant une redoute devant la porte Sainte-Eulalie, les fouilles avaient rencontré un canal d'Aqueduc ;

Que même rencontre avait eu lieu à la porte Saint-Julien ;

Enfin que dans le sud de Bordeaux, et à plus de cinq milles de distance, il existait çà et là des traces d'aqueduc....

Ainsi que des Fragments d'aqueducs en béton, maintenant convertis en bornes dans la raze de Bègles... (à Birambits) et des Vestiges à peu près semblables entre Villenave et Sarcignan..., ainsi qu'une portion d'aqueduc en place, près du château de Salle, rive droite du ruisseau des Mallerettes »...

Tout ce qui a été vu hors sol a malheureusement pratiquement disparu aujourd'hui, à l'exception de ce qui reste des rampants, piles et peut-être arche qui avaient impressionné Baurein à Sarcignan, vestiges redécouverts et étudiés par

Xavier Charpentier et qui devraient désormais être protégés et mis en valeur<sup>47</sup>. Les vestiges souterrains plus nombreux découverts à l'occasion de chantiers sont désormais bien identifiés et associés, entre autres, au lieu-dit du *Sablonat*<sup>48</sup>, où est localisé notre domaine, ainsi qu'aux toponymes en « Ars » : ruisseau d'Ars<sup>49</sup>, courneau d'Ars, moulin d'Ars, pont d'Ars, places d'Ars, écho des arches de l'aqueduc supposées le porter par endroits pour franchir les vallons.

Les différents actes de vente mentionnant les limites du domaine, en l'occurrence essentiellement des chemins, font apparaître la proximité de ces lieux avec la propriété étudiée dite *Mur Sarrazin*, sans qu'on sache plus précisément quelle partie du domaine pouvait être traversée ou bornée par les dites ruines antiques qui avaient servi à le qualifier, puisque dans ce lieu précis ne subsiste plus aucun élément facilement identifiable.

47. Charpentier 2006, p. 9.

48. A la base des vieux murs nord de Bagatelle apparaissent encore sable et graviers caractéristiques du terrain du Sablonat.

49. Son lit se situe légèrement en contrebas de la rue Voltaire.



À partir des portions repérées - il a été observé en 16 lieux différents - on sait qu'une des branches de l'aqueduc part vraisemblablement des source et fontaine de Vayre ou Veyre(s) en contrebas du vallon de Carbonieux, se poursuit à Sarcignan (Pont-de-la Maye), où elle rejoint une autre branche dite du Brucat. Le cheminement de l'aqueduc se ferait ensuite selon un trajet qui ondulerait en fonction des variations des courbes de niveau des terrains traversées, car il avait apparemment très peu de pente. Il passe, au moins pour un moment, au voisinage de la route de Toulouse jusqu'à Bordeaux, de part et d'autre de laquelle il tracerait ses méandres<sup>50</sup> : ainsi à l'emplacement de l'ancienne Biscuiterie alsacienne qui se trouvait au N° 120 où des éléments ont été récemment découverts et étudiés ; Bagatelle se trouve en amont et de l'autre côté de la route au N° 203 et peut fournir un nouveau repérage du tracé antique. La propriété dite anciennement *Au Sarrazin* pourrait indiquer une portion voisine complémentaire, un peu plus au sud - à moins que cette dénomination ne traduise comme en d'autres lieux la présence d'une ancienne villa<sup>51</sup>. D'après le plan estimé par Xavier Charpentier dans la *Carte archéologique de Bordeaux*<sup>52</sup> l'aqueduc pourrait passer à cet endroit-là au plus près de la route de Toulouse<sup>53</sup>.

Dans les « Variétés bordelaises », l'abbé Baurein communique deux pièces d'archives qu'il a consultées et qui mentionnent un « Mur sarrazin » au XVI<sup>e</sup> siècle ; il semble qu'il s'agisse de deux localisations différentes, l'une près de la porte Dijaux, la seconde entre la porte du Far et la porte Sainte-Eulalie, deux lieux à l'appellation identique mais encore différents de celui de Talence. Dans le premier cas on peut penser qu'il pourrait s'agir des portions d'un autre élément d'aqueduc ou de quelque autre construction antique (qu'on sait avoir existé), dans le second des portions de l'aqueduc venu de Talence qui étaient alors encore conservées plus près de Bordeaux vers Sainte-Eulalie.

Le premier titre cité est de 1509, « suivant lequel il existoit pour lors un *vieux mur sarrazin*...entre l'ancienne porte Dijaux & le quartier de Pont-long, situé dans le faubourg Saint-Seurin de Bordeaux. Cet ancien mur étoit placé aux environs et au nord du ruisseau de Lamothe. L'immensité des terres qu'on a transportées en ce lieu, & les divers changements qui y ont été faits, ont fait disparaître cet ancien mur, & peut-être en ont-ils occasionné la destruction » (fig. 6).

La seconde mention vient d'un contrat du 11 novembre 1530, retenu par Nicolas Rivière, notaire, dans lequel il est fait mention d'une pièce de vigne, située dans les Graves de Bordeaux, au lieu appelé au Mur Sarrazin, ou aux Aygats, qui était énoncé de la directité du prieuré de Saint-Jacques. Le plantier des Aygats est situé au couchant et à peu de distance de la porte de Sainte-Eulalie de cette Ville<sup>54</sup>. Un autre document précise les protagonistes : *Vente du 11 novembre 1530 par devant Nicolas Rivière notaire consentie par marie*

*Mynvielle en faveur d'Arnaud eymeric d'une pièce de vigne à meur Sarazin ou aux Ayguats de la directité du prieuré de Saint Jacques au sixain des fruits.*

*Nota que la dite vigne a été laissée à la fabrique par Salhide Barbeyre épouse en 1<sup>ère</sup> noces du susdit Aymeric*<sup>55</sup>.

Léo Drouyn, qui reprend peut-être ce dernier texte, situe le plantier des Aygats<sup>56</sup> (*apud Aquarios*, dit aussi *Au Mur sarrazin*) à l'ouest et à peu de distance de la Porte Sainte-Eulalie. Le même Léo Drouyn reprend à plusieurs reprises et précise l'appellation ; ainsi : « Transportons-nous un moment à l'époque où Charles VII venait de reprendre la Guienne, et regardons la ville de Bordeaux du sommet de quelque édifice, non loin du *mur sarrazin*, par exemple, que les titres de cette époque nous signalent comme existant à quelque distance de la porte Sainte-Eulalie » : ce n'est sans doute pas celui de Talence, trop éloigné<sup>57</sup>.

Confirmant la première mention, un article du même concernant une terre dans le quartier de Maubourguet<sup>58</sup> la décrit confrontant « au chemin qui va à Pont-Long, et au *Mur sarrazin* de l'autre », ce qui n'est pas du tout au même endroit !

Léo Drouyn suppose qu'« il est probable que ce dernier Mur sarrazin était un reste de l'édifice romain sur lequel avait été fondé le prieuré Saint-Martin »<sup>59</sup>. Ou encore : « Les murs sarrazins et les madères dont il est parlé dans ces divers actes ne peuvent être que les restes du grand monument romain qui s'élevait entre la rue Saint-Seurin et le côté oriental de la place Dauphine »<sup>60</sup>. On pense aujourd'hui aux ruines de l'antique monument julio-claudien que Milagro Navarro Caballero évoque comme ayant existé au sommet du mont Judaïque dans un article qui lui est consacré<sup>61</sup>, à moins que ce ne soient des thermes.

50. Charpentier 2007. Les aqueducs gallo-romains suivaient souvent le tracé des routes mais il semble que ce ne soit pas le cas ici.

51. Comme c'est le cas à Champigneulle, Meurthe-et-Moselle ; cité par Burmand 1979, p. 122, note 13.

52. Doulan Charpentier, 2014.

53. Des projets immobiliers envisagés dans un avenir proche sur cette zone devraient être l'occasion de sondages pour fouilles préventives.

54. P. 161. Les minutes de ce notaire déposées aux Archives départementales ne couvrent malheureusement que les années 1547-1550.

55. Note communiquée par M. Pierre Bernard, à partir des Archives municipales de Talence.

56. Drouyn 1874, suppl., p. 116.

57. La distance de Bagatelle à Bordeaux évaluée par le géomètre en 1849 est de 4 km.

58. Drouyn 1874, p. 109.

59. Drouyn 1874, p. 326-327.

60. Drouyn 1874, suppl. p.132-133.

61. Navarro Caballero, 2011.



Fig. 6. - Plan de Bordeaux vers 1450, Léo Drouyn, 1874 ; extrait concernant les quartiers de Maubourguet et Malemort.



Enfin dans un recueil de *dénombrement des rentes et agrières de M. les doyen, chanoines et chapitre de l'église métropolitaine Saint-André des Graves et paluds de Bordeaux*<sup>62</sup>, figure une pièce de vigne ou *trens* concédée à Guilhem du Portau dénommée *Au mur sarrazin* (fig. 7). Une deuxième mention relie ce même *mur sarrazin* à d'autres fiefs, *Maubourguet, Lamothe, portail St Jurian, St Siphorien, St Martin*, parce que *confrontant l'un à l'autre*. Il semble bien que ce « mur sarrazin » là ne fasse qu'un avec le premier dont parle Baurein<sup>63</sup>.

La consultation d'une petite peinture du musée des Arts décoratifs<sup>64</sup>, huile sur bois signée de manière lisible en partie seulement, J. B. Net... et datée de 1814 donne à réfléchir, en admettant que ce soit une représentation fiable (fig. 8). En effet on y voit, en retrait de l'ancien jardin de la Chartreuse récemment alors transformé en cimetière et au nord de la cathédrale, ce qui apparaît d'évidence comme les ruines d'une antique construction en briques, une suite d'arches et plus au nord un massif. La suite d'arches - et on pense à des éléments d'aqueduc - aurait pu avoir sa raison d'être pour le franchissement de l'incision de la vallée de la Devèze et du Caudéran dans un environnement très humide, avec le cours des ruisseaux contrarié par celui des marées. Par ailleurs un article récent de la rubrique de Cadish (Sud-Ouest)<sup>65</sup> rappelle : « L'archéologue Léo Drouyn (1814-1896) signale ... [que la tour dite du Dragon, incluse dans la cave de l'hôtel Tour Intendance, rue de la Vieille-Tour<sup>66</sup>] était encore à peu près entière en 1812. Une voûte plate de forme circulaire, magnifiquement appareillée, probablement postérieure - fin XVIIIe siècle ? - percée d'un oculus central pour le passage de marchandises, coiffe sa partie supérieure ». D'autres éléments de l'enceinte en descendant vers le sud auraient-ils encore subsisté, dont on verrait des vestiges dans la partie gauche du tableau ? Consulté, notre ami archéologue Pierre Régaldo-Saint Blancard<sup>67</sup> penche malheureusement pour une représentation de fantaisie, au moins sur ce point : il ne croit pas qu'« un morceau d'aqueduc en élévation puisse être visible en 1814 sans être mentionné par un Jouannet ou un autre ».

On a en tout état de cause plusieurs lieux-dits, quatre sans doute, correspondant à cette même dénomination de « Mur sarrazin » à Bordeaux ou alentour, ce qu'avait bien lu Francisque Michel dans Baurein : précocement, en 1842, le philologue et médiéviste original et presque autodidacte, alors chargé de cours à la Faculté de Bordeaux, « entre dans un développement considérable » sur les « murs sarrazins » dans une note débordant largement le sujet de son article. Il cite « des murs d'ouvrage de brique que on appelle communément ouvrage de Sarrazin » qu'il étudie ; et réfutant l'interprétation de Baurein à propos de Sarcignan et des autres « murs Sarrazins » de Bordeaux qu'il mentionne, il a à cœur de prouver qu'« ils doivent ce nom à quelque ruine romaine »<sup>68</sup>.

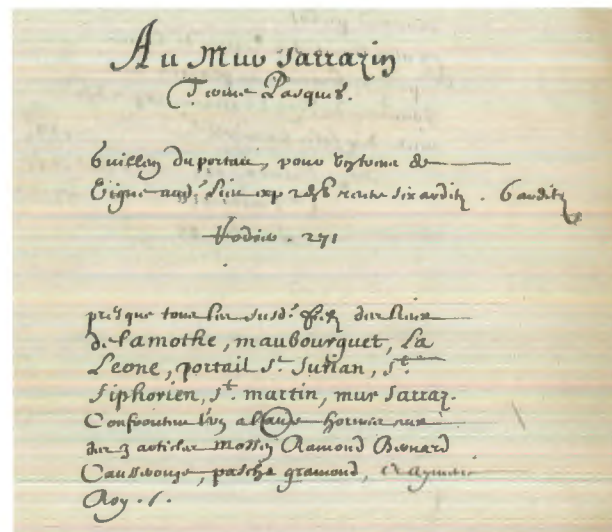


Fig. 7. - Manuscrit, mentionnant un Mur Sarrazin au voisinage de Saint-Martin, A.D.Gir. G 443.

Le rappel des Sarrasins ne s'arrête pas là. Pierre Régaldo-Saint Blancard écrit que lors du procès fait en 1317 au connétable Richard de Elsefeld pour avoir démoli indûment une tour de l'Ombrière, Bertrand Deschamps, le maître d'œuvre de la cathédrale Saint-André, témoigne et décrit cette tour : « *supra nobile et fortissimum fundamentum antiquum, factum de magnis lapidibus Sarracenorum pondere quodlibet duorum tonnellorum vini vel circa, vel unius vel circa*, sur une noble et puissante fondation antique, faite de grandes pierres des Sarrazins, d'un poids de, pour ainsi dire, tantôt deux tonneaux de vin ou à peu près, tantôt un ou à peu près »<sup>69</sup>... Pierre Régaldo-Saint Blancard décèle dans cette formulation une première « description archéologique » du rempart gallo-romain, reposant sur des éléments monumentaux de l'antique Burdigala, sous cette appellation ».

P. Régaldo-Saint Blancard nous signale également la vente d'une tenure rue du Puits de Malemort en 1399, comportant *doas hostaus ab la vouta loquau es apperada vouta sarrazina dedenz*

62. A.D.Gir. G 443 (en usage de 1658 à 1728, pour datation).

63. Le texte parle également du plantier Aux Aygas, situé proche du chemin de Pessac et du chemin de Saint-Laurent faisant référence à l'ancien Saint-Laurent d'Escures, c'est-à-dire approximativement la rue Mouneyra et la rue du Tondou.

64. Publiée sans commentaire par Rêche 1983.

65. Jeudi 21 mai 2015.

66. C'est une tour de l'enceinte antique.

67. Service régional de l'archéologie, DRAC Aquitaine.

68. Michel 1842, vol.4, 2e trimestre, p. 109-115.

69. Régaldo 2007, p.49, reprenant Gardelles, 1972, p. 106.



Fig. 8. - « Vue de la Chartreuse à Bordeaux », signature en bas à droite J. B. Net...1814 ; musée des Arts décoratifs et du design de Bordeaux, inv. 739.

*l'un deusdeytz doas hostaus*<sup>70</sup>, où il est question de « voûtes sarrazines » (fig. 6). La dite rue partait de la rue Saint-Paul pour rejoindre perpendiculairement la ligne des remparts antiques qu'elle traversait, ligne de remparts qui se trouvait en retrait par rapport à l'actuelle rue des Remparts<sup>71</sup>. On peut également mettre la référence en relation avec un texte de Baurein dans ses *Variétés bordelaises*<sup>72</sup>, où il narre comment il a vu le 5 avril 1780 lors de travaux de creusement les restes considérables d'un bâtiment romain important à l'occasion de travaux pour l'hôtel du Gouvernement en haut de la rue Saint-Paul. La « voûte sarrazine » à Malemort se trouve donc au plus près du rempart antique et sans doute d'une construction gallo-romaine importante : il ne fait guère de doute que la qualification de « sarrazine » pour ces voûtes soit liée à cet environnement. S'agit-il d'une voûte creusée dans une construction antique ? Ou plutôt de voûtes à la manière des anciens ? Cela rappelle la description de la cave de la vieille tour précédemment vue.

La question pourrait paraître se compliquer du fait que l'expression « voûtes sarrazines » a continué d'être employée et l'est encore aujourd'hui pour qualifier des ouvrages modernes ou contemporains<sup>73</sup> : il s'agit de voûtes plates composées de briques pleines appareillées, dont Ph. Araguas a étudié origine et pratique en Espagne<sup>74</sup>. Il semble bien qu'une technique voisine ait déjà été connue et pratiquée dans le monde romain. Par transmission aux Espagnols soit par l'intermédiaire des Arabes, soit par l'intermédiaire des Italiens, la technique est reprise sous le nom de *boveda tabicada* ou encore « voûtes à la Roussillon »

puis « voûtes à la catalane » au XVIe siècle et il semble que l'on puisse en faire remonter l'apparition au plus tôt à la fin du XIVe. Ph. Araguas montre comment la technique est redécouverte dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle par l'architecture française dans les écrits théoriques du comte d'Espie<sup>75</sup> et promise à une belle fortune jusqu'aux Etats-Unis.

Les termes de *Mur sarrazin* ou de *sarrazin* ont donc en commun de pouvoir être associés dans les différents sites bordelais à plusieurs types de constructions antiques, aqueduc, remparts, ou autre monument. Et nullement aux envahisseurs arabes... D'autres vestiges de constructions gallo-romaines peuvent y être joints.

70. Relevé par Jean-Courret 2014 ; base foncière, n° 5058.

71. Doulan Charpentier 2014, fig. 215.

72. Baurein 1785, p. 80.

73. Le terme de « voûte sarrazine » est encore employé à des constructions actuelles pour qualifier des voûtes dites à double cloison ou voûtes en briques posées à plat, en particulier pour soutenir des escaliers. Nègre 2006, p. 212. Dans l'usage commun la ville de Faugères près de Béziers vante les « voûtes sarrazines » - des voûtes apparemment de briques - des ruelles charmantes de la ville ancienne. On parle également communément de tuiles sarrazines, tuiles larges et plates de la vieille Provence.

74. Araguas 2003, p. 90.

75. Un exemple de mise en œuvre : la restauration de la caserne Villars de Moulins, quartier de cavalerie construit en 1770, s'est appliquée à 6 voûtes dites « sarrazines », voûtes plates composées de briques pleines appareillées, destinées à éviter des planchers de bois inflammables, ce qui est la raison principale alors de son succès.



## Beaucoup d'autres « Murs Sarrazins »

Une recherche rapide confirme que cette appellation n'est pas propre au seul pays bordelais, mais, en dépit de son apparente singularité, se retrouve à de très nombreuses reprises dans les régions de France, voire même à l'étranger, où elle s'applique à des réalités comparables. Aucune recherche ne semble pourtant lui avoir été entièrement consacrée, il en est presque toujours question – incidemment – à propos d'un site particulier. C'est pourquoi il nous a paru utile de recenser ce qu'on a pu écrire sur le sujet.

Après Francisque Michel en 1842, Léo Drouyn remarquait en 1874 qu'« Au Moyen Âge on a appelé, et on appelle encore de nos jours, dans beaucoup de localités, *Murs-sarrazins* les constructions antérieures au IX<sup>e</sup> siècle, romaines ou autres »<sup>76</sup>.

Une génération plus tard, l'érudit Adrien Blanchet écrit en 1907 : « On sait que le peuple du Moyen Âge a qualifié de *sarrazin* beaucoup de monuments antiques. C'est ainsi que les enceintes de Senlis, de Beauvais, de Noyon, de Boulogne, de Poitiers, de Vannes, de Nantes, du Mans, furent attribuées aux Sarrasins »<sup>77</sup>. Il y ajoute dans un article plus tardif Clermont-Ferrand et les murs romains de Malay le Vicomte (actuel Malay-le-Grand, en fait les restes d'un aqueduc), à l'est de Sens, détruits vers 1830, qui ont été désignés sous le nom de *muris Saracenorum*. Et ce n'est pas exhaustif.

Il n'y a pas que les murs à être qualifiés de sarrasins. Ainsi dès 1840, Edouard Clerc, membre de l'Académie de Besançon, formule des « Observations sur les dénominations sarrazines » en Franche-Comté<sup>78</sup> et liste ainsi : « Cinq grottes ou Baumes ou Beuses-des-Sarrasins, deux Ponts-Sarrasins, trois Châteaux-Sarrasins, deux chemins-des-Sarrasins, un Bief-des-Sarrasins, une Combe-Sarrasin, deux Pierres-des-Sarrasins, une Sarrazinière, le village de Sarraz, le Mur-des-Sarrazins, le Camp-des-Sarrasins – en tout vingt dénominations environ. Les mêmes dénominations se remarquent dans la Bresse et dans le Lyonnais » dont il poursuit l'inventaire. Il remarque qu'elles sont en général extrêmement proches des voies romaines, ce qui n'est pas étonnant et en conclut – à tort – qu'en suivant ces indices « l'invasion [sarrasine] se découvre et s'explique : vous en suivez la marche et le progrès ».

Autre exemple : au sud de Vienne, à Andance, au voisinage de Sarras en Ardèche (sans qu'un lien soit clairement établi entre Sarras et Sarrazin) s'élève encore à demi ruinée « une volumineuse ruine de maçonnerie grise », tout ce qui reste sans doute d'un mausolée familial gallo-romain voisin d'une villa antique, qui porte le nom de « la sarrasinière »<sup>79</sup>. C'est encore un autre type

de monument associé au souvenir des Sarrazins. Yves Burnand déplore qu'en 1965 encore, un auteur ait pu voir dans cette ruine « l'un des points forts d'une prétendue organisation militaire du Languedoc par les Sarrasins »<sup>80</sup>. Il rappelle que l'archéologue Albert Grenier<sup>81</sup> « avait fait remarquer depuis longtemps que les chemins par où venaient puis repartaient les armées au cours des siècles, ont fréquemment reçu des appellations évoquant les divers envahisseurs : aux « chemins des Allemands » de l'Est correspondent les « chemins des Sarrasins du midi ». Y. Burnand à propos de l'emploi du terme « Sarrasin » remarque que « De fait les progrès de l'exploration archéologique ont confirmé de plus en plus l'intérêt de ce toponyme, employé pour désigner des sites assez souvent préromains, plus généralement romains et parfois gallo-francs, non seulement dans les régions méridionales mais dans presque toutes les parties de la France » dont il donne des exemples complémentaires en note (dont le « Castel sarrazin » de Lourmarin, un oppidum préhistorique). « La Sarrazinière d'Andance prend ainsi sa place dans une série connue et bien représentée ».

Enfin en 1931, « pour le centenaire de la prise de possession de l'Algérie », Louis Davillé présente une communication plus générale et très bien documentée sur *L'emploi du mot « Sarrasin » dans les lieux-dits, surtout à l'est de la France*<sup>82</sup>, dont il constate l'étonnante étendue. Il étudie essentiellement « quels sont les principaux lieux-dits ainsi dénommés et leurs particularités géographiques ou historiques, comment ils peuvent s'appliquer en général par les différents sens et les équivalents du mot sarrasin, à quelle époque probable ils ont dû prendre leur forme actuelle, tout au moins dans la France de l'Est ». Le qualificatif s'applique « parfois à des écarts, hameaux, ou fermes, le plus souvent à des lieux-dits, pour désigner soit des phénomènes naturels, soit des vestiges d'occupation ou d'habitats anciens, allant de l'époque préhistorique à la période gallo-romaine au moins ».

Citant Gabriel Jeanton, ethnographe amateur et érudit local passionné<sup>83</sup> dont « les trois quarts des publications font allusion aux Sarrasins », Louis Davillé conclut avec lui que « Le

Sarrazin ... est l'étranger à la civilisation chrétienne, comme le barbare est l'étranger au monde romain. Il y a parallélisme absolu entre les deux termes. Païens, race noire ou jaune, sont des Sarrasins au Moyen Âge, comme aujourd'hui pour le paysan le Bohémien est un Sarrasin. Bien plus, le Sarrasin est non seulement l'étranger dans l'espace, il est l'étranger dans le temps. Les hommes des civilisations disparues, les préhistoriques, les Romains, sont des Sarrasins pour les hommes du Moyen Âge, les mégalithes sont des pierres sarrasines, les aqueducs sont des ponts sarrasins. Si bien que pour nos ancêtres, tout ce qui paraît ancien, étrange, anormal, tout ce qui ne se rattache pas à nos mœurs, tout ce qui se perd dans le temps sont des ouvrages sarrasins ».

Nous nous en tiendrons en ce qui nous concerne essentiellement aux « Murs sarrazins » dont une ébauche d'inventaire dans les régions de France et à l'étranger est présentée ci-après sous forme d'un tableau rapide, mais dont nous proposons en annexe une version rédigée développée.

Comme les autres références aux Sarrasins, l'expression « mur sarrazin » apparaît à l'évidence d'un emploi étonnamment fréquent ; mais elle ne concerne qu'un seul type d'objet. Les murs dits sarrazins font référence en fait à des constructions ou plutôt des ruines que nous reconnaissons clairement comme antiques et gallo-romaines, appartenant à des cités ou à leurs alentours. Ce sont les ruines bien caractéristiques, le plus souvent de remparts et enceintes d'anciens castrum, de théâtres ou amphithéâtres, d'aqueducs, ou encore de villas ou mausolées. Le mode de construction, le type de maçonnerie dont la particularité était remarquée sinon justement attribuée, est aujourd'hui bien identifié : le plus souvent quelques lits de briques colorées rythmant le petit appareil de moellons réguliers, mais aussi parfois seulement soit des briques, soit des moellons, soit encore de grosses pierres. Si les termes d'une enquête en 1442 à Poitiers, citée par Francisque Michel, entendent montrer que *ouvraige de briques* et *ouvraige sarrazin* sont équivalents<sup>84</sup>, ils recouvrent en réalité l'ensemble des modes de constructions gallo-romains, où la brique joue son rôle, comme les autres matériaux caractérisés, mais est peut-être retenue comme un signe.

Voûtes et marbres pourraient en être d'autres. Alain Labbé lit dans la fontaine de la chanson d'Aiquin « un véritable monument des eaux de la romanité, ... tant au regard des vestiges effectifs que dans la perspective d'une archéologie textuelle où nous avons pu identifier en bien des lieux épiques, marbres et voûtes comme des *signes romains* et donc sarrasins », selon une « dialectique toujours mouvante de la réminiscence et de l'occultation »<sup>85</sup>.

Le mot *sarrazin* serait formé d'après le latin médiéval *Saraceni* et celui-ci d'après le grec byzantin *Sarakenoi*, servant à désigner à l'origine les populations arabes du

Moyen-Orient<sup>86</sup> ; puis par extension celles d'Afrique du Nord et d'Espagne, arabo-berbères, dont on connaît aussi plus précisément le territoire sous le nom arabe d'Al-Andalus. Les dates sont importantes : son emploi le plus anciennement attesté se trouve dans la chanson de Roland que l'on date des années 1100. Pendant presque tout le Moyen Âge, ce serait même le seul mot employé pour qualifier justement une origine musulmane ou arabe.

« Dressons...un trébuchet qui mette en pièce le mur sarrazin, le château narbonnais, la tourelle du guetteur et la tour... »<sup>87</sup> : Comme dans cette *Chanson de la croisade contre les Albigeois*, texte littéraire des années 1210, l'emploi de la qualification particulière des murs dits « sarrazins » semble apparaître, d'après nos sources, au début du XIII<sup>e</sup> siècle (Toulouse 1216, Cingoli 1218, Senlis 1237, Carcassonne 1240, Grenoble 1288), contemporaine du développement des croisades. Elle continue de s'appliquer au XV<sup>e</sup> (Poitiers 1442, Talence 1436, 1464, 1468... jusqu'à la vente Bosc en 1842). À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, sous l'influence de la Renaissance et de la recherche de l'antique, on commence à remarquer ce caractère antique de découvertes qui portent toujours néanmoins leur nom archaïque, sous lequel elles sont dites « vulgairement » dans la tradition jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, où la naissance et les progrès de l'archéologie vont lentement remettre les choses en ordre, ou pas.

Mais il existe aussi d'autres façons de nommer les « vieux murs », comme par exemple *muris antiquus* ou *veteres muri*<sup>88</sup> mais ce sont dans des textes antérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle. Une étude concernant le midi médiéval note : « Quand ce n'est pas l'archéologie qui met au jour d'antiques murailles, des documents évoquent communément de « vieux murs » comme dans un acte de 1002 concernant Nice. À Marseille, de vieux murs sont mentionnés vers 1040 et en 1073. Un texte de 1163 signale des *veteres muri*, un *vetus vallum* ainsi qu'un *vallum novum*<sup>89</sup>. Ce sont aussi des ruines antiques.

84. Michel 1842, p. 109.

85. Labbé 2001, p. 306.

86. Les Saracènes, « qui commencent à l'Assyrie et s'étendent jusqu'aux cataractes du Nil et aux frontières des Blemmyes », Ammien Marcelin, Histoire, XIV, 4,3, cité par Galtier 1999, p. 214.

87. Tudelle 1875.

88. *Muris gallicus*, *muris antiquus* à Besançon, comme à Tongres en Belgique ou encore à Rimini, *muris vetus* ou *antiquus*, *muris antiquus* ou *muris civitatis* à Pérouse. Près de Castres, dans le Tarn, un monastère bénédictin sur les rives de l'Agout prend le nom de *Vielmur* vers 1028. L'antique Saguntum en Espagne devient chez les Maures Murviedro, dérivé des anciennes fortifications, *muri veteres*.

89. Butaud 2006. *Vallum* : palissade, rempart.



*Murus saracenorum* s'oppose dans les textes par exemple à *muris clericorum*, ceux des édifices religieux.

Les textes consultés montrent aussi que le mot Sarrazin peut recouvrir diverses identités, devenant un terme générique : non seulement des envahisseurs musulmans originaires d'Afrique du nord ou d'Espagne, mais dans les régions du Nord il sert aussi à désigner les Normands <sup>90</sup>, ou Saxons, ou encore les Bohémiens (à Boulogne) et même les Hongrois dans l'Est ! Analysant la chanson de geste bretonne d'*Aiquin*, Alain Labbé souligne qu'elle « invite à méditer une fois de plus la polyvalence du mot *Sarrasin* : marqué par le souvenir des incursions scandinaves qui trouvèrent si démunie la Francia carolingienne, le poème prête à ces « Sarrasins » du nord les traits classiques de ceux du sud, cet Islam senti comme partout menaçant... Avec des signes qui le laissent aisément discerner, il infuse, conformément à une omniprésente tradition épique, les prestiges ambivalents de la mémoire de Rome, tendue entre révérence et culpabilité. Ainsi s'opèrent, sous un unique vocable, les multiples enlacements du paganisme synchronique et du paganisme diachronique » <sup>91</sup>.

Que sait-on alors des dits Sarrasins, et est-ce vraiment important, c'est-à-dire est-ce que cette appellation a à voir avec une connaissance objective, comment les perçoit-on ? Si l'étude de la perception que les sociétés chrétiennes avaient des musulmans semble avoir été longtemps négligée, son histoire renouvelée depuis les trente dernières années est largement abordée par exemple dans un ouvrage synthétique de John Tolan, *Les Sarrasins* <sup>92</sup>. Les temps forts qui nous intéressent ici, au-delà de l'arrivée des Sarrasins en Europe, sont essentiellement ceux du XIIe siècle, puis des croisades et de la reconquête. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny dans la première moitié du XIIe siècle, préparant son combat théologique contre l'Islam, entreprend une vraie recherche intellectuelle : connaître pour mieux réfuter. Il a commandé en 1142 à Tolède un recueil de textes qui comprend une traduction du Coran, *Collectio Toletana* <sup>93</sup>, complétée de sa main en manière d'introduction d'une *Summa totius haeresis Saracenorum* <sup>94</sup>. Ainsi les Latins pourront « s'instruire des choses qu'ils ignorent » et « se rendre compte à quel point cette hérésie est pernicieuse, afin qu'ils puissent la combattre et la rejeter ». En effet « Mahomet y apparaît comme un faux prophète, hérétique, précurseur de l'antéchrist et disciple du diable », même s'il n'y est pas considéré comme un païen, et l'Islam lui-même y est considéré comme une hérésie issue de l'hybridation d'autres hérésies <sup>95</sup>. Enfin vers 1155-56, Pierre le Vénérable compose le *Contra sectam Ævae haeresim Saracenorum* « qui s'appuie sur le Coran afin de convaincre ses éventuels lecteurs musulmans de la supériorité du texte biblique ». L'auteur avertit en préambule : « Je vous attaque par la parole, non par les armes comme le font souvent les nôtres, mais par la raison, non par la haine, mais par l'amour ».

Pourtant, parallèlement, ce sont les croisades qui vont se développant, célébrées par les chansons de geste, chroniques et épopées, littérature contemporaine inventive qui connaît un succès important et qui, se prolongeant dans le temps, véhicule tout autre chose : « Sarrazin » peut alors y devenir un signifiant commode pour hérétique, idolâtre, païen, assorti de violence, de barbarie ou sauvagerie ; et cela vaudra bientôt par association tout aussi bien pour les Romains, les Normands (comme à Périgueux ou Boulogne), que pour les Bohémiens et les Huns ou Magyars !

Est-ce qu'on doit croire vraiment, comme Robert Latouche, que ce soient les qualités de bâtisseurs des « Sarrasins » qui sont reconnues par les créateurs de ces appellations <sup>96</sup>, ou que leur rôle en a été grandi ? Il n'est pas interdit de penser, comme le font remarquer certains auteurs, que l'ennemi des croisés est l'objet d'une sorte d'amour/haine, qu'il apparaît aussi comme valeureux et on sait bien que la civilisation moyen-orientale, héritière de l'antique, impressionne les Croisés jusqu'à les pousser à s'approprier ses trésors. L'appellation peut donc être porteuse de bien des ambivalences.

Compte tenu de la chronologie cohérente apparue, nous aimerions suggérer une hypothèse complémentaire, qui n'obère pas les différentes acceptions rencontrées mais pourrait les compléter. L'appellation « mur sarrazin », en latin puis en français, pourrait être le fait de scribes, clercs et/ou juristes, dans des textes écrits au XIIIe siècle, reprise en suivant par les notaires et propriétaires dont les terrains sont des fiefs religieux ou aristocratiques, les titres de propriété transmettant l'appellation sans coup férir : on le voit bien à Talence d'acte de vente en acte de vente, du XVe au XIXe, où ne changent que les confrants.

Est-ce qu'on doit vraiment croire que la présence dans nos régions d'un antique occupant romain a été totalement oubliée ? Que tous avaient alors complètement oublié la Rome antique, les Romains et leurs constructions à l'épreuve du temps et des

90. Voir Boutoulle 2008, p. 29 : ... « tant il est vrai que le Normand a aussi la tête du bouc-émissaire auquel on attribue des destructions ou des dérèglements liés à d'autres phénomènes », et p. 32.

91. Labbé, 2001, p.299.

92. Tolan 2003.

93. *Lex saracenorum*, traduction de Robert de Ketton, achevée vers 1143-1144.

94. Les marges sont toujours plus libres : on y trouve une représentation de Mahomet sous une forme grotesque, avec une tête barbe prolongée par un col de cheval couvert de plumes et terminé par une sorte de queue de poisson, conforme à un texte de l'Art poétique d'Horace, en une hybridation... diabolique. Delabarre, Juliette, *L'Histoire*, n° 308, avril 2006, page 18.

95. Lucken 2004.

96. Latouche 1931.

Les « murs sarrazins » dans les régions françaises et à l'étranger : Tableau récapitulatif

Lieu	Connotation « Sarrazin »	Interprétation	Indications techniques et attributions	1 <sup>re</sup> mention
Bordeaux	Mur sarrazin de Sarcignan	Aqueduc	Petites pierres carrées et briques	
	Mur sarrazin Talence	Aqueduc	Arches, tuyaux terre cuite	1436
	Au Sarrazin Talence	Villa ?		
	Mur sarrazin Sainte-Eulalie	Aqueduc		
	Vouta sarrazina, rue du Puits-de-Malemort			1399
	Mur sarrazin Pont-Long	Monument, temple ?		
	magnis lapidibus Saracenorum	Base de l'enceinte romaine		1317
Poitiers	« Mur des Sarrazins appelez les Arcs de Parigny »	Aqueduc	« Œuvre de la fée Mélusine »	1447
	Mur sarrazin ou château des Sarazins	Amphithéâtre		1442
Toulon, canton de Saujon (17)	Mur sarrazin	Enceinte	« Invasion sarrasine »	
Nantes	Portus Namnetum	Mur sarrazin		1246
Vannes	Civitas Venetum	Mur sarrazin	« chainages de brique », romain	1400
Le Mans	Vindunum		« œuvre des Sarrasins »	
Périgueux	Vesunna	Murus saracenus		
Toulouse	Tolosa	Mur sarrasin		1216
Carcassonne	Julia Carcaso	Mur sarrazin		1240
Narbonne	Colonia Narbo Martius	Mur Sarrazin		
Dijon	Divio	Mur sarrazin		
		« Potelle » des Sarrasins		1471
Châlons-sur-Saône	Cabillo	Mur sarrazin	« Briques rouges enceintes de 3 cercles de briques dorées »	1662
Autun	Augustodunum	Caves sarrazines	Cryptoportique	
		Pierre sarrazine	Borne milliaire ?	
Clermont-Ferrand	Augustonemetum	Mur des sarrazins (césarins ?)	Temple	Petits blocs parallélépipédiques (pierre volcanique) séparés par des bandeaux de briques
	Puy-de-Montaudon	Muraille des Sarrazins	Temple ?	
	Buges de Montaudou	Mur des Sarrazins	Théâtre	Moellons réguliers (1837)
Chagnon	(Loire)	Mur des sarrazins	Aqueduc	
Chamalières	(Puy-de-Dôme)	Mur des sarrazins	Donjon féodal	
Sendis	Augusto Silvanectum	Murus saracenorum	Enceinte	Moellons et lits de brique, mortier de chaux(1882)
Beauvais	Caesaromagus	Remparts sarrazins	Enceinte	
Noyon	Noviomagus	Mur sarrazin	Enceinte	Solidité
Boulogne	Gesoriacum, Bononia	Murs sarrazins	Enceinte	Normands nommés Sarrazins
Dourlers (Nord)		Mur des Sarrazins	Aqueduc	
Bavay (Nord)		Murs des Sarrazins	Aqueduc	
Saint-Rémy-du-Nord		Mur des Sarrazins	Aqueduc	
Lyon	Lugdunum	Les « thoues » des Sarrazins	Aqueduc	
Moiry (Loire)	Aquae segetiae	Murs, porte, pont sarrazins	Enceinte	
Vienne (Isère)	Venna	« Murailles sarrasines »	Enceinte	
Grenoble	Cularo	Mur des Sarrazins	Enceinte	1288
Saint-Béron (Savoie)		Mur des Sarrazins	Aqueduc	
Avenches (Suisse)	Aventicum	« Muraille des Sarrazins »	Enceinte	
Cologne (Allemagne)	Colonia Claudia Ara Agrippinensium	« Saracenen Mauer » ou « Römer Mauer »	Enceinte	
Cingoli (Italie)	Cingulum	Mura Saracene	Enceinte	1218



guerres, et qu'il avait suffi aux envahisseurs arabes de passer pour en effacer le souvenir et les supplanter définitivement ? C'est ce que soutenait en 1842 Francisque Michel : « Le souvenir de l'antiquité réelle était complètement effacé chez le peuple dès le douzième siècle et je prends occasion de l'expression d'*ouvraige sarrazin* ... pour démontrer que les traditions populaires ne remontaient pas plus haut que les invasions des Arabes en France »<sup>97</sup>, mettant l'accent sur le rôle joué par les poésies chevaleresques dans la transmission et par voie de conséquence leur utilité par rapport à la connaissance de l'histoire.

Ou bien alors aurait-on voulu substituer délibérément l'un à l'autre, Sarrazin à Romain ? Il n'y a sans doute pas que les traditions populaires pour nommer les lieux. Pensons alors à ces Renaissances successives avortées dans l'œuf par une Eglise soucieuse alors d'éviter toute concurrence intellectuelle et de freiner autant que faire se peut l'accès aux textes antiques<sup>98</sup> ; pensons, en particulier, à l'âge d'or de l'art florissant des « années 1200 », auxquelles succède à nouveau une chape de plomb sur les études antiques. Rome est alors, après le grand Schisme de 1054, la capitale occidentale du monde chrétien et ecclésiastique, face à la riche capitale orientale Byzance qu'elle pourrait bien juger compromise par son environnement justement considéré comme barbare. Il est possible qu'il soit insupportable à l'Eglise de Rome de pouvoir être associée au souvenir des antiques Romains, des païens. Or c'est bien à des païens que l'on fait référence, ces Sarrazins que l'on a presque sous les yeux, l'ennemi contre lequel on va de croisade en croisade : au XIII<sup>e</sup> siècle se développe la quatrième croisade (1198-1204) qui n'est pas la moindre, avec l'Empire latin de Constantinople vacillant sous les attaques entre autres de l'envahisseur arabe, mais encore la cinquième croisade (1217-1221) et la sixième (1228-1229). On est en outre en pleine « Reconquista » espagnole, à laquelle le pape a permis de conférer également le titre de croisade. Le païen sarrazin peut se substituer au païen romain : l'architecte Villard de Honnecourt dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, peut qualifier de « sarrazine » la tombe antique dont il donne un dessin, « la sepulture dun sarrazin », qu'elle ait été vue à Reims, ou en Grèce selon une thèse récente.

Si l'on considère les récits épiques qui ont largement et longtemps circulé et dès lors véhiculé la pensée largement binaire dont ils étaient imprégnés, « il est clair que les auteurs médiévaux tendaient à assimiler les unes aux autres les diverses religions non chrétiennes, [...] que le mot *sarrazin* ... désigne les peuples auxquels la révélation n'a pas été donnée, ou du moins qu'ils ne l'ont pas reçue ... et que l'assimilation entre les Sarrazins et l'antiquité gréco-latine constitue bien un schéma idéologique de la culture des auteurs des récits épiques »<sup>99</sup>.

Il se peut que la chute de Byzance en 1453 ait réactivé ces schémas au XV<sup>e</sup> siècle, avant la Renaissance. « Pour de nombreux Européens de l'Ouest, et ce tout au long du Moyen Âge, les Sarrazins étaient des païens, et les païens des sarrazins : les deux mots deviennent interchangeable » et un dictionnaire du XV<sup>e</sup> siècle définit *Saracenus* par *paganus*, et *paganus* par « sarrazins, païens, mescréans »<sup>100</sup> !

Le Sarrazin, c'est vraiment le païen, l'hérétique, le barbare, l'antique ennemi du temps des croisades, dont les narrations de génération en génération ont prolongé presque indéfiniment dans le temps l'image des horreurs de la guerre contre la chrétienté. L'abbé Cochet note en 1854 que les paysans désignaient encore les anciens Normands sous le nom de Sarrazins<sup>101</sup>. Et une prière recensée encore à la fin du XIX<sup>e</sup> en Dordogne, dont je n'ai malheureusement pas retrouvé la référence précise, implorait protection contre le mal et le « méchant Sarrazin » !

L'appellation « Mur sarrazin » se perpétuera localement au-delà de toute signification, essentiellement par les titres de propriété sans doute. Longtemps après, venue d'un passé lointain, elle fera surgir chez des érudits locaux et dans les populations tout un ensemble de reconstructions mentales d'où sortiront force légendes fantastiques et étymologies fantaisistes impliquant les dits Sarrazins.

À l'âge de l'apparition des « antiquaires », comme on appelait alors les néophytes archéologues, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle le « Mur Sarrazin » de Talence peut devenir Bagatelle.

### Du « Mur Sarrazin » au domaine de Bagatelle, les temps modernes

Il y a malheureusement une coupure dans la connaissance précise du domaine du « Mur Sarrazin » à Talence entre la fin du XV<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> siècle, puisque les textes de 1509 cités par Baurein concernent en fait d'autres « murs sarrazins », plus proches de Bordeaux, comme il a été vu précédemment (fig. 9).

#### Succession des propriétaires

La plus ancienne des propriétaires retrouvée est Dame Rose Raymonde Beaujon, épouse de Louis Balan, conseiller en la cour des Aydes et Finances de Guyenne, qui fait son testament

97. Michel 1842, p. 112-114.

98. Panofsky 1976.

99. Martin 1997.

100. Tolan 2003, p. 186.

101. Cochet 1854.



Fig. 9. - Pavillon Elisabeth Bosc, vue d'ensemble.

mystique le 6 juin 1761 ; son décès est enregistré le 17 juin de la même année dans la paroisse Saint-Michel. Le testament est ouvert le 27 janvier 1763 à la demande de son fils Jacques Bernard<sup>102</sup>.

Elle y proteste de sa foi catholique, invoquant la Vierge, tous les saints et particulièrement sainte Rose, sa sainte patronne<sup>103</sup>, bien que née dans une famille dont le protestantisme est avéré : parmi d'autres vexations et sanctions l'impossibilité d'hériter pour les membres de la R.P.R. à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes a pu pousser à de tels reniements.

À sa fille aînée, Marguerite Henriette Balan (dont Henriette est le prénom usuel), elle lègue la somme de 18 000 livres, payable par mon héritier en argent ou en fonds de terre, au choix de mon héritier ci-après nommé ; je lègue en outre à lad. ... toute ma dépouille en habit, en linge et en dentelles, ensemble tous mes diamants et bijoux qui existeront lors de mon décès .... À Catherine Balan, sa fille cadette, elle lègue la somme de 18 500 livres, payable par [s]on héritier en argent ou en fonds de terre, ... déclarant que les 500 livres cy-dessus léguées au-delà du capital de 18 000 livres, sont de ma part un témoignage de mon amitié pour elle. Elle donne et lègue à [s]on cher fils Jacques Bernard Balan, avocat en la cour, sa légitime, telle que de droit et de coutume.

Et dans une conclusion un peu surprenante, elle écrit : *Et au restant de tous mes biens, meubles et immeubles, droits et actions, institue pour mon héritier général et universel celui de mes trois enfants qui sera le plus agréable à M. Balan, mon cher époux à qui j'en laisse le choix. Instituant pour mon héritier général et universel celui de mes trois enfants qui sera nommé par led. Sieur mon mary pour recueillir le surplus de la tierce de mes biens, meubles et immeubles, par préciput. Si jamais son mari mourait intestat, c'est son cher fils unique qui serait son héritier.*

La fille aînée qui n'est pas mariée est la seule à ne pas être qualifiée d'un mot aimable ; c'est elle qui sommera en 1777<sup>104</sup> sa sœur d'en venir au partage et obtiendra le *bourdieu* consistant en maison de maître, chai, cuvier, logement de valet, écurie et autres bâtiments et en un enclos de vignes, le tout en un tenant dit dans la paroisse [Saint-Genès] de Talence au lieu du Sablonat, Grave de Bordeaux, et connu sous le nom de

102. A.D.Gir., Notaire Cheyron, 3 E 13 052. Louis Balan ne se présente pas alors chez le notaire.

103. Celui d'une de ses tantes Beaujon née Vidouze, sans doute sa marraine.

104. A.D.Gir., Notaire Bancheureau, 17 Xbre 1777.



*Mur Sarrazin, avec toutes ses appartenances et dépendances, évalué à la somme de 20 650 livres lors d'un acte sous-seing privé de 1767. En 1777 il est évalué 25 000 livres.*

Le nom de Beaujon ne nous est pas inconnu : c'est celui d'une famille protestante originaire du village de Grateloup dans l'Agenais, famille de notaires au XVIII<sup>e</sup> siècle qui évolue vers le commerce, particulièrement celui des grains. L'un d'entre eux, Jean Beaujon (1690 ? – 1745), s'est installé comme marchand et a réussi dans cette activité à Bordeaux au début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>105</sup>, ses frères ont essaimé dans la diaspora protestante. Rose Raymonde Beaujon, née en 1714, est la fille aînée de ce Jean Beaujon et de son épouse Thérèse Delmestre, d'une autre famille protestante de négociants bordelais aisés, elle a grandi dans leur grande maison du numéro 11 de la rue du Parlement<sup>106</sup> et elle a épousé en 1731 Louis Balan.

Elle est la sœur aînée du célèbre Nicolas Beaujon (1718-1786)<sup>107</sup>, richissime et opulent personnage au destin hors du commun. Oubliant le protestantisme familial, comme l'avait fait son père tout en utilisant les réseaux pour son activité<sup>108</sup>, il est négociant en grains et farine dans la tradition familiale et également armateur quand il opte pour un départ à Paris vers 1750. Il y fait un très beau mariage en 1753 et devient receveur général, puis financier et banquier du Roi. Sa réussite lui vaut beaucoup d'envieux et sa réputation est controversée : il aurait commencé à faire fortune en aidant l'intendant Tourny à résoudre une succession de famines, mais, vilipendé par ses ennemis, il est accusé d'avoir causé ces mêmes famines pour son enrichissement personnel. Et un méchant libelle parisien l'accuse d'avoir fui Bordeaux « de peur d'y être pendu » ; une lettre *secrète et non signée de la part de Mme de Pompadour* demande des renseignements sur des affaires de grains et de jeu où il aurait été compromis<sup>109</sup>. Devenu propriétaire en 1773 de l'hôtel d'Evreux - aujourd'hui palais de l'Élysée - il le fait aménager somptueusement, meubles et collections, y héberge, entre autres, frère et neveu et reçoit fastueusement malgré une goutte invalidante ; on a gardé le souvenir des « berceuses » qui lui tenaient compagnie à la veillée ! Il a également fait construire la « folie Beaujon » sur un terrain voisin de 12 hectares paroisse du Roule. Généreux bienfaiteur, « libertin et philanthrope » ainsi que le qualifiait André Maurois, il a laissé son nom à un hôpital parisien fondé en 1784 à l'origine duquel on trouve un hospice et une maison d'éducation destinés aux enfants pauvres<sup>110</sup>.

Plus modestement, son père Jean Beaujon avait déjà accumulé une petite fortune non négligeable dans le commerce des grains et l'armement : à sa mort en 1745 il lègue 90 000 livres à chacun de ses enfants, auxquelles il ajoute par

codicille 2000 livres supplémentaires, et des biens immobiliers. Nicolas a reçu de lui en héritage entre autres un bien de campagne situé dans la paroisse de Talence près Bordeaux, estimé 60 000 livres dans son contrat de mariage<sup>111</sup>, somme qui indique un bien conséquent, mais malheureusement sans localisation plus précise en dépit de nos recherches. On ne retrouve ensuite nulle mention du bien ni dans l'inventaire après décès de Nicolas ni dans celui de sa femme et il semble vraisemblable qu'il se soit défait de biens bordelais auxquels plus rien ne le rattachait soit après son mariage en 1753, comme une maison de Bordeaux vendue en 1753 effectivement, soit après la mort de sa mère en 1761.

Toutefois sur un plan carte conservé aux Archives départementales<sup>112</sup> (fig. 10) est mentionné le nom de *M. Beaujon* à côté d'un bien de campagne qui comporte une maison au corps allongé et avant-corps central, en bordure de l'ancien chemin (devenu rue Frédéric-Sévère) qui allait de la route de Langon (à partir du « Mur sarrazin ») à Pessac en traversant le *chemin de Bayonne ou des grandes Landes*. Il semble que cette maison se situait là où l'on connaît aujourd'hui le « château » dit Crespy, qui a été entièrement reconstruit au XIX<sup>e</sup>, sans qu'il soit possible de reconnaître quelque trait d'un passé plus ancien, et dont le nom remonte seulement à un propriétaire qui l'acquiert en 1832.

105. Marzagalli 2000, p. 15.

106. Maison qui existe toujours.

107. Parmi les nombreuses études qui lui ont été consacrées on peut choisir : Raymond Céléste, pour la *Revue philomatique* en 1902, qui le réhabilite ; Paul Mantz étudie son buste dans *Le Magasin pittoresque*, 1891 ; la plus récente, Neil Jeffares, « Vigée Le Brun, Nicolas Beaujon », in *Pastels and pastellists*, 2014, étudie les portraits du financier dans le cadre de sa luxueuse vie parisienne. Le *Journal politique ou Gazette des Gazettes* de 1786 estime sa fortune entre 12 et 20 millions... Il a légué sa bibliothèque de 4700 volumes somptueusement reliés à l'Académie, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, ainsi que des tableaux et tapisseries à la Chambre de Commerce bordelaise.

108. Qui dans son testament demande 450 messes, dont 150 à la chapelle Notre-Dame de Talence, proche de ses propriétés. A.D.Gir. Notaire Bolle, 3 E 24 969.

109. Fonds Gourgues, A.N. 109 AP/11, 1<sup>er</sup> février 1758. Je remercie Jean-Jacques Tomasso qui a généreusement exploré pour moi des documents concernant les Beaujon aux Archives nationales.

110. Actuel 208 rue du faubourg Saint-Honoré, construit par Nicolas-Claude Girardin. L'hôpital Beaujon a été déplacé à Clichy.

111. 21 octobre 1753, A.N. T 306.

112. A.D.Gir. C 1926. *Plan de la route de Bayonne, par les Grandes Landes*, jusqu'à la limite de la Généralité de Bordeaux ; sans date, mais Peixotto n'y est pas mentionné, ce qui indique une date antérieure à 1760. Ce peut être un des plans cartes demandés sous l'administration de Tourny, destinés à planifier les travaux de voirie et élargissement des routes, essentiellement autour des années 1746-1750. La représentation est assez précise pour noter le portail en demi-lune ouvrant sur ce qui sera plus tard le domaine de Margaut.



Fig. 10. - Traversée de Talence, chemin de Bayonne ou des Grandes Landes. A.D.Gir., C 1926/1. On y lit : « M. Beaujon » et « chapelle Notre-Dame ».

Crespy aurait appartenu après la Révolution à la famille Nairac, propriétaire également du Château Margaut<sup>113</sup>, et il est possible que les deux propriétés, que nous connaissons aujourd'hui sous ces noms de Margaut et Crespy, n'en aient fait qu'une au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cela pourrait expliquer la valeur de 60 000 livres des biens talençais de Jean Beaujon, les biens de la famille se situant alors en ruban presque continu tout le long de l'itinéraire reliant le Moulin d'Ars au comeau de Ruan (propriété qui ira à la seconde fille), alors que le « Mur sarrazin » seul n'est prisé qu'autour de 20 000 livres (fig. 11).

Sur le même plan, de l'autre côté du chemin, presque en vis-à-vis de la maison Beaujon, figure la mention *chapelle Notre-Dame de Talence*<sup>114</sup> dont on parle à plusieurs reprises dans les papiers de la famille : Rose Beaujon Balan dédie dans son testament 100 livres à la célébration de messes à la chapelle Notre-Dame de Talence ; une des filles Balan, Catherine, s'y fiance avec Pierre Carteau, lieutenant de vaisseau marchand, et obtient une dispense pour pouvoir s'y marier, ce qu'elle fait le 17 août 1769, avec un peu de précipitation car elle est déjà devenue mère d'un petit Nicolas au mois de mai<sup>115</sup> ! La famille donne également l'autorisation à un tiers de procéder de même.

### Louis Balan

À sa mesure, le mari de Rose, Louis Balan, s'il est aujourd'hui oublié, n'est pas tout à fait sans histoire : il est magistrat, conseiller à la cour des aides<sup>116</sup> que fréquente également un des frères Beaujon, aussi prénommé Nicolas<sup>117</sup>, comme également son beau-frère Antoine Dupin. C'est une charge moins presti-



Fig. 11. - Talence, Cadastre napoléonien, section B, feuille de Thouars, A.D.Gir. 3 P 522/3.

gieuse que celle de parlementaire<sup>118</sup>, mais néanmoins conséquente et qui peut être anoblissante, ce que traduit sans doute la particule associée à Balan dans un acte de son fils Jacques

113. Il semble qu'on ne sache pas grand-chose sur les origines de propriété et le nom du château Margaut. Sur le plan mentionnant Beaujon apparaît en plan une petite construction antérieure et sans rapport avec l'actuel château. Une notice de l'Inventaire donne une date, 1761, qui est peut-être celle de l'achat du terrain ; Philippe Maffre (Maffre 2013) en attribue avec autorité la construction aux Lacroix dans les années 1770. Ces dates coïncident avec ce que nous supposons être celles de la vente par Nicolas Beaujon de ses terres de Talence. Dans l'enrichissement général bordelais de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, il apparaît logique que l'on y ait construit l'une de ces nouvelles maisons de campagne conséquentes que nous admirons encore aujourd'hui.

114. Cet édifice de très ancienne origine qui a connu bien des vicissitudes avait été remis en service en 1731 ; il se serait trouvé alors sur les terres d'un protestant, M. de Lartigue ; il fut racheté à la Révolution avec la propriété qui le contenait, maison, jardin, vignes et quelques arbres, le 12 messidor An III (1795) par Jean Thiach, constructeur de navire (1750-?), qui l'aurait fait démolir peu de temps après et aurait fait édifier avec les matériaux récupérés (?) la demeure dite château Parthenval, belle maison de style néo-classique.

115. A.M. Talence, GG 15.

116. Il y entre le 18 octobre 1725 et vend sa charge à J.J. Boc le 28 septembre 1754 (Bège-Seurin 1974). Une famille Balan est originaire de Montauban d'où un Joseph Balan huguenot émigre à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en Prusse à Berlin, où il a pour fils un autre Louis Balan qui devient professeur puis diplomate prussien.

117. De 1754 à 1759, date à laquelle il démissionne pour devenir à Paris généalogiste des ordres du Roi et de Saint-Lazare tout en conservant le titre d'avocat général honoraire, fuyant peut-être une réputation de « débauché » ! Les trois frères Beaujon se prénomment Nicolas (aîné, cadet et Hyacinthe). A.D.Gir. D 360.

118. Citée par Bège-Seurin 1974 (p. 373), la méchante plume de Bernadieu, avocat au Parlement, témoigne des relations entre les deux cours : « C'est là où vont se dégrader de roture ou d'ignorance ceux qui veulent faire entrer leurs enfants au Sénat » !







un bien qu'il vient d'acheter : *trois cent journaux de bon fonds, dont deux cent de bois et cent à travailler, mais en dépensant 5 à 6 000 livres par an, j'espère en faire un bien de 45 000 à 50 000 livres*. Il y est peut-être parvenu, la demeure du *Mur Sarrazin*, qui porte sa marque, semblant s'être améliorée considérablement dans les années qui suivent, comme on le verra <sup>128</sup>.

Il n'en profitera pas longtemps : son décès est enregistré dans la paroisse de Saint-Michel le 26 mars 1766.

Son nom, « M. Balan », figure à côté d'une maison de plan massé avec parterres au-devant, dessinée un peu à l'écart de la *Grande route de Bordeaux à Captieux* représentée sur un plan-carte des archives départementales, malheureusement non daté <sup>129</sup> (fig. 13). Cet état, comme on le verra plus loin, pourrait correspondre au corps central de la demeure, auquel on aurait adjoint dans un deuxième temps des ailes latérales que l'on voit sur la carte n° 6 figurant dans l'*Atlas de Trudaine* plus tardif <sup>130</sup> (fig. 14). En tout état de cause le corps central peut être considéré comme édifié dans les années 1760 et achevé au plus tard en 1766, année de son décès.

Une dizaine d'années plus tard, le *Mur Sarrazin* va changer de main. Alors que sa sœur Catherine semble y avoir résidé avec son mari, Henriette Balan fait acter le partage prévu des biens légués par sa mère le 17 décembre 1777 <sup>131</sup> et vend le 16 septembre 1778, pour 22 000 livres, le bourdieu qu'elle a hérité à Pierre Berge, marchand de fer, place du Palais <sup>132</sup>. La description du bien détaille : *un bourdieu ou bien de campagne... consistant en en logement de maître, celui du bordier, chay, cuvier et autres batiments, très vieux et anciens* <sup>133</sup>, *ayant besoin de prompts et urgentes réparations pour en éviter la chute, puits, jardin, allées d'ormeaux, plate-forme, vignes et autre nature de fonds et agréments, le tout en un seul tènement* ... Les mentions d'une *plateforme*, d'allées et d'une grande cour qui sont par côté et au-devant des bâtiments et vignes sont inscrites dans la prise de possession. Ormeaux, chênes, *acacias* sans doute plantés à la demande de Louis Balan, et autres arbres bordent les allées.

Le 29 octobre 1806 le fils de Pierre Berge, Jean-Baptiste, en prend possession après un partage judiciaire intervenu en 1803. Deux noms d'architectes remarquables sont mentionnés dans les actes, mais ce ne sont que ceux des experts commis pour ce partage : Combes et Godefroy <sup>134</sup>.

Le cadastre napoléonien de Talence <sup>135</sup> détaille la composition de la propriété de M. Berge (fig. 15) : le domaine est isolé du Grand Chemin par une futaie de chêne, prolongée par des charmilles et *ormières* qui abritent un petit jardin anglais ; devant la maison une *plateforme* ou place, sur le côté un jardin potager ; l'essentiel de la propriété est occupé par les vignes en profondeur de la parcelle, organisées à partir des allées

rectilignes en étoile. La propriété combine un peu d'agrément et beaucoup de rapport. Il semble que l'entrée se fasse par la grande route, une voie tracée en biais menant à la maison.

Le 8 mai 1824 Catherine Dumage, sa veuve, vend le domaine à Louis Justin Foussat, négociant et armateur protestant important de la rue de la Rousselle, pour 26 000 francs, soit 24 853 francs pour l'immeuble et 1 147 francs de mobilier inventorié <sup>136</sup>. Son fils Charles, qui sera l'époux de Jeanne Elisabeth Guestier, autre grande famille protestante bordelaise bien installée à Talence (Margaut et Santillane), hérite du domaine alors qu'il est encore mineur.

L'inventaire, rédigé le 8 mai 1824 pour Justin Foussat, permet d'entrevoir l'occupation de la maison par les meubles énumérés, il ne révèle pas une habitation très grande. C'est

128. Son fils disposant de ses biens en 1767 par acte sous-seing privé, il semble qu'il soit mort à cette date.

129. A.D.Gir., C 1926, sans date (fourchette de dates du dossier 1548-1789) ; les dossiers de la série C concernant les Ponts-et-chaussées contiennent un ensemble de documents liés aux opérations d'amélioration de voirie, en particulier des courriers concernant l'élargissement de la route de Toulouse émanant de Tourny en 1746, mais se poursuivent bien au-delà.

130. *Atlas de Trudaine pour la généralité de Bordeaux n°6, Portion de route au départ de Bordeaux, jusqu'au Becquet* [terminé en 1789].

131. Sa sœur Catherine Balan, épouse de Pierre Carteau, capitaine de navire et bourgeois, puis marchand, a hérité quant à elle d'un autre bien de campagne de moindre valeur, mais avec soulte de 8 000 livres, appelé à *Carret*, consistant 1° en un chay et cuvier, vaisseaux vinaires, vignes à l'entour en une pièce de vignes séparée et très près de la précédente ; 2° en sept échoppes dont l'une est écroulée, jardins et une vimenière [oseraie], appartenances et dépendances du tout située dans le cournaux de Ruan, à Talence également, mais de l'autre côté du chemin de Bayonne, en quelque sorte dans le prolongement des autres biens.

132. Notaire Cheyron. Elle se fait constituer par Pierre Berge une rente viagère le 28 septembre 1778. Pierre Berge serait né à Mézin (Lot-et-Garonne) en 1717, fils de marchand, déjà présent à Bordeaux en 1744, marié le 25 novembre 1766, à 50 ans ; par son contrat de mariage du 12 novembre, il apporte 40 000 livres. *Bulletin de généalogie et histoire de la Caraïbe*. Je remercie Nicole Robine qui m'a signalé que la maison Berge (Béraud-Sudreau successeur) se trouvait au n°16 place du Palais, d'après des papiers de famille.

133. Ce ne sont avec vraisemblance que ces autres bâtiments qui sont dits ruinés (sans doute écuries et autres).

134. *Lui venait comme second lot du partage judiciaire du 7 brumaire an XI (29 octobre 1802) par les sieurs Combes et Godefroy, experts nommés aux fins de procéder au partage entre ledit Jean Baptiste Berge, et le sieur Augustin Martin en sa qualité de tuteur d'Hubert, fils naturel reconnu par le sieur Antoine Berge et ce, des immeubles dépendant de l'hérédité de feu Pierre Berge, père desdits Jean-Baptiste et Antoine Berge ; déposé au greffe du tribunal de 1ère instance de cette ville par acte du sept pluviôse an onze (27 janvier 1803) enregistré le lendemain.*

135. A.D.Gir. 3 P 522/2, Talence, feuille 2 du cadastre napoléonien du secteur de Peylane, levée antérieurement à l'enregistrement de la vente du domaine Berge ; la feuille d'assemblage 3 P 522/1 est bien datée, elle, de 1811.

136. *Led. Sieur Foussat n'ayant fait l'acquisition du mobilier que comme accessoire et en considération de l'immeuble*. Notaire Despiet.



Fig. 14. - Plan de Trudaine, Généralité de Bordeaux - Portion de la route de Bordeaux à Toulouse. Planche N° 6, cote CP/F/14/8458. Base de données ARCHIN (A.N.).

La demeure du *Mur Sarrazin* est visible entre « le Fric » et « Village de Pilane », proche du croisement de la route de Toulouse avec le chemin qui va à la chapelle Notre-Dame.

Fig. 16. - Talence. Plan du cadastre, daté de 1846. A.D.Gir., 3 P 552/9. Le nom de M. Bosc y figure.

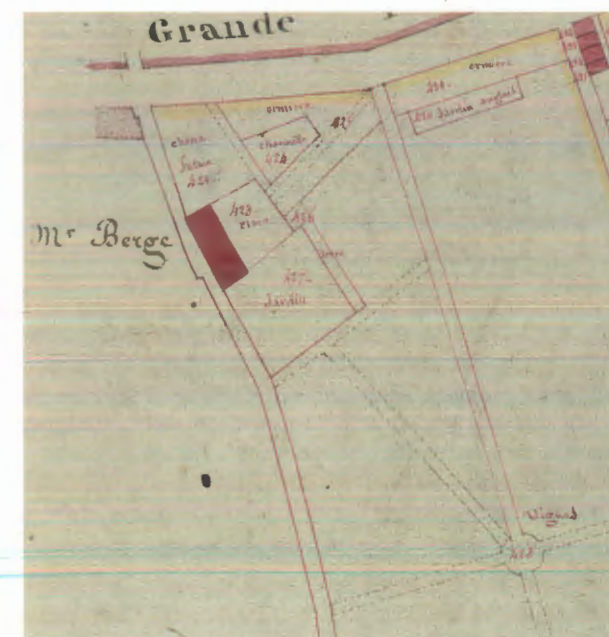
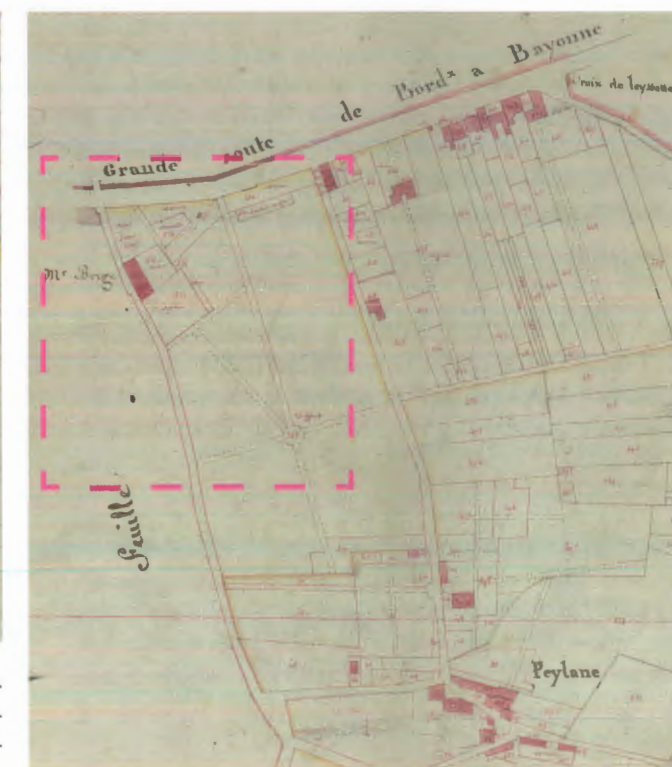


Fig. 15. - Talence. Plan du cadastre, daté 1826. A.D.Gir., 3 P 522/2. Le nom de M. Berge y figure.





bien une maison de campagne, où l'on devine trois ou quatre chambres par les lits mentionnés, dont les plus prisés (400 F) sont *deux lits jumeaux composés chacun de leur bois, d'une paille, deux matelas, d'un lit de plumes, d'un traversin, d'une courtépointe ciel, dossier et pentes d'indienne rouge et blanche, garnies de leurs pentes et rideaux en cotonille*. On devine également salons et salle à manger pour recevoir selon la convivialité requise, partager repas et jeux pour bien vivre en société : 4 trumeaux de glace, des sièges - 28 chaises dont 24 en bois de cerisier, 7 fauteuils et une ottomane couverts de damas vert usés, avec leur housse de coton à carreaux -, 2 cabarets usés et une table à jeu en acajou, 4 tables à manger.

À l'heure où « le Mur sarrazin » va changer une nouvelle fois de propriétaire, Talence est un lieu de résidence très apprécié, vanté par François Jouannet dans sa *Statistique du département de la Gironde*, texte repris dans le *Guide de l'étranger à Bordeaux en 1865* : « Située à 4 kilomètres au sud de Bordeaux, dans une position charmante, sur la route de Bayonne ; la banlieue n'a pas de commune plus saine, plus agréable ou qui renferme de plus belles maisons de campagne ; plusieurs de ces riches habitations sont citées pour l'élégance des édifices, pour leurs ombrages, leurs jardins et leurs eaux. Talence se divise en Haut et Bas-Talence, le premier cultivé tout en vignes, contient des vins de Graves très estimés ; l'autre est consacré principalement aux prairies »<sup>137</sup>.

Le 15 février 1842<sup>138</sup> David Bosc, surnommé *Félix en famille*, achète de M. Jean William Charles Foussat, négociant 9 rue Vauban<sup>139</sup>, le bien dont celui-ci a hérité à la suite d'un partage du 20 février 1827 pour la somme de 26000 francs. La description du bien est toujours comparable : *Un bien de campagne situé commune de Talence, graves de Bordeaux, lieu vulgairement appelé le Mur Sarrazin, consistant en maison de maître, logement de paysan, chai, cuvier et autres bâtiments, puits, jardin, allées d'ormes, plateforme, vigne et autres natures de fonds et agréments, le tout en un seul et même tenant d'une contenance approximative de 7 hectares environ ...*

Félix Bosc (vers 1800 ?-25 septembre 1855) appartient à l'une des grandes familles protestantes du négoce bordelais : lui-même négociant, il est l'un des dix enfants de Jean-Jacques Bosc (1757-22 septembre 1840), négociant, armateur et homme politique<sup>140</sup> fortuné, qui fut l'un des acteurs majeurs du commerce bordelais à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Félix Bosc a de son épouse, Cécile Frontin de Bellecombe, trois enfants dont Elisabeth Bosc<sup>141</sup> (1839-1914), décédée sans alliance à l'âge de 75 ans : elle est la testatrice à l'origine du legs en 1913 de ce qui s'appelle désormais domaine de Bagatelle à la Maison de Santé protestante de Bordeaux.

Le cadastre de Talence de 1846<sup>142</sup> (fig. 16) prend en compte la transformation de l'environnement de la demeure qui est vraisemblablement due à son nouveau propriétaire : succédant au petit bout de jardin anglais du début du siècle, qui n'était qu'un petit élément parmi d'autres, le domaine semblait au professeur Roudié tout entier dévolu à un vaste parc à l'anglaise, irrigué de circulations curvilignes dont le dessin succède à la répartition essentiellement utilitaire de l'espace au début du siècle.

Ce que l'on distingue avec difficulté sur le plan du cadastre, pâli et bruni, est sans doute une ébauche au moins partielle en place à cette date et déterminant les grandes masses. Par chance est conservé à Bagatelle un plan géométral détaillé dressé en mai 1849 (fig. 17). On reconnaît au nord la maison et le bâtiment de service de part et d'autre d'un portail sur le chemin d'Ars, deux puits à proximité entourés de végétation, massifs ou bosquets, un autre portail sur la grand' route. Le jardin obéit à partir de la maison de campagne à une composition paysagée et pittoresque, déployée en éventails imbriqués souples, suivant les courbes des circulations. Chaque élément de l'espace est caractérisé par son occupation selon une gradation qui fait que la végétation s'élève au fur et à mesure qu'on s'approche des limites : jardin potager au nord, plages de gazon piquetées de bosquets dits « agréments », arbres ou arbustes ; au centre règne de vignes, encadrées par deux espaces combinant en joualles règles de vigne et vergers - on pense aux cerises et aux succulentes pêches de vignes qui résultaient de ces combinaisons - et abritées à l'est et au sud par les acacias de M. Balan qui forment encadrement, enfin une « ormière » maintenue au sud-est en bordure de la route. Il n'y a malheureusement aucune indication sur le nom du dessinateur de ce joli jardin combinant agréments et cultures traditionnelles du bourdieu dans une perspective paysagée. Cela évoque pour Jean-Pierre Bériac, historien des jardins, consulté, « un travail de pépiniériste qui à l'occasion donne un dessin de jardin », cherchant à « paysager les cultures ».

Il semble que Melle Bosc ait ensuite préféré l'ordonnement d'un parc et des massifs fleuris (150 pots de fleurs dans le dernier inventaire) à la culture de la vigne : aucune mention en relation avec cette dernière.

137. Jouannet 1837 ; Cocks 1865.

138. Notaire Grangeneuve.

139. Les filles de ce dernier entrèrent par leur mariage dans les deux grandes familles catholiques (de Lestapis et Hennessy, de Cognac).

140. Il fut député de la Gironde de 1829 à 1831.

141. Elle a une sœur : Laure, mariée avec Charles de Saulce de Freycinet (polytechnicien et homme politique qui devint président du conseil) et un frère (apparemment jumeau), Charles, marié avec sa cousine Marie Henriette Elisabeth Bosc.

142. A.D.Gir. 3 P 522/9, 1846. Cité par Roudié 1979 ; p. 221.

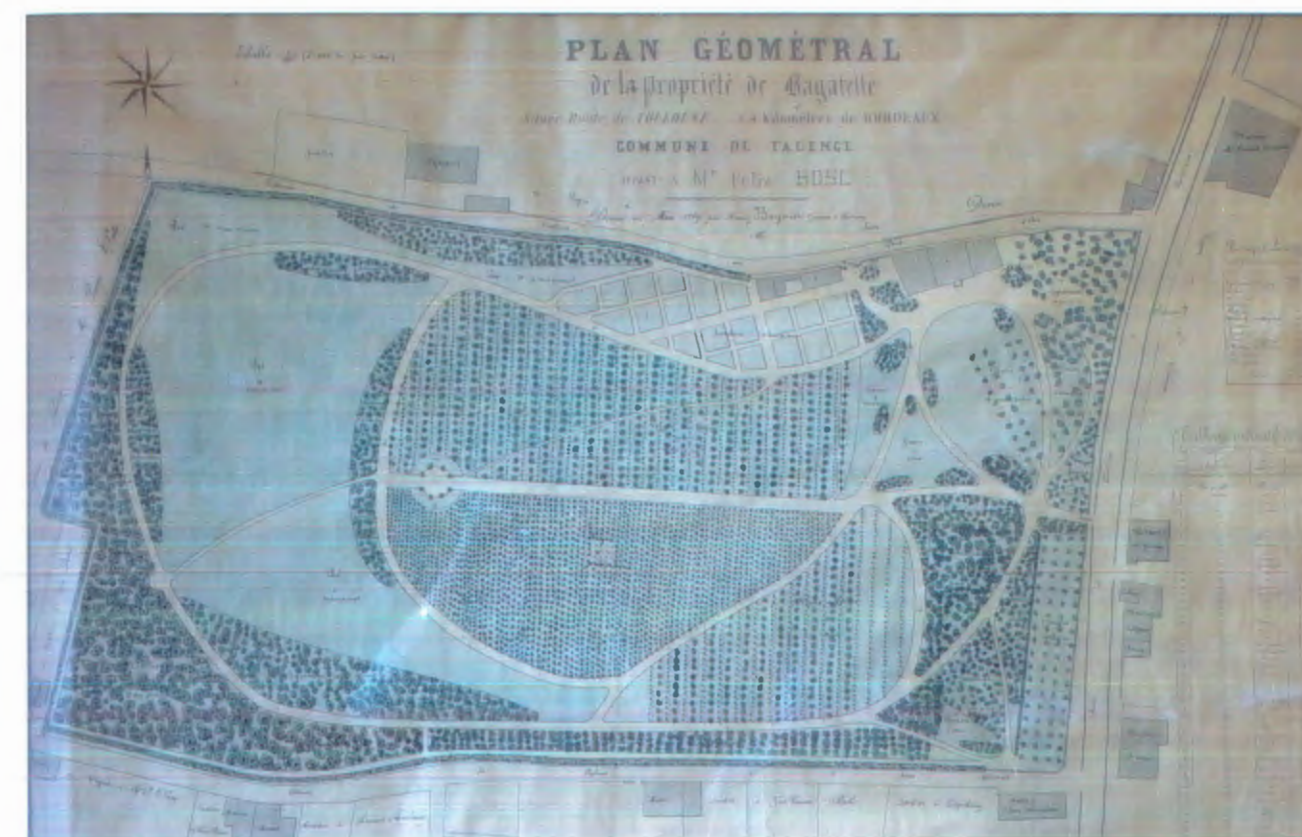


Fig. 17. - Plan géométral de la propriété de Bagatelle dressé en mai 1849, coll. MSPB.

David Félix Bosc meurt le 21 décembre 1873 et sa fille aînée Caroline Elisabeth Bosc, célibataire, hérite à son tour de Bagatelle ; la valeur du bien et de son mobilier est estimée 55 000 francs et ne représente qu'une part de l'héritage estimé à 531 375 francs, soit le tiers de l'héritage qui lui est destiné (son frère et sa sœur recevant chacun l'équivalent). Ces chiffres nous renseignent sur l'état de fortune conséquent de cette branche de la famille, ainsi que sur l'accroissement de la valeur du bien.

La dernière propriétaire privée de Bagatelle meurt le 27 décembre 1914 et, pour participer à l'accomplissement de l'œuvre du docteur Anna Hamilton, directrice de la fondation Maison de Santé protestante de Bordeaux (M.S.P.B.) depuis 1902, personne remarquable et son amie très chère, elle a doté généreusement la Fondation pour un établissement de santé et un établissement d'enseignement, l'« hôpital-école » cher aux vœux de son amie. La M.S.P.B. avait été fondée en 1863 rue Cassagnol à Bordeaux pour recevoir gratuitement des malades et avait institué en 1884 un enseignement destiné aux garde-malades qui deviendra une des toutes premières écoles d'infirmières de France, l'école Florence Nightingale.

Par son testament olographe en date du 14 juin 1913, elle donne et lègue à la Maison de Santé protestante à Bordeaux n° 21 rue Cassagnol, [son] domaine de Bagatelle, situé dans la commune de Talence, Gironde, avec toutes ses appartenances et dépendances, y compris les meubles meublants, linge, objets de ménage de la maison de maître, ainsi que toutes récoltes existantes ou pendantes, bétail, charrette, outils et immeubles par destination, le tout exempt de droits et frais de succession<sup>143</sup>.

La bienfaitrice donne et lègue également à la Société pour l'encouragement de l'Instruction primaire parmi les Protestants de France un titre de rente 3 pour % sur l'Etat français de six mille francs, spécialement affecté à l'Ecole protestante de la Bastide. Elle complète ainsi une importante œuvre de bienfaisance, telle que l'opulente bourgeoisie du négoce bordelais pouvait la pratiquer à l'époque, tournée particulièrement vers deux domaines d'action sociale - santé et éducation.

143. A.D.Gir. 4 O 75, Legs Bosc.



Le principe de l'acceptation du legs en faveur de Bagatelle est adopté par le conseil d'administration de la fondation Maison de Santé protestante de Bordeaux, reconnue d'utilité publique par délibération en date du 28 avril 1915 ; un décret du président de la République du 16 décembre 1915 rendu en Conseil d'état autorise le président et le trésorier de la fondation MSPB, MM. Henri Cruse et Henri Lawton, à mettre en œuvre cette acceptation ; ils reçoivent les titres de propriété le 31 janvier 1916. C'est le 1<sup>er</sup> février 1916 que la Maison de Santé protestante entre enfin en possession du domaine de Bagatelle et c'est une date où le besoin de lieux pour recevoir les blessés de la Grande Guerre se fait vivement sentir. Le bon air de Bagatelle en promenade contribuera à leur guérison et on y cultivera également de quoi nourrir sainement malades et blessés, avant l'érection de l'hôpital proprement dit et de l'école d'infirmières après la guerre. Mais ceci est une autre histoire.

Un inventaire du mobilier de la demeure dressé le 9 février 1915 permet de suivre la distribution de la maison telle qu'elle était à la mort de la donatrice :

- Au rez-de-chaussée, on trouve successivement en entrant dans le vestibule, à gauche et prenant jour au midi, une salle à manger, un salon et une bibliothèque. À droite du vestibule, une pièce à la suite qui dut faire office précédemment de salle à manger, car s'y trouvent encore aujourd'hui les trois armoires de boiserie mentionnées, dont l'élément central comporte le buffet bas interne, caractéristique de la version bordelaise du buffet de présentation de la salle à manger. À côté une chambre à bains, munie de deux placards.
- Au revers, prenant jour au nord, des locaux de service : une chambre à repasser, une autre chambre, deux offices, une cuisine, une souillarde, une dépense, puis un couloir et prenant jour à l'ouest, un autre office.
- À l'étage, auquel on accède par l'escalier, on trouve donnant au sud deux chambres, dont l'une a son cabinet de toilette et un petit salon et la seconde, un cabinet de toilette : ce sont les appartements qui correspondent aux 3 baies de façade du corps principal.
- Au revers, et prenant jour au nord une chambre et un cabinet de toilette, une autre chambre à côté de la précédente, une petite chambre ; puis un couloir et son placard, une chambre au fond du corridor.
- Viennent ensuite la fruiterie, un couloir et trois chambres de domestiques.
- Non mentionnés comme indépendants, viennent ensuite un chai, un hangar, une remise et un grenier au-dessus, une écurie, une buanderie, une autre pièce à côté et un atelier. Mais ce pourraient bien être les locaux de ferme qui sont encore en place à l'ouest de la maison.
- Enfin une serre est dite indépendante de l'immeuble.

L'inventaire ne prend pas en compte le cuvier et les caves existants<sup>144</sup> : peut-être parce qu'il n'y a plus de vendanges à Bagatelle.

### *Le Mur Sarrazin : la demeure*

Nous avons vu que la première représentation en plan est celle de la maison de « M. Balan », sans doute antérieure à son décès en 1766, figurant sur un plan de la *Grande route de Bordeaux à Captieux* : plan massé, parterres au-devant (fig. 13). Est-ce une construction neuve, ou une surélévation d'un rez-de-chaussée déjà existant ? Les ailes latérales sont-elles alors construites ? Elles ne figurent apparemment que sur une planche de l'atlas de Trudaine (fig. 14), document figuré de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, montrant des bâtiments à peu de distance de l'angle de la route de Toulouse et du chemin perpendiculaire qui semblent bien correspondre au Pavillon Elisabeth Bosc - ou plutôt à la maison de campagne de cette époque - maison de maître dont le corps principal est prolongé de deux ailes plus minces et un petit bâtiment un peu à l'écart, peut-être logis du paysan ou communs.

Le cadastre napoléonien de Talence, nous l'avons vu, détaille bien plus heureusement la composition de la propriété de M. Berge ; la maison elle-même est représentée comme de plan massé en bordure du chemin au nord et les ailes ont sans doute été complétées vers l'arrière.

Il en est de même d'après la représentation du cadastre de 1846, et c'est toujours le cas aujourd'hui : il n'y a jamais eu à Bagatelle de demeure de plan en U disposée autour d'une cour.

La maison de campagne du domaine de Bagatelle, dite aujourd'hui Pavillon Elisabeth Bosc, est donc le résultat d'une occupation continue de trois siècles au moins. Sa façade sur jardin, telle qu'elle est conservée, modeste mais élégante, présente des traits caractéristiques de l'architecture bordelaise classique du début de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. On ne peut s'empêcher de penser en particulier aux architectes Lacotte, bien étudiés par l'historien Philippe Maffre<sup>145</sup>. Ceux-ci ont abondamment construit à Bordeaux durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils ont beaucoup travaillé pour les membres du négoce bordelais, protestant en particulier mais pas seulement, en ville mais aussi pour leurs maisons de campagne, maisons d'agrément et propriétés viticoles. Philippe Maffre en identifie plusieurs à Talence<sup>146</sup>. Si la maison ne peut leur être

144. Lors de la vente de 1778, notaire Despiet, sont déjà inventoriés « la cave qui est dans le cuvier » et les vaisseaux vinaires et autres instruments liés à cette activité.

145. Maffre 2013.

146. Domaine de Cholet, château Margaut, bourdieu de Maucamp...



Fig. 18. - Pavillon Elisabeth Bosc, corps central.



Fig. 19. - Balcon de ferronnerie



Fig. 20. - Chiffre LB du balcon.





Fig. 21. - Façade latérale orientale, à décor de table échancrée et pastilles.

formellement attribuée en l'absence de documents la concernant, il est clair qu'elle est tout à fait dans le goût de ce qu'ils réalisent à l'époque et reprend fidèlement le mode d'agencement en façade d'un répertoire classique aimé des Bordelais : élévation du pavillon couronnée d'un fronton, rythmée verticalement par des chaînes de refends délimitant les trois travées du corps central et horizontalement par des bandeaux, consoles du balcon à décor de pastilles, canaux et denticules, balustres de pierre des appuis de fenêtre combinés avec la ferronnerie au dessin souple du balcon <sup>147</sup> (fig. 18 et 19).

Le corps principal de la maison, qui est prolongé de part et d'autre par des ailes basses dont l'une forme retour vers la rue, comporte deux niveaux.

La ferronnerie du balcon encadre un médaillon chiffré bien lisible, LB. La lecture attentive de la liste des propriétaires successifs montre que l'initiale du nom de tous les propriétaires sauf un est un B, ce qui ne facilite guère la tâche (fig. 20).

Un seul semble pouvoir correspondre à ce chiffre LB inscrit dans le médaillon : celui de Louis Balan, époux de Rose Raymonde Beaujon, dont on peut supposer qu'il aurait fait reconstruire dans les années 1760 la maison du bourgeois hérité



Fig. 22. - L'une des deux caves voûtées.

par sa femme : son goût pour l'agronomie fait de lui un candidat sérieux à l'amélioration de son bien. Nous avons vu que les conseillers à la cour des aides soignent leur campagne et que lui en particulier cherche à faire fructifier son bien. C'est sans doute alors une demeure assez simple, conforme au plan de la fig. 13. Les deux ailes latérales figurant sur l'atlas de Trudaine sont sans doute plutôt le fait de son successeur.

Les propriétaires suivants ajoutèrent sans doute des développements ceinturant les bâtiments existants de plan allongé, ce dont témoignent le cadastre du début du XIX<sup>e</sup> siècle et celui de 1846 qui montrent un plan massé dans lequel les ailes latérales sont absorbées. Le mur du bâtiment en retour d'équerre de la façade orientale est animé d'un décor en table saillante échancrée aux angles garnis de pastilles : décor d'esprit typiquement Louis XVI, malheureusement en bien moins bon état (fig. 21). Il pourrait correspondre à un ajout ou à une reconstruction de M. Berge ou de M. Foussat. Cette partie de l'aile,

147. Les consoles sont identiques à celles du balcon de la maison au n° 5 de la rue Duplessy, qui est attribuée aux Laclotte, et les dessins de la ferronnerie du balcon et de l'imposte sont très proches.



en bordure de la route, donne accès par l'extérieur à une belle grande pièce qui a dû être le cuvier, ainsi qu'à deux belles caves voûtées en-dessous (fig. 22).

Le père de Mlle Bosc lui-même ajouta vraisemblablement à la maison principale une ceinture de constructions basses au nord attestées en particulier par l'énumération des pièces de service de l'inventaire, offices et cuisine essentiellement, car la propriété est estimée au double de son prix d'achat et le seul jardin ne suffit sans doute pas à expliquer cette augmentation.

La demeure qu'aimait tant Elisabeth Bosc et qui a évolué au cours des siècles a subi sans doute bien des transformations encore. Certes la belle façade sur jardin a été parfaitement conservée. La pièce à droite en rentrant mentionnée dans l'inventaire de 1915 a toujours ses trois armoires de boiseries Louis XV qui sont celles de l'ancienne salle à manger de la demeure au XVIII<sup>e</sup> (fig. 23).

Mais les locaux de l'aile basse occidentale, à gauche en entrant, où se trouvaient le salon, dont on peut voir le charmant décor sur une photo ancienne (fig. 24), la salle à manger de Melle Bosc et la bibliothèque ont été entièrement redistribués et remodelés en bureaux et sont méconnaissables <sup>148</sup>. La façade



Fig. 24. - Le salon, photo ancienne (coll. MSPB).

Fig. 23. - Buffet de présentation de l'ancienne salle à manger au XVIII<sup>e</sup> siècle.

nord sur le chemin qui conduit du moulin d'Ars à la chapelle de Talence, actuelle rue Robespierre, présente un mur ancien au rez-de-chaussée, qui est peut-être celui des offices, mais il a été surmonté d'un étage probablement contemporain de l'installation de la maison de santé protestante à Bagatelle <sup>149</sup>. L'escalier est ancien mais la rampe en a été changée, sans doute par M. Bosc.

À l'étage, les modules anciens des chambres en façade sur le jardin qui accueillent aujourd'hui des bureaux semblent avoir été conservés. La légataire, le docteur Hamilton, y logeait et occupait sans doute la chambre d'angle au sud-ouest : un trumeau peint de cheminée dit « Louis XVI » mentionné dans le dernier inventaire, celui de 1915, a été déplacé d'une chambre au nord à celle qui devait être la sienne, avec vue sur ce qui était le parc (fig. 25).

148. Une belle cheminée Empire déplacée dans d'autres locaux de la MSPB peut avoir été un aménagement Berge.

149. Il n'apparaît pas encore sur certains documents photographiques des années 1930 ; voir Diebolt 1990, p. 131.





Un peu à l'écart, subsistent des bâtiments de ferme ou écuries du XIXe qui furent largement mis à profit lors de la guerre de 14 où la propriété d'agrément devint pourvoyeuse de nourriture pour les blessés pensionnaires de la Maison de santé protestante de la rue Cassagnol. Ils pourraient correspondre aux bâtiments mentionnés sur l'inventaire de 1815 (fig. 26 et 27).

Et entre ces derniers et la maison d'habitation, un ancien portail donnait accès à une cour placée latéralement par rapport à la maison.

La question se posa dès le début à la Fondation de savoir quoi faire de la propriété, dont le don avait été expressément fait pour servir à l'édification d'un nouvel hôpital école. La solution suggérée alors par certains de vendre pour employer le produit



Fig. 26 et 27. - La ferme de Bagatelle, début XXe siècle (coll. MSPB).

Fig. 25. - Trumeau peint.

de la vente à la construction du nouvel édifice sur un terrain bon marché ne recueille pas l'adhésion et est repoussée<sup>150</sup>. Le docteur Hamilton s'emploie à voyager aux Etats-Unis en particulier pour tenter de recueillir des fonds qui auraient pu permettre de poursuivre ses projets<sup>151</sup>.

La solution qui permet de conserver le domaine, à quoi tient vivement de toute évidence la donataire du legs, viendra d'une deuxième source. En 1919 M. Edouard Seltzer, protestant et propriétaire aisé d'un riche domaine en Algérie, dont les

150. Diebolt 1990, p. 97.

151. Elle adresse en 1917 aux Etats-Unis un appel aux dons en faveur de la Maison de Santé protestante de Bordeaux et de son école d'infirmières qui montre l'ampleur étonnante de l'œuvre déjà accomplie (« Dr. Hamilton appeal from France ». *The American Journal of Nursing*, vol.17, n° 11, août 1917, p.1098-1101).



Fig. 28 et 29. - Vues du parc de Bagatelle, début du XXe siècle (coll. MSPB).



deux filles ont été élèves de la maison de santé protestante de Bordeaux et qui vient de perdre ses deux fils morts à la guerre, vend les biens qu'il leur destinait et donne 250 000 francs « pour conserver le domaine de Bagatelle à la maison de santé protestante »...en spécifiant « que ces fonds doivent servir à construire un hôpital ».

Le don du domaine à l'œuvre de Bagatelle est donc doublement le fruit de legs qui manifestent fortement la volonté qu'un hôpital et une école de garde-malades y soient installés de manière permanente. Anna Hamilton ayant réussi à triompher de multiples difficultés et oppositions, entre 1918, date à laquelle l'école des Garde-Malades devient École Florence-Nightingale, et 1924, démarrent les constructions de l'Internat-Mémorial de l'École, du dispensaire et de l'hôpital et ses six pavillons.

\*  
\* \*

Le maintien du pavillon Elisabeth-Bosc, puisque tel est son nom, a pu paraître dangereusement menacé par des aménagements de voirie, ce qui a d'ailleurs motivé cette recherche. Et le beau parc qui a perdu son unité devrait vraisemblablement perdre davantage encore.

#### Crédits photographiques

Les fig. 3, 4, 7, 10, 13, 14, 16, 17, 18 sont des clichés des Archives départementales de Gironde.

La fig. 8 est un cliché musée des Arts décoratifs et du design de Bordeaux.

La fig. 19 est extraite du plan de Trudaine, cliché Archives nationales (Internet).

Les clichés 26, 29, 30, 31 et 32 appartiennent à la collection de la Maison de santé protestante de Bordeaux.

Les autres clichés sont de l'auteur.

Mais cette ancienne maison de campagne, bien que partiellement dégradée par des aménagements utilitaires intérieurs, mérite d'être épargnée : on en a déjà tant détruit, à Talence et ailleurs ! Outre le respect dû au legs de Mlle Elisabeth Bosc, l'intérêt patrimonial démontré de la demeure à laquelle son nom est attaché vient de tout ce qu'elle représente et transmet de l'histoire de Talence et même de Bordeaux sur une longue durée. De son ancien nom de *Mur Sarrazin*, qui renvoie au trajet de l'antique aqueduc, à la maison de campagne tant aimée de ses riches propriétaires bordelais successifs, enfin l'élégance toute de simplicité bourgeoise bordelaise de son architecture plaident en sa faveur.

Du point de vue sanitaire et social, il ne faut pas oublier qu'il y a maintenant un siècle s'y implanta le siège de la Fondation de la Maison de santé protestante de Bordeaux, elle fut le lieu de direction du docteur Anna Hamilton, femme médecin remarquable qui établit alors en France le modèle de l'hôpital-école, l'école d'infirmières et le Centre social dans les lieux qui avaient été offerts à son activité, faisant depuis la maison de Talence une œuvre pionnière reconnue et célébrée bien au-delà de l'échelon local (fig. 28 et 29).

## Annexe

Cette annexe propose un inventaire des mentions anciennes de « Murs sarrazins » résumées dans le précédent tableau qui leur est consacré, accompagnées de leurs divers commentaires associés proposant des lectures et interprétations qui sont révélatrices des mentalités et de l'état de la connaissance. Il nous a paru utile d'en rendre compte plus largement, en suivant un classement régional.

#### En Aquitaine et à l'Ouest

À Poitiers (*Limonum*), nous trouvons quelques points de convergence avec Bordeaux. Il existait jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle un amphithéâtre antique nommé Palais Galien ou Galienne - sans qu'on sache bien non plus d'où vient cette dénomination parente de celle de notre édifice bordelais - qui était qualifié de « mur sarrazin » dans une enquête de 1442, citée par Francisque Michel ou encore de « château des Sarazins ». Les termes de l'enquête entendent montrer que « ouvrage de briques » et « ouvrage sarrazin » sont équivalents<sup>152</sup>. D'autres textes font référence aux Arcs de Parigny, à Saint-Benoît, restes d'un aqueduc antique alimentant Poitiers, comme *locus qui dicitur als Ars*, lieu qui est dit aux Ars, vers 980 et « murs des Sarrazins appelez les Arcs de Parigny » dans un texte de 1447. L'archiviste Louis Rédet<sup>153</sup> signale que, suivant un acte du 21 décembre 1501, une vigne « située près ded. Arcs de Parigné » tenait d'un côté à un « conduit de Sarrazins » et il ajoute, que, de son temps, « la croyance la plus populaire est que ces aqueducs sont l'œuvre de la fée Mélusine » (sic) ! On a vu que des expressions comme « Ars » et « murs sarrazins » sont également employés à Talence. Les aqueducs romains de Poitiers formaient un ensemble de trois aqueducs desservant à partir du I<sup>er</sup> siècle la ville antique<sup>154</sup>. Ces ouvrages étaient jugés remarquables à l'époque classique et ont fait l'objet de représentations (dont l'une gravée par Claude Chastillon).

En Charente-Maritime, au lieu-dit Toulon<sup>155</sup>, dont on pensait alors qu'il pouvait s'agir de l'antique *Novioregum*, on trouvait encore au XIX<sup>e</sup> siècle force traces archéologiques de l'occupation romaine (nombreux débris en céramique ou en ciment, en marbre, des morceaux de mosaïque, etc.). En 1837 « Novioregum est encore un des lieux de Saintonge où des fouilles donneraient les plus grandes espérances... Une charte du recueil de Fonteneau fait mention d'une bataille contre les Sarrazins ; ce fait est corroboré par l'existence d'un mur, qui porte le nom de *mur Sarrazin* ; construction peu élevée, mais fort épaisse et qui s'étend au loin dans la campagne. C'est également dans le voisinage qu'est le lieu appelé la fosse aux *Maures*... Tous ces faits se rattachent parfaitement à une invasion Sarrazine sur le territoire de Novioregum »<sup>156</sup>. L'article, qui a pour auteur un certain M. Moreau, inspecteur conservateur des Monuments historiques, est inclus dans le 3<sup>e</sup> numéro du *Bulletin monumental* d'Arcisse de Caumont, qui commence une exploration systématique et scientifique d'un tout nouveau point de vue archéologique. Il constate à Novioregum, comme à Bordeaux, une présence antique - il parle d'un aqueduc, d'une villa, d'un camp de César - à laquelle il superpose comme Baurein une interprétation imaginaire. Louis Maurin<sup>157</sup> rappelle que Claude Masse, qui a visité les mêmes lieux pour établir ses plans de Saintonge, écrit en 1715 : « La tradition dit que les Mores et Sarazins avaient bâti cette ville et forteresse et que Charles Martel la prit et la rasa après avoir remporté une signalée victoire sur ces Barbares ». La *Statistique historique du département de la Charente-inférieure* (1839) rappelle les termes « Camp de César » et « Murs sarrazins » appliqués à l'antique enceinte fortifiée. « Ces dénominations vulgaires, sur lesquelles on ne peut raisonnablement fonder une opinion quelconque, sont néanmoins remarquables en ce qu'elles semblent prendre source dans une tradition qui remonterait aux temps les plus reculés. Il existe dans nos campagnes comme une réminiscence confuse de la conquête romaine et de cette irruption des Arabes d'Espagne qui

fut si funeste au pays... C'est qu'il est des malheurs publics qui font sur l'esprit des masses une impression si vive et si durable, que la mémoire s'en perpétue d'âge en âge, et qu'après bien des siècles, il en reste encore, parmi le peuple, un vague mais ineffaçable souvenir »<sup>158</sup>.

À Nantes (*Portus Namnetum*), dans une notice concernant l'origine de la rue Garde-Dieu et de l'ancien prieuré de Saint-Cyr<sup>159</sup>, il est dit que le duc de Bretagne, en 1246, accorda aux religieuses de Saint-Cyr en échange d'un autre terrain, des places, jardins et le « mur sarrazin », pour y élever ou y appuyer des constructions, avec le consentement et la volonté de ceux à qui ces choses appartenaient en propriété ou en fief<sup>160</sup>.

À Vannes (*Civitas Venetum*) : « La Société polymathique occupe aujourd'hui le Château-Gaillard, ancien hôtel de M. Botherel de Vertin. Des beaux jardins à la française qui remplacent l'ancien *pourpris* des Cordeliers, la courtine se voit encore. On l'appelait en 1400 le *mur Sarrazin*. M. Le Lièvre assure y avoir retrouvé des pièces romaines<sup>161</sup> et l'on parle ailleurs des chainages de trois briques qui caractérisent l'antique enceinte.

Le Mans (*Vindunum*) conserve l'une des plus riches enceintes gallo-romaines de France, dont pourtant en 1830 Prosper Mérimée doutait encore de l'antiquité ; Adrien Blanchet note qu'« Au Moyen Âge les murailles passaient pour être l'œuvre des Sarrazins »<sup>162</sup>.

152. Michel 1842, p. 109.

153. Rédet 1881.

154. Ils conduisaient l'eau des sources de Basse-Fontaine, de Cimeau et de Fleury. De la construction de celui de Bellefontaine il subsiste des parties aériennes dites les « arcs de Parigny », trois arcs ruinés et plusieurs piles, aujourd'hui visibles dans le parc d'une maison de repos, ce qui n'est malheureusement plus le cas à Talence.

155. Près de Saint-Romain-de-Benet et Sablonceaux, canton de Saujon, non loin de Saintes. Une voie romaine passait à proximité qui reliait les cités de Saintes et Barzan.

156. Moreau 1837, p. 297.

157. Carte archéologique de la Gaule, 17/1, Charente-Maritime, p. 240.

158. Gautier 1839.

159. Publiée sur Internet, site InfoBRETAGNE.com., ville de Nantes.

160. A. D. Loire-Atlantique, H 351. La notice détaille ensuite : « A la suite de ces concessions diverses, les religieuses élevèrent leur nouveau prieuré. Il dut comprendre d'abord en un seul tènement les deux côtés de la rue Garde-Dieu. Dans la suite, en effet, on trouve deux logis séparés par la rue, et désignés tous les deux sous le même nom de Logis de la Garde-Dieu. Le premier de ces logis était situé du côté de la Mairie, à la suite de l'église de Saint-Léonard et de l'ancien presbytère, et borné, comme tous les logis de ce côté, par le vieux mur de la ville que notre acte de 1246 désignait sous le nom de mur sarrazin ».

161. J. de La Martinière, *L'enceinte romaine de Vannes*. Arch. du Morbihan, fonds des Cordeliers.

162. Blanchet 1907, p. 66. Bien qu'on en trouve apparemment peu mention dans la littérature, la mémoire s'en perpétue d'une certaine manière encore aujourd'hui puisque des enfants participant à un concours sur le thème de la construction européenne avaient composé une recette locale fantaisiste à base entre autres de « 5 étoiles du drapeau européen et 3 cailloux de la muraille sarrazine » ! Ouest-France, 16 avril 2014.



À Périgueux (*Vesunna*), un texte du XVII<sup>e</sup> siècle <sup>163</sup> mentionne à plusieurs reprises « cette prodigieuse muraille qui s'appelle *murus Saracenus*, attribuée à ceux que l'auteur appelle les « Turcs » (en fait la conquête arabe) et à leur chef « Abderaman Sarrazin » » qui pour « s'asseurer du país il y fit à ce que je conjecture, bastir cestte Cité ou Citadele ... que nous voyons encor un peu renfermée par cette prodigieuse muraille qui s'apelle *murus Saracenus* »... Relatant l'invasion normande, il confirme : « Car en suite ils marchent tout du long de la rivière de Dourdoigne conduits par le Capitaine Maurus, courent tout le país du Perigord, viennent à la ville capitale de cette province, la mettent à feu & sang, sans pourtant qu'ils peussent forcer la Citadelle ou la seconde ville qui estoit close & renfermée d'une bonne muraille apellée par Sebaldis [...] *Murus Saracenus* (en marge: *Muraille Sarrazine*), peut estre parce que ce fort duquel aujourd'huy nous voyons l'enclos & l'apelons la Cité, avoit esté basti par Abderamen Sarrazin [...] lors qu'il s'estoit rendu maistre de ceste ville, comme nous avons dict, affin de l'asseurer & tenir en bride tout ce país conquis ».

« À Toulouse (*Tolosa*), la muraille dite « sarrasine » qui séparait le Bourg et la Cité, était contrôlée au XII<sup>e</sup> siècle par au moins trois familles qui y possédaient une tour et les quartiers environnants, en fief du comte de Toulouse : les Barravi, les Guilabert et les Ferrariis... » <sup>164</sup>. Plus tard, lors de la prise de la ville en 1216 « ... Simon de Montfort détruisit ou démantela à Toulouse le *mur sarrazin* séparant la cité du bourg » <sup>165</sup>, c'est-à-dire l'ancienne enceinte gallo-romaine.

À Carcassonne (*Julia Carcaso*) où une enceinte gallo-romaine a précédé l'enceinte médiévale dont elle est parfois la base, le Sénéchal désigne en 1240 un des murs de la cité sous le nom de « mur sarrazin » <sup>166</sup> ; on en connaît également un à Narbonne (*Narbonensis*).

#### Au Centre

À Dijon (*Divio*), le mur du castrum est qualifié de « mur sarrazin » <sup>167</sup>. Un texte de 1471 qualifie ainsi la poterne du Bourg, aujourd'hui disparue : « les viels murs de la potelle des Sarrazins ». Ou encore : « On sait que les murs gallo-romains ont été dits *murs sarrazins* » <sup>168</sup>.

À Chalon-sur-Saône (*Cabillo*), un texte de 1662 reprend celui d'un auteur de la fin du XVI<sup>e</sup>, Pierre de Saint-Julien, concernant la ville antique et ses murailles qui se dressaient encore sur la colline de Taisey <sup>169</sup>, qualifiées également de « sarrazines » : « Il évoque cette fameuse Orbandale tant prisée par l'ancienne poésie que les premières histoires des Français ont élevée au plus haut degré de la gloire... Les trois cercles de briques dorées desquels les murailles étaient bandées se montraient encore dans les murs que le vulgaire appelle sarrazins... Les murailles de la ville étaient de briques rouges entourées par le milieu de trois rangs de briques dorées qui, ainsi, la ceinturaient de trois cercles d'or, ce qui est la raison pour laquelle lui fut donné le nom d'Orbandale ».

À Autun, l'antique *Augustodunum*, des « couloirs souterrains, interprétés au XIX<sup>e</sup> comme des cryptoportiques, étaient appelés au XV<sup>e</sup> siècle les « caves sarrazines » <sup>170</sup>. Au Moyen Âge ce qui y était appelé la « Pierre des Sarrazins » aurait pu être tant un menhir qu'une borne milliaire <sup>171</sup> !

À Clermont-Ferrand, le « mur des Sarrazins » est l'un des rares vestiges gallo-romains en élévation conservés de la ville antique d'*Augustonemetum*, parce qu'il avait été englobé dans la muraille du château des Salles <sup>172</sup>. « Il constitue le parement nord d'un monument dont les fondations sont conservées dans les caves voisines. Il pourrait s'agir des vestiges d'un temple imposant décrit par Grégoire de Tours, le fameux temple dit de Vasso Galate, qui pourrait être à l'origine de la fondation de la ville antique ; sur environ 7 m de hauteur et 1,80 m d'épaisseur, il est composé de petits blocs de pierre volcanique taillés en parallélépipèdes rectangles, séparés horizontalement par des bandeaux de briques »...

Quant au sens de « Sarrazin », il y est dit sans rapport avec les invasions du VIII<sup>e</sup> siècle ; « soit il s'agirait d'une déformation de « César », nom antique donné aux ouvrages romains ; soit le mot sarrazin signifiant, au Moyen-âge, païen, ennemi du chrétien, il a pu qualifier par la suite une ruine datant des Romains, c'est à dire du paganisme ».

Dans les environs de Clermont-Ferrand, un site suscite des commentaires. Dans un texte de 1837 il est précisé : « À la base nord du petit Puy-de-Montaudon, on peut voir également les restes d'une longue muraille appelée *Muraille des Sarrazins*, bâtie en moellons taillés régulièrement et qui porte tous les caractères d'une construction romaine. Le nom donné à cette muraille ne peut lui venir que du fait de sa destruction par les Sarrazins, qui, dans leur passage en Auvergne, vers 730, brûlèrent et saccagèrent le pays » <sup>173</sup> : on revient ainsi à la thèse de l'envahisseur destructeur.

Au même endroit, à Ceyrat, aux Buges de Montaudou, « en 2005 deux sondages avaient permis, d'une part, la localisation d'un bâtiment antique de type habitat bordé en amont par un élément de voirie et d'autre part des fondations de cinq emmarchements assimilés à des fondations de gradins... La découverte de ces derniers a permis d'orienter résolument la destination du *mur des Sarrazins* qui doit maintenant être considéré comme le mur de scène d'un édifice de spectacle ». Les campagnes suivantes ont permis la mise au jour de murs qui pourraient avoir appartenu à un vaste ensemble monumental comprenant deux théâtres successifs liés à *Augustonemetum* <sup>174</sup>.

Une note incluse dans un article de Pierre François Fournier, « le Monument dit Vasso de Jaude à Clermont-Ferrand » <sup>175</sup>, est consacrée aux « murs sarrazins ». Il précise qu'il y a lien avec les épopées et récits de croisades et que « le terme est dépourvu de valeur ethnique. C'est un équivalent de « païen », « non chrétien ». Il se trouve couramment avec cette acception dans la littérature du Moyen Âge. *Mur des sarrazins* est l'équivalent littéral des *Heidenmauern* germaniques » <sup>176</sup>.

163. Dupuy 1629, p. 154-157, 200-201. L'évêque Sebaldis cité semble avoir vécu au IX<sup>e</sup> siècle, contemporain de l'invasion normande.

164. Butaud 2006, p. 16.

165. Butaud 2006, citant J. H. Mundy, *Liberty and political power in Toulouse, 1050-1230*, New York, 1954, p.222 n.7.

166. Archives nationales, Paris, J 1030, n° 73. Traduction dans Panouillé 1992.

167. Bibliothèque municipale de Dijon, Inventaire, Plan de Lauro.

168. A.D. Côte-d'Or, E 2175 f°314, cité par Richard, 1964, p. 257.

169. Berthaut 1662. Érudit bourguignon, Pierre de Saint-Julien est mort en 1593.

170. Rebours 1998, 55, p.181.

171. Idem, p. 150.

172. Détruit en 1939, Fiche patrimoine de Clermont. « C'était une construction d'une solidité remarquable. Le mur en était double... et épais de 30 pieds. L'intérieur du monument était orné de marbre et de mosaïque ».

173. Bouillet 1837, p. 486. Chateaubriand note dans son Voyage à Clermont en 1805 : « Les collines qui entouraient Clermont étaient couvertes de bois et marquées par des temples ». A Montaudon (*Mons Teutates*), il cite « un temple de Mercure ou de Teutates ».

174. ADLFI, *Archéologie de la France*, Notice rédigée par Christian le Barrier.

175. Fournier 1965, vol.23, n°23-1, p. 103.

176. De *heiden*, *heidin*, païen, palenne.

Dans « Art et archéologie dans le département de la Loire » <sup>177</sup>, F. et N. Thiollier présentent « le réservoir de Chagnon, appelé *Mur des Sarrazins* » qui est l'objet d'une note : « Au Moyen Âge, les constructions antiques étaient souvent attribuées aux Arabes ». Le commentateur de la bibliographie poursuit : « On sait en effet qu'à Noyon, Boulogne-sur-Mer, etc., les ruines romaines s'appelaient *murs sarrazins*, et pour Villard de Honecourt, une sépulture romaine est le tombeau d'un *Sarrazin*, mais à mon avis, le Moyen Âge n'attribuait pas, sauf peut-être en Provence, ces constructions aux Arabes. Sarrazin était par extension synonyme de païen, et l'idée religieuse et simpliste qui dominait alors toute chose, rendait cette assimilation parfaitement logique ».

À Chamalières, non loin de Clermont-Ferrand, on appelle « Mur des Sarrazins » la muraille vestige de l'ancien donjon féodal de la Seigneurie des Chamalières, édifié aux Xe et XI<sup>e</sup> siècles : pour une fois il ne s'agit pas de vestiges romains.

#### Au Nord

À Senlis (*Augustomagus Silvanectum*) <sup>178</sup>, « Le système de maçonnerie, qui a reçu dans des vieux titres (1237) le nom de sarrazine, *murus saracenorum*, consiste dans un enrochement de moellons noyé dans un abondant mortier de chaux, divisé tous les mètres et un quart par des lits de tuiles de six centimètres d'épaisseur, revêtu d'un parement de petites pierres (pastoureaux) cubiques et reposant sur des libages à sec. Ce mur sévère et vigoureux n'était percé très anciennement que de deux portes... ».

À Beauvais (*Caesaromagus*) ce sont des « remparts sarrasins » signalés par une photo de 1941 de la porte de la tour Saint-Hilaire qui auraient été dégagés lors des bombardements <sup>179</sup>. Or il subsiste encore dans le quartier de la cathédrale, lieu de l'ancien castrum, outre une crypte archéologique, « le mur gallo-romain [qui] date de la fin du III<sup>e</sup> siècle-début du IV<sup>e</sup> siècle... Il subsiste deux tours, qui font actuellement l'objet de restauration : la tour carrée au bord de la rue Racine, appelée tour Leullier, et la tour de l'Aurore, tour semi-ronde, plus proche de la galerie de la Tapisserie » <sup>180</sup>.

À Noyon (*Noviomagus*), l'ancien rempart de l'enceinte romaine est connu « sous le nom de *mur sarrazin*, dénomination donnée au Moyen Âge dans le Nord de la France aux constructions d'époque romaine » <sup>181</sup>. Son enceinte forme ce que les historiens du pays ont appelé le château Corbault, dont l'origine a donné lieu depuis le XVI<sup>e</sup> siècle à de nombreuses recherches et à des commentaires contradictoires » <sup>182</sup>. Un texte de 1772 précise : « On appelle *murs sarrazins* ces restes échappés à la voracité des temps et à la démolition. Ils sont en effet d'une solidité à l'épreuve des plus violentes secousses » <sup>183</sup>.

À Boulogne <sup>184</sup> (appelée *Gesoriacum* puis *Bononia*), « on voit encore, hors l'enceinte de la ville de Boulogne, de vieux rangs de murailles que l'on appelle encore les murs sarrasins, restes des anciens murs de la ville que les Normands nommés Sarrazins, démolirent alors. La maçonnerie est semblable à celle de la tour d'Ordre : nous en inférons que les murs de cette ville avaient été bâtis par les Romains ». L'auteur propose une explication pour « sarrazins » : « Dans l'ancienne chronique ces barbares du Nord sont appelés Sarrazins, sans doute parce qu'ils imitaient la cruauté et la barbarie que les Sarrazins avaient exercées dans les dégâts qu'ils faisaient sur les terres de France, avant le règne de Charlemagne »... Un peu plus tard, un second auteur reprend : « Du temps du père Lequien, on voyait hors de l'enceinte de Boulogne de vieux pans de muraille appelés les *murs sarrazins*, que l'on considérait comme les restes des anciens murs de cette ville, détruits jadis par les Normands ou Sarrazins <sup>185</sup> ». Proposition d'explication : « Le mot *Sarrazins* est souvent employé par nos auteurs comme synonyme de Normands ; ce sobriquet a pu être renouvelé par le souvenir des croisades et l'on connaît les irrptions réitérées dans notre cité [Saint-Omer] de ces pirates qui provenaient peut-être des Saxons proscrits par les Français. Ajoutons que les Bohémiens étaient désignés en certains lieux sous celui de *Sarrazins* ».

On retrouve la même « substitution d'identité » entre Sarrazins d'Espagne et « Norrois » citée par Frédéric Boutouille où « l'auteur du *Roman d'Aiquin* met au goût du jour les Normands avec les Sarrazins bien plus commodes pour représenter les têtes de Turc du XII<sup>e</sup> siècle » <sup>186</sup>.

À Dourlers, dans le sud-est du département du Nord (Hainaut), en plein cœur du Parc naturel régional de l'Avesnois, « à 500 mètres au nord de l'église, on voit les ruines d'un mur qui borne le chemin vicinal sur une vingtaine de mètres : c'est le mur d'Ayduc ou « mur des Sarrazins ». Ces ruines, larges d'un mètre, s'élèvent à près de 2 mètres au-dessus du chemin. Ce sont les restes d'un aqueduc romain, qui franchissait le ruisseau de la Bracquenièrre. L'ouvrage alimentait en eau potable Bavay (*Bagacum*, l'ancien chef-lieu de la cité des Nerviens) à partir de la fontaine de Floursies.

Plus à l'ouest, la base de l'aqueduc affleure l'axe des chemins sur près de 60 mètres.

Les vieilles murailles de Bavay étaient aussi appelées « Murs des Sarrazins » <sup>187</sup>.

À Saint-Rémy-du-Nord, au lieu-dit La Cavée, on peut voir les vestiges de l'aqueduc. Ils portent eux aussi l'appellation « mur des Sarrazins ». Et on en voit encore des restes de ci de là, notamment à Limont-Fontaine où on le nomme « Buse des Sarrazins » <sup>188</sup>.

L'emploi du terme « sarrazin » pour romain, ici appliqué à un aqueduc comme à Talence, renvoie pour l'auteur du texte « à la littérature épique et romanesque du Moyen Âge qui se trouve baignée par les Sarrazins, synonyme de païens. Le Sarrazin, c'est l'ennemi... Et comme on lui a associé une idée d'ancienneté, il aurait été utilisé pour qualifier tout ce qui est en ruine, très vieux, difficile à dater ».

177. Enlart 1898, vol.59, p. 427.

178. Müller 1880, P. 166. Un autre texte mentionne en 1236 une maison « située vers la place as Charons sous le mur des sarrazins, subtus murum saracenorum », Bibliothèque municipale de Senlis.

179. Monumentum signale que la tour semi-circulaire au droit du chevet de la cathédrale et le mur parallèle à la rue du Musée en face de la rue Saint-Laurent, vestiges mis au jour par les bombardements, ont été inscrits par arrêté du 22 décembre 1941.

180. D'après Jean-Marc Fémolant, directeur du service d'archéologie municipale.

181. Ben Redjeb 1992, vol. 1, p. 68. Il cite Senlis et Beauvais.

182. Graves 1839.

183. Colliette 1772, p. 815.

184. Abot de Bazinghen 1822, p. 20.

185. Beaurepaire Piers 1836, p.10.

186. « Dans la chanson de geste le Sarrazin peut cacher un Normand ». Boutouille 2008, p. 34.

187. Une chaussée romaine menait de Bavay à Cologne.

188. Site de l'Office de tourisme du Solrézins, d'après J. d'Outremeuse, B. Coussée et A. Doppagne. ADLFI, Archéologie de la France, notice rédigée par Frédéric Lorient : « Il est probable que le pont-aqueduc (entre l'extrémité du rampant et le réservoir de chasse) comportait trente-et-une ou trente-deux piles. Enfin, on précisera que ce pont-siphon traverse une vallée de 2 km de large et que des piles « imposantes » ont été détruites dans le cours de la Sambre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ».



## À l'Est

Lyon, l'antique *Lugdunum*, était alimentée en eau par quatre aqueducs dont des éléments sont conservés : ainsi des vestiges de la partie enterrée de l'aqueduc romain de la Brévenne qui acheminait l'eau des sources d'Aveize sont appelés les « Thoues (ou Thue) des Sarrazins ».

Jean Marie de la Mure<sup>189</sup> écrivant à propos de Montbrison en Forez - ou bien plutôt de Moingt, l'antique cité thermale d'*Aquae Segetae*<sup>190</sup> et de son *palatium vetus*, parle des murs ou ponts sarrazins ; la porte des Sarrazins est aujourd'hui l'ultime vestige des anciens remparts.

Les remparts romains de Vienne en Dauphiné ont longtemps été qualifiés de « murailles sarrazines »<sup>191</sup> : Jules Ollivier et le vicomte Paul Colomb de Batines en donnent plusieurs exemples.

Ceux de Grenoble, l'antique *Cularo*, connaissent le même sort ; un acte de fondation du couvent des Frères Prêcheurs de la ville en 1288, l'une des plus anciennes références, donne ainsi pour un confins de leur enclos le « mur des Sarrazins »<sup>192</sup> : « C'était le reste d'une ancienne fortification qu'on attribuait aux Sarrazins, comme aux derniers des peuples étrangers qui avaient dominé en ces pays ».

Dans le Vercors, au-dessus du pas de la Balme, un amoncellement de pierres appartenant à une construction ancienne est qualifiée soit de « mur des Sarrazins », soit de « mur des Protestants » : tous deux étant considérés comme hérétiques ?

À Saint-Béron, en Savoie, l'appellation « Mur des sarrazins » renvoie aux vestiges - départ d'arches et socles de fondation - d'un aqueduc qui franchissait le vallon.

Dans le Doubs, près de Vandancourt, une arche naturelle creusée par un torrent est baptisée « pont sarasin » en lien avec une légende locale impliquant le ravisseur sarasin d'une jeune beauté locale, Allima.

À la question : « pourquoi tant de murs sarrazins, de châteaux sarrazins, de tours sarrazines ? », Robert Latouche étudiant le Dauphiné sous cet angle propose en 1931 l'intéressante réponse suivante : « Les pirates du Xe siècle auraient été oubliés si, vers la fin du XIe, les Sarrazins n'étaient pas « redevenus d'actualité. La croisade de Jérusalem et les croisades d'Espagne ont rappelé sur eux l'attention des chrétiens. À vrai dire ils ne s'étaient jamais laissés oublier, parce que les brigandages qu'ils commettaient soit sur les côtes d'Italie, soit sur celles d'Espagne et même d'Afrique étaient colportés par toute la chrétienté. Tout naturellement les gens du peuple, ou plutôt les pseudo-savants, ont prétendu retrouver leur trace partout. Les monuments en ruine leur ont été attribués. Les Sarrazins ont été considérés comme des bâtisseurs. Leur rôle a été grandi. Tandis que les auteurs de nos chansons de geste s'imaginaient que Charlemagne avait consacré son existence à lutter contre eux, nos vieux Dauphinois, nos vieux Provençaux les représentaient dépeuplant le pays, s'y installant en maîtres et y construisant des forteresses. Au XIXe siècle, les historiens locaux ont eu le tort de prendre ces imaginations au sérieux .... En réalité, les envahisseurs du X<sup>e</sup> siècle n'avaient laissé aucune trace dans notre pays, et le souvenir de leur passage eut été complètement aboli si une baguette magique, celle même qui a fait sourdre les épopées à partir du XIe siècle finissant, ne les avaient ressuscités »<sup>193</sup>.

## À l'étranger

En Suisse dans le Fribourgeois, à Avenches (ou l'*Aventicum* romaine), capitale des Helvètes, les plus vieux écrits mentionnant les champs aboutissant à son pied les disent confrontant à la « Muraille des Sarrazins » et « le mur partant de l'angle sud du cimetière en direction de l'ancienne ferme Guisan » est encore de nos jours dénommé le « Mur des Sarrazins ». Ce sont les restes d'une muraille antique ainsi désignés depuis longtemps<sup>194</sup>.

À Cologne (la *Colonia Claudia Ara Agrippinensium* des Romains), le marché se tenait devant le vieux mur romain, restes de l'enceinte, appelé « *Römer Mauer* » ou encore « *Sarazenen Mauer* », c'est-à-dire Mur sarasin<sup>195</sup>. Mais remarquons que les Allemands parlent également volontiers de *Heiden-mauern* (littéralement mur des païens), et qu'on trouve également des *Hünenburg* (ou *Hunburg*) et *Hunnenring* qui font référence à d'autres païens très anciens, les Huns, pour qualifier d'ailleurs des origines généralement plutôt celtiques que romaines.

De nombreuses tours dites sarrazines en Belgique ne semblent renvoyer qu'à des constructions seigneuriales médiévales. Mais Louis Davillé avait trouvé également des références gallo-romaines, de même qu'au Luxembourg<sup>196</sup>.

En Italie, la petite ville de Cingoli (*Cingulum* romaine)<sup>197</sup> est de fondation très ancienne, ceinte de murailles antiques. Mme Bertolacci cite Luigi Colini Baldeschi<sup>198</sup> qui juge important de publier en 1909 des archives remontant au XIIIe siècle, archives qui ont été abondamment déjà utilisées depuis le XVIIe siècle<sup>199</sup>, dont certaine plus précisément datée de 1218 parle de *muris saracenorum* : il juge *bene di ricopiare alcuni documenti del secolo XIII, che parlano del vetus e del novum castrum, delle « mura Saracene »*, qu'il considère alors comme un souvenir de l'invasion de la province des Marches par les Arabes (*ecco un ricordo delle invasioni del popolo arabo nelle Marche*) »... Mme Bertolacci note que M. Colini Baldeschi se méprend alors et elle conclut que le terme *saraceno* (sarazin) est utilisé comme synonyme de tout ce qui n'est pas chrétien et que la lecture exacte est *muro romano* [mur romain]<sup>200</sup>.

189. De la Mure 1674.

190. Y ont été identifiés des thermes, un théâtre, un temple, des tronçons d'aqueduc, des quartiers résidentiels.

191. Ollivier 1837, p. 234.

192. Chorier 1672, p.220. Moret de Bourchenu 1722, p. 46 : « Concessio Guilelmi episcopi gratianopolitani ordini fratrum predicatorum de quodam loco extra muros dict. civitatis ad constuendum monasterium [...] tenemento usque ad tenementum Juliani Grassi et Porra Trioniae ex altera, et à dictis tenementis, prout protenditur Murus Saracenorum, usque ad dict. domum Petri Equa ex altera, et extra dict. Murum saracenorum usque... ».

193. Latouche 1931, volume 19, n° 19-1, p. 205-206.

194. Blanc 2001, p. 84, 87.

195. « Man findet sie sogar die Sarazenen-Mauer betitelt ». Wallraf, 1818.

196. Davillé 1930.

197. Bartolacci 2011 p. 235-243.

198. Colini Baldeschi 1909.

199. Par exemple, Hermann 1771, p. 82-84 : « Necesse est igitur, ut murus Saracenorum adiaceat Portae Montanae ; nam si inter eum murum, atque eam portam, spatium interjaceret, deesset videlicet hoc totum spatium ... »

200. En Italie toujours, l'adjectif « saraceno » qualifie par exemple un mont dans les Pouilles ainsi que des « trulli » (cabanes à voûtes de pierre sèche), ou encore une tour et une baie voisine d'une *villa romana* à l'île de Griglio.

## Bibliographie

Abot 1822 : Abot de Bazingen, Gabriel, baron Wattier. *Recherches historiques sur la ville de Boulogne-sur-Mer et sur l'ancienne province du Boulonnais*. Boulogne, 1822.

Araguas 1989 : Araguas, Philippe. *Brique et Architecture dans l'Espagne médiévale, XIIe-XVe siècle*. Casa de Velasquez, Madrid, 2003. Aubin, 1989.

Aubin 1989 : Aubin, Gérard. *La Seigneurie en Bordelais au XVIIIe siècle d'après la pratique notariale (1715-1789)*. Publications de l'Université de Rouen, n° 149, 1989.

Baurein 1785 : Baurein, Jacques. *Variétés bordelaises*. Bordeaux, chez les frères Labottière, 1785.

Bartolacci 2011 : Bartolacci, Francesca. « Tra terziari, contrade e computer: riflessioni sulle modalità di ricostruzione del tessuto urbano di Cingoli nel XIV secolo ». Estratto da: *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia, XL-XLI 2007-2008, Macerata*, eum, 2011.

Beaurepaire Piers 1836 : Beaurepaire Piers, Hector. *Histoire des Flamands du Haut-Pont et de Lyzel*. Saint-Omer, 1836.

Bège-Seurin 1974 : Bège-Seurin, Denise. « Une compagnie à la recherche de sa raison d'être. La cour des Aides de Guyenne et ses magistrats 1553-1790 ». Thèse d'histoire du droit, 3 tomes, Paris I Panthéon-Sorbonne, 1974.

Ben Redjeb 1992 : Ben Redjeb, Tahar. « Une agglomération secondaire des Viromandues : Noyon (Oise) ». *Revue archéologique de Picardie*, 1992.

Berthaut 1662 : Berthaut (père). *L'illustre Orbandale ou l'histoire ancienne et moderne de la Ville et Cité de Chalon-sur-Saône*. 1662.

Bouillet 1837 : Bouillet, Jean-Baptiste. « Statistique monumentale du département du Puy-de-Dôme ». *Bulletin monumental*, Tome 3, 1837.

Bernadau 1797 : Bernadau, Pierre. *Antiquités bordelaises ou Tableau historique de Bordeaux et du département de la Gironde*. 1797.

Bernadau 1839 : Bernadau, Pierre. *Histoire de Bordeaux*, 1839.

Blanc 2001 : Blanc, Pierre et al. « Von Spätantike ins frühe Mittelalter ». *Bulletin d'Archéologie suisse*, vol. 24, 2001.

Blanchet 1907 : Blanchet, Adrien. *Étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises*. Ernest Leroux, éditeur, 1907.

Blanchet 1893 : Blanchet, Adrien. *Mélanges d'archéologie gallo-romaine*. 1893-1903.

Boutouille 2007 : Boutouille, Frédéric. *Le duc et la société*. Ausonius, Bordeaux, 2007.

Boutouille 2008 : Boutouille, Frédéric. « Les Vikings à Bordeaux et la mémoire de leurs incursions ». *RAB*, tome IC, 2008.

Burnand 1979 : Burnand, Yves. « Le monument dit « La Sarrazinière » à Andance (Ardèche) ». *Gallia*, vol. 37, n°1, 1979.

Butaud 2006 : Butaud, Germain. « Murs neufs et vieux murs dans le Midi médiéval - Quelques remarques de synthèse ». *Cahiers de la méditerranée*, Les Frontières dans la ville, n° 73, 2006.

Charpentier 2006 : Charpentier, Xavier. « L'aqueduc gallo-romain de Bordeaux : étude des données anciennes ». *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, N° 9-10, 2006, p. 15-47.

Charpentier 2007 : Charpentier, Xavier. « L'aqueduc de Bordeaux : réalités archéologiques et aspects techniques ». *Revue Archéologique de Bordeaux*, tome XCVIII, année 2007.

Chorier 1672 : Chorier, Nicolas. *Histoire générale de Dauphiné depuis l'an M. de N. S. jusques à nos jours*. Lyon, chez Thioly, 1672.

Clerc 1840 : Clerc, Edouard. *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté*. vol. 1, Besançon, 1840.

Cochet 1854 : Cochet, Abbé. *La Normandie souterraine ou notice sur des cimetières romains et des cimetières français explorés en Normandie*. Rouen, Lebrument Libraire-Editeur.1854.

Cocks 1865 : Cocks, Charles. *Guide de l'étranger à Bordeaux*. Nouvelle édition, Bordeaux, Féret, 1865.

Colini Baldeschi 1909 : Colini Baldeschi, Luigi (1862-1926). *Il riordinamento dell'antico archivio di Cingoli e la sua importanza storica*. Cingoli, 1909.

Colliette 1772 : Colliette, Louis-Paul. *Mémoires pour servir à l'histoire ...de la province du Vermandois*. Cambrai, 1772.

Davillé 1930 : Davillé, Louis. « L'emploi du mot « Sarasin » dans les lieuxdits, surtout à l'est de la France ». *Bulletin philologique et historique jusqu'à 1715*, CTHS, 1930-1931.

De la Mure 1674 : De la Mure, Jean-Marie. *Histoire universelle, civile et ecclésiastique du pays de Forez*. Lyon, 1674.

Diebolt 1990 : Diebolt, Evelyne. *La maison de santé protestante de Bordeaux (1863-1934)*. ETHISS, éres, Toulouse, 1990.

Doulan Charpentier 2014 : Doulan, Cécile, Charpentier, Xavier. *Carte archéologique de la Gaule -Bordeaux*, 33-2. 2014.

Drouyn 1874 : Drouyn, Leo. *Bordeaux vers 1450*. Bordeaux, Gounouilh, 1874.

Dupuy 1629 : Dupuy, R.P. Jean. *L'Estat de L'Eglise du Périgord depuis le christianisme*. Périgueux, 1629.

Enlart 1898 : Enlart, Camille. « F. et N. Thiollier, Art et archéologie dans le département de la Loire », *Bibliographie. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1898.

Ferrus 1926 : Ferrus, Maurice. *Histoire de Talence*. Bordeaux, 1926.

Fournier 1965 : Fournier, Pierre François. « Le Monument dit Vasso de Jaude à Clermont-Ferrand ». *Gallia*, 1965.

Galtier 1999 : Galtier, Pierre-Louis. « Romains et Saracènes : deux forteresses de l'Antiquité tardive dans des documents méconnus ». *Topoi*, Vol. 9, N° 1, 1999.

Gardelles 1972 : Gardelles, Jacques. *Les châteaux du Moyen Age dans la France du Sud-Ouest, la Gascogne anglaise de 1216 à 1327*. 1972.

Gautier 1839 : Gautier, Améric. *Statistique historique du département de la Charente-inférieure*. La Rochelle, 1839.

Grellet-Dumazeau 1897 : Grellet-Dumazeau, André. *La société bordelaise et le salon de Mme Duplessis*. Bordeaux-Paris, Féret, 1897.

Grenier 1985 : Grenier, Albert. *Manuel d'Archéologie gallo-romaine*. Picard, 1985.



- Graves 1839 : Graves, Louis. *Notice archéologique sur le département de l'Oise*. Beauvais, imprimerie Desjardins, 1839.
- Higounet, 1971 : Higounet, Charles. *Actes de la Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur*. 1971.
- Higounet 1977 : Higounet, Charles. « Paysages, mise en valeur, peuplement de la banlieue sud de Bordeaux à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ». *Revue Historique de Bordeaux*, N° 26, 1977.
- Hermann 1771 : Hermann Domenicus Cristianopulus. « De S. Exuperantio Cingulanorum episcopo deque eius vitae actis liber singularis ». Romae, 1771.
- Jean-Courret 2014 : Jean-Courret, Ezechiel. *La morphogenèse de Bordeaux des origines à la fin du Moyen Age : fabrique, paysages et représentations de l'Urbs*. Université Bordeaux-Montaigne, 2014.
- Jouannet 1824 : Jouannet, François. « Rapport sur des aqueducs antiques ». *Actes académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*. 1824 (années 1826-1828) p. 125 à 142.
- Jouannet 1837 : Jouannet, François. *Statistique du département de la Gironde*. 1837.
- Labbé 2001 : Labbé, Alain. « Fontayne riche et de moult grant beauté : la source scellée de Quidalet dans la chanson d'Aiquin ». *Convergences médiévales – Épopée, Lyrique, Roman*. De Boeck Univ., 2001.
- Lacam 1965 : Lacam, Jean. *Les Sarrasins dans le haut Moyen-Age français*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1965.
- Latouche 1931 : Latouche, Robert. « Les idées actuelles sur les Sarrasins dans les Alpes ». *Revue de géographie alpine*, 1931, volume 19.
- Lavaud 2000 : Lavaud, Sandrine. « L'emprise foncière de Bordeaux sur sa campagne : l'exemple des bourdieux - XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles ». *Annales du Midi*, 2000, vol. 112.
- Lucken 2004 : Lucken, Christopher. « Les Sarazins ou la malédiction de l'autre ». *Médiévales*, 46, 2004.
- Maffre 2013 : Maffre, Philippe. *Construire Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle - Les frères Laclotte, architectes en société (1756-1793)*. Bordeaux, Société archéologique de Bordeaux, 2013.
- Malvezin 1875 : Malvezin, Théophile. *Michel de Montaigne, son origine, sa famille*. Bordeaux, 1875.
- Martin 1997 : Martin, Jean-Pierre. « Les Sarrasins, l'idolâtrie et l'imaginaire de l'antiquité dans les chansons de geste ». *Littérature et religion au Moyen-Age et à la renaissance*, édité par J.C. Villecal, PUL, 1997.
- Marzagalli 2000 : Marzagalli, Sylvia. « De Grateloup à l'Elysée en passant par Bordeaux : ascension sociale et mobilité de la famille Beaujon au XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Négoce, ports et océans, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles : mélanges offerts à Paul Butel*, PUB, 2000.
- Michel 1842 : Michel, Francisque. « De la popularité du roman des 4 fils Aymon et de ses causes » [note]. *Actes de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1842.
- Moreau 1837 : M. Moreau, inspecteur conservateur des Monuments historiques. « Session générale annuelle, tenue par la Société française pour la conservation et la description des monuments historiques, dans la ville du Mans ». *Bulletin monumental*, tome 3, 1837.
- Moret 1722 : Moret de Bourchenu, Jean-Pierre (marquis de Valbonnais). *Histoire de Dauphiné et des princes qui ont porté le nom de Dauphins*. Genève, 1722.

- Müller 1880 : Müller, Abbé Eugène. *Monographie des rues places et monuments de Senlis*. Senlis, 1880.
- Navarro-Caballero 2011 : Navarro Caballero, Milagros. « Le monument du mont Judaïque et les hommages à la gens Augusta : réflexions sur l'urbanisme de Burdigala ». *Revue de la Société Archéologique de Bordeaux*, C, 7-31 (2011).
- Nègre 2006 : Nègre, Valérie. *L'ornement en série : architecture, terre cuite et carton pierre*. ed. Mariaga, 2006.
- Nicolaï 1896 : Nicolaï, Alexandre. « Monsieur Saint-Jacques de Compostelle, revenus du prieuré Saint-James ». *Société archéologique de Bordeaux*, Tome 21, 1896.
- Nicolaï 1938 : Nicolaï, Alexandre. « Les noms de lieux du département de la Gironde. Etude philologique, historique et archéologique ». *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LIV, 1938. (p. 97, Les Sarrasins)
- Ollivier 1837 : Ollivier, Jules et Colomb de Batines, Paul (vicomte). *Revue du Dauphiné*, 1837.
- Panofsky 1976 : Panofsky, Erwin. *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art en Occident* (1960 ; trad. 1976). Paris, Flammarion, 2008.
- Panouillé 1992 : J.-P. Panouillé, *Carcassonne, le temps des sièges*, Paris : Caisse Nationale des Monuments Historiques/Presses du C.N.R.S., 1992
- Porcher 2011 : Porcher, Kevin. *De la vigne au chai : viticulture et vinification en Bordelais après la guerre de Cent Ans*. Thèse d'histoire, Université de La Rochelle, 2011.
- Puginier 1987 : Puginier, Alain. *Talence et son vignoble du XIII<sup>e</sup> à 1548*. Université Bordeaux-Montaigne, TER., 1987.
- Rebourg 1998 : Rebourg, Alain, « L'urbanisme d'Augustodunum (Autun, Saône-et-Loire) ». *Gallia*, 1998.
- Rédet 1881 : Rédet, Louis. *Dictionnaire topographique du département de la Vienne*. 1881.
- Rèche 1983 : Rèche, Albert. *Dix siècles de vie quotidienne à Bordeaux*. Seghers, 1983.
- Régaldo 2007 : Régaldo Saint-Blancard, Pierre. « A propos du palais de l'Ombrière ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCVIII, 2007.
- Richard 1964 : Richard, Jean. « Topographie et Histoire de Dijon, Le Vieux-Chastel ». *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte d'Or*, XXV, 1954-1962 (1964),
- Royer 1913 : Royer, L. *La retrouve de Notre-Dame de Talence en 1729*. Bordeaux, Bons Livres, 1913.
- Roudié 1979 : Roudié Paul. « Les Bordelais aux champs – Les maisons de campagne de Talence ». *F.H.S.O, Actes du colloque franco-britannique tenu à Bordeaux du 27 au 30 septembre 1976*, Bordeaux, 1979.
- Talence 2003 : *Talence dans l'histoire*, ed. Denise Bège-Seurin, Ville de Talence et Fédération historique du Sud-Ouest, 2003.
- Tolan 2003 : Tolan, John. *Les Sarrasins*. Champs, Flammarion, 2003.
- Tudelle 1875 : Tudelle, Guillaume de. *La chanson de la croisade contre les Albigeois*, (1208-1213). Paris, Renouard, 1875.
- Vinet 1565 : Vinet, Elie. *L'antiquité de Bourdeaux*. Bordeaux, 1565.
- Wallraf 1818 : Wallraf, Ferdinand Franz. *Beiträgen zur Geschichte der Stadt Köln und ihrer Umgebunden*, Köln, 1818.

Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 73-83

## Dernières découvertes archéologiques au prieuré Saint-Germain de Langoiran

Lisa Maccanin, Samuel Virelli,  
Damien Piot,  
avec la collaboration  
d'Antoine Brémond

L'ancien prieuré Saint-Germain de Langoiran est installé dans le hameau du Pied-du-Château au bord de l'actuelle route départementale D119 menant vers le hameau du Haut-Langoiran et l'ancienne église paroissiale Saint-Pierre-ès-Liens (fig. 1 et 2). Cette ancienne fondation pieuse <sup>1</sup> de la famille d'Escoussans, premiers seigneurs de Langoiran connus, est dominée par la silhouette de forteresse qu'ils édifièrent à la fin du XIII<sup>e</sup> ou au début XIV<sup>e</sup> siècle sur le coteau dominant la Garonne pour remplacer le site castral primitif du Castéra <sup>2</sup>. Redécouvert grâce aux programmes de recherches lancés autour de l'histoire des châteaux de Langoiran <sup>3</sup>, le prieuré avait déjà fait l'objet d'une campagne d'archéologie du bâti en 2007 <sup>4</sup>. En juillet 2014, en parallèle à la fouille du site du Castéra et de travaux réalisés par ses actuels propriétaires un sondage a pu être réalisé <sup>5</sup>. Cette investigation archéologique a permis de mettre au jour plusieurs structures permettant de compléter notre connaissance de l'histoire et de l'organisation de l'ancien prieuré.

### Rappel historiographique et historique

Deux grandes phases se distinguent dans l'historiographie de ce site, au cours desquelles Saint-Germain passe d'un prieuré « mal connu » (1844-1990) à un prieuré « mieux connu » (depuis 2005).

La première période est dominée par une grande méconnaissance de Saint-Germain, tant de la mémoire locale que des érudits qui s'y sont intéressés. Ainsi, l'abbé Cirot de la Ville <sup>6</sup> évoque-t-il de manière sibylline une « fondation du XII<sup>e</sup> siècle dont les prieurs paraissent çà et là dans les cartulaires », sans pour autant donner les références des cartulaires qu'il évoque et sans citer de nom. En 1865, dans sa célèbre *Guienne Militaire*, Léo Drouyn <sup>7</sup> donne une description de l'édifice qui, bien que sommaire, offre une première approche de terrain de « la petite chapelle dont le chevet était éclairé par une charmante fenêtre ogivale recouvrant deux oculi à trois ou quatre lobes ». En 1897, Emilien Piganeau <sup>8</sup> signale que « près du château était jadis une chapelle Saint-Clair », désignant ainsi le prieuré

1. Voir le précédent article consacré à ce prieuré dans Piot et Piat 2010.
2. Voir article dans le présent numéro.
3. Aragauas et Faravel 2006.
4. Publiée dans Piot et Piat 2010.
5. M. et Mme Michel Labrousse que nous remercions pour leur accueil chaleureux et l'intérêt qu'ils portent à l'histoire du prieuré.
6. Cirot de la Ville 1844.
7. Drouyn 1865.
8. Piganeau 1897, p. 8.
9. Biron 1925, p. 99



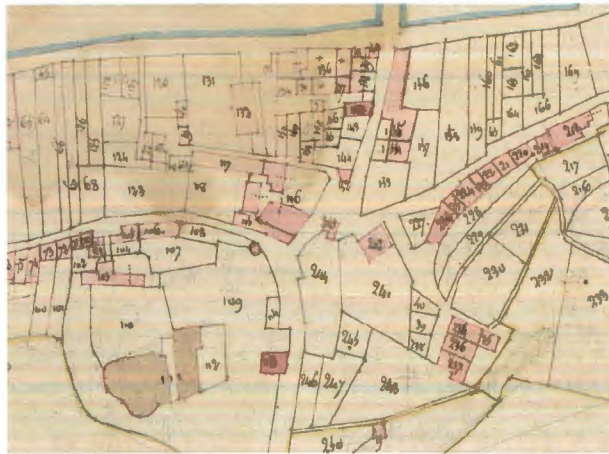


Fig. 1. - Le hameau du Pied du Château en 1812. L'ancienne chapelle occupe la parcelle 226 et son cimetière la parcelle 227 (extrait du plan cadastral de Langoiran de 1812, feuille D1 du pied du Château, A.D.Gir. 3P226/12).

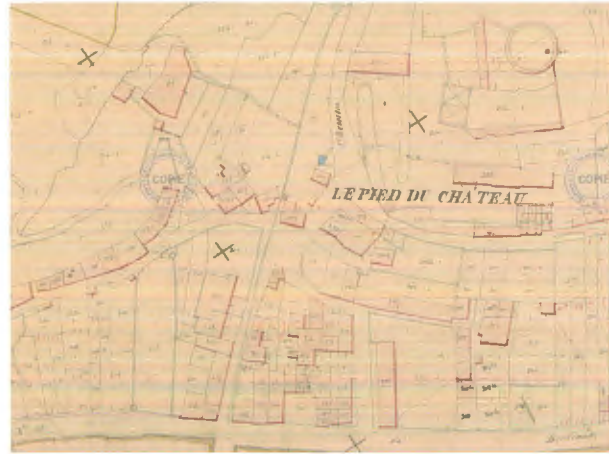


Fig. 2. - Le hameau du Pied du Château en 1853. L'ancienne chapelle occupe la parcelle 176 et son cimetière la parcelle 177 (extrait du plan cadastral de Langoiran de 1853, feuille E2 du pied du Château, A.D.Gir. 3P226/29).



Fig. 3. - Chapelle prieurale, vestiges du chevet plat. Cliché : S. Faravel. Juin 2008

Garaud montre à la fois l'intérêt et les limites de son livre. Il fait émerger dans la mémoire locale cet édifice qui en avait disparu. Il établit clairement le lien entre Saint-Germain et Saint-Clair signifiant que ces deux vocables se réfèrent à un seul et même lieu. Il présente enfin la première photo d'un couvercle en bâtière d'un sarcophage encastré dans un *arcosolium*. En revanche, il ne donne pas ses sources et notamment ce qui lui permet donner une date très précise - 1180 - pour la fondation du prieuré, pas plus que son attribution aux moines de La Sauve.

Après une période de sommeil, le dossier historiographique de Saint-Germain a été rouvert depuis 2005 dans le cadre des recherches lancées par Philippe Araguas et Sylvie Faravel autour du *castrum* Castéra, sis dans la Palus à quelques centaines de mètres du hameau du Pied du Château<sup>11</sup>. Un mémoire de Master 2 Recherche d'Histoire médiévale consacré en 2006-2007 à l'occupation du sol de la commune de Langoiran - dont le prieuré Saint-Germain a été l'un des principaux centres d'intérêt - a permis de recenser 14 textes le documentant<sup>12</sup>. Dans la foulée de la soutenance de ce mémoire fut lancée en

juillet 2007 une étude d'archéologie du bâti sur le site de l'ancienne chapelle prieurale et de la carrière de pierre qui lui est contiguë<sup>13</sup>. Les données historiques et archéologiques ainsi collectées peuvent être résumées en quelques lignes permettant d'appréhender l'intérêt des investigations archéologiques du mois juillet 2014.

Les 14 textes réunis s'échelonnent entre le XII<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils documentent partiellement les relations entre le prieuré, ses fondateurs et l'abbaye de Vaux-en-Saintonge dont il dépendait ; ainsi que son occupation à travers le temps (maladrerie, évolution hagiotoponymique, etc.). Le prieuré, qui figurait encore sous le toponyme de « Sainte Claire » sur la feuille 27 de la carte de Belleyme, levée par le géographe du roi entre 1762 et 1778 est désaffecté à la Révolution mais on peut encore le localiser sur les cadastres communaux de 1812 (parcelles 226 et 227) et 1854 (parcelles 176 et 177). Le corpus réuni et l'étude du bâti de l'été 2007 avaient fait émerger six phases d'occupation :

Phase 1 : Premiers aménagements funéraires/sanctuaire ; Période mérovingienne.

Phase 2 : Abandon (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles).

Phase 3 : Fondation d'un prieuré sur le site de l'*ecclesiolam Sancti Germani* (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles).

- 1104 : l'église Saint-Germain est donnée par le *nobilis vir Bernardus Descoza* à l'abbaye de Vaux-en-Saintonge<sup>14</sup>.

- 1270 : *prior de Sancti Germani de Laguoyran*<sup>15</sup>.

- prieuré toujours attesté en 1307<sup>16</sup> et 1467<sup>17</sup>.

Phase 4 : Prieuré/ hôpital Saint-Germain (fin XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) ; glissement vers dédicace « Saint-Clair », au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

- 1492 : *Hospitau Sent Germain* (Testament de Jeanne de Luxe, Dame de Montferrand et de Langoiran).

- 1<sup>ère</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (?) : mention du *cymetyer de Saint-Germain*<sup>18</sup>.

Phase 5 : Désacralisation et destruction partielle par l'aménagement d'une carrière de pierre (fin XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle).

Phase 6 : Aménagements domestiques (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles).

L'étude archéologique menée en 2007 avait permis de bien localiser les vestiges de la chapelle Saint-Germain dont le souvenir est aujourd'hui conservé par une baie géminée et des ouvertures quadrangulaires formant triplet sur le chevet plat (fig. 3). L'utilisation funéraire de la chapelle avait été attestée par la découverte de quatre *arcosolia* et d'une logette céphalique (fig. 4 et 5). Le dégagement de l'*arcosolium* C avait conduit à la mise au jour de restes humains d'au moins deux personnes se trouvant en deux dépôts (fig. 4 et 5) : l'un en position secondaire, l'autre en position primaire (ossements en connexion anatomique). La datation 14 C de ce dernier, tend à indiquer que cet individu, occupant primitif de l'*arcosolium*,

serait décédé autour des années 642-778 ap. J.C.<sup>19</sup>, chronologie renforcée par la présence d'un couvercle de sarcophage en bâtière retrouvé dans l'*arcosolium* B. Les textes aident à contextualiser l'opération archéologique menée en juillet 2014. Les découvertes archéologiques confirmaient l'existence d'une petite église avant la fondation en 1104 qui fait état d'une *petite église qui est en l'honneur de saint Germain, de fondation antique, mais à ce moment-là, vraiment déserte*. La vocation funéraire du site ne s'est pas limitée à son occupation primitive. Un texte malheureusement tardif nous apprend l'existence d'un cimetière associé à l'église prieurale<sup>20</sup> dont l'emplacement pourrait correspondre au jardin associé à la maison qui se substitua à l'église au XIX<sup>e</sup> siècle encore visible sur les plans cadastraux de 1812 (fig. 1, parcelle 227 - jardin) et 1854 (fig. 2, parcelle 177 - jardin). C'est sur ce point que l'opération archéologique réalisée en 2014 a été la plus riche en informations.

### Problématique et localisation de l'opération archéologique 2014 au prieuré Saint-Germain

La maison qui occupe l'emplacement de l'ancienne chapelle prieurale était inoccupée depuis longtemps. Ses propriétaires souhaitant la réhabiliter et occuper son premier étage tout en préservant les vestiges conservés, les travaux sont suivis depuis 2007. En 2014 leur avancée impliquait le creusement de tranchées de réseaux en rez-de-chaussée. Ce terrassement a justifié la mise en place d'une brève intervention entre

13. Cf. Piot et Piat 2010.

14. Grasilier 1871, Charte 12 : ... *quod quidam nobilis vir Bernardus ecclesiolam quandam in honore sancti Germani antiquitus constitutam tunc vero desertam Rainaldi abbati de Vallibus donavit...*

15. Grasilier 1871, Charte 72.

16. A cette date, Conthor de Malemort, dame de Langoiran, couche le prieuré dans son testament (cf. Marquette 1973, chartre 195 du chartrier des Escoussans, 16 janvier 1307 : *XX sols a comprar XII den. de renda (...) e au caperan de Lesteac e au prior de Sent German de Laguoyran cascun V sols*).

17. A.D.Gir., H 738, fo 169 v<sup>o</sup>-173 v<sup>o</sup> : bail à cens du prieur de Saint Germain de Langoiran accordé à Johan Itey et Guiraud de Bannert pour des terres sises dans la paroisse de Langoiran, 13 mai 1467.

18. A.D.Gir., E 907, fo 10 v<sup>o</sup>. Acte non daté mais probablement de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

19. Cf. Piot et Piat 2010 et Piat 2010. Echantillon Erl-12196.

20. A.D.Gir., cote E 907, Liève de fiefs situés dans la paroisse de Langoiran, non daté, fol. 10 v<sup>o</sup>. : *mayson, terre et casau au lieu appelé A la Pympine autrement appelé Au Castellon confrontant d'une part au cymetyer de Saint-Germain d'une part et d'un bout, au chemin qui va et vient de l'église de Langoiran au prieuré*.

sous son second hagiotoponyme connu. En 1925, Dom Biron<sup>9</sup> apporte un élément nouveau, en définissant le « Prieuré Saint-Germain de Langoiran », qu'il situe « en dessous du château », comme un « prieuré-hôpital fondé par La Sauve, dépendant de l'abbaye de Vaux : 1326 ».

En 1990, la contribution de Michel Garaud<sup>10</sup> occupe une place particulière de cette historiographie : l'« Enfant de Langoiran », fait figure de dernier représentant de cette lignée d'érudits, tout autant qu'il fait le lien avec la seconde période (scientifique et universitaire) de cette historiographie. Évoquant « le Prieuré Saint-Clair, aussi appelé Saint-Germain, fondé en 1180 par les moines de La Sauve », Michel

10. Garaud 1990, p. 79.

11. Araguas et Faravel 2006.

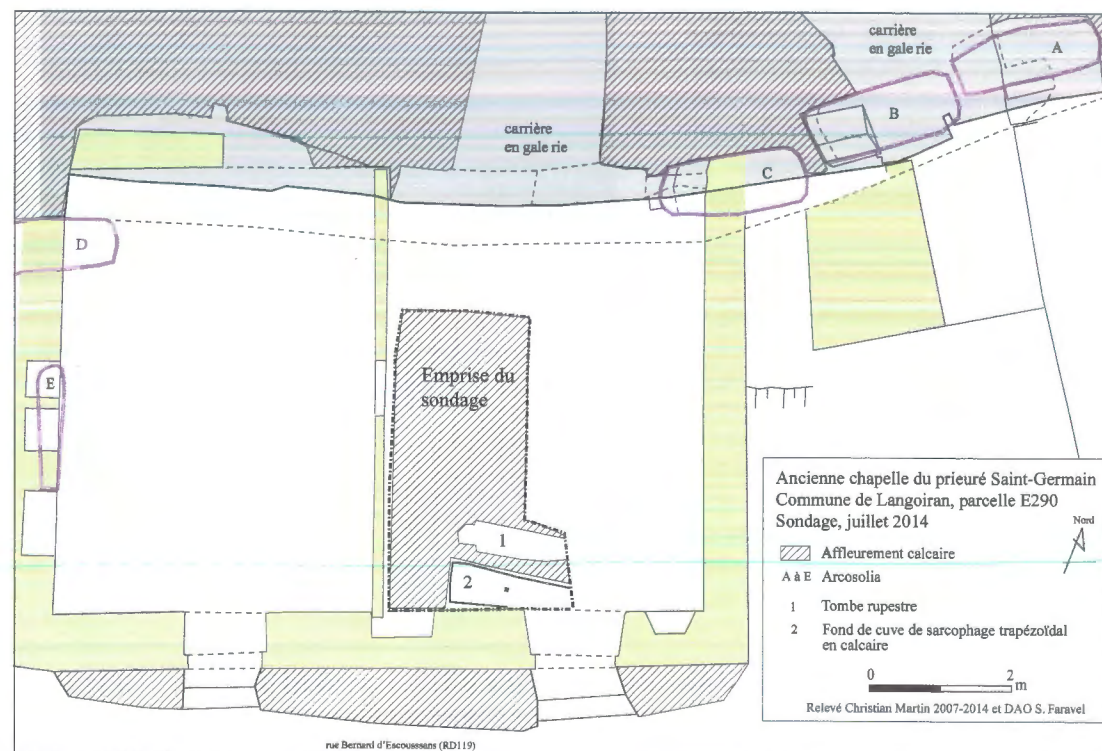
12. Piot 2007.





Fig. 4. - Arcosolium C, cliché J-L. Piat, 2008.

Fig. 5. - Plan de l'ancienne chapelle Saint-Germain et localisation du sondage 2014. Relevé Christian Martin, DAO S. Faravel 2015.



le 15 et le 18 juillet 2014 conduite sous la direction de Sylvie Faravel par Lisa Maccanin<sup>21</sup>, Samuel Virelli<sup>22</sup>, Damien Piot<sup>23</sup>, Virginie Caubère<sup>24</sup> et Marie Beaucoujareix<sup>25</sup>.

L'ancienne chapelle prieurale a été divisée deux parties par un mur de parpaing à l'époque contemporaine (fig. 5). Seule la pièce 1 devant être affectée par le creusement de tranchée : c'est là qu'a été implanté un sondage à l'emplacement de la future tranchée de réseau. Si l'emprise du sondage est assez vaste en apparence (moitié sud-ouest de la pièce 1) la fouille s'est en réalité circonscrite à espace de 11,25 m<sup>2</sup> (fig. 5), le calcaire affleurant partout ailleurs.

Les découvertes réalisées étant essentiellement d'ordre funéraire, une étude anthropologique a été réalisée par Antoine Brémond (archéo-anthropologue dans le cadre de l'archéologie préventive) tandis que les relevés topographiques l'étaient par Christian Martin (Architecte DENSAIS, architecte du patrimoine).

21. Archéologue, technicienne et dessinatrice dans le cadre de l'archéologie préventive.
22. Archéologue, technicien et médiateur culturel dans le cadre de l'archéologie préventive.
23. Historien.
24. Etudiante en Master pro d'archéologie.
25. Etudiante en Master recherche d'archéologie.

## Résultats

### Partie nord du sondage

Lorsque nous avons décapé la partie nord du sondage nous sommes très rapidement arrivés sur le substrat calcaire. Au-dessus nous avons des niveaux de terre battue extrêmement pulvérulents et dans lesquels nous avons découverts des indices d'une activité contemporaine, voir récente. Il s'agit des US 1005, 1012, 1013 et 1001. Ces niveaux, relativement fins ont été observés en coupe. Cette dernière, orientée nord-est sud-ouest, longe le sondage dans son extrémité est.

Sur cette partie du sondage, nous n'avons rencontré aucun vestige archéologique. Nous avons cependant observé deux indices d'une activité humaine.

Nous avons tout d'abord dégagé sous le sol actuel plusieurs perforations. Elles traversent toutes les unités stratigraphiques qui les ont précédés et, par conséquent, semblent dater de l'époque contemporaine. Nous avons eu connaissance de l'existence d'un atelier de sabotier sur les deux cellules du rez-de-chaussée durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il est possible que les artisans aient eu besoin de caler et/ou d'ancrer des outils ou des étagères au sol et donc de percer ce dernier. Ces perforations se retrouvent sur l'ensemble de la zone fouillée et se concentrent au sud, à proximité de la porte, car il s'agit du seul puits de lumière.

Sous les niveaux de sol récents, nous avons noté la présence d'une tranchée (TR 02). Elle se situe dans l'alignement de l'ouverture à l'est, et est creusée dans le substrat. Elle très arasée et ne présente pas de comblement différent qui nous aurait permis de la dater précisément. Nous ne pouvons malheureusement pas en dire davantage car nous manquons d'éléments qui nous permettraient de comprendre sa fonction.

Par ailleurs, le calcaire naturel est rubéfié en deux endroits, au nord du sondage. Ces traces de rubéfaction sont de formes circulaires et semblent dues à la présence de foyers.

Nous proposons de les associer à la période durant laquelle la pièce ouvrait sur l'une des galeries de la carrière.

### Zone sud du sondage

#### Le dépôt secondaire : AMAS 01

Lorsque nous avons dégagé la zone sud du sondage, nous avons découvert, à quelques centimètres de la surface de sol actuel, un amas d'os réduits (US 1004) (fig. 6 et 10).

Au cours du dégagement du côté ouest, nous avons noté que cet amas se poursuivait vers l'est, au niveau de la porte ; ce qui nous a conduit à élargir notre sondage initial. Au total

les os étaient présents sur une surface relativement importante : 2 m de long sur 50 cm de largeur pour une épaisseur totale de 20 cm.

Nous avons distingué une organisation des os en deux groupes :

- A l'est, les os longs, superposés et tous orientés est-ouest.
- A l'ouest, des os beaucoup plus fragmentés et plus divers avec entre autre du crâne et d'autres os plats. Ce second amas était beaucoup plus désordonné.

La provenance de ce dépôt secondaire nous a conduits à deux hypothèses. La première nous amène en dehors du bâtiment. En effet, nous pouvons envisager que les os provenaient de sépultures présentes sur la parcelle associée au prieuré et interprétée comme étant le cimetière. Les os auraient été découverts lors de potentiels remaniements ou aménagements de cette parcelle. Nous songeons notamment à l'aménagement de la route actuelle qui est venue couper le terrain. Cependant il semble étrange que les inventeurs de ces ossements aient eu l'idée de les placer à l'intérieur du bâtiment ; et plus encore, devant l'une des ouvertures.

La seconde hypothèse, qui nous paraît la plus plausible et la plus pertinente, est liée à l'ouverture des galeries pour l'exploitation des carrières.

En effet, si l'on s'attarde sur le plan réalisé lors de la campagne de 2007, nous notons que les sépultures repérées par l'équipe de Jean-Luc Piat sont, pour la majorité d'entre elles, alignées selon un axe est-ouest, au nord du bâtiment. Elles semblent avoir été placées sur le pourtour de ce dernier.

Nous constatons également qu'elles ont été perturbées ou détruites lors de l'ouverture des galeries de la carrière. Il est donc fort possible que les ouvriers, venus creuser la paroi, aient rencontrés ces sépultures placées dans des niches creusées dans la roche. Nous savons qu'à cette époque le niveau de sol était plus haut (d'où l'arasement de la TR 02). Nous supposons enfin que les sépultures étaient encore repérables en surface, notamment grâce à leurs pierres de couvercles.

Ainsi, à leur arrivée, les ouvriers ont probablement récupéré les éléments des sépultures : couvercles et cuves. Ils ont ensuite nivelé et abaissé le niveau du sol. Ces deux actions nous permettent d'affirmer qu'ils avaient parfaitement repéré les sépultures.

Lorsqu'ils ont perturbé certaines d'entre elles afin d'ouvrir leurs galeries ils ont donc, logiquement, redéposé les ossements dans un endroit qui ne les gênait pas et qui ne serait plus impacté par les travaux : le sud du bâtiment. Ceci explique la présence dans le dépôt, des os de plusieurs individus, fragmentés et positionnés avec une certaine forme de respect et d'attention.



Nous avons donc tenté de déterminer le nombre minimum d'individus (NMI) présents dans cette réduction. Pour ce faire nous avons compté le nombre d'éléments osseux correspondant à chaque os, puis déterminé le NMI à partir de la région anatomique la plus représentée. Dans notre cas, ce sont les fémurs droits qui sont les plus représentés, laissant supposer la présence de 26 individus.

Ce NMI est important si nous le comparons au nombre de sépultures repérées ces dernières années. Ceci peut s'expliquer par les fortes perturbations du lieu depuis sa désacralisation. Elles ont progressivement détruit chacune des sépultures dans et autour de l'édifice tel que nous le connaissons aujourd'hui.

### Le fond de cuve de sarcophage : US 1011

Le dépôt venait couvrir une sépulture rupestre et un fond de cuve (US 1011) accolé à la maçonnerie actuelle. Il s'agit d'un sarcophage retaillé et dont il ne reste plus que le fond. Nous avons observé des traces d'outils sur le calcaire, et surtout une perforation quadrangulaire (US 1034, fig. 6) différente des perforations contemporaines évoquées précédemment, et qui se situe au centre. Peut-être s'agit-il d'un trou permettant l'évacuation des jus de décomposition. Nous restons cependant très prudents quant à cette interprétation.

Il est possible que ce fond de cuve ait été réemployé en couvercle, et vienne couvrir une sépulture parallèle à celle que nous connaissons. Nous n'avons pas eu la possibilité d'apporter une réponse à cette problématique car il aurait fallu le retirer au risque de fragiliser la base de la maçonnerie. De plus, nos moyens et la durée de la campagne ne nous permettaient pas d'entreprendre ce type d'investigations. Nous pouvons néanmoins affirmer qu'elle est bien antérieure au dépôt secondaire puisque les os étaient, pour certains, posés dessus.

Sous la réduction nous avons mis au jour une sépulture rupestre anthropomorphe et deux individus en place : SEP01 et SEP02. Évoquons ces trois éléments dans un ordre chronologique, en allant du plus récent au plus ancien, dans le respect de leur ordre d'apparition au cours de la fouille. Les observations anthropologiques qui suivent ont été faites à partir des photographies et des observations faites lors de la fouille. Les figures affichées ici n'en sont qu'un aperçu.

### La sépulture d'un immature : SEP 02

La sépulture d'immature, dite SEP 02 (Fig. 7), a été retrouvée sous la partie est du dépôt secondaire (US 1004), une vingtaine de centimètres au Nord du fond de sarcophage (US 1011). Elle est à priori creusée dans le comblement de la SEP 01 (US 1035), puisqu'elle se situe au-dessus des jambes de l'individu qui y repose.

Les limites de la fosse n'ont pu être identifiées. Toutefois, ce creusement (US 1050) interagit avec le creusement (US 1002) de la SEP 01, à l'extrémité est du bord sud de cette dernière. En effet, l'US 1050 recoupe clairement l'US 1002 à cet endroit.

L'individu inhumé est un immature allongé sur le dos, les pieds orientés vers l'est. Seule la moitié inférieure du corps ainsi que le thorax ont fourni quelques éléments.

Le mauvais état de la partie supérieure peut avoir été causé par une perturbation ou par le milieu.

Les surfaces pré-auriculaires nous apparaissent clairement, suggérant une ouverture des os coxaux, qui se présentent alors en face antéro-médiale. Les connexions sacro-iliaques étant très peu mobiles, ce mouvement d'ouverture est probablement le témoin d'une décomposition en espace vide. Le fémur gauche apparaît par sa face médio-antérieure. La silhouette du tibia gauche et la logique anatomique du genou, suggèrent une vue médiale de cet os. Il semble que ce dernier constat soit applicable à la cheville et au pied gauche, qui nous présente un *calcaneus* en vue médiale. Il semblerait donc que le membre inférieur gauche ait subi une rotation latérale accompagnée d'une légère flexion du genou. Ce même genou nous montre d'ailleurs une étonnante étroitesse des connexions entre les différentes parties osseuses. Cela malgré l'instabilité due à la position générale du membre inférieur, et la présence de l'espace vide suggéré par les os coxaux. Peut-être est-ce là le signe de la présence d'une enveloppe souple venant consolider des parties anatomiques retrouvées dans une position plutôt déséquilibrée.

Le membre inférieur droit se retrouve pour sa part dans une position plus classique, les os de la cuisse et de la jambe nous apparaissant par leurs faces antérieures. Le pied droit semble lui aussi avoir conservé une certaine logique anatomique, les métatarses ayant des connexions légèrement lâches entre eux et avec le tarse. Ce pied paraît témoigner d'une certaine contrainte, lui faisant pointer les orteils vers l'Est, le dos du pied restant dirigé vers le haut.

La position anatomique déséquilibrée et les différentes contraintes observées nous permettent d'envisager la présence d'une enveloppe souple. Il s'agirait donc probablement d'un linceul.

L'idée d'un contenant rigide ne nous paraît pas pertinente, car l'espace entre le coxal droit et la paroi nord de l'US 1002 est bien trop restreint. Les remaniements de la pièce et l'abaissement du sol au XIX<sup>e</sup> siècle sont venus supprimer le potentiel couvercle qui venait sceller la sépulture.



Fig. 6. - Vue générale de l'amas (AMAS 01) et du fond de cuve de sarcophage (US 1011). Cliché S. Virelli, 2014.



Fig. 7. - Vue zénithale du squelette 1051. Cliché L. Maccanin, 2014



Fig. 8. - Vue zénithale de SQ 1036. Cliché de L. Maccanin, 2014.

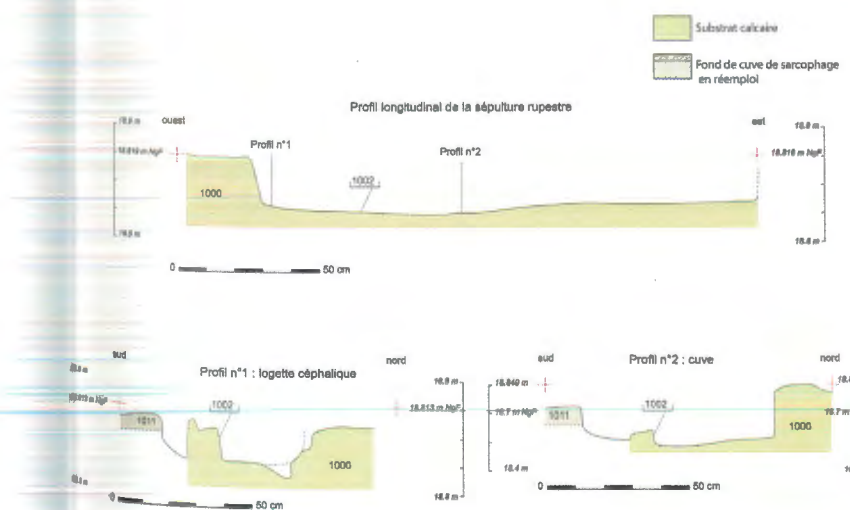


Fig. 9. - Profils longitudinal et transversaux du creusement 1002. Schémas de L. Maccanin, 2015.

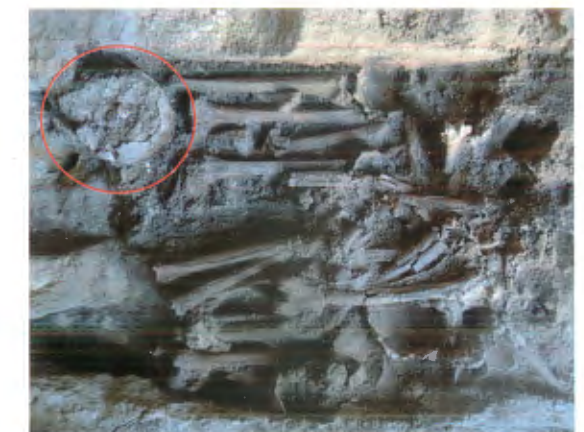


Fig. 10. - du crâne du SQ 1036 avant démontage de la réduction AMAS 01. Cliché L. Maccanin, 2014





Fig. 11. - Détail de la partie supérieure du SQ 1036.  
Cliché L. Maccanin, 2014.

### La sépulture rupestre : SEP 01

L'individu est un adulte, allongé sur le dos<sup>26</sup>, les mains et les avant-bras posés sur l'abdomen, la tête orientée vers l'Ouest et les pieds vers l'Est. Ses os sont moyennement bien conservés et représentent moyennement l'intégrité du corps humain : il manque les os de la face et de la base du crâne, les mains, les pieds, et le membre inférieur droit<sup>27</sup>. Enfin, la ceinture pelvienne n'est représentée que partiellement.

Le crâne (fig. 10) a été retiré de la sépulture avant le dégagement complet du squelette de l'individu, pendant le démontage de l'amas d'os réduits sus-jacent. La question de l'appartenance de ce crâne à l'individu de la SEP 01 peut se poser. Les altitudes inférieures du crâne et de la tête humérale gauche de la SEP 01 sont similaires. Il semblerait donc qu'ils reposaient à la même profondeur lors de la découverte des vestiges. Le crâne étant adulte, nous décidons de l'associer à la SEP 01.

Le crâne apparaît par sa face endocrânienne, l'os occipital orienté vers les pieds<sup>28</sup>, la face supérieure de la voûte reposant sur le fond de la sépulture. Le crâne semble donc s'être retrouvé complètement retourné, foramen magnum vers le haut, l'os frontal vers l'Ouest. Si ce crâne appartient bien à la SEP 01, il aura été victime d'un mouvement d'une amplitude assez importante. Un tel mouvement ne peut être possible qu'en présence d'un espace vide. De plus, il suggère une surélévation suffisante de la tête (tel qu'un coussin par exemple) pour permettre au crâne de rejoindre l'épaule.

La mandibule apparaît en logique anatomique, nous présentant sa face antéro-supérieure (fig. 11). Nous pensons donc à deux possibilités : soit il y a eu une ouverture de la mandibule (si tel est le cas, nous avons à faire à un espace libre) ; soit le crâne était effectivement surélevé.

Les vertèbres, en mauvais état de conservation, sont difficilement observables mais aucune perturbation majeure proche ne vient bouleverser leur logique anatomique. Les connexions costo-vertébrales paraissent lâches (fig. 8 et 11).

Nous pouvons constater une mise à plat du volume thoracique, suggérant là encore la présence d'un espace libre. Nous notons également une compression du volume thoracique (superposition des corps costaux), et ce malgré l'éloignement des humérus qui ne sont pas plaqués contre la cage thoracique. Ceci pourrait être dû à la présence d'un contenant souple tel qu'un linceul, un vêtement, ou les deux. Cette compression semble plus importante à la droite de l'individu qu'à sa gauche (fig. 11). Cette différence peut être liée au pendage sud observable sur le profil transversal du creusement (fig. 9, profil n° 2 : cuve).

Une compression est également visible à hauteur des épaules (fig. 11) : à droite, la clavicule, apparaissant par sa face supérieure, est très verticalisée. Elle subit par conséquent une rotation horaire de près de 90°. La *scapula*, vue en face antérieure, remonte pour présenter sa cavité glénoïdale vers le sud-ouest. De plus, la compression de l'épaule droite semble être accentuée par le contact entre le tubercule majeur de l'humérus droit et l'angle sud-est de la logette céphalique. La *scapula*-gauche suit également ce mouvement de remontée.

En observant les membres supérieurs, nous pouvons déjà constater une flexion des deux coudes, les mains et les avant-bras se retrouvant sur l'abdomen et non le long du corps. C'est pourquoi nous observons une rotation médiale des deux humérus qui apparaissent par leur face latéro-antérieure.

À droite et à gauche, la diaphyse du radius se trouve au-dessus de la diaphyse de l'*ulna* et l'extrémité proximale du radius est au-dessus de l'olécrâne de l'*ulna*<sup>29</sup>. De plus, le radius apparaît par sa face postérieure et l'*ulna* reste dans sa logique anatomique en présentant sa face latérale. Tout ceci suggère une pronation des deux mains.

Néanmoins, la main gauche est la seule à présenter une séparation entre l'olécrâne de l'*ulna* et la trochlée humérale. Cette connexion déplacée hors du volume initial du corps ne peut s'expliquer que par la présence d'un espace vide.

Pour les mains, seuls quelques fragments de phalanges, retrouvés parmi les restes des os coxaux, ont été retrouvés.

26. *Decubitus*.

27. Mise à part la *fibula*.

28. En direction de l'est.

29. Ceci dans un plan vertical.

Le fémur gauche se présente par sa face antérieure (fig. 12). Le tibia gauche, quant à lui, apparaît par sa face antéro-médiale après avoir subi une légère rotation latérale, masquant ainsi la *fibula*. Ceci pourrait suggérer une légère chute latérale du pied gauche qui s'est produite à un stade avancé de décomposition, notamment au niveau du genou, le fémur n'empêchant plus la rotation latérale des os de la jambe. La *patella* gauche se retrouve en face postérieure, l'apex dirigé vers l'est. Elle est complètement sortie du volume initial du genou, un mouvement là aussi permis seulement par la présence d'un espace libre.

La *fibula* droite nous apparaît par sa face antérieure, dans une logique anatomique. Le fait marquant reste toutefois l'absence du fémur et du tibia droits. L'hypothèse la plus probable est que cette perturbation soit liée à l'inhumation de l'individu de la SEP 02. En effet, cette sépulture se retrouve au-dessus des jambes du squelette de la SEP 01, et notamment au-dessus de la jambe droite. Cette perturbation pourrait également expliquer l'absence des pieds de la SEP 01.

Les différents mouvements définis ici semblent témoigner d'une décomposition en espace vide et de la présence d'un couvercle. Celui-ci viendrait prendre appui sur les bords du creusement, scellant l'ouverture de la sépulture et empêchant le sédiment de colmater progressivement les espaces libérés par la décomposition. Enfin, les effets de compressions observés sur les épaules et la cage thoracique peuvent indiquer l'utilisation d'une enveloppe souple autour du défunt, tel qu'un linceul, un vêtement, ou les deux. Toutefois, si linceul il y eût, celui-ci n'a pas comprimé les coudes au niveau du thorax, laissant envisager un linceul à manches.

L'hypothèse du linceul tend, par ailleurs, à se confirmer par la présence de deux épingles découvertes dans cette sépulture.

Pour la détermination du sexe, la conservation des os coxaux ne nous permet pas d'utiliser la Diagnose Sexuelle Probabiliste, élaborée par Murail *et al.* En 2005<sup>30</sup>. Nous avons toutefois tenté l'approche établie par J. Bruzek en 2002<sup>31</sup>, et pu observer deux caractères masculins sur cinq (un sur chaque os coxal). Une détermination primaire du sexe n'est donc pas envisageable pour cet individu.

En observant la surface pré-auriculaire de l'os coxal droit, selon la méthode conçue par A. Schmitt en 2005<sup>32</sup>, nous pouvons estimer que l'adulte inhumé dans la SEP01 est décédé à plus de 40 ans.

Nous avons observé deux faits notables lors de l'étude du squelette :

- Une dépression perforante d'environ 5 millimètres de diamètre (fig. 14). En vue endocrânienne, le bord externe de ce creux s'incline obliquement vers le centre du trou, dessinant un profil en entonnoir. Ce profil n'est pas observable en vue



Fig. 12. - Vue plongeante vers l'est de la partie inférieure de SQ 1036.  
Cliché L. Maccanin, 2014.

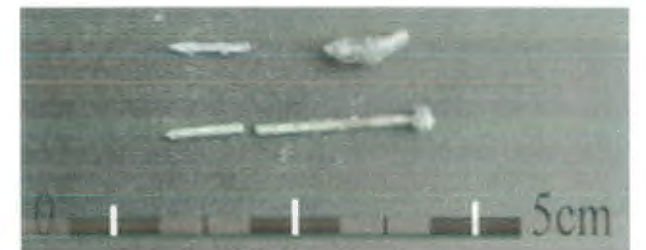


Fig. 13. - Détail des épingles du SQ 1036.  
Cliché L. Maccanin

exocrânienne, ce qui nous fait douter de la nature cicatricielle de cette atteinte de l'os. Il serait donc possible qu'un épisode taphonomique, survenu après la mort et l'enfouissement de l'individu, soit à l'origine de ce trou. Un examen plus fin permet de déceler d'autres dépressions (non perforantes) ainsi que des lignes droites composées de petits sillons superficiels, blanchâtres, parcourant l'intérieur du crâne et paraissant étroitement liées aux dépressions. Il s'agit là de perturbations causées par le ruissellement de l'eau calcaire sur le crâne.

- La face postérieure du fémur gauche présente quelques formations osseuses inhabituelles (fig. 15) : de légères protubérances se retrouvent au niveau de la tubérosité glutéale<sup>33</sup> ; ainsi que des productions osseuses nettement plus importantes sur la ligne âpre<sup>34</sup>, laissant penser à des enthésopathies. Nous qualifierons ces enthésopathies de fibreuses, de par leur présence sur la diaphyse d'un os long et de leur épaisseur corticale impor-

30. Murail *et al.* 2005.

31. Bruzek (J) 2002.

32. Schmitt (A.) 2005.

33. Insertion du muscle grand fessier.

34. Insertions des muscles vastes médiaux, grand adducteur et long adducteur.



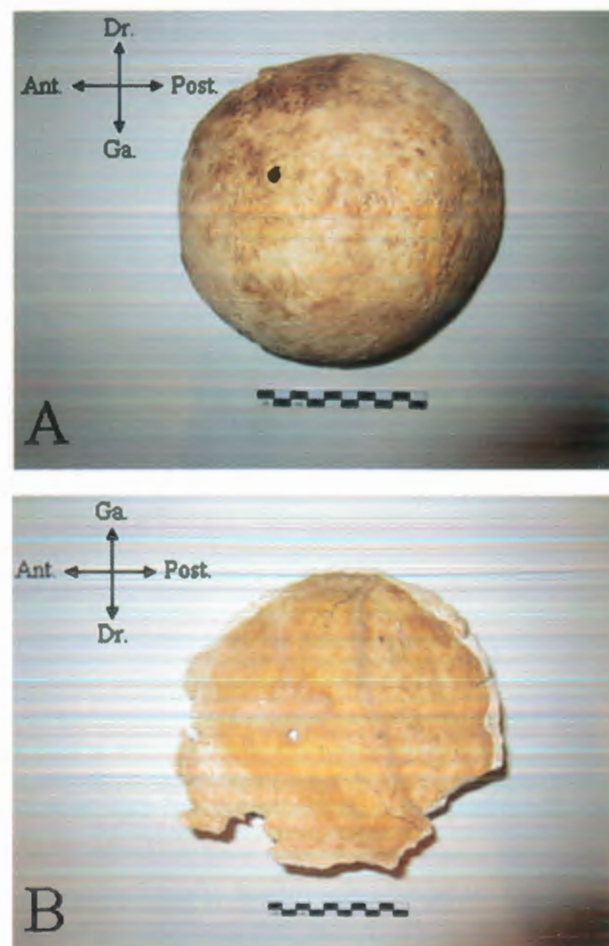


Fig. 14. - Détail exocrânienne (A) et endocrânienne (B) du crâne de l'individu 1036. Clichés de A. Brémond, 2015.

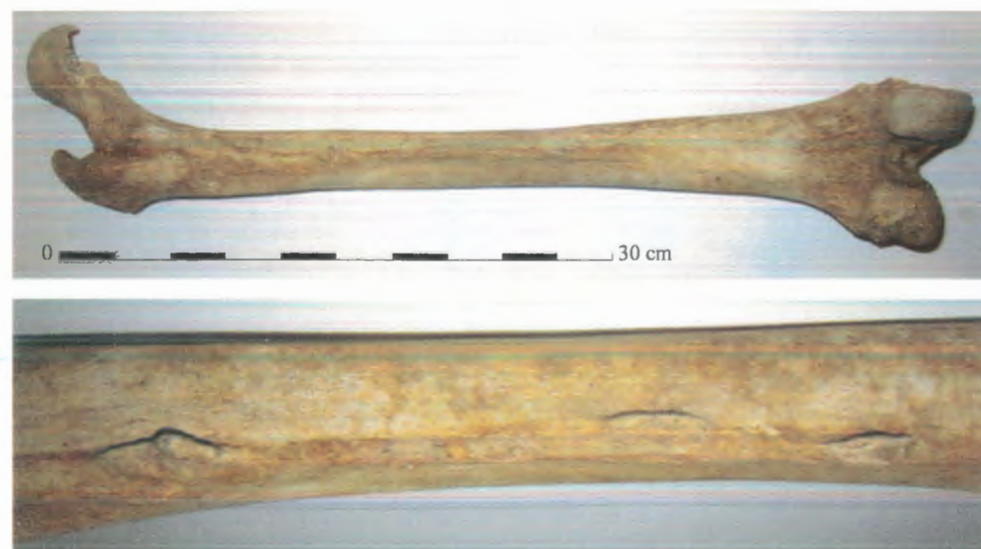


Fig. 15. - Détails fémur gauche. Clichés A. Brémond, 2015.

tante. De plus, les sites d'insertion du vaste médial et des grand et long adducteurs sont supposés être dénués ou pauvres en fibrocartilage. Malheureusement, les modalités qui régissent les causes et conséquences de ces enthésopathies sont actuellement très peu documentées.

L'individu a été inhumé dans une sépulture rupestre individuelle, peu profonde et primaire, creusée dans le substrat calcaire (US 1000). Elle se situe à une petite vingtaine de centimètre au Nord du fond de sarcophage (US 1011) retrouvé légèrement sous le mur Sud de la chapelle prieurale. Présentant une logette céphalique, le creusement anthropomorphe (US 1002) de cette sépulture s'élargit au niveau des épaules du défunt, en se rétrécissant au niveau des pieds. Avec un profil en « auge », les parois sont relativement verticales et le fond est plat. Le bord Sud est nettement plus arasé que le Nord. Le bord Sud semble avoir souffert d'un recoupement par une structure adjacente dont nous n'avons pour l'instant aucune information (fig. 8).

Pour conclure, malgré sa modestie l'opération menée en 2014 a tenu ses objectifs : compléter les connaissances sur la chapelle et le prieuré Saint-Germain.

La fouille de juillet 2014, nous a permis d'identifier la présence d'une sépulture rupestre contenant le squelette d'un individu adulte inhumé en espace vide, enveloppé dans un linceul. Aucun mobilier n'a été retrouvé associé à cette sépulture, à l'exception de deux épingles (fig. 13) certainement liées au linceul. La sépulture de l'adulte a été perturbée au niveau du membre inférieur droit par celle d'un immature, également inhumé dans une enveloppe souple. Nous pensons que le couvercle (dont nous n'avons trouvé aucune trace) a été partiellement retiré ou cassé à ce niveau afin de déposer l'enfant.

En nous appuyant sur la typologie de deux sépultures et en les comparant aux tombes rupestres découvertes à Aubeter-sur-Dronne et à Saint-Emilion <sup>35</sup>, nous datons ces sépultures du XIIe ou début XIIIe siècle.

Ces sépultures ont connu des perturbations liées à l'occupation postérieure à l'abandon du prieuré. Nous savons qu'après la Révolution Française le prieuré sert d'entrée à des carrières, entraînant notamment abaissement du niveau de sol qui a supprimé le niveau supérieur des parois de la cuve sépulcrale. Par ailleurs nous avons noté l'absence de couvercle pour les deux sépultures. Cette absence peut s'expliquer par la nécessité d'utiliser le calcaire disponible. Les couvercles auraient donc été recyclés, tout comme les parois et le couvercle de sarcophage situé au sud de ladite sépulture. Au-dessus de ces inhumations encore en place, a été mis au jour un dépôt secondaire. L'amas osseux, important en superficie semble provenir de plusieurs individus. Il est possible que ces os aient été déplacés afin de permettre la libre circulation et l'exploitation de la pierre au niveau des carrières. Le dépôt est en effet volontaire car les os présentent une organisation et donc une certaine forme de respect.

D'autres sépultures sont vraisemblablement encore en place dans la partie est de la pièce 1. Le reste de la zone sondée présente une très faible épaisseur stratigraphique au-dessus du niveau géologique. La roche calcaire a été taillée et, par endroits, sur-creusée. Les fosses observées sont très peu profondes et semblent correspondre à la période d'activité minière succédant l'abandon du prieuré.

L'état du bâtiment précédant celui que nous connaissons aujourd'hui remonte au milieu du siècle dernier et à la présence d'artisans sabotiers. C'est à cette époque que nous attribuons les divers percements que nous avons observés sur la partie sud du sondage.

Nous n'avons pas eu la possibilité d'élargir la zone de fouille, en raison de diverses contraintes liées à l'espace disponible et au temps imparti. Des problématiques restent clairement en suspens : Y a-t-il une sépulture sous le fond de cuve ? Une autre sépulture est-elle venue perturber l'extrême est de la sépulture rupestre mise au jour ? Les éventuelles réponses à ces deux questions permettraient d'attester (ou non) d'une organisation funéraire autour d'un édifice prieural central.

35. Piat (J.-L.), Peressinotto (D.), Bellingard (C.), 2012.

## Bibliographie

- Araguas, Ph. et Faravel S. « Les châteaux de Langoiran, premier bilan archéologique », *Châteaux livres et manuscrits IXe-XXIe siècles, Actes des rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux 23, 24 et 25 septembre 2005*, Bordeaux, 2006, 249-263.
- Biron (Dom. R.), *Précis d'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas*, Bordeaux, 1925, 99.
- Cirot de La Ville (Abbé J.-P.-A.), *Histoire de l'abbaye et de la congrégation de Notre-Dame de la Grande Sauve en Guienne*, vol. 2, Bordeaux, 1844, 375.
- Drouyn (L.), *La Guienne Militaire*, Paris, t. 2, 1865, 24-25.
- Garaud (M.), *Langoiran, ancienne baronnie de l'Entre-Deux-Mers*, Portets, 1990, 1 fig., p. 79.
- Graslier Th., *Cartulaires inédits de la Saintonge, I. Cartulaire de l'abbaye Saint Etienne-de-Vaux, de l'ordre de Saint Benoît, suivi des chartes du prieuré conventuel de Notre-Dame de la Garde en Arvert, de l'ordre de Grammont*, Niort, 1871.
- Piganeau (E.) « Essai de répertoire archéologique de la Gironde », *Bulletins et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. 22, Bordeaux, 8.
- Piot D., *Histoire de l'Occupation du sol de la commune de Langoiran (Gironde), de l'Antiquité au XVIIe siècle*, mémoire de M2 d'Histoire Médiévale, s. d. de Ph. Araguias et S. Faravel, Université Bordeaux 3, 2007, vol. 1 p. 47, 56-60 ; vol. 2, p. 198-217.

- Piot, D., Piat J.-L. (2010), « Un prieuré saintongeais au Pied-du-Château : Saint-Germain de Langoiran », *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, t. 90, Bordeaux, 2010, p. 39-51.
- Piat (J.-L.) (2010), « Nouvelle donnée chronologique sur le prieuré Saint-Germain de Langoiran », in Faravel (S.) *Langoiran, Langoiran, castrum Castéra*, rapport de fouilles programmée 2008, SRA d'Aquitaine, 2010, 31-32 et 75.
- Piat 2012 : Piat (J.-L.), Peressinotto (D.), Bellingard (C.), « Un sarcophage monoxyle du XIIe siècle, conservé dans l'église souterraine d'Aubeter-sur-Dronne (Charente). Tome XXIII des Mémoires publiés par l'AFAM, 2012, p. 163-168.
- Bruzek 2002 : Bruzek (J.), « A method for visual determination of sex, using the human hip bone », *American Journal of Physical Anthropology*, 2002, p. 157-168.
- Murail, Bruzek, Houet et Cunha 2005, Murail (P.), Bruzek (J.), Houet (F.) et Cunha (E.) DSP : « A tool for probabilistic sex diagnosis using worldwide variability in hip-bone measurements », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 17 (3-4), 2005, p.167-176.
- Schmitt 2005, Schmitt (A.), « Une nouvelle méthode pour estimer l'âge au décès des adultes à partir de la surface sacro-pelvienne iliaque », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 17 (1-2), 2005, p. 89-101.





Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 85-99

## *Le palais de l'Ombrière à Bordeaux du XI<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup>*

Marie Fauré

Le palais de l'Ombrière, lieu central du Bordeaux médiéval et moderne, aujourd'hui disparu, a traversé les siècles, depuis les premiers éléments bâtis à la fin du XI<sup>e</sup> siècle à sa destruction au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il était situé à proximité du fleuve, à l'emplacement de l'îlot encadré par le cours Alsace-Lorraine au sud, la place du Palais à l'est, l'impasse des Argentiers au nord et la rue des Bahutiers à l'ouest (fig. 1). Il ne reste rien du palais, pas même dans la trame urbaine. Les seules traces qui témoignent de sa présence sont à chercher dans la toponymie : place du Palais, rue du Palais-de-l'Ombrière.

Du duché d'Aquitaine en plein essor jusqu'à la Révolution française, le palais est intimement lié à l'histoire de Bordeaux. Ville principale du duché d'Aquitaine à partir de 1032, Bordeaux connaît un développement rapide à partir du XII<sup>e</sup> siècle, principalement quand le duché passe aux mains des Plantagenêts par le mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec le futur Henri II en 1152. Le duc d'Aquitaine puis de Guyenne est ainsi jusqu'en 1453 le roi d'Angleterre, si l'on excepte la brève phase d'occupation française entre 1294 et 1303. Le commerce du vin et l'autonomie dont la ville bénéficie du fait de l'éloignement du duc font de Bordeaux une ville prospère.

La victoire française de Castillon le 17 juillet 1453, puis la reddition de Bordeaux le 19 octobre marquent un changement profond dans l'histoire de la ville et de la Guyenne. Il n'est plus alors question de roi-duc ; le duché est rattaché au royaume

de France par Charles VII. Il installe dans la ville les institutions de la monarchie française, dont le Parlement en 1462, et choisit pour l'accueillir le palais de l'Ombrière, ancien siège de l'administration ducal. Malgré de nombreuses vicissitudes, notamment les exils parlementaires de 1652, 1675, 1771 et 1787, cette situation perdure jusqu'à la Révolution française.

Les sources à notre disposition pour l'étude du palais de l'Ombrière varient fortement selon la période. L'époque moderne est en effet très prolifique en sources relatives au palais, que l'on peut regrouper en plusieurs types : les sources iconographiques, essentiellement des plans et des dessins, les sources notariales, les arrêts du Parlement, les plaintes et mémoires, les comptes de travaux effectués sur l'édifice. Malheureusement, de nombreux plans placés en annexe de ces dossiers ont été perdus. Beaucoup de sources sont inédites. Si plusieurs chercheurs se sont penchés sur le palais pour cette période, ils se sont placés du côté de l'étude historique du Parlement, plus rarement du point de vue du bâtiment<sup>1</sup>.

Les sources médiévales sont très différentes et plus lacunaires. La plupart sont issues de l'administration anglaise, d'où leur difficulté d'accès, qui tend aujourd'hui à se réduire par la publication de certaines. Elles se composent principalement des

1. Voir les travaux de Laurent Coste, de Michel Figeac et de Caroline Le Mao.



comptes déposés par les connétables en fin de charge, auxquels on peut ajouter les Rôles gascons<sup>2</sup>, recueils de décisions touchant le duché et sa capitale. La connaissance des premiers éléments constituant le palais, de la fin du XIe au XIIIe siècle, a bénéficié des travaux de Frédéric Boutoulle<sup>3</sup>, qui a notamment étudié les cartulaires de grandes abbayes, de ceux de Pierre Régaldo-Saint Blancard<sup>4</sup> ou encore de Sandrine Lavaud et Ézéchiél Jean-Courret qui ont dirigé la publication de l'*Atlas historique de Bordeaux*<sup>5</sup>.

Enfin, les sources archéologiques sont quasiment inexistantes, du fait de la densité du bâti sur cet espace.

Il est difficile de reconstituer un édifice dont nous n'avons aucune trace. Malgré tout, la grande variété des documents dont nous disposons pour le XVIIIe siècle nous permet d'aborder

le palais de l'Ombrière avec précision en son dernier siècle d'existence. Dès lors, peut-on dater les différents éléments qui le composent ? Quelles sont les phases de construction, de reconstruction et de réaménagement de l'Ombrière au cours des siècles ? Forts de la connaissance du palais et de son organisation au XVIIIe siècle, nous essayerons dans un deuxième temps de comprendre la chronologie du lieu depuis les premiers éléments médiévaux jusqu'aux derniers aménagements précédents l'incendie.

2. Le programme nommé The Gascon rolls project, mis en place en 2009 par une équipe universitaire britannique pilotée par les professeurs Malcom Vale d'Oxford et Paul Booth de Liverpool, s'attache à transcrire et mettre en ligne cette série.
3. Boutoulle 2003.
4. Régaldo-Saint Blancard 2007.
5. Lavaud et Jean-Courret 2009.

## Le palais de l'Ombrière au XVIIIe siècle, dernier état et destruction

Trois éléments importants nous permettent une approche concrète du palais en ce XVIIIe siècle : un dessin à la sépia réalisé par Desmaisons en 1760 présentant une vue de la place et du palais<sup>6</sup>, une série de trois plans (un par étage) postérieurs à 1743 et accompagnés d'annotations permettant de définir l'usage des différents espaces<sup>7</sup>, enfin un dossier documentaire très complet relatif à l'incendie survenu au palais en 1704 et ses conséquences<sup>8</sup> qui est une chance pour les chercheurs puisqu'il offre un état des lieux précis du palais à une date donnée, des dégâts occasionnés ainsi que des travaux de restauration nécessaires et apporte de précieuses connaissances sur les aménagements intérieurs du palais.

et hétéroclite dans sa conception, enserré dans un enchevêtrement de maisons et échoppes de factures diverses. Pour ce qui est du palais en lui-même, il se caractérise par l'absence d'un plan d'ensemble et d'une harmonie architecturale. L'espace accueillant la grande salle se détache, de style gothique, orné de trois fenêtres de toit en saillie, d'un clocheton surmonté d'une croix, et d'un mur pignon, à droite duquel vient s'adosser un corps de bâtiment terminé par une tour à plusieurs pans, faisant le lien avec le châtelet d'entrée, derrière lequel on distingue le donjon. Dans le coin gauche de la grande salle est accolée une tour circulaire imposante. Les toitures sont en ardoise à la française.

### Vue d'ensemble du palais

Sur les quatre vues conservées, une seule est contemporaine de l'édifice. Le dessin réalisé par Desmaisons (fig. 2) nous propose la vue d'un vaste ensemble, imposant par sa taille

6. Desmaisons, « Vue de la Place et du Palais de l'Ombrière », 1760. A.M.Bx, X-U.7.
7. A.M.Bx, X-U 8 à X-U 10.
8. A.D.Gir. C 3585.

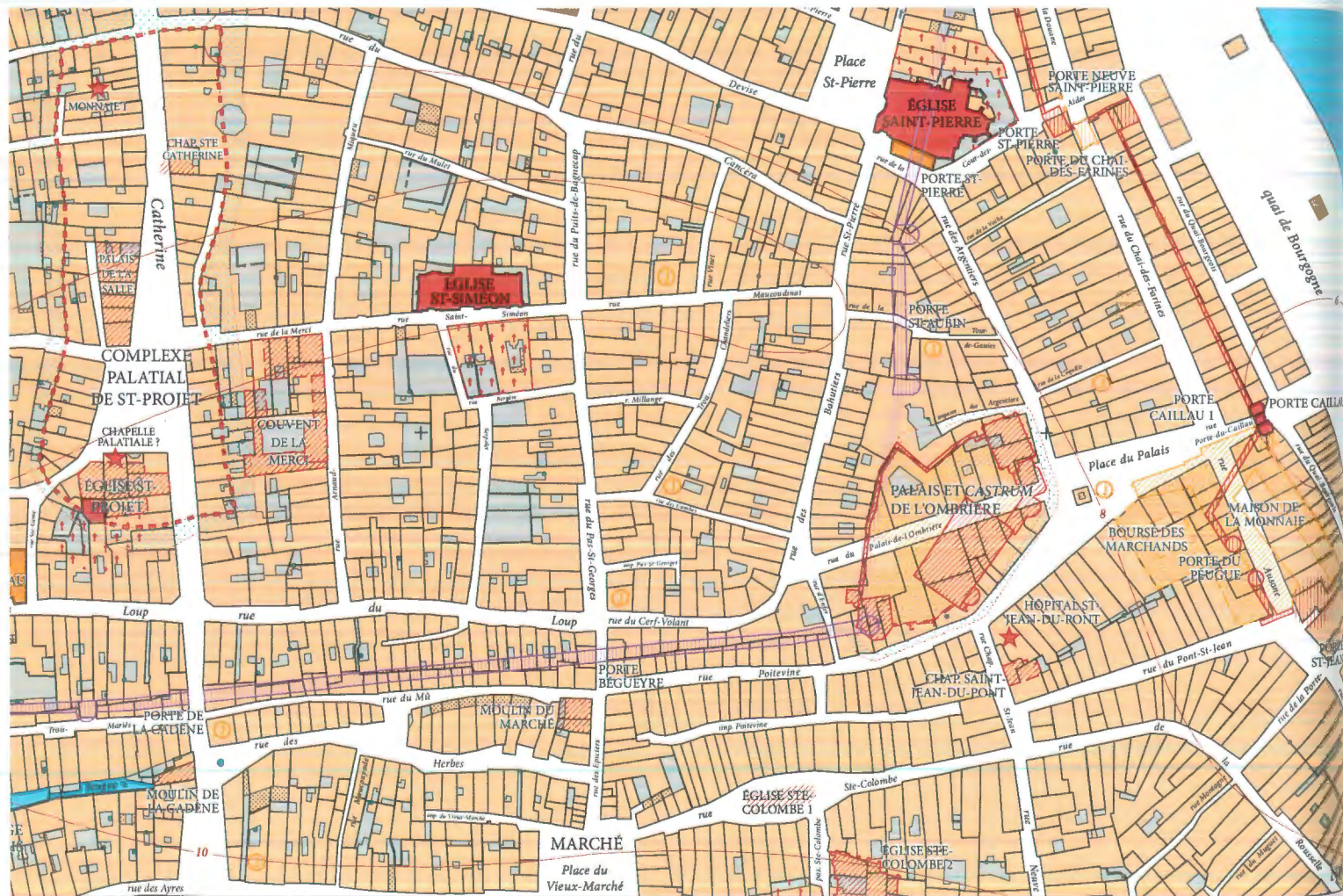


Fig. 1. – Situation du palais de l'Ombrière dans le tissu urbain actuel. Lavaud et Jean-Courret, 2009, tome I, planche 02.



Fig. 2. – Desmaisons, « Vue de la Place et du Palais de l'Ombrière », dessin à la sépia, 640 x 440 mm, 1760 (AMBx, X-U 7).



Quelles étaient les dimensions du palais ? Plusieurs sources nous donnent des éléments à ce sujet, avec plus ou moins de détails. Un document daté de 1773 compare l'espace occupé au sol à un rectangle de 50 toises de long sur 20 toises de large, estimant la surface totale à 1000 toises<sup>9</sup>, soit environ 1900 m<sup>2</sup>. D'après les mesures effectuées sur le plan du rez-de-chaussée, le palais présente une longueur maximale d'environ 105 mètres pour une largeur maximale de 57 mètres.

Le palais était bâti sur quatre étages, avec un rez-de-chaussée aveugle. L'accès se faisait par un châtelet d'entrée situé au nord-est de l'édifice et donnant sur la place du Palais, à l'angle de la rue des Argentiers. Il permettait de pénétrer dans une première cour intérieure ou de gravir l'escalier menant à la grande salle du premier étage.

### L'intérieur du palais : description des espaces et plan de circulation

Il est 4h du matin ce 1<sup>er</sup> février quand le concierge des prisons du palais vient chercher le procureur général du roi à son domicile pour lui annoncer que le Parlement est en feu, l'incendie ayant déjà ravagé la chambre de la Tournelle, la Grand' Chambre et la salle d'audience, attisé par un fort vent d'ouest nord-ouest. Ce dernier se rend immédiatement sur les lieux, accompagné du premier président. Ils y retrouvent les jurats secondés de leurs archers coordonnant les efforts du peuple venu en masse prêter main forte. On prend la décision de couper les ouvrages en bois communiquant de la salle d'audience à la grande salle et de découvrir et rompre une partie de la charpente de la seconde chambre des Enquêtes afin de stopper la progression du sinistre.

Le lendemain, un groupe de neuf personnes se présente à nouveau au palais. Une fois passée la lourde porte, encadrée des deux imposantes tourelles, la délégation emprunte directement l'escalier d'honneur menant à la grande salle.

Le plan du rez-de-chaussée de l'édifice (fig. 5) montre un espace structuré par la présence de deux tours aux extrémités sud-ouest et nord-est, respectivement la tour du Roi, ancienne tour d'angle de l'enceinte gallo-romaine, et la tour de l'Arbalesteyre, donjon originel du palais. La distribution intérieure s'organise autour de diverses cours plus ou moins vastes, de 30 m<sup>2</sup> pour la petite cour des prisons à 180 m<sup>2</sup> pour la cour d'entrée. On relève dans l'une d'elles la présence d'un puits. Nous savons également qu'il y avait une citerne sous la cour, où est dessiné un arbre. Cependant, aucune conception d'ensemble ne se dégage réellement, si ce n'est une division en plusieurs secteurs correspondant à deux usages principaux, la fonction carcérale et la fonction de stockage. La part consacrée aux prisons occupe la moitié nord du palais, sur une surface d'environ 1000 m<sup>2</sup>.

Elle se compose de salles destinées à l'accueil des prisonniers, auxquelles on peut ajouter les logements des concierges, la chambre de la Question et une salle allouée aux dames de la Charité venant s'occuper des prisonniers. La partie sud du palais est dédiée au stockage de denrées, vin, bois de chauffage et autres matériaux, soit environ 390 m<sup>2</sup>, auxquels on peut ajouter deux buvettes. L'état des lieux de 1704 précise qu'une partie de ces chais et caves sont à demi enterrés, mais rien ne permet de généraliser ce fait à l'ensemble du rez-de-chaussée. Enfin, une grande partie de ce niveau n'est pas exploité, au sud et à l'est.

La délégation, envoyée pour constater l'état du château en ce 1<sup>er</sup> février 1704, emprunte le grand escalier qui mène au premier étage (fig. 4). Là encore, l'espace est divisé en deux grandes fonctions : le Parlement et les juridictions qui lui sont liées d'une part, occupant le sud de l'édifice, et les prisons d'autre part, au nord. Ce découpage se retrouve également à l'étage supérieur. L'escalier, qui, dans un premier temps, donne accès sur la gauche à une série de bureaux situés dans la tourelle à pans coupés et au-dessus de l'entrée, mène principalement à la grande salle. On note des différences dans l'usage des pièces entre la description de 1704 et les plans d'après 1743, ce qui signifie que des modifications ont été opérées entre ces deux dates, à l'image de la chapelle, sur laquelle nous reviendrons. La grande salle est une pièce immense, d'une superficie d'environ 800 m<sup>2</sup>, avec trois grandes ouvertures sur la rue Poitevine et une couverture en plein cintre. Elle est divisée en deux travées inégales par une série de piliers. Cette salle est le point central de l'espace dédié à l'administration. En effet, par son rôle distributif, elle permet d'accéder à l'ensemble des pièces et des services. Sont situées au niveau du mur ouest : l'Amirauté, les Eaux et Forêts, la Table de Marbre, le parquet des gens du roi et la chambre du Sénéchal. Les escaliers situés aux coins de la salle permettent également de se rendre aux pièces du deuxième étage. Au fond, une porte dans le mur sud donne accès à la grande chambre d'audience, de près de 190 m<sup>2</sup>, ouverte par trois fenêtres vitrées sur la rue Poitevine ; elle possédait un plafond en bois. Au deuxième étage, accessibles par les escaliers de la grande salle, la chambre d'audience comporte deux galeries qui accueillent les personnes venant écouter les plaidoiries, l'une réservée aux gens des Enquêtes, l'autre au public. Au-delà, l'accès est limité au personnel de l'administration. Plusieurs pièces s'organisent autour d'un salon, la chambre du Conseil et la Tournelle, puis autour d'une série de couloirs qui mènent notamment à la seconde chambre des Enquêtes et à un escalier conduisant au deuxième niveau de la tour sud-ouest, occupé par la première chambre des Enquêtes, dont la voûte est en pierre. Cet escalier, comme le salon, était couvert d'un dôme de forme

9. A.D.Gir. C 3732.

octogonale constitué de pièces de bois et d'éléments vitrés permettant de laisser passer le jour, détruits dans l'incendie. Le devis de réfection prévoit de refaire l'ensemble des couvertures en plein cintre. L'espace carcéral, resté à l'écart du sinistre, occupe environ 800 m<sup>2</sup>. Il est important de noter qu'il n'y a aucune connexion possible entre les deux espaces, la partie réservée aux prisons étant isolée du reste de l'édifice ainsi que de l'extérieur, par l'absence quasi totale de fenêtres aussi bien sur la rue et la place que sur les cours intérieures.

Le deuxième étage est plus réduit dans son occupation que le premier (fig. 3). On y retrouve essentiellement les deux tours et les corps de bâtiment occupant l'espace central du palais. Le troisième et dernier étage est uniquement composé de la Sénéchaussée, qui n'est pas mentionnée dans les documents de 1704, car plus tardive.

Un certain nombre d'éléments présents dans les devis de restauration permettent d'imaginer les aménagements intérieurs du palais. Les planchers, plafonds et fenêtres sont pour la plupart en bois de noyer ; les murs sont crépis et blanchis à la chaux. Les salles des différents services sont équipées de planchers afin d'accueillir les archives. Les pièces destinées à accueillir des assemblées, notamment la grande chambre d'audience, la chambre du Conseil et la chambre de la Tourelle, possèdent des gradins en bois pour accueillir les plaidoiries. Lors de la réfection faisant suite à l'incendie, des frises sont réalisées en plâtre afin de donner l'illusion d'une architecture moins austère et plus noble, ainsi que des cadres architecturaux au centre des voûtes nouvelles. Certains espaces sont tout de même décorés, comme la galerie du premier étage donnant sur la petite cour centrale, ornée des armes royales et autres frises d'aigles couronnés<sup>10</sup>. Les tapisseries sont plus importantes aux yeux des contemporains, puisqu'elles font l'objet d'un devis à part. Elles instaurent une hiérarchie entre les pièces : la chambre du Conseil est décorée d'une tapisserie nommée « soyette », à double broche, rehaussée de soie et garnie d'écussons, de fleurs de lis, de bordures et autres ornements. On choisit pour la chambre de Tournelle et la première chambre des Enquêtes les mêmes décors que pour la chambre du Conseil, mais de qualité moindre. Enfin, la salle des audiences n'est ornée que d'une tapisserie de troisième qualité, sans décor.

L'architecture du palais est donc peu fonctionnelle, composée d'un agrégat de pièces de factures et d'époques diverses, la plupart exigües, peu éclairées et peu aérées. On ne

10. A.D.Gir. C 4216. Devis de 1669.

#### La division de l'espace du palais de l'Ombrière au XVIII<sup>e</sup> siècle :

Fig. 3. – Deuxième étage (AMBx, X-U 10).

Fig. 4. – Premier étage (AMBx, X-U 9).

Fig. 5. – Rez-de-chaussée (AMBx, X-U 8).





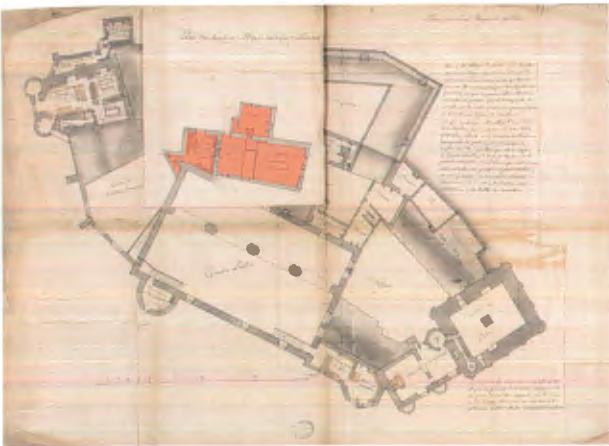
prévoit pas moins de 50 000 livres pour le coût des travaux, somme que le roi, par lettre patente du 26 août 1704, s'empresse d'imposer *sur tous les lieux taillables qui sont du ressort du parlement de Bordeaux, à proportion de leur taille*, soit l'ensemble des généralités de Bordeaux, Limoges et La Rochelle. Le devis mentionne également un coût de 2 524 livres pour des travaux urgents. Pour autant, aucune modification n'est prévue dans la conception même du palais : l'on se contente de restaurer les pièces quasiment à l'identique.

Les aménagements du XVIIIe siècle

Le château subit des modifications dans le courant du siècle (fig. 7 à 10), motivées par deux problèmes principaux : le manque de fonctionnalité et la vétusté des structures qui met en danger ses occupants. D'après l'ensemble des dossiers documentaires étudiés à ce jour portant mention d'une intervention au palais de l'Ombrière entre 1723 et 1789 (fig. 6), la somme investie pour le maintenir en état et l'adapter tant bien que mal

DATE	DESCRIPTION TRAVAUX	Coût	ADJUDICATAIRE
1723	palais et prisons	25 500 l.	Lapalme
1728	tour de l'Arbalesteyre	4 200 l.	Buissière
1730	grosse tour du palais	1 500 l.	Lapalme
1733	chambres chancellerie	3 101 l. 6 s. 8 d.	Buissière
1736	Table de Marbre	2 720 l. 10 s.	Henri Roberjot
1740	présidial	13 500 l.	Michel Voisin
1741	prisons	4 560 l. + 1 200 l.	François Lartigue
1742	prisons	4 470 l.	François Lartigue
1744	prisons	700 l.	Jean Petit
1751	prisons	3 280 l.	Pierre Bellard
1753	prisons	3 975 l.	Pierre Bellard
1754	prisons	826 l.	Pierre Bellard
1755-1756	récapitulatif travaux prisons	1 914 l. 13 s.	Pierre Bellard
1757	prisons	680 l. 19 s.	Pierre Bellard
1758	prisons	2 150 l.	
1761	prisons et horloge	10 997 l. 18 s. 5 d.	Pierre Bellard
1762	prisons et horloge	11 547 l.	Pierre Bellard
1767	palais et prisons	10 747 l. 11 s. 5 d.	Pierre Bellard
1768	palais et prisons	4 031 l. 7 s. 3 d.	
1771-1774	ensemble du palais et prisons	10 818 l.	
1776	palais	3 483 l. 12 s.	
1777-1778	récapitulatif de l'ensemble des travaux réalisés entre le 1er janvier 1777 et le 1er juin 1778	1 521 l. 9 s.	
1778	récapitulatif juin-déc. 1778	653 l. 6 s. 6 d.	
1779	récapitulatif année 1779	1 357 l.	
1780	récapitulatif janv.-juin 1780	654 l. 8 s.	
1780	Réparations urgentes aux prisons approuvées 25 oct. par l'intendant	1006 l. 10 s. et 107 l. 18 s. (toits)	
1780	récapitulatif juil.-déc. 1780	854 l. 16 s. 6 d.	
1781	récapitulatif janv.-juin 1781	419 l. 4 s.	
1781	récapitulatif juil.-déc. 1781	718 l. 11 s. 6 d.	
1782	récapitulatif année 1782	2 112 l. 3 s. 6 d.	
1783	récapitulatif année 1783	1 727 l. 16 s. 6 d.	
1784	récapitulatif année 1784	1 519 l. 6 s. 3 d.	
1785	récapitulatif année 1785	802 l. 11 s. 9 d.	
1787	récapitulatif année 1787	1 417 l. 2 s.	
1788	récapitulatif année 1788	5 115 l. 17 s. 11 d.	
1789	récapitulatif année 1789	3 881 l. 17 s. 4 d.	

Fig. 6. – Tableau synthétique des travaux réalisés au palais entre 1723 et 1789.



Les phases de construction du palais à l'époque moderne :

Fig. 7. – Troisième étage (AMBx, X-U 9).

Fig. 8. – Deuxième étage (AMBx, X-U 9).

Fig. 9. – Premier étage (AMBx, X-U 9).

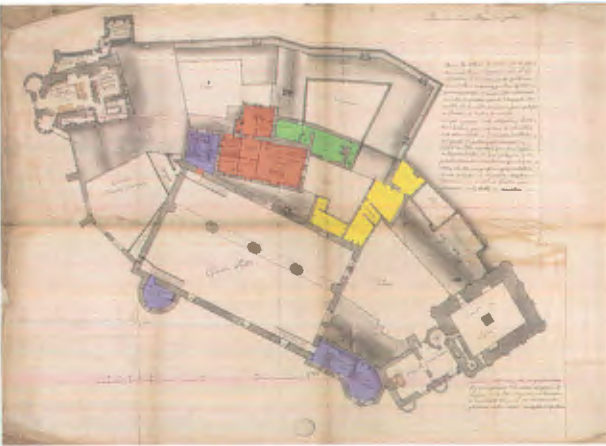
Fig. 10. – Rez-de-chaussée (AMBx, X-U 8).

- 1740
- 1736 ?
- 1669
- 1624
- 1547
- attesté en 1597
- date inconnue

à ses fonctions s'élève à près de 150 000 livres, soit environ un quart de la valeur estimée de l'édifice en 1773. Si l'on ajoute les sommes investies après l'incendie de 1704, nous atteignons le tiers du prix de vente proposé.

En 1723, d'importants travaux de restauration sont entrepris dans les pièces réhabilitées suite à l'incendie, pour un montant de 25 500 livres <sup>11</sup>. Les documents relatifs à cette campagne mentionnent de nombreux détails architecturaux. Dans la salle d'audience, les murs sont rebâties en moellons avec angles et chainettes de pierre tous les six pieds. On refait également les trois fenêtres donnant sur la rue Poitevine, qu'on agrémente comme celles de la salle du Conseil d'une double fermeture, avec des panneaux de petit vitrage côté extérieur et de grands carreaux en fer blanc côté intérieur. Enfin, la voûte est remontée en arc-de-cloître, avec, en-dessous de son départ, une corniche ornée d'un cadre d'architecture ; on agrémente le tout d'une mansarde équipée de lucarnes et complétée par une couverture d'ardoise. La Tournelle est également concernée : sa fenêtre sur la cour est abaissée afin de réaliser un balcon. La grande salle est pavée à neuf. Dans la première chambre des Enquêtes, on rétablit une charpente en arc-de-cloître, que l'on recouvre de

11. A.D.Gir. C 1147.





deux couches de plâtre destinées à faire l'illusion de la pierre ; au milieu, est prévu un cadre contenant des ornements, avec une corniche à sa base. Ce devis comporte également des interventions dans l'espace dédié aux prisons, principalement des restaurations des carrelages, planchers et l'entretien de la fosse.

L'espace carcéral est directement concerné par les travaux de 1728 sur le donjon de l'Arbalesteyre, suite à l'infiltration des eaux de pluie à travers les carreaux de la plate-forme, qui commence à endommager la maçonnerie. Les murs de la tour du Roi montrent eux aussi des faiblesses, dues au fait que les particuliers occupant les maisons installées contre la maçonnerie y ont creusé des étagères<sup>12</sup>. En 1730, les parties concernées sont rétablies en pierres de taille sur toute l'épaisseur du mur, et non plus en moellons.

En 1733, c'est la Chancellerie qui fait l'objet d'une série de restaurations, suite à des plaintes sur l'état des poutres qui sont pourries ou encore des tapisseries qui sont déchirées. On décide donc de refaire le plafond et de le recouvrir de plâtre, alors que des panneaux de bois sont installés pour masquer les tapisseries. Afin d'agrémenter le tout, on décide de peindre les murs couleur azur parsemés de fleurs de lis couleur or.

En 1736, une restructuration importante est opérée au sein des chambres du palais<sup>13</sup>. Les officiers de la Table de Marbre se plaignent dès 1732 des conditions dans lesquelles ils travaillent, plaintes confirmées par une commission qui constate, le 14 mars 1734, que l'entrée du service se fait difficilement, les planchers et les poutres sont pourris, les tapisseries déchirées et les fenêtres trop petites. On décide donc de transférer ce service dans l'espace compris entre la porte d'entrée et la grande salle au deuxième étage, au-dessus du bureau des huissiers. Les documents rapportant cette opération entraînent plusieurs questionnements. En effet, la comparaison entre les informations de 1732/1736 et celles de 1704 montre que le bureau des huissiers vient occuper l'espace anciennement dédié à la chapelle, qui a été déplacée entre ces deux dates et installée contre le mur sud de la grande salle. Le document précise également que cette redistribution s'accompagne de la construction des deux escaliers contre le mur ouest de la grande salle au nord et au sud distribuant les étages supérieurs. Enfin, les greffes sont déplacées du premier au deuxième étage de la tourelle. On peut donc se demander si ces réaménagements ne sont pas l'occasion de surélever d'un étage ces deux ensembles au sud-est et au nord-est de la grande salle. Si plusieurs éléments semblent aller dans ce sens, un plan joint au dossier laisserait penser à une restructuration de l'espace au-dessus de l'ancienne chapelle.

Une nouvelle campagne de travaux de construction en 1740 vient modifier la structure de la partie centrale du palais, destinée aux bureaux du Présidial, ses officiers se plaignant

que les murs sont lézardés<sup>14</sup>. Ce corps de bâtiment s'élève sur trois étages, prenant appui semble-t-il sur une structure déjà existante, sans que l'on ait d'autres éléments pour la caractériser. On ouvre une série de baies sur la cour, dont la hauteur décroît au fur et à mesure que l'on s'élève, ainsi que des fenêtres sur la grande salle pour les deuxième et troisième étages, et l'on prévoit la création de sept cheminées ornées. La couverture est réalisée en tuiles canal pour un meilleur écoulement des eaux de pluie depuis la grande salle jusqu'à la cour. La pièce accolée au sud de ce nouvel espace, préexistante du moins jusqu'au deuxième étage, est peut-être surélevée d'un niveau supplémentaire à cette occasion ; en effet, ce sont les seuls corps de bâtiments présentant cette élévation pour l'ensemble de l'édifice. Il s'agit de la dernière grande phase de construction du palais. Dès lors, les différentes interventions ne sont que des rapides remises en état, principalement dans l'espace dédié aux prisons, dont la vétusté favorise les maladies et les évasions.

En effet, en 1742, des travaux sont engagés suite à la constatation d'une brèche faite par les prisonniers dans un des murs<sup>15</sup>. On décide donc de renforcer et de surélever les murs, par-dessus lesquels les prisonniers s'évadent, et de refaire à neuf la couverture de la chapelle des prisonniers. Ces derniers profitent de la présence des ouvriers pour mettre le feu au donjon, incendie rapidement contrôlé et sans conséquence. Ils parviennent à nouveau en 1754 à percer un mur pour sortir par une des maisons accolées au palais donnant sur la rue des Bahutiers, à l'ouest<sup>16</sup>, alors qu'en 1755 le concierge se plaint que les sièges des latrines ont été arrachés<sup>17</sup>. Une nouvelle plainte de 1757 met en avant l'état déplorable de la partie carcérale du palais, allant jusqu'à mettre en danger la vie des prisonniers, du concierge et des guichetiers présents, puisque l'on constate que l'un des sièges des latrines, ayant pourri, est tombé sur le pavé et que les voûtes s'effondrent. L'entrepreneur qui remporte l'adjudication pour la réalisation de ces travaux est Pierre Bellard, souvent cité dans les interventions réalisées dans les prisons du palais. Aussi est-il peut-être lié par un contrat d'entretien valable pour un certain nombre d'années, comme c'est le cas pour Martial Mauvais, couvreur, qui reçoit le 15 février 1731 l'entretien de la couverture des prisons pour six ans, du 1<sup>er</sup> janvier 1731 au 31 décembre 1736, pour un salaire de 120 livres par an.

12. A.D.Gir. C 1147 pour 1728 et 1730.

13. A.D.Gir. C 1149 pour 1733 et 1736.

14. A.D.Gir. C 1148/1149.

15. A.D.Gir. C 1148/1149.

16. A.D.Gir. C 3666/1148.

17. A.D.Gir. C 1148 pour 1755 et 1757.

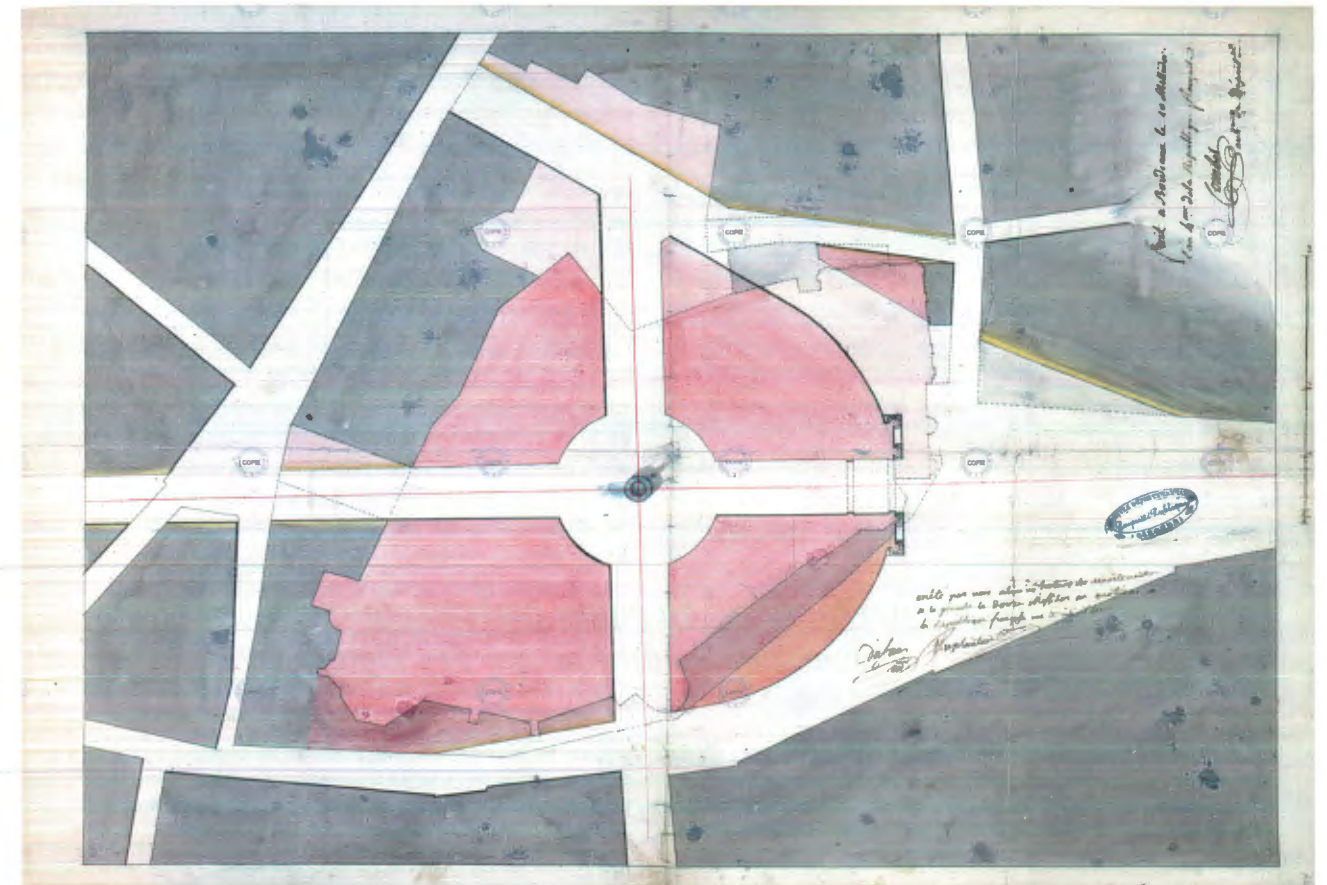


Fig. 11. – Combes Louis, « Palais de l'Ombrière », 10 messidor an IV (AD33, 2Fi 50-bis).

### Destin du palais à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle

Face à l'état du bâtiment et aux dépenses engendrées, de nombreuses voix s'élèvent pour demander le transfert des prisons et des cours vers d'autres lieux mieux adaptés.

Le procureur général propose dans une lettre du 18 juillet 1770 d'envoyer une partie des prisonniers vers le château du Hâ. La suppression du collège de la Madeleine en 1772 laisse des bâtiments vacants au cœur de Bordeaux<sup>18</sup>. Une lettre patente de mars 1773 prévoit donc d'y regrouper les différentes juridictions éparpillées dans la ville : le bureau des Finances, la cour des Aydes et le Parlement. Les anciens bâtiments doivent être vendus. On propose pour le palais de l'Ombrière un prix de 600 livres par toise pour 1 000 toises de terrain, soit un total de 600 000 livres. Plusieurs éléments permettent d'établir des comparaisons : l'ancien hôtel de la Monnaie, faisant face au palais, vers les berges, reçoit une estimation moyenne de 470 livres la toise ; un commentaire ajouté dans la marge précise que le prix moyen courant dans ce quartier est de 400 livres la toise, la surcote venant de la présence de beaucoup de matériaux réutilisables, charpente, pierres, plomberie...

Ces projets ne sont pas concrétisés, le Parlement et les prisons restent à l'Ombrière jusqu'à la Révolution, alors que les dépenses d'entretien continuent à se multiplier. Tous les ans, à partir de 1777, l'ingénieur des Ponts et Chaussées de la généralité de Bordeaux, Valframbert puis Brémontier à partir de 1784, établit un récapitulatif des sommes dépensées pour l'entretien du palais<sup>19</sup>. Ces comptes sont tenus sans interruption du 1<sup>er</sup> janvier 1777 au 31 décembre 1789 ; seule l'année 1786 est manquante. Ces sommes sont classées par type d'intervention, maçonnerie, charpente, verrerie, ferrures, mais la localisation des travaux n'est pas précisée.

Le 3 novembre 1789, le Parlement est mis en vacation, et sa suppression définitive est promulguée le 6 septembre 1790, accompagnée de la mise sous scellés des portes des services concernés. L'Ombrière, rebaptisée palais Brutus, conserve un rôle administratif jusqu'en 1793, où il ne sert plus

18. A.D.Gir. C 3732 pour l'ensemble du dossier sur le projet de transfert des prisons et du Parlement.

19. A.D.Gir. C 1982.



alors que de prison. À partir de là, de nombreux projets sont présentés afin de restructurer le quartier, mais aucun d'eux ne prévoit de conserver l'édifice. Sont conservés plusieurs plans, réalisés principalement par Louis Combes. Le premier, daté du 10 messidor an IV (26 juin 1796)<sup>20</sup>, prévoit d'ouvrir l'espace par deux voies se coupant à angle droit au centre de l'ancien palais, l'une d'orientation est/ouest, l'autre nord/sud, avec au point d'intersection une place circulaire agrémentée d'une fontaine (fig. 11). L'impasse au nord du palais, aujourd'hui impasse des Argentiers, doit être prolongée afin de faire la jonction avec la rue des Bahutiers. La forme du palais est totalement absorbée dans le réaménagement global de l'îlot. Habitué des projets monumentaux et des places au sein de l'espace urbain, l'architecte envisage plusieurs éléments rehaussant la solennité de cet espace. Le deuxième projet, présenté le 1<sup>er</sup> ventôse an VI (19 février 1798)<sup>21</sup>, est nettement moins ambitieux que le précédent, prévoyant

uniquement le percement d'une rue est/ouest. Aucune de ces propositions n'est retenue, et l'emplacement est finalement vendu aux enchères le 17 germinal an VI (6 avril 1798). On commence la démolition du palais<sup>22</sup>.

Grâce à l'incendie de 1704 et aux multiples travaux et réparations très documentés subis par le palais tout au long de son dernier siècle d'existence, grâce également aux plans et gravures disponibles, nous avons pu reconstituer dans le détail ce qu'était le palais de l'Ombrière au XVIII<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, nous ne disposons que de très peu de documents de ce type pour les siècles antérieurs. C'est donc par force que nous sommes contraints de travailler sur un château médiéval à partir de la documentation du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec cette question : quels furent les bâtiments médiévaux d'origine, les adjonctions et modifications au cours de ces sept siècles ?

## Du donjon médiéval au palais parlementaire, les phases de construction du château de l'Ombrière

### Le château des ducs d'Aquitaine

#### Phases de construction du *castrum* (fig. 12)

La première mention du palais de l'Ombrière, datée de 1080, évoque une tour à proximité de la confluence entre le Peugue et la Garonne, soit à une quarantaine de mètres à l'extérieur de l'angle sud-est de l'enceinte gallo-romaine<sup>23</sup>. Comme le montrent les plans du XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'agit d'une grosse tour rectangulaire d'environ 18 m sur 14 m, à contreforts plats, cinq sur la longueur et quatre sur la largeur. Les murs présentent une épaisseur de 2,6 m. Au centre de la pièce se trouve un massif de maçonnerie, destiné à porter les planchers des étages. On note également la présence d'une vis dans l'angle sud-est, au dernier niveau.

Nous ne savons pas si cet emplacement avait été occupé auparavant, cependant plusieurs éléments sembleraient aller dans ce sens. Des fragments antiques ont été retrouvés à l'occasion des démolitions du palais ou de fouilles archéologiques dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle. On peut également rapprocher le cas bordelais de celui d'autres villes présentant des caractéristiques similaires d'installation de palais ou édifices ducaux à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou au début du XII<sup>e</sup>. Le palais de justice de Poitiers, ancien palais comtal, fut bâti sur l'emplacement d'un capitole romain, sa face occidentale étant édifiée sur l'ancienne enceinte gallo-romaine. Dans la même idée, le palais du duc de Berry à Bourges fut lui aussi construit sur les substructures d'un édifice antique très important. Y a-t-il eu une occupation

mérovingienne ? Charles Higounet parle d'un ensemble de 184 monnaies d'or mérovingiennes et wisigothiques retrouvé en novembre 1803, lors de la démolition d'une vieille maison près de la porte de l'ancien palais. Malheureusement, aucun inventaire ne fut établi à ce moment-là<sup>24</sup>. Frédéric Boutoulle voit principalement dans le choix de cet emplacement des considérations politiques et fiscales, faisant remarquer que les coutumes levées sur le vin apparaissent, dans les textes, au même moment<sup>25</sup>.

Le château se développe au XIII<sup>e</sup> siècle, en parallèle à l'extension urbaine que connaît Bordeaux à cette époque. Le palais devient le siège de l'administration anglaise. Nous savons par les travaux de Frédéric Boutoulle, de Sandrine Lavaud et d'Ézéchiél Jean-Courret<sup>26</sup> que plusieurs *domus* y sont bâties. Nous savons également que lors de l'enquête de 1236-1237 diligentée par Henri III, le château comprend déjà plusieurs chambres,

sans pouvoir déterminer si ces chambres se trouvaient dans la tour ou dans d'autres bâtiments. La première mention connue de la porte du palais date de 1242, alors que la partie la plus ancienne de la grande salle, le vaisseau oriental, daterait d'après 1255. Le tout est entouré de fossés.

Les informations se font plus nombreuses pour le XIV<sup>e</sup> siècle, notamment grâce aux comptes de connétables. Si la charge est créée pour la Guyenne dès 1253 par Henri III, ce n'est qu'à partir de 1293 que le Parlement fait obligation aux connétables en fin de charge de se présenter à l'Échiquier de Londres pour y rendre leurs comptes et en subir la vérification. Ils sont donc dans l'obligation de réaliser un inventaire du palais, placé sous leur juridiction. Malheureusement, beaucoup ont été perdus.

En 1303, lorsque les Anglais reprennent possession des lieux après la « parenthèse » française, ils procèdent à la construction de ce qui semble être le vaisseau occidental de la grande salle du château<sup>27</sup>. À cette occasion, le texte mentionne la présence d'une chambre et d'une dépendance où se trouvait le bureau du contre-rollier avant l'arrivée des Français. S'agit-il des pièces situées entre la grande salle et la tour du Roi, soit la chambre d'audience et la chambre du Conseil sur les plans du XVIII<sup>e</sup> siècle ? L'étude du rez-de-chaussée pourrait le laisser penser : sous cet ensemble se trouve un espace non utilisé, de même que sous le vaisseau le plus ancien de la salle, alors que la partie datant de 1303 est bâtie sur un ensemble de caves. Le texte prévoit de plus la construction d'une dépendance sur la place devant le palais pour y stocker des engins laissés par les Français et exposés aux intempéries. Ce document évoque également une cuisine et des celliers.

La première mention de la chapelle du palais date de la même période. Dans un texte de 1304<sup>28</sup>, Édouard I<sup>er</sup> demande que soient payés les gages dus à Richard Frenche, qui succède à Richard Specks, pour la chapelle du château ducal, comme ses prédécesseurs. L'existence de la chapelle est donc antérieure à cette date. Les inventaires des connétables précisent plusieurs éléments à l'intérieur de cette chapelle. On sait avec certitude qu'à partir des années 1310, elle accueille deux autels richement décorés, l'un dédié à saint Édouard, l'autre à saint Thomas martyr. On sait également que le trésor et l'ensemble des objets liturgiques y étaient conservés<sup>29</sup>.

En 1317, le connétable Richard de Elsefelld décide de démolir puis de reconstruire la tour du Roi, soit la tour sud-ouest du palais. Cette opération entraîne une importante contestation de la part des contemporains, estimant que ces travaux ne sont pas nécessaires, puisque cette tour, qui est en réalité la tour d'angle de l'enceinte antique, est encore solide. De plus le coût engendré est élevé. Édouard II ordonne d'y consacrer 200 livres tournois par an pris sur les revenus de la connétable jusque



Fig. 12. – L'Ombrière au Moyen Âge, essai de périodisation des structures (plan : AMBx, X-U 9).

l'achèvement des travaux<sup>30</sup>. Ces travaux sont toujours en cours en 1324, comme le montre un texte du 12 mai<sup>31</sup> : sous le prétexte que le roi en avait besoin pour les travaux du château, le prévôt de l'Ombrière aurait saisi des pierres que des citoyens de la ville avaient fait venir à leur propre usage, mais les aurait par la suite revendues pour son profit personnel. Ces bâtiments semblent être complétés quelques années plus tard par la construction des tours de l'entrée<sup>32</sup>. Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le *castrum* atteint ainsi l'extension des plans du XVIII<sup>e</sup> siècle. On peut y ajouter, grâce à l'inventaire du connétable John de Stratton, dans les années 1380, la présence d'un « jardin », ainsi que d'une « terrasse » où sont entreposées treize grosses pièces de plomb, quatre pièces d'albâtre et le sceau d'argent de la cour supérieure d'Aquitaine, utilisé pour les affaires judiciaires, ce qui rend peu probable une terrasse en extérieur<sup>33</sup>.

### Les fonctions du *castrum*

Les espaces du *castrum* tendent à se spécialiser à la fin du Moyen Âge. Cinq fonctions se détachent, dont la principale est le siège de l'administration anglaise. On ne sait pas avec

20. Louis Combes, « Palais de l'Ombrière », 10 messidor an IV. A.D. Gir. 2Fi 50-bis.

21. Louis Combes, « Plan de l'emplacement du Palais Brutus, dite de Lombrière, avec le percé d'une rue projetée arrêté par l'administration départementale », an VI. A.M.Bx, X-U 1.

22. Sur la vente et la division de l'emplacement du palais de l'Ombrière, voir Régaldou-Saint Blancard 2007.

23. Pour la période XI<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, voir Boutoulle, 2003.

24. Higounet 1963, p. 209-213.

25. Boutoulle 2003, p. 65.

26. Lavaud et Jean-Courret 2009, II, p. 74.

27. TNA, E. 101-159, dans AHG, 1925-26, n° LXVI, p. 15-16.

28. GR, C 32/35, m. 30, dans AHG, 1871-72, n° XIII, p. 24.

29. TNA, Pipe roll 14, Ed. II, 48 v° dans AHG, 1925-26, n° LVI, p. 15-16.

30. GR, C 61/35, m. 12.

31. GR, Ed. II, 16 mai 1324. Cité dans Gardelles 1972, p. 106, et Renouard 1965, p. 230.

32. Gardelles 1972, p. 106.

33. Wright, 1980, p. 274 et 283-284.



certitude si tous les conseils siégeaient et si tous les officiers avaient leur bureau dans le palais de l'Ombrière, mais il est certain que le château était le centre des services financiers du duché et le siège des officiers du roi-duc, principalement le sénéchal et le connétable. Un texte du règne d'Henri IV fait mention d'un atelier monétaire au sein du château de l'Ombrière au début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>. Le roi nomme en effet à vie Estephen Sponiet, marchand et bourgeois de Bordeaux, à l'office de « garde de la monnaie frappée dans le château de Bordeaux »<sup>35</sup>.

La seconde fonction est la défense, caractérisée par la présence d'un donjon, même si son rôle est surtout symbolique, et d'un fossé. Rappelons également la construction de cette dépendance pour abriter les engins (*ingenia*) laissés par les Français. Différents aménagements vont également dans ce sens. En 1314, de nouveaux *ingenia* dits fixes sont installés, complétés par d'autres, présentés comme mobiles sur roues, et par des palissades<sup>36</sup>. Les comptes des connétables laissent également apparaître des équipements militaires. John Ludham en 1372-1373 mentionne la présence de deux grosses chevilles de fer pour les grands engins et d'un ensemble d'armes mobiles composé de sept arbalètes et 420 carreaux<sup>37</sup>.

La troisième fonction du palais est la fonction carcérale. La première mention de la présence de prisons à l'Ombrière date de 1319. Un certain Ramon Séguin est nommé « gardien de la prison de la tour du château de Bordeaux », le tout couplé à celui de « gardien de la tour du château du roi ». Ces prisons se trouvent dans la tour de l'Arbalesteyre, qui conserve tout de même d'autres fonctions, puisqu'une distinction est établie entre le rôle de gardien de la prison de la tour et gardien de la tour<sup>38</sup>. Cette fonction carcérale s'accompagne du stockage des saisies. L'inventaire de John de Stratton fait notamment état de la présence de dix tonneaux de vin faisant l'objet d'un litige entre trois bourgeois et conservés jusqu'à ce qu'une sentence soit rendue<sup>39</sup>.

Le palais a également un rôle de dépôt des archives et des objets de culte. Les inventaires des connétables sont sur ce point extrêmement détaillés. Les objets liturgiques et autres vêtements sacerdotaux sont conservés dans la chapelle. John de Stratton nous dit que les archives sont entreposées dans la chambre du connétable, même si la plupart ont été perdues lors de l'occupation française de 1294-1303.

La dernière fonction est la fonction résidentielle. Nous avons vu la présence de *domus* bâties dans l'enceinte du *castrum*. Il semble que celles-ci soient destinées entre autres à loger les officiers recevant une charge au palais, à l'image d'un certain John de Ellerker qui reçoit le 8 mars 1338 plusieurs maisons pour sa famille dans le château de Bordeaux, accompagnées d'une charge de « victuailles et monnaies du roi »<sup>40</sup>. Les rois-

ducs préférèrent, quant à eux, l'archevêché à l'Ombrière quand ils viennent à Bordeaux, comme Henri III et son fils Édouard au XIII<sup>e</sup> siècle ou le Prince Noir en 1355.

La dernière mention du palais sous la domination anglaise est un acte dressé par Jean Talbot le 4 février 1453 dans la chapelle<sup>41</sup>. Quelques mois plus tard, le roi d'Angleterre perd Bordeaux et l'Ombrière, qui entrent dans la mouvance du roi de France.

## Le siège du Parlement de Guyenne

### Les aménagements du palais (fig. 7 à 10)

La première séance du Parlement de Guyenne se tient le 12 novembre 1462 au palais de l'Ombrière, choisi pour accueillir cette nouvelle institution. Afin de marquer une rupture avec l'occupation anglaise et de s'imposer comme le nouveau maître des lieux, le roi fait refaire en 1509 l'ensemble des toitures du palais à la mode française, en ardoise, alors que les Anglais utilisaient la tuile. Il en profite pour ajouter un clocher en plomb au-dessus de la grande salle<sup>42</sup> (fig. 2).

Ces travaux sont notamment financés par la participation des villes placées dans la mouvance de Bordeaux. Ces villes sont souvent réticentes, devant également entretenir leurs propres édifices et fortifications. C'est ainsi qu'en 1523, suite à une demande des habitants de la ville de Saint-Émilion, la régente Louise de Savoie exempte ces derniers de toute participation aux frais engendrés par quelque travail que ce soit aux fossés et châteaux de Bordeaux, précisant que ce n'est là que la confirmation officielle d'un état de fait<sup>43</sup>. On a également recours aux amendes et gains de justice. Le 17 janvier 1570, 75 protestants condamnés à mort doivent verser la somme totale de 10 000 livres qui sont destinées à des réparations dans le palais de l'Ombrière et la conciergerie<sup>44</sup>.

34. TNA, E 28/27, n°163.

35. Nous avons également la trace d'un autre monnayeur du château de l'Ombrière pour l'année 1723 (TNA, E 28/41).

36. TNA, E 101/165/2. Cité dans Gardelles 1972, p. 36 et 54.

37. Runyan 1974, p. 253-254.

38. GR, C 61/33, m. 16.

39. Wright 1980, p. 283-284, pour les saisies et les archives.

40. GR, C 61/50, m. 16.

41. Société de l'École des Chartes, n°38, 1877, p. 9.

42. AD 33, E, notaires. Minutes de Bontemps, 51-1, fol. 82, dans AHG, 1870, n°XII, p. 125-126.

43. AHG, n°XXXI, p. 465-466.

44. A.D.Gir. B. Parlement : Minutes d'arrêts, 1570, dans AHG, 19-871-72, n°XIII, p. 426.

Il est vrai que les dépenses ne cessent de se multiplier. Au fur et à mesure que l'administration se complexifie, le palais de l'Ombrière a de plus en plus de difficultés à tenir son rôle. En 1546, le Parlement demande la construction de salles pour accueillir la chambre de Tournelle et la Seconde chambre des Enquêtes nouvellement créées<sup>45</sup>. Cette demande est appuyée le 27 juillet 1547 par une ordonnance du roi Henri II qui se plaint d'un mauvais fonctionnement de la justice et d'une mise en danger des prisonniers du fait de la vétusté des locaux<sup>46</sup>. Ces deux pièces nouvelles trouvent leur place au nord de la tour du roi au premier étage. Puis de nouveaux travaux sont entrepris en 1592 sur la charpente et la couverture, *sans lesquels le palais serait inhabitable*<sup>47</sup>. Un nouvel incendie touche le palais en 1597, sans que l'on ait d'autres précisions. Comme pour 1704, on ne prévoit que la réfection des salles endommagées.

Un nouveau devis du 27 mars 1624 constate que les geôles sont devenues inhabitables, les détenus s'évadant par les latrines et les immondices qui crouissent apportant des maladies<sup>48</sup>. On propose donc la construction de trois nouveaux corps de logis, après destruction de certains éléments dont les matériaux doivent être réutilisés, sans que l'on ait d'autres informations. On prévoit pour le premier corps de logis un ensemble de deux étages, de 29 pieds de long sur 14 de large et 12 de hauteur. Le rez-de-chaussée est destiné à accueillir une chapelle voûtée, alors que l'étage reçoit deux chambres, équipées chacune d'une cheminée et d'une fenêtre. La chapelle doit avoir trois arceaux sur piliers vers la cour, fermés à hauteur des dits piliers par un mur. À proximité de la chapelle doit être établi un privé voûté de 12 pieds de long sur 7 de large. Au-dessus de la voûte doit être créé un tuyau montant jusqu'à 20 pieds de hauteur, afin d'évacuer les odeurs. On prévoit au bout de la chapelle la construction d'un escalier de pierre de taille, de 7 pieds de large sur 14 de longueur, pour accéder à l'étage supérieur et à la galerie desservant les deux chambres. À cet ensemble sont ajoutées deux chambres, l'une basse, l'autre haute, de 27 pieds de longueur sur 12 de largeur, ayant chacune une cheminée, auxquelles sera accolé un privé. Le deuxième corps de logis est également bâti sur deux étages de 12 pieds de hauteur. Le rez-de-chaussée est destiné au concierge des prisons, avec fenêtre et cheminée. Afin d'assurer l'accès de cette chambre à la cour dans laquelle se trouve le puits, on bâtit un passage voûté, à côté d'une autre pièce servant également de prison. L'étage reprend la distribution du rez-de-chaussée : une première pièce carrée de 20 pieds de côté avec fenêtre et cheminée, à côté de laquelle on installe un cabinet, et une autre chambre avec cheminée et fenêtre. Le troisième corps de logis, composé de deux chambres basses et deux chambres hautes, est ouvert de chaque côté sur une cour, la cour du palais d'un côté (avec le puits), la cour des prisons de l'autre. L'ensemble des couvertures doit être réalisé en tuiles et les murs blanchis.

Ces bâtiments sont complétés en 1669 de nouvelles salles venant occuper l'espace laissé libre entre les prisons et la grande salle, dans le but d'y regrouper les archives conservées jusqu'alors dans des endroits jugés inadaptés. On prévoit une élévation sur trois étages, s'appuyant sur les murs déjà existants. Le rez-de-chaussée se compose d'une cave voûtée construite sous l'escalier d'accès au premier étage, dont l'entrée se fait par un grand portail donnant sur une galerie pavée dont la façade doit être ornée des ordres toscans et doriques, avec des frises d'ailes couronnées et les armes royales. Certaines pièces de ce nouvel ensemble sont carrelées, les autres planchées en chêne. Les fenêtres sont vitrées, certaines ferrées.

La même année, le roi de France Louis XIV demande des comptes au Parlement sur les charges de fonctionnement du palais. Ce dernier s'exécute dans les mois qui suivent, ce qui montre le coût, non pas des travaux qu'on pourrait dire occasionnels, mais bien de l'entretien quotidien du bâtiment<sup>49</sup>. Un certain nombre d'artisans reçoivent un salaire pour entretenir l'édifice sur l'année. Un charpentier reçoit 150 livres pour l'année 1669, un serrurier 200 livres... mais rien ne semble suffire au maintien du palais en état, comme en témoigne une nouvelle campagne de travaux en 1690. Afin d'accueillir à nouveau le Parlement jusque là en exil, quatre contrats sont passés entre le 28 et le 29 septembre pour remettre en état le bâtiment. Les toitures sont réparées ou refaites à neuf sur la quasi-totalité de l'espace consacré à administration, de même que les vitres. Le mur du corridor entre la Seconde chambre des Enquêtes et sa buvette doit être totalement rebâti et recouvert de lambris. Enfin, les sols de la Tournelle et des greffes sont refaits en carreaux de terre cuite.

### Vie et ambiance du palais

L'ambiance qui régnait dans le palais peut être évoquée à partir des nombreuses plaintes enregistrées par le Parlement.

Plusieurs activités commerciales se déroulent dans l'enceinte même du palais, comme nous le montre l'exemple d'Étienne Paris, mercier, qui se plaint à plusieurs reprises d'entraves à son commerce<sup>50</sup>. On sait par un arrêt du Parlement du 26 novembre 1510 qu'il a reçu une ferme de dix ans sur

45. AHG, 1861-62, n° III, p. 464.

46. A.D.Gir. B 26, dans AHG, 1870, n° XII, p. 130. Le roi précise concernant les prisonniers que *plusieurs sont tombés en grandes maladies, desquelles souvent sont decedés avant avoir l'expédition de leurs proces*.

47. A.D.Gir. C 4087.

48. A.D.Gir. C 4216 pour les campagnes de 1624 et 1669.

49. AN, G. 7 131, dans AHG, 1898, n° XXXIV, p. 357-370.

50. A.D.Gir. B. 9, dans AHG, 1870, n° XII, p. 127-128.



la vente de mercerie et autres marchandises le 13 septembre 1509, qu'il exerce notamment *en la salle du palais*, plus précisément au niveau des piliers. Il se plaint de la présence d'autres merciers sur les lieux, qui lui contestent cette exclusivité et y vendent également leur produits. Une ordonnance du Parlement du 4 janvier 1563 ordonne aux huissiers et sergents royaux de se saisir des marchands qui vendent au palais sans y être autorisés<sup>51</sup>. Des marchands prennent également place dans le grand escalier menant à la salle, c'est-à-dire dans l'ensemble des espaces accessibles au grand public.

De nombreux domestiques sont eux aussi présents dans ces espaces, attendant le retour de leur maître qui fait ses affaires dans le palais. Leur comportement inapproprié et bruyant est souvent pointé. Un arrêt du Parlement du 2 décembre 1545 constate en effet que les pages et les valets sont coutumiers d'insolences envers les personnes qui fréquentent le palais, allant souvent jusqu'à la violence physique et l'extorsion d'argent, et sont à l'origine d'importants désordres, par des cris et exclamations, aussi parce qu'ils s'y installent pour jouer aux cartes ou aux dés. Le Parlement prévoit donc à leur encontre coups de fouet, amendes, voire emprisonnement<sup>52</sup>.

Peut-on considérer le palais comme sale et mal fréquenté ? Ainsi le décrit Charles Perrault dans son *Voyage à Bordeaux* en 1669. « Nous vîmes le Palais des plaideurs qui consiste en une salle assez médiocre qui a une rangée de piliers par le milieu qui fait deux allées de différentes largeurs, le tout sale et malpropre, de même que les chambres qui sont petites, obscures et sales presque autant qu'à Poitiers »<sup>53</sup>. Cette remarque tend à montrer que, malgré les multiples travaux et aménagements réalisés, la plupart des pièces restent privées de fenêtres et d'aération et que la foule qui se masse dans ces espaces confinés renforce l'impression de saleté et d'étouffement. Méfions-nous cependant des jugements souvent hâtifs de Charles Perrault.

Pour autant, le mémoire de 1669 laisse entrevoir l'immense foule qui peuple chaque jour les salles du palais. Le simple fonctionnement de la chapelle requiert un grand nombre de personnes : trois messes y sont dites quotidiennement, l'une par les Carmes, une autre par le chapelain du palais et la troisième par les Irlandais ; on peut y ajouter la présence occasionnelle des musiciens le jour de la rentrée parlementaire et de la Saint-Yves, le 11 novembre et le 19 mai, et des prêtres de la paroisse Saint-Pierre qui viennent célébrer les messes quatre fois par an lors de jours « solennisés ». Puis le mémoire énumère dans une liste non exhaustive les magistrats et officiers qui siègent au palais, à travers le coût des bougies et autres cierges. S'y trouvent messieurs les gouverneurs et présidents, l'intendant, les conseillers du Parlement, les trésoriers de France, les secrétaires de la chancellerie, les chapitres présents autour de la

chapelle, soit le doyen et les chanoines, les prébendiers et le bedeau, les huissiers et greffiers. Tout ce monde circule dans le palais, au milieu des marchands et autres personnels, chacun accompagné de son valet ou de son page. On peut ajouter à tout ceci l'ensemble des menus métiers qui contribuent à la bonne marche du palais et du Parlement, ceux qui nettoient le palais, les blanchisseurs, les gardes, les valets pour le dîner des officiers, l'imprimeur, l'horloger... Pour que le tableau soit complet, il ne faut pas oublier tous ceux qui tournent autour des prisons, le serrurier, le médecin, le chirurgien et l'apothicaire. Le mémoire omet dans son inventaire les différents concierges aussi bien des prisons que du palais, qui vivent sur place avec leur famille, les dames de la charité qui possèdent un local au rez-de-chaussée ainsi que tous les condamnés et avocats qui un jour ont franchi le seuil de l'Ombrière.

L'histoire du palais de l'Ombrière commence par une tour élevée, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, en avant du rempart antique, donjon rectangulaire à la confluence de la Garonne et du Peugue. Cette tour est complétée au fur et à mesure par un ensemble de bâtiments, qui accueillent à partir du début du XIII<sup>e</sup> siècle l'administration ducal anglaise. Au début du XIV<sup>e</sup>, la constitution générale du palais est en place, vaste ensemble appuyé sur le rempart antique, encadré de deux tours, le donjon d'une part, la tour du Roi de l'autre, le tout entouré d'un fossé.

À partir de 1462, le Parlement de la Guyenne française siège dans le palais, accompagné d'un certain nombre de services. Dès lors, les textes ne cessent de mentionner le mauvais état général du bâtiment, mais surtout de la conciergerie, dont les prisonniers s'évadent aisément. Cette tendance se renforce pour culminer au XVIII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs campagnes de travaux marquent pourtant la période moderne, souvent pour accueillir de nouvelles chambres, alors que le palais subit deux incendies, l'un en 1597, l'autre en 1704.

La vétusté du palais s'accroît dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à mettre en danger l'intégrité physique des personnes dans le bâtiment et en-dehors ; malgré les efforts importants consentis pour le maintenir en état, les dégradations ne font que s'accroître. La Révolution marque la fin de l'Ombrière. Vendu en lots le 6 avril 1798, le château, vestige d'un autre temps, est détruit et son emplacement totalement repensé. Le palais est oublié.

51. A.D.Gir. B, *Arrêts*, dans *AHG*, 1887, n°XXV, p. 340-341.

52. A.D.Gir. B. 9, dans *AHG*, 1870, n° XII, p. 129-130.

53. Perrault 1909, p. 179.

## Bibliographie

- Boutouille 2003 : Boutouille, Frédéric. « Enceintes, tours, palais et *castrum* à Bordeaux du XI<sup>e</sup> siècle au milieu du XIII<sup>e</sup> d'après les textes ». *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2003, tome XCIV, p. 59-75.
- Gardelles 1972 : Gardelles, Jacques. *Les châteaux du Moyen Age dans la France du Sud-Ouest ; la Gascogne anglaise de 1216 à 1327*, Genève, Droz, 1972.
- Higounet 1963 : Higounet, Charles. *Bordeaux pendant le haut Moyen Age. Histoire de Bordeaux*, tome II. Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1963.
- Lavaud et Jean-Courret 2009 : Lavaud, Sandrine, et Jean-Courret, Ézéchiél, dir. *Atlas historique de Bordeaux*, Pessac, Ausonius, 2009.
- Régaldo-Saint Blancard 2007 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « À propos du palais de l'Ombrière à Bordeaux ». *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2007, tome XCVIII, p.41-50.
- Renouard 1965 : Renouard, Yves. *Bordeaux sous les rois d'Angleterre. Histoire de Bordeaux*, tome III. Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1965.

## Sources publiées

- AHG : *Archives Historiques de la Gironde*, tome I à 58, Paris, Éd. Aug. Aubry, 1859-1936.
- Perrault Charles, *Voyage à Bordeaux 1669*, Paris, Renouard, 1909
- Gascon Rolls (GR). *Rôles gascons*, tome I à IV, Paris, Imprimerie nationale, 1885-1962 et *The Gascon roll project*, [www.gasconrolls.org](http://www.gasconrolls.org).
- Runyan Timothy. « The constabulary of Bordeaux: the accounts of John Ludham (1372-73) and Robert de Wykford (1373-75) – Part I ». *Medieval studies*, 1974, tome XXXVI, p. 215-258.
- Runyan Timothy. « The constabulary of Bordeaux: the accounts of John Ludham (1372-73) and Robert de Wykford (1373-75), part II ». *Medieval Studies*, 1975, tome XXXVII, p. 42-84.
- Wright J. Robert. « The accounts of John de Stratton and John Gedeney, constables of Bordeaux 1381-90; an edition with particular notes on their ecclesiastical and liturgical significance ». *Medieval studies*, 1980, tome XLII, p. 238-307.





## *Les résidences aristocratiques médiévales de Sallebœuf*

Marianne Lecat

La commune de Sallebœuf est située dans l'Entre-deux-Mers girondin, à seulement quelques kilomètres à l'est de Bordeaux (fig. 1). Ce vaste plateau sédimentaire est drainé par de nombreux cours d'eau et affluents de la Dordogne et de la Garonne qui le limitent au nord et au sud. Ce paysage naturel a permis l'installation à Sallebœuf d'un habitat dispersé sur les hauteurs, à proximité de cours d'eau, notamment celui de l'Estey qui traverse la commune pour rejoindre le Gestas, affluent de la rive gauche de la Dordogne (fig. 2). Le bourg actuel de Sallebœuf est situé au cœur de la commune et s'est développé autour de l'église primitive, détruite puis reconstruite à quelques centaines de mètres à l'est au XIXe siècle. Depuis les années 1980, l'attractivité économique de la ville de Bordeaux a fait de l'Entre-deux-Mers bordelais une zone résidentielle qui a engendré la construction de nouveaux lotissements autour de ce bourg, ce qui a eu pour conséquence une croissance constante de la population<sup>1</sup>. La commune de Sallebœuf est riche en vestiges archéologiques de natures diverses allant de l'époque préhistorique à l'époque contemporaine qui attestent d'une occupation du sol continue<sup>2</sup>. Outre l'église disparue, l'époque médiévale est bien représentée à Sallebœuf par plusieurs résidences aristocratiques connues depuis le XIXe siècle grâce aux travaux de différents chercheurs<sup>3</sup>. Nous nous intéresserons particulièrement aux mieux conservées d'entre elles : La Tour, Le Rétoiret, Les Mandins

et La Salle, réparties dans un même périmètre, à l'est du bourg de Sallebœuf<sup>4</sup> (fig. 2). Ces résidences ont fait l'objet en 2014 d'un mémoire de master en archéologie dont la préparation a combiné prospection pédestre, archéologie du bâti pour les vestiges encore en élévation, ainsi que l'étude d'un lot de mobilier céramique<sup>5</sup>. Certaines méthodes d'acquisition de données, comme notamment le relevé GPS et la photogrammétrie ont permis de mieux comprendre les sites du Rétoiret et de la Tour. L'étude archéologique s'est révélée essentielle car si les sources écrites nous renseignent un peu sur les familles nobles possessionnées à Sallebœuf, il est difficile de déterminer les résidences qu'elles pouvaient occuper.

1. Dernièrement, ce sont plus d'une centaine de logements qui ont été bâtis non loin du bourg, près de l'ancien lavoir.
2. Sur l'actuelle place Carnot se tenait l'ancienne église paroissiale et son cimetière - héritier d'une nécropole mérovingienne - utilisé jusqu'au XIXe siècle.
3. Drouyn, 1848 à 1876 ; Ribadieu, 1856 ; Guillon, 1869 ; Piganeau, 1897 ; Biron, 1928. Dans un mémoire de recherche nous leur avons consacré une historiographie en 2014.
4. Nous ne parlerons pas du site dit du « Château » aujourd'hui totalement disparu ni de celui des Mousses, classé parmi les mottes castrales depuis le XIXe siècle, qui doit être retiré de la liste des résidences aristocratiques car il semble plutôt être un pigeonnier d'époque moderne.
5. Lecat, 2014.



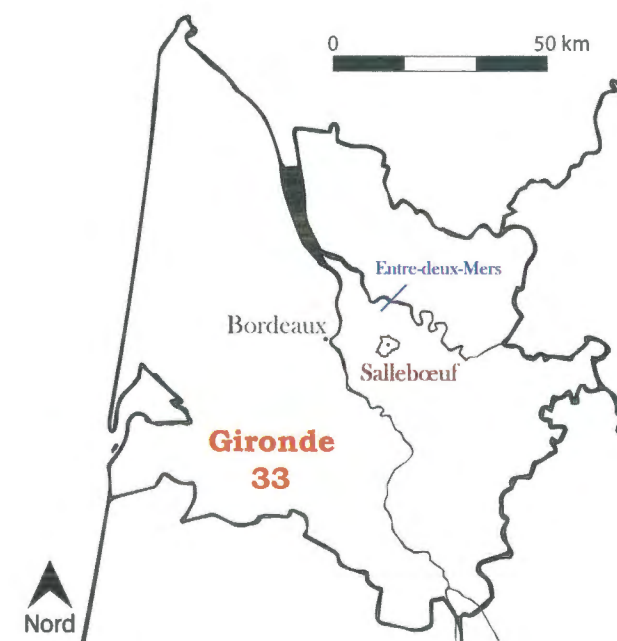


Fig. 1. - Localisation de la commune de Salleboeuf (Lecat, 2016).

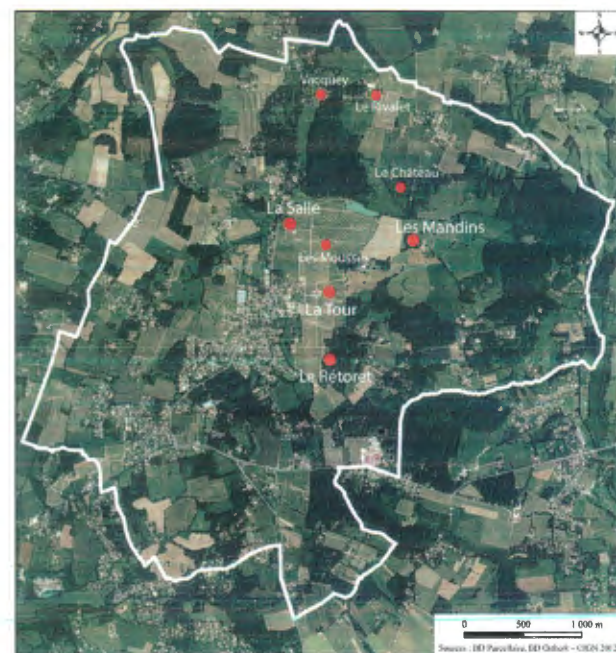


Fig. 2. - Localisation des sites dans la commune de Salleboeuf (Coutelier ; Lecat 2016).

## Le contexte aristocratique de Salleboeuf au Moyen Age

Si leur nombre peut surprendre, il est important de préciser que ces sites ne sont pas forcément tous contemporains les uns des autres. Ces derniers ont été bâtis dans des contextes politiques différents. Au Xe siècle, l'Entre-deux-Mers se situe dans le comté de Bordeaux, rattaché au siècle suivant au duché d'Aquitaine. Les ducs d'Aquitaine ont donné des autorisations de construction d'habitat aux seigneurs et nobles de la région. Toutefois, il est probable que ces seigneurs n'aient pas tous eu cette autorisation pour bâtir une résidence fortifiée. Les nombreux conflits ont permis à quelques seigneurs locaux de construire ces résidences afin de se protéger contre d'éventuelles attaques, mais surtout d'asseoir leur autorité sur un ou plusieurs territoires. Au XIIe siècle, le mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri II Plantagenêt place l'Entre-deux-Mers et, plus généralement, le duché dans les biens du roi d'Angleterre. Un grand nombre d'autorisations par le roi-duc de constructions de domus fortis est mentionné dans les textes au XIIIe siècle<sup>6</sup>. Le 15 février 1312, Jean de Bourg reçoit l'autorisation de construire une « maison forte » dans la paroisse de Salleboeuf<sup>7</sup>. Même si les données sur l'habitat sont quasi inexistantes, il est possible de mettre en lumière plusieurs familles nobles importantes ayant des liens directs et indirects avec les résidences étudiées<sup>8</sup>.

6. La question des termes employés dans les documents anciens a été traitée au colloque de Chauvigny en 2012. F. Boutouille précise que l'autorisation de fortification est « un élément marquant (...) de l'aristocratie laïque de cette période ». S. Faravel évoque le terme de *domus*, qui est la partie fortifiée de la résidence. Boutouille, 2014, p. 604 ; Faravel, 2014, p. 625.
7. *Rôles Gascons*, t. IV, p. 233, n° 624 : ... dilecto nobis Johanni de Borgh. quod ipse quandam domum fortem seu fortalitium in parochia de Salobeu construere possit et illud sic constructum tenere sibi et heredibus ...
8. Dans sa *Guyenne Militaire*, Léo Drouyn a retranscrit un document mentionnant les seigneurs de Cumont comme propriétaires du château de Salleboeuf en 1336. Il rajoute que d'après des titres de la famille de Cumont, le château de Salleboeuf leur appartenait depuis 1280. Il s'agit en fait d'une erreur due à une homonymie : le « château de Salleboeuf » dont il est ici question correspond à un manoir périgourdin appelé « Salleboeuf », fief de la paroisse de Cumont dans le canton de Sainte-Aulaye dans le Périgord comme le montre une note d'érudition conservée aux Archives Départementales de la Gironde dans le fonds d'Arlot de Saint-Saud (A.D.Gir., 9 J 52). Cette paroisse possède le même nom que la famille seigneuriale qui l'occupait. D'après ces nouvelles données, il semble possible d'écarter la famille de Cumont des seigneurs du site de La Tour, de la paroisse de Salleboeuf.

## La famille de Salleboeuf

À la fin du XIe siècle et au début du XIIe, une famille de Salleboeuf est attestée dans les textes. Elle est représentée par Milon et son épouse Rixende<sup>9</sup> qui semblent faire partie de l'aristocratie locale<sup>10</sup>. On retrouve Milon dans un acte daté de 1107-1118 aux côtés de Montet de Salleboeuf<sup>11</sup>. Leur lien de parenté n'est pas précisé, ni leurs possessions. Un acte daté de 1126-1147 nous permet de connaître les frères Airard et Amanieu de Salleboeuf, leurs biens étant encore inconnus<sup>12</sup>. Enfin, en 1274, dans l'hommage rendu par Pierre de Montpezat, on apprend que Bertrand de Salleboeuf possédait dans la paroisse un fief qu'il avait reçu de Pierre<sup>13</sup>. Après la fin du XIIIe siècle, la famille de Salleboeuf disparaît peu à peu des textes<sup>14</sup>.

## La famille de Montpezat

La famille de Montpezat est présente dans l'Entre-deux-Mers au moins dès la fin du XIe siècle<sup>15</sup>. Les premiers connus sont Armand Ier et Garsie Ier de Montpezat frères attestés entre 1079 et 1095<sup>16</sup>. Cette famille a dû s'implanter dans la paroisse de Salleboeuf à la suite du mariage d'Armand Ier de Montpezat avec la sœur de Milon de Salleboeuf<sup>17</sup>. Leur alliance a donné naissance à au moins trois fils connus par les textes : Milon, Armand II et Bertrand Ier<sup>18</sup>. Un acte du Grand cartulaire de La Sauve Majeure nous renseigne sur le fait qu'Armand II et Bertrand Ier de Montpezat<sup>19</sup> font partie des barons qui ont signé en 1121-1126 la charte de sauvegarde de l'abbaye de La Sauve Majeure<sup>20</sup>.

Dans la seconde partie du XIIe siècle, Garsie II de Montpezat, dont l'affiliation nous est inconnue, épouse une Laffereire, appartenant également à une famille de barons<sup>21</sup>. Au XIIIe siècle les Montpezat apparaissent souvent dans les *Recogniciones feodorum*, grâce à de nombreuses reconnaissances faites au roi d'Angleterre, mais pas toujours dans la paroisse de Salleboeuf. En 1236, P. de Montpezat reconnaît avoir des fiefs dans la paroisse de Salleboeuf, sans qu'il soit possible de les lier à une quelconque résidence<sup>22</sup>. Parmi les hommages nobles de 1274<sup>23</sup>, ceux de Pierre et Armand de Montpezat<sup>24</sup> concernent des fiefs donnés par le roi-duc dans la paroisse de Salleboeuf<sup>25</sup>. Pierre de Montpezat possédait « une maison, des hommes, des fiefs, des moulins, des terres, des landes, les droits de prélever des dîmes et des questes dans neuf paroisses »<sup>26</sup>. Il tenait aussi la haute et basse justice dans le secteur de Bonnetan<sup>27</sup>. Quant à Armand il avait, lui aussi « une maison, des hommes, des dîmes »<sup>28</sup> ainsi que les pouvoirs de haute et basse justice dans les paroisses de Salleboeuf, Bonnetan et Caillau<sup>29</sup>.

9. GCSM, n° 563, p. 316 : *Rixendis, coniux Milonis de Salabou...* Ce texte est sans date mais il est possible de le rapprocher à d'autres actes daté entre 1079 et 1095 (n° 555, p. 312, n° 181, p. 135).
10. Boutouille, 2001, p. 95.
11. GCSM, n° 420, p. 251 ; et son doublet n° 1053, p. 579.
12. GCSM, n° 455, p. 267 : ... *Airardus de Salabou et Amaneus frater ...*
13. *Recogniciones Feodorum* n° 544, p. 340 : ... *uno tribus feudis quod tenet Bertrandus de Salaboue, domicellus, de ipso milite, in dicta parochia et in parochiis de Calhau et Sancti Germani, quod feudum exceptum tenet idem miles de dominis de Torne ...* ; Léo Drouyn ne retient que Bertrand de Salleboeuf car il porte le même nom que celui de la commune. Drouyn 1865, XXVI.
14. AHG, t. XXI, p. 567 : *Petrus de Salbaure [Salaboue], domicellus, debet pro eo quod habet in decima de Calhau XVIII. d. Burd.* Document daté entre 1360 et 1371.
15. La paroisse d'origine de cette famille reste encore inconnue, mais de nombreuses hypothèses existent, tels que la commune de Montpezat incluse dans la seigneurie de Benauges, la commune de Montpezat-de-Quercy ou même Montpezat en Agenais. Soumy, 2004, p. 101 ; Bourrousse, 1883, p. 271. L'auteur commet de nombreux amalgames entre les deux derniers lieux, mais insiste cependant sur l'Agenais.
16. D'après F. Boutouille, cette famille peut être classée parmi les barons de l'Entre-Deux-Mers. Boutouille 2001, t. II, p. 1101.
17. GCSM, n° 444, p. 262 : *Bertrannus et Armannus [...] Milo de Salabo, avunculus eorum ...* Cet acte confirme le lien de parenté entre au moins Bertrand et Armand de Montpezat avec Milon de Salleboeuf leur oncle. ; Soumy, 2004, p. 101.
18. Boutouille, 2001, t. III, p. 1104 ; GCSM, n° 42, p. 62 : daté de 1121-1126 : *Bertrannus de Montpesad, Armannus frater eius ...* ; n° 444, p. 262 : sans date : *Milonis et Bertrani de Montpesat ...* ; n° 445, p. 262, sans date : ... *fratres scilicet Armandus et Bertrannus ...*
19. Boutouille, 2001, p. 317.
20. Soumy, 2004, p. 99 ; Bourrousse, 1883, p. 271 ; GCSM, n° 42, p. 62, 1121-1126 : ... *congregata multitudine baronum ac principum [...] Bertrannus de Montpesad, Armannus frater eius ...*
21. Boutouille, 2001, p. 317. D'après lui, il aurait vécu entre les années 1155-1182 et 1194-1204.
22. Bourrousse, 1883, p. 342. AHG, t. III, p. 125 : *En la parrochia de Salabeu, P. de Montpezat occupet los homes deu Castau...*
23. La même année, le 20 mars, Robert de Seuba Laura rend hommage pour une « demeure » dans la paroisse de Salleboeuf : *R. de Seuba Laura, juratus et requisitus si tenebat vel tenere debebat aliquid a domino duce Aquitanie, dixit quod non; tamen dixit quod habet in allodium terram in qua domus sua est in parochia de Salabeu, et casale de Borani de Fonte Salamon ...* RF, n° 534, p. 246.
24. RF, n° 544, p. 346 : ... *Petrus de Montepessato, miles, juratus et requisitus, dixit quod ipse habet et tenet et tenere debet a domino rege Anglie, ratione ducatus Aquitanie, domum suam et stagiam; item homines, questas, egrerias, feoda, milicias, res et alia jura et deveria que idem miles habet in parochiis de Salaboue et de Calhau ...* ; RF, n° 545, p. 347 : *Armandus de Monte Pisato, miles, juratus et requisitus, dixit et recognovit quod ipse habet et tenet a domino rege, ratione ducatus Aquitanie, et habere et tenere debet ab ipso domum suam et stagiam ubi ipse inhabitat et moratur in parochia de Salabeu; item, homines, questas et egrerias, jura [et] alia deveria, possessiones ac milicias que ipse per se (fol. 157 v) vel per alium habet et tenet et possidet in eadem parochia...*
25. Divert, 1984, p. 53.
26. Botineau, 1993, p. 27.
27. Boutouille, 2001, p. 285.
28. Botineau, 1993, p. 28.
29. Boutouille, 2001, p. 285.



Au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, la famille de Montpezat était représentée par les trois frères Pierre, Bertrand et Armand<sup>30</sup>. L'aîné de ces frères avait une fille<sup>31</sup>, Trenqualéon de Montpezat, qui s'est mariée avec Pierre de La Mote de Roquetaillade vers le milieu de ce siècle, et a apporté en dot des possessions de la paroisse de Salleboeuf. Trenqualéon de Montpezat payait la dîme à l'archevêché de Bordeaux pour les biens qu'elle possédait dans les paroisses de Salleboeuf et de Caillau, impôt qu'elle a continué à payer après la mort de son époux<sup>32</sup>.

### La famille de La Mote de Roquetaillade

La famille de La Mote de Roquetaillade appartient à une branche de la lignée de la famille de Got, Pierre - époux de Trenqualéon de Montpezat - étant le petit fils d'Elipide de Got, nièce de Bertrand de Got. Pierre de La Mote de Roquetaillade est aidé par son frère Amanieu, archevêque de Bordeaux, lorsqu'il lui était impossible de payer les diverses dépenses pour une « demeure » à Salleboeuf<sup>33</sup>.

Au début du XV<sup>e</sup> siècle, la famille La Mote de Roquetaillade paraît être encore très présente dans la paroisse. Puis, le « fief de Salleboeuf » semble passer au dernier des fils de Pierre de La Mote de Roquetaillade et de Trenqualéon de Montpezat, Guillaume-Arnaud. Un document daté du 25 juillet 1403 présente une vente d'une terre de Salleboeuf, confrontant à celle de Guillaume-Arnaud<sup>34</sup>. Le 1<sup>er</sup> février 1427 on relève la mention d'un *manse* se situant entre le fief de Bernard de La Mote de Roquetaillade, fils de Guillaume-Arnaud, et le fief de la Tour de Salleboeuf, - *lo feu de la tor de Salabeu*<sup>35</sup>. La famille de La Mote de Roquetaillade, très richement possessionnée à Salleboeuf est la seule à se maintenir jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle pour des raisons probablement économique, elle a dû vendre ses possessions à Martin Vacquey<sup>36</sup>.

### Les familles de Vacquey, de Gères et de Louppes

L'acquisition des possessions seigneuriales de la famille de La Mote de Roquetaillade, fait de Martin Vacquey, anciennement riche marchand bordelais<sup>37</sup>, le seigneur de la maison noble de La Salle et Tour de Salleboeuf<sup>38</sup>. Sa fille ou sa sœur, Trenquaine de Vacquey<sup>39</sup> a épousé Jean de Domingieux<sup>40</sup>, qui achète à son tour des terres sur la paroisse de Salleboeuf. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la famille de Vacquey tenait en coseigneurie, partagée entre les membres de la même famille, une grande partie de la paroisse<sup>41</sup>. Perrin de Vacquey, cousin de Martin Vacquey, est désigné seul héritier des possessions familiales de Salleboeuf en 1513 à la suite du décès de Jean de Domingieux et de Trenquaine de Vacquey<sup>42</sup>. En 1541, Jean de Vacquey<sup>43</sup> tenait en arrière-ban les maisons nobles de La Tour et Salle de Salleboeuf<sup>44</sup>. En 1571,

Gaston de Vacquey en était à son tour le seigneur<sup>45</sup>. Enfin, en 1577, Catherine de Vacquey a épousé Gabriel de Mérignac, à son tour désigné comme seigneur de Salleboeuf<sup>46</sup>. La famille Vacquey semble avoir tenu cette coseigneurie en sa possession jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>, jusqu'au mariage de la fille aînée des Vacquey à la famille de Gères.

Un document daté de 1594 présente Jean de Gères comme étant seigneur de Salleboeuf<sup>48</sup>. Enfin, la seigneurie liée à la maison noble de La Tour et Salle a été apportée en dot pour le

30. D. Frugier les place juste au début du XIV<sup>e</sup> siècle mais il n'existe aucune certitude. Frugier, 2001, t. I, p. 7.

31. Hypothèse proposée par D. Frugier, 2001, t. I, p. 7.

32. Pierre de la Mote de Roquetaillade décède vers 1361 ou 1362. *AHG*, t. XXII, p. 275 : ... *Domina Trenqualeon de Montepesato, debet pro decimis quas habet in parr. de Salabove et de Calbau, de uno anno, XXXIIIe s. VI. d. ...*

33. *AHG*, t. XXI, p. 411 : *Item, IIII die dictis mensis, solvi marescallo pro XXV. ferris habitis pro roncinis domini Petri de Mota et suorum sociorum, a prima die januarii citra, dando pro quolibet ferro III. obol. argenti, assendunt, computato leop. ut supra, VI. S. III. d. obol. predictorum.* De plus, il est stipulé au tome XXII des *Archives Historiques du département de la Gironde* à la page 658, que Trenqualéon de Montpezat « résidait assez souvent » à Salleboeuf.

34. A.D.Gir., H 634.

35. A.D.Gir., H 733.

36. Frugier, 2001, t. II, 7 ; *AHG*, t. III, 26 septembre 1499, ce document atteste du nouveau titre de Martin Vaquey (Baquey) : ... *Conoguda causa sia que cum noble home Martin Baquey, senhor de la maison noble et tour de Salebeuf, Entre-dos-Mars ...*

37. A.D.Gir., G 2727, fol 186. Ce document daté du 20 août 1477 du statut de Martin Vacquey : *honorable homme Martin Vacquey marchand de la paroisse de Saint-Michel et bourgeois de Bourdeaux...*

38. A.D.Gir., G 2727, fol 189. Testament daté du 6 avril 1500.

39. Elle est la sœur ou la fille de Martin Vacquey.

40. Il porte en 1513 le titre de seigneur de La Salle et Tour de Salleboeuf.

41. Frugier, 2001, p. 9.

42. A.D.Gir., G 2716, 13 juin 1513 : à la mort de Trenquaine de Vacquey ... *la salle de Salleboeuf tourne et soit délivrée et baillée à Perrin Vacquey...*

43. Fils de Marie de Lescourt et de Guillaume Vacquey, frère de Perrin.

44. *AHG*, t. VI, p. 266 : ... *Jehan de Vacquier, escuyer, seigneur de Beyssac, lequel a dict et declare qu'il tient en les paroisses de Beyssac, Montruchan, Saint-Loubes et Cameyrac, le nombre et quantité de trente cinq francx bourdellois de rente, laquelle rente est tenue sous l'arrière-ban pour les maison noble, tour et salle de Salleboeuf, lequel seigneur de Salleboeuf a accoustume fere ledit arrière-ban au Roi, tant pour luy que pour ledit seigneur de Beyssac ...*

45. *AHG*, t. I, p. 417 : *Gaston de Vacquey, écuyer, sieur de Salleboeuf, assista en 1571 au contrat de mariage de Gaston de Gères, seigneur de Camarsac, son parent.*

46. *AHG*, t. VIII, p. 530 : *Bail à fief d'une pièce de terre à Pompignac, par demoiselle Catherine de Vacquey, femme de Gabriel de Mérignac, écuyer, seigneur de Salleboeuf, à Vincent Constantin.*

47. A.D.Gir., 2 E 2751-2 E 2752 : ce sont les titres de famille de Vacquey aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

48. *AHG*, t. I, p. 410 : *Jean de Gères, seigneur de Salleboeuf, frère du seigneur de Camarsac.*

mariage de Magdelaine de Vacquey à la famille de Louppes à la toute fin de ce siècle<sup>49</sup>. Quant à la famille de Louppes, leur possession prenait en compte le site de La Tour ainsi que le village de Salleboeuf, et ils ont fait de la maison noble de La Salle leur demeure<sup>50</sup>.

Les Vacquey restent présents à Salleboeuf à l'époque moderne. Il existe dans la commune une demeure du nom de Rivalet, construite en 1628<sup>51</sup>, à plus d'un kilomètre du site de La Tour. Cet édifice a pu être l'une des résidences de la famille de Vacquey et a été progressivement remplacé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par le château Vacquey, construit à quelques centaines de mètres.

Au Moyen Age, les familles nobles de la paroisse de Salleboeuf ont souvent coexisté et noué des liens matrimoniaux. Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, il est impossible de leur attribuer une quelconque résidence. Au XIII<sup>e</sup> siècle, de nombreux membres de la famille de Montpezat ont rendu hommage au roi d'Angleterre pour des biens dans la paroisse de Salleboeuf, sans apporter des renseignements sur une résidence qui nous est connue. Au XIV<sup>e</sup> siècle, la famille de La Mote de Roquetaillade tient un grand nombre de biens dans la paroisse de Salleboeuf, dont une résidence qui est utilisée par Trenqualéon de Montpezat. Il est encore impossible de savoir de quelle résidence il s'agit, même si on peut supposer que le site de La Tour serait peut-être le mieux adapté comme résidence secondaire pour une dame de la noblesse. Aux siècles suivants, les familles de Vacquey, de Gères et de Louppes ont probablement résidé dans les demeures de La Salle, de Rivalet et de Vacquey.

### Les résidences aristocratiques

Si les résidences ont fait l'objet d'études dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les recherches entreprises ont permis de synthétiser les données anciennes et d'en apporter de nouvelles.

### Historiographie

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les résidences aristocratiques du Moyen Age ont intéressé les chercheurs<sup>52</sup>. En Aquitaine, la plus importante contribution est celle de Léo Drouyn, dans ses carnets de notes, articles et ouvrages traitant du patrimoine médiéval de la région. D'autres études sont moins connues, comme celles de J. Pellet pour la Commission des Monuments Historiques du département de la Gironde, d'Édouard Guillon<sup>53</sup>, d'Eugène-Edmond Delfortrie<sup>54</sup> ou d'Émilien Piganeau<sup>55</sup>.

Plus tard, entre les années 1960 et les années 2000, des études faites en France par des chercheurs de renom<sup>56</sup> ont amené une multitude de données, complétant ainsi les connaissances sur ce sujet. Les résidences aristocratiques les plus

étudiées sont celles du nord de la France, regroupées selon différentes catégories changeant selon les régions mais surtout selon les chercheurs. Cela peut expliquer le grand nombre de définitions sur les résidences aristocratiques, qui reflètent des réalités régionales mais ne sont pas applicables à la totalité du pays. De plus, il semble délicat de rassembler sous une même description des résidences qui ont été bâties par des individus différents pour des buts différents.

En Aquitaine, à partir des années 1960, les recherches ont porté sur la population lors de la guerre de Cent ans<sup>57</sup>, mais aussi sur l'histoire de la région pendant la période du Moyen Âge<sup>58</sup>. Ces études, bien qu'extrêmement importantes pour notre connaissance de l'histoire régionale n'ont fait qu'effleurer le sujet des résidences aristocratiques. L'étude de cet habitat dans la région bordelaise a repris dans les années 1970 sous l'impulsion de Jacques Gardelles<sup>59</sup>, qui a fait une synthèse des données connues en Aquitaine. De plus, la thématique de l'occupation du sol est devenue importante grâce à Jean-Bernard Marquette et a permis de mieux connaître les constructions médiévales de la région<sup>60</sup>. La question de l'habitat a été de plus en plus étudiée, et notamment l'habitat groupé<sup>61</sup>.

Les mémoires de recherches dirigés par Charles Higounet et Jean-Bernard Marquette ont été nombreux à prendre en compte l'habitat aristocratique<sup>62</sup>. Plus récemment, de nouvelles découvertes archéologiques sur ce type d'habitat ont été faites, tels que la fouille de la motte de Labrit<sup>63</sup> dans les Landes, la motte de Pineuilh<sup>64</sup> en Gironde, mais aussi le site du Castéra de Langoiran<sup>65</sup> en Gironde.

49. Frugier, 2001, p. 10.

50. A.D.Gir., 4 J 215, cette côte correspond au chartrier de la famille de Gassie pour la famille de Gères.

51. Lecat, 2014, p. 104.

52. À cette époque, ces études étaient faites par des chercheurs locaux.

53. Guillon, 1869.

54. Delfortrie, 1881.

55. Piganeau, 1897.

56. Bur, 1986 ; Boliard, 1969 ; Marquette, 1972 ; Debord, 2000.

57. Boutruche, 1963.

58. Higounet, 1971.

59. Gardelles, 1972.

60. Marquette, 1972.

61. Lecat, 2014, 23.

62. En 1973, Viviane Quintanilla réalise le premier mémoire sur les mottes castrales du Bordelais.

63. Fouillée et étudiée par Yann Laborie entre 1990 et 1995.

64. Intervention de l'INRAP en 2001. Il s'agit du site le mieux documenté archéologiquement en Aquitaine, daté de l'an mil.

65. Fouille programmée dirigée par S. Faravel depuis 2007.



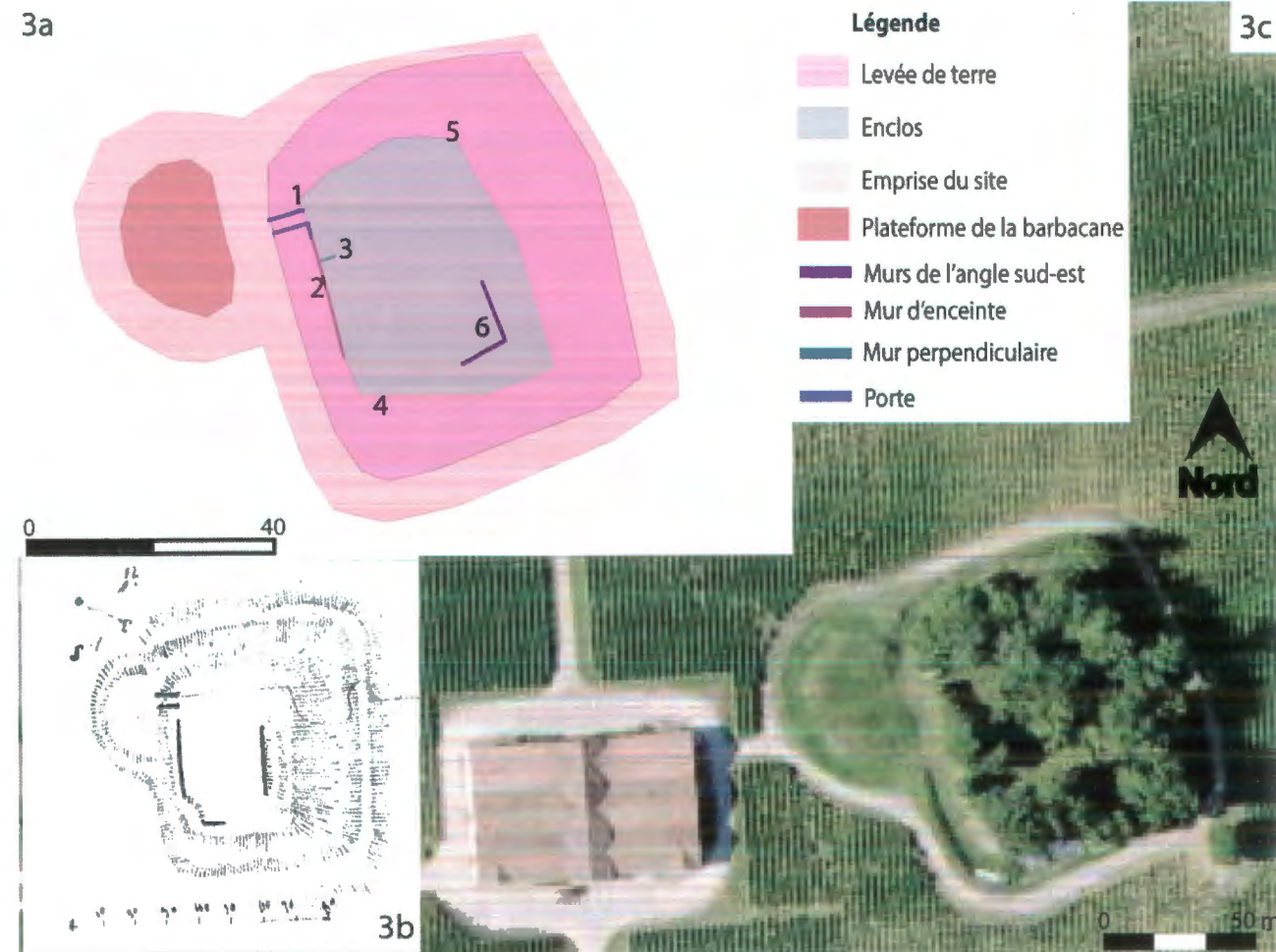


Fig. 3. - La Tour (Lecat 2016) : a- relevé GPS ; b- croquis de Léo Drouyn ; c- photographie aérienne.

### Le site de La Tour

Le site de La Tour est localisé au milieu de parcelles de vigne sur une hauteur dominant au nord-est du bourg de Salleboeuf. Il appartient au Château Pey La Tour, dont le chai se trouve à proximité immédiate (fig. 3c). Les propriétaires du vignoble ont défriché et aplani le terrain autour du site, puis installé dans le fossé sud-est un réseau d'évacuation de fonds de cuves entraînant le bétonnage de la partie extérieure de l'angle sud de ce fossé. Les altérations anthropiques, dues aux aménagements et aux fouilles du XIX<sup>e</sup> siècle voire du XX<sup>e</sup> siècle, ont dégradé le site qui est le seul de la commune à présenter des vestiges maçonnés médiévaux apparents. La fragilité de ce site et son état de conservation actuel ainsi que la rareté de ces élévations, nous ont incitée à le privilégier en matière de relevés. Après son abandon, il est fort probable que le site de La Tour ait aussi servi de carrière de pierres, car il ne reste que très peu de trace de son éboulement.

Des mesures ont pu être faites, ainsi qu'un plan du site, à l'aide d'un relevé GPS <sup>66</sup> (fig. 3a). Le site est composé de plusieurs lignes de défense isolant un enclos quadrangulaire de 35 m de long sur 25 m de large. La surface interne de l'enclos a été évaluée à 1200 m<sup>2</sup>. Levée de terre et fossé compris, la surface de l'enclos atteint 2980 m<sup>2</sup> alors que la totalité du site - avec l'enceinte, la barbacane, ainsi que les fossés - d'environ, 5100 m<sup>2</sup>.

Une levée de terre quadrangulaire entourée d'un fossé protège la quasi-totalité de l'enclos. L'angle nord-ouest de l'enclos est renforcé par une barbacane installée en avant d'une porte massive ruinée donnant accès à l'intérieur de l'enclos fortifié <sup>67</sup>. Cette barbacane semi-circulaire est composée d'une

66. Le traitement de ces points a été réalisé grâce à un logiciel de SIG, Quantum GIS.

67. L. Drouyn et J. Pellet ont observé et décrit ces vestiges au XIX<sup>e</sup> siècle. Pellet, 1845, f2 ; Drouyn, 1848, 1850, 1862, 1873.

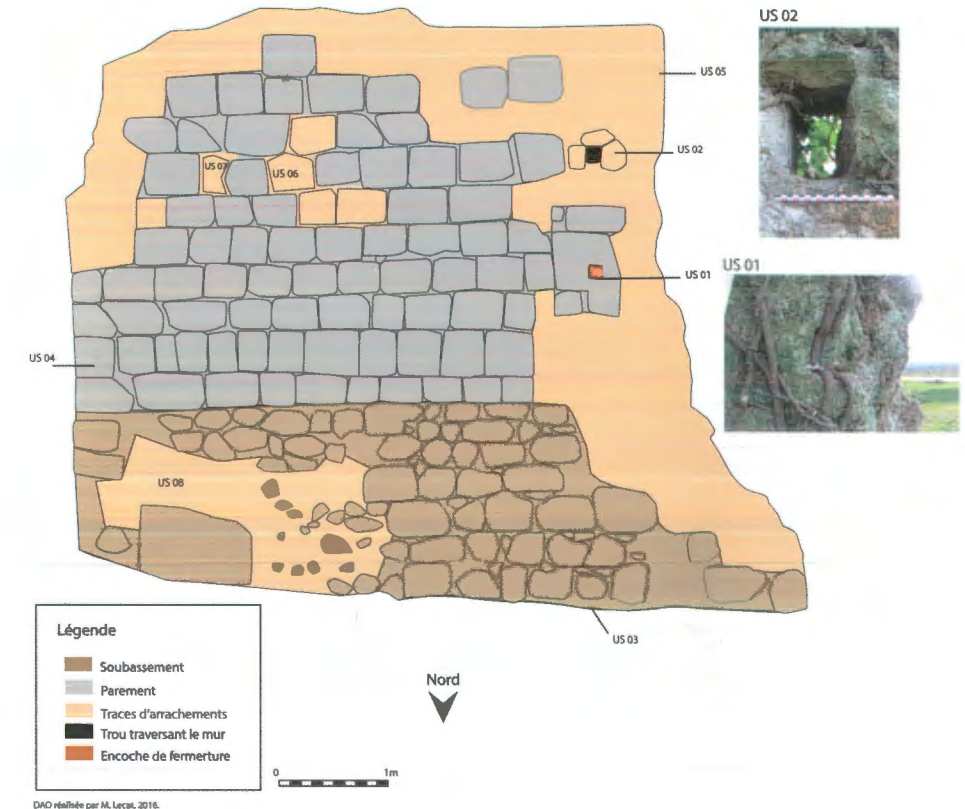


Fig. 4. - Relevé du parement du montant sud de la porte du site de La Tour (Lecat, 2016).

vaste plateforme de 345 m<sup>2</sup>, protégée par une dérivation du fossé entourant l'enclos. Le mur d'enceinte en pierre de taille et moellons prolongeant la porte au sud n'est pas protégé par la levée de terre mais seulement par le fossé. Cela semble étonnant puisque ces murs ne sont pas de construction massive et sont de faible épaisseur. La barbacane a cependant pu être considérée comme un élément suffisant pour la protection du flanc ouest du site.

À l'intérieur de l'enclos quadrangulaire, on observe plusieurs murs encore en élévation, correspondant probablement à des aménagements résidentiels. Par ailleurs, trois angles de murs construits avec les mêmes matériaux sont à signaler : un premier situé à l'angle sud-est dont les restes des élévations sont réduits, un second situé à l'angle nord-est et un troisième à l'angle sud-ouest. Le niveau de sol interne actuel est dû aux fouilles réalisées au XIX<sup>e</sup> siècle par les anciens propriétaires : elles ont provoqué des différences altimétriques pouvant atteindre 3 mètres <sup>68</sup>.

### Les vestiges de la tour porte

Léo Drouyn a décrit en 1848 la porte du site de La Tour comme voûtée en berceau plein-cintre <sup>69</sup> et pratiquée dans l'épaisseur d'une tour formant saillie sur la barbacane. Deux pierres assisées en saillie reviennent vers le montant sud, et

pourraient être les vestiges de l'arrachement de l'arc placé en avant du couloir de la porte d'entrée, comme le proposait Léo Drouyn dans un croquis <sup>70</sup>.

Une étude de bâti a été réalisée sur les montants internes de la porte, les montants externes étant hors de portée d'étude car cachés par la levée de terre défensive et la végétation (fig. 4 et fig. 5). Malgré leur état de ruine, ces derniers offrent encore des détails architecturaux intéressants.

Le parement interne (US04 <sup>71</sup>) du montant sud est le plus détérioré (fig. 4). En effet, les traces d'arrachements sont nombreuses, altérant considérablement la structure (US05 à 08). Ainsi, le soubassement du mur (US03) s'est en partie effondré du côté ouest (US05). Ce dernier était composé de moellons de tailles variables et de mortier friable. Toutefois il est possible de retrouver la limite occidentale du mur. On repère le niveau primitif du sol de la porte matérialisé par la

68. Les relevés altimétriques montrent 3 m de différence.

69. Drouyn, 1865, XXV.

70. Drouyn, 1848, 78.

71. US : Unité stratigraphique. Ce sont les éléments architecturaux qu'il est possible de différencier selon les phases et les périodes de construction et les éléments bâtis qui ont disparu.



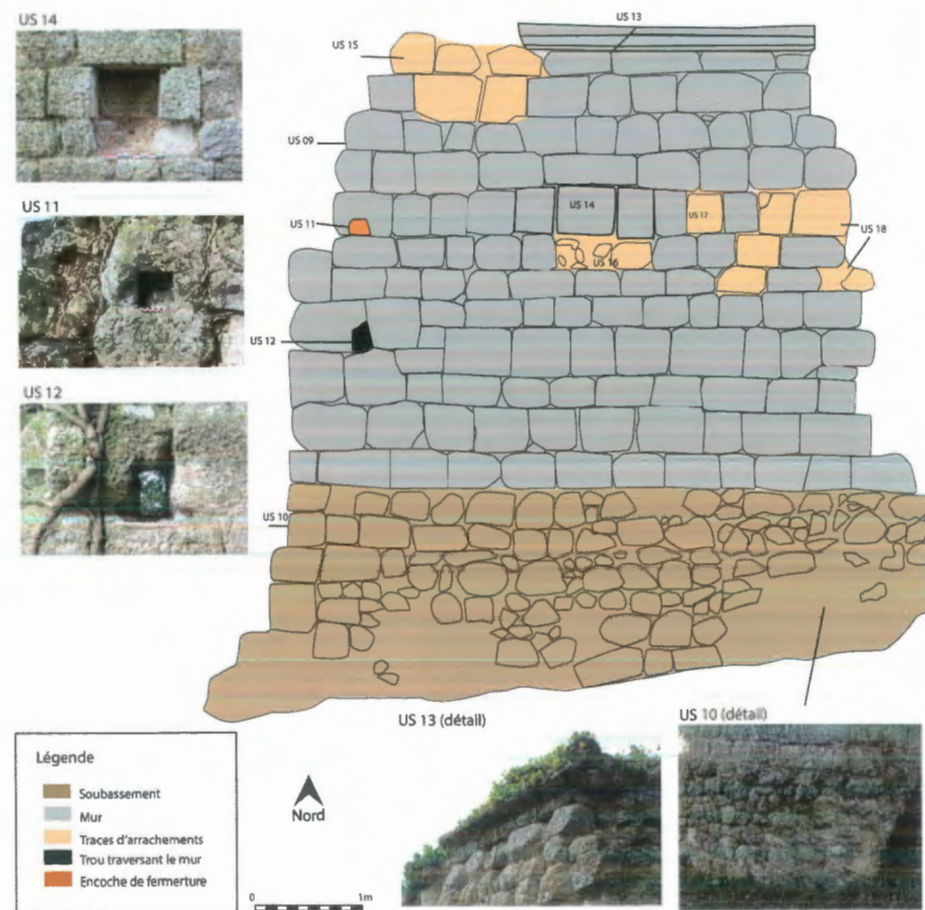


Fig. 5. - Relevé du parement du montant nord de la porte du site de La Tour (Lecat, 2016).

présence d'un ressaut net entre la partie inférieure du mur et son soubassement. Ce sol a disparu à la suite d'une fouille du XIX<sup>e</sup> siècle réalisé par Honoré de Sclafer. Le mur est composé d'un parement de pierres de taille et d'un blocage de moellons liés par un mortier dur. Le parement est assis et alterne lits de pierres de taille carrées et rectangulaires. On observe sur la partie ouest du mur la marque partielle d'une encoche (US01) pratiquée dans une pierre de taille. À la verticale de cette encoche, à environ un mètre au-dessus, des pierres plates et régulières à l'intérieur du blocage sont disposées de manière à créer un trou (US02) traversant le mur.

Le parement interne (US09) du montant nord de la porte a subi moins d'altérations et présente moins de traces d'arrachements (US15 à 18) (fig. 5). Il est encore conservé sur la quasi-totalité de son élévation attesté par la présence des vestiges d'une corniche que Léo Drouyn avait pu décrire<sup>72</sup> (US13). Celle-ci apparaît encore sur la partie supérieure du mur et semble chanfreinée. Elle demeure cependant trop altérée (US15) pour qu'il soit possible de bien la caractériser.

Tout comme le mur sud, le mur nord présente un soubassement (US10) et un parement en tout point comparables dans leur construction. Le sol ancien de la porte est au même niveau que celui du mur sud. Dans l'élévation, on distingue une niche (US14) placée au milieu du mur. Actuellement, deux pierres de parement surmontées d'un linteau encadrent une cavité carrée, une pierre plate de même nature que celles du parement servant de fond. Cette niche n'est pas complète à cause d'un arrachement (US16) sur sa partie inférieure qui pourrait correspondre à l'emplacement de la pierre formant la base de la niche. Comme sur le montant sud, on remarque la présence d'un trou traversant (US12) et d'une encoche (US11). Ces deux éléments architecturaux, contrairement à ceux du mur sud, sont en parfait état de conservation. En effet, le trou est délimité par des pierres de parement, ne laissant pas apparaître le blocage. Au-dessus de ce dernier, se trouve une encoche en bon état. Pour comprendre ce double système d'encoche et de

72. Drouyn, 1848, 78.

trou, il faut préciser qu'il est présent en vis à vis sur les deux murs internes des montants de la porte, à même hauteur, mais inversé sur chacun des montants : l'encoche du mur sud est placée en face du trou du mur nord et l'encoche du mur nord est placée en face du trou du mur sud. Il s'agit de trous barrières liés au système de fermeture de la porte (fig. 6).

Sur le flanc est du montant sud donnant sur la cour intérieure, il est possible d'envisager le départ d'un escalier, alors que sur le flanc ouest il n'existe que très peu d'élévation où n'est visible que l'extrême limite du mur.

### Les constructions à l'intérieur de l'enceinte

À l'intérieur de l'enclos, nous avons relevé les dernières traces visibles de bâti encore en élévation. La chose n'a pas été facile car il n'en reste que des vestiges en mauvais état ou recouverts par une végétation dense. Ces vestiges appartiennent soit à l'enceinte, soit aux constructions qu'elle abritait.

Un mur, parallèle au fossé ouest et accolé au montant sud de la porte, semble antérieur ou postérieur à ce dernier car aucune présence d'un chaînage entre eux n'a pu être observée (fig. 3, mur 2). Ce mur devait appartenir au mur d'enceinte bâti sur la levée de terre. Ce mur a certainement servi d'appui aux constructions aménagées à l'intérieur de l'enclos. On en a la preuve par l'existence d'un deuxième mur (fig. 3, mur 3) qui lui est perpendiculaire malheureusement en très mauvais état de conservation car une partie s'est détachée, menaçant de s'effondrer à tout moment<sup>73</sup>.

Dans la partie supérieure de la levée de terre au sud du site un angle de mur, très détérioré, a été mis à jour par des animaux mais aussi par des fouilles sauvages (fig. 3, mur 4).

Dans l'angle nord-est de l'enclos, on distingue le vestige d'un bâti massif (fig. 3, mur 5), réalisé dans le même appareil que les murs de la porte. Des fouilles clandestines anciennes ont dégagé partiellement cet angle de mur aménagé dans la levée de terre, il pourrait peut-être s'agir de soubassement d'une construction de grande taille. Léo Drouyn rapporte que le propriétaire de l'époque, H. Sclafer, réalisait des fouilles à cet endroit.

Sur la partie orientale de la cour intérieure se trouvent des alignements de murs pour le moins difficiles à interpréter en l'état. Le premier d'entre eux se limite à un alignement de pierres carrées ou rectangulaires de tailles moyennes, se trouvant à même le sol. Dans son prolongement, un second mur, plus long, est conservé sur deux assises construites avec le même appareil<sup>74</sup>. Un troisième mur, orienté est-ouest, construit avec le même appareil, semble former retour avec le précédent (fig. 3, mur 6). Ces vestiges, encore en élévation, semblent conservés sur une hauteur d'environ 1,60 m<sup>75</sup>. Au cours de ses



Fig. 6. - Proposition de restitution de la fermeture de la porte, vue depuis l'intérieur (Lecat, Comte, 2014).

visites, Léo Drouyn avait avancé pour ces vestiges l'hypothèse d'un « donjon », mais il semble cependant que les vestiges encore présents signalent un bâti moins massif, qui pourrait correspondre au bâtiment résidentiel du site.

D'après ces observations, la porte et les murs présents à l'intérieur de l'enceinte font partie d'une seule phase de construction puisque les matériaux et les techniques employés semblent similaires.

### Datation et interprétation

Des tessons de céramiques ont été découverts sur le site de La Tour (fig. 7). Certains de ces éléments ont été collectés à même le sol proche du mur de l'angle sud-ouest du mur d'enceinte. Leur état de conservation général est bon<sup>76</sup>. Le

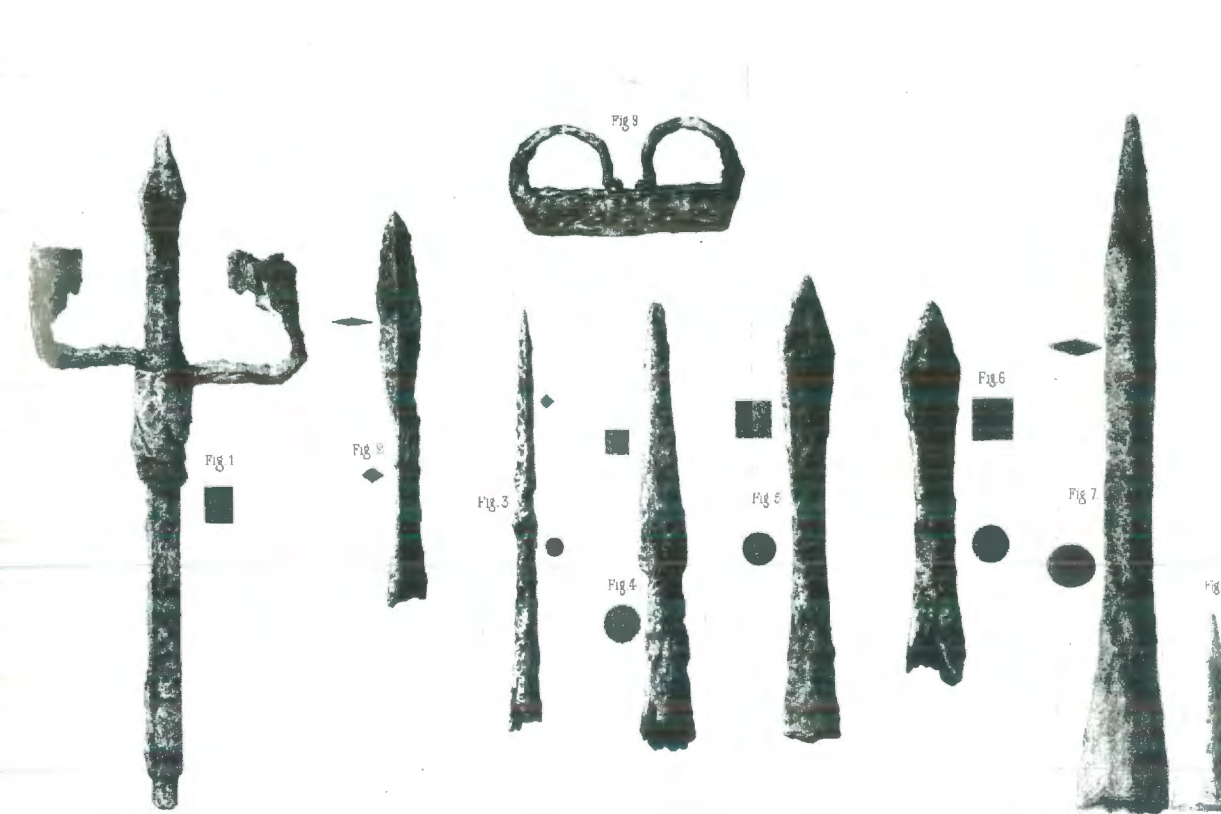
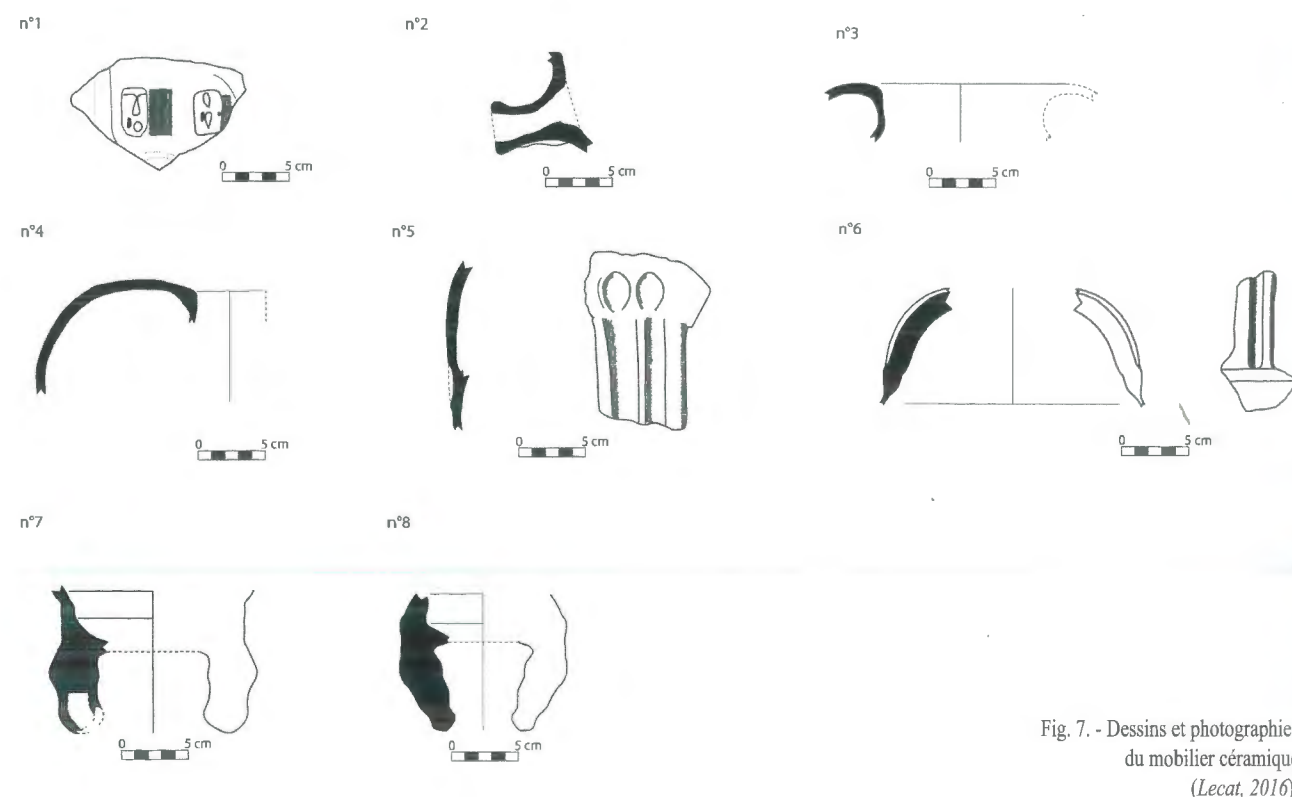
73. Ces murs ont été relevés au GPS mais les résultats sont peu probants.

74. Cette partie n'est visible qu'une certaine partie de l'année, notamment lors des premières gelées qui tassent la végétation.

75. Il est difficile de discerner clairement la hauteur et l'état de ce mur à cause de la végétation.

76. Il reste une incapacité à déterminer quel a pu être leur temps d'exposition aux intempéries.





nombre minimal d'individus dans ce lot est de huit. Il s'agit de trois anses avec rebord, un bec tubulaire et deux pieds. Les 2 individus restant sont une panse et une anse sans rebord, intéressants pour leur décor, mais ne pouvant pas être identifiés typo-chronologiquement avec certitude. Ces tessons appartiennent à une production locale, vraisemblablement celle du centre potier de Sadirac, à seulement 15 km de là. Cet échantillon retrouvé hors stratigraphie appartient au X<sup>IV</sup>e ou X<sup>V</sup>e siècle.

D'après Léo Drouyn, des objets métalliques ont été mis au jour par Honoré Sclafer lors de ses fouilles au X<sup>IX</sup>e siècle<sup>77</sup>. Une partie de ce mobilier a été publiée en 1881 par Eugène-Edmond Delfortrie<sup>78</sup>. Il précise alors que les agriculteurs ont retrouvé autour du site de nombreux objets métalliques, tels que des armes. Le mobilier qu'il publie est composé en majeure partie de traits d'arcs et d'arbalètes du X<sup>IV</sup>e siècle dont il réalise des photographies (fig. 8). Ce mobilier métallique n'a pas pu être retrouvé et n'a donc pas pu faire l'objet d'une étude précise. Cependant l'analyse de la photographie a permis de nouveaux éléments de datation.

Il s'agit principalement d'un lot de pointes de flèche et de carreaux d'arbalète qu'il est possible de dater des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles<sup>79</sup>.

Les études réalisées permettent de s'interroger sur la durée d'occupation du site de La Tour. Léo Drouyn émettait l'hypothèse d'un aménagement du site au X<sup>e</sup> siècle<sup>80</sup> basé sur l'identification du site de la Tour au *castrum* de Salleboeuf<sup>81</sup>. Cependant, il n'existe pour l'instant aucun lien direct fiable permettant d'identifier ce *castrum* avec l'un des sites fortifiés de la commune. Il faut attendre le X<sup>V</sup>e siècle pour disposer d'une mention directe du site de la Tour. Un document daté du 1<sup>er</sup> février 1427 situe un manse de la paroisse de Salleboeuf

77. Drouyn, 1862, p. 403.

78. Delfortrie, 1881, pp. 5-9.

79. Le carreau d'arbalète signalé fig. 3 pourrait être un trait d'arbalète utilisé pour la chasse daté aux alentours du XII<sup>e</sup> siècle. Serdon, 2005, 98.

80. Drouyn, 1848, p. 79.

81. *GCSM*, n° 555, *apud castrum quod dicitur Salaboi*.



entre le fief de Bernard de Lamothe, seigneur de Roquetaillade, et *lo feu de la tor de Salabeu* c'est à dire le fief de la Tour de Salleboeuf<sup>82</sup>. Ce texte ne nous permet pas de connaître le nom du propriétaire du site mais nous indique qu'il est alors à la tête d'une seigneurie foncière.

Au vu des caractéristiques morphologiques du site, telles que la forme quadrangulaire, le système défensif, la taille, l'emplacement et la topographie, ce site fossoyé appartient à la catégorie des maisons fortes de la fin du Moyen Age central. La porte encore en élévation montre des assises et des éléments architecturaux attribuables au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>83</sup>. Le mobilier archéologique présent sur le site atteste au moins d'une occupation entre les XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Il est impossible d'aller plus loin dans l'interprétation, que seules des données issues de fouilles archéologiques pourraient compléter. Des restitutions 3D sont proposées afin d'essayer de mieux comprendre l'organisation spatiale du site, grâce aux relevés GPS et photogrammétriques (fig. 6 et 9). Ces restitutions ne sont pour l'instant que des hypothèses qui s'appuient sur les observations de terrain et les descriptions de Léo Drouyn<sup>84</sup>. La hauteur des murs et de la tour porche sont fictifs et correspondent aux élévations encore en place. C'est également le cas pour la barbacane puisqu'en l'absence de trace de bâti, l'hypothèse d'une palissade en bois est plausible.

### Le site du Rétoiret

Le site du Rétoiret est localisé dans les bois de la ferme portant le même nom, non loin du site de La Tour, dans la partie sud-est de la commune de Salleboeuf (fig. 10). Les propriétaires ont aplani il y a une dizaine d'années la partie orientale du site, qui devait correspondre à une levée de terre et à un fossé, la détruisant par conséquent<sup>85</sup>. Aucune trace de constructions maçonnées n'est observable sur ce site recouvert d'une végétation dense. Toutefois, les variations du relief montrent plusieurs détails dont : un enclos, une levée de terre défensive, plusieurs lignes de défenses et une « basse-cour » sur le côté sud, légèrement en contre bas de l'enceinte principale. Un relevé GPS a été mis en place, comme sur le site de La Tour. La végétation est telle que seuls quelques-uns des éléments qui composent le site ont pu être relevés, dont l'enceinte quadrangulaire, le fossé est et la plateforme triangulaire. Le pied du site n'a pas pu être relevé, non plus que les limites de la « basse-cour » au sud. Le plan réalisé sur QGIS traduit donc moins la réalité de terrain que celui de La Tour. Le plan obtenu est donc beaucoup moins fiable mais a néanmoins été très utile pour évaluer les dimensions du site.

Le Rétoiret se présente comme une fortification de terre s'élevant sur la pointe d'un promontoire, ne présentant aucune trace de construction de pierre, reposant seulement sur un système de défense comprenant des levées de terre et des

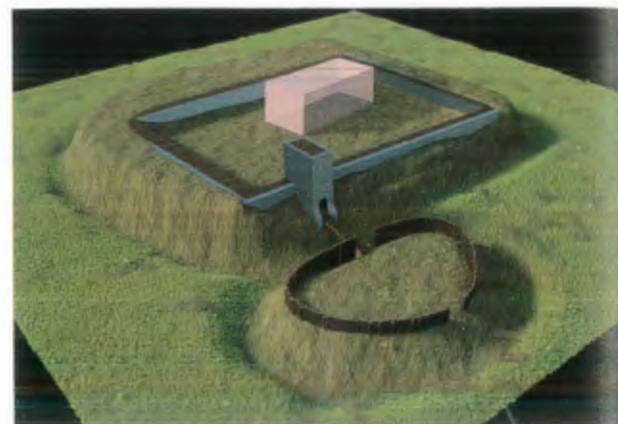


Fig. 9. - Proposition de restitution 3D du site de La Tour, d'après les données archéologiques (Lecat, Comte, 2016).

fossés<sup>86</sup>. Le pied du site est bordé par un ruisseau, situé à la limite de la clairière. À ce niveau, il est possible d'observer un palier où se trouvent un fossé protégeant le flanc oriental du site<sup>87</sup>, une levée de terre triangulaire et un niveau de circulation, ancien ou moderne<sup>88</sup> n'entourant pas la totalité de l'enceinte. Son mauvais état de conservation ne permet pas d'en connaître les limites. C'est par cet espace de circulation qu'on accède à l'enclos central de l'enceinte, mesurant environ 455 m<sup>2</sup>, englobé dans sa totalité d'une levée de terre, de forme quadrangulaire, où aucune trace de construction maçonnée n'a été observée. Bien que le relevé GPS présente une cour de forme ellipsoïdale, cela n'est pas la perception du terrain, où l'on peut remarquer un espace carré ou rectangulaire. Cet espace est entouré d'une levée de terre de taille variable selon les côtés, due aux altérations du terrain. Au sud, celle-ci est inexistante et s'ouvre sur un autre espace rectangulaire aux limites non définies, pouvant correspondre à une basse-cour. La levée de terre triangulaire est présente au nord du site, au niveau du palier, au pied de l'enceinte, séparé par un fossé. Cet aménagement est fortement altéré, ne laissant que très peu de traces, dont aucune de construction<sup>89</sup>.

82. A.D.Gir., H 733.

83. Voir le site de Bisqueytan à Saint-Quentin-de Baron à quelques kilomètres de la commune de Salleboeuf.

84. Présence de la tour porche à l'emplacement de la porte et localisation du donjon, ici en rouge pâle.

85. Structures décrites par Léo Drouyn.

86. Ces structures en terre sont observées par Léo Drouyn en 1848.

87. Il mesure environ 40 m de long, sa largeur n'a pas pu être mesurée.

88. Léo Drouyn ne fait pas de référence sur ce niveau de circulation.

89. Cette plateforme triangulaire mesure 17 m de long et 6 m de large, pour une surface d'environ 81 m<sup>2</sup>.

### Légende

- Niveau de circulation
- Levée de terre
- Enclos
- Levée de terre triangulaire
- Fossé

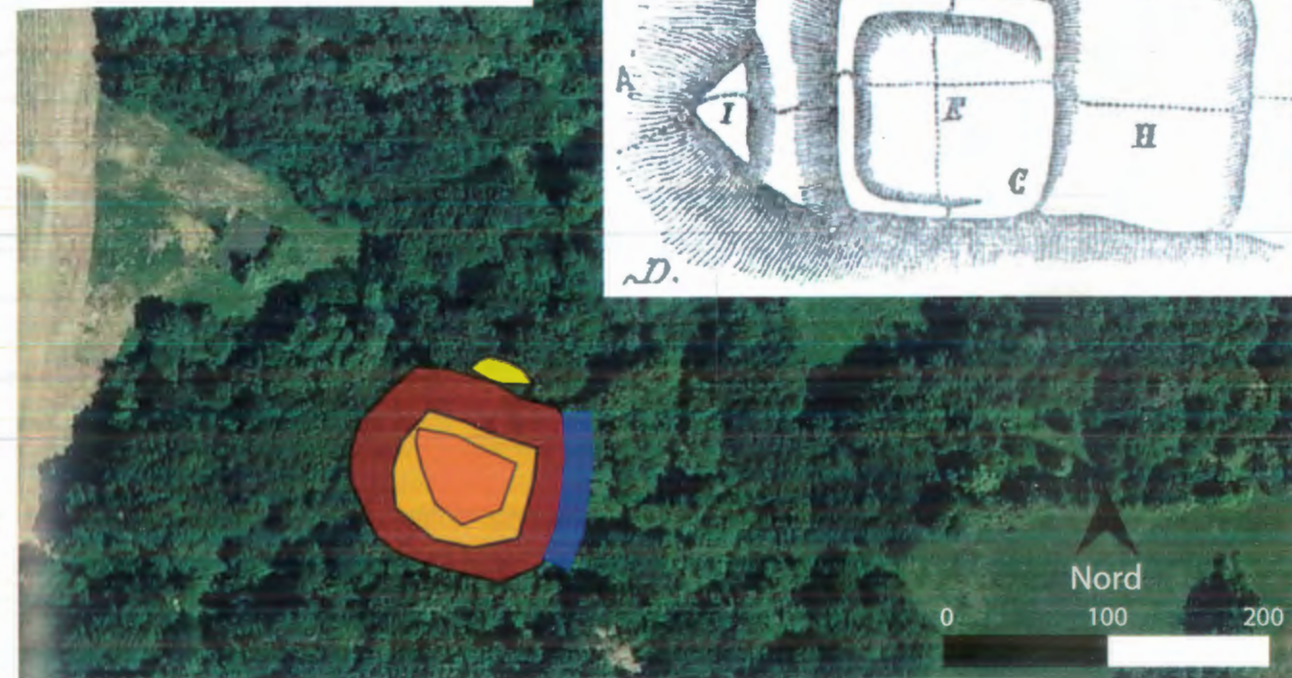


Fig. 10. - Le Rétoiret : photographie aérienne, relevé GPS et croquis de Léo Drouyn (Lecat 2016).

Il existe sur le site du Rétoiret un pendage nord-sud, observable grâce aux altitudes prises sur les points GPS. Au nord du site, à proximité de la plateforme triangulaire, l'altitude est de 67 m, alors qu'à l'opposé, au sud, elle est de 76 m, soit presque 10 m de différence. Il est possible de voir le même pendage avec les points pris dans le fossé, toutefois moins prononcé avec 69 m au nord pour 71 m au sud. La surface totale du site, reproduite sur la carte, fait alors environ 2650 m<sup>2</sup>.

D'après toutes les données recueillies, on peut proposer quelques interprétations. Au XIX<sup>e</sup> siècle, J. Pellet pense que le site n'est pas la résidence d'un seigneur, mais seulement un fort défensif qu'il nomme redoute, alors que L. Drouyn observe l'emplacement d'un ancien château des Xe et XII<sup>e</sup> siècles.

En ce qui concerne la datation et la nature du site, elles restent complexes à interpréter, puisqu'il ne suffit pas de se fier à la morphologie du site. L'absence de mobilier archéolo-

gique en surface ne permet pas de définir de possibles phases d'occupations. Une datation fiable ne semble pas possible pour le moment sans la mise en place de travaux archéologiques. De par ces caractéristiques, il est plausible que le site du Rétoiret soit une motte de forme quadrangulaire, qui a pu accueillir dans l'enclos et la « basse-cour » des constructions de bois.

Ce site a fait l'objet de restitutions 3D dans le but de mieux le comprendre et de mieux le visualiser. C'est grâce au relevé GPS et aux dessins de L. Drouyn qu'il a été possible de connaître la topologie du terrain. Cette 3D est une proposition de restitution selon les interprétations émises précédemment (fig. 11) Les structures de bois et des défenses ne sont pour l'instant que des hypothèses, mais qui mettent en lumière ce que pourrait être ce type d'habitat.





Fig. 11. - Proposition de restitution 3D du site du Rétoiret, d'après les données archéologiques (Lecat, Comte, 2016).

### Le site des Mandins

Le site des Mandins est localisé au nord-est du bourg de la commune de Salleboeuf. Il est visible depuis l'unique route qui y mène, d'où on peut apercevoir clairement la topographie du vallon. Ce site est directement accolé à un ancien corps de ferme toujours en activité. Le site est entièrement protégé par un couvert arboré laissé volontairement par les propriétaires, expliquant son très bon état de conservation. Le site a peu changé depuis la visite de Léo Drouyn qui en a fait un plan schématique et une coupe, relativement fiables (fig. 12a). Il s'agit d'un tertre de forme cylindro-tronconique (A)<sup>90</sup>, aménagé à l'extrémité ouest d'un promontoire dont il est isolé par un fossé. La pente occidentale du tertre présente trois ruptures plus nettes que celles suggérées par Léo Drouyn sur sa coupe du site (D). Depuis la plateforme sommitale du tertre, la pente est faible, et elle est interrompue - sur le premier tiers de la hauteur totale du site - par une petite plateforme de forme circulaire, ceinturant entièrement le tertre<sup>91</sup>. Ce palier est aménagé au même niveau que le fossé oriental auquel il donne accès ce qui permet de circuler tout autour du tertre. C'est à partir de ce palier que la pente du tertre reprend, de manière abrupte, jusqu'à un petit ruisseau. Il est difficile de bien comprendre la topographie de cet espace à cause de la végétation abondante, ne permettant pas d'effectuer de relevé GPS fiable. Une dépression de forme ronde, accolée au bord oriental de la levée de terre, a été identifiée. La propriétaire a affirmé que l'eau de pluie s'infiltrait plus rapidement à cet endroit que sur le reste du site. L'hypothèse d'un puits avancée par L. Drouyn pourrait alors être plausible.

Il n'existe aucune trace de construction maçonnée visible sur ce site, et ce depuis les observations de Léo Drouyn qui pensait à un bâti en bois<sup>92</sup>. Des moellons de taille moyenne

ont été retrouvés dans le fossé se situant à l'est. N'étant pas en place, il est possible de supposer que ces derniers ont peut-être été rapportés.

Le site des Mandins est en partie coupé du promontoire sur lequel il a été édifié. En effet, l'enceinte est séparée par un fossé, créant ainsi une première ligne de protection. De plus, de l'autre côté de ce dernier, un autre système défensif devait exister, probablement une palissade, puisqu'il devait être plus facile d'attaquer cette partie pour prendre l'édifice. C'est pourquoi la levée de terre qui compose l'enceinte est plus élevée du côté est qui devait être plus protégé que le côté ouest doté de la protection de la pente naturelle. Aucune trace d'entrée n'est visible sur le site, c'est pourquoi elle devait probablement se faire par une rampe en bois allant du pied du site à son sommet, mais pour l'instant cela reste une hypothèse. Comme la levée de terre défensive qui englobe l'enceinte est quasiment inexistante du côté ouest, ce dernier pourrait avoir accueilli la rampe.

Tout comme le site du Rétoiret, aucun mobilier et aucune construction n'ont été découverts. Au vu des nombreuses caractéristiques de ce site il semble s'agir d'une motte de forme cylindro-tronconique.

### Le site de La Salle

Le site de La Salle est localisé au nord du bourg de Salleboeuf. Cet édifice a été construit sur un point de hauteur, surveillant ainsi le vallon entre la commune de Salleboeuf et celle de Caillau. Il est actuellement une propriété privée du Château Pey La Tour, utilisée comme lieu de réception et de maison d'hôte. Au XIXe siècle cette bâtisse était la propriété de Honoré de Sclafer, et Léo Drouyn la décrit comme n'ayant aucun intérêt<sup>93</sup>. Elle est probablement construite entre la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance. Nous avons décidé de la garder dans cette étude car il semble que le site de La Tour et celui de la Salle soient liés. La Tour a dû être abandonnée par les nouveaux seigneurs de la commune, la famille de Vacquey, au profit de la bâtisse de la Salle. Ce lien est encore perceptible dans le titre de noblesse de cette famille puisqu'ils sont nommés dans les textes comme étant les seigneurs « de la Salle et la Tour de Salleboeuf ».

Le site de La Salle est composé de deux ailes de bâtiments de forme rectangulaire, un premier orienté nord-sud et un second orienté est-ouest, se rejoignant au nord du premier et à l'ouest du second par une sorte d'appentis, et formant ainsi

90. D'après Léo Drouyn le site ferait 25m de diamètre. Drouyn, 1848, p. 9.

91. Et non pas comme le suggère Léo Drouyn seulement sur le côté ouest.

92. Drouyn, 1848, p. 81.

93. Il nous précise que cette bâtisse est la propriété d'Honoré Sclafer.

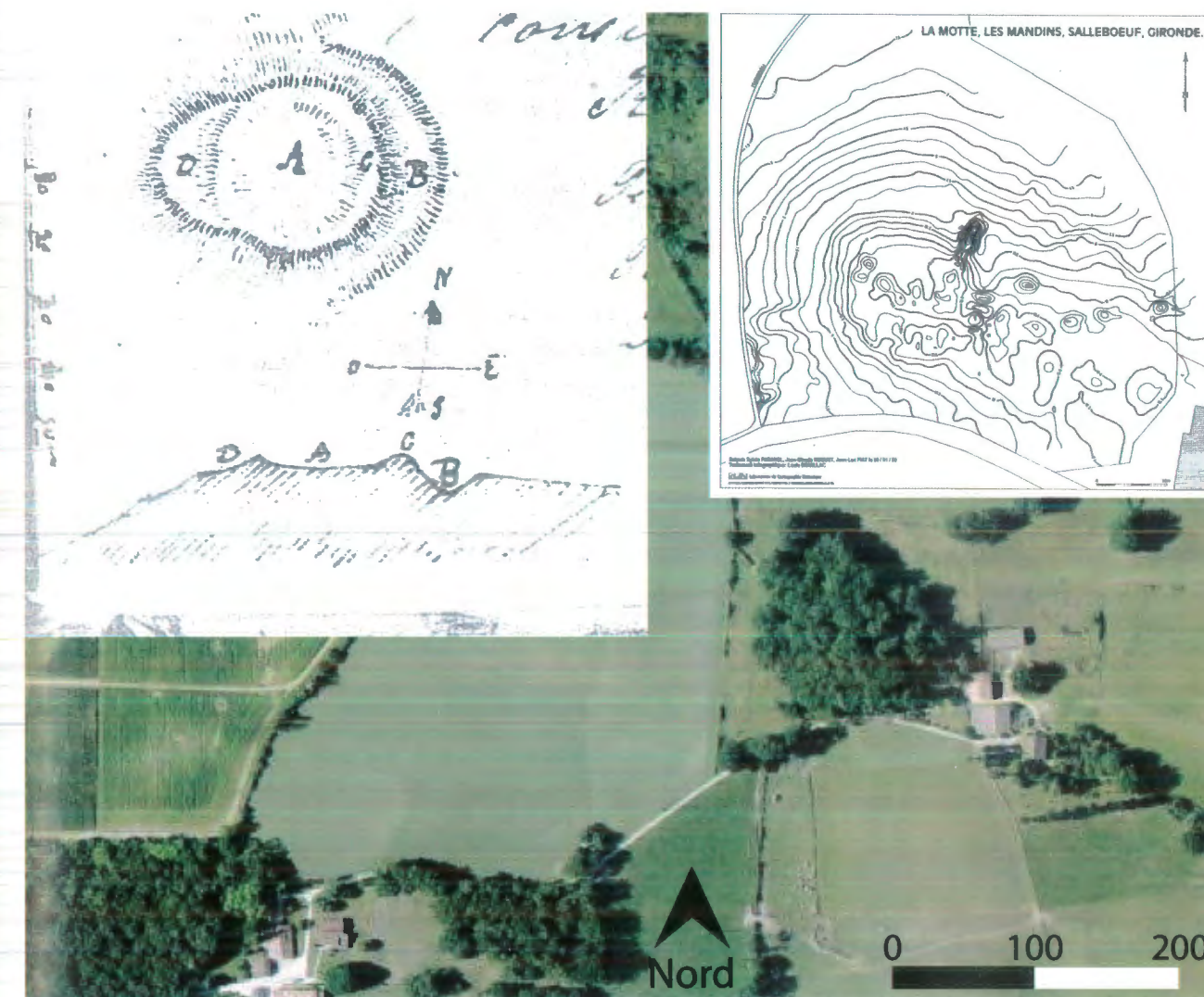


Fig. 12. - Les Mandins : croquis de Léo Drouyn, relevé GPS (1993) et photographie aérienne (Lecat 2016).

un « L ». Sur cet appentis, on remarque qu'une ouverture a été bouchée en haut du mur. L'inégale hauteur de ces murs indique des différences dans les constructions. L'aile du bâtiment se situant au nord est fortement remaniée : la dernière restauration semble être du XIXe siècle, car on peut y observer des décors en stuc, des cheminées en marbre de style Napoléon III, ainsi que la façade qui présente des décors et un enduit datant de cette époque. Il est possible de voir sur le mur mitoyen entre ce bâtiment et le fournil - qui semble avoir été construit après la bâtisse - les traces d'une fenêtre datant probablement du XVIe siècle. L'aile ouest semble la plus ancienne puisqu'on peut observer une construction en moellons non appareillés et des encadrements d'ouvertures en pierres de taille<sup>94</sup>. Des portes plus anciennes ont été bouchées sur le mur nord. L'intérieur a été fortement remanié, car c'est dans ce bâtiment que

les cuisines modernes ont été installées. Toutefois, dans la salle de réception, il est encore possible de voir une construction dans un de ses murs qui semblerait être une armoire d'époque moderne. Les charpentes du premier étage sont visibles et pourraient être du XVIIe ou XVIIIe siècle<sup>95</sup>. À l'est se trouve une vaste cour où est également localisé un puits.

La première mention de cet édifice figure dans un texte de 1513, dans lequel est détaillé l'agencement des pièces à vivre. Dans la première aile se trouvent les chambres des domestiques, la cuisine et des débarras, dans la seconde les chambres des seigneurs, le grenier et un second débarras. Il est possible d'ob-

94. J. Pellet observe des éléments architecturaux des XVe et XVIe siècle.

95. D. Frugier précise une phase de reconstruction de cette époque.



server un grand nombre de restaurations et de restructurations sur la bâtisse, ces travaux ont été menés entre 1770 et 1780, puis entre 1803 et 1818 <sup>96</sup>. Il est difficile de proposer plusieurs hypothèses en se basant essentiellement sur les constructions puisque ces dernières ont été remaniées à plusieurs reprises. Le site de la Salle est une maison noble du XVI<sup>e</sup> siècle, probablement construite à la suite de l'abandon du site de La Tour <sup>97</sup>.

## Bilan

Dans l'Entre-deux-Mers bordelais, Salleboeuf fait partie des communes qui conservent le plus de résidences aristocratiques médiévales et modernes sur son territoire. Il est possible de comparer ce cas avec celui de la commune de Pellegrue dans l'Entre-deux-Mers bazadais, accueillant elle aussi un grand nombre de résidences aristocratiques <sup>98</sup>. Les résidences aristocratiques de la commune de Salleboeuf sont construites dans un périmètre restreint, soit à 1,5 km les unes des autres. Cette concentration n'est pas une exception pour cette région mais reste relativement rare, traduisant ainsi une continuité d'habitat au cours des siècles. Ces résidences ont été étudiées dans le but de proposer de nouvelles hypothèses, tant dans la typologie que dans leurs organisations spatiales. L'utilisation de définitions strictes pour ces résidences demeure un problème, puisqu'il est difficile de définir des habitats construits par des volontés individuelles et différentes avec une même grille caractéristique. C'est pourquoi les types qui ont été proposés dans cette étude

concernent plus l'appartenance à des sites morphologiquement proches qu'à une classification stricte. Toutes les résidences de la commune de Salleboeuf sont le reflet de l'habitat aristocratique connu pour la période du Moyen Âge. En effet, il existe sur cette commune des mottes castrales, notamment le Rétoiret et les Mandins, et une maison forte sur le site de La Tour. Quant à la maison noble de La Salle, plus récente, il nous était difficile de la dissocier des dynamiques castrales de la commune car elle en est la continuité directe. Même si nous commençons à mieux connaître ces résidences aristocratiques, il semble encore difficile de savoir qui en était propriétaire et qui les habitait. De plus, rien ne nous indique si cet habitat était la résidence principale d'un seigneur ou si c'était une résidence secondaire. Il faut se demander si la mise en place d'opérations archéologiques et la systématisation de relevés sur la commune de Salleboeuf, ainsi que sur les résidences aristocratiques de l'Entre-deux-Mers, ne serait pas intéressante afin de mieux comprendre l'occupation du sol à l'époque médiévale. Une meilleure datation de ces sites permettrait de comprendre leurs liens et amener d'autres hypothèses sur leur édification et leur abandon.

96. Frugier, 2001, t. I, p. 41.

97. Drouyn, 1862, p. 403 ; Guillon, 1869, p. 85 ; Biron, 1928, p. 140 ; Bouchard, 1996, p. 12.

98. Faravel, 1991.

## Sources imprimées

Higounet, Charles., Higounet-Nadal, Arlette. *Grand cartulaire de La Sauve-Majeure*, Fédération historique du Sud-Ouest, Talence, 1996. Abrégé : GCSM.

Fawtier, Robert., Renouard, Yves. *Rôles Gascons. Tome Quatrième. 1307-1317*, Imprimerie nationale, Paris, 1962. Abrégé : RG.

Bémont, Charles. *Recueil d'actes relatifs à l'administration des rois d'Angleterre en Guyenne au XIII<sup>e</sup> siècle : Recogniciones feodorum in Aquitania*, Imprimerie nationale, Paris, 1914. Abrégé : RF.

*Archives historiques du département de la Gironde*, E.-G. Gounouilhau, Paris, 1859-1936. Abrégé : AHG.

## Bibliographie

Biron, dom Réginald. *Guide archéologique illustré du touriste en Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1928.

Boüard, Michel de. « Quelques données archéologiques concernant le premier âge féodal », *Les structures sociales de l'Aquitaine, du Languedoc, et de l'Espagne au premier âge féodal*, éd. du CNRS, Paris, 1969.

Boutouille, Frédéric. *Société laïque en Bordelais et Bazadais des années 1070 à 1225 (pouvoirs et groupes sociaux)*, 2001, Thèse, Marquette J.-B., dir., Université de Bordeaux III.

Bouchard, Christelle. *Salleboeuf dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*, 1996, Master, Marquette J.-B., dir., Université Bordeaux III.

Boutruche, Robert. *La crise d'une société : seigneurs et paysans en Bordelais pendant la Guerre de Cent Ans*, Ophrys, Paris, 2<sup>nd</sup> éd 1963, 1947.

Botineau, Anne-Claire. *L'aristocratie de l'Entre-deux-Mers au XIII<sup>e</sup> siècle*, 1993, Master, Marquette, J.-B., dir., Université Bordeaux III.

Bourrousse de Laffore, J. de. *Nobiliaire de Guienne et de Gascogne, revue des familles d'ancienne chevalerie ou anoblies de ces provinces, antérieures à 1789, avec leurs généalogies et armes*, t. 4, Agen, 1883.

Boutouille, Frédéric. « Les résidences de la petite aristocratie rurale en Gascogne occidentale (XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles). Réflexion à partir d'un corpus de textes. », *Actes du colloque de Chauvigny, 14-16 juin 2012, Demeurer, défendre et paraître : orientations récentes de l'archéologie des fortifications et des résidences aristocratiques médiévales entre Loire et Pyrénées*, Chauvigny, 2014, 601-608.

Bur, M. *La maison forte au Moyen Âge : actes de la table ronde de Nancy-Pont-à-Mousson, 31 mai-3 juin 1984*, éd. du CNRS, Paris, 1986.

Debord, André. *Aristocratie et pouvoir : le rôle du château dans la France médiévale*, Picard, Paris, 2000.

Delfortrie, Eugène-Edmond. « Arbre de chandelier, traits d'archers et d'arbalétriers, briquets, XIV<sup>e</sup> siècle (époque de la domination anglaise) », *Société archéologique de Bordeaux*, 1881, t. 8, 5-9.

Divert, Christine. « L'hommage noble » en Bordelais d'après les *Recogniciones feodorum* au roi-duc de 1274, 1984, Master, Marquette J.-B., dir., Université Bordeaux III ; inédit.

Drouyn, Léo. « Quelques châteaux du Moyen Âge à partir de l'époque féodale dans la Gironde et la Dordogne ». *Actes de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1854, 16<sup>e</sup> année, mars, 75-141.

Drouyn, Léo. *La Guienne Militaire*, Laffitte, Marseille, rééd., 2000, 1865.

Drouyn, Léo. « Quelques maisons nobles bâties dans le voisinage immédiat des châteaux », *Société Archéologique de Bordeaux*, 1875, t. 2, 159-165.

Drouyn, Léo. « Promenades archéologiques dans le département de la Gironde », *Société Archéologique de Bordeaux*, 1876, trimestre 1, t. 3, 17-22.

Fabre-Dupont Maleret, Sylvie. *La céramique et la ville, le vaisselier bordelais du Xe au XVI<sup>e</sup> siècle, à partir des données archéologiques*, 1996, Thèse, Marquette J.-B., dir., Université Bordeaux III.

Faravel, Sylvie. *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-deux-Mers bazadais de la préhistoire à 1550*, 1991, Thèse Marquette, J.-B., dir., Université de Bordeaux III.

Faravel, Sylvie. « Le lexique de la résidence aristocratique et des fortifications en Entre-deux-Mers bazadais entre le XI<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. », *Actes du colloque de Chauvigny, 14-16 juin 2012, Demeurer, défendre et paraître : orientations récentes de l'archéologie des fortifications et des résidences aristocratiques médiévales entre Loire et Pyrénées*, Chauvigny, 2014, 617-626.

Frugier, Daniel. *Histoire du domaine de La Tour à Salleboeuf (Gironde)*, 2 volumes, La Sauve-Majeure, 2001.

Gardelles, Jacques. *Les châteaux du Moyen âge dans la France du Sud-Ouest, la Gascogne anglaise de 1216 à 1327*, Droz, Genève, 1972.

Guillon, Édouard. *Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde avec la description des communes, la nature de leurs vins et la description des principaux crus*, Maison Lafargue, Bordeaux, 1866-1869.

Higounet, Charles. *Histoire de l'Aquitaine*, Privat, Toulouse, 1971.

Marquette, Jean-Bernard. *Les Albrets : l'ascension d'un lignage gascon (XI<sup>e</sup> siècle-1360)*, Ausonius, Bordeaux, 2<sup>nd</sup> éd 2010, 1972.

Mensignac, Camille de. « Séance du 13 février 1914 », *Société Archéologique de Bordeaux*, 1914, t. 36, XXIII-XXIV.

Piganeau, Émilien. « Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde », *Société Archéologique de Bordeaux*, 1897, 1<sup>er</sup> trimestre, t. 22, 1-28.

Ribadieu, Henry. *Les châteaux de la Gironde : mœurs féodales détails biographiques, traditions, légendes, notices archéologiques, épisodes de l'histoire de Bordeaux au Moyen Âge et dans les derniers siècles, état des domaines*, Dentu, Bordeaux, 1856.

Souny, David. *Habitats Aristocratiques, sites fortifiés et mottes castrales dans l'ancienne seigneurie de Benauges du Xe siècle à la fin du Moyen Âge*, 2004, Master, Araguas Ph., Boutouille F., dir., Université Bordeaux III.





## *A propos de l'hôtel Lassalle de Roquefort à Bordeaux et de ses possesseurs*

Xavier Roborel de Climens

La grande voie formée par les cours de l'Intendance et du Chapeau-Rouge, connue autrefois sous le nom de fossés, fut, sous l'Ancien régime, une artère bordée de riches demeures de parlementaires et de négociants. En 1528, un ambassadeur vénitien écrivait : « il y a une rue très belle, très large et très longue, dans laquelle, étant donné ce que l'on voit en France, il y a de très bonnes et très belles maisons, mais toutes n'ont pas très belle apparence et sont plus commodes que belles ». Les fossés de l'Intendance, prolongeant ceux du Chapeau-Rouge étaient également bordés de demeures aristocratiques et de couvents : Carmélites, Récollets et Jacobins. Cette voie tirait son nom de la présence, dans l'ancien château des Foix-Candale des représentants du roi, « les Intendants de justice, police et finances », installés dans ces murs depuis 1707.

La physionomie de cet ensemble urbain a beaucoup évolué au cours des siècles. Vers 1680-1690, de nombreux hôtels furent détruits pour agrandir le glacis du château Trompette, comme la magnifique habitation de l'abbé de Saint-Ferme évaluée à cette époque à 150 000 livres et l'hôtel que le grand-père de Montesquieu avait agrandi et aménagé. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les grands travaux entrepris par les architectes Louis, Lhote et Laclotte donnèrent à cette artère son aspect actuel. Quant au cours de l'Intendance, le lotissement des terrains ecclésiastiques nationalisés pendant la Révolution entraîna une reconstruction quasiment complète des maisons de cette artère.

Aujourd'hui, les plus anciennes et les plus prestigieuses demeures ont disparu, comme l'hôtel des Pontac, ou *maison daurade*, bâti vers 1612 ou ont été très fortement remaniées comme l'hôtel Pichon (1610-1614), 4 cours de l'intendance. Cependant, quelques habitations de cette époque subsistent encore cours du Chapeau-Rouge, l'hôtel de Laubardemont (1608-1612) n° 40, l'hôtel Pick (1690) n° 42 et l'immeuble, faisant l'objet de cette étude, 6 cours de l'Intendance<sup>1</sup> (fig. 1).

L'origine de cette demeure est ancienne. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, elle appartenait à la famille Geneste qui, le 7 février 1587, reçut l'autorisation de *Monsieur de Foix seigneur de Pui Paulin de battre une muraille sur le château de Pui Paulin*. Le 9 janvier 1631, Guillaume de Geneste, conseiller au parlement de Bordeaux, échangea avec une de ses parentes, Anne Duduc, veuve de Godefroy de Pontac, président à mortier au parlement de Bordeaux<sup>2</sup>, cet immeuble contre une autre maison, sise

1. Coustet Robert, *Le nouveau viographe de Bordeaux*, Bordeaux, Mollat, 2011 ; Higounet Charles (dir.) *Histoire de Bordeaux*, t. IV, Bordeaux, FHSO, 1966.

2. A.D.Gir. 3 E 5537, 14 septembre 1767, Duprat et 3 E 21703, 8 août 1775, Rauzan ; Guillaume de Geneste (1595-1651), conseiller au parlement, chanoine de Saint-André en 1648. Anne Duduc (1598-1685) était la fille de Jacques Duduc, conseiller au parlement et de Jeanne de Tausia. Elle épousa Geoffroy ou Godefroy de Pontac le 24 février 1624. A.M.Bx 229 S 2 et S 3, Fonds Smaniatto





Fig. 1. - Façade de l'hôtel Lassalle cours de l'Intendance.

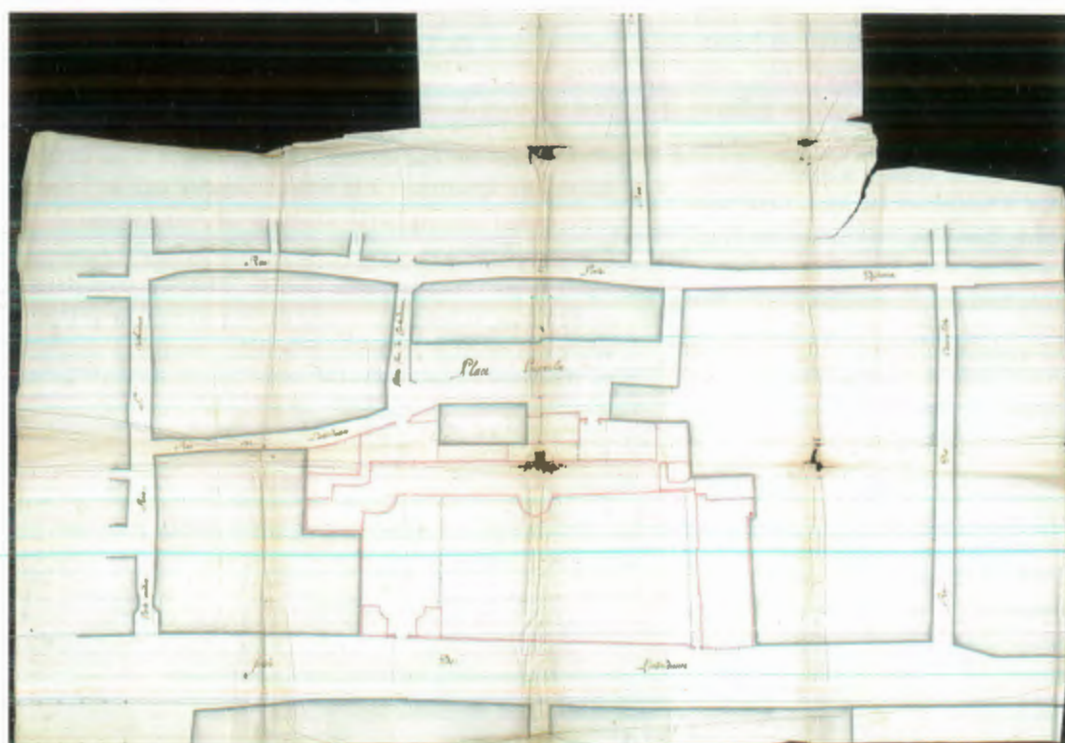


Fig. 2. - Plan de l'hôtel de l'Intendance et des rues avoisinantes. A.D.Gir., C 1914 f° 84, © A.D.Gir.

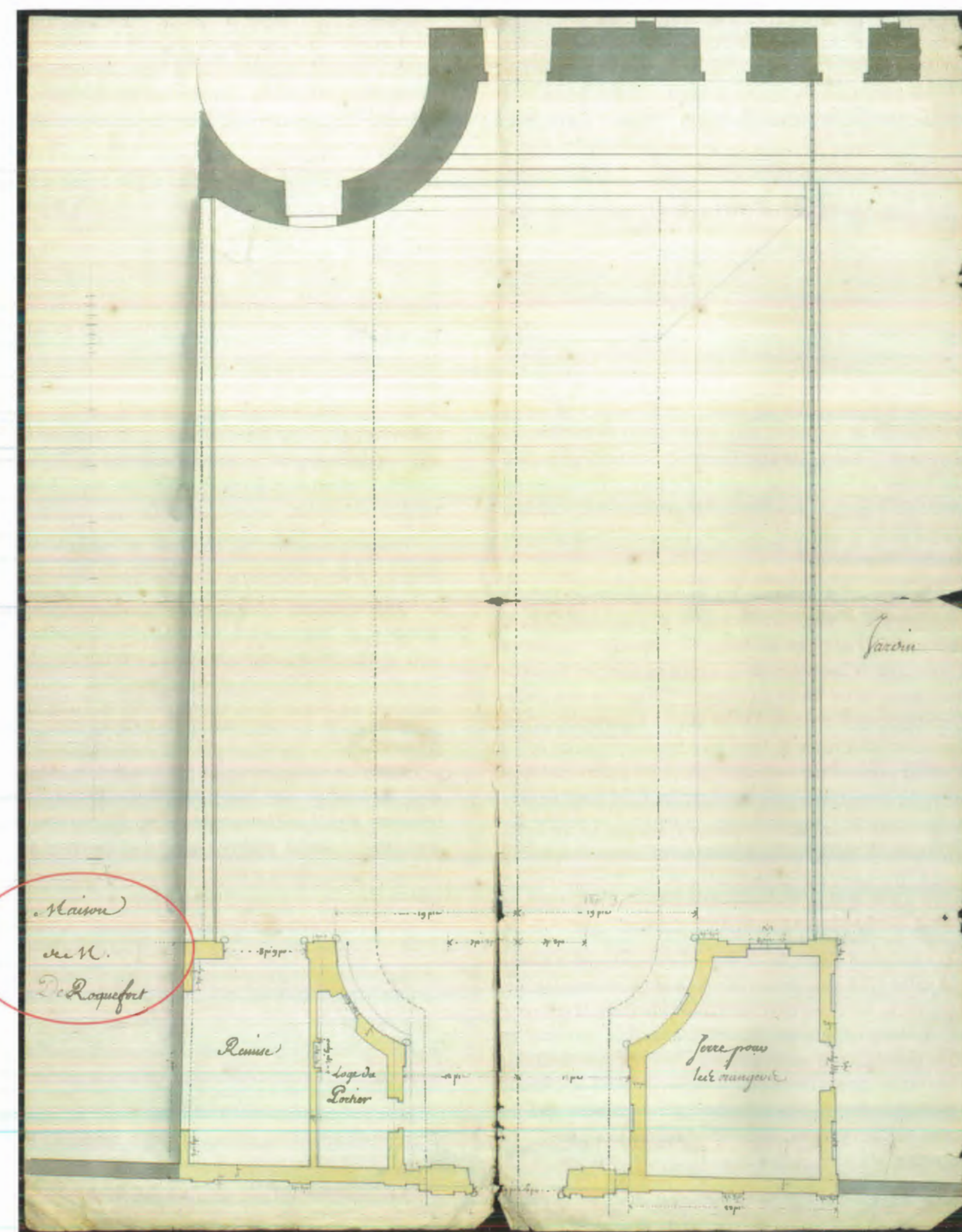


Fig. 3. - Emplacement de l'hôtel Lassalle (Maison de M. De Roquefort) par rapport à l'hôtel de l'Intendance. A.D.Gir., C 1914 f° 78 © A.D.Gir.



également sur ces fossés. Le 19 janvier 1647, Marie Delphine de Pontac, leur fille, épousa Bernard de Montferrand, marquis de Landiras. Leur fils Léon hérita cet immeuble et le vendit à Jean-Martin de Lassalle, baron de Roquefort, le 9 juin 1702<sup>3</sup>. Pendant près de cent cinquante ans, cet hôtel fut la résidence de deux familles importantes de la ville, les Lassalle et les Pontet.

## Les Lassalle de Roquefort, 1702-1767

### Jean Martin de Lassalle, baron de Roquefort (décédé en 1737)

L'acquéreur, Jean-Martin de Lassalle, issu d'une ancienne famille des environs de Mont-de-Marsan, est le fils de François de Lassalle et de Jeanne de Tastet. Les Lassalle sont barons de Roquefort et possèdent dans cette région de nombreuses seigneuries : Canens, Sarraziet, Saint-Gô. Son mariage en 1692 avec Jeanne de Mons, issue d'une vieille famille bordelaise, lui permet de s'agréger au milieu parlementaire et d'y accéder puisque nous le trouvons, en 1706, président en la première chambre des enquêtes<sup>4</sup>.

Pour asseoir sa notoriété et loger sa nombreuse famille, il acquiert une résidence sur la voie la plus prestigieuse de la ville, les fossés du Chapeau-Rouge. (A propos de l'appellation de cette voie, il faut noter que la séparation entre les fossés de l'Intendance et les fossés du Chapeau-Rouge, ne sera clairement établie qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle). L'immeuble acheté consiste en deux corps de logis avec basse-cour, puits, écurie à l'arrière joignant [au sud] une petite ruelle qui conduit de la rue sainte catherine à la place puy paulin. Il est bordé au nord par les fossés du Chapeau-Rouge, au levant à la maison des héritiers de Mr le président Pichon et d'autre côté du couchant au château et jardin de puy paulin. La transaction s'élève à 28 500 livres dont 5164 livres sont versées directement au vendeur, le solde devant revenir à ses créanciers<sup>5</sup> (fig. 2 et 3).

Le testament olographe de Jean-Martin de Lassalle, rédigé le 12 juillet 1732, nous permet de mieux connaître cette famille, sa condition, ses alliances et son implantation dans la province. Sur les douze enfants nés de cette union, huit survivent en 1732 : quatre filles et quatre garçons. L'aîné réside à Bordeaux, le second vit sur ses terres dans la région de Mont-de-Marsan, le troisième est entré dans les ordres et le dernier sert dans les armées du Roi. Quant aux filles, deux sont mariées et deux sont religieuses.

Pierre François, l'aîné, conseiller au parlement de Bordeaux, est désigné héritier général et universel. Le second, Jean-Louis, surnommé Santiago, a déjà reçu la terre de Sarraziet<sup>6</sup> et le bien de « Bretagne » près de Mont-de-Marsan. Il doit hériter à la

mort de son père d'une somme supplémentaire de 10 000 livres. Vient ensuite Guillaume Gaston qui, après avoir été marin, puis enseigne colonel du régiment de la Reine, a changé de voie en prenant le parti de l'église. Son père prévoit de le gratifier d'une somme de 20 000 livres à lui verser en argent ou en biens.

A sa fille aînée Jeanne, mariée avec monsieur de Castelnau-Brocas, qui a déjà reçu une dot de 30 000 livres, il lui donne pour lui manifester sa tendresse deux métairies à Brocas<sup>7</sup> avec les bestiaux. Pour Pauline, religieuse au couvent de Sainte-Catherine de Bordeaux, mais dont la santé est entièrement ruinée, sa pension, donnée au couvent, sera majorée de 500 livres. Il lui sera versé en outre une somme de 20 000 livres, qui lui sera servie sous forme de pension, tous les six mois, sans qu'elle puisse lever le capital. Julie est religieuse au couvent de Saint-Ursule de Mont-de-Marsan. La dot et la pension annuelle devront être majorées pour ses petites nécessités et entretien d'habits. A Angélique Pauline, mariée avec monsieur de Cours seigneur de Lussagnet<sup>8</sup>, il donne une somme de 2000 livres qui viendra s'ajouter à sa dot de 30 000 livres dont 19 000 livres ont déjà été versées.

François, le dernier fils, lieutenant au régiment de Poitou-infanterie depuis deux ans (1730), recevra 20 000 livres.

Comme ultimes recommandations, il demande à son fils aîné de prier Dieu pour lui, d'avoir un soin particulier pour sa mère et de vivre en bonne intelligence avec ses frères et sœurs et souhaite ne pas faire de cérémonie pour ses funérailles. Ce testament est ouvert le 12 septembre 1736, juste après son décès<sup>9</sup>.

Jeanne de Mons décède dix ans plus tard, le 18 mai 1746, dans sa demeure des fossés du Chapeau-Rouge. Dans son testament, rédigé le 22 novembre 1739, elle confirme son fils aîné dans sa qualité d'héritier général et universel ainsi que toutes les dispositions prises par son mari en faveur de leurs enfants<sup>10</sup>.

3. A.D.Gir. Insinuations, B 1644-1648, fo. 245.

4. Communay A. *Le parlement de Bordeaux Notes biographiques sur ses principaux officiers*. Bordeaux 1886 et A.D.Gir. 3 E 5534 1<sup>er</sup> avril 1767, Duprat. Les lettres de provision de cette charge sont du 18 juillet 1706.

5. A.D.Gir. 3 E 6779 Grégoire.

6. Sarraziet, département des Landes, canton de Saint-Sever.

7. Brocas, département des Landes, canton de Mont-de-Marsan.

8. Lussagnet, département des Landes, canton de Grenade-sur-Adour.

9. A.D.Gir. 3 E 12012 Treyssac.

10. A.D.Gir. 3 E 12138 Treyssac.

### Pierre François de Lassalle marquis de Roquefort (1694 ?-1767)

Pierre François de Lassalle, le nouveau chef de famille, a suivi l'exemple de son père en embrassant une carrière juridique. Le 15 décembre 1716, il est reçu conseiller au parlement, en remplacement de Charles de Montesquieu, puis président à mortier en la première chambre des enquêtes le 17 décembre 1736. Démissionnaire deux ans plus tard, il est nommé chevalier d'honneur au parlement, le 16 janvier 1739, à la place du marquis de La Tresne<sup>11</sup>. En septembre 1739, il obtient l'union des terres de Roquefort, Sarraziet, Canens, Castelmerle et Saint-Gô et leur érection en marquisat de Roquefort<sup>12</sup>.

En 1721, au mois de juin, il avait épousé Françoise de Larroque, fille de Louis de Larroque, seigneur de Lassalle-Deyquem en Bourges et de Catherine de Chassaing<sup>13</sup>. Le 2 février 1728, malade et enceinte, Françoise de Lassalle avait rédigé son testament. Elle survécut à cette épreuve mais le couple n'eut jamais d'enfant. Elle décéda le 22 novembre 1759 à Ambarès, âgée d'environ soixante ans. Sa dépouille fut transférée à Bordeaux, où selon l'usage, le corps a été accueilli au port du chapeau rouge par deux vicaires de la paroisse de Notre-Dame de Puy-Paulin. L'inhumation eut lieu le lendemain dans l'église du couvent des Jacobins<sup>14</sup>.

### La succession de Françoise de Larroque, marquise de Roquefort

Selon ses dispositions testamentaires, son oncle, monsieur de La Roque lieutenant-colonel au régiment d'Aunis, désigné héritier général et universel, devait recueillir les deux tiers de ses biens et son mari le troisième tiers. Quant à sa mère, Catherine de Chassaing, sa part était réduite à sa légitime tel que de droit<sup>15</sup>. Mais à sa mort, en 1759, sa mère et son oncle étaient décédés et ce sont donc des cousins qui sont appelés à la succession. Du côté paternel, nous trouvons d'une part, les enfants de Jacques de Larroque, Catherine, épouse de Jean Lagardère, sieur Dugatan, ancien garde du corps du Roi, résidant à Bazas et son frère Jean-Baptiste Benoit, seigneur de Saint-Marc et de Latour, et d'autre part, Jean-Baptiste Marias, écuyer, fils unique de Françoise de Larroque. Du côté maternel sont appelés les enfants de feu Ambroise de Chassaing : Joseph, écuyer, Jérôme, écuyer et seigneur de la maison noble de Beau-séjour et Ambroise, clerc tonsuré.

Le 4 décembre 1760, en raison de l'importance de la succession, les parties décident de faire appel à deux notaires pour procéder à une évaluation des biens immobiliers de la défunte<sup>16</sup>. Le patrimoine bordelais est composé de cinq maisons dont la valeur totale s'élève à 63 700 livres et qui sont situées :



Fig. 4. - Maison d'Eyquem  
à <https://www.cirkwi.com/fr/point-interet/264344-chateau-Eyquem>.

- rue du Fort de Lesparre <sup>17</sup>	5 300 livres
- à l'angle de la rue du Fort de Lesparre et de la rue Saint-Catherine	9 400 livres
- rue de la Devise et rue du Cancera	19500 livres
- Rue Bouquière	14000 livres
- Fossés des Grands Carmes	15500 livres

Aux environs de Bourg, dans le vignoble, se trouvent deux biens de campagne et deux maisons d'une valeur de 89 000 livres :

- La maison noble des Eyquems à Bayon	45000 livres
- La maison et la métairie de Lidonne	42000 livres
- Deux maisons à Bourg	2 000 livres

L'ensemble des biens immobiliers est estimé à 152 700 livres.

La maison noble des Eyquems, entre Bayon et Bourg, est située sur les coteaux dominant la rivière de Gironde (fig. 4). La maison consiste en un grand bâtiment régulier composé au milieu d'un vestibule et pavillon au-dessus couvert d'ardoises ayant deux girouettes. Ce bâtiment est encadré de deux corps de logis renfermant deux escaliers en pierres par lesquels on

11. Communay A. *op.cit.* et A.D.Gir. 3 E 5534. Les lettres de provision de la charge de président à mortier sont du 17 septembre 1736.

12. A.D.Gir. 2 E 1762.

13. Le contrat de mariage est signé le 5 juin 1721 chez le notaire Lacoste à Bordeaux. Les minutes de cette année ont disparu.

14. A.M.Bx 2 Mi D 7/95.

15. A.D.Gir. 3 E 7356 Lacoste.

16. A.D.Gir. 3 E 20307 Gatelet.

17. Aujourd'hui rue du Parlement-Sainte-Catherine.



monte dans les appartements qui communiquent les uns aux autres. Ces corps de logis sont prolongés par des constructions en rez-de-chaussée contenant, l'une l'office, la cuisine et la *dépence*, l'autre la fournière et un grand logis pour les valets et les manœuvres. L'espace ainsi délimité forme la cour d'entrée *clôturée par un mur baty à hauteur d'appui au-dessus duquel est un clairvoir en bois peint en ver fermé par un portail à clairvoir dans le même gout qui se trouve en face du portail d'entrée et qui donne sur le chemin qui conduit de Bourg à l'église de Bayon*. Entre le portail d'entrée et la clairevoie se trouve une charmille entourée de muraille divisée en allées salles et autres dessins. La façade postérieure, vers la Gironde, est encadrée par deux ailes renfermant à droite *plusieurs chambres et aïssances*, et, à gauche, la chapelle et quelques cabinets. Le parterre ainsi délimité est clôt par une balustrade en pierre de hauteur d'appui au-delà de laquelle se trouve le potager où l'on accède par un double escalier de pierre. Une autre balustrade de pierre aux deux coins de laquelle sont deux petits pavillons couverts d'ardoises, ferme le tout. A gauche, vers le levant, se trouvent les bâtiments d'exploitation et le puits. A droite on peut apercevoir une autre charmille d'une distribution négligée et le colombier *basti dans les vignes sur la cote allant vers la rivière. Le chai est pratiqué au pied de la cote sous le rocher. Le cuvier, bati à neuf sur le devant, contient six cuves d'une capacité de 27 tonneaux environ*.

Au bord de la Gironde, au port de la Treille, se trouvent une maison *batie sur le port un chai et un caveau pratiqué sous le rocher avec grange et fournière le tout en mauvais état*. A cet ensemble, il faut ajouter deux mines ou carrières de Pierre .... dont une est actuellement pratiquée et en exploitation et la 2<sup>e</sup> vacante, situées au pied de la cote vers le couchant reignant sous les vignes. Un moulin à eau, appelé le moulin de Lassalle, à Pugnac en Bourgeois, fait partie de l'exploitation.

L'autre bien est la métairie de Lidonne, située sur la paroisse de Bourg. La maison consiste en un grand corps de logis composé de plusieurs chambres hautes et basses pour le maître et les valets. A l'arrière nous trouvons un chai, un logis pour le métayer, une grange et un parc à bœufs. La métairie étant dépourvue de cuvier et de chai, ces équipements sont installés au lieu dit de Lalustre. Le cuvier comporte deux pressoirs et six cuves écoulant quinze tonneaux.

Le marquis de Roquefort est chargé de liquider la succession. Le 13 juillet 1761, il vend pour 40 000 livres la métairie de Lidonne à un bordelais, Thomas de Subercazaux. Le 14 juillet, les héritiers, estimant qu'un partage serait trop difficile à organiser, décident de procéder à une licitation qui aboutit à transférer la propriété des biens de la succession au marquis de Roquefort qui, en contrepartie, s'engage à les indemniser dans les deux ans à venir <sup>18</sup>.

### Les dispositions testamentaires de Pierre François de Lassalle

Pierre François de Lassalle meurt à Bordeaux en 1767. Son trépas est annoncé en ces termes par le chroniqueur François de Lamontaigne : « le samedi 28 mars à 3 heures du matin est mort monsieur Pierre François de Lassalle de Roquefort chevalier d'honneur au parlement de Bordeaux depuis l'année 1739. Il avoit été auparavant conseiller à la même cour. Il est mort très riche et sans enfant » <sup>19</sup>. Il était âgé d'environ 71 ans (il serait né le 5 novembre 1694 ou 1696 ; les textes sont contradictoires). Le 4 avril suivant, il est inhumé dans l'église des Jacobins de Bordeaux selon son désir.

Son testament mystique, rédigé les 18 et 19 avril 1766, est ouvert le 28 mars 1767 <sup>20</sup>. Les premières dispositions sont pour les pauvres de la paroisse auxquels il lègue 2000 livres plus 300 livres à distribuer le jour de son enterrement. Il demande que deux cents messes soient célébrées dans différents couvents de la ville : les Récollets, les Capucins et les Cordeliers et que 1000 livres soient versées aux Jacobins pour assurer trois services pour le repos de son âme, de celle de son épouse et de celles de ses parents. De son côté, la Fabrique reçoit 2000 livres.

N'ayant pas eu d'enfant, il répartit ses biens entre ses frères et sœurs sans oublier proches et domestiques. Il nomme héritier général et universel son frère Jean-Louis, seigneur de Castandet, et, à défaut, son fils Jean-Martin. Soucieux de préserver le patrimoine familial, il précise que s'ils décèdent sans enfant, il leur substitue François de Lassalle, baron de Sarraziet, son plus jeune frère et après lui *au cas que celui-ci vient à mourir sans enfant* [il] lui substitue Louis Dominique son fils aîné.

Son jeune frère, François de Lassalle, baron de Sarraziet, à qui il avait constitué par contrat de mariage une somme de 120 000 livres, reçoit sa maison en ville avec tout le mobilier, à l'exception de l'argenterie, les biens de campagne de Montferrand et d'Eyquem, les maisons de Bourg ainsi que tout l'argent monnayé et tout ce qui sera dû au jour du décès. En contrepartie, il le charge de régler des legs particuliers :

18. A.D.Gir. 14 juillet 1761 et 6 août 1761 3 E 21564, 30 août 1763 3 E 21563 et 16 août 1764 3 E 21569 Barbari.

19. Lamontaigne (de) Fr. *Chronique bordelaise* Bordeaux 1926.

20. A.D.Gir. 3 E 15474 Palotte.

- 10 000 livres à la fille aînée de son frère, Françoise, qui est sa filleule
- 20 000 livres au sieur Cazenave qui est à son service depuis cinq ans mais trois ans après son décès
- 400 livres de pension viagère à son valet de chambre, André Vigier
- 100 livres de pension viagère à une domestique nommée Tarpié
- 3000 livres, aux filles du sieur Subercazaux, courtier, Pauline, Rosalie et Anne
- 3000 livres à Jeanne Nadau, sa filleule, fille du sieur Nadau, courtier aux Chartrons
- 3000 livres à son homme d'affaire, André Meyran.
- 300 livres de pension viagère aux abbés Sandré, curé de Puy-Paulin, et Dupuch curé de Bayon.

Ses sœurs ne sont pas oubliées :

- 6000 livres à Jeanne de Lassalle, épouse de monsieur de Castelnau baron de Brocas,
- 4000 livres à Pauline Angélique de Lassalle,
- 10 000 livres à Catherine, épouse de monsieur de Cours seigneur du Vignau, charge à elle de transmettre cette somme, après son décès, à son fils Gaston de Cours, enseigne des vaisseaux du Roi.

Les domestiques qui se trouveraient à son service le jour de sa mort, devront percevoir deux années de gages et les tenanciers de toutes ses terres seront dispensés de tous les arrérages de droits seigneuriaux dus à cette date.

### L'inventaire des biens, en pays Bordelais, de Pierre François de Lassalle

Les frères du défunt, Jean-Louis de Lassalle, baron de Castandet, demeurant à Bordeaux rue des Ayres et François de Lassalle, baron de Sarraziet, acceptent la succession sous bénéfice d'inventaire <sup>21</sup>. L'opération commence le 1<sup>er</sup> avril 1767 par le mobilier de l'hôtel particulier.

Avec l'argent trouvé sur place, (5300 livres), les notaires règlent quelques dettes (frais médicaux, frais d'ouverture du testament etc.) puis procèdent à l'estimation de l'argenterie avec l'aide d'un orfèvre de la rue des argentiers, David Herber. L'ensemble est abondant : 287 marcs (70,50 kg environ), estimé à 14 375 livres. Nous notons, par exemple, la présence de 4 paires de flambeaux, 2 écuelles et leur couvercle, 1 théière et 3 cafetières, 2 sucriers, 19 plats, 44 assiettes, 24 couverts et couteaux 6 cuillères à ragout, 1 cuillère à olives, 2 sauciers, 1 moutardier etc...

Cette opération terminée, et avant d'expertiser les meubles, les notaires, rassemblés dans la loge du concierge, décident de se faire assister par deux artisans, Paulin Dumail, tapissier rue

Saint-Rémy et Jean-Baptiste Merman, marchand miroitier place Royale. Le cortège ainsi constitué entre dans un premier salon, au rez-de-chaussée, uniquement meublé d'une table à pieds de biche. Ils passent ensuite dans un *office* où se trouve un buffet rempli de vaisselle en faïence, porcelaine et gré. Le salon de compagnie est garni de sièges divers : fauteuils, chaises et sofa. Une console en bois doré à dessus de marbre, surmontée d'une *glace à chapiteau*, est installée face à la cheminée décorée d'un tableau. Cinq estampes dans des cadres dorés sont accrochées aux murs. Les meubles de cette pièce sont *anciens* et de peu de valeur : 36 livres, par exemple, pour neuf fauteuils *rembourrés*. La glace fait exception : 90 livres à elle seule. La cuisine, donnant sur la cour, est abondamment garnie de tous les ustensiles habituels en cuivre, rouge ou jaune, ou en étain. A côté, se trouve la chambre du cuisinier et une *dépence*. Enfin, dans une dernière pièce nous trouvons du linge de maison, des tapisseries dépareillées, trois portières de velours cramoisi et une tapisserie de Flandre en six pièces d'une longueur de 20 aunes <sup>22</sup>, évaluée à 400 livres.

Les notaires montent ensuite à l'étage et s'arrêtent dans le vestibule donnant *sur les fossés de l'Intendance*. Les murs sont recouverts de tapisseries dont un ensemble de Beauvais en cinq pièces, d'une longueur de 17 aunes, estimé à 680 livres. Sur le sol est installé un tapis *depié*. Cette pièce est garnie de dix-huit chaises dont *douze chaises d'antichambre* d'une banquette et d'une console à dessus de marbre. A cet ensemble s'ajoutent deux bois de lit, un cabaret en cerisier, un cabinet à deux portes en bois de sapin, contenant du linge : des draps, des nappes, des serviettes de toute nature, damassées, de toile commune, à carreaux ou fines à petit grain. La salle de compagnie, qui vient à la suite, est richement meublée. Les murs sont recouverts de tapisserie d'Aubusson en quatre pièces de 13 aunes à 520 livres. Parmi les sièges, nous relevons un sofa à trois places, six fauteuils *dans le gout moderne* recouverts de tapisserie d'Aubusson *cloutées de clous dorés* (480 livres), six cabriolets *couverts au petit point encadré de damas jaune* (150 livres), six fauteuils *de came avec leurs coussins de plusieurs couleurs*. Une console, en bois doré recouverte d'un marbre de brèche d'Alep, supporte une glace *en deux pièces encadrées de moulures dorées* (300 livres). En face, un trumeau *en glace en deux pièces*, encadré par deux bras de cheminées à double branche, est installé sur la cheminée (115 livres). Une commode tombeau, en marqueterie à dessus de marbre (60 livres), renferme un ensemble de tasses, théière et sucrier en porcelaine fine. Un cabaret garni de douze tasses, deux sucriers et une cafetière, le tout en porcelaine, est posé sur le marbre. Enfin, quatre rideaux de croisée, en taffetas cramoisi, sont accrochés aux fenêtres.

21. A.D.Gir. 3 E 17584 Perrens 24 septembre 1767.

22. 24 m. L'aune de Bordeaux mesure environ 118 cm.



La salle à manger, en suivant, est meublée plus simplement. Si les murs sont recouverts d'une tapisserie de Flandres en sept pièces de vingt-deux aunes (26 m, 528 livres), le mobilier est dit *ancien* ou *uzé*. Nous pouvons noter la présence de douze chaises *anciennes*, deux banquettes, quatre fauteuils *carrés très usés*, deux paravents à cinq feuilles couvertes de damas, deux grandes tables de sapin et un cabinet en bois peint. Une fontaine en cuivre rouge est accrochée au mur et la cheminée est ornée d'un trumeau représentant un paysage.

De là, les notaires traversent une pièce dont le mobilier est de peu de valeur, puis ils pénètrent dans une *chambre à côté de la salle à manger prenant jour sur la cour*. Nous y trouvons quelques meubles dont un *bureau ou commode* à plusieurs tiroirs en marqueterie, quatre fauteuils, un *trumeau de cheminée en glace avec une peinture dessus* (96 livres). Une importante pièce de mobilier y est conservée : une tenture de Beauvais, de 9 aunes en quatre pièces, estimée à 720 livres. Cette appréciation à 80 livres l'aune, en fait l'un des ensembles de tapisseries le plus précieux de la maison. Après avoir traversé une nouvelle pièce contenant quelques meubles et une tapisserie de Flandre, le cortège pénètre dans la *Chambre à la galerie*. Cette pièce semble servir de garde-meubles car nous y trouvons : une duchesse et six chaises *couverts de damas broché fond bleu à fleurs dor rembourrées en foin de crin* avec leur housse (300 livres), six chaises *couvertes de damas broché fond jaune et argent* avec leur housse (150 livres), six fauteuils couverts de toile (90 livres) et un *piédoré avec son marbre*. Deux pièces plus loin, dont une chambre de domestique, le cortège parvient au deuxième étage, dans l'*antichambre prenant jour sur le fossé de l'Intendance*. Une tapisserie en cinq pièces de 12 aunes (300 livres) est tendue sur les murs. Le mobilier est peu abondant : douze chaises couvertes *de moquette en rouge et jaune*, deux petits paravents dont un *très vieux*, un guéridon, une commode à trois tiroirs en noyer et deux vieilles malles recouvertes de *peau de sanglier*. Dans une armoire renfermant du linge, nous trouvons, par exemple, quarante-huit chemises dont *deux très belles garnies de dentelles* (120 livres), des mouchoirs et un dessus de toilette *de damas broché en argent bordé d'un galon festonné en argent avec quatre glands doublé de taffetas* (150 livres).

La pièce suivante est la chambre de Pierre François de Lasalle. Une tapisserie de Flandre en quatre pièces de 13,5 aunes (16 m) estimée à 362 livres recouvre les murs. Comme toujours, à cette époque, le meuble le plus coûteux est le lit du propriétaire. Il est constitué de deux lits jumeaux garnis, *composés de leurs bois et tringles en dessus*. Les fonds, dossier, petites pentes, bonnes grâces et courtepointe sont en damas piqué. Les *dehors* des grandes pentes, bonnes grâces et soubassement sont réalisés au petit point. La housse est en camelot bleu moiré. L'ensemble est estimé à 900 livres. Un trumeau en

*glace et son tableau au-dessus*, encadré par deux bras en cristal, est installé sur la cheminée. Deux grandes glaces sont accrochées aux murs : un *entre deux de croisée en glace à trois pièces avec ses moulures dorées* (102 livres), et une *grande glace avec sa crémaillère en cadre de glace et de dorure* (110 livres). Le tout est complété par des tableaux religieux : deux *Christs en velours* dont un dans un cadre doré, deux petits tableaux à *cadre doré*, l'un représentant la Vierge et l'autre saint Pierre. Nous y trouvons aussi de nombreux sièges : six fauteuils de velours *encadrés au petit point*, deux bergères *anciennes recouvertes de damas broché fond jaune et argent* et huit chaises. Parmi les autres meubles, notons la présence d'un *trictrac* en cerisier avec ses jetons, d'une commode en marqueterie et d'une commode en cerisier à trois tiroirs où sont rangés des objets personnels. Nous trouvons, par exemple, une montre en or marquée *Martre horloger à Bordeaux, un cachet de cristal à trois fasses* (250 l), une *boîte de carton d'écaillé avec un tour en or*, des bijoux comme une bague en or *entourée de diamant ayant dans le milieu une pierre verte* (150 livres), une paire de *boutons de manches* en argent, un cachet en argent aux armes du défunt et un *butherfiel* <sup>23</sup> (?) *en cuivre jaune* (9 livres). Enfin, dans un cabinet aménagé dans le mur, un *thelescope garny de cuivre jaune* (72 livres).

La garde-robe renferme de nombreux habits, des vestes, des gilets et le manteau de chevalier d'honneur *d'un canelle noir avec son chapeau et son plumet et son épée à poignée d'argent*.

Les notaires passent ensuite un *colidor*, un *bouge*, une chambre renfermant quelques meubles et divers objets dont sept tableaux de famille, un cabinet puis la chambre des filles de service et arrivent au grenier où se trouve le garde-meubles. Cette pièce renferme un ensemble important de couvertures, couvre-pieds, garnitures de fauteuils, de lits et de tentures de prix comme une tapisserie en quatre pièces de douze aunes estimée 1000 livres ou une de tapisserie de brocatelle, fonds jaune doublée de poliso rouge en trois pièces de treize aunes, d'une valeur de 800 livres.

Du grenier, ils descendent dans les caves où sont entreposés du bois de chauffage, dix barriques de vin rouge à 90 livres le tonneau, environ 200 bouteilles en verre et du vin de différentes origines : Frontignan, Médoc, Bègles.

Enfin, les notaires reviennent au deuxième étage où se trouve, près du vestibule, la *chambre de cabinet ou bibliothèque*. La pièce, éclairée par deux fenêtres, est chauffée par

23. Instrument mécanique propre à mesurer les distances. Cette invention a été perfectionnée en 1681 par William Buterfield (1617-1689). Peigné, M-A, *Dictionnaire abrégé des inventions*, Paris, 1836.

une cheminée supportant une glace en deux parties. Elle est meublée de quelques sièges dont une bergère et son tabouret de cerisier *couverte d'une tapisserie fonds cramoisy* et de quatre fauteuils de paille *avec leurs carreaux de damas de plusieurs couleurs*. Nous y trouvons enfin un secrétaire en noyer *à quatre pieds de biche et à plusieurs tiroirs*, un bureau *à écrire bois noir à cinq tiroirs pieds de biche avec la garniture doré couvert de bazanne aussy noire*.

Une fois achevé l'inventaire des meubles, les notaires examinent les livres de la bibliothèque et se font assister de deux experts, les sieurs Chapy, *oncle et neveu*, libraires sur les fossés de l'Hôtel de Ville et place Royale. L'ensemble comprend environ 365 titres et 980 volumes. C'est une bibliothèque d'importance moyenne si on la compare avec celles d'autres parlementaires bordelais de cette époque. Elle est à la fois traditionnelle et professionnelle par le contenu des ouvrages qu'elle renferme <sup>24</sup>. Les livres de droit et de jurisprudence apparaissent les plus nombreux (35 %), comme chez les conseillers Lalande ou Baritault. L'autre grande catégorie porte sur l'Histoire, la Géographie et les Sciences (27 %). L'Histoire de France y tient une grande place avec des ouvrages comme l'*Histoire de France* du Père Daniel (1729), l'*Histoire de France* de Velly et Villaret en 36 tomes, *Les monuments de la monarchie française* de Bernard de Montfaucon (1729) ou encore le *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France* de l'abbé Expilly (1757). L'histoire des autres peuples n'est pas oubliée avec l'*Histoire de Juifs*, *Une histoire de l'empire ottoman* ou encore une *Histoire moderne des Chinois* (1755). Quelques atlas et le *Dictionnaire géographique portatif* prouvent l'intérêt du propriétaire pour cette matière ainsi que pour les sciences naturelles avec des livres comme *La connaissance des plantes* (1760), le *Dictionnaire du cultivateur* (1760), *Les vertus de l'eau de chaux ou la guérison de la Pierre* (1757) ou *Le spectacle de la nature* (1750) de l'abbé Pluche.

Les publications se rapportant à la religion et à la théologie représentent près du quart (23 %) des ouvrages conservés. Ce pourcentage est supérieur à la moyenne des bibliothèques des magistrats bordelais. Les Bibles sont nombreuses, souvent anciennes. Certaines éditions sont complétées de commentaires comme *La Bible en latin et en français avec le commentaire littéral et critique* de Don Calmet en 23 tomes (1716). Les livres de piété sont présents avec de nombreuses éditions du *Bréviaire de Paris* ou des *Offices de l'Église*. L'histoire religieuse comme l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury (1722) côtoie des livres religieux traditionnels tels que les œuvres de Fénelon, Bossuet ou saint François de Sales avec l'*Introduction à la vie dévote*. Il est intéressant de noter la présence de livres relatifs aux courants de pensée qui ont traversé l'Église de France comme la *Réponse aux lettres provinciales* (1691), ou la *Relation sur le Quétisme* de Bossuet. Il existe aussi des publications d'auteurs

jansénistes ou proches de cette doctrine. Nous trouvons, par exemple, d'Antoine Arnaud *De la fréquente communion* (1713) et *La perpétuité de la foi de l'église catholique touchant l'Eucharistie* (1667), *La vie des quatre évêques engagés dans l'affaire de Port-Royal* (1756) de Jérôme Besoigne ou les *Entretiens de la Révérente Mère Angélique Arnaud abbesse et réformatrice de Port Royal* (1757). S'il était fréquent de trouver ce genre d'écrits dans ces bibliothèques, il faut se garder d'en tirer des conclusions rapides. Nous savons, en effet, que l'Aquitaine n'a jamais été un bastion janséniste, à la différence d'autres provinces du royaume et que cette doctrine était peu implantée dans le milieu parlementaire <sup>25</sup>. Enfin, à côté de ces ouvrages, un petit opuscule est consacré à la *Vie de la vénérable sœur Emmanuel de Tourny religieuse calvérienne* (1760) <sup>26</sup>.

La dernière catégorie de livres est consacrée aux Belles-Lettres (14 %). La littérature antique est représentée par des auteurs comme Tacite, Horace, Plutarque avec *La vie des hommes illustres* ou par une traduction de l'Iliade. La littérature étrangère est évoquée par des auteurs comme Machiavel, ou le Tasse avec *La Jérusalem délivrée* (en italien). Les auteurs français classiques sont les plus nombreux : Montluc, Boileau, Racine, Furetière, Montaigne, Mme de Sévigné, Bussy-Rabutin... Les Philosophes sont aussi présents avec le *Dictionnaire historique et critique* (1738) de Bayle ou les œuvres de Voltaire. Enfin quelques ouvrages sont très représentatifs du milieu nobiliaire et de ses préoccupations : *Essai sur la noblesse de France contenant une dissertation sur son origine et son abaissement* (1732) de Boulainvilliers, *L'homme de cour* (1707), *Devoirs des gens du monde et surtout des chefs de famille* (1763) par Colle, l'*Histoire généalogique de France* du Père Anselme, l'*Armorial de France* par d'Hozier.

Enfin, cette bibliothèque renferme une vingtaine de partitions dont : *Acis et Galatée*, *Athis et Rolland* de Lully, *Thétis et Pelée* de Colasse <sup>27</sup>, *Titon et l'Aurore* de Mondonville <sup>28</sup>, *Le Devin de village* de J.-J. Rousseau, *Cantate française* de Bernier <sup>29</sup>, *L'Europe galante* <sup>30</sup> et *Omphale* <sup>31</sup>. En revanche, il est nulle part fait mention d'instruments de musique. Peut-être ont-ils été vendus après le décès de la marquise de Roquefort ?

24. Figeac M. *Destin de la noblesse bordelaise (1770-1830)*. FHSO, Bordeaux, 1996.

25. Loupès Ph. *L'apogée du catholicisme bordelais 1600-1789*. Mollat, Bordeaux, 2001.

26. Il s'agit de la fille de l'intendant Tourny (+1753) entrée chez les Sœurs du Calvaire à Vernon en 1748.

27. Pascal de Colasse 1649-1709.

28. Cassanea de Mondonville 1711-1772.

29. Nicolas Bernier 1665-1734.

30. André Campra 1660-1744.

31. André Destouches 1672-1749.



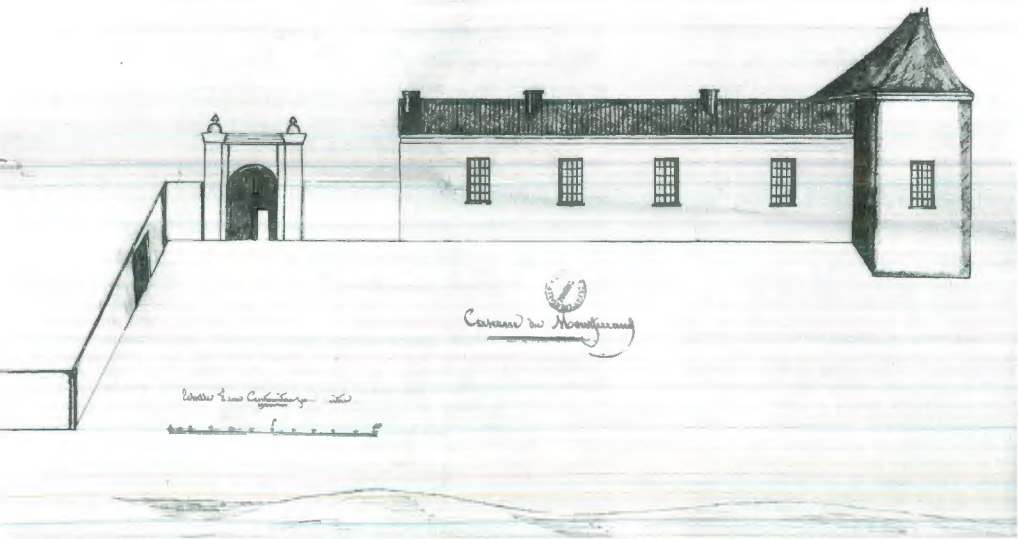


Fig. 5. - Saint-Louis-de-Montferrand, Castelnau, maison noble de Flouquet. A.D.Gir. 5 J 63 © Région Aquitaine, Inventaire général, M. Dubau.

Le 9 avril suivant, les notaires se rendent à Ambarès pour dresser l'inventaire, du bien de Flauquet <sup>32</sup> (fig. 5). La maison comporte au rez-de-chaussée un vestibule, une salle de compagnie, trois chambres *prenant jour sur la rivière* et, donnant sur la cour et sur l'estey, deux autres chambres, la cuisine, la *dépense* et la chambre du cuisinier. L'étage compte cinq chambres.

Juste à côté, le cuvier renferme douze cuves, d'une capacité de 112 tonneaux, deux pressoirs, deux entonnoirs, trente bastes et quatre comportes. Trente-deux barriques neuves sont rangées dans le chai et dans la cave 100 bouteilles pleines et 140 vides.

La chapelle, bâtie à proximité, semble peu ornée mais renferme des vêtements liturgiques en bon état ainsi qu'un calice avec sa patène en argent.

Le 10 avril, les notaires se présentent à la maison noble des Eyquems. Les pièces au rez-de-chaussée s'articulent autour du vestibule : le salon de compagnie, la salle à manger, la chambre de monsieur et quatre autres pièces ou chambres. A l'étage, cinq chambres sont desservies par un corridor. La chambre des servantes est installée dans l'aile droite et, dans l'aile gauche se situent la cuisine, l'office et la chambre du cuisinier. A proximité, se trouvent la chapelle, l'écurie, le cuvier et le chai.

La valeur du mobilier de la succession se répartit comme suit :

- A Bordeaux :	
meubles et vêtements	23 431 livres
argenterie	14 375 livres
bibliothèque	4 589 livres
argent monnayé	5 300 livres
- Estimation pour les biens qui n'ont point été estimés pour déterminer le droit du contrôle	5 365 livres
- Les effets de la maison de Flouquet	4 837 livres
- Les effets de la maison des Eyquems	6 103 livres
Soit un total de	64 000 livres

Ce dénombrement du mobilier nous permet de constater que les pièces les plus riches étaient concentrées dans certaines salles de l'hôtel urbain : tapisseries, tissus, glaces ou meubles. En revanche, on ne trouve pas de meubles de grand prix dans les maisons de campagne. Rares sont ceux qui atteignent le prix de 90 livres mais aucun d'eux n'est qualifié de *vieux usé gâté ou à l'antique*. Il doit s'agir de meubles, peut être anciens et démodés, mais aussi de confection beaucoup plus simple que ceux conservés à Bordeaux. Ces intérieurs campagnards, malgré une certaine rusticité, devaient présenter, cependant, un certain confort <sup>33</sup>.

32. Cette maison était située au bord de la rivière, près de l'estey qui matérialise aujourd'hui la limite entre les communes de Bassens et Saint-Louis-de-Montferrand

33. A.D.Gir. 3 E 5534 1<sup>er</sup> avril 1767 Duprat.

Le 14 septembre suivant, François de Lassalle cède l'hôtel, pour 73 000 livres, à Armand de Saige et à sa femme, Jacqueline de Verthamon. Cette somme, payée par sept reconnaissances à l'ordre et volonté du seigneur de Lassalle, ne comprend pas le mobilier qui sera vendu séparément <sup>34</sup>.

### La famille Pontet de La Croix-Marron, 1775-1856

Quelques années plus tard, le 8 août 1775, François Armand de Saige, conseiller du Roi et son premier avocat au parlement de Bordeaux, vend à Bernard Pontet, commissaire Provincial ordonnateur des guerres et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, l'hôtel sur les fossés de l'Intendance consistant en un grand portail d'entrée, cours, puits, écurie, remise appartement au rez-de-chaussée ... grenier et caves. Les limites sont au nord, les fossés de l'Intendance, au sud, la petite rue de l'intendance où la dite maison vendue a une issue et sortie, à l'est à l'hôtel de madame la marquise de Talleyrand et d'autre côté au couchant à celui de l'Intendance. Le montant de la transaction, 87 400 livres, est payé en argent et en effets de commerce ; la date d'entrée en jouissance est fixée au 1<sup>er</sup> décembre 1775 <sup>35</sup>.

#### Bernard de Pontet (1730 ?-1817)

Bernard de Pontet, l'acquéreur, était le fils de Jean-Pierre Pontet (+1761), conseiller du Roi garde des sceaux de la chancellerie près la cour des Aydes de Guienne et subdélégué de l'intendant Tourny pour la région de Pauillac. La famille Pontet avait constitué en Médoc un patrimoine foncier important composé, notamment, du domaine de Canet à Pauillac. C'est d'ailleurs cette caractéristique que retient François de Lamontaigne, lorsqu'il note dans ses chroniques : « le lundi 30 [novembre 1761] est mort à Bordeaux M. de Pontet, ce grand possesseur de vignes en Médoc ... » <sup>36</sup>.

Bernard de Pontet avait épousé à Paris, le 20 octobre 1761, Angélique de Fumeron <sup>37</sup>. De ce mariage naquirent cinq enfants : trois filles, Angélique, Rosalie et Adélaïde et deux garçons, Bernard Pierre et Charles François. Déjà nanti d'un important patrimoine foncier et comptant parmi les riches familles de Bordeaux, Bernard de Pontet poursuit une politique familiale d'intégration au sein de la meilleure société de la province en recherchant des alliances flatteuses et fortunées pour ses enfants.

Le 12 avril 1780, Angélique de Pontet (1760- ?), sa fille aînée, épouse un représentant de la vieille noblesse titrée du Limousin, Raymond de Lavour, vicomte de Sainte Fortunade, (1752-1828), capitaine de Dragons au régiment de Lorraine.

Le futur époux est le fils de François de Lavour, comte de Sainte Fortunade, seigneur de Fonmartin, Lagarde, coseigneur de Laguette Cornil et autres places et d'Hélène d'Arthis de Thiezac. Il réside, quand il n'est pas en garnison, dans le château familial de Sainte-Fortunade <sup>38</sup>.

Selon l'usage, les familles des futurs conjoints se retrouvent pour apposer leur signature au bas du contrat de mariage. Les parents du futur époux ne se sont pas déplacés mais ont donné procuration à un de leurs proches, le vicomte Raymond Louis d'Estresses gouverneur de Saint-Rémy et commandant pour le Roi à Wissembourg en Alsace. Parmi les proches de la famille Lavour, nous relevons en premier lieu la présence de Monseigneur Philippe de Noailles maréchal duc de Mouchy commandant de la province, parent, et Madame la duchesse de Mouchy son épouse, des cousins comme le marquis de Cardaillac, monsieur de Lafagerdie de Saint-Germain, le baron de Poissac, conseiller au parlement de Bordeaux et madame son épouse, ou le comte de Bonneval.

La famille de la mariée est représentée par son oncle et sa tante Pontet de Perganson, deux tantes, la veuve Pontet Pereyra et la veuve Pontet Branaire Duluc, et des cousins germains conseillers au parlement les Duluc et les Cajus. Selon les dispositions du contrat, les parents du marié gratifient leur fils de tous leurs biens présents et à venir, charge à lui de payer les dettes actuellement existantes et de verser à son frère, le moment venu, sa légitime soit 15 000 livres. La mère du marié donne de son côté une somme de 24 000 livres à prendre sur ses biens au moment de sa succession. Les parents abandonnent aux futurs époux l'usufruit et la jouissance de la demeure familiale à compter du mariage. Enfin, une tante, Mademoiselle de Lavour, donne à son neveu une somme de 10 000 livres à prendre sur les 25 000 livres que lui doit le comte de Lavour, son frère.

Monsieur et madame de Pontet, de leur côté, dotent leur fille d'une somme de 80 000 livres dont 50 000 sont payées comptant (39 000 livres en espèces et 11 000 livres par un billet libellé à l'ordre du directeur des monnaies de Limoges). Les 30 000 livres restantes seront réglées en plusieurs quitances. Enfin, une amie de la famille, madame Delage veuve d'un Trésorier de France, donne 15 000 livres à prendre sur sa succession future <sup>39</sup>.

34. A.D.Gir. 3 E 5537 Duprat.

35. A.D.Gir. 3 E 21703 Rauzan.

36. Lamontaigne Fr. de. *Chronique bordelaise*, Bordeaux, 1926 ; Coudroy de Lille P. « Quelques plans de l'architecte Lhote : maison à Bordeaux, château Pontet-Canet à Pauillac », *SAB*, t. LXXX, 1989 p. 136 et A.D.Gir. 2 E 2335.

37. Delanglard, notaire à Paris.

38. Département de la Corrèze, arrondissement de Tulle.

39. A.D.Gir. 3 E 21713 Rauzan.



Trois ans plus tard, le 20 mars 1783, Christine Marguerite Rosalie de Pontet signe son contrat de mariage avec Louis Guillaume Elisabeth de Massip. Cette union, rassemble deux familles bordelaises issues l’une, du monde judiciaire et l’autre, de la noblesse terrienne locale. Le futur époux, *capitaine d’infanterie seigneur de la maison noble de la Motte Saint Sulpice, Blanquefargue et autres lieux*, réside à Saint-Sulpice en Entre-deux-Mers. Il est le fils de feu Louis François Elie de Massip, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine *ayde major* au régiment de Poitou et de Marie de Brach.

Les parents et amis sont nombreux à venir signer le contrat de mariage. Parmi les personnalités, nous remarquons la présence du comte de Fumel, *commandant de la province*, de plusieurs membres de la famille Massip, des membres du parlement : Monsieur Leberthon, premier président et son fils, président à mortier, monsieur Lynch, président aux enquêtes ; des amis signent également : monsieur de Galathea et monsieur de Villeneuve de Durfort.

Quant à la famille Pontet, elle est représentée, pour cette cérémonie, par les mêmes personnes qui s’étaient déplacées en 1780 pour le mariage d’Angélique auxquelles s’ajoute le président de la Cour des aides, monsieur de Laroze et son épouse, née Pontet.

Comme pour leur fille aînée, les parents Pontet constituent une dot de 80 000 livres dont seulement 10 000 livres sont payées comptant, le solde devant être versé en deux fois, 30 000 livres dans un an et 40 000 livres dans deux ans. Madame de Lage participe aux apports, mais pour 10 000 livres, à prendre après son décès <sup>40</sup>.

Enfin, le 1<sup>er</sup> septembre 1784, la dernière fille, Marguerite Adélaïde de Pontet, s’engage auprès d’Arnaud François Martin de Monsec, conseiller au parlement de Bordeaux, demeurant rue Judaïque, paroisse Saint-Seurin. Veuf d’un premier mariage, de Joséphine Armande Marguerite de La Marthonie, il est le fils de Jean-Louis Martin de Monsec, écuyer, conseiller au parlement, seigneur des maisons nobles de Reignac, Tizac et Lamothe-Saint-Loubès et de feu Françoise Auger.

Jean-Louis Martin de Monsec confirme son fils, Arnaud François, comme légataire général et universel <sup>41</sup>. Il s’oblige à recevoir les époux et les loger avec leurs domestiques et consent à ce qu’ils perçoivent les 4000 livres d’intérêts de la constitution dotale de la future épouse.

La dot d’Adélaïde de Pontet s’élève à 80 000 livres, comme pour ses sœurs. En attendant de libérer le capital, les parents Pontet s’engagent à payer les intérêts *à raison du denier vingt [5 %] par manière de pension*. Enfin, madame Delage, fait donation d’une somme de 10 000 livres à prendre après son décès.

Il faut remarquer, qu’à l’occasion de ce mariage, la future épouse, contrairement à ses sœurs, n’a reçu aucun acompte sur sa dot et l’assemblée conviée, à la signature de l’acte, est des plus réduite. Seuls les proches de chaque famille sont présents <sup>42</sup>.

Enfin, le 25 janvier 1791, Bernard de Pontet, *noble avant le décret du 19 juin dernier* <sup>43</sup> et *dame Angélique de Fumeron demeurant en leur hôtel sur les fossés du département*, marient leur fils, Bernard Pierre Pontet, *élève commissaire de la guerre breveté par le Roy*, avec Marthe Adélaïde Dublan. Cette dernière est la fille de Pierre Ozée Dublan, résidant *sur le grand cours Tourny, noble avant le décret du 19 juin dernier et de dame Marie Marthe Legrix*.

Bernard Pontet et sa femme instituent leur fils héritier général et universel mais se réservent la possibilité de disposer en faveur de leurs autres enfants de sommes importantes : 150 000 livres pour Bernard Pontet et 136 000 livres pour Madame Pontet. Il est en outre convenu que les parents Pontet logeront les futurs époux dans leur résidence bordelaise et qu’ils auront la jouissance du bien de Canet à Pauillac, *pour tenir lieu d’intérêts de la dot*.

La dot de Marthe Adélaïde Dublan s’élève à 150 000 livres dont les deux tiers proviennent du chef de madame Dublan et le solde du chef de Pierre Dublan. Un premier acompte de 100 000 livres est payé en billets de commerce et le solde doit être réglé dans les trois ans. Les signataires de l’acte sont peu nombreux, seuls les proches des époux ont signé <sup>44</sup>.

Charles François de Pontet, le dernier enfant, disparaît en mer en 1792. Il était célibataire et n’avait pas rédigé de testament.

Pendant la Révolution, Adélaïde de Pontet vit périr sous la guillotine son beau-père et son mari, victimes de leur appartenance à l’ancien parlement. En revanche, sur le plan matériel, la famille Pontet semble avoir traversé cette période sans dommage. Le début du XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par des deuils familiaux : Madame de Pontet s’éteint le 7 juin 1800 et Rosalie, épouse de Louis de Massip, décède sans enfant le 30 juin 1813. Enfin, Bernard de Pontet meurt le 1<sup>er</sup> juin 1817.

40. A.D.Gir. 3 E 21718 Rauzan.

41. Cette qualité lui avait été attribuée lors de son mariage avec Marguerite de Lamarthonie, le 22 janvier 1774 A.D.Gir. 3 E 15403 Dugarry.

42. A.D.Gir. 3 E 21721 Rauzan.

43. Allusion au décret du 19- 23 juin 1790 qui abolit la noblesse héréditaire et toutes les qualifications qui en dérivent.

44. A.D.Gir. 3 E23139 Dufaut.

### Pierre Bernard de Pontet (Bordeaux 16 octobre 1764-22 janvier 1836)

A la mort de son père, Pierre Bernard de Pontet devient le nouveau chef de famille. Il s’était lancé en politique en se faisant élire député en 1815 sous l’étiquette monarchiste. Membre de la « Chambre introuvable », il appartenait à la faction la plus intransigeante et, selon le préfet Tournon, il était : « fort borné mais entêté et fort prévenu » contre la Charte et le parlementarisme <sup>45</sup>. Il siégea comme député de la Gironde de 1815 à 1824 et comme membre du conseil général de 1820 à 1829. D’après certains contemporains : « son rôle politique n’a laissé aucun souvenir saillant » <sup>46</sup>.

Le 17 janvier 1818, après le décès de leur père, les enfants de Bernard de Pontet décident de liquider la succession de leurs parents et de procéder au partage des biens.

#### Biens immobiliers

- Le domaine de Langoa ou de Saint-Julien, commune de Saint-Julien en Médoc comprenant maison de maître, bâtiments de servitude, vignes, terres labourables, prairies, bois et aubarèdes 224 000 F  
- Le domaine dit de Canet à Pauillac comprenant maison de maître, dépendances, vignes etc.... 232 000 F  
- Le domaine de Pachan à Ludon 72 000 F  
- Un hôtel à Bordeaux fossés de l’Intendance n° 8 90 000 F  
- Une maison attenante, petite rue de l’Intendance 17 000 F  
- Le domaine de la Croix-Marron à Bacalan <sup>47</sup> 30 000 F

**Total 665 000 F**

#### Valeurs mobilières 55 400 F

- Dont les meubles de Saint-Julien 8003, 00 F  
- L’argenterie, les bijoux et les porcelaines 7003,00 F  
- Les meubles de Bordeaux 8186, 00 F

**Total 720 400 F**

A cette somme, il faut ajouter, d’une part, les droits qu’avait Bernard de Pontet sur la succession de sa fille, Rosalie de Massip, et d’autre part, les montants que doivent rapporter Angélique de Lavour et Rosalie de Reignac en raison des sommes reçues sur leurs constitutions dotales 109 914 F

**Total de la masse active 830 315 F**

De cette masse active, il faut déduire les emprunts et les sommes dues au titre de la succession de madame de Pontet 268 513 F  
d’où,

**Total de la masse active nette 561 801 F**

Pierre Bernard de Pontet, en sa qualité d’héritier général et universel, se reconnaît débiteur envers ses sœurs de la somme de 258 963, 00 F dont 119 259,00 F à madame de Lavour et 139 434,00 F à madame de Reignac. Il s’engage à les rembourser par tiers dans les quatre ans à venir.

Le jour même, il vend le domaine de l’Isle de Pachan à Ludon à Guillaume Lawton, courtier à Bordeaux, pour 140 000 F, payé comptant <sup>48</sup>. En 1821, il cède Langoa à Hugues Barton pour la somme de 550 000,00 F <sup>49</sup>.

Pierre Bernard de Pontet décède à Bordeaux le 22 janvier 1836 *agé de 71 ans né à Bordeaux propriétaire divorcé de dame Adélaïde Dublan ... fossés de l’Intendance n°3* <sup>50</sup>. Il laisse un seul héritier, son fils, Bernard Marthe Edouard de Pontet <sup>51</sup>. La valeur déclarée de l’immeuble, cours de l’Intendance, est de 200 000 F et celle du mobilier de 20 000 F. Quant à la maison rue de la petite intendance (n° 12), elle est estimée à 36 000 F <sup>52</sup>.

Le 22 mars 1856, Edouard de Pontet, *propriétaire rentier demeurant en son domaine de Canet à Pauillac*, vend aux frères Joseph et Jean-Baptiste Rolland, *un hôtel ou vaste maison fossés de l’Intendance n°6 composé de magasins, premier et deuxième sur le devant, cour, vaste logement sur le derrière, puits et autres dépendances*. Le prix est de 300 000 F payable avant le 15 juin 1858. La maison de la petite rue de l’Intendance n’est pas comprise dans la transaction, Edouard de Pontet s’en réservant la propriété <sup>53</sup>.

A la suite du décès de Joseph Rolland, survenu le 7 décembre 1864, ses héritiers procèdent à la liquidation de la société de commerce et au partage de ses biens. L’immeuble du cours de l’Intendance est attribué à son frère Jean-Baptiste <sup>54</sup>.

45. Figeac M. *op. cit.*

46. Férret Ed. *Statistique générale du département de la Gironde*. Bordeaux, 1889.

47. Ce domaine de 8,5 ha au bord de la Garonne avait été vendu par les héritiers le 9 avril 1817. Il comprenait une maison de maître, des bâtiments d’exploitation en mauvais état et un pavillon. Jean-Pierre de Pontet l’avait acquis de la famille Donissan en 1728. A.D.Gir. 3 E 31456 Maillères. Aujourd’hui, seul subsiste en très mauvais état, le pavillon rue Achard (n° 84).

48. A.D.Gir. 3 E 31458 Maillères. Ce domaine avait été acquis le 19 janvier 1742 par Jean-Pierre de Pontet auprès de la famille Nunes Peyreire.

49. Cocks Ch. et Ferret Ed. *Bordeaux et ses vins*, Bordeaux 1929.

50. A.D.Gir. 4 E 1116.

51. Acte de notoriété, 30 mars 1836, A.D.Gir. 3 E 31557 Castéja.

52. A.D.Gir. 3 Q 4531 Déclaration de succession.

53. A.D.Gir. 3 E 61 384 Borderia. C’est aujourd’hui la maison située 7 rue Saige.

54. A.D.Gir. 3 E 61 434, 24 juillet 1866, Borderia.



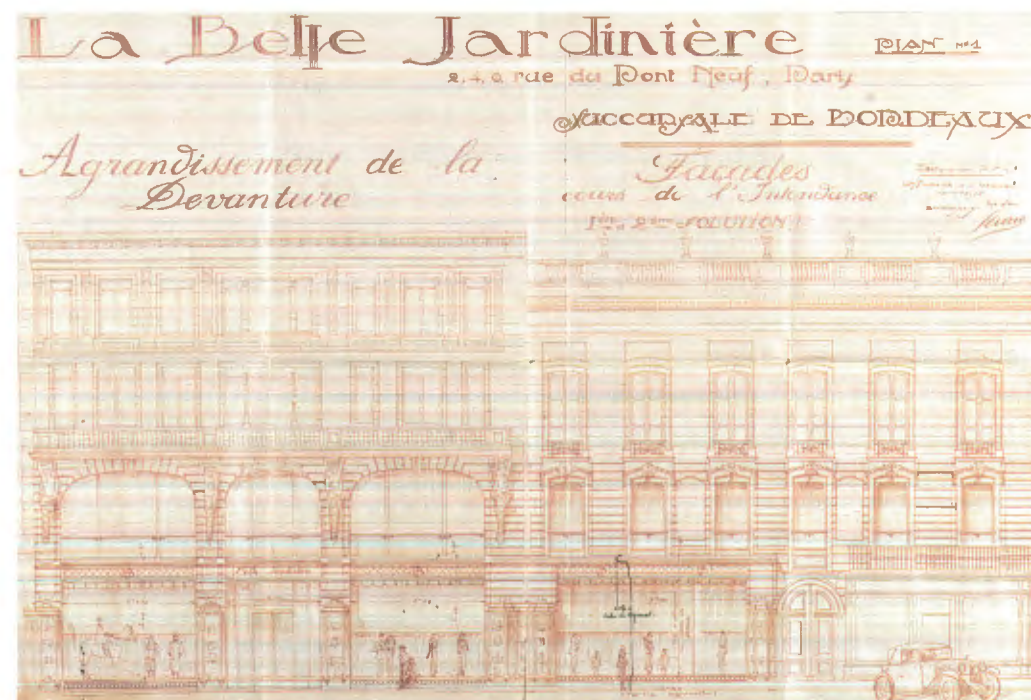


Fig. 6. - Aménagement des façades, n° 4 et 6, à l'époque de *La belle jardinière*. (1931). Autorisation de voirie, 6 cours de l'Intendance, plan d'élévation. 50 O 824 © Archives Bordeaux métropole.

Fig. 7. - Vue partielle de l'hôtel Lassalle (à droite sur la photographie), modification apportée sur la façade par des aménagements commerciaux. Archives Historiques de la Gironde T. XXXV p. 276.

### Description de l'hôtel

En dépit d'une apparente unité, celle du XVIII<sup>e</sup> siècle classique, l'hôtel est un édifice composite. Ceci s'explique par sa longue histoire qui a entraîné des transformations et des aménagements successifs. Malheureusement, aucun document, ni devis, ni plan, ni dessin ne permet de suivre avec précision les étapes de la construction et des changements ni de les dater. En conséquence, il convient de s'en tenir à la description des éléments que l'on peut observer.

La façade principale, sur le cours de l'Intendance, large de six travées, se dresse sur trois niveaux. L'ensemble est coiffé, au-dessus d'une corniche à denticules, d'une balustrade, ornée de pots-à-feu, qui dissimule le toit. Le rez-de-chaussée est percé de six arcades en plein cintre. Son aspect actuel résulte d'importantes restaurations réalisées dans les années 1982-1983, sous le contrôle de l'Architecte de Bâtiments de France, Jean-Pierre Erath. Le résultat a fait disparaître les coffrages en bois réalisés aux cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (fig. 6 et 7). Seule l'arcade de la porte cochère semble d'origine avec ses écoinçons garnis de feuillages<sup>55</sup>. Cette porte était fermée par de lourds vantaux de bois sur lesquels était fixé un heurtoir (fig. 8). Ces menuiseries ont aujourd'hui disparu.

Les grandes baies à porte-fenêtre du premier étage sont inscrites dans un chambranle mouluré en arc segmentaire. Elles sont sommées soit d'agrafes (2), soit de mascarons (4), d'où partent des guirlandes de fleurs et de fruits. Les quatre



55. Dossier du Service Territorial de l'Architecture et du Patrimoine de la Gironde.

mascarons, deux à chaque extrémité et deux au centre, du type habituel de visages encadrés dans un cartouche à volutes, peuvent être identifiés aux quatre saisons. Ils sont étroitement associés aux guirlandes de fleurs ou de fruits qui suivent le sommet du chambranle et retombent légèrement à l'emplacement de la crossette. Ces mascarons représentent :

- le printemps, figure féminine avec un collier de perles dont la chevelure est ornée de fleurs comme la guirlande qui la complète
- l'été (un jeune garçon), enrichi de fleurs et d'épis de blé que l'on retrouve sur la guirlande (fig. 9)
- l'automne, un visage plus âgé, orné de raisins comme dans la guirlande
- l'hiver, vieillard barbu complété par une guirlande de feuilles de chêne<sup>56</sup> (fig. 10).

Les deux fenêtres simplement ornées de clés en simple agrafe en volutes, sont également complétées par des guirlandes de fruits ou de fleurs.

Ce décor est complété par six garde-corps en fer forgé dont le dessin à volutes encadre des médaillons portant le monogramme *SP*. Il faut noter cependant qu'ils n'apparaissent pas sur des documents des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Ils pourraient n'être qu'une copie mise en place lors des restaurations. Leur origine reste incertaine.

Au second étage les six fenêtres sont semblables à celles du premier étage mais plus simplement ornées. Les deux baies (3 et 5) surmontant celles qui, au premier étage, n'ont pas de mascarons, sont enrichies, ici, par des masques en modèle de vent avec des visages joufflus encadrés d'ailes et de nuages (fig. 11). Les agrafes des autres fenêtres (1, 3, 4 et 6) sont ornées de volutes à feuillages complétées par une coquille. Au-dessus, une table en creux reçoit un décor de rameaux croisés. L'ensemble est complété par des balconnets en fer forgé. En leur centre, un monogramme, composé de trois lettres *J.L.R.* correspond très vraisemblablement aux initiales de Jean (Martin) de Lassalle de Roquefort, décédé en 1737, commanditaire de cette façade. Ces balconnets sont semblables par leur style aux appuis de fenêtres de l'entresol du pan coupé nord de la place de la Bourse. Ce modèle, classique à Bordeaux, apparaît dans les bâtiments des années 1730-1735 et se prolonge pendant une longue décennie<sup>57</sup>.

Cette curieuse façade, de laquelle il faut exclure le rez-de-chaussée reconstruit, s'impose par l'abondance de son décor sculpté sans équivalent sur d'autres façades bordelaises. Sa richesse, la délicatesse de l'exécution sont vraiment originales et donnent à cette façade un luxe inhabituel. L'exécution, tant des masques que des guirlandes ou des agrafes, se caractérise par un style menu mais fouillé, de bonne qualité, surtout en ce

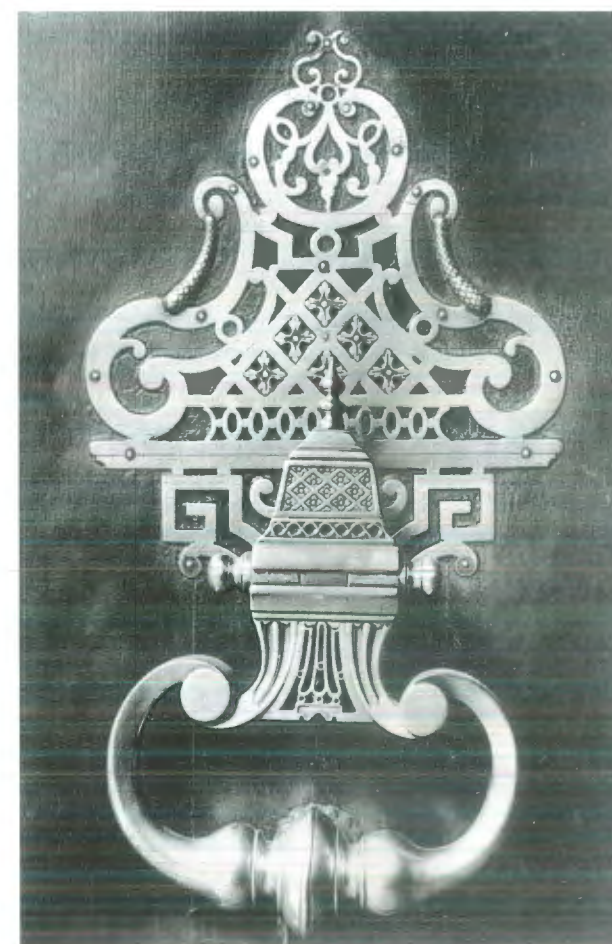


Fig. 8. - Ancien heurtoir de l'hôtel, Archives de l'Agence des Bâtiments de France © Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général, M. Dubau.

qui concerne les guirlandes et les feuillages, en meilleur état que les visages. Dans la mesure où elle semble un *unicum*, et où elle a subi des modifications, cette façade est difficile à dater. Mais le dessin en arc segmentaire des fenêtres, celui des cartouches et des agrafes, celui des garde-corps enfin du deuxième étage qui rappellent ceux du palais de la Bourse, indiquent une date qui se situerait à la fin du premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces indices chronologiques restent ténus mais concordants.

La porte cochère qui permet de pénétrer dans l'immeuble n'est pas au centre de la construction en raison du nombre pair de travées, mais se trouve déportée sur la droite, au

56. Coustet R. *op.cit.* ; Sargos J. *Le peuple de pierre. Histoire des mascarons de Bordeaux*. Bordeaux, L'Horizon chimérique, 2015.

57. Lacoue-Labarthe M.F. *L'art du fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, Société Archéologique de Bordeaux, 1993.





Fig. 9. - Mascarons  
du premier étage,  
le printemps et l'été.



Fig. 10. - Mascarons  
du premier étage,  
l'automne et l'hiver.



Fig. 11. - Mascaron  
du deuxième étage, vent.



Fig. 12. - Cour intérieure.

niveau de la quatrième travée. Un large passage conduit à une cour intérieure carrée entourée de bâtiments d'un même dessin s'élevant sur trois niveaux (fig. 12). Les murs du rez-de-chaussée sont décorés de profonds refends mais les ouvertures ont été remaniées et harmonisées lors des dernières restaurations alors que celles des niveaux supérieurs semblent d'origine. Au premier étage, les fenêtres sont encadrées de fortes moulures à ressauts surmontées d'une corniche. Celles du deuxième étage sont simplement entourées de moulures à crossettes. La corniche à denticules qui surplombe le tout, est interrompue par le percement des fenêtres. Le dessin des garde-corps, simple et fortement géométrisé, composé seulement de lignes droites, se retrouve dans certains immeubles datés des années 1776-1785<sup>58</sup>. La composition de cette cour révèle une intervention très postérieure à la construction de la façade. Son style sévère, certains détails rares comme la corniche interrompue, justifient l'intervention d'un architecte de qualité. Ne serait-ce pas François Lhote qui, comme l'a montré Pierre Coudroy de Lille, a travaillé pour Bernard de Pontet à son domaine du Médoc (aujourd'hui Pontet-Canet) en 1780<sup>59</sup> ?

Le passage qui mène à la cour, enrichi de pilastres, ouvre à droite sur la porte conduisant à la cage d'escalier. Cette porte est surmontée d'un blason portant des armes d'alliances. L'un est celui de la famille Nairac ; l'autre reste à identifier. Le cartouche à cuirs enroulés qui les encadre, indique une date tardive dans le goût éclectique de la seconde moitié du XIXe siècle (fig. 13). Sans doute rapporté, ce blason annonce le luxe qui se déploie sur les murs de la cage d'escalier : pilastres doriques cannelés, entablement avec une frise ornée de guirlandes, niches surmontées de tables agrémentées de feuillages, moulures du plafond. Comme le décor du passage, cet ensemble illustre le goût fastueux de la période du second Empire. Le dessin de la rampe d'escalier rappelle le modèle des balustres carrés, fréquemment employé dans les hôtels bordelais à la fin du XVIIIe siècle<sup>60</sup> (fig. 14). Mais il a été enrichi et alourdi par une surcharge de feuillages en tôle, certainement pour s'accorder au décor mural.

Au premier étage, la distribution d'origine a disparu. Mais les travaux de restauration conduits en 1982 ont permis de découvrir sous le plafond de plâtre qui les cachaient à la vue, des plafonds à la française aux poutres peintes. Les décors sont de deux modèles différents correspondants à deux pièces aujourd'hui réunies en une grande salle. Le premier ensemble

58. Maffre Ph. *Construire bordelais au XVIIIe siècle*, maison Rocaute p. 170, maisons rue Victoire-Américaine p. 172.

59. Coudroy de Lille P. *op.cit.*

60. Lacoue-Labarthe M.-F. *op.cit.*



Fig. 13. - Armoirie à l'entrée de la cage d'escalier.



Fig. 14. - Cage d'escalier

© Mission du recensement du paysage architectural et urbanistique.  
Mairie de Bordeaux.



est constitué de fleurs dorées sur fond marron (fig. 15) ; le second montre des fleurs et des feuillages aux couleurs fraîches se détachant sur un fond blanc (fig. 16). Ces deux plafonds sont, à ce jour, avec ceux de l'hôtel Montaigne <sup>61</sup>, les plus importants conservés à Bordeaux. On en trouve de similaires dans les châteaux de la région, à Cadillac par exemple ou à Buzet. Ils sont les vestiges de la construction primitive du XVII<sup>e</sup> siècle.

Au deuxième étage, les pièces montrent un luxueux décor de lambris de style XVIII<sup>e</sup>. Il a manifestement subi des transformations destinées à l'enrichir et il est difficile, sauf à conduire une étude minutieuse sur place de distinguer dans le détail les différentes étapes successives. Ainsi les portes sont surmontées d'une large corniche à feuilles d'acanthes et à cannelures semblables à celles de la maison Viaud, rue de la Rousselle, datées de 1695 <sup>62</sup>. Mais, en dessous, le panneau sculpté associe une agrafe rocaille et des guirlandes de fleurs accrochées à un nœud de rubans « Louis XVI » (fig. 17). Ces motifs s'accordent harmonieusement mais nous interrogent sur la date de cette composition. Des décors rocailles, proches de ceux des boiseries de l'hôtel de Gasc <sup>63</sup>, ornent les différents panneaux (fig. 18) mais leurs encadrements torsadés de rubans s'apparentent à ceux du grand salon du palais Rohan datés de 1781-1784. Ailleurs, des décors figurés montrent des putti jouant au milieu de riches cartouches rocaille. Enfin, les cheminées de marbre blanc sont également d'un modèle « Louis XV » qui trahit le XIX<sup>e</sup> siècle. Ce salon, tel que l'on en voit plusieurs, caractérise bien le goût bordelais de la société bourgeoise de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle <sup>64</sup>.

## Une particularité dans le paysage bordelais

Cette étude nous a permis de rendre à cet ancien hôtel particulier son « état civil » d'origine qu'il avait perdu au cours des dernières restaurations avec l'apposition d'une plaque « hôtel Pichon », famille qui nous l'avons vu, n'est jamais intervenue dans sa construction ou dans ses modifications. Ceux qui l'ont édifié et occupé, les Lassalle et les Pontet, parlementaires éminents et viticulteurs distingués, retrouvent également leur place grâce à cette recherche.

Sur le plan architectural, cette demeure apparaît comme une particularité dans le paysage bordelais. Son époque de construction au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, ses mascarons qui annoncent ceux de la Place de la Bourse, ses sculptures très soignées et ses pots à feu en font un monument unique à Bordeaux et de grande qualité.

61. 28, rue du Mirail.

62. Chavier Laurent, « La maison Viaud retrouvée », *SAB* t. XCIV, p.163, 2003.

63. Elles sont conservées au musée des Arts décoratifs de Bordeaux.

64. Deshairs Léon, *Bordeaux Architecture et décoration au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1907.

## Remerciements

Je remercie Madame Camille Zvenigorodsky, Chef STAP Gironde de m'avoir autorisé à consulter le dossier de l'hôtel Lassalle conservé dans ses services, ainsi que sa collaboratrice, Madame Colette Boulard, pour l'aide apportée dans cette recherche.

Ma gratitude s'adresse également au professeur Robert Coustet dont les conseils avisés m'ont été très précieux pour la rédaction de cette communication.



Fig. 15 et 16. - Plafonds du premier étage (XVII<sup>e</sup> siècle)

© Mission du recensement du paysage architectural et urbanistique.  
Mairie de Bordeaux.



Fig. 17 et 18. - Décors du deuxième étage (XIX<sup>e</sup> siècle)

© Mission du recensement du paysage architectural et urbanistique.  
Mairie de Bordeaux.







Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 139-148

## *Le château Birot à Béguey*

*Philippe Maffre*

Le château Birot se situe dans la partie septentrionale de la commune de Béguey en bordure et à l'est de la route qui conduit vers La Sauve-Majeure jusqu'au cœur de l'Entre-deux-Mers. La demeure, les dépendances agricoles et la chapelle qui en dépendent se trouvent à l'intérieur d'un vaste enclos polygonal ceint de murs. A l'extrémité de la rue principale du hameau de Reynon s'ouvre l'entrée occidentale de l'enclos de Birot, elle consiste en un beau portail en demi-lune inversée composé de deux piliers et leurs contreforts à bossages, les premiers amortis par des boules, portant un couvrement métallique à traverse formant la base d'un fronton aux rampants et tympan d'un dessin chantourné quoique rigoureusement symétrique, au centre du tympan dans un cartouche ovale à fond bleu est écrit en lettres d'or le mot « Birot » au-dessus d'une fleur de lys.

Le portail ouvre sur une allée au nord (fig. 1) et le long de laquelle se trouvent les dépendances viticoles récemment agrandies et transformées. Au-delà l'allée conduit jusqu'à une éminence sur laquelle est juchée la demeure que précède du côté sud où est son élévation principale une vaste terrasse rectangulaire qui domine les jardins et les vignes situés au flanc du coteau (fig. 2). L'élévation opposée au nord donne sur une cour ouverte limitée par la clôture que perce un portail formé de deux piles carrées chacune amortie d'une boule, portail qui donne accès à une allée axiale traversant les vignes vers le nord.

A l'est du portail se dresse une petite chapelle en moellons recouverts d'enduit couverte d'une toiture de tuiles creuses en pavillon, elle est adossée au mur de clôture qui forme son élévation nord aveugle. Au sud vers la cour elle prend le jour par deux fenêtres en plein-cintre dont les huisseries sont conservées, il s'agit de vantaux à petits carreaux surmontés de châssis de tympan en éventail, ces vantaux sont montés sur leurs fiches



Fig. 1. - Portail.





Fig. 2. - Élévation principale.



Fig. 4. - Élévation principale.

et se ferment à l'aide d'espagnolettes. Au centre de la façade occidentale est ouverte une porte couverte en anse de panier à clé saillante inscrite dans une table en ressaut que couronne une corniche sommée d'une croix (fig. 3). Les deux battants en bois de la porte s'ouvrent vers l'intérieur grâce à la présence d'une arrière voussure de Marseille. Un sol en gravier a remplacé les carreaux d'origine d'un demi-pied carré qui sont stockés sur l'autel tombeau de brique revêtu de stuc aujourd'hui sans usage.

Des murs de soutènement confortent la terrasse sans garde-corps qui précède la façade méridionale, un degré adouci la dessert, deux lions de terre cuite posés sur deux hauts socles l'encadrent. Un puits à grosse margelle de plan circulaire se trouve au pied de la terrasse à l'entrée du jardin.

La demeure de plan rectangulaire compte un étage carré. Elle est en pierres de taille pour ce qui concerne uniquement la façade principale. Les murs des autres élévations sont bâtis en

moellons recouverts d'enduit. Sa couverture de tuiles creuses est à longs pans et croupes. Des caves voûtées en tas de charge règnent sous une partie de la maison et de la terrasse.

Des chaînes d'angle à bossages marquent les extrémités de la façade principale qui compte sept travées de baies rectangulaires à chambranle souligné d'un bandeau plat, mouluré et à crossettes à l'étage (fig. 4). Les trois travées centrales forment un avant-corps aux angles adoucis ornés de hautes tables rentrantes à cadre mouluré, les trois baies du rez-de-chaussée de cet avant-corps, une porte-fenêtre qu'encadrent deux fenêtres, sont toutes trois en plein-cintre, leur décor est plus particulièrement soigné : la clé des fenêtres s'orne d'une agrafe en forme de coquille d'où partent de courtes guirlandes, celle de la porte couverte d'une corniche est plus complexe, de part et d'autre de la coquille centrale inscrite elle-même dans un cartouche de cuir découpé se développe une grosse guirlande de laurier enrubannée et retenue par des pitons de



Fig. 3. - Chapelle.





Fig. 5. - Élévation postérieure nord.



Fig. 6. - Élévation orientale.



Fig. 7. - Vestibule central.

tapissier desquels elle retombe jusqu'à mi-hauteur de l'arc en plein-cintre de la baie formant des manières d'écoinçons. Un bandeau sépare les deux niveaux, sous l'appui saillant et mouluré des fenêtres de l'avant corps règnent des balustrades tandis que sous les fenêtres latérales des entrelacs ornent les allèges.

Un entablement à frise nue et grosse corniche complète cette élévation, il porte une balustrade qu'interrompent des dés au-dessus des trumeaux, sur ceux de l'avant corps se dressent des vases en amortissement.

Toutes les huisseries des baies sont conservées, les fenêtres sont à petits carreaux. Au rez-de-chaussée de l'avant-corps une traverse de bois moulurée sépare la partie en plein-cintre de chaque baie, pourvue d'un châssis de tympan en éventail. Celui de la porte est défendu par un tympan en serrurerie chantournée. Des tables ornent les battants de cette porte, parquées à niveau d'appui, à regula dans la partie supérieure et rentrante à cadre mouluré entre les deux.

L'élévation occidentale ne présente pas d'ordonnance, au rez-de-chaussée s'ouvrent du nord vers le sud une demi-croisée, une porte de même largeur et deux fenêtres, à l'étage on trouve une demi-croisée et une fenêtre, toutes ces baies sont rectangulaires et dépourvues de décor. Une corniche moulurée couronne cette élévation surmontée dans sa moitié méridionale d'un bandeau d'attique de hauteur semblable à celle de la balustrade qui coiffe la façade sud.

L'élévation nord donnant sur la cour ouverte est à peu près ordonnancée, quatre travées de demi-croisées encadrent deux à deux une partie centrale composée de trois travées de baies rectangulaires à croisées de bois surmontée chacune d'un oculus aveugle. La baie placée au centre du rez-de-chaussée consiste en une porte, au-dessus de sa traverse l'imposte est défendue par une grille au dessin chantournée. Une corniche moulurée semblable à celle de l'élévation ouest se retrouve ici (fig. 5).

L'élévation orientale prend le jour par une seule fenêtre par niveau, comme au sud et à l'ouest un bandeau sépare les niveaux, au-dessus de la corniche cette élévation est là aussi surmontée dans sa moitié méridionale par un bandeau d'attique. Contre la partie nord du rez-de-chaussée s'appuie l'étage de l'aile de communs qui prolonge l'habitation, cet étage se situant au niveau de la terrasse portant la maison tandis que le rez-de-chaussée se trouve en contre-bas, formant un soubassement (fig. 6).

A l'intérieur le plan de la demeure est relativement simple, côté sud un grand vestibule central (fig. 7) est encadré par deux grands salons situés dans les angles sud-ouest et sud-est. Cette entrée communique avec une vaste salle à manger au nord qui communique avec un petit salon côté ouest et avec un couloir à l'est qui conduit à l'escalier et dessert au nord de petites pièces de service. A l'étage la maison est de plan double avec couloir.





Fig. 8. - Tableau : *Les moutons et les loups*.

Derrière les baies éclairant le vestibule se trouvent des arrières-voitures de Marseille, au centre la porte conserve toute sa serrurerie : pentures en arbalète, fiches, targettes et serrure. Il en est de même pour toutes les portes tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et pour les fenêtres de la maison. En outre toutes les menuiseries des portes, des baies et demi-croisées sont à petits carreaux dont beaucoup sont d'origine. Le sol du vestibule est en carreaux de terre cuite d'un pied carré avec incrustation de cabochons noirs. La salle est plafonnée avec une corniche de stuc sur la périphérie du plafond. Les portes de communication avec les autres salles sont à deux battants, ornés de panneaux à cadres d'appui rectangulaire et en hauteur de panneaux à traverse supérieure chantournée, séparés par une cimaise entre deux. Des dessus de porte les couronnent, en stuc, à cadres aux angles rentrants inscrits dans de plus grands cadres rectangulaires. Une haute niche voûtée en cul-de-four se dresse entre les portes du côté est de cette salle.

La pièce située dans l'angle sud-ouest de la maison se caractérise par la présence d'une décoration peinte. Son plafond est porté par une corniche moulurée et un adoucissement, dans les angles figurent des cartouches rocaille. Deux fenêtres l'éclairent à l'ouest et deux autres au sud, à ces dernières fait face une grande cheminée de marbre blanc en arbalète à linteau agrémenté d'un décor végétal. Sur la hotte à l'intérieur d'un



Fig. 9. - Tableau : *Le corbeau voulant imiter l'aigle*.

haut cadre rectangulaire s'inscrit un miroir rectangulaire en deux pièces, un médaillon en camaïeu de bistre représentant des amours jouant. Ce médaillon est formé par des cornes d'abondance renversées d'où s'échappent des pampres et des fruits ainsi que des feuillages qui retombent sur les côtés du miroir. Le médaillon lui-même est retenu par un ruban accroché par un nœud à la coquille qui orne la traverse supérieure du grand cadre. Une guirlande de roses fixée à la même agrafe et sur les côtés à des pitons complète cette composition toute entière traitée en camaïeu de bleu. De part et d'autre de la hotte dans d'étroits et hauts cadres semblent pendre d'un anneau retenu par un ruban des chutes d'instruments de musique et des symboles de la connaissance ainsi que des outils de jardinage mêlés de rameaux de laurier ici encore traités en camaïeu de bleu. De semblables chutes dans leur cadre compartimentent les parois de la pièce en tableaux à cadres au-dessus des lambris d'appui eux-mêmes divisés en panneaux carrés et rectangulaires. Aux instruments déjà cités s'ajoutent ceux de musique, les armes pour la chasse et la pêche et généralement les loisirs de la campagne. Dans les tableaux à cadre sont peints six représentations de fables de La Fontaine d'après les dessins d'Oudry gravés entre 1755 et 1759 par Cochin pour l'édition des Fables dite des « Fermiers généraux ». On reconnaît *Le corbeau et le renard*, *La génisse la chèvre et la brebis en société avec le lion*, *Le loup et la chèvre*, *Les moutons et les loups* (fig. 8), *Le corbeau voulant imiter*



Fig. 10. - Salle à manger.

*l'aigle* (fig. 9), *Le charretier embourbé*, *Le cerf et la vigne*. Le dessus de la porte de cette pièce qui ouvre sur le vestibule reprend le modèle du médaillon de la cheminée.

C'est un salon à la décoration beaucoup plus modeste qui se trouve à l'opposé de l'entrée dans l'angle sud-est de la demeure, éclairé par deux fenêtres du seul côté sud et communiquant au nord avec le couloir et l'escalier par une petite porte à placard. Le sol est en parquet à lames, le plafond en plâtre à adoucissement au-dessus d'une corniche moulurée. Sur la périphérie de la pièce se trouve un lambris d'appui à panneaux à cadres rectangulaires. L'essentiel du décor est concentré sur la cheminée en pierre calcaire, à manteau en arbalète orné au centre d'une coquille et reposant sur des piédroits galbés. Sur la hotte un étroit miroir s'inscrit dans un grand cadre mouluré à traverse supérieure en chapeau de gendarme, un autre cadre le surmonte aux angles supérieurs rentrants et adoucis et à sa base épousant la forme du cadre à miroir. Sur ce cadre figure un relief de stuc consistant en un trophée de flèches, carquois et arc liés par un ruban. Deux très haute tables affleurées décorées dans leur partie sommitales d'agrafes végétales et de chutes de roses encadrent cet ensemble.

Le sol de la salle à manger est semblable à celui de l'entrée, les murs sont entièrement revêtus de stucs à la manière de lambris. Ils sont divisés en deux registres : d'appui et de hauteur. Les premiers sont de simples panneaux à cadres rectangulaires, les seconds sont plus complexes. Les parois se trouvent



Fig. 11. - Salle à manger, panneau : corbeille de fruit.

compartimentées par des pilastres torsées dont la base repose sur la cimaise et les chapiteaux se trouvent sous la corniche qui semble soutenir l'adoucissement la reliant au plafond (fig. 10). Entre ces pilastres sont disposés de hauts panneaux à cadre à traverse supérieure en « chapeau de gendarme », d'autres panneaux à cadres, plus petits, les surmontent, leurs angles inférieurs sont adoucis et rentrants et la traverse cintrée. Des décors sculptés inscrits dans des panneaux à cadres surmontant la niche en cul-de-four qui est présente sur le côté est de cette salle ainsi que la porte qui la jouxte donnant accès vers la cuisine. Le premier figure un phénix encadré d'un cartouche et le deuxième une corbeille de fruit (fig. 11).





Fig. 12. - Escalier.

C'est à l'étage de l'aile basse qui prolonge la demeure vers l'est que se trouve la cuisine, elle a été récemment réaménagée, son sol est en carreaux de terre cuite et son plafond lambrissé, elle prend le jour par des fenêtres au nord et au sud. On y accède depuis la salle à manger par le couloir qui longe et dessert les anciens office et réserve.

Dans l'angle nord-ouest de la construction un petit salon aujourd'hui à usage de bureau communique du côté nord avec le grand salon décoré de toiles peintes et à l'est avec la salle à manger, deux croisées l'éclairent au nord et une demi-croisée et une demi-porte fenêtre à l'ouest. Le sol est en carreaux de terre cuite et le plafond en plâtre au-dessus d'une corniche moulurée. La cheminée est disposée en angle, manteau et piedroits sans décor dessinent une ouverture rectangulaire aux angles supérieurs rentrants et adoucis soulignée par un gros tore. Sur la hotte un étroit miroir s'inscrit dans un grand cadre mouluré à traverse supérieure en chapeau de gendarme, un autre cadre le surmonte aux angles supérieurs rentrants et adoucis et à sa base épousant la forme du cadre du miroir.

L'escalier se situe au centre de la maison sur son côté oriental, éclairé par la grande fenêtre percée à l'étage de la façade est. Il est tournant à droite, à jour très étroit à deux volées droites séparées par un repos. La rampe et le garde-corps du palier à l'étage forment un bel ouvrage de serrurerie au dessin chantourné (fig. 12).



Fig. 14. - Aile basse à l'est de la demeure.

C'est un couloir axial qui distribue d'est en ouest les chambres de l'étage, celles qui se situent au nord ne sont pas à la même hauteur que celles du sud, trois marches séparent les deux niveaux. Tous les sols sont en parquet à lames et toutes ces chambres sont plafonnées de plâtre. Dans la plupart ont été conservées les hottes des cheminées, toutes ornées de panneaux à cadre chantourné dans leur partie supérieure mais les manteaux du XVIII<sup>e</sup> siècle ont été remplacés au siècle suivant par des manteaux de brique et marbre à foyer rétréci.

Deux chambres ont conservé leur décor, il s'agit de celles qui sont situées aux angles sud-ouest et sud-est de l'étage. Là encore des adoucissements relient les corniches aux plafonds, les cheminées sont en pierre calcaire, le manteau est en arbalète décoré au centre l'un d'un panier de fleurs et l'autre d'une coquille, des cadres moulurés sur les hottes ; on retrouve encore les cadres à miroir à traverse supérieure chantournée mais symétrique, des cadres aux angles adoucis les coiffent, un trophée composé d'une cornemuse, d'une flûte et d'un cornet orne l'un de ces cadres, dans la chambre au sud-ouest, un autre trophée dans la chambre au-sud est dédié à la chasse : sur un fond de rameaux de chêne s'entrecroisent deux fusils sur lesquels brochent un cor de chasse et un faisan (fig. 13).



Fig. 13. - Chambre au-sud est, trophée : rameaux de chêne, fusils, cor de chasse et faisan.

Le rez-de-chaussée de l'aile basse qui prolonge la demeure à l'est est plus bas d'un niveau que le rez-de-chaussée de la demeure et que la terrasse. Un escalier droit est établi à l'angle des deux constructions contre la façade méridionale de cette aile basse. Un large degré droit permet de desservir la terrasse depuis la cour que circonscrivent au-devant de cette même façade : la façade elle-même, les murs de soutènement de la terrasse et une petite aile en retour d'équerre qui se dresse à l'extrémité orientale de la construction (fig. 14).

Cette dépendance est bâtie en moellons enduits, elle est couverte d'une toiture de tuile creuse à longs pans et une croupe du côté est. Un passage charretier la traverse ouvrant par deux baies libres couvertes en anse de panier. Les percements sont sans ordonnance au nord comme au sud, ils consistent en portes et fenêtres rectangulaires, l'une des portes dans l'angle formé avec la petite aile en retour est couverte d'un linteau en bois. Cette petite aile ne présente d'ouvertures que du seul côté ouest : une porte charretière couverte en anse de panier que surmonte un oculus.

\*  
\* \*



En l'absence de documents il est difficile de connaître très précisément la date de construction du château Birot. Un dessin d'architecte du XVIII<sup>e</sup> siècle, malheureusement non daté ni signé, est conservé à Birot, représentant l'élévation méridionale de la maison à construire pour Monsieur de Parouty. On constate que le projet était plus ambitieux que la réalisation qui nous est parvenue, la maison à un étage devait être flanquée de deux ailes en rez-de-chaussée et s'inscrire dans un jardin régulier.

Il est sûr qu'une ancienne maison existait avant l'édifice que nous connaissons aujourd'hui. Elle était oblongue et sans doute de plan simple en profondeur. L'élévation nord subsistante laisse penser qu'elle datait du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle a été doublée par l'adjonction de la partie méridionale et sa décoration intérieure entièrement remaniée.

On peut penser que cette transformation a eu lieu entre 1770 et 1780. La carte de Cassini dont les levés en Guyenne datent des années 1765 à 1770 ne mentionne pas le toponyme de Birot, par contre sur la carte de Belleyne levée à la veille de la Révolution il figure très clairement. Le décor de stuc des salons et salle à manger, celui de l'ensemble des cheminées, évoquent plutôt le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle mais quelques

éléments inclinent à laisser croire qu'il est pourtant postérieur à cette période. Le salon aux toiles peintes, en particulier les faux lambris, est traité dans un registre néoclassique du type « fleuri » qui ne peut dater que du règne de Louis XVI. Les gravures de Cochin, pour l'édition des fables de La Fontaine dite des « Fermiers généraux » qui ont servi de modèles aux toiles de Birot ont été gravées entre 1755 et 1759. Le temps que les modèles se diffusent assez largement nous conduit bien dans les années 1770 à 1780.

La façade méridionale évoque elle aussi l'architecture du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette élévation étonne surtout par la singularité de sa composition inhabituelle en Bordelais, proche encore d'un baroque consommé. Elle utilise pourtant des éléments dans le goût à la grecque, en particulier les entrelacs placés sous les allèges des fenêtres à l'étage. On peut légitimement se demander si Jacques-Jean-Louis de Parouty qui habitait à Montauban n'a pas fait appel à une équipe de cette région pour transformer sa demeure en bordelais. Les lions de terre cuite qui figurent sur le dessin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'utilisation systématique de stucs au lieu de lambris comme d'usage à Bordeaux, l'exubérance même de ces décors de stuc semblent ici bien exotiques.

#### Crédits photographiques :

Tous les clichés sont d'Antoine Guilhem-Ducléon.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 149-181

## Edmond Moussié (1888-1933) : Bordelais d'exception et mécène averti

Claude Mandraut

Qui connaît le nom d'Edmond Moussié ? En dehors de ses petits-enfants et de quelques personnes qui s'intéressent aux *Feuilles d'art*, revue d'une exceptionnelle créativité publiée entre 1919 et 1922 et dont nous reparlerons, rares sont ceux qui savent qui fut Edmond Moussié. Pourtant, ce Bordelais est un personnage hors du commun à bien des égards. En tant qu'industriel, il s'est impliqué dans la vie économique bordelaise, ne se contentant pas de se consacrer à sa seule entreprise. En tant qu'homme cultivé et curieux, il s'est passionné pour les arts décoratifs, les beaux-arts, la musique, la littérature et fut un mécène averti. Débordant d'idées, souvent en avance sur son temps, il a fait montre dans différents domaines d'intuitions étonnantes. Mais cet homme intelligent et engagé était d'une rare discrétion. Il agissait par conviction, par plaisir, sans chercher à faire parler de lui. C'est sans doute pour cela que son nom et ses actions ne sont pas reconnues. Il est temps que cesse ce silence.

### Un contexte familial bourgeois et cultivé

Rien ne prédestinait vraiment Edmond Moussié à cette carrière parallèle qui fut la sienne dans le monde des arts au sens large du terme, ne négligeant pas pour autant une activité professionnelle tout aussi riche. Issu d'un milieu bourgeois et cultivé, il aurait pu profiter des agréments de la vie sociale

qui s'offraient à lui sans prendre une part aussi active et non dépourvue de risques financiers dans des projets culturels. Il naît le 26 mars 1888 au 137 cours d'Espagne (devenu depuis cours de l'Yser) à Bordeaux, dans une maison construite pour Antoine Moussié, son grand-père paternel, par Pierre Antin, son grand-père maternel. Ce dernier, à la tête de l'importante entreprise Antin, réalisa notamment les balustrades ceinturant la place des Quinconces. L'une de ses filles, Marguerite, Jeanne Antin est la mère d'Edmond Moussié qui se trouve ainsi être le neveu du peintre bordelais Paul Antin<sup>1</sup>. Lorsque son père, Paul Moussié, déclare la naissance d'Edmond Moussié, il est assureur, profession qu'exercera aussi Edmond Moussié, comme l'indique son état signalétique et des services<sup>2</sup>. Edmond Moussié ne fera pas son service militaire pour cause de faiblesse mais on sait qu'à cette époque « il joue du piano et sait nager »<sup>3</sup>. Cette passion pour la mer le poursuivra toute sa vie. Participant assidûment à des régates, notamment avec son voilier de 6 mètres Jauge Internationale (JI), le *Sandra* (fig. 1), dont le pavillon était un carré blanc avec bande transversale vert émeraude, il fut un membre actif du Cercle de la voile d'Arcachon dont son jeune

1. Lorenzo, Manue. *Recherches sur le peintre Paul Antin*, p. 17. Maîtrise d'histoire de l'art sous la direction de Robert Coustet, 1995, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III.
2. A.D.Gir. 1 R 1397.
3. A.M.Bx 3 A 137.





Fig. 1. - La mer était l'une des passions d'Edmond Moussié, il participait à des régates avec son voilier *Sandra*.



Fig. 2. - Photo du Mariage d'Edmond Moussié avec Berthe Delarbre.



Fig. 3. - Salon du 91 rue Jean-Soula à Bordeaux.

frère, Gabriel, assumera la présidence après sa disparition. Il représenta la France dans la catégorie des 6 mètres JJ lors des épreuves de voile des Jeux Olympiques 1924<sup>4</sup>. Mais il était de constitution fragile et a dû se plier, à partir de 1926, à de longs séjours à Montreux ou Gstaad en Suisse pour soigner une tuberculose.

Lorsqu'il épouse à Paris le 2 mai 1914 Suzanne Berthe Delarbre (fig. 2), rencontrée lors d'un pique-nique organisé sur les bords de la Leyre et avec laquelle il aura deux filles, Colette et Nicole, il est présenté comme affrèteur. Les témoins de part et d'autre sont courtiers, négociants ou rentiers. Le couple vit à Bordeaux, 91 rue Jean-Soula, dans une maison dont la décoration fit scandale avec son salon noir et blanc (fig. 3), comme s'en souvient Colette Moussié Deroure<sup>5</sup>. Il déménage ensuite rue Vital-Carles en attendant que les travaux d'aménagement et de décoration entrepris au château de Hautebarde à Villenave-d'Ormon, dont il s'est rendu acquéreur en 1919, soient achevés. Il y passera finalement très peu de temps, ses affaires l'amenant à d'incessants voyages en train de Bordeaux à Paris où il s'installe définitivement avec sa famille en 1923. Il possède aussi sur le Bassin d'Arcachon, allée des arbousiers au Moulleau, la villa *Briséis* achetée en 1917.

Le début de la vie professionnelle d'Edmond Moussié ne fut pas simple. Au décès de son père, Paul Moussié (1860-1910), qui fut aussi conseiller municipal, il reprend à 22 ans l'entreprise familiale d'affrètement pour subvenir aux besoins de sa mère et de son jeune frère Gabriel, son cadet d'une dizaine d'années. Il faut noter que les quatre fils de Paul Moussié, lui-même décédé à 50 ans, ont eu pour trois d'entre eux une vie professionnelle intense, malgré une faible longévité. Jean est mort en 1917, tandis qu'Edmond meurt à 45 ans, Pierre à 57 ans et Gabriel à 42 ans. [Annexe 1]

Colette Moussié Deroure évoque comment son père organisait ses journées de travail : « Il habitait alors chez un cousin d'où il partait le matin avec son petit cheval attelé à une charrette anglaise pour être sur les quais à 5 heures et rentrait fourbu à 9 heures du soir pour manger un grand dessert »<sup>6</sup>. Il est alors hébergé chez son oncle, Edmond Antin. Pendant les vacances, la mère d'Edmond Moussié séjournait à la villa *Noémi-Marguerite* à Arcachon. Elle partageait cette maison avec sa sœur, Elisabeth Noémi Antin. Cette dernière avait épousé en 1876 Jean-Henri Marly, le miroitier bien connu des Bordelais.

4. Guérin, Jean et Bernard. *Des hommes et des activités, autour d'un demi-siècle*, p. 534. Lormont, Société Bordelaise d'Éditions Biographique, 1957.

5. Propos recueillis par Nicolas Duhamel, l'un des petits-fils d'Edmond Moussié, auprès de sa tante, Colette Moussié Deroure, en août 1983 et retranscrits par Jérôme Deroure, fils de Colette Moussié Deroure.

6. Id. note 5.



Fig. 4. - Portrait d'Edmond Moussié par Jean-Gabriel Domergue (1918).





Fig. 5. - Un jeune homme dans une pose romantique, quelque part dans la forêt des Landes.

Elisabeth s'était vu refuser un mariage préalable avec un artiste, la famille trouvant cette union déplacée. Il est probable qu'entre son oncle Paul et sa tante Elisabeth Noémi Antin, Edmond Moussié a baigné dans un milieu cultivé et artiste qui l'a influencé. D'ailleurs Colette Moussié Deroure précise : « La mère de papa était très musicienne et jouait à livre ouvert. Elle avait un frère peintre, Paul Antin, et un autre architecte. Sa sœur Noémi Marly était très artiste elle aussi et faisait de ravissantes peintures sur porcelaine. Papa a appris le piano tout seul en deux mois à 16 ans, après avoir entendu une certaine valse qu'il n'a eu de cesse ensuite de jouer »<sup>7</sup>. Elle indique en outre que son père avait de grandes facilités pour peindre et dessiner et, à l'occasion, pouvait arranger un bouquet avec beaucoup d'élégance (fig. 5).

### Une vie professionnelle riche et mouvementée

La carrière d'Edmond Moussié commence donc en 1910 quand il reprend l'affaire familiale qu'il apporte quelques années plus tard à la Société Commerciale d'Affrètement et de Commission, transformée ultérieurement en Société Commerciale d'Affrètement et de Combustibles plus connue sous les initiales SCAC. Elle devient une très importante affaire d'affrètements, de travaux portuaires et d'importation de charbon en France dont il est nommé directeur. Il est aussi le créateur en 1918 et le principal animateur, en tant qu'administrateur délégué, de l'Union Commerciale de Bordeaux Bassens (UCBB) qui réalise l'avant-port de Bassens. L'UCBB, au sein de laquelle Edmond Moussié saura réunir des personnalités éminentes du monde maritime et entrepreneur, est une société qui dynamise fortement le Port de Bordeaux avec des outillages modernes et puissants permettant de faire augmenter le volume des déchar-

gements de céréales et de charbon, et qui dispose d'un poste d'hydrocarbures. En 1917, Edmond Moussié a aussi travaillé avec les Américains à l'aménagement des quais de Bassens pour que les militaires alliés puissent en avoir un usage facile. Cela lui vaudra d'être l'un des quatre *Patrons of Honour* de la chambre de commerce américaine en France. Il était par ailleurs conseiller du commerce extérieur de la France. Ses bureaux se trouvaient alors au-dessus du café *Gobineau* à l'angle des allées de Tourny et de la rue Esprit-des-Lois. Lorsqu'il quitte Bordeaux en 1923, il est impliqué dans différentes sociétés régionales, comme la compagnie des *Entrepôts frigorifiques et docks de la Gironde* et la compagnie des *Docks frigorifiques de Bordeaux* dont il est membre du conseil d'administration. S'il démissionne de son poste d'administrateur délégué de l'UCBB, il reste au conseil d'administration. C'est son jeune frère Gabriel qui prend sa suite en tant que directeur de la SCAC et administrateur de l'UCBB avant de mourir prématurément en 1940. Une vie d'entrepreneur jamais découragé par les revers de fortune. « Il s'est ruiné plusieurs fois, notamment au moment du krach des aciers »<sup>8</sup>, précise Colette Moussié Deroure.

À Paris, où il se rendait déjà fréquemment, la famille s'installe d'abord place François 1er, dans l'appartement de Madame Guynemer, mère de l'aviateur bien connu, ensuite rue Anatole-de-la-Forge, puis se fixe à la rentrée de 1924 au 6 rue Clément-Marot, à proximité des Champs-Élysées. Elle occupe deux étages de l'hôtel du comte Georges de Chabannes dont la famille possède également le château de Montesquieu à La Brède. Edmond Moussié se lance dans différentes aventures industrielles. Il s'occupe tout d'abord, selon Colette Moussié Deroure, d'une minoterie avec un certain Bauman. Mais cet homme très entreprenant et curieux s'est aussi impliqué dans les automobiles *Voisin* pour le sauvetage desquelles il s'efforce de lever des capitaux, dans les *Grands Moulins de Bulgarie*, le groupe d'*Habitations franco-américaines*, les *Bons Logis de France*, la société *Tuboscope*, la société *Diversa* à Fribourg. Malheureusement, victime d'une pleurésie en 1926, contractée à l'enterrement de son beau-père, il est ensuite atteint de tuberculose et doit interrompre ses activités professionnelles durant plusieurs années pour se soigner en altitude en Suisse, notamment aux Avants, puis à Gstaad, comme nous l'avons déjà indiqué. Sa santé s'étant progressivement rétablie, il reprend ses affaires au début des années 1930. Peu après son retour, il fait procéder à un changement de régime matrimonial et opte pour la séparation de biens, vraisemblablement pour protéger son épouse en cas de difficultés financières<sup>9</sup>. Les

7. Id. note 5.

8. Id. note 5.

9. Archives commerciales de France, 17 juin 1931, Gallica.



Fig. 6. - Vue du nouveau quai de débarquement de Bassens, poste 10 (Archives GPMB, n° 3072, 1929).

passports d'Edmond Moussié montrent qu'il était devenu alors un voyageur infatigable, détenteur de multiples visas pour des voyages réalisés en 1932 et 1933 en Roumanie, en Yougoslavie, en Allemagne, en Hongrie ou en Suisse. En fait, il cherchait des brevets à exploiter, des partenariats. Il s'est ainsi intéressé à un appareil attirant les moustiques par un bruit ressemblant à celui qu'ils émettent, dans le but de les éradiquer en Camargue, ou à des lunettes de soleil constituées de fentes horizontales dans un verre opaque. Il est aussi impliqué dans des affaires plus conventionnelles, comme la société d'assurances *Jean de Margerie et Cie*, en tant qu'actionnaire aux côtés de Jean de Margerie ou du baron James-H. de Rothschild<sup>10</sup>.

Epris de modernité, il connaissait André Citroën, qui avait offert à ses filles des miniatures de voiture, ainsi que Georges-Marie Haardt qui eut différentes fonctions au sein de la société Citroën (responsable commercial, directeur général et vice-président) et qui était un grand ami du couple. Edmond Moussié se passionne pour les différentes croisières (quatre en tout) organisées à l'initiative de ces deux hommes. Sa bibliothèque compte d'ailleurs deux ouvrages dédiés par Georges-Marie Haardt à son épouse, Suzanne : l'un sur la première traversée du Sahara en automobile (décembre 1922-février 1923), l'autre sur la Croisière Noire (28 octobre 1924-26 juin 1925), grande traversée continentale en automobile. La Croisière Noire est une opération de communication lancée par André Citroën.

Cette expédition, menée par Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil sur 28 000 km en Afrique, a aussi des visées économiques, culturelles et scientifiques. La Croisière Jaune, organisée de la même façon part cette fois à la découverte de l'Asie en 1931.

En décembre 1931, Edmond Moussié monte avec d'autres partenaires la *Société Anonyme des Cafés et Restaurants Français*, au capital de 1 500 000 francs, pour exploiter le café-bar-restaurant le *Colisée* au 44 avenue des Champs-Élysées, son dernier grand projet. C'est justement sur un courrier<sup>11</sup> à en-tête de la *Société Anonyme des Cafés et Restaurants Français* qu'il décommande le 2 octobre 1933, un déjeuner avec le décorateur Michel Dufet. Suzanne Moussié était absente car elle emménageait sa villa du Pyla, baptisée *Le bungalow*, dont elle avait confié la construction à l'architecte Siclis. Elle avait gentiment interdit à son époux de recevoir, même un ami, de crainte qu'il ne s'acquitte pas correctement de son rôle d'hôte. Le déjeuner reporté la semaine suivante n'aura pas lieu puisque Edmond Moussié décède à 45 ans, le 8 octobre 1933, vraisemblablement d'une hémorragie cérébrale.

10. Annonces légales du Bulletin Municipal Officiel de Paris, 5 juillet 1933, Société à responsabilité limitée au capital de 400.000 francs, Gallica.

11. Archives du musée Bourdelle, Paris.



## Culture et art, les prémices à Bordeaux

Une vie courte mais riche. D'autant plus riche qu'à côté de son activité professionnelle déjà très prenante, Edmond Moussié a montré son ouverture d'esprit, sa curiosité intellectuelle et artistique, divers talents et n'a pas hésité à faire du mécénat avec une très grande générosité.

En commanditant les *Feuillets d'art*, revue de prestige et en elle-même objet d'art, il a poussé très loin cette démarche d'autant plus remarquable qu'il a financé l'opération jusqu'au bout de ses possibilités personnelles et même sans doute au-delà, tout en étant parfaitement désintéressé. Car Edmond Moussié, dans tout ce qu'il a entrepris, est toujours resté extrêmement discret, ce qui explique qu'il ne soit pas reconnu. En outre, le mécénat n'était pas, à l'époque, l'outil de défiscalisation et de communication que savent si bien utiliser actuellement les entreprises et leurs dirigeants. Le discours que prononce le 11 octobre 1933 Robert Lemaigren, administrateur délégué de l'UCBB, sur la tombe d'Edmond Moussié, retrace la carrière professionnelle de celui-ci et son caractère ainsi que son amour pour l'art qui sont largement évoqués [Annexe 2].

La personnalité si attachante d'Edmond Moussié se devine dans son portrait peint par Jean-Gabriel Domergue en 1918. Cette représentation d'un homme encore jeune, élégant et élancé (il mesurait 1,81 m), au visage fin et sérieux, teinté d'une certaine mélancolie, donne une image assez fidèle du personnage, tel qu'on le verra sur des photos postérieures. Il avait « un charme fou », selon les témoignages de personnes l'ayant connu. Les premières initiatives artistiques, dont on retrouve la trace à Bordeaux, remontent à 1919. En tant que membre du Comité d'organisation de la *Foire de Bordeaux* au titre des arts décoratifs et des transports, Edmond Moussié organise une exposition sur les arts décoratifs, dans le cadre d'un pavillon spécifique. Michel Dufet, le décorateur parisien auquel Edmond Moussié a confié la décoration de la Villa *Briséis*, achevée vers 1920, en revendique tout le mérite. Ce qui est faux, comme le prouvent différents documents consultés. « En décembre 1918, l'Atelier Primavera donne son accord pour participer à une exposition collective que Dufet organise dans la capitale bordelaise », écrit Florence Camard<sup>12</sup> qui précise : « Cette manifestation se déroule avec succès au printemps 1920 »<sup>13</sup>. Petite erreur de Michel Dufet, reprise par Florence Camard dans son ouvrage, c'est bien en 1919 et non en 1920 qu'a lieu cette manifestation. Dans un courrier de février 1919<sup>14</sup> de Michel Dufet à Edmond Moussié, le premier (qui certes joue un rôle dans cette affaire) se propose de soumettre « l'avant-projet » au second et lui demande s'il a le temps de rédiger un contrat avec un tiers. Homme discret, Edmond Moussié agit mais reste volontiers en

retrait, son but n'étant pas de s'afficher. Très souvent, dans les projets culturels qu'il initie, ses partenaires profiteront de ses idées et de sa générosité sans lui en attribuer les mérites.

Le pavillon des arts décoratifs de la *Foire de Bordeaux*<sup>15</sup> accueille les soieries De Cornille, les verreries Lalique avec leur dépositaire bordelais Bentéjac et, dans la section « Décorations et ameublement », Maurice Dufrene, Paul Follet, l'Atelier Primavera, Louis Süe et MAM. MAM signifie Meubles Artistiques Modernes et c'est la galerie que tient Michel Dufet, 3, avenue de l'Opéra, galerie pour laquelle il aura des partenaires financiers et artistiques successifs avec lesquels il entrera le plus souvent en conflit. On ne retrouve pas le nom de ces ateliers et de ces créateurs dans la présentation alphabétique des exposants du Salon. *La Petite Gironde*, le quotidien régional, n'évoque pas ce pavillon, ses articles se centrant sur des stands techniques ou viticoles.

Un article de la *Revue Philomatique* de Bordeaux fait état de cette exposition. L'auteur, J. Duthil, ne semble pas être franchement conquis. Il fait partager sa surprise et surtout - est-ce une demande d'Edmond Moussié ? - il ne le nomme pas. Mais ceux qui le connaissent sont en mesure de l'identifier : « D'une esthétique plus haute est le pavillon élevé au centre de la foire par les soins d'un directeur d'une de nos principales maisons d'affrètement, homme d'affaires heureux et hardi, doublé d'un artiste consommé à la voix magnifique. On y voit des modèles d'appartements modernes, avec des meubles, des tentures, des rapprochements de couleurs et d'effets inattendus. Comme toute nouveauté, celle-là surprend. Le premier qui vit un chameau, plus récemment une auto... Puis l'œil s'accoutume, l'esprit accepte et finalement adopte... ou rejette »<sup>16</sup>. Autre manifestation de cette surprenante discrétion, à l'occasion du concert donné en l'église primatiale Saint-André (Bordeaux) le 13 janvier 1923 pour le centenaire de la naissance de César Franck. Sur le carton de l'invitation à écouter l'oratorio *Les Béatitudes*, on note que c'est l'orchestre du Grand-Théâtre qui jouera, le rôle du Christ étant tenu par « M.E.M. ». Et *La Petite Gironde*<sup>17</sup> garde le secret tout en faisant ce qu'il faut pour que « M.E.M. » soit malgré tout identifié : « Enfin, le rôle du Christ, dont la radieuse figure domine toute l'œuvre, était

12. Camard, Florence. *Michel Dufet, architecte décorateur*, p. 42, Les Editions de l'Amateur, Paris, 1988.

13. Camard, Florence, *op.cit.* (note 8), p. 46.

14. Archives du musée Bourdelle, Paris.

15. *Catalogue de la Foire de Bordeaux* (1919), groupe XXVIII, section III, Arts Industriels, p. 544, cote BIB 10 B 106, A.M.Bx.

16. *Revue Philomatique de Bordeaux*, 1919, p. 169.

17. Coupure de presse conservée par les descendants d'Edmond Moussié.

confié à M. E. M., qui fit superbement sonner sous les hautes voûtes les nobles paroles du rédempteur. Ces initiales auront de la peine à masquer la personnalité de l'artiste ; on sait que cet artiste n'est pas un professionnel, mais que, payant sans cesse de sa personne et de son talent, il sert très intelligemment et très généreusement dans notre ville - et même ailleurs - la cause de l'art sous toutes ses formes ». La famille ne manquait jamais d'assister aux opéras joués à Bordeaux<sup>18</sup>. Autre apport d'Edmond Moussié à la vie bordelaise, son adhésion à la *Société des Arts Décoratifs de Bordeaux et du Sud-Ouest* en 1922.

Par ailleurs, Edmond Moussié avait rencontré Le Corbusier à l'occasion des « affaires de l'Everite », considérée alors comme un nouveau matériau de construction très prometteur dont la première usine a été transférée depuis une zone de guerre à Bassens, en 1917. Il s'abonne à la revue de celui-ci, *L'Esprit Nouveau*. Le Corbusier prend la peine de lui écrire le 17 février 1922<sup>19</sup> à son bureau du 1 cours du XXX-Juillet à Bordeaux, opportunément voisin du siège de l'UCBB situé au numéro 3 du même cours pour lui indiquer qu'il se souvient très bien de lui. Il explique sa démarche et termine son courrier par ces phrases : « Je serais très heureux, à l'un de vos passages à Paris, de pouvoir causer avec vous, en compagnie de mon ami Ozenfant, co-directeur de la Revue. Vous êtes de ceux qu'il fait bon rencontrer et avec lesquels il est utile de s'entretenir ».

## L'Île-de-France, un paquebot inspiré

Autre secteur dans lequel Edmond Moussié a visiblement joué un rôle important, l'aménagement de l'*Île-de-France*. Là encore, seule une phrase du discours de Robert Lemaigren<sup>20</sup> met en lumière son intervention : « Je crois bien pouvoir affirmer que sans Edmond Moussié, l'*Île de France*, cet admirable paquebot, conservatoire de l'art français, n'eût pu exister, ou du moins eût été tout autre ». Bien sûr, il est difficile d'extrapoler, mais Edmond Moussié étant ami avec John dal Piaz, président de la Compagnie Générale Transatlantique, on imagine qu'il l'a fait bénéficier de ses connaissances en matière d'arts décoratifs et de son réseau relationnel dans ce secteur. L'*Île-de-France* fut le premier paquebot, bien avant le *Normandie*, à être conçu comme un magnifique hôtel de luxe flottant, un porte-drapeau des arts décoratifs triomphants avec tout le confort possible. Il était surnommé « La rue de la Paix de l'Atlantique ». Construit en trente-trois mois par les chantiers de Penhoët à Saint-Nazaire, il est lancé le 14 mars 1926<sup>21</sup>. A partir de là, les travaux de finition peuvent être réalisés, avant que soit entrepris le voyage inaugural à destination de New York, le 22 juin 1927. Nombreux furent les décorateurs et les ateliers à vouloir décrocher ce marché prestigieux. Henri Clouzot<sup>22</sup> a écrit un article très complet sur ce paquebot dans lequel il décrit la magnificence des installations. Il ne tarit pas

d'éloges : « Devant la carence de l'Etat oublieux de son rôle séculaire de protecteur des arts, une grande compagnie a réalisé le seul ensemble décoratif dont puisse vraiment se prévaloir la Troisième République ». [Annexe 3] Ce géant de 43.153 tonnes pouvait emporter 2.500 personnes entre les voyageurs (684 en première classe, 409 de deuxième classe et 596 de troisième classe) et l'équipage.

## La villa Briséis, un rêve de décoration

Comme on l'a vu ci-dessus, Edmond Moussié a confié à Michel Dufet la décoration de *Briséis*, la villa qu'il a achetée fin 1917 au Mouleau<sup>23</sup>. Ce chantier, qui dure plusieurs mois, est visiblement une affaire importante et lucrative pour Michel Dufet et son associé<sup>24</sup>. Le parti choisi est fondé sur « des fantaisies picturales sur les murs et quelques meubles peints ». Colette Moussié Deroure, interrogée par Florence Camard, se souvient de la décoration des trois chambres mansardées et plus particulièrement de l'une d'entre elles qui était habitée par un pommier en fleurs couvrant le plafond et deux murs en vis-à-vis. Elle évoque aussi la salle à manger aux portes et au plafond peints en jaune citron tandis que les murs étaient à raies grises et turquoise, le tout relevé par une frise de nuages, de vases et de guirlandes de fleurs (fig. 8). Dans un courrier qu'elle adresse le 14 octobre 1984 à Michel Dufet<sup>25</sup>, après avoir visité une exposition consacrée à ce dernier, elle évoque le modèle de table bureau qui était dans la salle à manger de *Briséis* (fig. 9). Elle précise que, malgré la vente de cette villa au début des années 1930, la famille a conservé les deux sièges en X, deux fauteuils, la méridienne, une petite table et un secrétaire laqué noir (fig. 10 et 11). Mais elle regrette vivement, comme elle le confiera aussi à son neveu, qu'il ne subsiste que quelques photos de cette villa dont l'extrême raffinement, pur témoignage de l'Art déco, aurait mérité un reportage complet. Michel Dufet fait état, dans un courrier adressé à Edmond Moussié (non daté mais antérieur à la parution du Premier numéro des *Feuillets d'art* et avant l'exposition à la Foire de Bordeaux), d'un achat qu'il a effectué pour *Briséis* : « Je viens d'acheter à votre intention

18. Cf. note 5.

19. Archives de la Fondation Le Corbusier.

20. Discours prononcé sur la tombe d'Edmond Moussié, document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

21. Stranford, Don, *Il était un grand navire... L'Île-de-France*, p. 12. Paris, Plon, 1960.

22. Clouzot, Henri. *Le Paquebot Île-de-France. La Renaissance de l'Art Français et des Industries du luxe*, janvier 1928, p. 83 à p. 130.

23. *L'Avenir d'Arcachon*, 9 décembre 1917.

24. Camard, Florence, *op.cit.* (note 8), p. 54.

25. Document conservé dans les archives du musée Bourdelle, Paris.





Fig. 9. - Photo d'un croquis original de Michel Dufet pour l'aménagement de *Briséis*.



Fig. 7. - Reproduction d'une carte postale ancienne représentant *Briséis*.

Fig. 8. - Coin bureau de *Briséis*.



Fig. 10. - Fauteuil en X dessiné par Michel Dufet pour *Briséis*.

Fig. 12. - Secrétaire créé par Michel Dufet pour *Briséis*.



Fig. 11. - Piano installé à *Briséis* pour que la musique ne soit jamais très loin d'Edmond Moussié.





Fig. 13. - Photo d'un magazine ancien qui montrait le parc de la Casa Sylva tel qu'Edmond Moussié l'avait dessiné.

une collection de vingt-cinq pièces de poteries de grès flammés japonais et coréens... à destination de la vitrine du hall de *Briséis*. Cette suite a été composée par un collectionneur avec une extraordinaire sûreté de goût, et une étrange sensibilité à la beauté de ces matières. C'est, pour un artiste, le régal le plus affiné et le plus précieux que l'on puisse rêver... D'autre part une excellente affaire et un placement de fonds de tout repos - ces pièces devenant tout à fait introuvables. Bien entendu comme j'ai dû décider très vite et sans vous demander votre avis, l'affaire risquant d'échapper, si pour une raison quelconque vous ne vouliez pas en profiter, je garderais cette collection pour moi avec enthousiasme. Néanmoins, je vous l'abandonnerai sans regret sachant d'abord que vous et Madame Moussié saurez en apprécier la beauté ensuite pour qu'elle vienne donner à l'ensemble créé la note de distinction, d'affinement et de précieux que je rêvais. La somme dépensée (deux mille francs) vous paraîtra peut-être un peu grosse, elle est minime étant donnée la valeur des objets »<sup>26</sup>. On comprend que, parée d'une telle décoration, *Briséis* ait servi de cadre au tournage de scènes du film, *La jolie landaise*, produit par la Gaumont<sup>27</sup>. Edmond Moussié rachète en outre fin 1923 un terrain attenant à *Briséis*<sup>28</sup> sur lequel il existait des fondations. Il fait appel à Charles Siclis, architecte de renom, pour qu'il construise à cet emplacement une véritable villa qui devait s'appeler *Nausicaa* (fig. 14). Elle est terminée en 1924 mais sa femme et ses filles

ne voulant pas quitter *Briséis*, il vend cette maison fin 1925 au duc Decazes<sup>29</sup>, un ami qui louait depuis plusieurs années au Moulleau. Elle prendra alors le nom de *Casa Sylva* (fig. 15). Ce n'est donc pas le duc Decazes, comme on peut le lire parfois, qui a fait construire cette maison. Il a seulement demandé à Charles Siclis de rajouter, par la suite, une pergola. De son côté, Edmond Moussié dessine les plans du jardin de *Briséis* (fig. 13). Lorsque les ennuis financiers viendront au début des années 1930, il se verra dans l'obligation de vendre *Briséis* amputée de son jardin et de son accès à la mer, le duc Decazes ayant racheté cette partie de la parcelle pour agrandir son terrain et donner directement sur la plage. Les circonstances favorisent l'amalgame, d'autant plus que, ruiné, Edmond Moussié n'est plus sur place et meurt rapidement. La famille Decazes étant restée propriétaire jusqu'à aujourd'hui de cette villa, la légende s'est perpétuée avec d'autant plus de force.

26. Document conservé dans les archives du musée Bourdelle, Paris.

27. *L'Avenir d'Arcachon*, 29 octobre 1922.

28. *L'Avenir d'Arcachon*, 2 décembre 1923.

29. *L'Avenir d'Arcachon*, 27 décembre 1925. « Nous pouvons annoncer officiellement que le duc Decazes est devenu depuis quelques jours propriétaire de la magnifique villa du Moulleau, qu'on vit si longtemps inachevée et que M. Moussié a terminée. »

Fig. 14. - Des escaliers de la Casa Sylva descendent vers la terrasse qui donne sur la mer.



Fig. 15. - Belle harmonie de verdure pour envelopper les constructions de la Casa Sylva.



## Les Feuilles d'art, une revue de prestige, un projet d'esthète

Des multiples échanges entre Edmond Moussié et Michel Dufet naissent les *Feuilles d'art*, une revue tout à fait originale tant dans sa forme que dans son fond. Il fallait une certaine audace, beaucoup d'enthousiasme, d'abnégation et un amour de l'art immodéré pour se lancer dans une telle affaire. D'autant plus que dans la période de l'après-guerre la crise du papier liée au manque de matières premières<sup>30</sup> ébranle le monde de la presse. Avant de présenter cette revue d'exception, voici quelques éléments de cadrage. Le premier numéro des *Feuilles d'art* est daté du 31 mai 1919, le dernier du 15 juillet 1920. Il y aura en tout six parutions de cette première série<sup>31</sup>. Les bureaux sont domiciliés 11, rue Saint-Florentin à Paris. Il est indiqué sur les publications : « Ces *Feuilles* ont été composés et choisis par les soins de Edmond Moussié et Michel Dufet

Fig. 16.

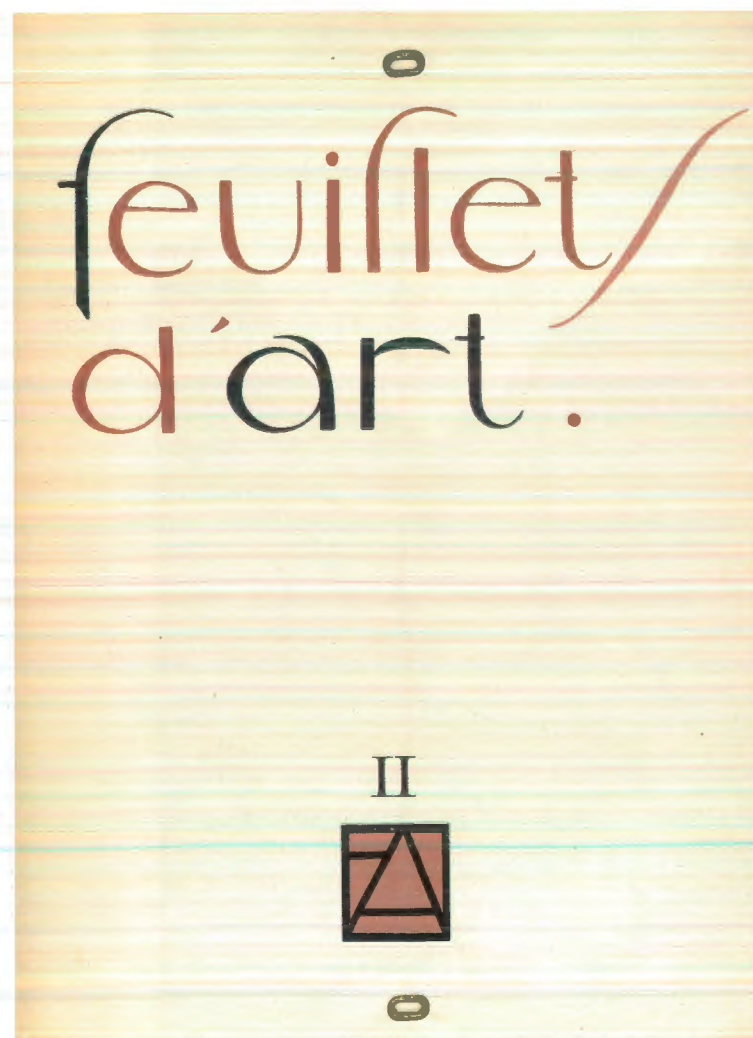


Fig. 17.

le/ feuillet/ littéraire/	
SOMMAIRE	
du 2 <sup>e</sup> Numéro des "Feuilles d'Art"	
<b>FEUILLETS LITTÉRAIRES</b>	
Chronique de JEAN GIRAUDOUX	19, 20
« Danieles », par la Comtesse DE NOAILLES.	
« Les bois », par RAOUL DUFY.	3 à 6
« L'Amant », poème, par la Comtesse DE NOAILLES.	
« Les bois », par GEORGES DUHAMEL.	7 et 8
« Les bois », par LLANO FLOREZ.	9 à 16
« Les bois », par HELENE DUTAU.	17 et 18
« Les bois », par GUSTAVE ROUGER.	
« Les bois », par Adolphe LACUZON.	
<b>FEUILLETS DU THÉÂTRE</b>	
Chronique de HENRI DUVERNOIS.	21, 22, 31
« L'Étonnant », par J.-H. ROSEY.	23 à 30
Bibliophilie : A. de BERSAUCOURT.	31
<b>FEUILLETS DES ARTS DU DESSIN</b>	
Chronique de CHARLES VILDRAC.	33, 34, 61
« Les bois », par GUSTAVE COURBET.	35, 36
« Les bois », par PIERRE BERTHELOT.	37, 40
« Les bois », par JOSEPH BERNARD.	41, 42
<b>FEUILLETS DE LA MUSIQUE</b>	
Chronique de CAMILLE MAUCLAIR.	63, 64
« Les bois », par PAUL VERLAINE.	
« Les bois », par ROBERTZ.	65, 68
« Les bois », par MAURICE RAVEL.	69, 72
« Les bois », par CANUDO.	73, 74
<b>FEUILLETS DE LA MODE</b>	
« Les bois », par SUZANNE DAVENE.	75, 76
« Les bois », par BENITO.	77, 78
« Les bois », par CHARLES MARTIN.	
« Les bois », par GEORGES BARBIER.	79, 80
« Les bois », par LLANO FLOREZ.	81, 82
« Les bois », par BENITO.	83, 84
« Les bois », par ROBERT DIEUDONNE.	85, 86

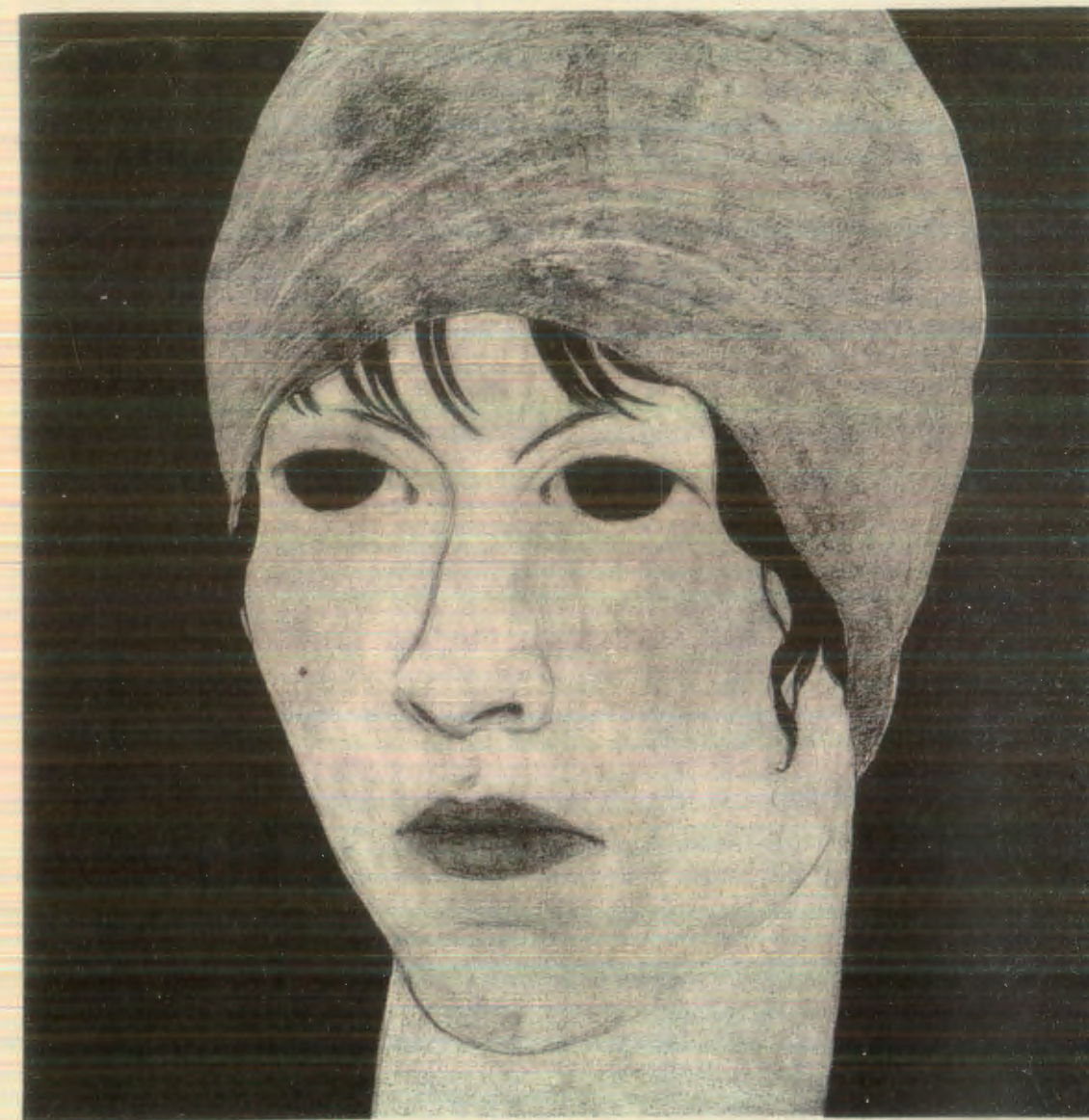
qui en dirigent la publication ». Jusqu'à ce jour, il n'a pas été possible de trouver la société éditrice des *Feuilles d'art*. On peut donc imaginer qu'Edmond Moussié finançait la revue directement, sur ses propres fonds. Pourtant, en dernière de couverture, il est indiqué que H. de Vaureix, un cousin d'Edmond Moussié, en est *L'Administrateur-Gérant*. Est-ce un simple titre ou correspond-il à la réalité ? Dans ce cas il y aurait bien une entité juridique à laquelle seraient adossés les *Feuilles d'art*. En dehors des publications elles-mêmes, il reste très peu d'éléments pour comprendre le fonctionnement de cette revue. Aucune archive n'a été conservée, on n'en connaît ni le tirage ni le nombre d'abonnés et encore moins leurs noms. Seuls

30. Chevreteux Desbiolles, Yves. *Les revues d'art à Paris*, p. 71. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2014.

31. Elles sont datées du 31 mai 1919, 31 août 1919, 15 octobre 1919, 15 décembre 1919, 15 avril 1920 et du 15 juillet 1920.

Fig. 18.

# LES PORTRAITS DE GEORGES LEPAPE



Portrait de la femme de l'artiste, par Georges Lepape.

Il ne s'agit pas de commenter ici les œuvres produites depuis 1914 par un artiste qui jamais ne se répète, qui jamais ne se contente, qui, dans chaque œuvre nouvelle, montre un souci plus vif et plus ombrageux de la forme

et de la nuance, un amour du style, de la pureté, et qui vit maintenant dans les heureuses approches de la perfection.

Ici même, on étudiera par la suite les costumes que Georges Lepape dessina en 1915



restent quelques courriers échangés<sup>32</sup> entre Edmond Moussié et Michel Dufet sur une correspondance beaucoup plus abondante que possédaient les descendants d'Edmond Moussié et qui a disparu après avoir été prêtée.

Dans ces courriers, Michel Dufet soumet le sommaire à Edmond Moussié, l'informe des avancées de son travail pour avoir son aval, des demandes des auteurs et de leurs exigences en matière de pagination et de paiement, des relations avec les fournisseurs. « La maquette est actuellement au tirage, sa forme imprévue affole imprimeurs, brocheurs, etc... ». Il explique : « Vous voyez combien la réalisation d'un premier numéro est chose délicate. Il faut vaincre les hésitations, les tiédeurs des artistes ». A l'occasion, il se plaint de Vaureix qui veut faire modifier des textes ou n'a pas fait faire la traduction en anglais dans les délais prévus. Il semblerait d'ailleurs que le texte de D... (nom illisible) qui déplaisait à H. de Vaureix n'ait finale-

Fig. 19.



## DESTINÉE

IMAGINEZ une enfant si douée pour la nature qu'elle en perçoit toutes les voix, tous les secrets, et qu'elle surabonde d'inexprimable ivresse. Elle a le culte des matinées : matin, prime odeur et promesse du jour, éveil du monde, acide et pur comme le bourgeon de rose exploré avant son éclosion, comme le citron vert entaillé avant qu'il n'ait formé les rayons de son amer soleil !

La voilà, cette petite fille, dans la magnifique chaleur de la prairie au mois de mai. Autour d'elle les brises enjouées

- 1 -

Fig. 20.

chaleur suave, il s'agissait seulement qu'un jour elle fût à vous.

Le temps passa.

Deux corps resserrés qui sanglotent dans une chambre misérable, loin de toute beauté ; des membres enlacés qui, à travers la sueur ou le froid des étreintes, appuient l'une contre l'autre ces âmes pleines de divine richesse, voilà ce que la nature voulait faire de toi, petite fille, blanc papillon de mai qui oscillait enivré de fleur en fleur, de toi, jeune garçon, filet de gaze verte qui pourchassait dans la prairie du monde ce papillon céleste...

Bois originaux de  
Raoul Dufy

COMTESSA DE NOAILLES.



ment pas paru dans le premier numéro, pas plus que la pièce de Curel<sup>33</sup> dont semblait fort entiché Michel Dufet et dont il est question dans deux courriers. Cette pièce était programmée dans le sommaire prévisionnel envoyé à Edmond Moussié par lettre du 20 février 1919<sup>34</sup>. Ces courriers, qui font référence à des rencontres des deux partenaires à Paris, montrent que Michel Dufet est totalement impliqué dans le projet mais qu'Edmond Moussié n'est pas seulement le financier. Le contenu et la forme des *Feuillets d'art* lui importent. Il faut mettre en perspective ce projet d'édition avec ce que fut la vie de ce Bordelais atypique qui ne s'est jamais contenté d'être un mécène passif. Avec sa connaissance et son goût pour les arts, il a toujours su faire

32. Documents conservés dans les archives du musée Bourdelle, Paris.

33. François de Curel, 1854-1928.

34. Documents conservés dans les archives du musée Bourdelle, Paris.

Fig. 21.



Dessin de Pablo Picasso, série des Arlequins.

## RÉFLEXIONS SUR LE CIRQUE

Il n'est plus à Paris qu'un endroit où dans les hauteurs qu'éblouissent les lumières, les gens, qui aiment encore les clowns, une Miss Lala que Degas n'a pas les chevaux, les écuyères et les acrobates, peinte : c'est le cirque boum-boum ! Médrano. se donnent rendez-vous et reconnaissent Sur la piste, le cheval, qui tourne en



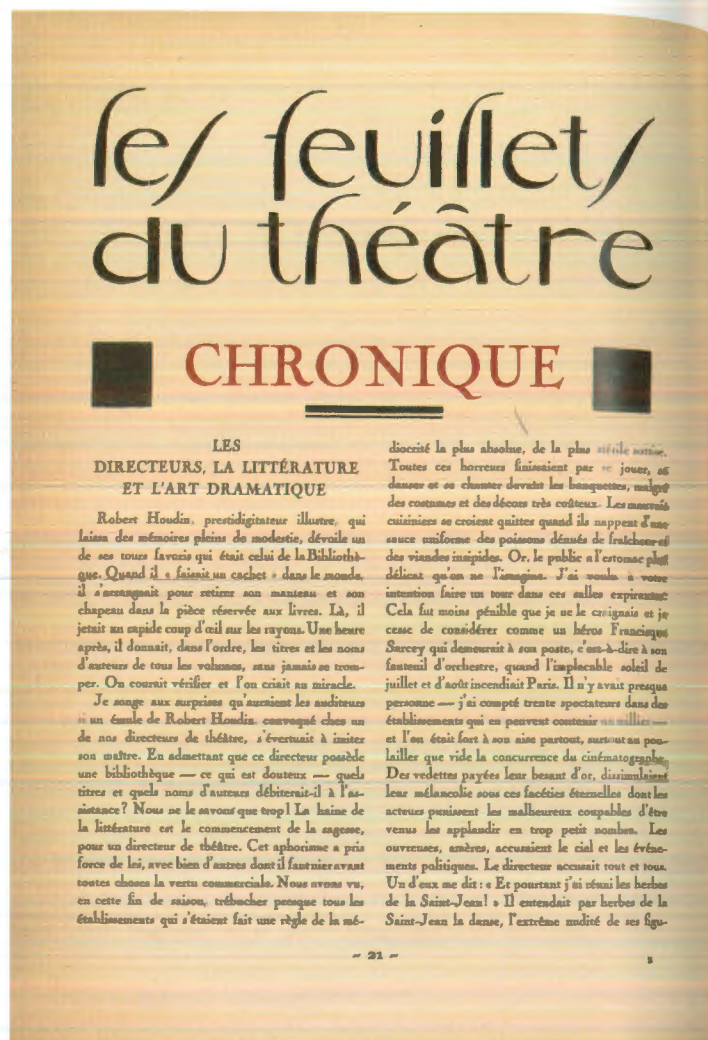
des choix judicieux. En outre, il est indiqué qu'il co-dirige la publication. Il est placé en premier, ce qui est significatif quand on connaît la modestie quasiment pathologique dont il a fait preuve durant toute sa vie.

Singularité essentielle de la revue, celle-ci cherche à embrasser toutes les formes d'expression artistique : la littérature, le théâtre, le dessin et la peinture, la musique auxquels elle ajoute la mode. Cette ambition reflète parfaitement la personnalité du directeur de la publication qu'est Edmond Moussié, amateur éclairé de toutes les pratiques artistiques. Autre principe voulu par lui : la revue s'appuie certes sur des œuvres classiques, mais elle est surtout ouverte sur la création contemporaine, et passe commande à des artistes vivants dont elle soutient ainsi l'activité.

Fig. 22.



Fig. 23.

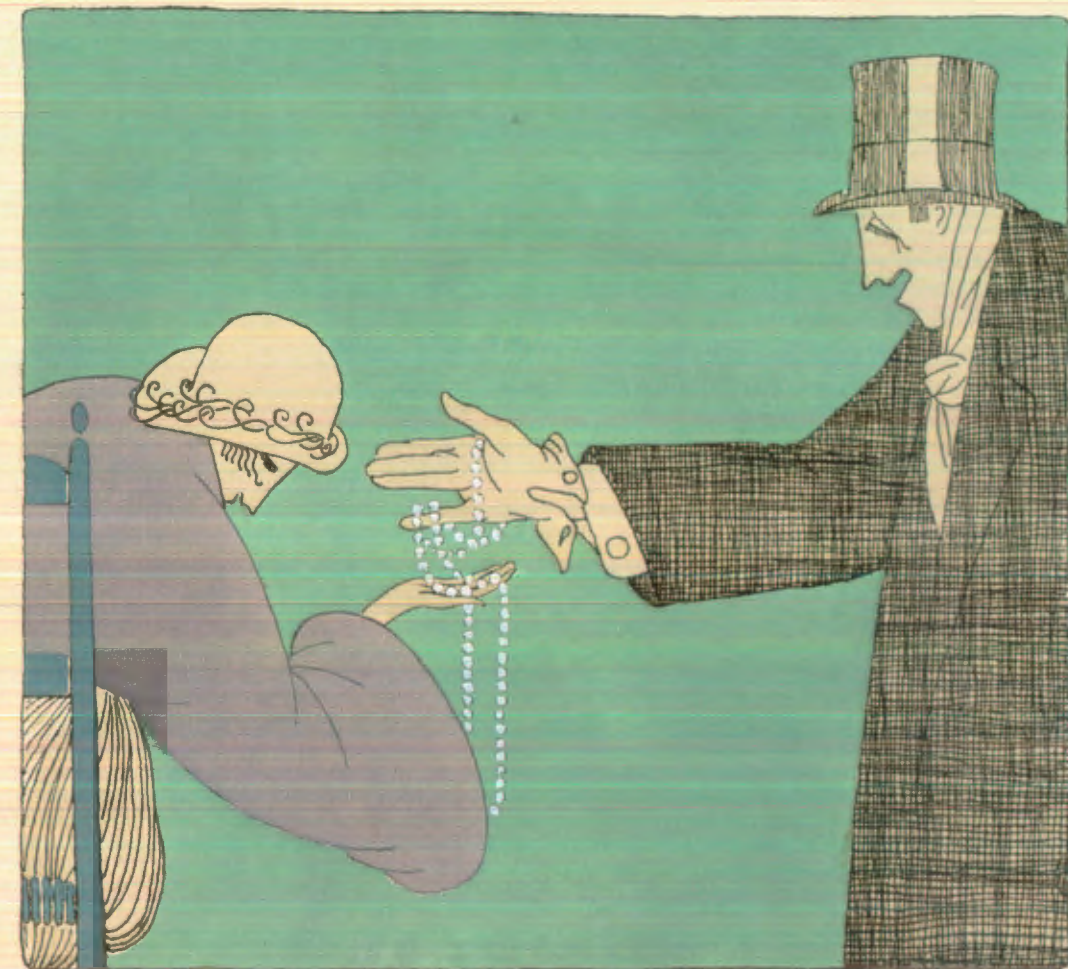


**La plus belle revue du monde**

Dans une publicité de la revue *Le Studio*, publication anglaise qui paraît en français à partir d'octobre 1919, les *Feuillets d'art* se présentent comme « La plus belle Revue du Monde »<sup>35</sup>. Ce slogan des *Feuillets d'art*, qui pourrait sembler outrancier, reflète la réalité. Les *Feuillets d'art* ont très belle allure. La présentation de ce grand format de 33 cm x 25 cm est à la fois sobre et recherchée. L'organisation de la revue est très particulière, par feuillets qui s'imbriquent : *Feuillets littéraires*, *Feuillets du théâtre*, *Feuillets des arts du dessin*, *Feuillets de la musique*, *Feuillets de la mode*. Ils sont numérotés de façon traditionnelle mais portent aussi des lettres (A, B, C, D, E) qui renvoient dans cet ordre aux différents types de feuillets énoncés précédemment. Ils sont aussi accompagnés de numéros. Ce dispositif très élaboré et assez compliqué peut

35. Chevretil Desbiolles, Yves, *op.cit.*, p. 72.

Fig. 24.



Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.

**Van Cleef  
et  
Arpels**

22 Place Vendôme - Paris



égérer le lecteur. Il correspond en fait à un double niveau de lecture. On peut soit considérer chaque numéro comme une revue à consulter telle quelle, soit regrouper chaque famille de feuillets des six numéros pour composer, par exemple, une suite des *Feuillets littéraires* ou des *Feuillets de la mode*.

Autre aspect important de la forme des *Feuillets d'art* dont le volume tourne autour de 80 pages sans les *Feuillets de la publicité*, ses illustrations de très grande qualité : des bois originaux de Daragnès, de Carrera, de Labath, de Dufet ou des dessins de Picasso, et ses magnifiques hors-texte, entre 6 et 10 par numéro. La beauté de ces documents a d'ailleurs desservi cette publication car les marchands, au lieu de la conserver et de la vendre intacte, préfèrent monnayer séparément chaque hors-texte pour en tirer un meilleur prix. Il reste donc peu d'exemplaires complets des *Feuillets d'art*. Enfin, des porte-folio numérotés réservés aux « premiers abonnés », dans lesquels étaient glissés des tirages spéciaux de textes ou de dessins de la publication, venaient en complément.

Fig. 25.

Fig. 26.

# les feuillets de art du dessin ■ CHRONIQUE ■

RÉFLEXIONS  
SUR LA PEINTURE MODERNE  
\* Pour faire suite aux précédentes (1) \*.

En art, les théories sont insuffisantes à justifier les œuvres. Ce sont au contraire les œuvres qui justifient les théories et même les engendrent. L'art naïf, par exemple, a engendré plus ou moins directement la formule cubiste; et la formule cubiste, elle, n'aboutit qu'à des jeux pédants, précieux ou malicieux.

On ne crée pas forcément des valeurs nouvelles en présentant des formules nouvelles. Les dispositions typographiques les plus inédites peuvent s'appliquer à des vers de médiocrité aussi bien qu'à ceux de Mallarmé; aussi devons-nous moins considérer le procédé d'expression que ce qui est exprimé.

Ceci nous conduit à constater que si la peinture d'avant-garde donne le spectacle d'une foire aux formules concurrentes, ses résultats qualitatifs et définitifs, sont tous du même ordre, et que les mêmes caractères rapprochent des œuvres que leurs auteurs estiment fort dissimilables.

La profondeur, la richesse intérieure et la vie sont des qualités qu'on rencontre peu chez les peintres d'aujourd'hui, même chez ceux qui paraissent y prétendre le plus. Leurs qualités dominantes, il semblerait qu'ils les ont empruntées aux amateurs qui achètent leurs tableaux : le goût jusqu'au raffinement, la culture, la compréhension critique de toutes les formes d'art et de tous les styles. Mais ces qualités, qui ne sont pas proprement des qualités de peintre, sont dangereuses quand une puissance créatrice ne les domine pas; car alors elles conduisent l'artiste habile à toutes sortes d'archaïsmes, de démarquages, de manéismes et de dégénérescences.

Aussi voyons-nous de jeunes peintres, anglés dans la redingote du professeur d'anthropologie, exécuter d'extraordinaires talents de modistes ou de cuisiniers. L'un compulse et combine avec adresse l'art persan, Giotto et Picasso, dans ce que ce dernier tient lui-même du Greco. L'autre délaisse le musée non pas pour la rue, mais pour la boutique de l'antiquaire où il découvre avec trop de profit les vieilles imageries, les « vues d'optique » et bien d'autres nouveautés; il en va compléter la collection devant les

(1) Dans le N° 1, des *Feuillets d'art*.

## TROIS SONNETS

de  
francis  
jammes



illustrés  
■ par ■  
a.carrera

### Des collaborations prestigieuses

Les *Feuillets d'art* auraient pu n'être qu'une belle revue un peu vide de sens. Ce n'est pas le cas. Ils font appel à des grands noms de la littérature contemporaine : Jean Giraudoux qui y tient une chronique, Anatole France, la comtesse de Noailles, Paul Fort, Francis Jammes, Pierre Mac-Orlan, Marcel Proust, Francis Carco, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Paul Claudel, Georges Duhamel ou Pierre Berthelot. La revue puise aussi dans les classiques : Ronsard, Verlaine. Les illustrations et les hors-texte sont signés Goya, Toulouse-Lautrec, Louis Süe, Llano Florès, Benito, Gustave Courbet, Raoul Dufy, Daragnès, Augustin Carrera, Laboureur, Georges Lepape, Pablo Picasso, Ruhlmann, Claude Lorrain, Léon Bakst. Ce remarquable florilège de talents est à l'évidence la marque du goût éclectique d'Edmond Moussié pour les auteurs et les illustrateurs. L'examen d'une partie de sa biblio-

Fig. 27.



au dîner d'anyant

m. romme.

A Shéhérazade  
16 faubourg Montmartre



thèque<sup>36</sup> en témoigne et vient confirmer ou compléter les noms rassemblés par les *Feuillets d'art*. Composé en 1913, le recueil de poèmes *Stèles* de Victor Segalen (étudiant au Service de Santé de Bordeaux de 1897 à 1902), imprimé par Crès dans un extraordinaire ouvrage à façon chinoise avec plats en bois ornés de typographies pyrogravées, confirme le goût d'Edmond Moussié pour la poésie et pour les formes d'édition originales, caractéristique qu'il assignera aux *Feuillets d'art*. Dès 1915, *L'art poétique* de Paul Claudel, acquis à la librairie Michel du cours de l'Intendance à Bordeaux, prend place dans sa bibliothèque. Dans les années qui suivent la publication des *Feuillets d'Art*, Edmond Moussié reste tout naturellement en contact avec les artistes contemporains qu'ils ont accueillis. Ainsi Marcel Astruc, chroniqueur de la *Gazette du Bon Ton*, offre-t-il en 1921 l'un de ses ouvrages « à Monsieur Edmond Moussié en témoignage d'amitié », ouvrage illustré par Charles Martin dont plusieurs pochoirs figurent dans les *Feuillets*

Fig. 28.

Fig. 29.



**A. FABRE, décorateur**

20, rue de Miromesnil  
Téléphone: Élysée 64-66 à Paris

d'art. Dagnès dédicace en 1922 « A Monsieur Edmond Moussié respectueusement » les *Moralités légendaires* de Jules Laforgue qu'il a ornées de superbes vignettes. *L'envers du music-hall* de Colette, illustré des gravures de Laboureur, rentre en 1926 dans la bibliothèque d'Edmond Moussié.

Les *Feuillets de la musique* portent tout aussi indiscutablement la marque d'Edmond Moussié. Outre les chroniques des plus célèbres critiques de l'époque, Camille Mauclair et Emile Vuillermoz, ils proposent des partitions musicales détachables, pour l'essentiel consacrées au piano solo et à la mélodie avec accompagnement de piano, deux registres que pratiquait Edmond Moussié, lui-même pianiste et surtout chanteur. Tous français, les compositeurs choisis sont pour la plupart nés entre 1864 et 1875 et abordent la phase la plus

36. Ouvrages conservés par les descendants d'Edmond Moussié.

Fig. 30.



Robe portée par M<sup>me</sup> Charlotte  
directrice de la Maison Premet



créative de leur carrière : Guy Ropartz, Albert Roussel, Florent Schmitt ou Maurice Ravel. A travers la restitution par César Franck de deux airs d'Alessandro Scarlatti, un hommage est rendu au compositeur de ces *Béatitudes* qu'Edmond Moussié interprétera en public avec tant de sensibilité, trois ans plus tard en la cathédrale Saint-André. Le choix d'Edmond Moussié se manifeste enfin à travers *Intimité*, poème musical pour chant et piano du jeune et prometteur compositeur Claude Duboscq, âgé de vingt-deux ans, issu d'une famille bordelaise.

Les *Feuillets de la publicité* qui sont rajoutés à partir du numéro III viennent encore embellir l'ensemble. Les annonceurs sont prestigieux et les publicités très esthétiques. Un avertissement au lecteur, vraisemblablement rédigé par Edmond Moussié [Annexe 4] en témoigne.

Il y a aussi une animation autour des *Feuillets d'art*, dont le projet d'édition en souscription de la traduction par André Gide d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare avec des illustra-

Fig. 31.



vous que les dogares et les belles Arétines en portaient de plus merveilleux?...

Sur un fond bleuâtre comme une clairière à minuit, entre des arbres pâles, se cabraient des chevaux d'argent; des feuillages d'or frémissaient sur des soies moelleuses et souples.

Ces étoffes étaient d'une richesse fabuleuse. Il y en avait qui ressemblaient à ces pelouses sur lesquelles tombent de rares feuilles de peupliers; il y en avait de givrées, de sourdes, pareilles à l'eau massive des viviers à travers laquelle on aperçoit, comme une ombre, une carpe de velours.

La pulpe des volubilis, les adorables vir-

ginités des roses tendres, les mauves délicats, les bleus célestes des calices sensibles qui s'ouvrent au lever du jour, il y en avait qui les évoquaient.

La jeune femme me les tendit.

— La Mode va utiliser ces trésors, dit-elle, et elle sera fastueuse comme ces étoffes. Il faut éblouir la grisaille odieuse de la vie moderne. Voici l'hiver bientôt. Moi, je choisis celle-ci pour en habiller une fourrure, ces damas fauves à grandes fleurs, et je vous assure que je n'en ferai pas une doublure. Non, la peau de bête pour si somptueuse qu'elle puisse être doit être cachée par l'étoffe.

## les feuillets de la mode

DE L'UTILISATION  
DES ÉTOFFES FASTUEUSES  
DANS LA MODE FÉMININE

Autour de la corbeille de muscats ambrés qui demeurait encore sur la dentelle de la table, des feuilles gaufrées d'or tombaient des arbres, cet après-midi de septembre, dans le parc où nous venions de goûter.

J'avais défendu les étoffes anciennes contre une jeune femme vêtue d'une gaine de velours géranium, un velours ras et chaud comme le pelage d'un félin pourpre, mais je n'étais pas de taille à lutter.

Pareil à un fripier emballant un lot de tissus en loques, je devais donner l'impression de ranger à la hâte mes brocards usés, mes vieux velours mangés jusqu'à la trame, et mes antiques damas cassés aux plis comme de flexibles et minces plaques de verre.

La fastueuse robe de la jeune femme qui s'était levée était, à ce moment, plus corail que géranium. Elle tenait quelques échan-

tailons qui s'éparpillèrent sur la dentelle blonde de la table.

— Pourquoi, dit-elle, voulez-vous qu'on ne fabrique plus de belles étoffes? C'est comme si on soutenait qu'aucun poète ne devait écrire des vers après Ronsard, et, qu'après Chardin, Cézanne ne pouvait pas peindre une pomme...

Elles feuilletait les molles pages pourpres, vertes, orangées, grenat, bleus, argentées des coupons reliés par un ruban.

— Tenez, poursuivait-elle, est-ce que ces-ci ne sont pas somptueuses? Car on ne copie plus à présent les styles anciens, les éternels motifs Louis XIV et Louis XV.

Aujourd'hui, on fabrique des damas aussi riches que les damas anciens et nous en ferons des robes splendides. Voyez, ce vert à palmes orange et à nervures noires, croyez-

tions de Dréa. Le siège des *Feuillets d'art* sert aussi de galerie avec un programme fourni. Malgré cette importante activité, les *Feuillets d'art* n'étaient visiblement pas rentables et faire passer le prix de 20 à 25 francs pour les deux derniers numéros ne fut pas suffisant. La parution s'arrête au sixième numéro, en juillet 1920 [Annexe 5].

C'est finalement l'éditeur de *La Gazette du Bon Ton*, Lucien Vogel, qui reprend les *Feuillets d'Art*, *recueil de littérature et d'art contemporains*. Cette seconde série n'ira pas plus loin que la première, avec également six parutions<sup>37</sup>. Visiblement, les *Feuillets d'Art* sont toujours domiciliés 11 rue Saint-Florentin à Paris. Un accord a, semble-t-il, été passé avec Condé Nast Editeur qui les diffuse sous le nom de *The Living Arts, a portfolio reflecting the literary and artistic taste*

37. 30 septembre 1921, 30 décembre 1921, 28 février 1922, 1 mai 1922, 31 août 1922 et 1er octobre 1922.

Fig. 33.



## Parfums Ramsès

Ivresse d'amour

Folie d'opium

Rose antique

Secret du sphinx

30, Rue d'Hauteville



of our time mais aussi *Feuillets d'Art*, a portfolio reflecting the literary and artistic taste of our time aux Etats-Unis (19 west 44th street New-York à 3 dollars) et en Angleterre (Rolls Houe Brems Building, London E.C. 4 à 12,6 shillings). En fonction des numéros, certains sont traduits en anglais alors que d'autres restent intégralement en français. Il semble qu'il n'y ait pas un parti bien défini à cet égard. Par ailleurs, Lucien

Vogel a repris le projet d'édition de la traduction d'André Gide d'*Antoine et Cléopâtre* par Shakespeare avec les illustrations de Dréa. Le premier numéro de ces nouveaux *Feuillets d'Art* mentionne que « ce recueil a été composé sous la direction de Lucien Vogel & Michel Dufet. Il est le premier numéro de la nouvelle série des Feuillets d'Art fondés par Edmond Moussié ».



Fig. 34.

Les vieux vêtements fourrés ne laissaient voir qu'une bande de pelleterie, un ourlet au col, aux manches et au bas des robes. L'hermine elle-même, la royale hermine des sacres et des reines légitimes, n'était que la doublure d'un manteau. Je voudrais voir revenir cette coutume et que l'on cachât sous des tissus ces peaux sauvages.

Ah ! les étoffes, comme elles embelliraient la vie si on savait les utiliser. Certaines sont plus belles que des toiles peintes ; elles transfigurent les couleurs ; la laine et la soie apportent une mystérieuse collaboration à l'artiste ; le feu et ses hasards accomplissent un miracle semblable dans la pâte des faïences.

Chacune a sa personnalité. On reconnaîtrait dans la nuit, en les effleurant, les damas secs et rêches, l'animale douceur des velours. Répétez donc cela, vous qui écrivez,

il faut transfigurer la vie et la parer de belles étoffes.

La jeune femme fit quelques pas sur la pelouse, et toute la lumière du soir malade et de l'été agonisant semblait réfugiée autour de sa robe rouge.

LÉO LARGUIER.



Fig. 35.



# FEUILLETS D'ART



RECUEIL DE LITTÉRATURE  
ET D'ART CONTEMPORAINS

AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL  
11, RUE SAINT - FLORENTIN - PARIS

LONDON  
CONDÉ NAST CO L<sup>D</sup>

NEW-YORK  
CONDÉ NAST PUBL.

Edmond Moussié : Bordelais d'exception et mécène averti

Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015

## Le Colisée, un vaisseau amiral sur les Champs-Élysées

Cette aventure dans l'édition qui a sans doute coûté fort cher à Edmond Moussié ne le décourage pas. A défaut d'être rentable, elle fut, d'un point de vue intellectuel et esthétique, une très belle réussite. Une dizaine d'années plus tard, Edmond Moussié se lance dans un autre projet particulièrement ambitieux, la création du *Colisée*, qui montre à quel point cet homme était éclectique. Mais quel que soit le domaine qu'il aborde, il apporte sa touche personnelle de visionnaire et d'esthète. Considéré par Colette Moussié Deroure comme la « grande affaire » de la fin de la vie de son père, *Le Colisée* est « un café-restaurant de luxe », ainsi que l'écrit René Chavance dans *Mobilier & Décoration*<sup>38</sup>. Cet établissement est installé au 44 avenue des Champs-Élysées, à l'angle de la rue du Colisée. Une belle adresse pour une belle aventure. Pour chapeauter cet établissement et tous ceux qui pourraient suivre, la *Société Anonyme des Cafés & Restaurants Français*, au capital de 1 500 000 francs, a

été créée en décembre 1931. Sur le registre du commerce de Paris, c'est le nom d'Edmond Moussié qui apparaît en premier sur la liste des actionnaires et qui est vraisemblablement l'actionnaire principal et l'organisateur. L'établissement est bien dans son esprit. Il confie son aménagement à Charles Siclis, l'architecte de renom qui a déjà mis son talent au service d'Edmond Moussié pour l'achèvement de la villa *Nausicaa* au Moulleau. Le mobilier, « d'un luxe simple »<sup>39</sup>, est réalisé par Thonet : sièges en cuir rouge, tables et guéridons laqués rouge et noir. Un travail important a été fait sur les volumes, l'éclairage, les perspectives. L'espace est ponctué par de grosses colonnes et les parois habillées de miroir amplifient l'effet de profondeur. Les sources de lumière sont multiples : éclairage indirect depuis les frises ou les coupoles mais aussi direct et tamisé derrière des verres dépolis de couleurs variées et changeantes. Un article paru

38. Document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

39. *Mobilier & Décoration*, document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

374

MOBILIER & DÉCORATION



Fig. 36.

Fig. 37. - Le Colisée I,  
Grande salle du Colisée.

Vue de la première terrasse, tables et sièges de Thonet.



dans *Les Echos de l'Art* présente le *Colisée* comme une salle de spectacles où les consommateurs sont à la fois des figurants et des spectateurs. Pour y parvenir, Siclis a aménagé le café en grands paliers qui montent au fur et à mesure que l'on avance vers le fond de la salle. Ainsi, les échanges entre la rue et la salle sont possibles de toutes parts. Au dernier niveau, le grill-room, avec des touches de ronce de noyer, est matérialisé par une loggia circulaire. Au sous-sol, le bar plus intimiste, habillé de sapelli, bois aux tons brun rouge cuivré, est doté dans une zone semi-circulaire d'une vitrine de couleur vert-bleu derrière laquelle sont installés arbustes, plantes et buissons qui « palpitent » sous des projections de lumière avec des effets de nuages mouvants. A noter la place importante accordée aux fleurs et aux plantes dans ce décor. Edmond Moussié s'implique jusque dans les plus petits détails. Il avait lui-même choisi ou fait exécuter les fourchettes à huitre chez Christofle. Elles plaisaient tellement que les clients indécis ont fini par les faire disparaître.

Alors qu'Edmond Moussié meurt en 1933, les personnes auxquelles il avait confié la gestion du *Colisée* ouvrent un nouvel établissement sur les Champs-Élysées, *Le Triomphe*, avec un autre pourvoyeur de fonds, et toujours avec l'architecte Siclis, mais dans un genre plus tapageur en matière de décoration : « ...Ce retour à l'ornement » dont l'avenir dira si, d'une manière générale, il n'est pas prématuré. *Le Triomphe* est orné au point de former un contraste frappant avec son frère aîné, le *Colisée* <sup>40</sup>, lit-on ainsi dans *Art & Décoration*. Ce grand écart de style est sans doute dû au fait que les partenaires ont changé et que notre esthète bordelais n'est plus là pour donner le ton. Edmond Moussié étant mort, ils peuvent s'attribuer la réussite du *Colisée*, ce qu'ils ne manquent pas de faire. On trouve la trace de leurs revendications dans plusieurs journaux : « C'est à MM Lefranc et Rabu, déjà créateurs du café le *Colisée*... qu'on doit cette nouvelle réalisation » <sup>41</sup> ou « Voici que le Berry, fermé depuis quelques mois, va rouvrir ses portes après une transformation complète et somptueuse, sous la direction des propriétaires du *Colisée*. MM. Lefranc et Rabut ont trouvé une commanditaire généreuse en la personne de Mme Le Baron, ex-Coty, ce qui leur permet de se faire eux-mêmes concurrence » <sup>42</sup> ou « Avec le *Colisée*, trois hommes, trois étonnants animateurs montrèrent ce que le génie inventif pouvait concevoir, et MM. Lefranc et Rabut, avec l'architecte décorateur Siclis, bâtirent un palais... » <sup>43</sup>. C'est pourtant bien Edmond Moussié qui a porté le *Colisée*, comme le prouve cette annonce : « MM. Moussié et Lefranc sont autorisés à établir une terrasse de 5 m de saillie au devant de leur établissement 44, avenue des Champs-Élysées » <sup>44</sup>.

## Les Portiques, un projet visionnaire

Un texte non daté écrit par Edmond Moussié <sup>45</sup> lui-même montre quel instigateur de talent il était. Toujours en mouvement, il ne semblait pas vouloir se contenter du succès du *Colisée*. Il avait imaginé un projet de café-brasserie qu'il n'a pas eu le temps de réaliser mais dont le concept était déjà très abouti ainsi qu'en témoigne une note de sa main [Annexe 5]. Ce document détaillé, heureusement conservé par sa famille, révèle tout à la fois son goût pour la décoration, le caractère résolument novateur de ses intuitions - on peut y découvrir, entre autres, la description du karaoké bien avant la lettre - et le sérieux de l'homme d'affaires avisé qui ne néglige aucun des facteurs de rentabilité de son projet. La construction de cette note reflète les multiples talents de son auteur, dont la combinaison, rarement réunie en un seul être, explique la diversité de ses initiatives et le rayonnement de sa personnalité.

Il s'agissait là d'un projet novateur, complexe et ambitieux. On comprend bien que sans l'imagination, les relations et l'énergie d'Edmond Moussié, il n'ait pu être mené à bien. Car les *Portiques* qu'Edmond Moussié souhaite transformer sont un ensemble immobilier très important au 150, avenue des Champs-Élysées, avec des entrées rue Lord-Byron et rue Arsène-Houssaye. Il est pourvu d'escaliers monumentaux, de verrières de 120 m de long rehaussées de vitraux et de mosaïques de Gentil et Bourdet. Une quarantaine de boutiques, dont certaines dédiées à l'exposition de voitures Buick et Cadillac et des cafés, occupent l'ensemble. Malgré l'inauguration en grande pompe le 5 avril 1928, le succès commercial n'avait pas suivi, ce qui offrait une opportunité qu'Edmond Moussié n'avait pas manqué de déceler. Après la disparition d'Edmond Moussié, le site connaîtra différents avatars, avant que les *Portiques* deviennent finalement un grand complexe cinématographique.

40. *Art & Décoration*, 1935, Gallica.

41. *Le Monde Illustré*, 5 janvier 1935, Gallica.

42. *Le Cyrano*, août 1934, Gallica.

43. *La Semaine de Paris*, 21 décembre 1934, Gallica.

44. *Bulletin Municipal Officiel* de Paris du 2 février 1932, Gallica.

45. Document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

## Edmond Moussié : homme de culture, entrepreneur et mécène bordelais

Réalisations et projets montrent à quel point Edmond Moussié avait une personnalité hors du commun. Cet homme d'affaires entreprenant a participé à la dynamisation du Port de Bordeaux avec les installations les plus modernes pour l'époque. Mais il ne s'est pas contenté de ce succès et s'est investi dans d'autres affaires à Paris et à l'étranger. Parallèlement, son intérêt pour l'art, sa curiosité intellectuelle l'ont amené à s'impliquer dans des structures de mécénat telles que la Société des Arts Décoratifs de Bordeaux et du Sud-Ouest, à apporter sa contribution à la Foire de Bordeaux, à passer commande à des décorateurs contemporains tels que Michel Dufet ou à s'abonner à la revue de Le Corbusier. En tant qu'éditeur des *Feuillets d'art*, il a montré sa générosité en finançant une publication de très grande qualité qui pouvait, au mieux, s'équilibrer mais qui avait de fortes probabilités d'être un gouffre financier. Avec *Le Colisée*, il monte une affaire commerciale mais s'efforce de faire de cet établissement une réalisation exemplaire en matière d'architecture contem-

poraine en faisant appel à Siclis. Il faut bien constater que ses partenaires, lorsqu'ils reprennent les projets qu'il a initiés, ne parviennent pas à se mettre au diapason. Les *Feuillets d'Art* de la seconde période n'ont plus le raffinement des premiers numéros, *Le Triomphe* affiche un luxe tapageur, loin de l'élégance, de la sobriété et de la recherche du *Colisée*. En toute objectivité, il est indéniable que c'est le talentueux Edmond Moussié qui apporte chaque fois sa touche de distinction.

Esthète inspiré et homme d'affaires, Edmond Moussié a été particulièrement productif alors qu'il est mort jeune, à 45 ans, et qu'il était de santé délicate. Il nous aurait sans doute encore étonnés s'il avait pu disposer de quelques années de vie supplémentaires. Et si sa grande modestie n'avait pas marqué toute son existence, nous pourrions disposer de d'avantage d'informations sur ses nombreux projets.

Laissons à Colette Moussié Deroure le soin de clore cet article sur son père, Edmond Moussié : « Au fond, il avait une vocation de mécène - sans en avoir peut-être les moyens -, il aimait mettre les artistes en avant ».

## Remerciements

Je remercie Alain-René Hardy, spécialiste de Primavera, qui a attiré mon attention sur Edmond Moussié en me demandant, au cours d'une de nos discussions sur l'atelier d'art du Printemps, si je connaissais le mécène bordelais qui avait fait travailler Michel Dufet. Prise en défaut, je me suis lancée dans des recherches. Petit à petit, j'ai découvert quelques informations sur ce bordelais brillant et entreprenant mais aussi énigmatique et secret. Une personnalité complexe que j'ai eu envie de comprendre.

Je remercie Jérôme Deroure, petit-fils d'Edmond Moussié et fils de Colette Moussié Deroure, qui a tout de suite compris ma démarche. Avec une grande générosité et une belle ouverture d'esprit, il m'a invitée à le rencontrer à plusieurs reprises. Il a mis à ma disposition ses archives familiales. J'ai été très touchée par la confiance qu'il m'a accordée en me confiant sa collection personnelle des *Feuillets d'art* afin que je puisse numériser cette revue si belle mais aussi si fragile. Il a aussi joué un rôle de coordonnateur qu'il a assumé tout au long de ce travail en commun et m'a fait connaître d'autres membres de sa famille.

Je remercie cousin Nicolas Duhamel, fils de Nicole Moussié Duhamel et petit-fils d'Edmond Moussié. Passionné par l'histoire de son grand-père et qui avait enregistré sa tante, Colette, pour fixer ses souvenirs. Avec beaucoup de discernement et de sensibilité il m'a parlé des goûts de son grand-père pour la littérature et la musique à partir des livres et documents hérités.

Je remercie Sylvie Carpenter, fille de Colette Moussié Deroure et petite-fille d'Edmond Moussié. Elle a évoqué des souvenirs transmis par sa mère et m'a montré des photos, des croquis originaux.

Je remercie Jérôme Deroure, Nicolas Duhamel et Sylvie Carpenter pour m'avoir ainsi dévoilé leur histoire familiale et m'avoir fourni des renseignements inestimables pour mieux connaître Edmond Moussié. J'ai retrouvé en eux l'élégance, l'intelligence, la générosité et l'ouverture d'esprit, de leur grand-père. Les photos qui illustrent ce texte viennent pour la plupart des archives de la famille. Elles ont été tout spécialement reproduites à cette fin.



## Annexes

### 1

#### La fratrie Moussié

Paul Moussié, le père d'Edmond Moussié, négociant et ancien conseiller municipal, est né le 25 mai 1860 et est décédé le 31 mai 1910. Il aura quatre fils dont Jean mort en 1917. Pierre (29 février 1884-3 mars 1941) est négociant importateur, président de l'Union des grains et farines ainsi que du Syndicat des importateurs bordelais de céréales et membre de la Chambre de commerce. Gabriel Moussié (13 janvier 1898-17 septembre 1940), industriel, juge au tribunal de commerce, conseiller du commerce extérieur, est secrétaire puis directeur et enfin administrateur de l'Union commerciale de Bordeaux-Bassens. Il occupe en outre différents postes et fonctions : gérant de la société Astié, directeur de la Société commerciale d'affrètement et de commission, président du Syndicat des entrepreneurs de manutention, vice-président de la Société pour la Défense, vice-président de la Caisse maritime d'allocations familiales, secrétaire général de la Fédération maritime du port de Bordeaux et de ses annexes, fondateur de la Fédération patronale girondine. Durant la Deuxième Guerre mondiale, il prit en charge la direction du ravitaillement général <sup>46</sup>.

### 2

#### Discours prononcé sur la tombe d'Edmond Moussié le 11 octobre 1933

par M. Robert Lemaigen, administrateur délégué de l'Union Commerciale de Bordeaux-Bassens

« Mesdemoiselles, Mesdames, Mes Chers Amis,

Au nom de l'U.C.B.B. tout entière, de son président, retenu à Paris pour un autre deuil cruel qui prive l'industrie française de l'une de ses remarquables figures, au nom de son Conseil d'administration et de tout son personnel, je viens rendre à Edmond Moussié l'hommage de notre reconnaissance et de notre amitié.

Sans lui, notre affaire n'existerait pas : ce qu'elle est, ce que nous y sommes tous, c'est à lui que nous le devons, et c'est parce que j'estime juste et nécessaire de rendre à celui qui disparaît ce témoignage que, maîtrisant – bien mal – mon émotion, j'ai accepté de prendre la parole ici.

Ce que nous lui devons, nous le savons tous : le déchirement unanime que cause sa mort chez nous, depuis le premier jusqu'au dernier, en est la preuve. Nous savons qu'en 1917, à l'heure la plus sombre de la guerre, alors que le ravitaillement national importait plus que les succès militaires, qu'il conditionnait, Edmond Moussié, avec la conscience prophétique de l'avenir, avec la fougue de son imagination, concevait notre outillage, surmontait, grâce à cette faculté magique de persuasion qui était en lui, tous les obstacles et réalisait, en se jouant de difficultés inouïes, le plan qu'il avait conçu.

Au milieu de mille traverses, il menait à bien son entreprise, et si, aujourd'hui, elle représente le quart de l'activité du port de Bordeaux, si elle se place dans les premières de France et fait vivre une fraction appréciable de la population girondine, c'est à lui que nous le devons.

En le disant, j'ai conscience, non seulement d'être équitable, mais aussi de lui rendre un hommage qui, malgré la modestie de son caractère, lui eût été sensible. C'est que ce prodigieux assembleur d'idées avait pour l'œuvre vivante et prospère née de sa pensée, pour celle qui avait marqué ses débuts dans la

carrière et se rattachait aux souvenirs paternels, une particulière tendresse. Je suis sûr que souvent, pendant sa longue réclusion en Suisse, à ces fins de journées poignantes où il regardait, étendu, le soleil descendre derrière la montagne, il a souvent eu devant les yeux la vision lointaine, toute baignée de douceur girondine, de cet outillage qu'il avait créé, auquel il avait donné la vie. Donnée la vie, disons plutôt : donné sa vie..., car cette flamme dont il brûlait constamment, à laquelle il voulait inlassablement allumer des foyers nouveaux, elle consumait ses forces, et, si nous le pleurons aujourd'hui, c'est peut-être, c'est sans doute, parce que cette vie, dont il animait tant d'idées, il l'arrachait à la sienne propre, ne lui laissant plus, quand la mort l'a frappé, qu'une résistance amoindrie.

Quelle ingratitude serait donc la nôtre si nous l'oublions jamais !...

Et maintenant que j'ai salué comme il convenait le grand animateur, laissez-moi parler de l'ami :

Il y aura, dans quelques jours, quatorze ans que j'ai rencontré Edmond Moussié, pour la première fois, dans cet entresol de la place Richelieu semblable à la chambre de veille d'un navire, d'où son esprit aventureux scrutait toutes les directions vers lesquelles il pouvait orienter son activité. Depuis ce jour, nous avons subi ensemble bien des tourmentes, bien des traverses, bien des déceptions : le carrousel infernal de la vie moderne nous a tantôt éloignés, tantôt rapprochés. Jamais, je puis l'affirmer aujourd'hui, un nuage n'a terni notre amitié ni diminué la joie de chacune de nos rencontres. C'est que, dans cette lutte impitoyable et surnoise qu'était la vie que menait Edmond, qui est notre vie, où les coups sont si durs, les satisfactions si rares et tellement éphémères, lui savait souvent déboucler sa cuirasse, et laisser le charme de son caractère rayonner sans contrainte. Alors, des mots, des idées, des sons, des couleurs, des lignes, il créait une féerie exquise et délicate d'où l'on sortait ébloui et conquis. Car c'était un grand artiste auquel la rénovation de l'art français, après la guerre, doit beaucoup. J'ai assisté à ces conversations étincelantes dans lesquelles, aux esprits exceptionnels qu'étaient ses collègues et amis, John dal Piaz, Alfred de Vial, Walter Berry, Fernand Philippart, il rendait attrayantes et perceptibles les idées modernes sur l'art, et je crois bien pouvoir affirmer que sans Edmond Moussié l'Île-de-France, cet admirable paquebot, conservatoire de l'art français contemporain, n'eût pu exister, ou du moins eût été tout autre.

Et puis c'était un grand cœur, ignorant et haïssant l'égoïsme. Ce magicien auquel nul ne résistait ne savait pas résister lui-même à une infortune, et si l'on pouvait scruter tous ses actes, je crois que l'on trouverait que la compassion a été le mobile auquel ils ont le plus souvent obéi.

Mesdemoiselles, on ne se console pas de la perte brutale d'un être aussi charmant, mais dites-vous d'abord qu'il a pleinement connu dans la vie cette jouissance éminente de l'homme supérieur qu'est la création. Et cela l'a payé, soyez-en sûres, de bien des amertumes.

Dites-vous aussi qu'à une vie terrestre aussi droite, que rien de vil, rien de médiocre n'a jamais effleuré, correspond, sans aucun doute, dans cet au-delà, au cours d'une affectueuse conversation, nous interrogeons ensemble, il y a quelques jours à peine, le mystère, un repos éternel.

Soyez fières du nom que vous portez, comme nous sommes fiers de la mémoire que nous lui gardons, et agréez, s'il vous plaît, l'expression douloureuse de notre profonde, reconnaissante et respectueuse sympathie. »

46. Guérin, Jean et Bernard, *op.cit.*

### 3

#### Note sur les décorateurs de l'Île-de-France

L'architecture est audacieuse, l'éclairage novateur, les volumes généreux, les matériaux précieux. Les grands noms de la décoration y sont associés et les premières classes sont traitées avec un luxe rare. Ainsi, Pierre Patout réalise la salle à manger des premières classes en marbre des Pyrénées décliné dans trois tons de gris. L'éclairage était dispensé par 112 appliques de Lalique, les hublots sont en verre moulé Sabino. Cette vaste pièce s'organise autour de la fontaine lumineuse du sculpteur Navarre. L'argenterie est fournie par Christofle. Il existe aussi quatre salles à manger particulières réalisées par l'Ecole Boulle. On doit le fumoir à Henri Pacon, avec des rideaux tissés par Maurice Lauer sur les dessins de P. Legrain. Ruhlmann a la charge du salon de jeux avec des laques de Jean Dunand mais aussi du salon de thé où sont installés de grands vases éclairants en porcelaine blanche de la Manufacture de Sèvres. Le salon de lecture revient à Leleu qui fait appel à l'orfèvre Jean Serrière pour réaliser des plaques en émail représentant des fleurs. La chapelle est confiée à Robert Danis. Le salon de jeux pour enfants, décoré notamment de dauphins en bronze de Sandoz, est une création de Michel Dufet, la salle à manger pour enfants est dessinée par Jean Béraud. Le salon de conversation est l'œuvre de Louis Süe et André Mare. La « Grande descente » est l'un des éléments les plus spectaculaires du paquebot. L'architecte Richard Bouwens der Boijen la traite comme une grande cage carrée de 10,60 m de haut avec des paliers de 300 m<sup>2</sup> et des escaliers à double révolution. La suite de luxe est le fruit de la collaboration de Tardif et Bruyer ainsi que d'Eric Bagge. Elle comprend un salon, une salle à manger, trois chambres, un office, des salles de bains et une chambre pour la femme de ménage. Les huit appartements de luxe ont chacun un architecte : Marc Simon (pour deux d'entre eux), René Prou, Martine, Nelson, Rémon ou Smith. On peut encore évoquer les contributions de A. Jeannot avec un groupe en bois dans le salon mixte, Raymond Subes pour les fers forgés, Richard Desvallières, Gruber pour des verres gravés, Paul Follet, Luc Lanel, de Nelson ou de G.L. Jaulnes, Les tapisseries d'Aubusson, les sculpteurs P. Poisson et A. Pommier.

### 4

#### Les Feuilles d'art en détail

L'impression est réalisée par G. de Malherbe et cie et les phototypies par Catala Frères. Un graphisme élégant a été choisi pour le titre imprimé en deux couleurs qui alternent : noir pour le « F », orange pour « euillets », à la ligne en dessous orange pour le « d », noir pour « art » et orange pour le point. Ces deux couleurs sont conservées pour le sommaire. En bas, de la première de couverture, le logo « FA » dans un carré est aussi en noir et orange. Il est surmonté d'un chiffre romain en noir qui indique le numéro de la parution. La couverture du numéro VI est en bleu marine et noir. La page de couverture est percée de deux œillets métalliques dans lesquels passent des cordons permettant de fermer l'ouvrage. Ils sont écrits et noirs pour les numéros I, II, III, noirs et rouille pour le numéro IV, turquoise et écu pour le numéro V, ivoire et noir pour le numéro VI. Ce raffinement supplémentaire est utile car les feuilles ne sont pas reliés. A l'intérieur, le texte est imprimé sur une ou deux colonnes sur « papier pur fil », est-il précisé.

A titre d'exemple, dans les Feuilles littéraires du numéro II, Destinée par la comtesse de Noailles est annoncée p. 3 à 6, alors que le texte est numéroté de 1 à 4 et A1. L'Attrait de la comtesse de Noailles est aussi annoncé p. 7 et 8, alors que le texte est numéroté 1 A2, la deuxième page ne portant pas de numéro. La Revue de la Belle-Etoile par Georges Duhamel est annoncé dans le sommaire p. 9 à 16 alors qu'il est numéroté p. 1 à 8 A4. Autre aspect étonnant dans ce numéro II, il y a au moins quatre pages dans le sommaire qui portent

le numéro 1. Pour comprendre la logique de fabrication et de numérotation des Feuilles d'art, il faut imaginer que la revue était principalement destinée à des personnes susceptibles d'acheter et de conserver toutes ses livraisons et de les ré-assembler à leur gré. Voici une petite démonstration avec les Feuilles du théâtre et la pièce L'étonnant bonheur par Henri Duvernois. Cette œuvre est scindée comme un feuilleton qu'on suit d'un numéro à un autre des Feuilles d'art et s'interrompt de façon abrupte au milieu d'une phrase. Dans le numéro I, elle est annoncée dans le sommaire p. 21 à 24 alors qu'elle numérotée 1 à 4 B1, dans le numéro II, elle est annoncée p. 23 à 30 alors qu'elle est numérotée p. 5 à 12 B1, dans le numéro III, elle est annoncée p. 23 à 26 alors qu'elle est numérotée 13 à 16 B1 et ainsi de suite jusqu'au numéro V dans lequel se termine la pièce avec toujours le même décalage p. 19 à 26 dans le sommaire et 25 à 29 dans le texte. Si les lecteurs ont pu avoir des difficultés à retrouver la pièce au fil des numéros, les abonnés qui ont conservé leur collection peuvent la reconstituer avec des numéros de pages qui se suivent parfaitement des p. 1 à 29.

Les premiers abonnés avaient un statut privilégié et étaient destinataires d'un porte-folio contenant des tirages numérotés. Ainsi, on peut lire à la fin du numéro II : « Il a été tiré mille cent exemplaires de la « Loge » par Charles Martin, sur Japon, numérotés de 1 à 1100 et mille deux cents exemplaires de « Laissez-moi seule » par Georges Barbier et des hors-texte de Llano Florez et de Benito sur Hollande, numérotés de 1 à 1200. De plus, il a été tiré mille deux cents exemplaires de « L'attrait » et de « Destinée » et cinq cents exemplaires de « L'étonnant bonheur » sur Hollande Van Gelder Zonen ». Je n'ai malheureusement pas eu entre les mains l'un de ces porte-folio. Pourtant, les exemplaires que j'ai portant les numéros 662 et 938 devaient être destinés à des abonnés mais ils ont été amputés de ces ajouts.

La publicité s'intègre sans fausse note dans les Feuilles d'art. Un avertissement au lecteur précise : « Ceux qui ont fait cette Revue ont toujours pensé que tout peut être forme d'art et que souvent se trouvent de bonnes choses là où chacun les néglige. Aussi, réalisons-nous aujourd'hui un nouveau projet : Aux feuilles littéraires, à ceux du théâtre, à ceux du dessin, de la musique, de la mode, s'ajoutent ceux de la publicité. Voici donc réunies ce qu'il est convenu d'appeler des annonces. Nous avons voulu qu'elles fussent embellies sans que la clarté du texte n'en souffrît. Nets, utiles, nos feuilles de publicité témoigneront toujours d'une recherche. Une fleur qui meurt pour nous encenser, un meuble qui naît pour qu'on l'aime, une fête qui passe pour illuminer nos yeux... Publicité que tout cela, mais avec un dessin, et puis, quelques lignes, comme un poème. »

On y trouve de magnifiques hors-texte notamment sur la mode. Tout est bien dans le ton. Les annonceurs se recrutent parmi les librairies et les maisons d'édition, y compris étrangères comme Wendingen (architecture, sculpture, décoration, ameublement, théâtre) à Amsterdam, Le Studio, Art et décoration, Editorial y libreria de Arte à Barcelone, les Editions de la sirène, les bijoutiers comme Van Cleef et Arpels et tout ce qui tourne autour des loisirs avec la Carrosserie Van den Plas, le Claridge's Hôtel, le restaurant Larue, Vichy Saison, les Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée ou Enghien-les-bains.

Le projet d'édition de la traduction par André Gide d'Antoine et Cléopâtre, la pièce de Shakespeare, est bien avancé car tous les détails sont prévus. Il est annoncé dans le numéro V avec une date de sortie fixée en juin 1920. Tiré à 500 exemplaires numérotés sur papier Vergé d'Arches teinté, il doit être imprimé en noir et or avec des lettrines ornées, des culs-de-lampes, des frontispices gravés au bois. La couverture, elle aussi, imprimée en noir et or sera en parchemin. Dans le numéro VI, pour donner un avant-goût de l'ouvrage, le sixième acte de la tragédie de Shakespeare est publié avec le commentaire suivant : « Cette œuvre n'a été interprétée que cinq fois en représentation de gala par Mme Ida Rubinstein sur la scène de l'Opéra. Elle fut accompagnée de musique, que composa Florent Schmitt et présentée devant les décors de Dresde. »



Le siège des *Feuillets d'art* accueille aussi des expositions. Leur programme de 1919 et 1920 est présenté dans la revue : du 29 septembre au 12 octobre, le peintre bordelais Ernest Gayac, du 13 octobre au 26 octobre Joseph Bernard, du 27 octobre au 9 novembre, Léon-John Wasley (numéro II), du 10 au 22 novembre, Llano Florez, du 24 novembre au 6 décembre, Albert André, Georges d'Espagnat, Auguste Gérardin, Charles Guérin, Henri Lebasque, Jules Migonney, Georges Mouveau et Gaston Pastré, du 8 au 20 décembre, les peintures de Charles Picart le Doux, du 22 décembre au 3 janvier, objets d'art (numéro III). Quelle effervescence ! On indique aussi dans le numéro VI : « Exposition permanente de tableaux modernes à partir du 15 septembre parmi des meubles et des bibelots anciens, exposition de peintures, audition d'œuvres littéraires et musicales modernes. »

À l'occasion du lancement de la nouvelle série, l'avant-propos s'attache à préciser le positionnement de la revue : « Il existe des revues d'art ancien, des revues d'art moderne, des revues littéraires, chacune traitant séparément de sa spécialité ; mais il n'y avait pas avant les *Feuillets d'Art*, de revue embrassant ces diverses formes de l'activité artistique et littéraire, comme font précisément, de nos jours, un nombre de plus en plus grand de bons esprits... Notre programme vaste et divers, nous interdit de nous égarer. Traduire les goûts du moment dans ce qu'ils ont de traditionnel et de durable, voilà à quoi nous sommes tenus... C'est une œuvre de sélection, un travail de mise au point que nous voulons accomplir... Mais nous sommes nés avec une génération nouvelle, ardente, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est en train de faire des efforts gigantesques pour découvrir, dans la liquéfaction de tous les genres où nous ont laissés nos devanciers, une forme pour y couler sa pensée. C'est ce grand travail que nous vous convierons à contempler ; ce sont les progrès de cette lutte que nous mettrons sous vos yeux. Et, dans la mesure où il influencera, comme cela a eu lieu de tous les temps et particulièrement de notre époque, le goût actuel, nous montrerons l'art ancien, et ferons prendre à nos lecteurs les chemins par où les artistes et les écrivains, pour rajeunir leur inspiration, remontent aux sources... Nous tenons à déclarer que c'est sur les fondations excellentes des anciens *Feuillets d'Art* que nous continuons d'édifier le monument au goût de notre temps que nous voulons élever, fascicule par fascicule, pierre par pierre. Si nous avons apporté, avertis par l'expérience et guidés par les conseils des amis des *Feuillets d'Art*, quelques modifications à la forme extérieure de l'œuvre, c'est pour la resserrer et la rendre plus solide : simplification de la pagination, suppression des séparations et sections gênant la lecture et rendant difficile le classement au moment de la reliure, réduction du format aux proportions d'un bel ouvrage d'art, luxueux mais maniable et pouvant prendre place sur les rayons d'une bibliothèque ; et surtout diminution du prix de l'abonnement, réduit presque de moitié (90 frs au lieu de 150). »

La seconde série des *Feuillets d'Art* (octobre-novembre 1921 à août-septembre 1922) subit des modifications. Ainsi un « A » majuscule remplace le « a » minuscule du mot « Art ». Le format est réduit (20 cm x 25,5 cm), les couvertures sont décorées d'un profil de femmes de style Art déco sur fond de feuilles dont la couleur change chaque fois : vert clair, bleu, orange, jaune moutarde, rose vif, marron. Le sommaire est indiqué sur le rabat intérieur de la couverture et ne porte pas de numérotation. Les textes sont présentés sous forme de feuillets mais ne sont plus déclinés en différents types de feuillets. Les pages sont numérotées de 1 à 278 en continu du premier au dernier numéro. Les hors-texte existent toujours mais sont de moindre qualité et le petit format ne les avantage pas. L'édition de la traduction d'*Antoine et Cléopâtre* n'est pas abandonnée si on en croit cette annonce dans le numéro III du 28 février 1922 : « En un tirage orné de lettrines dessinées et gravées sur bois par Llano-Florez, et limité à vingt-cinq exemplaires sur vieux Japon, dont dix hors commerce et à cinq cents exemplaires sur vergé d'Arches teinté numérotés, ces derniers exemplaires au prix de deux cents francs ».

## 5

## Notes manuscrites d'Edmond Moussié sur le projet du Café-brasserie Les Portiques

a) Le succès du Colisée, comparé au marasme actuel des affaires, doit inciter certains financiers à penser qu'il peut être avantageux de créer une affaire du même genre sur un emplacement équivalent.

b) Il existe un local sur les Champs-Élysées qu'on peut utiliser dans ce but avec le concours des propriétaires. Ceux-ci ayant à plusieurs reprises déclaré qu'ils aimeraient participer à l'exploitation de leurs « Portiques » à usage de brasserie. Ils admettraient un loyer très réduit pour la totalité des locaux compensé par une assez large participation aux bénéfices nets.

c) Le désir des propriétaires constituant un risque de concurrence supplémentaire, il y aurait peut-être intérêt pour notre groupe à prendre les devants et à créer dans les Portiques une affaire ayant un caractère nettement différent de celui du Colisée.

d) Le caractère de la nouvelle affaire devrait être nettement populaire.

-Il faudrait en effet chercher à attirer à cet établissement non pas la clientèle du Rond Point-Fouquets, Berry-, mais celle des cafés et des brasseries de l'avenue Wagram, etc. Il faudrait faire descendre une clientèle vers l'Etoile et non pas chercher à faire monter l'avenue jusqu'à ce point trop élevé par la population du centre.

e) Partant de l'idée de la clientèle populaire il faut donc

1 Rechercher des éléments d'attraction très en faveur à Paris à notre époque.

2 Se cantonner dans le café-brasserie sans restaurant, avec seulement quelques *rare*s

spécialités à manger : choucroute, saucisse, sandwiches et quelques autres très simples.

3 Ne pas faire de frais pour la décoration et l'ameublement. Chercher des effets nouveaux frappants par la couleur et l'éclairage.

f) *Éléments d'attraction*. La vogue est en ce moment au cinéma, et du point de vue musical à la chanson. (Floreille, Lucienne Boyer, Gauty etc. chantent avec grand succès actuellement des chansons à la Botrel qui auraient fait sourire il y a 10 ans. On a en outre à Paris le goût des choses de Vienne (valse tziganes, .... Etc).

Je serais d'avis d'installer les Portiques de la façon suivante :

D'abord fermer « la fosse aux lions » par un plancher de façon à avoir un vaste hall au rez-de-chaussée sous la verrière.

Détruire les boutiques intérieures, au moins partiellement, certaines d'entre elles pouvant être conservées (sauf bien entendu la vitrine pour faire des compartiments plus utiles). N'utiliser les sous-sol que pour les services, si nécessaire (au moins au début).

Sur la terrasse et dans les emplacements de façade (occupés actuellement par Buick (illisible) Dietrich etc) aucune attraction, seulement des prix très réduits.

Dans le hall du rez-de-chaussée, cinéma actualités, monté en liaison avec un journal payant. Des moyens d'information et des idées neuves. Le cinéma qui ne devrait être qu'une attraction fonctionnerait à lumière très réduite comme il existe en Allemagne. Il y aurait deux écrans l'un en face de l'autre, le même film se projetant simultanément sur les deux écrans. Cette disposition permettrait à tous les consommateurs de voir sans se retourner, les sièges étant placés comme dans un café ordinaire.

Toujours dans le hall et peut-être débordant sur les emplacements de façade, organisation de chants populaires. Pour faire comprendre cette idée, je renvoie au (illisible) qui a voulu reproduire (à l'américaine) l'atmosphère des « Heuriger » de Vienne. Ces Heuriger sont des établissements où l'on vient boire et chanter. Pour Paris, il faudrait placer dans la salle, répartis aux bons endroits, des similis clients qui seraient en réalité payés pour chanter à pleine voix quelques chansons populaires qui seraient de temps à autre jouées par l'orchestre (que je vois important comme dans les pays d'Europe centrale). Ces chanteurs (qui ne coûteraient pas bien cher) entraîneraient la plus grande partie du public parisien populaire qui adore chanter mais qui n'ose pas se lancer. Au moment des chants les paroles pourraient être projetées sur les écrans, ce qui facilite beaucoup les chanteurs amateurs !

Ces chants créeraient une atmosphère extrêmement nouvelle et gaie.

Dans le hall, à raison du cinéma, les prix seraient *légèrement* augmentés de façon à couvrir les frais, sans chercher à réaliser un bénéfice supplémentaire.

Il y aurait lieu d'étudier si certains jours de la semaine un dancing devrait ou non être prévu.

*Décoration ameublement* Le minimum de frais possible. Trouver un moyen d'ouvrir en partie la verrière pour les soirs d'été. Supprimer les marbres gris, sauf peut-être la partie basse à conserver comme protection. Trouver des couleurs gaies et bien harmonisées. Faire le minimum de maçonnerie. Rechercher des éclairages nouveaux. Modifier certains verres de la verrière. Pour l'ameublement, des sièges confortables mais simples, au besoin en rotin,

## Sources manuscrites

Etat signalétique et des services de Paul Moussié, cote 1R 1397, Archives départementales de la Gironde.

Etat signalétique et des services d'Edmond Moussié, cote 3 A 137, Archives municipales de Bordeaux.

Archives de la Fondation Le Corbusier, 17 février 1922.

Archives du musée Bourdelle, Paris.

Discours prononcé sur la tombe d'Edmond Moussié, document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

## Bibliographie

Camard, Florence. Michel Duffet, architecte décorateur, p. 42. Paris, les Editions de l'Amateur, 1988.

Chevrefils Desbiolles, Yves. *Les revues d'art à Paris*, p. 71. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 1914 ;

Guérin, Jean et Bernard. *Des hommes et des activités, autour d'un demi-siècle*, p. 534. Lormont, Société d'Editions Biographiques, 1957.

au besoin même achetés d'occasion (s'il en existe de l'exposition coloniale par exemple). Sur la terrasse, chercher par les sièges, parasols, tables un mélange de couleurs bien choisies et harmonieusement disposées. De façon à créer le coin rose, le coin bleu etc. Disposition facilitant les rendez-vous.

g) *Programme financier* Chercher à faire le minimum de frais de premier établissement et trouver le maximum de concours à fonds perdus. Dans ce but, s'entendre avec un fournisseur de bière, de café, les syndicats de vins de Bordeaux et de Champagne. Les négociants bordelais ont un organisme qui participerait sûrement aux frais si on admettait de pousser de quelque façon la consommation de vin de cette région. Ces ententes avec les fournisseurs devraient être possibles à cause de la quantité d'une part et de la qualité...

Je crois pouvoir compter sur les commanditaires d'un grand journal spécialement bien placé pour avoir des actualités plus nouvelles et plus intéressantes que celles naturellement projetées dans les cinémas dits d'actualités.

Sous réserve de modification, j'ai l'impression que la dépense à engager par notre groupe pourrait être très minime. Extrêmement réduite par rapport à ce qui a été nécessaire pour le Colisée. Le rendement pourrait être considérable à cause de l'importance des locaux et du fait que la maison ne ferait que de la limonade, [illisible], glaces, bar, toutes spécialités à grand rendement.

Il ne s'agit là que d'un projet qui le cas échéant devrait être suivi de bien des études et des vérifications.

Je n'oublie pas non plus que sans les hommes il ne faut rien faire mais nos « as » du Colisée ne pourraient-ils trouver le grand « limonadier » indispensable ? »

## Sources imprimées

Archives commerciales de France, 17 juin 1931, Gallica.

Annonces légales du *Bulletin Municipal Officiel de Paris*, 5 juillet 1933, Société à responsabilité limitée au capital de 400 000 francs, Gallica.

Clouzot, Henri. « Le Paquebot Île de France ». *La Renaissance de l'Art Français et des Industries du luxe*, p.83-130, Paris, 1960, Gallica.

*Catalogue de la Foire de Bordeaux* (1919), groupe XXVIII, section III, Arts Industriels, p 544, cote BIB 10 B 106, Archives municipales de Bordeaux.

*Revue Philomatique de Bordeaux*, 1919, p. 169.

*L'Avenir d'Arcachon*, 9 décembre 1917, 29 octobre 1922, 2 décembre 1923, 27 décembre 1925, 1er février 1934, Gallica.

*Art & Décoration*, 1935, Gallica.

*Le Cyrano*, août 1934, Gallica.

*La semaine de Paris*, 21 décembre 1934, Gallica ;

*Bulletin Municipal Officiel de Paris*, 2 février 1932, Gallica.

L'effort économique de Bordeaux, extrait du *Bulletin de la Chambre de Commerce française pour la Suisse*, cote BIB 10 B 3, Archives Municipales de Bordeaux.



---

## *Notes*

---





Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 185-191

## Le monnayage d'Athènes de 545 à 31 avant Jésus-Christ

Benoît Odaert

La monnaie, inventée au début du VII<sup>e</sup> siècle en Asie Mineure par les Lydiens ou les Ioniens, s'imposa en Grèce au milieu du VI<sup>e</sup> siècle comme moyen d'échange. Durant la période archaïque, Athènes et Égine se disputèrent le commerce du monde égéen en lui imposant leur étalon monétaire respectif. A la fin des guerres médiques, Athènes établit son hégémonie sur la Grèce en prenant la tête de la Ligue de Délos. Elle intensifia sa frappe monétaire en utilisant l'argent du trésor constitué des tributs des cités alliées. Le monnayage d'Athènes s'inspire de la mythologie locale. Athéna est connue pour s'être disputée la possession de l'Attique avec Poséidon, celui-ci faisant jaillir un cheval, celle-ci donnant l'olivier (fig. 1). Athéna fut vénérée comme déesse protectrice de la ville (Polias), guerrière (Promachos), victorieuse (Niké), manuelle (Ergané) ou vierge (Parthénos). La copie la mieux préservée de la statue chryséléphantine de l'Athéna de Phidias du Parthénon est celle de l'école du Varvakeion (fig. 2). Les attributs de la déesse sont l'olivier, la lance, le casque et l'égide, cuirasse faite de la peau de la chèvre Amalthée et ornée de la tête de la Gorgone tranchée par Persée. Son animal favori est la chouette chevêche, oiseau nocturne symbole de la sagesse. Les « chouettes », tétradrachmes représentant la déesse Athéna et son animal fétiche, remplacèrent les monnaies-blasons des tyrans Pisistratides avant leur chute. Apprécées pour leur aloi, elles constituèrent les premières monnaies internationales pour la période classique et ne furent détrônées que par les tétradrachmes d'Alexandre le Grand. Au milieu de la période hellénistique, Athènes émit un monnayage d'un style nouveau tout en conservant ses types de la déesse guerrière et de la chouette.



Fig. 1. - Querelle mythologique pour la possession de l'Attique. Céramique. De gauche à droite : Poséidon et son cadeau, le cheval ; Athéna et son cadeau, l'olivier ; Cécrops, premier roi légendaire d'Athènes, mi-homme mi-serpent.



Fig. 2. - Statuette d'Athéna. Première moitié du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. 1,05 m. Trouvée à Athènes, proche de l'école Varvakeios en 1880. Athènes, Musée national archéologique. Copie en marbre pentélique de la statue chryséléphantine d'Athéna Parthénos par Phidias.



## Période archaïque

Nous nous intéresserons tout d'abord au monnayage athénien de la période archaïque entre la fin du VI<sup>e</sup> siècle et le début du Ve siècle.

### L'étalon monétaire attique

Deux étalons monétaires sont utilisés en Grèce au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, basés sur la drachme et l'obole en argent, mais de poids différent. La drachme, terme signifiant « poignée », est constituée de 6 oboles, terme signifiant « broches ». Les dénominations les plus fréquentes sont le statère ou le didrachme valant deux drachmes. Les îles des Cyclades et d'Égine frappèrent des monnaies lourdes sur le système pheidonique avec des oboles de 1,1 gramme, tandis qu'Athènes utilisa le système euboïco-attique avec des oboles légères de 0,72 gramme. Des oboles, à l'amphore au droit et au carré creux au revers, existent pour les deux systèmes. Les oboles lourdes sont attribuées aux îles cycladiques de Kéos et d'Andros. Les oboles légères (fig. 3) seraient émises par Athènes d'après Seltman (Athens its History and Coinage. Cambridge, G. B., 1924). Si cette identification est correcte, il s'agirait des premières monnaies frappées par les Pisistratides. L'amphore pourrait correspondre à un emblème civique, à savoir l'exportation de l'huile d'olive ou de poteries pour Athènes et l'exportation du vin pour Kéos et Andros.

### Les monnaies-blasons ou « Wappenmünzen »

Les premières monnaies d'Athènes identifiées avec certitude proviennent de trésors découverts en Attique et en Eubée. Elles comportent un carré creux divisé en diagonales au revers. L'avvers est caractérisé par un cercle linéaire au centre duquel sont représentés divers animaux ou objets, à savoir : amphore, triskèle, avant ou arrière-train de cheval (fig. 4) voire l'animal entier, osselet, bœuf et chouette. Seltman interpréta ces avers comme la représentation des blasons héraldiques des grandes familles aristocratiques d'Athènes figurant sur leurs boucliers ; d'où le nom en allemand de *Wappenmünzen* donnée à cette série monétaire (C. T. Seltman. Athens its History and Coinage. Cambridge, G. B., 1924). Néanmoins, cette interprétation est remise en cause par les historiens qui s'accordent tous néanmoins pour attribuer ces monnaies aux tyrannies des Pisistratides. Les avers pourraient correspondre à des types parlants d'ordre religieux : le cheval comme cadeau de Poséidon à Athènes, la chouette comme l'animal fétiche d'Athéna. La présence de carré creux, l'absence de figure humaine et la représentation des animaux de profil sont caractéristiques de l'art archaïque.

Les monnaies les plus fréquentes de la série des *Wappenmünzen* portent à l'avvers la roue (fig. 5). La roue est représentée de face sans perspective. Elle possède un moyeu et quatre rayons, soutenus par deux contrefiches. La roue est un

type parlant de la cité, car elle fut inventée selon la légende par Erichthonios, quatrième roi légendaire d'Athènes, grâce à l'aide d'Athéna. De plus, les Athéniens vénéraient la déesse pour leur avoir appris à utiliser l'attelage des bœufs. La roue n'est pas seulement un élément essentiel pour l'agriculture et le commerce, mais aussi pour les courses de char, l'épreuve la plus prestigieuse des jeux des grandes Panathénées mises en place par Pisistrate.

Ce n'est que vers 525, sous la tyrannie d'Hippias, qu'apparut sur les monnaies d'Athènes le gorgonéion, à savoir la tête de la Gorgone (fig. 6). Cette dernière est représentée de face tirant la langue, avec des crocs ou des dents de sangliers, des yeux globuleux sans pupille et des cheveux torsadés. Il s'agit d'un nouveau type parlant à connotation religieuse, car Persée offrit la tête de Gorgone à Athéna qui la mit sur l'égide pour terrifier et pétrifier ses ennemis. Le tyran Hippias introduisit aussi pour la première fois le tétradrachme valant quatre drachmes. Ce dernier conserve à l'avvers le gorgonéion, mais les diagonales du carré creux sont remplacées par une tête de lion de face.

### Les « chouettes »

Dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle apparaissent aussi les premières « chouettes athéniennes » remplaçant progressivement les monnaies-blasons des Pisistratides. Leur introduction aurait été faite par le tyran Hippias et non Clisthène, père de la démocratie : une obole conservée au cabinet des médailles de Paris porte au droit la tête d'Athéna et au revers les lettres ΗΠΙ à la place de la légende civique (Cabinet de Paris, BnF). Les tétradrachmes portent au droit la tête casquée d'Athéna et au revers ses emblèmes, à savoir la pousse d'olivier et la chouette (fig. 7). Il s'agit de type parlant pour Athènes, rappelant à la fois le cadeau de la déesse à la ville, à savoir l'olivier, et les caractères guerrier (casque) et sage (chouette) de la divinité protectrice d'Athènes. La représentation de profil, les yeux globuleux sans pupille, le traitement des cheveux en lignes ou de la chouette en pointillés, la position hiératique de la chouette, ainsi que la conservation du carré creux, sont caractéristiques de l'art archaïque. Pour la première fois, le nom de la ville apparaît avec les trois premières lettres ΑΘΕ. Ces monnaies seront appréciées, du fait de leur bon aloi et du poids constant. Elles concurrenceront les « tortues » d'Égine, rivale commerciale d'Athènes. Une grande quantité de monnaies sera émise entre la première et la seconde guerre médique, grâce à la découverte d'une riche veine argentine dans les mines du Laurion. Thémistocle convaincra en -483 les Athéniens d'utiliser cet argent pour construire la flotte qui remportera la bataille de Salamine en -480. Alors que les premières chouettes du tyran Hippias sont d'une belle qualité artistique, les monnaies de la démocratie athénienne sont grossières, frappées sur des flans globuleux, avec une déesse aux lèvres épaisses et aux yeux globuleux (fig. 7).

Fig. 3. - Obole. Argent. 0,66 grammes.

540 - 515 avant notre ère.

Avers (à gauche) : amphore. Revers (à droite) : Carré creux. Attribution incertaine : Kea (Karthia), Andros ou Athènes. Sear 1832v. Seltman pl IV, 1 κ λ. Collection Benoît Odaert (BO).



Fig. 4. - Drachme. Argent. 4,17 grammes.

545 - 515 avant notre ère.

Avers (à gauche) : Arrière-train de cheval entouré d'une bordure circulaire. Revers (à droite) : Carré creux quadriparti divisé en diagonales. Sear 1833. Seltman pl IV, ζ. Svoronos, pl I, 26-28. Collection BO.



Fig. 5. - Drachme. Argent. 4,18 grammes.

540 - 520 avant notre ère.

Avers (à gauche) : Roue à quatre rayons soutenus par deux contrefiches. Revers (à droite) : Carré creux quadriparti divisé en diagonales. Sear 1830. Seltman pl IV, δ. Svoronos, pl I, 58. Collection BO.



Fig. 6. - Didrachme. Argent. 8,48 grammes.

Vers 520 avant notre ère.

Avers (à gauche) : Gorgonéion ou tête de Gorgone tirant la langue. Revers (à droite) : Carré creux quadriparti divisé en diagonales. Sear 1834v. Seltman pl IV, A60/P64. Svoronos, pl I, 62-64. Vente 218, lot 125, Gorny & Mosch 2015.



Fig. 7. - Tétradrachme. Argent. 16,96 grammes.

500-480 avant notre ère.

Avers (à gauche) : Tête d'Athéna casquée à droite. Revers (à droite) : Chouette et pousse d'olivier. Légende : ΑΘΕ. Sear 1842. Seltman pl X, A144/P167. Groupe Gi. Svoronos, pl II, 22. Collection BO.





## Période classique

Nous nous intéresserons dans un second temps au monnayage athénien de la période classique entre la fin du Ve siècle et le début du IVe siècle, entre -480, date de la victoire de Salamine, et -323, date de la mort d'Alexandre le Grand.

### Les « chouettes »

La « chouette » classique s'inspire du monnayage archaïque, à la fois par sa typologie et par sa qualité artistique. Les tétradrachmes des deux périodes ne diffèrent que par quelques ajouts, à savoir par la présence à l'avvers de trois ou quatre feuilles d'olivier et de la palmette sur le casque d'Athéna, et au revers par la présence d'un croissant de lune (fig. 8). L'ajout sur le casque de feuilles d'olivier pourrait être une allusion à la commémoration de la victoire athénienne de Salamine sur les Perses. La palmette et le croissant ne sont que des éléments décoratifs. Tout en conservant les caractéristiques archaïques, comme le carré creux au revers, l'effigie de profil avec l'œil de face et les cheveux traités en lignes et cordelettes, les proportions et les traits sont désormais plus harmonieux. La déesse arbore ce sourire archaïque si énigmatique, plein de sagesse et d'intelligence, et respirant un bonheur de vivre. La chouette est traitée de façon réaliste et expressive. Elle a perdu son côté hiératique en s'inclinant sur la gauche et nous hypnotise de ses gros yeux. Finalement, les tétradrachmes d'Athènes de l'âge d'or de Périclès exercent un certain charme archaïsant, loin de la beauté classique d'un Phidias. Afin de conserver à sa monnaie la faveur dont elle jouissait sur les marchés asiatiques, Athènes dut s'appliquer à en modifier le type le moins possible. En -454, le trésor de Délos, composé de 13 tonnes d'argent, est rapatrié au Parthénon par Périclès. En -449, un édit impose la monnaie athénienne à toutes les cités de la Confédération de Délos constituant l'empire. Les émissions locales sont interdites, les monnaies non athéniennes sont fondues et les tributs doivent être payés en « chouettes », conduisant leur frappe monétaire à un degré jusque là inconnu. Ces dernières inondent le marché et constituent la première monnaie internationale. Aujourd'hui même, il n'y a pas de monnaie antique d'argent plus commune dans les collections que les tétradrachmes d'Athènes.

Suite à sa victoire de Cnide en -394, Conon rentre en libérateur à Athènes en -393 et relève les Longs Murs détruits par les spartiates en -404. C'est à cette date qu'un nouveau monnayage d'argent aurait été frappé. La typologie des chouettes est conservée, mais le traitement relève du style classique, comme l'indiquent l'œil de profil et le réalisme de l'effigie de la déesse (fig. 9). A l'inverse, la chouette très stylisée perd de sa beauté. Ces émissions sont reconnaissables par la palmette en forme de la lettre  $\pi$  (pi). Les flans restent globuleux. Le métal est de bonne qualité et le poids constant. Athènes connaîtra un retour à

la prospérité durant la première moitié du IVe siècle et rétablira son empire commercial sur la mer Egée. Les « chouettes » seront de nouveau la monnaie standard de référence, jusqu'à Alexandre le Grand.

### Les dénominations

Si la monnaie type est le tétradrachme, il existe des dénominations à savoir la drachme, l'hémidrachme valant trois oboles, la trihémiole valant une obole et demi, l'obole et l'hémiole. Alors que le tétradrachme est réservé au commerce international, les dénominations sont utilisées localement pour les transactions courantes. Le montant du « misthos », indemnité journalière réservée aux citoyens les plus pauvres pour assurer leurs fonctions civiques et politiques, était de deux à trois oboles, soit l'équivalent du faible salaire d'un ouvrier. Toutes ces monnaies portent les mêmes types que le tétradrachme, à savoir la tête d'Athéna casquée à l'avvers et la chouette au revers. Elles sont toutes dépourvues du croissant de lune et ne diffèrent que par des détails. La pousse d'olivier, remplacée par une couronne sur l'hémi-drachme, est réduite à une feuille et une baie sur l'obole et l'hémiole. Ces deux dernières sont identiques et ne se distinguent que par le poids. Sur l'hémidrachme, la chouette est de face et sur la trihémiole, elle déploie ses ailes. Les gravures de ces monnaies sont très soignées, les rangeant dans la catégorie de chefs d'œuvre en miniature. D'après Aristophane, les marchandes conservaient ces petites pièces dans leur bouche pour ne pas les perdre.

### Les émissions exceptionnelles

Athènes frappa une série exceptionnelle de décadrachmes valant dix drachmes. Ce sont des monnaies de prestige servant au grand commerce, mais aussi à montrer la puissance de la cité. Ces monnaies rarissimes appartiennent au groupe II C déterminé par Starr et sont supposées avoir été frappées autour des années -470 (Athenian Coinage 480-448 B.C. Oxford, G. B., Clarendon press, 1970). Elles portent à l'avvers la tête d'Athéna casquée, avec cette fois-ci une boucle d'oreille à un pendant, et au revers une chouette de face aux ailes déployées (fig. 10). Le revers porte la pousse d'olivier et la légende civique. Aucun texte littéraire ne fait référence à cette émission exceptionnelle. Il pourrait s'agir d'une frappe commémorant la victoire en -469 de Kimon à l'Eurymédon contre les Perses. Il est intéressant de noter qu'à la même époque Syracuse émet une série similaire de décadrachmes, commémorant peut-être le retour à la démocratie en -466 à la mort du tyran Hiéron, frère de Gélon.

D'autres émissions extraordinaires sont relatées par les textes littéraires, à savoir la frappe de monnaies de nécessité à la fin de la guerre du Péloponnèse. Il s'agit à la fois de monnaies d'or, extrêmement rares, et de monnaies fourrées. Après la défaite désastreuse de Syracuse en -413 et le blocus de la guerre

Fig. 8. - Tétradrachme. Argent. 17,17 grammes.  
449-413 avant notre ère.

Avers (à gauche) : Tête d'Athéna à droite avec palmette et trois feuilles d'olivier sur le casque.

Revers (à droite) : Chouette, pousse d'olivier et croissant de lune.

Légende: AΘE.  
Sear 2526. Svoronos, pl XI, 12.  
Collection BO.



Fig. 9. - Tétradrachme. Argent. 17,15 grammes.  
393-300 avant notre ère.

Avers (à gauche) : Tête d'Athéna à droite avec trois feuilles d'olivier et palmette sous forme de lettre pi ( $\pi$ ) sur le casque.

Revers (à droite) : Chouette, pousse d'olivier et croissant de lune.

Légende: AΘE. Sear 2555. Svoronos, pl XIX, 20.  
Collection BO.



Fig. 10. - Décadrachme. Argent. 42,30 grammes.  
475-465 avant notre ère.

Avers (à gauche) : Tête d'Athéna à droite avec trois feuilles d'olivier et palmette sur le casque ; boucle d'oreille à un seul pendant.

Revers (à droite) : Chouette de face les ailes déployées et pousse d'olivier en haut à gauche.

Légende: AΘE.  
Sear 2516. Starr GIC, pl V-VII, 52-62.  
Svoronos, pl VIII, 8 et 13-17.  
Vente Gemini III, lot 133.



Fig. 11. - Statère ou didrachme. Or. 8,61 grammes.  
407-404 avant notre ère.

Avers (à gauche) : Tête d'Athéna à droite avec trois feuilles d'olivier et palmette sur le casque.

Revers (à droite) : Chouette, pousse d'olivier en haut à gauche et rameau d'olivier en bas à droite.

Légende: AΘE.  
Sear 2532. Svoronos, pl XV, 1-3.  
Vente Numismatica Ars Classica 77, lot 46.





de Décélie en -412, Athènes a épuisé ses réserves d'argent, ne reçoit plus de tribut des cités grecques en sécession et n'a plus accès à ses mines du Laurion. La frappe de monnaies d'argent est vraisemblablement arrêtée à partir de -413. Vers -407, la ville est obligée de fondre les statues en or de l'acropole pour en retirer 360 kilos. Des statères, drachmes, hémidrachmes, dioboles et oboles sont frappés en or avec les mêmes types que les émissions d'argent. On note cependant l'ajout d'une branche d'olivier aux pattes de la chouette sur le statère (fig. 13). Durant la guerre de Décélie, lors du blocus d'Athènes entre -412 et -404, apparaissent des tétradrachmes et des drachmes fourrés dont l'âme est en bronze et recouverts d'argent. Aristophane en parle en -405 dans son œuvre *Les Grenouilles*. Il s'agirait d'une frappe officielle dans une situation d'urgence, mais des frappes clandestines par des faussaires ne peuvent être exclues.

### Période hellénistique

Nous nous intéresserons finalement au monnayage athénien de la période hellénistique entre la fin du IV<sup>e</sup> siècle et du I<sup>er</sup> siècle, soit entre -323, date de la mort d'Alexandre le Grand et -31, date de la bataille d'Actium.

Alexandre le Grand, et ses successeurs, les Antigonides, laisseront à Athènes la liberté de frapper monnaie. Néanmoins, les émissions seront limitées en terme de volumes, loin derrière les frappes de l'âge d'or du Ve siècle et du renouveau du IV<sup>e</sup> siècle. Athènes a définitivement perdu son statut sur les plans économique et politique. Désormais, la monnaie d'argent internationale est le tétradrachme d'argent d'Alexandre le Grand. Le droit représente la tête d'Héraklès coiffé de la léonté, à savoir le mufler du lion de Némée, tandis que le revers représente Zeus aétophore (porte-aigle). Ce nouveau type sera copié pendant plus d'un siècle. La monnaie d'or a été introduite par Philippe, le père d'Alexandre. Ses statères à la tête d'Apollon lauréat et au bige seront copiés même après la mort de son fils. Alexandre utilise l'étalon attique pour la frappe monétaire.

Un « nouveau style » du monnayage athénien émerge au milieu du II<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement vers -180/-175. Il continuera au cours du I<sup>er</sup> siècle, même après la prise de la ville en -86 par Sylla. Il s'agit du monnayage le mieux connu de l'époque hellénistique (M. Thompson. *The New Style Silver Coinage of Athens*. The American Numismatic Society, États Unis, 1961). Il y a 112 émissions, se succédant année après année. Il s'agit du plus important monnayage grec de la période, le seul qui circule dans la quasi totalité du monde hellénistique autour de la Méditerranée. Un décret des amphictions de Delphes imposait aux changeurs de l'accepter comme monnaie légale. Il atteint son apogée avec le développement économique du port de Délos, la destruction de Corinthe en -146 et la création de la province d'Asie en

-129. La typologie traditionnelle est conservée, à savoir la tête d'Athéna casquée à l'avant et la chouette au revers, mais le style est totalement nouveau (fig. 12). L'effigie de la déesse est modifiée et l'oiseau est inscrit dans une couronne d'olivier ce qui vaut à ces tétradrachmes aplatis, au flan nettement plus large que les chouettes classiques, leur nom de stéphanéphore (porte-couronne). Il est probable que l'effigie de la déesse a été inspirée de l'Athéna Parthénos de Phidias du fait de la présence du casque à trois cimiers orné d'un pégase (fig. 2). Le réalisme des traits et de la chevelure de la déesse, ainsi que le souci du détail, sont des éléments caractéristiques de la période hellénistique. Les noms de monétaires sont inscrits au revers dans le champ, d'abord sous forme de monogrammes, puis de noms abrégés ou complets, accompagnés d'un symbole. Suite à son alliance avec Mithridate VI du Pont et sa prise en -86 par Sylla, la ville d'Athènes frappera des monnaies sans légende civique.

### Influences d'Athènes sur le monnayage méditerranéen

La monnaie athénienne sera source d'inspiration au cours de son histoire. Les monnaies qui fournissent la preuve de la large popularité des « chouettes » peuvent être divisées en deux classes : celles qui n'ont pas la prétention de passer pour athéniennes, mais qui s'inspirent des types athéniens, et celles qui sont des copies et ont l'intention de circuler à côté des monnaies originales. Le premier cas correspond aux émissions de la Lycie, de la Phénicie et de la Palestine. Les dynastes lyciens copient le droit ou le revers des « chouettes ». Gaza reprend le droit avec un revers à la chouette de face ou les ailes déployées inspiré respectivement de l'hémidrachme et de la trihémiobole athéniennes. Les copies, censées circuler en même temps que les monnaies athéniennes, sont souvent frappées par des pays qui n'ont pas leur propre monnaie, comme l'Égypte, la Syrie ou l'Arabie heureuse.

### Conclusion

Athènes a émis un monnayage civique pendant cinq siècles avant l'empire romain. Pisistrate introduit la monnaie à Athènes en utilisant l'étalon euboïco-attique pour la frappe. L'unité monétaire est le didrachme valant deux drachmes. Les premières monnaies des Pisistratides sont dites à blason, en allemand *Wappenmünzen*. Elles sont identifiables par leur carré creux divisé en diagonales. La typologie fort variée de l'avant (amphore, roue, gorgone, cheval, bœuf, triskèle, osselet) dérive de l'héraldique des aristocrates athéniens ou plus vraisemblablement de symboles religieux liés à la mythologie locale. Les Pisistratides vont introduire le tétradrachme avec au droit la

Fig. 12. - Tétradrachme. Argent. 16,78 grammes.  
167/166 avant notre ère.  
Avers (à gauche) : Tête d'Athéna à droite avec casque à 3 cimiers décoré du Pégase et de la palmette.  
Revers (à droite) : Chouette dans une couronne d'olivier perchée sur une amphore. Asklépios à gauche.  
Légende : AΘE MENEΔ EΠITENO AAEΔA.  
Lettre K sur l'amphore et Monogramme HΓ.  
Sear 2555. Svoronos, pl II, 10.  
Thompson, pl XXXV, 355ab-354cde.  
Collection BO.



tête casquée de la déesse protectrice de la cité, Athéna, et au revers son oiseau fétiche, la chouette, et le cadeau fait à la cité, l'olivier. Ces monnaies seront appelées les « chouettes » par les contemporains. Elles deviendront la monnaie internationale du Ve au IV<sup>e</sup> siècle, et sera remplacée par les tétradrachmes d'Alexandre le Grand. Athènes adoptera durant la deuxième partie de la période hellénistique le monnayage stéphanéphore, vraisemblablement inspiré de la statue de Phidias du Parthénon. Ce nouveau style, caractérisé par une chouette dans une couronne d'olivier, aura cours jusqu'à l'avènement de l'empire romain.

### Bibliographie

- E. Beulé. *Les monnaies d'Athènes*. Paris, France, Rollin, 1858.
- J. N. Svoronos. *Corpus of the Greek Coins and their Values of Athens*. Munich, Allemagne, 1923. Réimpression : Chicago, États Unis, Ares Publishers Inc, 1975.
- C. T. Seltman. *Athens its History and Coinage*. Cambridge, G. B., 1924. Réimpression : Bologne, Italie, Forni, 1977.
- M. Thompson. *The New Style Silver Coinage of Athens*. The American Numismatic Society, États Unis, 1961.
- C. G. Starr. *Athenian Coinage 480-448 B.C.* Oxford, G. B., Clarendon press, 1970.





## Le Gourmand portant son ventre sur une brouette à propos d'une miséricorde de stalle de Saint-Seurin

Jean-Pierre Suau \*

À la mémoire de Paul Roudié (1916-1994)

À la fin de la publication de sa belle thèse de doctorat ès lettres, Paul Roudié <sup>1</sup> n'a pas manqué de signaler, parmi les 32 miséricordes de stalles de « caractère médiéval » et parfois réalistes de l'ancienne église collégiale Saint-Seurin de Bordeaux, presque entièrement gothique, celle où « un homme énorme est obligé de porter son ventre sur une brouette » (fig. 1). Avant d'étudier ce rare et pittoresque sujet, il convient de revenir ici sur quelques représentations où ce moyen de transport <sup>2</sup> est exceptionnellement utilisé pour véhiculer plus facilement, d'un endroit à un autre, un homme ou une femme, et non pas de simples matériaux de construction, dont on retrouve de nombreuses reproductions (fig. 2) dès le XIII<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>, pour illustrer la vie quotidienne. Ainsi, sur une miséricorde de stalle de la fin du XV<sup>e</sup> siècle provenant de l'ancienne église abbatiale Saint-Lucien-lès-Beauvais (Oise), un jeune homme pousse une brouette chargée d'une barrique de vin. Plus rare est cette scène où deux enfants sont transportés sur une brouette <sup>4</sup> : il est vrai que dans ce célèbre livre d'heures du début du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'usage de Rouen et également connu sous le nom d'*Heures d'Ango*, il y a, exceptionnellement, de très nombreuses représentations de jeux ou de divertissements dans la centaine de scènes consacrées aux enfants.

\* Communication présentée le 10 janvier 2015 en l'absence de l'auteur par le professeur Ph. Aragauas.

1. Paul Roudié, *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais*, Bordeaux, Sobodi éd., 1975, t. I, p. 522-523, ici p. 522 et n. 352 (bibliographie antérieure), p. 535.

2. Petit tombereau à roue et à bras. Nous n'avons pu consulter la curieuse et monumentale encyclopédie du marquis de Camarasa (Madrid, 1851 - Salies-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques), 1934), rédigée pendant près de 30 ans... et intitulée *Causeries brouettiques. La Brouette. Histoire, étymologie* [...], Paris, Berger-Levrault éd., 1925, d'abord éditée à Madrid par sept imprimeurs entre 1915-1925, 540 p., 993 fig. Mais il y a de fortes chances pour que dans ce livre, essentiellement recherché par des bibliophiles, l'auteur ne se soit pas intéressé au thème iconographique retenu pour cette étude.

Sur un plan plus technique : Bertrand Gille, « Petites questions et grands problèmes : la brouette », dans *La Recherche en histoire des sciences* (ouv. collectif), Paris, Seuil éd. (coll. 'Point Sciences'), 1983, p. 79-88. Installée en Alsace et à Saverne depuis 150 ans, la fabrique de brouettes Hammerlin est actuellement le leader européen de la brouette, avec chaque année un million d'exemplaires vendus, et pour moitié à l'exportation (*Le Figaro* du 19 août 2013 ; important article de Jean-Bernard Litzler, p. 22).

3. Il suffira de feuilleter les nombreux ouvrages consacrés aux chantiers de constructions, où figurent de pittoresques enluminures : Pierre Du Colombier, *Les chantiers des cathédrales*, Paris, Picard, 1973 ; Jean Gimpel, *Les Bâisseurs des cathédrales*, Paris, Le Seuil, 1980. Entre 1455 et 1457, dans *les Heures à l'usage de Nantes ou Heures de Pierre II, duc de Bretagne* (Paris, BnF, ms lat. 1159, fol. 165 v<sup>o</sup>), c'est aussi le classique transport de pierres par un personnage (Abbé Victor Leroquais, *Les Livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1927, t. I, p. 79). Dans la scène de la Construction de la Madeleine de Vézelay, l'enlumineur Loyset Liédet a mis au premier plan du chantier, grouillant de personnages (fig. 2) deux porteurs de blocs de pierres sculptés sur une brouette et un brancard (Bruxelles, Bibliothèque royale Albert Ier, ms 6, *Histoire de Charles Martel*, Bruges, 1463, atelier de Liédet : reproduction en couleur de l'ensemble de la scène du fol. 554 v<sup>o</sup>, dans *l'Histoire de l'art Flammarion*, t. II, *Moyen Âge : Chrétienté et Islam* (Christian Heck dir.), Paris, Flammarion éd., 1996, fig. p.131).

4. Paris, BnF, ms nouv. acq. lat. 392, fol. 157 v ; abbé Victor Leroquais, *Les Livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. II, Paris, 1927, p. 247-253, ici p. 253.



## Porter quelqu'un qui ne peut pas se déplacer ou qui avancerait trop lentement

### Homme portant un malade sur une brouette

Dès la fin du Moyen Âge, le thème pittoresque du malade<sup>5</sup> ou de l'infirme handicapé moteur transporté sur une brouette, en guise de nos modernes fauteuils roulants, connaît un certain succès. On en rencontre plusieurs exemples dans les ivoires gothiques français du XIV<sup>e</sup> siècle illustrant le thème de la *Fontaine de Jouvence*<sup>6</sup>, où les vieillards, perclus de rhumatismes et d'infirmités, ressortent de la fontaine miraculeuse, jeunes, ingambes, guillerets et ragaillardis. En 1546, Lucas Cranach l'Ancien (1472-1553) reprendra le thème du transport par charrette, brancard et brouette dans l'illustration du même sujet iconographique<sup>7</sup>.

Sur un dessin à l'encre rehaussée de couleur (vers 1316) du célèbre *Roman de Fauvel*<sup>8</sup>, de Gervais Du Bus, illustrant trois scènes de *Charivari*, le transport en brouette d'un infirme est plus mouvementé et chaotique. Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et dans la région de Brioude, sur une pittoresque peinture murale de l'église Saint-Pierre de Mazeyrat-Aurouze (Haute-Loire)<sup>9</sup>, ancien prieuré dépendant de La Chaise-Dieu; un suppliant malade ou infirme, tenant un gros cierge dans ses mains, est brouetté par un vaillant jeune homme (fig. 3). Peu de temps après, en 1380, l'Inventaire de Charles V mentionne ce sujet sur un *hanap de cristal à couverte, garny d'argent [...] et est le frêlelet [ornement terminal du vase] d'un brotier qui maine une brouette où est ung homme malade*<sup>10</sup>. Mais ce sujet peut aussi être plaisant et prendre parfois un aspect satirique, comme cet exemple, aujourd'hui également disparu mais signalé dans l'*Inventaire des bijoux de Louis, duc d'Anjou*, frère de Charles V, dressé vers 1360-1368. Sur un support de gobelet, l'orfèvre avait représenté un *brouète séant sur un piè cizelé à feuilles de vigne [...] il y a, à un des bouz, un homme qui maine ladite brouète [...] et devant a une femme qui en sa main destre tient la brouète et en la senestre tient une hache danoise, et a un chaperon de d'une vielle, lequel chaperon est à la façon de picardie, et sur ladite brouète a un tonnel*<sup>11</sup>.

### Homme portant sa femme sur une brouette

Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le thème où un homme transporte une femme dans une brouette apparaît déjà dans le manuscrit picard de *L'Histoire du Graal*<sup>12</sup> et dans un psautier à l'usage de Tournai<sup>13</sup>, de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Vers 1340, dans un des décors de marges du très célèbre *Psautier Luttrell*, enluminé en Angleterre<sup>14</sup>, un homme porte aussi sa jeune

femme sur une brouette, détaillée dans ses moindres détails par l'enlumineur qui nous a laissé là un véritable document ethnologique (fig. 4).

Bien plus tard et plus proche dans le temps de la réalisation de la miséricorde bordelaise, il en est de même, vers 1480, dans une curieuse illustration du mois d'*Août* du calendrier des *Heures de Charles d'Angoulême*<sup>15</sup>, père de François I<sup>er</sup>. Munie

5. Sur un manuscrit de la British Library à Londres (fonds Harley), et au début du livre IV, un homme transporte un lépreux dans la marge supérieure et juste au-dessus de la lettrine représentant Aristote auteur de texte de cet ouvrage (Physique) : Michael Camille, *Images dans les marges. Aux limites de l'art médiéval*, Paris, Gallimard, 1997, p. 34-35 et fig. p. 35, a tenté, comme dans le reste de son livre, d'étudier la fonction de ces scènes profanes de marges dans l'ensemble de la page, et de voir s'il y avait un rapport entre les scènes sacrées et profanes. Voir aussi l'état des questions par Jean-Claude Schmitt, « L'univers des marges », dans *Manuscrits enluminés des bibliothèques. Le Moyen Âge en lumière* (Jacques Delarun dir.), Paris, Fayard éd., 2002, p. 329-361 et p. 389 (bibliographie critique).
6. Raymond Koechlin, *Les ivoires gothiques français*, Paris, Picard éd. 1924 (reprint, Paris, F. de Nobelle, 1968) t. I, p. 396-398 ; voir par exemple le n° 1163-1164, où le vieillard est transporté sur une brouette, (description, vol. II, p. 417 et reproduction dans le vol. II-Planches, pl. CXCVI).
7. Berlin, musée des Beaux-Arts, Gemäldegalerie, huile sur bois. Max Jakob Friedländer et Jakob Rosenberg, *Lucas Cranach*, Paris, Flammarion, 1978, 215 p.
8. Paris, BnF, Fr. 146, fol. 42 ; P. Aubry, *Le Roman de Fauvel. Reproduction photographique du manuscrit français 146 de la Bibliothèque nationale de Paris*, Paris, 1907 ; M. Camille, *Images dans les marges...*, fig. 75, p. 199 ; le passage des vieillards dans la fontaine est reproduit dans le catalogue d'exposition sur *L'Europe gothique XII<sup>e</sup> XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Musée du Louvre, 2 avril-1<sup>er</sup> juillet 1968, pl. h.-t. 81 et notice n° 249, p. 153.
9. Anne Courtillé, *Histoire de la peinture, murale dans l'Auvergne du Moyen Âge*, Brioude, Watel éd., 1983, fig. p. 116.
10. Victor Gay, *Glossaire archéologique du Moyen Âge et de la Renaissance*, Paris, Librairie de la Société bibliographique, t. I, 1887, p. 230 (brouette).
11. Léon de Laborde, *Glossaire français du Moyen Âge à l'usage de l'archéologie et de l'amateur des arts, précédé de l'Inventaire des bijoux de Louis, duc d'Anjou dressé vers 1360*, Paris, 1994, Jacques Laget éd. (réimpression de l'édition de 1872), p. 14, n° 76. Pour cet objet et ce sujet profane, directement lié à sa fonction (support de gobelet de vin), on notera les liens possibles évoqués avec la Picardie, et donc déjà avec l'art septentrional.
12. Paris, Bibliothèque nationale de France, Fr. 95, fol. 24 v° ; Lilian M. C. Randall, *Images in the Margins of Gothic Manuscripts*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1966, fig. 403. On trouvera, dans cette magistrale et incontournable étude, de nombreuses mentions relatives à l'utilisation de la brouette dans divers scènes de décors de marges des manuscrits des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles : voir p. 225, au mot *wheelbarrow*.
13. Nancy, bibliothèque de la Société archéologique lorraine, ms 249, fol. 200 (Chanoine Victor Leroquais, *Les psautiers manuscrits latins des bibliothèques publiques de France. Étude et description*, Macon, Protat frères éd., 1940-1941, p. 192).
14. Londres, The British Library, Add. 42130, fol. 186 vo). Janet Backhouse, *The Luttrell Psalter*, Londres, The British Library, 1989, fig. p. 44.
15. Paris, BnF, Lat. 1173, fol. 4 v° : abbé Victor Leroquais, *Les Livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1927, p. 104-108, ici p. 106 ; Jean Porcher, *Bibliothèque nationale. Les manuscrits à peintures en France du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bibliothèque nationale, 1955, n° 343, p. 162.



Fig. 1. - Bordeaux (Gironde), église Saint-Seurin. Miséricorde de stalle du 1<sup>er</sup> quart du XVI<sup>e</sup> siècle (?), illustrant le thème flamand du *Gourmand* portant son ventre sur une brouette. (Cl. J.-P. Suau).

Fig. 2. - Transport de matériaux sur le chantier de construction de La Madeleine de Vézelay, détail. Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I<sup>er</sup>. Ms 6, fol. 55 v°, Bruges, atelier de Loyset Liédet, 1463. (Cl. d'après C. Heck).



Fig. 3. - Pèlerin infirme transporté sur une brouette. Mazeyrat-Aurouze (Haute-Loire), église paroissiale. Peinture murale du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. (Cl. d'après A. Courtillé).



Fig. 4. - Homme portant sa jeune femme sur une brouette. Londres, The British Library. Ms Add. 42130, détail du fol. 186 v°, *Psautier Luttrell*, vers 1340. (Cl. d'après J. Backhouse).

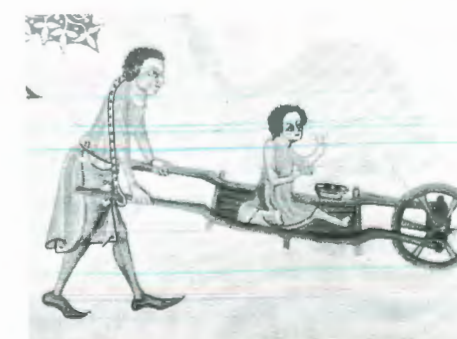


Fig. 5. - Vieille paysanne transportée par son mari, stimulé à l'aide d'une gourde de vin. Gravure germanique, Franfort, vers 1470-1490. (Cl. d'après P. Jean-Richard).





d'un râteau de bois et d'un fléau, la vieille femme d'un paysan déguenillé encourage son mari, en lui montrant une gourde, comme dans une gravure germanique (fig. 5) contemporaine du Maître bxg, actif à Franfort <sup>16</sup> vers 1470-1490, et qui s'inspire ici du Maître du Hausbuch où ce thème du transport en brouette était mis en parallèle avec celui où le mari trimballe, à l'aide d'une corde, sa veille femme assise dans un panier d'osier !

Le plus souvent c'est sa femme, âgée et fatiguée, qui est brouettée par son mari, comme dans le thème de la *Fontaine de Jouvence*. Ainsi, vers 1660, sur une gravure anonyme éditée à Paris chez Jacques Lagniet <sup>17</sup>, un homme pousse une brouette sur laquelle a pris place sa femme âgée et percluse de rhumatismes. Aussi se dirige-t-il vers Lustucru, rajeunisseur des femmes ! Et de bien préciser, dans la légende, que :

« Ce n'est ny baril de vinaigre,  
Encor moins verjus de mon cru,  
Mais hélas une eschine maigre  
Que je brouette à Lustucru. »...

Inversement, la femme a parfois pris la place de l'homme - incapable de marcher seul ! - pour conduire et pousser vaillamment la brouette, comme sur une miséricorde de stalles, provenant de l'ancienne église abbatiale Saint-Lucien-lès-Beauvais (Oise) <sup>18</sup>, maintenant conservée à Paris au Musée national du Moyen Âge et des Thermes de Cluny : ici son gourmand et ivrogne de mari est tellement gros (illustration de la *Gourmandise*) qu'il ne peut se déplacer sur ses jambes. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à boire dans son pot à vin, comme, vers 1532, sur la représentation de la *Gourmandise* d'une miséricorde de l'église de Brou à Bourg-en-Bresse (Ain) <sup>19</sup>. À Beauvais, le sens a donc changé par rapport au simple transport d'une femme.

### Porter de force, avec une brouette, des damnés vers l'Enfer

Dans la pittoresque illustration de l'*Enfer* des *Heures de Charles le Noble* <sup>20</sup> (enluminées vers 1405-1408 par un artiste italien), parmi les quatre personnes charriées sans ménagement par un diable sur une brouette figurent en bonne place trois ecclésiastiques (fig. 6) ! Comme dans cet exemple, une charrette de damnés, traînée par un cheval complète parfois la scène de transport infernal <sup>21</sup> : à la cathédrale Saint-Just de Narbonne (Aude), sur le célèbre grand retable de la chapelle Notre-Dame-de-Bethléem <sup>22</sup>, daté d'avant 1381, et sur un fragment sculpté de Carcassonne (Aude) ; mais dans ces deux sculptures gothiques méridionales la brouette est absente.

Tout comme pour le transport de la femme, la brouette utilisée par un diable pour véhiculer des damnés n'est pas alors un thème nouveau : on le retrouve, dès la fin du XIIIe siècle,

sur un décor de marge d'une bible franco-flamande aujourd'hui conservée à la bibliothèque municipale de Saint-Omer (Pas-de-Calais) <sup>23</sup>, où, parmi les damnés conduits vers la gueule de l'Enfer, figurent, comme dans les *Jugements derniers* des grand portails gothiques contemporains, un évêque et un roi. Dans la même région, le thème semble avoir connu un certain succès : sur un bas de page du livre d'heures (*Vie de Jésus-Christ*) de Théroutanne (Pas-de-Calais) <sup>24</sup>, à l'usage du nord de la France, le diabolin brouetteur ne s'occupe que d'un seul damné. Sur une miséricorde des stalles de l'église Saint-Sauveur de Bruges <sup>25</sup>, bien plus tardive et pittoresque, c'est une religieuse qui est vigoureusement conduite vers l'entrée de l'Enfer, à l'aide d'une brouette !

Sur l'important cycle de peintures murales du chœur (fin XVe-début XVIe siècle) de l'église Saint-Michel de Castéra-Loubix (Pyrénées-Atlantiques) <sup>26</sup>, le thème pittoresque du diable à la brouette figure en bonne place dans l'*Enfer* du *Jugement*

Fig. 6. - Brouettée d'ecclésiastiques vers l'Enfer. Londres, The British Library. Ms Add. 29433, détail du fol. 89, *Heures de Charles le Noble*, vers 1405-1408. (Cl. d'après Ch. Sterling).



Fig. 7. - Les grands de ce monde entassés sur une brouette, comme de vulgaires matériaux. Castéra-Loubix, Pyrénées-Atlantiques, église Saint-Michel. Peinture murale, *Jugement dernier*, début du XVIe siècle. (Cl. J.-P. Suau).



Fig. 8. - Saint Jérôme et le gros homme portant son ventre sur une brouette. Livre d'heures flamand, Bruges, vers 1520-1530. Vente Sotheby's du 6 décembre 2005. fol. 191 r. (Cl. d'après Sotheby's).



*dernier*. « Le démon à tête et à queue de bouc tient les poignées d'une curieuse brouette qui est lourdement chargée. Une corde passée autour de son cou l'aide à la porter. Dans cette brouette sont assis quatre personnages définis par leur coiffure » : roi, évêque, seigneur et pape (fig. 7).

Enfin, comme bien souvent à la fin du Moyen Âge, l'animal peut aussi parodier des scènes humaines. Le thème du transport en brouette ne pouvait y échapper : les exemples précédents étant eux-mêmes plein d'humour. Ainsi, dès la fin du XIIIe siècle et à Cambrai (Nord), sur le bréviaire à l'usage du Saint-Sépulchre de Cambrai <sup>27</sup>, un renard déplace un escargot sur une brouette : sans doute pour avancer plus vite ! Cet animal ayant souvent été choisi comme symbole de la *Paresse* : en 1558, par exemple, dans la représentation des *Sept péchés capitaux*, où Bruegel l'Ancien <sup>28</sup> a placé trois escargots rampant vers l'allégorie de la *Paresse*, allongée sur le sol. Plus tard, vers la fin du XVe siècle, sur le Missel de Poitiers, dit aussi *Pontifical de Raoul du Fou* <sup>29</sup>, c'est encore un renard encapuchonné qui porte une oie dans une brouette : sans doute avant de la manger !

### Un thème profane rarement utilisé aux XVe et XVIe siècles dans l'art religieux

Ce rapide aperçu sur l'usage particulier de la brouette à la fin du Moyen Âge devrait à présent nous permettre de mieux saisir l'originalité de la miséricorde des stalles du chœur de

l'église Saint-Seurin, où un gros homme porte son ventre sur une brouette, tirée à l'aide d'une corde par un homme jeune (fig. 1). Elle est aujourd'hui visible sur les stalles basses nord : la troisième vers l'est et à partir du passage.

Les exemples comparatifs sont rares ; mais la liste devrait augmenter, surtout si l'on effectue d'autres recherches dans l'enluminure septentrionale de la fin du XVe siècle et de la première moitié du XVIe siècle, période où ce thème iconographique semble avoir connu un certain succès dans les Flandres.

La brouette apparaît deux fois sur deux pittoresques bas de pages d'un livre d'heures de la seconde moitié du XVe siècle, à l'usage de Rome et conservé à la Bibliothèque nationale de France. Selon l'abbé Victor Leroquais (1875-1946), les litanies des saints et le calendrier sont propres au nord de la France : ce

16. Pierrette Jean-Richard, *Graveurs allemands du XVe siècle* dans la Collection Edmond de Rothschild, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1991, fig. p. 77.
17. Laure Beaumont-Maillet, *La guerre des sexes*, Paris, Albin Michel, 1984, fig. 37, p. 45.
18. Dorothy et Henry Kraus, *Le monde caché des miséricordes. Suivi du répertoire de 400 stalles d'églises en France*, Paris, Les éditions de l'amateur, 1986, fig. 52, p. 64 ; très courte notice sur ces miséricordes, p. 193-194. Au début du XVIe siècle, une image réaliste du Glouton est sculptée sur une miséricorde des stalles de la cathédrale Saint-Tugdual de Tréguier (Côtes-du-Nord), où un gros homme soutient son ventre à deux mains (Dorothy et Henry Kraus, *The Hidden World of Misericords*, New York, G. Braziller éd., 1975, fig. 79, p. 102 ; D. et H. Kraus, *Le monde caché des miséricordes...*, fig. 149, p. 123).
19. D. et H. Kraus, *Le monde caché...*, fig. 65, p. 72.
20. Londres, British Library, ms Add. 29433, fol. 89. Millard Meiss, *French Painting in the Time of Jean de Berry, The Late Fourteenth Century and the Patronage of the Duke*, Londres, Phaidon éd., 2e éd. 1969, t. II, Planches, fig. couleur 790, et Charles Sterling, *La peinture médiévale à Paris. 1300-1500*, Paris, Bibliothèque des Arts, vol. I, 1987, p. 268 et fig. 168, p. 269.
21. Dans la première moitié du XIVe siècle, l'utilisation de la charrette tirée par deux chevaux illustre parfois des valves de miroirs en ivoire : très bel exemple illustrant la Fontaine de Jouvence (R. Koechlin, *Les ivoires gothiques...*, t. II, Catalogue, p. 388, n° 1067 et t. II, Planches, pl. CLXXXII ; M. Camille, *Images dans les marges...*, fig. 48, p. 139).
22. Michèle Pradalier-Schlumberger, « Le décor de la chapelle Notre-Dame-de-Bethléem dans l'art gothique languedocien du XIVe siècle », dans *Le grand retable de Narbonne*, Narbonne, Ville de Narbonne éd., 1990, p. 57-66, ici p. 61 et pl. h. - t. 13.
23. Ms 5, fol. 138 ; L. Randall, *Images...*, mention p. 225.
24. Baltimore, Walters Art Gallery, Ms W 90, fol. 194 v° ; L. Randall, *Images...*, fig. 274.
25. Louis Maeterlinck, *Le genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne. Les miséricordes de stalles*. Art et folklore, Paris, Jean Schemit éd., 1910, fig. 57 (dessin au trait p. 89).
26. Gérard Coze, Castéra-Loubix. *L'Église Saint-Michel*, Pau, Amis des Églises anciennes du Béarn, 1974, p. 19-20, fig. entre les p. 12 et 13 ; le diable à la hotte est reproduit en pleine page, face à la p. 13.

27. Manuscrit conservé à la bibliothèque municipale de Cambrai, ms 103, fol. 273 (Abbé Victor Leroquais, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I, Paris, 1934, p. 197 ; mention dans L. Randall, *Images...*, p. 103 ; l'auteur a publié un article sur l'escargot : « The Snail in Gothic Marginal Warfare », *Speculum*, vol. 37, 1962, p. 358-367 ; dessin au trait de l'enluminure dans Champfleury, *Histoire de la caricature au Moyen Âge*, Paris, E. Dentu éd., s. d. (1870), fig. p. 172 (mais sans référence précise).
28. Voir plus loin la n. 35.
29. Poitiers, Trésor de la cathédrale, missel, fol. 53 (Abbé Victor Leroquais, *Les Pontificaux manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. II, Paris, 1937, p. 450).





Fig. 9. - Le goinfre se dirigeant vers l'auberge voisine, à l'aide de sa brouette. Détail de la figure 8. (Cl. d'après Sotheby's).

livre était donc probablement destiné aux Flandres<sup>30</sup>. Dans les heures de la Vierge et au folio 55 verso (*Annonce aux bergers*, à Tierce), l'enlumineur a représenté un « grotesque nu portant ses habits dans une brouette », tandis qu'au folio 31 (*Annonciation*, pour Matines) il a déjà choisi le thème du « grotesque portant son ventre dans une brouette ».

Par ailleurs, ce dernier sujet a aussi fait l'objet d'une remarquable et pittoresque saynète peinte au bas d'un somptueux livre d'heures, enluminé vers 1520-1530 dans le sud des Pays-Bas, probablement à Bruges<sup>31</sup>. Parmi ses quatre-vingts illustrations, réparties dans les bordures des marges pour constituer de véritables scènes profanes destinées le plus souvent à encadrer, sans rapport évident, les sujets profanes et le texte religieux, la scène du gros homme ventru, portant son ventre sur une brouette, occupe le bas du folio 191 recto, dont le sujet religieux est consacré à une petite représentation de *Saint Jérôme* (fig. 8) : modèle parfait d'ascétisme<sup>32</sup> et du jeûne qui s'oppose ici clairement au thème du goinfre. L'action se passe dans la rue d'un village où picorent des poules, non seulement pour bien situer l'action mais peut-être aussi pour insister sur l'idée de manger qui domine dans cette pittoresque saynète (fig. 9). Dans la marge de droite et accoudé à la fenêtre de son auberge à l'enseigne du cygne (ou du canard ?), un personnage assiste à cet original spectacle de rue et montre de la main l'homme gras et ventripotent occupé à traverser la rue à l'aide de sa brouette pour se diriger vers une taverne voisine. Mais la porte de la maison est trop étroite pour lui permettre de rentrer ; aussi la femme aubergiste, qui doit bien connaître les fâcheuses habitudes de son fidèle client, a spécialement dressé pour lui une table à l'extérieur. Les deux tonneaux de vin qui servent de pied à cette rustique table d'appoint insistent aussi, avec le pichet de vin trônant en son milieu, sur l'ivrognerie du gourmand au gros estomac.

Dans cette page, le pieux et le sérieux (*Jérôme*), le sacré et le profane s'opposent<sup>33</sup> donc, d'une manière provocante, au comique de la scène (*Gros homme à la brouette*) ; à tel point

que la scène religieuse est pratiquement éclipsée : tout le regard du lecteur, se concentrant sur le sujet populaire et caricatural<sup>34</sup>, où, sur une brouette, l'homme pansu emporte son ventre d'un côté à l'autre de la rue. Cette page du livre d'heures ne montre pas moins l'assujettissement de l'âme humaine aux plaisirs de la chair, comme chez Bruegel qui insiste bien sur la perte de son honneur individuel et sur l'idée qu'il faut pratiquer toute chose avec modération. Cet aspect moral est donc bien sous-jacent : il pose la question de savoir si on peut concilier – ou pas – recherche spirituelle et satisfaction physique ou matérielle, et tomber ainsi dans l'excès du boire et du manger. On aurait bien aimé savoir ce qu'en pensaient les clercs de la collégiale bordelaise affectés à ce siège des stalles du chœur de Saint-Seurin.

### Un thème 'flamand' à la mode entre la fin du XVe siècle et la première moitié du XVIe siècle ?

Il suffit ici de choisir, comme exemple parlant, une des gravures de la série des *Sept péchés capitaux* de Pieter van Heyden, réalisée, en 1556/7 d'après Peter Bruegel l'ancien (1525 ?-1569) et publiée, en 1558, par le graveur et éditeur d'estampes à Anvers, Hiernymus Cock (1518/19-1570) (fig. 10). La légende du proverbe flamand qui accompagne *Gula*<sup>35</sup> – où un gros homme porte également son ventre à l'aide d'une brouette – peut aussi se traduire ainsi : « Gardez-vous de l'ivrognerie et de la gloutonnerie, car l'excès fait que l'ivrognerie oublie Dieu et s'oublie soi-même ». L'avertissement est clair.

30. Paris, BnF, Lat. 1156, fol. 31 et 55 v ; Victor Leroquais, *Livres d'heures manuscrits...*, t. I, 1927, no 19, p. 62-63.

31. Ce Livre d'heures de 236 folios, orné de 80 illustrations et estimé entre 219 000 et 292 000 euros, a été vendu récemment chez Sotheby's : *Western Manuscripts and Miniatures*, Londres, Sotheby's, vente du 6 décembre 2005, lot n° 54, p. 72-83, description p. 81 et fig. p. 77 ; détail du gros homme p. 81. La scène profane mesure 12,4 cm sur 8 cm.

32. Même si, dans cette scène religieuse, le saint Docteur de l'Eglise (vers 340-420), traducteur de la Bible en latin, n'est pas représenté en anachorète, faisant pénitence et jeûne dans le désert. Dans sa Légende dorée, Jacques de Voragine lui fait dire « Je ne te dis rien de ma nourriture et de ma boisson » (d'après la traduction de Teodor de Wyzewa, Paris, Perrin éd., 1902, p. 554). Phrase qui aurait dû guider et inspirer le gros homme à la brouette.

33. Voir plus haut la n. 5.

34. Un peu comme lorsque un guide présente le décor sculpté des stalles, où les miséricordes sont montrées et décrites ; alors que les sujets religieux des hauts dossiers sont presque toujours passés sous silence...

35. Jacques Lavalleye, *Lucas van Leyden, Peter Bruegel l'ancien, gravures*. Œuvre complet, Paris, Arts et métiers graphiques, 1966, pl. 45.

Fig. 10. - Détail de la *Gourmandise (Gula)*, 1558. Gravure de Pieter van Heyden, d'après Peter Bruegel l'Ancien. (Cl. J.-P. Suau).

Fig. 11. - *Le général Matthias Gallas (1584-1647) portant son gros ventre sur une brouette*. Gravure française du second quart du XVIIe siècle. (Cl. J.-P. Suau).



Il conviendrait de savoir si un proverbe<sup>36</sup> est à l'origine de la scène humoristique et rabelaisienne de Saint-Seurin. Tout au plus pouvons nous mentionner un proverbe anglais ainsi traduit par le jésuite Charles Cahier : « Bien pis pour l'estomac que le trop plein »<sup>37</sup>.

Dans le deuxième quart du XVIIe siècle, une gravure française perpétue encore ce thème en caricaturant le successeur de Wallenstein (1583-1634), le général autrichien Matthias Gallas (Trente, 1584-Vienne, 1647) qui, en 1635/36, mit en déroute les troupes françaises dans les Pays-Bas<sup>38</sup>, et s'illustra par ses exactions ou ses pillages. Ce gros général – « affligé d'une obésité notoire », « bouffi de son importance », réputé pour avoir été un buveur impénitent qui s'empiffrait de nourriture – transporte lui aussi son imposante bedaine sur une brouette (fig. 11). Plusieurs vers illustrent parfaitement l'image :

« Je suis ce grand Galas, autrefois dans l'armée  
La gloire de l'Espagne et de mes compagnons ;  
Maintenant je ne suis qu'un corps plein de fumée,  
Pour avoir trop mangé de raves et d'oignons ;  
Gargantua<sup>39</sup> jamais n'eut une telle panse [...]. »

Une autre miséricorde de stalles de Saint-Seurin de Bordeaux, d'inspiration flamande, représente très certainement le *Jeu de la brouette*, qui consiste pour deux personnes, surtout des enfants, à simuler la poussée d'une brouette. Mais ici c'est le plus faible qui pousse – un enfant – en tenant, en guise de timons, les deux jambes d'un 'homme brouette' qui se déplace à l'aide d'une roue. Au XIXe siècle, dans une planche éditée par la « Nouvelle Imagerie d'Épinal », illustrant *Le Monde à l'envers*, la neuvième image représente une brouette, debout,

transformée en homme pour le pousser en le tenant par les jambes<sup>40</sup>. Vue la position de la « brouette humaine », il est difficile de dire si, sur cette miséricorde bordelaise, le huchier n'a pas aussi voulu suggérer le sujet rabelaisien du « *Pet en gueule* » ?

36. Contre le point de vue trop systématique de Louis Maeterlinck (voir la n. 25), lire les remarques critiques de Dorothy et Henri Kraus, *Le monde caché des miséricordes...*, p. 82-85, et p. 85, la fig. 84 représentant le pittoresque proverbe flamand illustré sur une miséricorde de Saint-Seurin : « Il chie des œufs sans coquilles »... Dans ce même chapitre, ces auteurs ont reproduit (fig. 81, p. 83) un second proverbe flamand – « Se cogner la tête contre le mur » –, sculpté sur une autre miséricorde de l'église bordelaise. Lors du colloque de Conques des 27-28 mai 1994, Elaine C. Block, ancienne présidente de Misericordia International, est revenue plus longuement sur ces rapports entre « Proverbes flamands et miséricordes médiévales », dans *Le miroir des miséricordes (XIIIe-XVIIe siècle)*, Les cahiers de Conques, n° 2, février 1996, p. 121-136, où l'auteur mentionne (p. 135) une autre miséricorde de Saint-Seurin qui illustrerait le dicton « Pisser (ou chier) sur le monde »...

On trouvera un bel exemple d'utilisation des proverbes dans les bas de pages d'un livre d'heures normand du XVe siècle (Paris, BnF, nouv. acq. lat. 3134), dans l'article de Jean-Pierre Aniel, « Un manuscrit normand du XVe siècle. Oraison savante et pensée populaire », dans *Connaissance de l'Eure*, n° 56, 2e trim. 1985, p. 1-13.

37. Charles Cahier, *Quelque six mille proverbes*, Paris, Julien, Lantier et Cie, 1856, p. 390, n° 4687 : « Nothing hurts the stomach, more than surfeiting ».

38. Thomas Wright, *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*. Paris, Adolphe Delahays, 2e éd., 1875, p. 324-325 et fig. 176, p. 325.

39. On pense, bien sûr, à l'œuvre de François Rabelais (1494-1553) : son Pantagruel (1532) et son Gargantua (1534) sont composés au moment même où se développe le thème flamand du Gros homme portant son ventre sur une brouette.

40. Frédéric Tristan, *Le monde à l'envers*, Paris, Atelier Hachette/Massin, 1980, pl. h.-t., p. 165.



Quoi qu'il en soit, le thème profane du *Gros homme qui porte son ventre sur une brouette*, - relativement restreint dans le temps et dans l'espace -, devait aussi avoir un sens moralisateur, même caché sur une miséricorde de stalles, sans doute pour montrer l'assujettissement de l'âme humaine aux plaisirs de la chair, la perte de son honneur individuel et la nécessité de pratiquer toute chose avec modération : « Gardez-vous de l'ivrognerie et de la gloutonnerie, car l'excès fait que l'ivrognerie oublie Dieu et s'oublie soi-même <sup>41</sup> ». Une recherche plus poussée sur l'influence de l'iconographie 'flamande' dans une partie des miséricordes de Saint-Seurin permettrait certai-

nement - avec une analyse purement stylistique <sup>42</sup> -, de bien différencier les mains qui y ont travaillé, de voir ce qui est typiquement inspiré par l'art septentrional ou franco-flamand et ce qui, au contraire, est propre à des sculpteurs sur bois de la région bordelaise.

41. Voir plus haut le passage correspondant à la n. 35.

42. Pour ces miséricordes, diversement datées, Paul Roudié avait déjà remarqué que leur « qualité en est inégale » (*L'activité artistique à Bordeaux...*, p. 522).



Jean-François Fournier

## Un élément de retable du XVII<sup>e</sup> siècle attribué à l'atelier de Jean Girouard (1644-1684)

Des fragments sculptés d'ouvrages baroques qui appartiennent à des églises ou à des couvents apparaissent parfois dans le commerce de la brocante. Malheureusement, passés de mains en mains avant d'être proposés à des particuliers, leur origine géographique est impossible à déterminer de façon certaine. C'est le cas de la niche que je vous présente, achetée à un antiquaire bordelais (fig. 1). Lors de son achat, elle portait encore à ses revers un gros piton indiquant qu'elle servit à décorer un mur pendant de longues années. D'une hauteur de 0,59 m et d'une largeur de 0,46 m, elle est faite d'un assemblage de pièces de bois de noyer ; la partie centrale, cintrée <sup>1</sup>, est encastrée en haut dans une grosse pièce dont la partie supérieure constitue le centre d'un fronton circulaire et la partie inférieure est sculptée en forme de conque. De chaque côté, deux pièces, aujourd'hui manquantes, terminaient le fronton. Des deux côtés de la niche sont placées des sculptures rapportées qui représentent chacune une chute de fleurs, de feuilles et de pommes surmontées d'une tête de *putto* (dont une est manquante). On a conservé à sa base les deux tenons et la mortaise qui servaient à la fixer sur l'ouvrage quelle couronnait et, sur les deux côtés de son revers, les quatre mortaises (deux à droite et deux à gauche) conçues pour recevoir les tenons de ses parties latérales.

1. Enduite à son revers d'une couche de peinture jaune pour la protéger des insectes.



Fig. 1. - Niche en bois sculpté.





Fig. 2. - Partie supérieure du retable de la chapelle Saint-Joseph.

Compte tenu de ses dimensions modestes, cette niche ne peut pas avoir été placée sur un retable de taille normale car, par l'effet de la perspective, la statue qu'elle abritait et qui ne pouvait pas dépasser 0,40 m de hauteur serait devenue minuscule au regard du spectateur positionné au sol ; elle constituait plus vraisemblablement, la partie supérieure d'un petit retable destiné à une chapelle aux dimensions exiguës ; notons à ce propos, qu'avec la science qui caractérisait les artistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, le sculpteur prit soin d'incliner la structure de quelques degrés en arrière afin qu'avec l'effet de perspective la statue paraisse détachée de l'ensemble.

Sa parenté stylistique avec le décor sculpté extérieur et intérieur de la chapelle des Orphelines (dite Chapelle Saint-Joseph) à Bordeaux est évidente. Cet édifice construit vers 1668/1671 à l'angle de la rue Sainte-Eulalie (aujourd'hui rue Paul-Louis Lande) et de la rue Mingin (aujourd'hui rue Magendie) faisait partie du couvent de la congrégation des Dames de Saint-Joseph qui avait pour but de recueillir les orphelines<sup>2</sup>. En premier lieu, remarquons que sur le fronton de la niche que nous étudions ici se trouve une mortaise destinée à recevoir le tenon d'un pot à fleurs semblable à celui qui couronne la partie supérieure de la chapelle des Orphelines (fig. 2) ; cette mortaise est en effet trop large pour qu'une simple croix y ait été placée. En second lieu, remarquons que ses chutes de fleurs sont très proches de celles qui ornent la niche de la façade de la chapelle ; elles reproduisent les mêmes motifs et ont toutes une particularité : contrairement à l'usage établi, le sculpteur ne respecta pas une symétrie absolue. Bien



Fig. 3. - Niche de la façade de la chapelle Saint-Joseph.

que ceux de la chapelle soient représentés en taille réelle et que ceux de notre niche soient reproduits au 1/5<sup>e</sup> environ, ils sont traités de manière similaire ; en revanche, la tête de *putto* qui figure sur notre niche est différente de celles de la façade de la chapelle des Orphelines (fig. 3). On peut donc en conclure qu'elle est issue du même atelier mais peut-être pas de la même main. Malgré le sévère décapage qu'elle a subi, il subsiste sur chacune des chutes de fleurs et de fruits des traces d'apprêt qui indiquent qu'à l'origine, contrairement au reste de l'objet, elles étaient dorées ; lors de leur nettoyage, je pus constater que le sculpteur avait placé sous chacune une très mince bande de toile blanche.

La parenté entre notre niche et les sculptures de la chapelle des Orphelines est telle qu'il n'est pas illégitime de se demander si elle ne fut pas destinée à surmonter le retable d'une des chapelles intérieures de cet édifice. Le Professeur Paul Roudié attribua sa construction à l'architecte Julien Foucré et à son associé Nicolas Merisson<sup>3</sup> et le programme sculpté à Jean Girouard<sup>4</sup>, programme qui comporte la niche de la façade et la statue de Saint-Joseph qu'elle abritait, les sculptures de la porte

2. Laroche, 2004, p. 197 et ss.

3. Nicolas Merisson, fils d'Augustin lui-même maçon, était natif d'Angers ; il se maria à Bordeaux en l'église Sainte-Eulalie le 18 octobre 1663, le contrat avait été passé le 8 septembre de la même année devant Richard Giron, notaire.

4. Roudié, 1976, p. 46 à 54 et 2003, p. 47, 48, 88 à 96, 99, 123, 129 et 134.

d'entrée, le retable de pierre et, sur les voûtes, les armoiries de l'Archevêque Henri de Béthune et celles, accolées, de Jean-Baptiste Lecomte de Latresne et de son épouse Marie-Anne de Pontac, en se basant sur la ressemblance qui existe entre les éléments architecturaux et sculptés de cette bâtisse et le décor du chœur de l'église Saint-Bruno (ancienne église des Chartreux) dont on est certain qu'il est l'œuvre de ces trois créateurs<sup>5</sup>. Le contrat qui liait l'architecte aux Dames de Saint-Joseph en vue de l'édification de leur chapelle n'a jamais été retrouvé<sup>6</sup>. Il est étonnant qu'il ne figure pas dans les minutes de Maître Belso, notaire chez lequel les religieuses passaient les actes nécessaires à la vie du couvent mais le répertoire de l'étude en fait foi. Il est possible que ce contrat n'ait fait l'objet que d'un simple acte sous-seing privé car l'édification de la chapelle Saint-Joseph se fit dans des conditions pour le moins inhabituelles. En 1663, l'Archevêque Henri de Béthune approuva le projet de la construction de la chapelle mais demanda, comme c'était l'usage, qu'un plan de l'édifice et son financement lui soient soumis ; le 2 juin 1666, en apprenant que les travaux avaient commencé sans que le plan et le financement aient été produits, les Vicaires Généraux interdirent à la demoiselle Labbé qui était alors Supérieure, de poursuivre les travaux avant le retour de l'Archevêque<sup>7</sup>. Cette dissimulation faite par les religieuses explique, peut-être, pourquoi le contrat liant l'architecte aux Dames de Saint-Joseph ne fut pas passé devant notaire. Trois ans plus tard, en 1669, ce fut l'Archevêque lui-même qui, après plusieurs observations verbales, envoya à la Supérieure une ordonnance lui interdisant, ainsi qu'aux autres religieuses de faire *aucun monopole et de continuer leurs querelles, divisions et dissensions*<sup>8</sup>. Le climat délétère qui régnait dans la congrégation n'était pas nouveau ; dès sa nomination comme Supérieure en 1647, Jeanne Durfort avait dénoncé aux Vicaires Généraux du diocèse (d'après les dires d'une dame Bordes-soule), les agissements de Louise Teste, la précédente Supérieure qu'elle accusa de détournements commis au préjudice de la communauté<sup>9</sup> qui, à la suite de ces allégations, était divisée en plusieurs factions.

Outre la ressemblance existante entre la chapelle des Orphelines et l'église Saint-Bruno souligné par le Professeur Roudié, ce dernier avait découvert qu'en 1674, c'est-à-dire peu après la construction de la chapelle des Orphelines, Julien Foucré avait travaillé pour les Dames de Saint-Joseph en édifiant pour elles les bâtiments du couvent situés rue Sainte-Eulalie (à gauche de la chapelle, constructions détruites en 1972), ce qui renforce singulièrement son hypothèse confortée, en outre, par le fait qu'en établissant le devis de la chapelle du couvent des religieuses de la Madeleine (aujourd'hui chapelle de la Madeleine, cours Pasteur), Julien Foucré avait spécifié que le retable serait *comme celui des Orphelines quoiqu'un dessin différent*

en belle pierre de Taillebourg<sup>10</sup>. Malheureusement pour lui, le Professeur Roudié n'a pas eu connaissance d'un acte fort curieux conservé aux Archives départementales de la Gironde<sup>11</sup> qui confirme son hypothèse. Cet acte notarié, passé le 26 mai 1669 (bien que le clerc ait écrit à tort 1668) devant Maître Belso, est une cession d'une somme d'un montant de 200 livres faite par Jeanne Durfort, Supérieure des Orphelines à Nicolas Merisson pour la *besogne* effectuée dans le couvent ; or, en 1669, la chapelle des orphelines était en cours de construction. Le professeur Roudié semble, aussi, ne pas avoir su que Foucré et Merisson mirent fin à leur association quelques années après l'édification du couvent des Orphelines ; cette séparation donna lieu à un litige, Merisson accusant Foucré, par un acte notarié du 5 janvier 1675 de manœuvres dilatoires ayant pour but de faire traîner le règlement. Le désaccord semble avoir porté sur la somme fort importante de 12 000 livres reçue pour des travaux effectués à l'église de Marmande<sup>12</sup>. Si on accepte l'opinion du Professeur Roudié attribuant le programme sculpté de la chapelle des Orphelines à Jean Girouard, on peut penser qu'il fut chargé aussi, avec les membres de son atelier, de réaliser les meubles de l'édifice. Il paraît logique que ce soit le même artiste qui ait reçu l'intégralité des commandes pour cette construction neuve.

Malheureusement, le mobilier de la chapelle sous l'Ancien Régime est totalement inconnu ; nous n'avons pas trouvé de compte-rendu d'une visite de l'Archevêque de Bordeaux dans la chapelle à cette époque. Cette absence est sans doute due aux rapports difficiles qui existaient entre les religieuses et l'Archevêché.

Sous la Révolution de 1789, l'inventaire des meubles de la chapelle fut dressé de manière très sommaire ; les ouvrages fixés aux murs ne furent visiblement pas pris en compte<sup>13</sup>.

5. Claude Laroche, dans une étude relative au couvent de la congrégation des dames de Saint-Joseph publiée en 2004 dans la *Revue archéologique de Bordeaux* semble n'avoir pas eu connaissance de l'attribution faite dès 1976 par le Professeur Roudié qu'il ne cite du reste pas dans sa bibliographie. Il en est de même du Professeur Christian Taillard qui ne la cite pas non plus dans son *Bordeaux classique*.

6. Roudié, 2003, p. 94.

7. Laroche, 2004, p. 199 et A.D.Gir. G 627.

8. A.D.Gir. G 627. *Ne pas faire de monopole* : en français actuel "ne pas faire de cabale".

9. A.D.Gir. G 572 (fol 150), 4 juin 1647.

10. Roudié, 1965-1970, p. 119 et 2003, p. 94, note 200.

11. A.D.Gir. 3 E 15270 (fol. 661).

12. A.D.Gir. 3 E 6603, fol 172 V<sup>o</sup>.

13. A.D.Gir. 1 Q 893.



Dans son article relatif au couvent des Dames de Saint-Joseph, Claude Laroche a été imprécis quant à son histoire après la Révolution<sup>14</sup>. Le couvent devint effectivement une prison sous la Terreur puis un asile pour les colons rescapés des massacres de Saint-Domingue<sup>15</sup>. Ensuite, une partie (qui comprenait la chapelle) fut attribuée aux religieuses de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul par un arrêté préfectoral en date du 29 Germinal an IX<sup>16</sup> mais, le même jour, une autre partie fut attribuée aux religieuses de l'Ordre de Notre-Dame appelées ensuite Dames du Sacré-Cœur de Jésus qui y restèrent peu de temps. A leur départ, c'est cette partie qui devint le bureau de bienfaisance de la ville de Bordeaux ; il engloba à cette occasion une maison de correction privée (appelée parfois le pénitencier) ; cette dernière construction était située rue de Lalande et faisait exactement face à l'École de Médecine mais une porte ouvrait sur la cour du couvent<sup>17</sup>. Peu après, l'ensemble de l'ancien couvent fut occupé par les religieuses de l'Ordre de Saint-Vincent-de-Paul

Il est à noter qu'en 1815 quelques vieilles religieuses de l'ordre des Dames de Saint-Joseph, survivantes de la Révolution, demandèrent à la Duchesse d'Angoulême et au Préfet de la Gironde la restitution de leur couvent mais la mairie de Bordeaux donna un avis défavorable et la requête n'eut pas de suite<sup>18</sup>.

Nous suivrons, en revanche, Claude Laroche quand il dit que le mobilier de la chapelle fut remplacé vers 1862 par les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul ; elles durent trouver le mobilier primitif démodé et le remplacèrent par des meubles de style néo-gothique<sup>19</sup>. En 1972, quand le couvent fut détruit et que sa chapelle fût désaffectée, le Service Régional de l'Inventaire constitua un album photographique de l'ensemble du mobilier ; on constate sur ce document que plus aucun meuble d'origine ne s'y trouve<sup>20</sup>. Les meubles du XIXe siècle qui les remplacèrent furent mis en dépôt au Musée d'Aquitaine ainsi que la statue de Saint-Joseph de Jean Girouard, constituée de deux blocs de pierre<sup>21</sup>, qui figurait sur la façade de la chapelle. Cette statue, exposée pendant des siècles aux intempéries est aujourd'hui très dégradée et incomplète. Si notre niche provient de la chapelle de l'Orphelinat, c'est certainement sous le Second Empire à l'époque où le mobilier fut remplacé qu'elle en fut distraite.

On peut regretter que le couvent des Dames de Saint-Joseph ait été détruit mais, à part sa façade, elle-même très mutilée, il ne restait plus grand-chose de la construction d'origine ; de plus, les charpentes étaient infestées d'insectes xylophages. Sa chapelle est aujourd'hui dévolue au culte pratiqué par les chrétiens orthodoxes de rite roumain. A part le retable de pierre et les sculptures des clefs de voûtes, il ne reste rien des ouvrages que les artistes et les artisans du XVIIe siècle conçurent pour

elle. Toutefois, son architecture est intacte ; on peut remarquer que ses quatre premières chapelles ne pouvaient accueillir que de petits autels. Sachant que notre niche mesure 0,59 m de hauteur et en se basant sur les proportions habituelles des retables baroques de la seconde moitié du XVIIe siècle, on peut supposer que l'ouvrage dont elle était un élément devait atteindre une hauteur de 4 m à 4,50 m. Une simulation réalisée grâce à l'informatique montre qu'un retable de cette dimension s'intégrait parfaitement dans une de ces petites chapelles, ce qui conforte notre hypothèse. Toujours grâce aux recherches du Professeur Paul Roudié, on sait que Jean Girouard, qui sculptait aussi bien la pierre que le bois et le marbre, fut l'auteur, outre les ouvrages de l'église Saint-Bruno et de la chapelle des Orphelines, d'œuvres aujourd'hui disparues. En 1673, il sculpta une *Représentation de la ville de Bordeaux* pour l'arrière d'un navire ; l'année suivante, il exécuta deux statues pour un retable de l'église Sainte-Croix de Bordeaux.

Sa vie privée est mal connue ; le Professeur Roudié a retrouvé son contrat de mariage passé le 23 décembre 1668 devant le notaire bordelais Liquart par lequel il s'engageait à épouser Catherine Geoffre et se disait natif de Carpentras, fils de Claude Girouard, maître maçon et de Spirita Jourdanne<sup>22</sup>. De mon côté, j'ai pu établir qu'il avait effectivement été baptisé à Carpentras le 7 octobre 1644<sup>23</sup>, ville où ses parents s'étaient mariés le 9 octobre 1642<sup>24</sup>. J'ai découvert aussi les traces de son mariage qui fut célébré à Bordeaux en l'église Saint-Rémi le 17 février 1669<sup>25</sup> et de ses obsèques qui eurent lieu à Bordeaux en l'église Sainte-Eulalie le 15 septembre 1684<sup>26</sup>. Le 6 octobre suivant, sa veuve protesta devant le notaire Devivans<sup>27</sup>

14. Laroche, 2004, p. 200.

15. A.D.Gir. 6 V 6 (Religieuses de Notre-Dame).

16. A.D.Gir. 6 V 7 (Religieuses de Saint-Vincent-de-Paul).

17. A.D.Gir. 6 V 6 (Religieuses de Notre-Dame).

18. A.D.Gir. 6 V 6 (Religieuses de Saint-Joseph).

19. Laroche, 2004, p. 20.

20. Consultable au centre de documentation du Service régional de l'Inventaire ; il y est bien spécifié qu'aucune inscription ne figure sur la façade alors que Claude Laroche (2004, p. 204) évoque un monogramme inconnu qui figurerait sur l'entablement de la niche.

21. N° D 99.4 1 et 2 de l'inventaire du musée.

22. A.D.Gir. 3 E 8768 acte 613.

23. A.D. du Vaucluse en ligne.

24. A.D. du Vaucluse en ligne.

25. A.M.Bx GG 671.

26. A.M.Bx GG 356.

27. A.D.Gir. 3 E 13 101 acte 198.

contre une assignation envoyée par Nicolas Grozé, notaire à La Rochelle, au sujet d'un procès que ce dernier avait avec le défunt ; cet acte, qui nous apprend que les Girouard avaient eu plusieurs enfants, fut suivi, le 21 octobre 1684, toujours devant Maître Devivans, d'un inventaire des meubles et effets contenus dans la maison que Jean Girouard et son épouse habitaient rue Sainte-Eulalie<sup>28</sup>. Cet inventaire, fait à la demande de la veuve, avait, semble-t-il, pour but de la soustraire, sur le plan civil, au procès intenté par le nommé Grozé à Girouard. Cet acte nous apprend aussi qu'ils étaient les voisins des Dames de Saint-Joseph. Auparavant, ils habitaient rue de Médoc<sup>29</sup> mais, en 1670, Jean Girouard dénonça son bail devant le notaire Farran<sup>30</sup> car, à la suite de travaux entrepris au Château Trompette, la rue avait été murée et la maison devenue inhabitable. J'ai eu aussi la chance de retrouver un important marché qu'il passa le 11 novembre 1680 devant le notaire bordelais Despiet pour édifier et sculpter un retable et un tabernacle pour la chapelle de la confrérie Notre-Dame-des-Anges (dite aussi de la Chandeleur) sise en l'église Saint-Michel de Bordeaux<sup>31</sup>. Ces deux œuvres qui lui furent payées 1 200 livres n'existent plus, la chapelle ayant été remeublée au XIXe siècle.

Le dernier document découvert concernant Jean Girouard est une quittance qu'il donna aux Pères Chartreux pour les travaux effectués dans leur chapelle (aujourd'hui église Saint-Bruno)<sup>32</sup>. Cet acte confirme en tous points les documents cités par le Professeur Roudié<sup>33</sup> et indique même que les bouquets de fleurs au sujet desquels il avait un doute, n'ayant pas trouvé de textes précis à leur sujet sont effectivement de la main de Girouard.

L'attribution de notre niche à Jean Girouard ou à un membre de son atelier et sa provenance ne sont que des hypothèses mais cet objet est un témoignage de l'art baroque ; il montre la face cachée de ces ouvrages dont les diverses pièces étaient assemblés par les sculpteurs de ce temps sans avoir recours au moindre clou. Ne serait-ce qu'à ce titre, il mérite toute notre attention.

28. A.D.Gir. 3 E 13 101 acte 209.

29. Rue aujourd'hui disparue.

30. A.D.Gir. 3 E 12 990 fol 1215.

31. A.D.Gir. 3 E 24 827 fol 810.

32. A.D.Gir. 3 E 6603, fol 179 (16 janvier 1675).

33. Roudié, 2003, p. 92.

## Bibliographie

Laroche, Claude. « Le couvent des dames de la congrégation de Saint-Joseph ». *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, année 2004, p. 197 et suivantes.

Roudié, Paul. « Actes concernant la construction de l'église du couvent des religieuses de la Madeleine (1684-1689) ». *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*. 1965-1970, p. 119.

Roudié, Paul. « Recherches sur la sculpture à Bordeaux au XVIIe siècle ». *Revue historique de Bordeaux*, année 1976.

Roudié, Paul. *Bordeaux baroque*. Bordeaux, 2003.

Taillard, Christian. *Bordeaux à l'âge classique*. Bordeaux, 1997.





## Un menuisier-sculpteur du XVII<sup>e</sup> siècle : Jacques Sabourie

Jean-François Fournier

Il est des artistes dont la postérité a gardé le nom en mémoire grâce à leurs chefs-d'œuvre, d'autres par une existence hors du commun. Le menuisier sculpteur Jacques Sabourie qui vécut à Bordeaux au XVII<sup>e</sup> siècle se distingue par le nombre impressionnant de litiges qu'il eut avec les uns et les autres. Ces événements ne sont certes que de la petite histoire mais ils nous renseignent sur l'activité des menuisiers et des sculpteurs de la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle.

Jacques Sabourie (ou Saborie) <sup>1</sup> était sans doute un bon menuisier mais piètre sculpteur. Il convenait lui-même de ses déficiences car, le 10 juin 1673, quand il reçut la commande d'un retable pour l'église Sainte-Croix <sup>2</sup>, il fit appel à Jean Girouard pour exécuter les statues <sup>3</sup> ; malgré cette précaution, le tabernacle ne fut pas achevé par le menuisier pour des raisons obscures. Le livre de comptes de l'église signale même qu'il y eut une scène désagréable, le sculpteur ayant déclaré aux religieux *J'ai asses perdu* ; rien ne le décida à reprendre les outils <sup>4</sup>. Ce fut le sculpteur François I Mouflart qui fut chargé d'achever le travail <sup>5</sup>. Le Professeur Paul Roudié a retrouvé un acte notarié qui indique que déjà en 1665, Sabourie avait payé 73 livres à la veuve d'un marchand pour le remboursement d'un coffre qu'il avait fourni mais, qu'à la suite d'un jugement de la Cour du Maire et des Jurats de Bordeaux, il avait été condamné à reprendre et à payer en outre les frais de justice à la commanditaire <sup>6</sup>.

Trois ans plus tôt, le 6 mars 1662, il avait reçu une opposition d'une nommée Marie Séguin, veuve Giraud, parce qu'il avait acquis des outils à un menuisier nommé Sautreau qui les avaient lui-même achetés à la veuve sans les payer <sup>7</sup>.

Le 9 juillet 1663, Pierre Paysard, que Sabourie avait choisi pour procureur pour défendre ses intérêts lors d'un procès qu'il avait contre sa mère et sa grand-mère, lui fit adresser une sommation pour qu'il lui paie ses honoraires. L'exaspération de l'homme de loi était bien compréhensible quand on sait que grâce à ses soins Sabourie avait gagné son procès dont l'arrêt avait été rendu par le parlement de Guyenne, Monsieur d'Arche étant le Conseiller-rapporteur de l'affaire <sup>8</sup>.

1. Tous les documents du temps le nomment Sabourie mais, d'une écriture hésitante, il signait invariablement Saborie, preuve qu'il prononçait le *o* ou ; il devait parler gascon.
2. A.D.Gir. E 1069, pièce 8. Transcrit par P. Roudié, 2003, p. 134 et 135.
3. Roudié, 2003, p. 98 et 99.
4. A.D.Gir. H 1076 fol 3 et H 1077 fol 6 V<sup>o</sup>, 7 et 11.
5. Roudié, 2003, p. 78.
6. Roudié, 2003, p. 98.
7. A.D.Gir. 3 E 24 811 fol 130.
8. A.D.Gir. 3 E 24 812 fol 1356. Sa grand-mère se nommait Guilmaumine Brotau.





Fig. 1. - Lutrin des Chartreux.  
Aujourd'hui à la cathédrale Saint André.  
Menuiserie de Sabourie, sculptures de J. Thibaud.

Le 7 mai 1676 c'est Sabourie, à son tour qui fait rédiger une sommation devant un notaire parce que son apprenti était parti travailler ailleurs avant la fin du temps prévu par le contrat<sup>9</sup>. L'apprenti était en tort mais la vie avec Sabourie devait être difficile... Du reste, ce dernier en profita pour demander de substantielles indemnités si le jeune homme ne reprenait pas son travail.

Le 27 octobre 1679, Gilles de Cazade, chanoine de l'église Saint-Michel de La Réole, déclara devant le notaire bordelais Giron<sup>10</sup> qu'il avait demandé à un charpentier nommé Jean Capet un lambris constitué de *sept quadres, de rozes et de*

*corniches* pour cette église. L'artisan n'honora pas le contrat et demanda à Jacques Sabourie de le suppléer. Pour l'obliger à commencer le travail, Cazade lui paya immédiatement 100 livres mais il ne reçut que trois cadres au lieu des sept prévus et *cinq ou six tables pour les entourer*. Mécontent, le chanoine alla plusieurs fois chez Sabourie pour lui dire son fait. A la dernière rencontre, le menuisier lui promit alors de *faire partir par le premier bateau* les éléments qui manquaient et de venir les poser. Il expliqua son attitude par *la préhension qu'il avait de n'estre payé*. Les choses s'arrangèrent mais ce comportement montre que Sabourie devait être "très près de ses intérêts". Une nouvelle preuve de cet état d'esprit nous est donnée par un acte passé devant le notaire bordelais Despiet le 7 mars 1679<sup>11</sup> où Sabourie donna quittance pour la somme de 150 livres à un certain Jean Lartigue qui réglait ainsi la somme qu'un nommé Légliise, dont il était le dépositaire, avait été condamné à payer à Sabourie par un appointement de la Cour de la Bourse de Bordeaux en date du 10 avril 1674. Le versement de cette somme était urgent car Sabourie avait été lui-même condamné à payer par un arrêt de la Chambre de l'édit du parlement de Guyenne rendu le 7 février 1679 à verser une somme à un certain Marc Caulet mais comme il n'avait pas effectué le versement, la saisie de son mobilier était imminente. Cet épisode ne signifie pas que notre menuisier était impécunieux car, outre sa boutique, il possédait une maison dans le quartier Sainte-Croix<sup>12</sup> mais que, très habilement, il avait réglé sa dette avec de l'argent qui lui était dû.

Le 3 février 1684, Sabourie et le sculpteur Jean Thibaud s'engagèrent à faire pour le chœur de l'église des Chartreux de Bordeaux (l'actuelle église Saint Bruno) un pupitre en bois de *tilh* (tilleul) semblable à celui de la Chartreuse de Toulouse<sup>13</sup>. Comme il était prévu que ce soit Thibaud qui aille dans cette ville pour faire un dessin du meuble à copier, on peut en déduire que Sabourie se borna à la menuiserie. Ce lutrin se trouve aujourd'hui dans la Cathédrale Saint-André de Bordeaux (fig. 1) ; il prouve que Sabourie était un artisan d'une qualité exceptionnelle quand il voulait bien se cantonner à son métier de menuisier.

Sa vie privée est peu connue ; on sait qu'il habitait à Bordeaux dans la paroisse Sainte Colombe ; il dut naître vers 1635 puisqu'il se maria le 25 avril 1660 avec Jeanne Denaux en l'église Saint-Michel de Bordeaux ; l'acte de mariage ne

comporte malheureusement ni son âge ni sa filiation<sup>14</sup>. Il eut au moins deux enfants, Marie (dite en famille Guillaumine) et Louis. La première épousa le 23 septembre 1692 un chapelier nommé Louis Prunier en l'église Sainte-Colombe<sup>15</sup>. On ignore le lieu du mariage de son fils mais il signa son contrat de mariage le 20 septembre 1696 devant le notaire bordelais Belso ; la fiancée se nommait Guillemette Serres<sup>16</sup>.

A partir de 1683, Sabourie est qualifié dans les actes notariés le concernant de *bourgeois de Bordeaux*, signe d'une évidente réussite sociale.

Son acte de sépulture n'a pas été retrouvé mais il est certain qu'il mourut entre le 3 février 1684, date de la commande du lutrin des Chartreux et le 23 septembre 1692, date de l'acte de mariage de sa fille où il est déclaré décédé.

Beaucoup d'artistes et d'artisans du XVII<sup>e</sup> siècle joignaient une autre activité à leur profession ; ainsi le Professeur Paul Roudié cite le cas de Jean Girouard qui se présenta comme candidat à l'adjudication de travaux de terrassement du Château Trompette et au fort Saint-Croix<sup>17</sup> ; Sabourie, lui, exerçait l'activité de mesureur de sel ; là aussi, les choses se passèrent mal. En 1683, à une date indéterminée, il eut, au sujet de ses émoluments, une vive altercation avec ses confrères ; il déposa

plainte pour excès (on dirait aujourd'hui violences légères) et réparation d'injures devant la Cour où Maire et des Jurats de Bordeaux et ses adversaires firent de même. Ces derniers furent mis "hors cour" mais Sabourie fut déclaré *demandeur en excès* (c'est-à-dire que contrairement à ses adversaires sa plainte fut jugée recevable). Les mesureurs de sel songèrent bien à faire casser cet appointement par le parlement de Guyenne mais, après avis de leurs conseils respectifs, toutes les parties mirent un terme à leur querelle et, le 17 décembre 1683, elles signèrent un compromis devant le notaire bordelais Giron<sup>18</sup>. A cette occasion, Sabourie reconnut que les excès dont il s'était prétendu victime étaient légers<sup>19</sup>...

14. A.M.Bx GG 463 (2 Mi D 2/72).

15. A.M.Bx GG 181 (2 Mi D 2/35).

16. A.D.Gir. 3 E 15 297 fol 252 V°.

17. Roudié, Paul. *Bordeaux baroque*. Bordeaux, 2003, p. 92.

18. A.D.Gir. 3 E 6611 fol 360.

19. La sentence de cette affaire n'existe plus mais on trouve sa trace de la plainte de Sabourie sur le plumeau de la Cour du Maire et des Jurats de Bordeaux à la date du 22 mai 1683 (A.D.Gir. 12 B 21) ; les faits durent se dérouler au début de ce mois.

9. A.D.Gir. 3 E 6604 fol 340 2e page.

10. A.D.Gir. 3 E 6607 fol 464.

11. A.D.Gir. 3 E 24 826 fol 55 V°.

12. A.D.Gir. 3 E 24 826 fol 169.

13. Roudié, 2003, p. 104 et A.D.Gir. 3 E 6612 fol 207.



---

## *Chroniques*

---





Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 213-247

## ***L'archéologie girondine en 2014***

(extraits du *Bilan scientifique régional*,

DRAC Nouvelle-Aquitaine, SRA)

*La chronique qui suit concerne l'archéologie girondine.  
Ses notices sont extraites du Bilan scientifique  
publié annuellement par le Service régional de l'archéologie  
de la Direction régionale des affaires culturelles de Nouvelle-Aquitaine.*

*On y trouvera, à la place que les notices correspondantes auraient dû occuper,  
des renvois à la « Chronique d'archéologie métropolitaine »,  
donnée ci-après aux pages 249-280,  
qui propose un compte-rendu des activités  
du Centre d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole.*

### ***Ville et métropole de Bordeaux***

#### ***BASSENS***

Avenue des Griffons : voir p. 278.

Secteur Jean-Prévôt : voir p. 252-258.

#### ***BLANQUEFORT***

Église Saint-Martin : voir p. 268.

#### ***BORDEAUX***

##### ***7/17 rue Castéja***

La construction d'un internat et la restructuration des locaux administratifs du Groupe scolaire Notre Dame, sont à l'origine de ce dispositif archéologique. L'emprise concernée porte sur une contenance totale de 4801 m<sup>2</sup>, mais l'intervention a été réalisé dans la partie accessible du site, représentant une surface de 1240 m<sup>2</sup> environ. Elle correspond à une cour et à d'anciens bâtiments démolis situés à l'arrière de la façade donnant sur la rue Castéja. Cette zone est située dès l'Antiquité en dehors de l'enceinte du Bas-Empire puis à l'époque médiévale entre l'enclos canonial de Saint-Seurin et l'enceinte urbaine du XIV<sup>e</sup>

siècle. Plusieurs opérations archéologiques réalisées récemment ont livré des vestiges en lien avec la nécropole paléochrétienne (basse antiquité et haut Moyen Âge) de Saint-Seurin à l'ouest ainsi qu'avec l'occupation antique de ce secteur périurbain au sud et au sud-est de l'emprise.

Sur les deux tranchées réalisées, une seule s'est avérée positive en mettant au jour sous les remblais modernes une occupation antique stratifiée du Haut-Empire, avec des murs arasés et un sol d'argile mis en place au sommet de la terrasse alluviale.

Notice issue du rapport final d'opération  
fourni par le responsable Calmettes Philippe

##### ***Cathédrale***

##### ***Réouverture du portail Royal***

La cathédrale Saint-André de Bordeaux fait l'objet, depuis de nombreuses années, d'importantes campagnes de restauration sous la maîtrise d'œuvre de Michel Goutal, architecte en chef des Monuments Historiques. La nouvelle tranche de travaux de restauration prévoit la réouverture du portail Royal qui entraîne à l'extérieur la mise en place d'un emmarchement en pas d'âne et la création d'un nouveau parvis et à l'intérieur





Fig. 1 Localisation des sondages archéologiques (échelle 1/125<sup>e</sup>).  
Fond de plan issu du scan 3D réalisé par GEX 4D, et DAO de S. MALPELAT,  
Hadès, 2015.

le déplacement de la chaire à prêcher, l'ouverture et l'emmarchement du portail. Compte tenu de la richesse du contexte historique et archéologique, cette opération ne peut être réalisée qu'accompagnée par un suivi archéologique avec, au préalable, la réalisation de plusieurs sondages. Huit fenêtres d'exploration ont ainsi été ouvertes dont quatre à l'intérieur (fig. 1). Les résultats obtenus apportent des informations inédites sur l'histoire de la cathédrale.

Aucun vestige de la cathédrale du XI<sup>e</sup> siècle n'a été retrouvé lors de ces investigations.

Le sondage mené au droit de la pile délimitant la cinquième et sixième travée a permis le dégagement du soubassement et des bases de la pile romane. Il ne reste de la pile que le premier tambour des colonnes engagées et les bases de forme attique, ornées, au niveau de la plinthe, de griffes d'angle (fig. 2). Ces dernières ont été bûchées et sont dans un très mauvais état de conservation. La pile repose sur un soubassement droit monté sur deux assises. Ce soubassement présente un retour le long du mur nord de la nef, arasé sur 18 cm. Cette reprise, provoquée par la création de

la porte royale, a entraîné, par ailleurs, le bûchage de la base de la première colonne engagée dans le prolongement de l'ébrasement.

La maçonnerie dégagée le long du gouttereau nord correspond aux vestiges du mur de nef du XII<sup>e</sup> siècle. Son épaisseur initiale atteint 3 m avant qu'il soit affiné lors de la réfection gothique. Une ouverture ébrasée de 5,70 m de largeur avec un passage restitué de 3 m, a été retrouvée dans cette portion du mur ; totalement insoupçonnée, elle s'ouvre exactement au centre de la seconde travée de la nef romane. Les niveaux de circulation romans, à base de mortier de chaux, se situent 0,16 m au-dessus du sol identifié à l'extérieur, ce qui suppose une petite marche pour pénétrer à l'intérieur.

Le sondage mené au pied de la pile délimitant les quatrième et cinquième travées a permis de dégager la base de la pile gothique (fig. 3). Les parties saillantes sont usées et comportent plusieurs cassures. Les faisceaux des colonnettes sont fortement dégradés. La base de la dixième colonne a été cassée et rabotée en grande partie pour l'installation d'un aménagement indéterminé. Les fûts des colonnes et des colonnettes ont été entaillés



Fig. 2 - La pile gothique  
des travées 4 et 5.  
Cliché N. Sauvatre,  
Hadès 2014.



Fig. 3 - La pile romane  
des travées 5 et 6.  
Cliché N. Sauvatre,  
Hadès 2014.



pour permettre la pose du nouveau sol et des fausses bases lors des restaurations entreprises par l'architecte Combes au début du XIXe siècle.

Devant le portail Royal, lors du nettoyage de surface mené à l'extérieur, ont été reconnues sept sépultures (cinq sarcophages et deux tombes en pleine terre), postérieures à la porte romane. La typologie des contenants ainsi que leur cote d'apparition sont semblables à celles dégagées autour de la tour-porche en 2009, datées des XIIIe-XIVe siècles. Une inhumation se distingue par le remploi d'un sarcophage monolithique trapézoïdal et d'un couvercle en bâtière, répondant aux typologies mérovingiennes, taillés dans un calcaire coquiller jaunâtre grossier. Un orcel été déposé avec le défunt.

A l'intérieur, une partie des vestiges de l'ancienne galerie du chapitre, construite en 1580 contre le mur nord de la nef, fortement arasée, a été partiellement dégagée lors de l'ouverture des sondages 7 et 8. Elle se compose de blocs taillés sur la face parementée, liés par un mortier sableux orangé. L'extrémité orientale de la tribune s'appuie contre la pile gothique et s'arrête au niveau de sa colonne d'axe. Bâtie en pierres de taille, l'élévation est conservée ici sur deux assises. Son piédroit est biseauté sur trois faces.

Les sondages effectués à l'intérieur de la cathédrale ont permis pour la première fois de reconnaître un niveau de circulation bâti de carreaux vernissés verts au droit de la tribune nord et devant les deux vantaux de la porte (figure 4). Son état de conservation n'est pas homogène. Il est bien conservé devant la baie occidentale de la porte Royale, mais est fortement altéré devant la baie orientale, sa restitution restant possible grâce aux négatifs nettement visibles sur le radier de préparation. Dans la partie centrale, la fondation de la pseudo-pile servant de support à la chaire l'a particulièrement meurtri. Ce sol est postérieur à l'installation de la tribune. Les datations par thermoluminescence sur des échantillons de carreaux en terre cuite et par radiocarbone sur les charbons piégés dans le mortier de préparation indiquent une production entre 1647 et 1717. Les textes révèlent par ailleurs qu'en 1644 le dallage de la galerie du chapitre est refait.

Le constat archéologique, combiné à l'étude des sources écrites, permet d'attester que le bouchage des parties basses des deux vantaux du portail Royal s'effectue au cours de la période moderne et n'est donc pas le fait de l'architecte Combes. Ce dernier a essentiellement rehaussé le sol de la première travée de la nef sous la tribune afin de le mettre au même niveau que le sol extérieur situé 1,30 m plus haut que le sol de l'église. Un premier muret est bâti afin de contenir les couches de remblais et va de pair avec le rehaussement des niveaux de circulation à l'extérieur. Le remblaiement de la nef ne peut se faire qu'après cette première étape. Le peu de mobilier retrouvé dans ces diffé-

rentes strates atteste un important brassage. La stratigraphie montre plusieurs cônes de déversement depuis le sud et depuis l'est. Un nouveau seuil est par la suite aménagé à cheval sur le muret du vantail oriental et sur les remblais permettant ainsi un accès vers l'extérieur. Après la destruction de l'archevêché en 1772, le portail Royal continue d'être utilisé puisqu'en 1777 les ducs de Chartres, Provence et Artois le franchissent lors d'une cérémonie solennelle. Le bouchage définitif est l'œuvre de Combes au début du XIXe siècle.

Les couches accumulées pour rehausser le niveau de sol ont été transpercées lors de l'installation de deux tombes. Elles sont antérieures à la tranchée de fondation de la pseudo-pile destinée à recevoir la nouvelle chaire. En effet, il manque une partie des membres inférieurs pour l'une et le crâne pour l'autre. Une datation radiocarbone a été effectuée sur l'une d'entre elles et permet de rattacher ces inhumations à la première moitié du XVIIIe siècle.

La condamnation de la porte Royale est de date inconnue mais est liée au percement de la porte dans le mur ouest, donc calée entre 1803 et 1804. La surveillance du démontage de la pseudo pile édifée par l'architecte Combes afin de recevoir la chaire en acajou provenant de l'église Saint-Rémi a permis de constater l'utilisation de pierres sculptées provenant de la destruction de la chaire en pierre et des anciens tombeaux, aussi bien dans la fondation que dans l'élévation. L'élévation de la pile est contemporaine du reste du bouchage puisque des pierres sont communes aux deux entités.

Le sondage 3 mené contre le flanc nord du pilier de Gramont, a permis de dégager une partie de son soubassement. La localisation de ce sondage devait, par ailleurs, apporter des éléments de discussion sur la clôture du palais de l'archevêché. Aucun vestige bâti n'a pu être identifié clairement en dehors de la large fondation débordante du pilier.

Les sondages 5 et 6, complétés par le nettoyage de surface, ont permis de dégager les fondations de l'ancienne sacristie des messes. La fondation du mur ouest atteint les 2,15 m de largeur. Une petite porte aménagée dans le bouchage du vantail oriental permet un accès direct à la chaire à prêcher située sur le revers du portail.

La restauration extérieure du portail Royal achevée en 2013 et maintenant sa réouverture constituent l'aboutissement du programme et permet de réhabiliter cette entrée monumentale. La surveillance archéologique entreprise dans le cadre de ce projet apporte de nombreux éléments inédits sur l'histoire de la cathédrale. Ces découvertes archéologiques combinées à celles réalisées en 2009 permettent de renouveler et d' étoffer l'étude minutieuse menée par Jacques Gardelles en 1963.

Natacha Sauvaitre



Fig.4. - Vue générale du sol carrelé (SOL 32) face à l'entrée ouest du portail.  
Cliché de N. SAUVAITRE, Hadès 2014.

### Palais-Gallien

Mis en place par la ville de Bordeaux, le SRA Aquitaine et l'institut Ausonius, le programme de recherche sur le Palais-Gallien de Bordeaux est un projet triennal (2010-2012) qui a été prorogé en 2013 et 2014. Trois anciens sondages ont été réouverts, pour prélever quelques échantillons du substrat géologique du site. Le but était de réaliser des essais oedométriques sur les argiles graveleuses du sous-sol, c'est-à-dire de déterminer les caractéristiques géotechniques des sols de fondation du Palais-Gallien et voir leur comportement sous des charges variables. Ces tests devaient permettre de vérifier la validité de l'hypothèse selon laquelle les choix originaux observés dans la technique de construction de l'amphithéâtre antique (maçonnerie de petit appareil et usage massif du bois), qui lui confèrent légèreté et élasticité, pouvaient être une réponse aux caractéristiques et aux contraintes du terrain.

Les creusements ont été effectués à la mini pelle à l'intérieur de sondages ouverts lors des campagnes de fouilles précédentes. Dans chaque sondage, deux échantillons ont été

prélevés (un par motte intacte, un par carottage) à une profondeur d'enfouissement moyenne de 1 m, soit une cote comprise entre 6 et 7,60 m NgF.

Les prélèvements et les tests oedométriques ont été réalisés par A. Marache et R. Fabre (Université de Bordeaux, UMR 5295 I2M, département GCE). Seuls les trois échantillonnages des mottes intactes ont pour le moment été étudiés. Les résultats indiquent qu'il s'agit d'argiles peu expansives et moyennement compressibles, à priori capables de supporter des charges lourdes. Ces sols montrent également un état surconsolidé, peut-être explicable par le remblaiement qu'a connu le site jusqu'à une période récente.

Par ailleurs, l'étude pétro-archéologique du bâti s'est enrichie de l'analyse géochimique des moellons des murs de l'amphithéâtre. Entre 2010 et 2012, 45 échantillons de pierre avaient été prélevés dans les fondations, les soubassements et l'élévation des murs. Leur étude macroscopique confirme tout d'abord, sans surprise, l'usage exclusif de calcaire à astéries pour la construction. Cette pierre affleure en de nombreux



points aux alentours de Bordeaux, essentiellement en rive droite de la Garonne. Afin de tenter d'appréhender leur lieu d'extraction précis ou du moins chercher à voir si plusieurs sources d'approvisionnement étaient attestées, deux types d'analyses géochimiques ont été tentés : des analyses élémentaires par scanner XRF et des analyses élémentaires par spectrométrie d'émission optique (ICPAES). Ces recherches ont été menées respectivement par L. Londeix, assisté de I. Billy et P.-Y. Gourves, (Université de Bordeaux, UMR 5805 EPOC) et par A. Marache.

Les résultats préliminaires indiquent que les blocs présentent plusieurs groupes de signatures géochimiques élémentaires, témoins de différentes sources d'approvisionnement. Des similitudes avec des échantillons prélevés dans le sous-sol du site et dans d'anciennes carrières des environs de Bordeaux pourraient indiquer une extraction essentiellement de proximité (Bruges et Le Taillan, rive gauche, ou Camblanes et Floirac, rive droite) voire ponctuelle sur le site ; plus rarement une extraction éloignée (Marcamps).

David Hourcade

### **Saint-Seurin**

La basilique Saint-Seurin de Bordeaux, trois fois classée (Monument Historique depuis 1840, patrimoine mondial de l'Unesco au titre des Chemins de Saint-Jacques de Compostelle, en 1998 et du Centre Historique de Bordeaux en 2007), tire son origine d'une nécropole du IV<sup>e</sup> siècle partiellement fouillée au sud de l'église actuelle, en 1909 et en 1965. La crypte conservée sous la nef de l'église s'est développée à partir d'un mausolée de la fin du IV<sup>e</sup> siècle appartenant à cette nécropole. Les vestiges du mausolée, identifiés par l'abbé Ciroi de la Ville dès 1840, ont été étudiés par R. Duru en 1966. Les tranchées des fouilles alors pratiquées dans le sol de la crypte n'ont jamais été rebouchées. Elles ont fait l'objet d'un aménagement provisoire en 1995, mais la crypte est restée inaccessible au public. La Ville de Bordeaux, propriétaire de l'édifice, prévoit sa réouverture au public à l'occasion des journées du Patrimoine 2015. Cela nécessite des travaux de viabilisation du sol qui impliquent le rebouchage des tranchées de fouille.

Dans ce contexte, l'institut Ausonius (UMR 5607 CNRS /Université Bordeaux Montaigne) a procédé en mai 2014 à une opération de relevés stratigraphiques à l'échelle 1 : 10<sup>e</sup>. Il s'agissait d'enregistrer à une échelle suffisante les traces des niveaux de sols aujourd'hui disparus, mais encore visibles dans les profils des tranchées de fouille, en les liant aux structures bâties conservées. La réalisation de coupes longitudinales et transversales, étendues à l'ensemble de la crypte et reliant les différentes tranchées de fouille, a permis de restituer une continuité des niveaux stratigraphiques qui n'était plus perceptible

à l'œil nu. L'analyse minutieuse des relations stratigraphiques de ces niveaux entre eux et avec les structures bâties a permis de restituer neuf états successifs entre le IV<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle. On a ainsi mis en évidence une utilisation funéraire du site à partir de la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Celui-ci fut remanié par l'insertion concertée de sarcophages qui témoignent du glissement vers une commémoration organisée. Plus tard, des modifications importantes sont intervenues, avec l'aménagement d'un édifice dont au moins deux niveaux de sols successifs – vraisemblablement attribuables au Haut Moyen Age – sont venus couvrir les sarcophages. Ultérieurement fut aménagé un espace à trois nefs, qui est à l'origine de la crypte actuellement conservée, mais dont l'organisation originelle a été oblitérée dans la partie orientale par des remaniements à l'époque moderne. L'étude a permis de mettre en évidence un niveau de sol – voire deux – attribuables au Moyen Age, ainsi que le négatif d'un autre qui peut renvoyer à l'époque moderne. L'analyse radiocarbone et par OSL des charbons de bois et mortiers prélevés par l'IRAMAT-CRP2A (UMR 5060-CNRS/ Université Bordeaux Montaigne) devrait permettre de préciser les datations de plusieurs des niveaux de sol identifiés. Un complément d'étude est prévu en 2015 avec un sondage et des relevés complémentaires, ainsi que des prospections géophysiques.

Anne Michel

### **Place Sainte-Eulalie**

Voir p. 265-267.

### **Îlot Santé Navale**

Le projet de restructuration de l'îlot Santé Navale, cours de la Marne, a donné la possibilité d'explorer un quartier de Bordeaux peu connu pour les périodes anciennes. Une étude documentaire visant à rassembler les informations disponibles en archives, à superposer les plans et à documenter les aménagements successifs entre le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et nos jours a été réalisée. Les données acquises ont été confrontées avec le bâti existant afin d'obtenir, avant démolition, une chronologie des différentes structures et de leurs fonctions.

En 1586, suite à plusieurs épisodes de peste, la ville achète des biens, dont le « bourdieu d'Arnaud Guiraud », pour y installer un Hôpital de la Contagion. Des travaux et des agrandissements ont lieu au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

Entre 1758 et 1768, l'architecte de la ville Richard-François Bonfin dresse plusieurs plans des lieux dans le but d'y établir provisoirement une maison de force et un dépôt de mendicité. Durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, seuls quelques travaux de maintenance furent réalisés, ces plans présentent donc probablement les dispositions des constructions du XVII<sup>e</sup> siècle.

En 1769, la maison de force devient définitive. Un nouveau bâtiment est alors édifié dans l'enclos d'Arnaud Guiraud. Un travail de nivellement des pentes est entrepris. Le chantier débute par la démolition des vieilles structures sur lesquelles sont édifiés les trois corps de logis principaux. Parallèlement, la partie sud-ouest de l'enclos d'Arnaud Guiraud et une partie des bâtiments de l'hospice des pauvres sont cédées à l'intendant de Guyenne pour y établir un dépôt royal de mendicité.

À la Révolution, la maison de force et le dépôt de mendicité sont supprimés. Après plusieurs occupations provisoires, la ville décide d'y installer un « Hôpital spécial pour les aliénés », en 1802. Une importante transformation eut lieu et l'administration des hospices étendit progressivement ce nouvel établissement en englobant successivement la maison de force, le dépôt royal de mendicité, les cours et les jardins de tous les anciens établissements.

Au début des années 1880, la ville récupère la propriété des terrains et des constructions. En 1890, un accord est signé entre le ministre de la Marine et la municipalité de Bordeaux afin d'établir « l'école principale du service de santé de la marine ». Le choix se porte alors provisoirement sur les anciens bâtiments désaffectés de l'asile d'aliénés. Pendant trois ans, les bâtiments ne sont que superficiellement rénovés avant que l'école de santé de la marine s'installe de manière plus pérenne dans des constructions nouvelles.

Le fonctionnement de l'hôpital des pestiférés est assez bien décrit par la documentation historique. La superposition des plans successifs permet de comprendre l'évolution des bâtiments durant plus de deux siècles. De plus, les documents révèlent l'importance et la valeur architecturale et symbolique des bâtiments.

Cette étude a aussi permis d'anticiper les découvertes et d'établir une stratégie de fouille plus pertinente, par la réalisation d'un premier terrassement pour atteindre les niveaux

d'occupation et les structures d'époque moderne qui ont fait l'objet d'un enregistrement par structure, ainsi que d'une fouille fine pour certaines, comme trois sépultures dans l'ancienne chapelle.

À l'issue, un second terrassement jusqu'au substrat profond a été réalisé sur des zones déterminées. Il a confirmé la présence révélée par les sondages de diagnostic, d'une occupation antique, du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, diffuse et peu ou pas structurée. Une analyse géomorphologique a été menée sur les séquences stratigraphiques les plus importantes, ainsi que des prélèvements paléo-environnementaux. Ces analyses, ainsi que les études sur le mobilier récolté, sont en cours et seront intégrées au rapport à venir.

Amaïa Legaz

### **Tram D, Réseaux, Phases 2 et 3**

Voir p. 277-278.

### **9, rue des Trois Conils**

voir p. 263-264.

### **ZAC Garonne-Eiffel, secteur Deschamps**

Voir p. 275-276.

### **BRUGES, église Saint-Pierre**

Voir p. 269-273.

### **CARBON BLANC, Place Vialolle**

Voir p. 259-262.

### **SAINT-AUBIN DU MEDOC, Mounic**

Voir p. 274.



## Gironde, hors Bordeaux-Métropole

## ARVEYRES

## Barre

Ce site, situé à la limite des communes d'Arveyres et de Vayres, avait été révélé, il y a une quarantaine d'années de cela, par un défonçage qui avait remonté à la surface des *tegulae* et des ossements humains. Au printemps 2014, un nouveau défonçage a eu lieu et a montré à nouveau les mêmes traces.

Notre intervention s'est bornée à un ramassage des vestiges remontés par les labours en plusieurs passages successifs sur le terrain. Nous avons également fait faire un plan de localisation des vestiges sur la parcelle par l'architecte Christian Martin et des photos aériennes par François Didierjean et par Jean-Claude Leblanc et Catherine Ferrier.

Ces diverses sources montrent les restes d'un bâtiment plus ou moins quadrangulaire avec des tombes sur son pourtour. Le mobilier est composé de céramiques, de tuiles et carreaux divers, d'objets en métal (serpe à douille, clous, clé, une applique en bronze avec une tête d'homme et un sesterce d'Antonin le Pieux) et de nombreux ossements humains.

L'étude de la céramique a été réalisée par Valérie Marache du Centre d'Archéologie préventive de Bordeaux métropole. Elle montre une occupation du site entre le I<sup>er</sup> siècle et la première moitié du II<sup>e</sup> puis une présence entre le IV<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup>. C'est probablement lors de cette dernière période que le site a dû servir de nécropole. Cette céramique est essentiellement de la vaisselle commune. L'examen des ossements montre la présence d'individus de tous âges. La présence de *tegulae* près de ces ossements nous fait supposer l'existence de tombes sous *tegulae*. Enfin, de manière très ponctuelle, le site a livré de la céramique médiévale de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Le site aurait mérité une étude plus approfondie par des sondages, en particulier au niveau des tombes et du bâtiment, avant la plantation de la vigne. Cela aurait permis de vérifier son état de conservation en profondeur et d'établir une datation plus précise des inhumations et la façon dont elles ont été réalisées. Il n'en reste pas moins qu'il apporte des éléments nouveaux sur ce secteur du Libournais marqué par une présence humaine importante durant toute l'Antiquité et le début du Moyen Âge.

Jean-Claude Huguet

## AUDENGE

## Rue du Moulin

Ce diagnostic concerne une parcelle de 1800 m<sup>2</sup> située rue du Moulin, dans la partie nord-est de la ville d'Audenge en bordure orientale du bassin d'Arcachon. L'emprise diagnostiquée est entièrement boisée et bordée de maisons individuelles. Dans ce secteur de la ville, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, ont été attestées plusieurs occupations allant de l'Âge du Fer à la Période médiévale mais c'est plutôt l'Antiquité qui domine.

Rappelons qu'à 1 km au nord de cette zone, cinq diagnostics ont déjà eu lieu (2007, 2008, 2011, 2012, 2013) ainsi que deux opérations de fouille (2009 et 2012). Le diagnostic de 2008 avait révélé l'existence d'un site d'artisanat lié au traitement des résineux, assez étendu en surface et installé dans un substrat majoritairement constitué d'alias.

Quant aux investigations menées en 2007, 2012 et 2013, à l'est et au nord-est de ce site, elles concluaient à la quasi absence de vestige.

Seules six structures ont été découvertes entre 0,40 et 0,60 m de la surface actuelle, concentrées sur le tiers méridional de la parcelle. Si le nombre limité de vestiges dégagés ne permet pas d'envisager la nature exacte du site, le mobilier récolté confirme bien la présence d'une occupation majoritairement protohistorique (Premier Âge du Fer), puis d'une fréquentation antique (Haut-Empire) dans ce secteur.

L'ensemble de cette modeste série trouve un intérêt certain en s'intégrant sans ambiguïté dans un contexte aquitain (Gironde, Landes et façade maritime des Pyrénées-Atlantiques) tel qu'il se définit progressivement par les découvertes les plus récentes.

Florence Cavalin

## BLAYE

## Citadelle Vauban, hôpital de siège

Cette opération de diagnostic a eu lieu préalablement à la restauration de l'hôpital de siège et au projet de remettre en service un éventuel réseau de drainage aujourd'hui disparu. Comme supposé en raison de la localisation des futurs travaux, les différents sondages font état de nombreux vestiges sous-jacents au sol actuellement visible.

Les vestiges sont des murs, qui se limitent parfois à leur fondation, une portion de zone pavée et des remblais en grande quantité. Deux sondages ont également permis de relever des couches résultant de dépôts fluvio-marins liés à la proximité de l'estuaire de la Gironde. Les murs ne sont pas associés à des niveaux de sols ce qui ne facilite pas leur interprétation. De plus, la rareté du mobilier céramique ne permet pas de dater avec précision les différentes phases d'occupation mais donne seulement un *terminus ante quem*.

Chronologiquement, l'occupation des lieux s'est effectuée sur au moins quatre grandes phases.

La plus récente correspond à la superposition de plusieurs niveaux peu épais de castine et de piétinements qui ont nivelé et maintenus propres les lieux.

Elle masque un remblaiement antérieur, massif parfois, des deux « nefs » et du « diverticule » que de rares éléments permettent de dater de l'époque moderne. Certaines zones ont vraisemblablement été comblées en plusieurs phases.

Dans le « diverticule », faute d'accessibilité, seul le sommet des remblais a pu être observé. Il se situe entre les ressauts de fondation de murs en élévation, dont une imposante maçonnerie, peut-être celle de l'enceinte urbaine. Elle est surmontée d'un mur qui est probablement à mettre en lien avec la condamnation de la porte de l'enceinte urbaine médiévale et l'édification de la barbacane.

Dans les deux « nefs » les remblais occultent des vestiges dont le niveau d'apparition est parfois sub-affleurant. Ce sont les vestiges d'une construction excavée au mur enduit (M 606), d'une pile ou culée de pont et d'une zone pavée, reste d'une voie ou d'un atterrissage (?). Au sud de la nef nord, ils masquent également le fossé qui existait au pied des tours. Le profil en cuvette de la couche de bri suggère qu'elle faisait l'objet de curages, tout du moins partiellement.

Nathalie Moreau

## COUTRAS

## Centre ville

Ce diagnostic d'archéologie préventive provoqué par le réaménagement paysager du centre-ville de Coutras, a été mené selon trois phases successives (fig. 5).

La première, square du docteur Berger, a mis en évidence un épais remblai issu du démantèlement polyphasé du cimetière médiéval et moderne. Aucune tombe non perturbée n'a été identifiée sur l'emprise. Une partie du cimetière médiéval et moderne est toutefois conservée dans la tranchée nord, la plus

proche de l'église. Il n'y a pas d'occupation antique hormis deux morceaux de *tegulae* isolés.

Au cours de la seconde phase, la surveillance des fosses de plantation d'arbres de la rue Pierre Brossolette n'a pas permis d'apporter des informations autres que celles liées au réaménagement des niveaux de voirie.

La phase 3, à l'angle de la rue Pierre Brossolette et de la rue Valmy, a mis en évidence, dans un contexte perturbé par les remblaiements contemporains, deux structures maçonnées peu enfouies. Aucun niveau archéologique n'a été observé, ni mobilier recueilli. Néanmoins, ces deux structures arasées sont directement scellées par l'enrobé et les remblais préparatoires contemporains. Bien que leurs natures soit difficiles à déterminer (murs de cave ?, collecteur ?, autre ?) ces murs paraissent forcément antérieurs au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par les responsables Philippe Calmettes  
Bertrand Ducournau, Wandel Migeon (Inrap).



Fig. 5. - Coutras, centre ville. Localisation des tranchées de diagnostic des trois phases sur le cadastre actuel © IGN 2011.



## GRAYAN-ET-L'HOPITAL

### La Lède du Gulp

Depuis 2014, le site de la Lède du Gulp fait l'objet de nouvelles investigations de terrain, dans le cadre d'un projet de recherche interdisciplinaire, le projet LITAQ, qui vise à étudier les interactions Homme-milieu sur le littoral aquitain. Le site, fouillé de 1972 à 1993 par G. Frugier puis J. Roussot-Larroque, présente une stratigraphie s'étendant du Mésolithique à la fin de l'Âge du Fer/début de l'Antiquité. Abandonné depuis une vingtaine d'années, il a été détruit en grande partie par l'érosion littorale. A la suite des violentes tempêtes de l'hiver 2013-2014, une partie du site s'est détachée du trait de côte pour former une butte résiduelle isolée sur l'estran (L. env. 15 m, l. env. 10 m, h. env. 3 m). Composée de formations argileuses très compactes, correspondant au fond d'une dépression marécageuse, elle constituait un point dur offrant une dernière résistance aux assauts des marées.



Fig. 6. - Grayan-et-L'Hopital - La Lède du Gulp. La butte résiduelle en fin de fouille (Cliché Fl. Verdin).

En mars 2014, les coupes est et sud de cette butte ont été redressées, nettoyées, relevées et une colonne de prélèvement a été réalisée. En complément, une carotte a été effectuée en front de dunes de façon à corréler la stratigraphie du fond du marais et celle de la falaise dunaire qui présentent des formations sédimentaires différentes. La séquence stratigraphique de la butte a été datée : l'horizon tourbeux supérieur contenait de nombreux tessons du Bronze moyen et l'horizon argilo-tourbeux inférieur, des troncs datés par AMS entre 9000 et 8300 BP. Par ailleurs, les coupes renferment une grande quantité de mobilier datant du Néolithique et de l'Âge du Bronze (céramique, lithique, faune), ainsi que des macro-restes très bien conservés (troncs, branches, éléments végétaux divers).

Devant la destruction inéluctable à brève échéance de ce site majeur et s'appuyant sur l'équipe du projet LITAQ, le service régional de l'archéologie a financé à titre exceptionnel une fouille d'urgence destinée à diagnostiquer l'intégralité de la stratigraphie de ce secteur du site (fig. 6). L'opération s'est déroulée du 1er au 31 octobre 2014, en collaboration

avec Cl. Manen, V. Ard (TRACES, Toulouse) et G. Marchand (CReAAH, Rennes). Sur le terrain, l'équipe a également bénéficié du concours de E. Rousseau (Ausonius), M. Bosq (PACEA), I. Carrère (TRACES), J.-B. Bertrand-Desbrunais (SRA Aquitaine), E. Ihuel (Conseil départemental de la Dordogne), Ch. Lima (DRASSM), F. Bernard et V. Pasquet (INRAP) et une dizaine de bénévoles.

Compte tenu du temps imparti, seuls les horizons tourbeux supérieurs ont été fouillés en extension. Les horizons inférieurs ont fait l'objet d'un diagnostic par décapages mécaniques successifs, la fouille manuelle étant réservée à certains secteurs particuliers. Des prélèvements ont été faits dans tous les niveaux pour analyses sédimentaires, dendro et xylologiques, palynologiques, anthracologiques, malacologiques, parasitologiques et paléontologiques. Un enregistrement topographique exhaustif a été réalisé, mais en raison de la disparition des points de calage des fouilles antérieures, la butte n'a pas pu être précisément recalée par rapport aux relevés des années 90.

La séquence stratigraphique se décompose en trois parties. Les horizons supérieurs sont constitués de couches de tourbe contenant une grande quantité de tessons du Bronze moyen, de bois et de macro-restes végétaux divers. L'horizon médian présente plusieurs strates d'argiles grises plastiques alternant avec des passées plus sableuses de couleur plus brune. Dans sa partie supérieure, un alignement de piquets (structure de pêche ?) a été dégagé et, plus bas, une fosse. Le mobilier s'étage du Bronze moyen au Néolithique récent. La séquence inférieure, dans laquelle il est difficile de distinguer des couches, est plus tourbeuse, de couleur brun foncé à noir car très riche en matériaux organiques. Son horizon supérieur était creusé d'une fosse. Le mobilier se raréfie. Le point le plus bas atteint par la pelle mécanique se situe à environ 5,50 m de profondeur par rapport au sommet de la butte. Il a livré des troncs imposants effondrés dans la tourbière qui semblent dater du Mésolithique, comme ceux échantillonnés sur le pourtour de la butte. Le fond de la séquence, bien plus profond que le niveau de plage actuel, n'a pas pu être atteint, ce qui nous prive d'informations sur la nature de la formation à l'origine de l'accumulation sédimentaire (doline, lac, bras mort...?).

Les parties qui n'ont pas pu être fouillées ont fait -et font toujours- l'objet d'une surveillance et plusieurs interventions complémentaires ont été menées en 2015. Les études post-fouilles et analyses sont en cours.

Florence Verdin

## GRAYAN-ET-L'HOPITAL, SOULAC-SUR-MER

### Projet LITAQ

Le littoral de Grayan-et-L'Hôpital et de Soulac-sur-Mer a fait l'objet de prospections et de sondages dans le cadre d'un programme de recherche commencé en 2014 : le projet LITAQ « Du Pléistocène à l'Anthropocène : connaître les mécanismes passés d'évolution des populations (végétales, animales, humaines) et des milieux pour prédire les réponses futures. L'exemple du littoral aquitain ». Il s'agit d'un projet Inter-Labex associant les LabEx LaScArBx et Cote, porté par F. Verdin (Ausonius) et F. Eynaud (EPOC) et financé par l>IDEX de Bordeaux. L'objectif est de mieux comprendre les interactions Homme-Milieu sur le temps long (de -15 000 à nos jours), en choisissant un objet d'étude commun : la côte sableuse aquitaine. L'équipe interdisciplinaire associe des archéologues et des spécialistes des géosciences et des paléoenvironnements. L'un des enjeux du programme LITAQ est de localiser et dater les sites actuellement visibles, de mettre à jour la carte archéologique, d'évaluer l'état de conservation des vestiges et leurs chances de survie à plus ou moins brève échéance face à l'érosion littorale, de les replacer dans une séquence stratigraphique bien définie afin de préciser l'environnement auquel ils se rattachent.

L'année 2014 a été consacrée à la réalisation de bilans documentaires et à l'acquisition de nouvelles données, notamment à travers plusieurs missions de terrain au moment des grandes marées. Les travaux se sont concentrés sur deux tronçons de plage : la plage de l'Amélie-Nord (entre Soulac et l'Amélie) et la pointe de la Négade, autour du site de la Lède du Gulp.

La prospection a permis de mettre en évidence divers types d'indices archéologiques qui ont été relevés au DGPS (Clément Coutelier, Benoît Daret-Ausonius) et ont fait l'objet de ramassages de surface, de petits sondages ou de fouilles d'ampleur réduite quand l'action des marées en menaçait directement la conservation (F. Verdin, A. Colin et étudiants de Bordeaux-Montaigne). Les travaux archéologiques ont été associés à l'observation géomorphologique des formations sédimentaires -tant sur l'estran que sur le front de dune- (G. Arnaud-Fassetta, F. Bertrand - PRODIG ; M. Bosq - PACEA), des carottages et prélèvements sédimentaires sur plaquettes (F. Eynaud, L. Massé, S. Bujan, P. Lebleu, H. Deriennic - EPOC), un échantillonnage des bois pour analyses, datation et recherches sur l'ADN des arbres (S. Wagner, A. Kremer - BIODECO), un levé Lidar terrestre des plages étudiées (P. Stéphan, S. Suanez - LETG Brest) et un test de géoradar à la Lède du Gulp (B. Tessier, S. Costa - LETG Caen).



Sur la plage de l'Amélie-Nord (dite aussi la Glaneuse), de nombreux vestiges ont été observés. Les plus anciens appartiennent au Néolithique. Il s'agit d'une fosse dont les parois sont étayées par des piquets de bois jointifs enfoncés dans un niveau de sable argileux gris foncé à noirâtre ne contenant aucun mobilier (fig. 7). Une datation AMS sur un fragment de bois donne une fourchette de 2853/2286 BC. Dans un autre secteur, plus au sud, quelques éléments lithiques et céramiques se rapportent au Bronze moyen, voire au Néolithique. A l'âge du Fer, une partie de la plage actuelle est dévolue à la production du sel. Certaines plaques argileuses livrent des concentrations importantes de briquetage, tessons, ossements, fragments lithiques, charbons. Au-dessus, un horizon tourbeux est marqué d'empreintes d'animaux et d'ornières. Durant l'Antiquité, le secteur est toujours occupé comme en témoignent de nombreux tessons au voisinage de bancs d'huîtres. Dans une couche contenant de nombreux coquillages, a été découvert un petit pot complet de l'Antiquité tardive. De nombreux poteaux isolés ou groupés apparaissent également en divers endroits de la plage.



Fig. 7. - Grayan-et-L'Hopital, Soulac-sur-Mer (Cliché Fl. Verdin).

Les travaux se poursuivront en 2015, deuxième et dernière année du projet LITAQ, afin de compléter la carte archéologique.

Florence Verdin

### Secteur de l'Isle-Saint-Georges

Dans le cadre d'un mémoire de Master II Recherche portant sur l'occupation du sol aux abords de la Garonne dans le secteur de l'Isle-Saint-Georges (VIII<sup>e</sup> siècle a.C. – Ve siècle p.C.), une campagne de prospection pedestre inventaire a été réalisée au cours de l'année 2014. L'opération archéologique s'est focalisée sur vingt-et-une communes girondines comprises dans une zone géographique circulaire de 10 km de rayon centrée sur le site archéologique de l'Isle-Saint-Georges : Ayguemorte-les-Graves, Baurech, Beautiran, La Brède, Cadaujac, Cambes, Camblanes-et-Meynac, Castres-Girronde, Haux, Isle-Saint-Georges, Langoiran, Madirac, Martillac, Portets, Quinsac,

Saint-Caprais-de-Bordeaux, Saint-Genès-de-Lombaud, Saint-Médard-d'Eyrans, Saint-Selve, Tabanac, Le Tourne.

Les travaux de terrain ont permis de recenser un indice de site inédit au Château Chauvin (Langoiran). Sur deux parcelles du domaine de Chauvin, les propriétaires ont récolté suite à un labour profond de nombreux fragments de mobilier datant de l'époque antique. Aujourd'hui conservés au château, ces vestiges sont principalement constitués de sigillées, d'amphores et de tegulae. Cette découverte datée de 1993 n'avait jamais été recensée.

De plus, la documentation archéologique a été complétée pour huit sites et indices de sites. Ainsi, la superficie, la datation et le statut des sites de «la villa de Faubernet» (Langoiran) et de «Palandre Sud» (Martillac) ont pu être définis. Le premier site correspond à une petite villa du Haut-Empire se développant sur une superficie d'au moins 5 500 m<sup>2</sup>. Il semblerait, d'après les fragments de Dressel 1 prélevés, que l'établissement antique ait succédé à une occupation de la fin de l'âge du Fer. Par la présence de vestiges archéologiques antiques (tegulae, sigillée, mortier de tuileau) sur une superficie de 1 500 m<sup>2</sup>, le second site s'apparente à une ferme du Haut-Empire. L'indice de site du «Bourbon» (Camblanes-et-Meynac), dont la nature était inconnue à ce jour, a été classé dans la catégorie des sites à tuiles. Effectivement, ce dernier a uniquement livré des fragments de tegulae sur une superficie de 200 m<sup>2</sup>. Sur la «villa de «Patarouch»» (Haux), la découverte de Dressel 1 témoigne d'une probable occupation de la fin de l'âge du Fer. En ce qui concerne les sites funéraires de «Perbos» (La Brède) et de «La Sauque» (Ayguemorte-les-Graves), des relevés de terrain ont permis de préciser leur localisation et de compléter la description des structures funéraires. Enfin, sur les sites de «l'Isle-Saint-Georges» (Isle-Saint-Georges) et de «la Sablière/Bernicon» (Ayguemorte-les-Graves) l'analyse du mobilier collecté a confirmé les résultats obtenus au cours des recherches archéologiques antérieures.

Le dernier acquis de la campagne de vérification de sites fut la rectification de l'interprétation des deux sites suivants : «Guillon» (Beautiran) et «Sable d'Experts» (Saint-Médard-d'Eyrans). Le premier ayant auparavant été daté de l'époque antique s'est avéré être un site moderne et le deuxième, signalé comme une levée gauloise, a été réinterprété comme le vestige d'une gravière elle aussi moderne.

Cette opération de prospection pedestre inventaire a été complétée par un relevé GPS du «Chemin Gallien» traversant les communes de La Brède et de Saint-Selve.

Lucie Diaz

## LANDIRAS

### Château

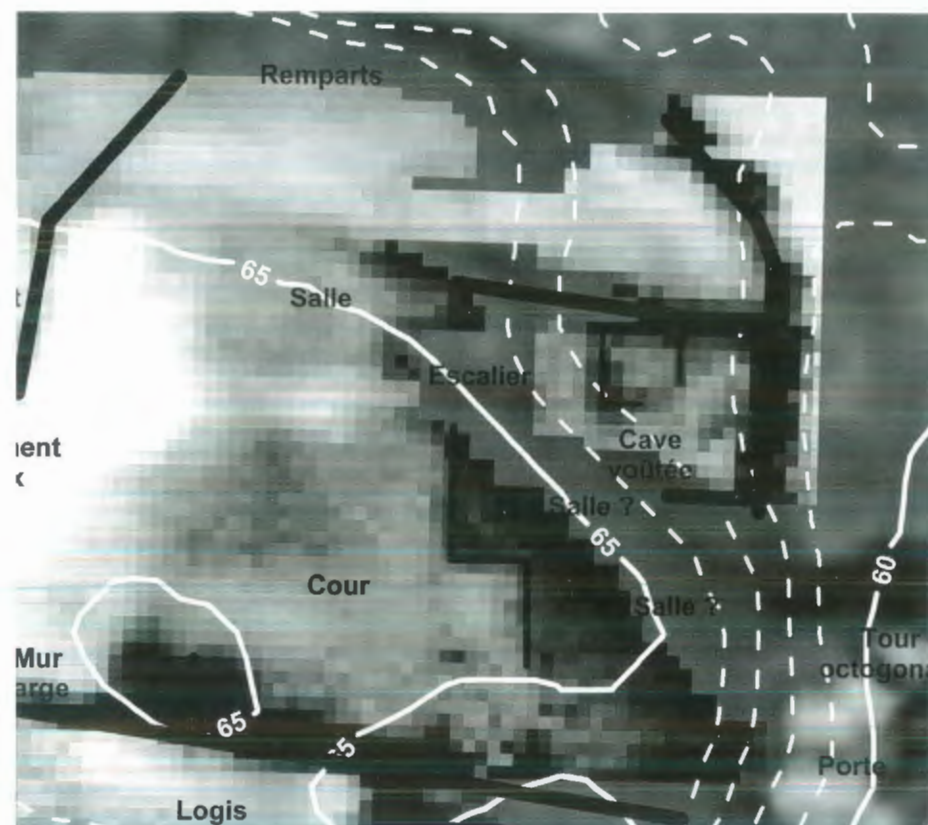
Dans le cadre de sa mise en valeur, l'actuel propriétaire du domaine viticole du Château de Landiras a décidé d'entreprendre un ensemble d'opérations destinées à documenter le château seigneurial. L'objectif de cette étude est donc de rechercher les structures enfouies, maçonnées et/ou fossoyées, situées à l'intérieur et à proximité immédiate des vestiges de cet édifice reconstruit au XIV<sup>e</sup> et occupé au XVII<sup>e</sup> siècle par Jeanne de Lestonac. Dans cette optique, et avant d'entreprendre d'éventuelles fouilles archéologiques, un état des lieux est nécessaire, notamment afin de savoir s'il existe des salles sous le niveau actuel de sol de la plate-forme du château, ce que la configuration des lieux pourrait suggérer. D'autres zones posent également question, comme la butte située face à l'entrée principale du château et la basse-cour ceinturée d'un fossé en eau.

Pour cela, une prospection géophysique, impliquant la mise en œuvre de quatre méthodes différentes, a été réalisée :

- une prospection électromagnétique sur l'intégralité du site (1,2 ha) pour déterminer les propriétés électriques des matériaux sur les deux premiers mètres ;
- une prospection magnétique (3750 m<sup>2</sup>) afin de déterminer si une éventuelle occupation a laissé des traces dans la zone plate au sud des plates-formes ;
- des cartographies électriques à différentes profondeurs (0,5 m, 1 m et 2 m) sur les deux plates-formes pour déterminer la présence de structures empierrées sous la surface actuelle du sol ;
- plusieurs pseudosections électriques sur ces mêmes plates-formes dans le but de déterminer la présence ou non de salles souterraines.

Pour les zones basses, de nombreuses preuves de remaniements jusqu'à des périodes relativement récentes rendent difficiles l'identification de potentiels aménagements du secteur bien que très peu de vestiges semblent subsister ; En revanche, les prospections électriques réalisées sur les plates-formes, couplées à l'observation d'éléments encore en élévation, permettent d'obtenir une vision schématique de la configuration du château (fig. 8). La plate-forme orientale ne présente pas de trace de bâtiments ; seuls les empierrements au niveau des bordures semblent indiquer que celle-ci était ceinturée de structures maçonnées. La plate-forme occidentale, caractérisée par la présence d'éléments en élévation, dont la porte flanquée de deux tours octogonales, montre une forte densité d'empierrements. On peut ainsi identifier l'organisation interne de l'édifice, avec la présence de diffé-





rentes pièces le long des faces est et sud, cette dernière étant vraisemblablement occupée par le logis seigneurial. Les différentes profondeurs d'investigation n'ont pas permis de mettre en évidence de niveau en sous-sol, à l'exception de l'angle nord-est de cette plate-forme, où une cave voûtée est actuellement visible.

Vivien Mathé

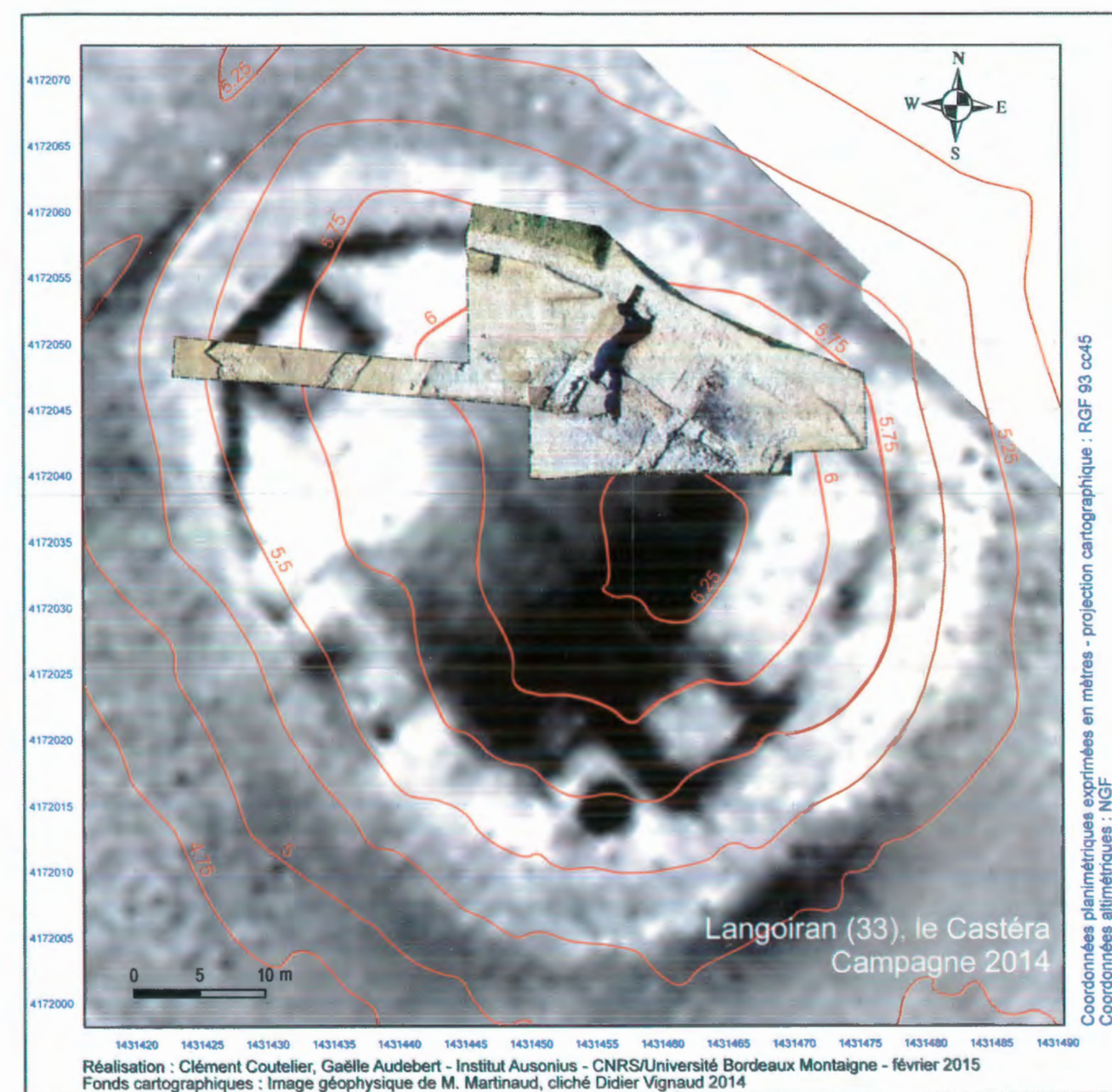
## LANGOIRAN

### le Castéra

La sixième campagne de fouilles programmées sur le site du *castrum* du Castéra de Langoiran a été consacrée à la poursuite de l'étude des secteurs ouverts en 2012 et 2013 qui avaient permis d'obtenir un transect complet du site *intra muros* (fig. 9). L'objectif de la campagne 2014 s'inscrivait dans le prolongement de celui fixé en 2013. Il s'agissait de lever les dernières incertitudes stratigraphiques et de justifier la pertinence d'une poursuite à long terme d'un chantier long et complexe, au demeurant très formateur puisqu'il fait office de chantier école pour les étudiants d'archéologie de l'Université Bordeaux Montaigne.

2014 aura été une campagne charnière dans le sens où les priorités définies en 2013 ont été suivies : fin de la fouille de certains secteurs, avancée des secteurs 4 et 7 afin de préparer la fouille des niveaux d'occupation en 2015. La campagne 2014 a en outre permis de continuer le travail de phasage du site et surtout de mieux comprendre les différents ensembles qui le composent. La fouille de la partie ouest du site, occupée par une cour, est quasiment terminée révélant deux phases de fonctionnement et un départ de structure non repérée jusque-là. Dans la partie orientale, occupée par des espaces construits désormais bien identifiés, une campagne de fouille, au moins, sera encore nécessaire pour finir de fouiller leurs niveaux d'occupation et les rattacher de manière fiable à l'une des deux phases marquant l'histoire de l'occupation du site. Les premières datations radio-carbone croisées avec les données fournies par les premières synthèses autour du mobilier céramique et métallique permettent désormais de caler l'existence du site aux XIIe et XIIIe siècles. Enfin, la synthèse sur le mobilier céramique réalisée par Valérie Marache dans le cadre d'un master 2, qui constitue le premier travail abouti réalisé à partir du mobilier collecté depuis 2007, montre tout l'apport qu'on peut en tirer pour une meilleure compréhension du site dans une approche méthodologique, chronologique, typologique et sociale.

Sylvie Faravel



### Le Pied du Château, Prieuré Saint-Germain

L'emplacement de l'ancien prieuré Saint-Germain de Langoiran, implanté à mi-distance entre le site du Castéra et l'actuel château de Langoiran, dans le hameau du « Pied du Château » a été repéré grâce à un mémoire de master soutenu par Damien Piot en 2007. Il a fait l'objet lors de la première

campagne de fouilles du Castéra en 2007 d'une étude d'archéologie du bâti conduite par Jean-Luc Piat publiée dans la *Revue archéologique de Bordeaux* en 2010. Les vestiges du prieuré semi-troglodytique sont intégrés dans une maison très remaniée au XIXe siècle, en cours de réhabilitation. Avant que le sol de la moitié est de la maison, actuellement formé d'un mélange de terre battue et d'affleurement calcaire, ne soit recouvert par une



dalle de béton, une autorisation de sondage a été demandée afin de connaître le potentiel archéologique de ce qui correspond au sol de l'ancienne chapelle prieurale.

Ce sondage effectué, en parallèle au chantier du Castéra par une équipe d'étudiants a permis de constater que le sol de la chapelle avait été légèrement remblayé par des dépôts liés à l'ouverture au XIX<sup>e</sup> siècle d'une carrière dans le front calcaire constituant le mur nord de l'ancienne chapelle, était essentiellement constitué par l'affleurement du calcaire simplement retaillé. Seul le tiers sud de l'espace présentait des traces de creusements liés à un usage funéraire des lieux. Le sondage s'est donc concentré sur cette zone.

Un important dépôt funéraire secondaire couvrait le sud du sondage. Ce dépôt, organisé et comprenant plusieurs individus, date vraisemblablement de la destruction de l'ancien cimetière du prieuré, après sa désacralisation à la Révolution, lors de l'ouverture de l'actuelle rue Bernard d'Escoussans. Ce dépôt couvrait une sépulture rupestre anthropomorphe dont le couvercle avait été retiré. Elle contenait deux individus. Le premier, un homme adulte allongé sur le dos, a été inhumé dans un linceul attesté par la présence de deux épingles. Ses membres inférieurs étaient perturbés par la sépulture d'un immature également inhumé dans une enveloppe souple. À l'extrême sud du sondage, contre le mur de la maison actuelle, se trouvait un fond de cuve de sarcophage trapézoïdal sans doute retaillé pour en faire un couvercle de tombe rupestre.

Sylvie Faravel

## LIBOURNE

### 3 bis cours des Girondins

Le projet de construction d'un petit immeuble sur une parcelle contiguë au rempart médiéval de la bastide de Libourne, dans un secteur proche du pont franchissant la Dordogne, a conduit le service régional de l'archéologie à prescrire un diagnostic archéologique. L'objectif était de vérifier la présence de vestiges contemporains de l'ouvrage défensif, et les traces d'une occupation antérieure ou postérieure.

Deux tranchées ont été conduites dont l'une a mis en évidence les traces d'une construction moderne sous la forme d'un mur. Les niveaux de limons et de graves présentant des signes d'anthropisation de l'époque moderne ont été atteints à une cote d'environ 1,60m à partir de laquelle les remontées d'eau et l'instabilité des terrains ont empêché de poursuivre les recherches.

Bertrand Ducournau

### 19 rue de la Vieille Grange

Le projet d'agrandissement du collège Saint-Joseph a motivé la prescription d'un diagnostic archéologique.

L'emprise du projet se situe dans la partie nord-ouest de la bastide, fondée en 1269. Les précédentes opérations de diagnostic menées en 2004 dans des parcelles avoisinantes avaient mis en évidence une plate-forme matérialisée par un niveau de tuiles fragmentées sur les niveaux de débordement de la rivière. Cet aménagement, observé de nouveau lors de notre opération et daté de la fin du XIV<sup>e</sup>, précède une phase de remblaiement, antérieure à l'édification au XVI<sup>e</sup> siècle d'un bâtiment reconnu sous la forme d'un mur. Cette construction laisse place au XVII<sup>e</sup> siècle à une forme de bâti plus légère, construite vraisemblablement sur une structure de dés de pierre (grange ou appentis). Ces observations semblent corroborer l'image d'une zone de la ville aux activités tournées vers le stockage et l'artisanat plutôt que vers des fonctions résidentielles.

Bertrand Ducournau

## MIOS

### Benau Sud

L'emprise concernée est bordée au sud par le ruisseau d'Andron. Les alentours proches de ce cours d'eau sont des espaces boisés classés.

À l'image de la vallée de l'Eyre, le secteur de Mios a livré des vestiges datant de la Protohistoire, de l'Antiquité et de la période médiévale.

La proximité de la zone d'investigations avec le ruisseau d'Andron et le diagnostic de 2013, qui avait révélé une occupation antique diffuse, pourraient laisser envisager une installation humaine et offrir un contexte favorable au travail de la résine, tel qu'il a été découvert dans la commune d'Audenge.

Ce diagnostic montre un ensemble de limites parcellaires qui coïncident avec celles du cadastre napoléonien. Les alignements de trous de poteau qui paraissent les plus anciens suivent l'orientation générale de ce cadastre. Ils sont certes avares en mobilier mais celui-ci concorde chronologiquement avec le matériel un peu plus conséquent des fosses voisines qui sont datées du Bas Moyen Âge.

Il pourrait s'agir d'un habitat ou d'une zone de stockage mais il est impossible de savoir si l'activité est liée au travail de la résine : les fragments de pots retrouvés n'en portent pas la trace.

Florence Cavalin

## LE PIAN SUR GARONNE

### Route des Vignes

Trois sondages ont été réalisés dans les espaces non occupés de la parcelle, les travaux de construction de la maison étant en cours. Ils n'ont pas livré de structure mais du mobilier, de la céramique essentiellement, qui appartient à l'Antiquité et à l'époque médiévale au sens large. D'assez bonne qualité, la céramique se situe dans des colluvions agricoles qui, dans une première phase, ont pu résulter d'activités d'extraction de matériaux argilo-sableux dans un rayon proche.

Nathalie Moreau

## PINEUILH

### Les Bouchets Nord

La zone étudiée est localisée en rive gauche de la Dordogne, sur un replat situé à 6 ou 7 m au-dessus du cours actuel de la rivière, vers 20 m NGF. En raison de la présence de la nappe phréatique sub-affleurante, de nombreux fossés de drainage ont été aménagés sur l'ensemble de la surface.

La commune de Pineuilh a fait l'objet de plusieurs diagnostics dont le plus important, réalisé en 2002 sur le tracé de la RD 936, a donné lieu à l'opération de fouille du site protoféodal de La Mothe.

En ce qui concerne les alentours proches plusieurs indices de sites avaient alors été détectés : des épandages et concentrations de mobilier céramique et lithique, dont certains attribués au Néolithique final-récent et d'autres au Second âge du Fer. Dans ce contexte, la découverte de vestiges dans l'emprise considérée est assez probable.

Ce diagnostic met en avant un décalage au niveau de la répartition du mobilier entre le tiers oriental, beaucoup plus riche, et le reste de l'emprise. Cette distinction se retrouve dans les deux grandes périodes mises au jour : le Néolithique et La Tène finale. Ces secteurs plus riches sont, d'une part, au plus près des vestiges néolithiques et laténiens mis au jour en 2002 sous la rocade et, d'autre part, ils sont à proximité ou correspondent aux structures détectées dans le diagnostic.

La présence au sein des mêmes strates de matériel de l'âge du Fer et du Néolithique pose question. On peut envisager plusieurs raisons des mélanges occasionnés par les colluvionnements bien attestés dans le diagnostic, même si les paléochinaux envisagés étaient trop profonds pour être atteints ; ou encore des brassages provoqués par les activités de l'âge de fer ; ou tout simplement des coïncidences de relief aujourd'hui disparus.

Enfin, ce diagnostic montre également un ensemble de limites parcellaires qui coïncident avec celles du cadastre napoléonien.

Florence Cavalin

## PRIGNAC-EN-MÉDOC

### Château Tour Prignac

Dans le cadre d'une prospection au sol conduite à Prignac-en-Médoc, dans les parcelles de vignes du château Tour Prignac, une importante densité d'artefacts a été mise au jour. Il s'agit essentiellement d'éléments de céramiques grises avec ou sans décor à la molette (DSP), de sigillée, céramiques à paroi fine, terres cuites architecturales mais également des fragments de calcaire travaillés. Les restes de faune et malacofaune sont également relativement nombreux. Par ailleurs, des pesons en terre cuite, carreaux de sols calcaires et marbres variés, fragments d'enduits peints et des briques d'hypocauste complètent les découvertes. Enfin, un fragment de figurine en terre cuite blanche, kaolinitique, représentant un personnage féminin tenant un enfant contre sa poitrine a également été découvert.

L'ensemble de ces éléments est à mettre en relation avec la villa gallo-romaine de Prignac, localisée entre le château actuel et la départementale 3. Le mobilier mis au jour peut être comparé à celui de Terrefort situé sur la commune de Gaillan-Médoc à quelques kilomètres plus à l'ouest. Le faciès du mobilier conduit, à identifier un ensemble résidentiel antique probablement en lien avec un établissement rural.

Notice rédigée à partir du rapport de prospection fourni par le responsable d'opération Jean-Marie Lourenço

## SADIRAC

### Chemin de Farizeau

Sadirac est connu pour être un centre potier important depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. Comme il s'en est trouvé plusieurs autres, ce diagnostic a essentiellement révélé des doses d'extraction d'argile dont le comblement contenait de la céramique attribuable à l'époque moderne, avec une surreprésentation du XVII<sup>e</sup> siècle. La présence de quelques ratés de cuisson, des cas de surchauffe plus fréquents et le nombre assez restreint de glaçures sur les céramiques, associés à des fragments de tuiles et, plus fréquemment, de briques surchauffées évoquent des décharges de four. On peut ainsi émettre l'hypothèse de la proximité d'officines potières, par ailleurs attestées en archive.

Florence Cavalin



### Faures, 7 chemin du Pas de Rey

Ce diagnostic n'apporte que du matériel céramique médiéval et moderne trouvé en contexte de fosses ou de fossés. Une partie des structures mises au jour peut être attribuée à un parcellaire daté par le mobilier du XVe siècle.

Nadine Béague

### Tioulet, Lot B

Comparée à ces opérations, celle de «l'Impasse Tioulet» n'apporte rien de nouveau.

Le diagnostic a recueilli du matériel céramique moderne datant des XVI et XVIIe siècles dans une structure évoquant un parcellaire ancien.

Nadine Béague

## SAINT-EMILION

### Porte Brunet

La restauration du pavage de la porte Brunet a impliqué une expertise archéologique complétée par un suivi des travaux de terrassements. Le principal objectif était de repérer les vestiges des maçonneries anciennes arasées et le soubassement rocheux observable depuis la contrescarpe du fossé jusque sous le passage de la porte. Cette étude a été couplée avec une recherche dans les différents fonds d'archives de photographies, cartes postales et dessins. Dans un second temps, l'autorisation de travaux a été accordée sous réserve que des sondages archéologiques soient réalisés auprès des maçonneries affleurantes et sous la porte. Les sondages préliminaires, complétés par le suivi des travaux, ont mis au jour un organe de défense, de type châtelet à deux tours, en avant de la porte Brunet, insoupçonné (fig. 10 et 11). Les murs latéraux délimitent un espace rectangulaire de 8 m de long pour 3,45 m de largeur interne. L'entraxe des tours est identique à celui du passage sous la porte Brunet, soit 3 m. Le module des pierres et le mortier orangé riche en graviers permet d'envisager une



Fig. 11. - Saint-Emilion, porte Brunet. Cliché Natacha Sauvaitre, Hadès.

contemporanéité entre la construction de la porte et cet ouvrage dont les sources écrites attestent l'existence dès le premier quart du XIIIe siècle. Cette découverte relativise la faiblesse supposée de l'enceinte : elle est formée par les façades des maisons, scandée de contreforts plats et dépourvue de tours de flanquement. Ce châtelet marque la présence royale dans une fortification essentiellement ostentatoire, faisant étalage de la puissance politique et économique de la bourgeoisie communale.

Natacha Sauvaitre

### 10 rue des écoles

Le projet de réhabilitation d'une maison a conduit le Service Régional de l'archéologie à prescrire un diagnostic. Celui-ci devait s'attacher à reconnaître, dans la partie du bâtiment située en rez-de-jardin, la présence de niveaux d'occupation en relation avec les éléments les plus anciens de l'édifice. Au

moins trois des murs sont construits dans le grand appareil typique du XIIe siècle à Saint-Emilion. Une colonne centrale supporte la charpente mais son sommet est plus haut que les corbeaux inclus dans les murs. La question se posait donc de l'authenticité de son positionnement.

Quatre sondages disposés selon les recommandations du cahier des charges ont été conduits à la main dans le sol de la cave. Parmi ceux-ci, seul l'un d'entre eux a pu être mené jusqu'à la côte de base, en l'occurrence le rocher calcaire, à une profondeur de 1.80 m. Les niveaux de remblais qui constituent l'essentiel de la stratigraphie sont datés de la fin de l'époque moderne. La colonne centrale, bien que de facture médiévale, repose sur un dé de pierre installé dans des niveaux modernes (fig. 12). Son remploi apparaît donc assez clairement en relation avec un rehaussement général du bâtiment à une époque relativement récente. Les murs les plus anciens sont construits directement sur le niveau de rocher et ne gardent pas de traces de sols associés de l'époque médiévale. Dans

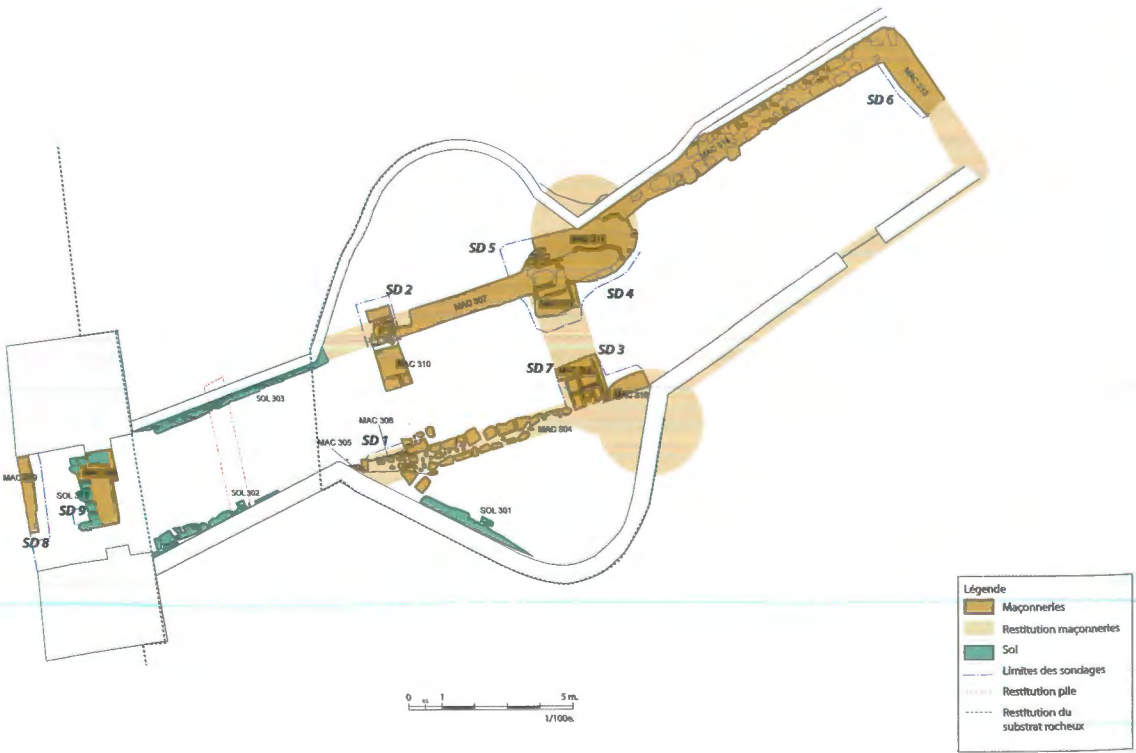


Fig. 10. - Saint-Emilion, porte Brunet. Plan général des vestiges (échelle 1/100e). DAO S. Malpelat, Hadès.



le diverticule qui n'était pas soumis à l'étude a été repérée une gravure isolée sur la paroi de calcaire. Celle-ci représente un bateau dont certaines caractéristiques pourraient être celles d'une nef médiévale.

Bertrand Ducournau

### Parvis de l'église monolithe

Dans le cadre de la mise en valeur du parvis de l'église souterraine de Saint-Emilion, l'Architecte en Chef des Monuments Historiques, Michel Goutal, propose la création d'un auvent ou balet. Ce projet se fonde sur des témoignages historiques, mais la réalité de cet ancien aménagement est méconnue et demande à être étayée par des preuves matérielles.

Fig. 12. - Saint-Emilion, rue des Ecoles.  
Colonne médiévale en remploi sur un dé de pierre  
installé dans les niveaux modernes.  
© Inrap, B. Ducournau.

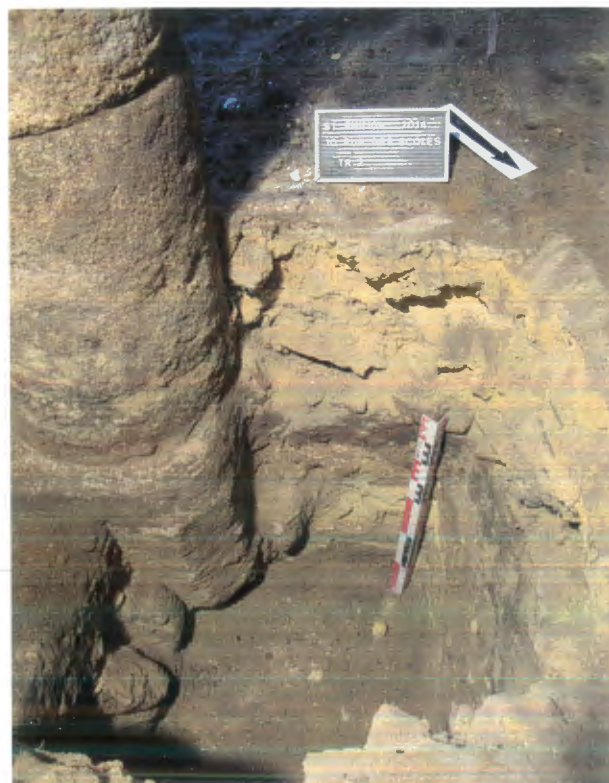


Fig. 13. - Saint-Emilion, parvis de l'église monolithe.  
Plan général des vestiges (échelle 1/50°)  
Infographie S. MALPELAT, Hadès, 2014.



Fig. 14. - Saint-Emilion, parvis de l'église monolithe.  
Vue générale des vestiges prise depuis les terrasses de l'hostellerie de Plaisance  
Cliché de N. SAUVAITRE, Hadès, 2014.

En conséquence, et suite aux relevés de décisions de la commission d'examen des projets sur les Monuments Historiques, la Conservation des Monuments Historiques a demandé une campagne de reconnaissance archéologique. Le bureau d'étude Hadès, mandaté par la mairie de Saint-Emilion, a réalisé une campagne de sondages sur l'emprise du parvis depuis le portail jusqu'à l'escalier d'accès à la terrasse (fig.14). Les terrassements ont été menés sur les cinquante premiers centimètres sur une surface avoisinant 56 m<sup>2</sup>.

Les sources écrites attestent la présence d'un balet devant l'entrée de l'église souterraine. La plus ancienne mention date de 1579. L'absence de vestiges au sol sur l'emprise sondée, ainsi que sur la façade, rend très difficile toute restitution. Le portail dans son état de conservation actuel ne dispose d'aucune trace d'encoche. Aucun indice n'est perceptible à la lecture des

anciennes photographies. Il faut se rendre à l'évidence que les différents travaux entrepris au XIXe siècle sur l'église souterraine en auraient fait disparaître les traces. En l'état actuel il nous est donc impossible de restituer l'élévation d'un auvent ou d'un balet devant l'entrée sud de l'église souterraine de manière assurée.

A défaut d'avoir mis en évidence des preuves archéologiques d'une structure protégeant le portail. Cette intervention a permis de révéler une partie du cimetière avec la mise au jour de 42 sépultures.

Trois niveaux d'inhumations ont pu être distingués (fig. 13). Les plus anciennes tombes sont creusées dans le rocher calcaire et présentent des formes anthropomorphes. Elles peuvent être datées entre le XIe et le XIIIe siècles. Ces sépultures semblent toutes avoir été vidées de leur contenu. Le second niveau se



caractérise par des inhumations réalisées en coffre bâti. Ces contenants ont fait l'objet de réutilisation, à l'époque moderne. Le dernier niveau d'inhumation se caractérise par l'emploi généralisé de cercueils de bois cloués. Les individus inhumés au cours de cette phase ont pour la plupart étaient déposés avec des pièces de monnaie (doubles tournois des XVIe-XVIIe siècles).

L'apport de l'étude biologique est assez limité. Sur les 32 individus analysés 8 femmes, 11 hommes et 12 sujets indéterminés ont été identifiés. Un seul sujet immature a été reconnu. Il se distingue par ailleurs par son orientation différente des autres. Toutes les classes d'âge sont représentées. La population inhumée dans ce cimetière correspond à paroissial classique.

Natacha Sauvatre

### Moulin du Palat

En prévision d'une éventuelle mise en valeur et présentation au public de la « villa du Palat » il a été réalisé une série de sondages afin de contrôler l'état sanitaire des vestiges.

Découvert en 1969, le site a été fouillé en 1970-71 puis entre 1981 et 1987. L'essentiel des protections a été mis en place en 1993. L'opération de contrôle a consisté en l'ouverture manuelle de 5 sondages sans porter atteinte aux structures.

Un premier sondage a été réalisé dans la partie sud du bassin. Le fond de la structure et les murs avaient été recouverts par un géotextile puis un sédiment argilo-sableux. Si le tissu laissé à l'air libre se trouve actuellement à l'état de lambeau, sous les remblais il est parfaitement conservé et les carreaux de terre cuite tapissant le fond du bassin sont demeurés intacts.

Un second a été ouvert à l'ouest du terrain, en contrebas de la route, contre une haie de thuyas. Les racines prolifèrent sur un sol de béton de tuileau et dans l'espace d'une canalisation. Certaines des racines s'insinuent dans des lacunes du sol et au contact de celui-ci avec le piédroit sud du conduit. Les dégradations sont néanmoins très minimales.

Les autres sondages portent sur trois des salles mosaïquées du corps résidentiel de la villa. La protection consiste en un apport de sable, la plupart du temps recouvert d'une bâche en plastique. Ici encore les dégradations sont mineures. Quoique devenues fragiles, les bâches signalent efficacement la présence des mosaïques que le sable a bien protégé. Seules quelques racinelles apparaissent entre les bordures des tapis et les murs, plus rarement entre les tesselles dont un petit nombre s'est désolidarisé. Les solins destinés à consolider les bordures des lacunes ont parfaitement tenu.

Les sondages ont été rebouchés avec du sable sur lequel a été installée une bâche neuve, elle-même recouverte de terre. Afin de signaler les secteurs où des tesselles se détachent, il a été placée, au contact avec la mosaïque, une grille plastique à maille fine.

Xavier Charpentier

### 9 rue Vergnaud

Une demande de permis de construire pour un chai à barriques dans la ville basse a conduit le service régional de l'archéologie à prescrire un diagnostic archéologique.

Trois tranchées d'exploration ont permis de mettre en évidence les traces d'une occupation caractérisée par un ensemble de murs datables des XIIe-XIIIe siècles par leur appareil typique, reconnu par exemple dans la « salle romane » (cf. *RAB* t. 105, p. 212-214). Les contraintes techniques liées à la proximité du petit ruisseau de la Fontaine qui traverse la parcelle et aux remontées importantes d'eau qu'elle engendre n'ont pas permis d'observer les niveaux d'occupation correspondant à ces constructions. Les derniers états bâtis sont caractérisés par de gros blocs de calcaires posés à plat, dont la vocation semble être de surélever les niveaux de travail et/ou de circulation et de les mettre hors d'eau, ce jusqu'à la fin du XVIIe siècle. La réutilisation des constructions médiévales primitives semble avoir, au bas Moyen-Âge, une vocation plus artisanale ou agricole. Une couche de remblai organique a livré en particulier un dépôt de pépins de raisins datés vraisemblablement de la fin du XVIe siècle. L'abandon et le remblaiement de la parcelle sont marqués par la récupération des blocs



Fig. 15. - Saint-Emilion, rue Vergnaud. Tranchée 1, mur du XIIIe siècle (à gauche) et réaménagement moderne de gros blocs calcaires. Cliché B. Ducournau, Inrap.

de maçonnerie des murs médiévaux. L'espace retrouve aux alentours du XVIIIe siècle une physionomie de jardin, libre de construction jusqu'au XXe siècle et à l'édification d'un bâtiment en fond de parcelle.

Bertrand Ducournau

## SAINT-MACAIRE

### Maison Messidan, 15 rue Amiral Courbet

La maison Messidan est un édifice civil classé au titre des Monuments Historiques depuis 1889, qui se trouve dans un faubourg vraisemblablement créé au moment de l'expansion urbaine de Saint-Macaire au XIIIe siècle.

Comme elle faisait l'objet d'un projet de restauration par son propriétaire actuel, la Conservation des Monuments Historiques d'Aquitaine a souhaité qu'une étude archéologique préalable aux travaux de restauration soit réalisée afin d'orienter les choix et partis-pris architecturaux.

La maison Messidan est composée d'un corps de bâti principal et de plusieurs murs en ruine conservés dans la cour.



Fig. 16. - Saint-Macaire - La maison Messidan, vue depuis le sud. Cliché C. Marguerite, Hadès.





Fig. 17. - Saint-Macaire, maison Messidan. Vestiges résiduels de la porte P14.  
Cliché C. Pedini, Hadès.

XVI<sup>e</sup> siècle, on appuie une maison caractérisée par une fenêtre à traverse et l'empreinte d'un solin sur la façade sud de la maison Messidan. Ruinée, elle est rebâtie en 1650, puis détruite par un incendie en 1690. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la maison Messidan est surélevée et scindée en deux par un mur doté de portes à chacun des trois niveaux et fonctionnant avec un escalier à vis qui dessert la moitié sud de la maison ; cela correspond à une indivision attestée en 1653. Les fenêtres et portes à la française ne sont insérées dans le bâtiment qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

La maison Messidan semble participer à la mise en place du nouveau rempart dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. L'installation des poternes de la rue de Corne, adossées à la maison, semble aller dans ce sens. En dépit de son aspect de « tour » presque dépourvue d'ouvertures et de sa cave évoquant une vocation religieuse, l'hypothèse d'une maison forte reste difficile à étayer en raison des murs peu épais et de l'absence d'éléments clairement défensifs.

Cécilia Pedini

## SAUVETERRE-DE-GUYENNE

### Rue Louis de Beauvallon

Le projet de construction d'un ensemble immobilier sur une parcelle non bâtie à l'intérieur de la bastide médiévale a motivé un diagnostic archéologique. Huit sondages ont été ouverts afin de répondre au cahier des charges (fig. 18). Trois d'entre eux, situés le long de la limite de parcelle correspondant au tracé du rempart, ont mis en évidence un large fossé parallèle au boulevard. Il représente un des éléments de fortification ainsi que de limite de la bastide en relation avec le rempart dont nous n'avons pas retrouvé de traces. La présence dans tous les sondages, dans des niveaux d'épandages ou dans les structures repérées, de fragments de céramique aux caractéristiques très particulières est l'autre élément notable de cette opération. Cette céramique, généralement de couleur grise présente des formes globulaires, modelées et dotées d'un bord éversé et marqué d'une large gorge concave. Elle est associée à des tessons de céramique de consommation du XIV<sup>e</sup> ou du XV<sup>e</sup> siècle. Cette production avait déjà été repérée à Sauveterre en 1992. Deux fours assez mal conservés ainsi que divers témoins (éléments de construction, possibles fosses d'extraction d'argile) permettent d'envisager la présence, dans le périmètre concerné ou à proximité, d'un atelier de production de céramique au Moyen Âge (fig. 19).

Ces découvertes inédites permettent d'envisager des pistes de recherche intéressantes sur la fabrique de la ville médiévale de Sauveterre de Guyenne et le développement d'activités artisanales autour du XIV<sup>e</sup> siècle.

Bertrand Ducourneau

## LA TESTE-DE-BUCH

### Prospection diachronique sur le territoire communal

Cette prospection a surtout été portée sur la surveillance de l'érosion du trait de côte entre le secteur de la dune du Pilat et la plage de la Lagune, 10 km plus au sud.

Lors de la période hivernale 2013/2014, le recul du trait de côte a été spectaculaire en plusieurs points. Dans le secteur de la plage du Petit-Nice il est estimé entre 15 et 20 m et dans la partie nord de la Dune du Pilat, il est de 5 à 10 m. Depuis les premières prospections en 1979, c'est le recul le plus spectaculaire qui a pu être observé. Il est au moins le double des années précédentes. Ce phénomène, amplifié par la succession rapide des tempêtes hivernales, a entraîné un nombre important



Fig. 18. - Sauveterre-de-Guyenne.  
Plan général de la parcelle  
et des tranchées de diagnostic  
© Inrap, B. Ducourneau.

Fig. 19. - Sauveterre-de-Guyenne.  
Tranchée 1, niveau d'apparition  
du four F 108  
© Inrap, B. Ducourneau.





de prospections archéologiques, jusqu'à deux par semaine, afin de suivre le plus précisément possible l'érosion des sites pour pointer et fouiller toutes les structures qui apparaissaient. Malgré cette surveillance plus importante que les années précédentes, la falaise dunaire étant attaquée deux fois par jour par la marée (seulement pour les coefficients supérieurs à 80), une grande partie des données archéologiques n'a pu être recueillie.

Si les sites situés à flanc de dune ont été soumis à une érosion intense, en revanche ceux positionnés sur l'estran, notamment PN2 sur la plage du Petit-Nice, ont subi un double phénomène : lessivage à la marée montante, mais également lors de la phase descendante ré-ensevelissement par les importantes masses de sable arrachées au pied de dune. Ceci a eu pour conséquence, malgré les destructions évidentes, d'avoir des fenêtres d'observation très étroites qui n'ont autorisé que des interventions restreintes. Ce site PN2 correspond à une zone d'occupation de l'Âge du Bronze Ancien. Elle est située dans une dépression du paléosol Ia qui ondule sur la partie haute de l'estran entre les plages du Petit-Nice et de La Lagune. Aucune

structure n'a été retrouvée, en revanche la couche archéologique a révélé des fragments de céramiques, des éclats de silex et un broyeur aménagé dans un galet. Cinq cent mètres au nord, la partie sommitale de ce paléosol a révélé une céramique écrasée en place. Il s'agit d'une grande coupe tronconique à fond plat décorée de pastillages qui est attribuable au Bronze Moyen.

Ce sont les sites du secteur de la Dune du Pilat, qui lors de cette phase hivernale, ont le plus souffert de l'érosion. Dans la partie sud de la dune, une nouvelle zone d'occupation du début de l'Âge du Fer a été découverte. Ce nouveau site (Pr11) est situé sur le paléosol II, il livre sur une vingtaine de mètres des fragments de céramiques à pâte rouge. Il a été daté par 14C entre 750 et 405 av. J.-C. (Lyon, centre de datation par le radiocarbone).

Dans la partie nord de la dune (secteur de La Comiche), cinq sites protohistoriques ont livré des vestiges. Le plus au nord (Pr7), est un habitat difficilement exploitable car il se trouve sur une pente très abrupte. Il a livré une fosse en partie effondrée qui contenait de nombreux fragments de la partie inférieure d'un vase à pâte grise. Il est stratifié en trois phases principales, la

couche intermédiaire a été datée par 14C entre 1122 et 919 av. J.-C. (Lyon, centre de datation par le radiocarbone) soit de la fin de l'Âge du Bronze. Un peu plus au sud, la partie nord du site Pr9 est caractérisée par une série de quatre fosses dont une a livré un plat couvercle complet en deux morceaux. Cette partie du site Pr9 a été également datée par 14C de la fin de l'Âge du Bronze. Le reste du site Pr9 occupe la berge nord de ce qui semble être un ancien étang. La couche archéologique, assez compacte, livre un mobilier très fragmenté composé principalement de restes d'augets. La partie basse du site a révélé des niveaux de tourbe renfermant des parois d'augets, ce qui a permis de restituer le profil d'un de ces récipients. Pr9 correspond à un atelier de production de sel, il a été daté par 14C entre 754 et 411 av. J.-C. (Lyon, centre de datation par le radiocarbone).

Un des éléments clés de cette année est la découverte par un touriste, M. Pascal Bussière, d'une sépulture à incinération du Premier Âge du Fer (datation 14C). Malgré un dégagement de la périphérie du vase par l'inventeur, le dépôt a pu être observé en place (fig. 20 et 21). L'urne principale contenait les restes du

défunt incinérés (étude ostéologique réalisée par Sarry Florine). Le couvercle, d'un diamètre équivalent à celui de l'ouverture de l'urne, est tombé à l'intérieur de cette dernière sous la pression du sable. Un petit vase accessoire apode était déposé au pied du vase sépulcral. Le dépôt funéraire a été implanté dans une fosse creusée au sein de la zone de crémation. Cette dernière se présentait sous la forme d'une couche de sable rubéfiée dont la partie supérieure comportait des restes de charbons de bois mélangés avec des esquilles osseuses brûlées. La partie supérieure de la sépulture ayant subi l'érosion éolienne, il est difficile de savoir si elle était recouverte d'un tumulus.

Le paléosol III, qui ondule à 30/40 m au-dessus de la plage, livre régulièrement des traces d'occupation de l'époque Moderne. Deux sites de cette période sont actuellement en phase d'érosion active, il s'agit de S12 situé sur la partie nord et S18 au sud. Ce dernier a révélé une fosse contenant des charbons de bois ainsi que du mobilier datable de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. S12 livre de grandes quantités de coquillages ainsi qu'un mobilier abondant et diversifié (céramiques communes,

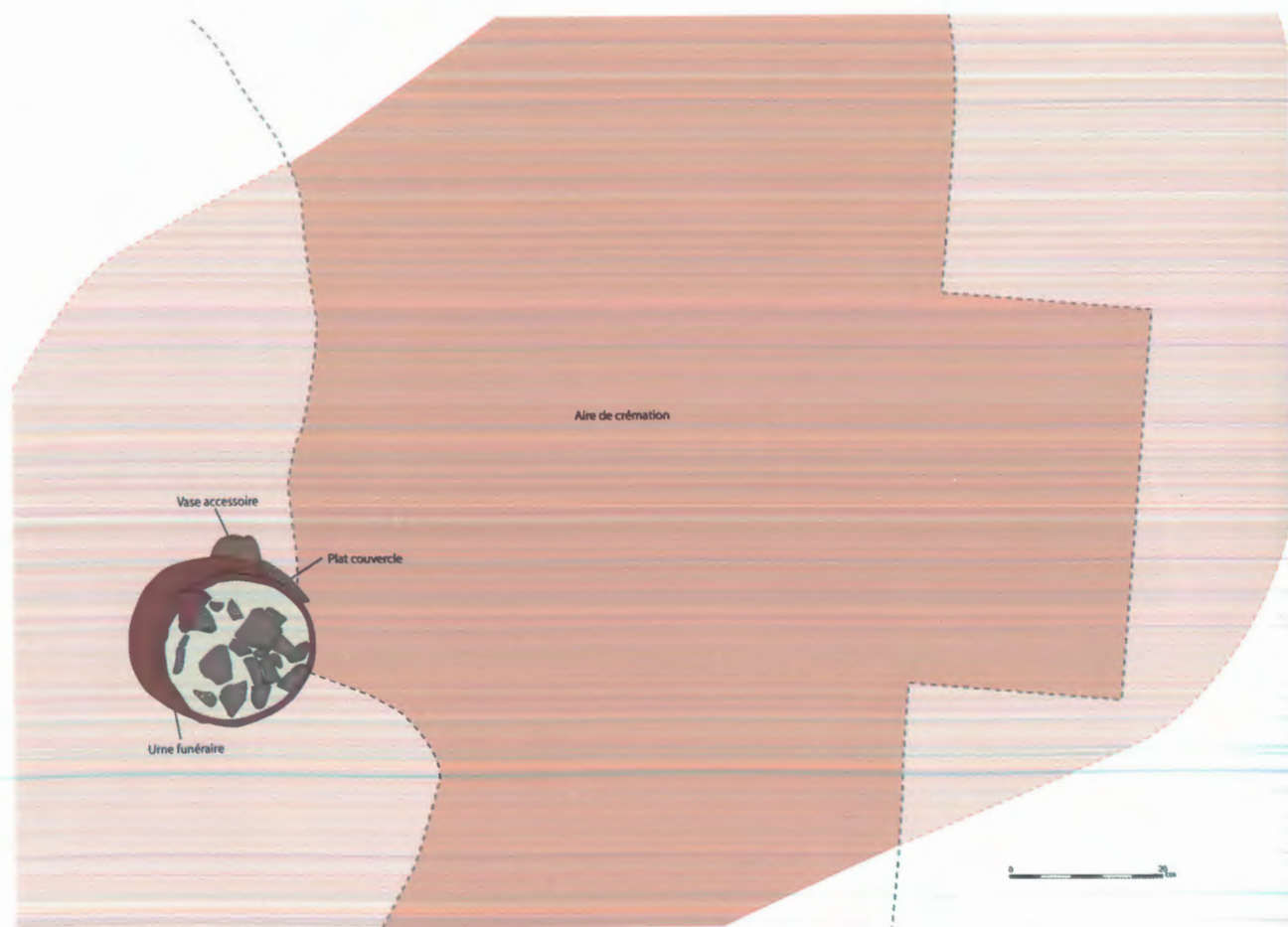


Fig. 20. - La Teste-de-Buch. Sépulture à incinération. Relevé Philippe Jacques.



Fig. 21. - La Teste-de-Buch. Sépulture à incinération. Cliché Philippe Jacques.



### 5-7 rue Gallieni

Ce diagnostic s'est déroulé sur un terrain de 1258 m<sup>2</sup> situé sur la partie sud-ouest du zonage archéologique. Trois tranchées de sondage ont pu être réalisées après la démolition des bâtiments qui occupaient les deux parcelles.

Les éléments les plus anciens appartiennent à la phase gallo-romaine avec la mise au jour de deux cols de cruches du I<sup>er</sup> siècle mais malheureusement hors contexte. En revanche les premières structures sont attribuables au Haut Moyen Âge avec la présence d'au moins un bâtiment sur poteaux porteurs qui avait peut-être une fonction artisanale (forge ?) comme en témoignent les nombreuses scories retrouvées dans le comblement des différentes structures fossoyées.

C'est ensuite la phase moderne qui a marqué profondément le site avec le creusement de nombreuses fosses et d'un fossé de direction est-ouest (drainage et/ou limite de parcelle). Ce dernier a servi de dépotoir entre la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XVIII<sup>e</sup>. Il a livré un mobilier abondant et inédit à La Teste qui témoigne du niveau social élevé de ces anciens propriétaires. Il s'agit en grande majorité de vaisselles caractérisant le service et la consommation des aliments (assiettes, bols, écuelles, jattes, gardales, plats, réchauds, cruchons, verres à vin...). Parmi ce vaisselier, il y a de nombreuses importations (fig. 23) en grande majorité



Fig. 23. - La Teste-de-Buch, rue Gallieni. Carte des importations.



Fig. 22. - La Teste-de-Buch. Céramique du groupe Cox-Lomagne. Cliché Philippe Jacques.

céramiques du groupe Cox/Lomagne (fig. 22), faïences, pipes, etc.) datable de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un habitat permanent qui livre des vestiges depuis 2005 avec des artefacts plutôt liés au travail de l'extraction de la résine.

Au-dessus du paléosol IV sur une assez vaste surface, plus de trois cents silex ont été retrouvés, dont pratiquement un tiers de pièces retouchées. Cette série, inédite pour le sud Bassin, se trouve en position secondaire : la forme et la légèreté de la grande majorité de ces artefacts permettent d'envisager le mécanisme d'ascension grâce à une combinaison de la pente douce de la face ouest de la dune et d'une phase éolienne exceptionnelle. Certains de ces silex pourraient remonter à la période azilienne. Ils ont été arrachés à un site, sans doute très important, qui devait se situer sur le paléosol I et qui n'a jamais été observé, peut-être détruit lors d'une érosion importante après le milieu du XX<sup>e</sup> siècle et avant les prospections de années 1970/1980. L'étude de cette phase est assurée par Noël Gruet.

Cette année de prospection a été un temps fort dans les découvertes. Les datations par <sup>14</sup>C permettent maintenant de voir que l'occupation protohistorique ne concerne pas qu'une seule période chronologique mais qu'au contraire les sites se succèdent entre l'Âge du Bronze Final et le Premier Âge du Fer. L'élément marquant de cette phase de prospection reste la mise au jour de la première sépulture à incinération du Premier Âge du Fer en dehors des nécropoles de la vallée de La Leyre. Cette découverte, sans être totalement déterminante, vient renforcer l'hypothèse de la présence d'un habitat protohistorique permanent dans ce secteur côtier.

Philippe Jacques

de Sadirac (fig. 24), mais également des céramiques peintes du groupe Cox-Lomagne (fig. 25) ainsi qu'une écuelle peinte de Saintonge et un pot à beurre de Normandie (grès du Ger, fig. 26). Ce dernier élément témoigne du commerce maritime par cabotage des produits résineux entre le port de La Teste et le Nord de la France (Granville ou peut-être Redon).

Plusieurs structures bâties appartiennent à la phase contemporaine. Deux d'entre elles (St3 fosse maçonnée et St4 base de mur) s'intègrent parfaitement dans l'organisation d'un bâtiment présent sur les cadastres de 1809 et de 1848.

Ce diagnostic permet de confirmer l'extension du bâti médiéval dans ce secteur de la ville. Mais les résultats les plus significatifs concernent la phase moderne, notamment grâce

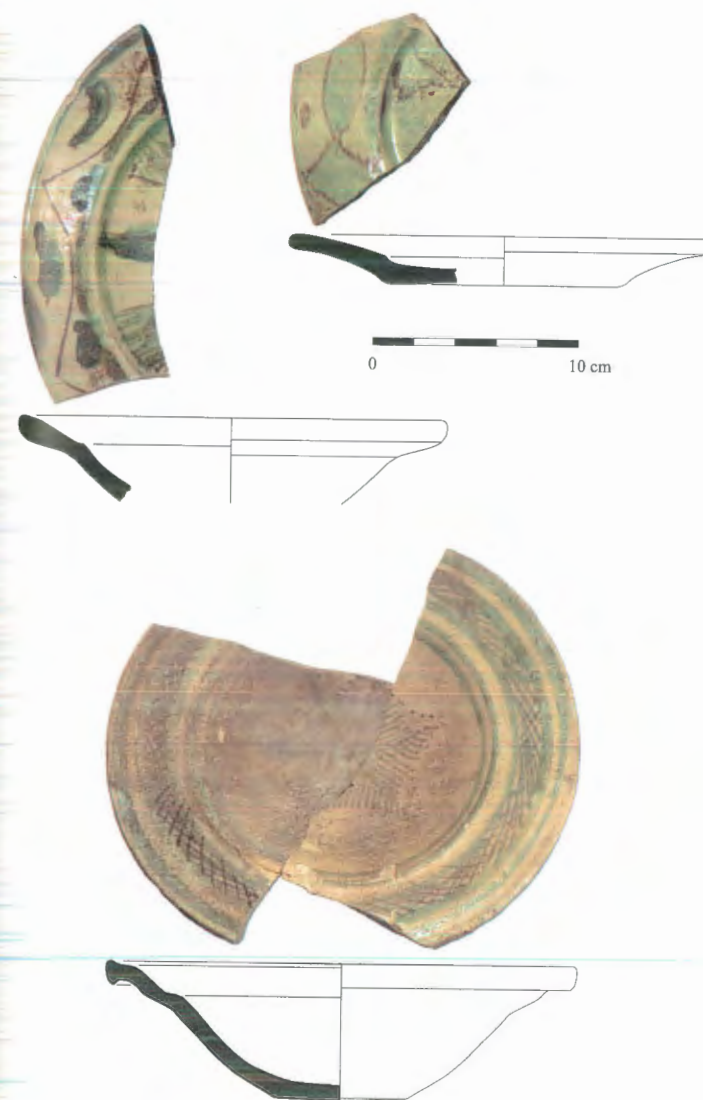


Fig. 25. - La Teste-de-Buch, rue Gallieni. Assiettes du groupe Cox-Lomagne.

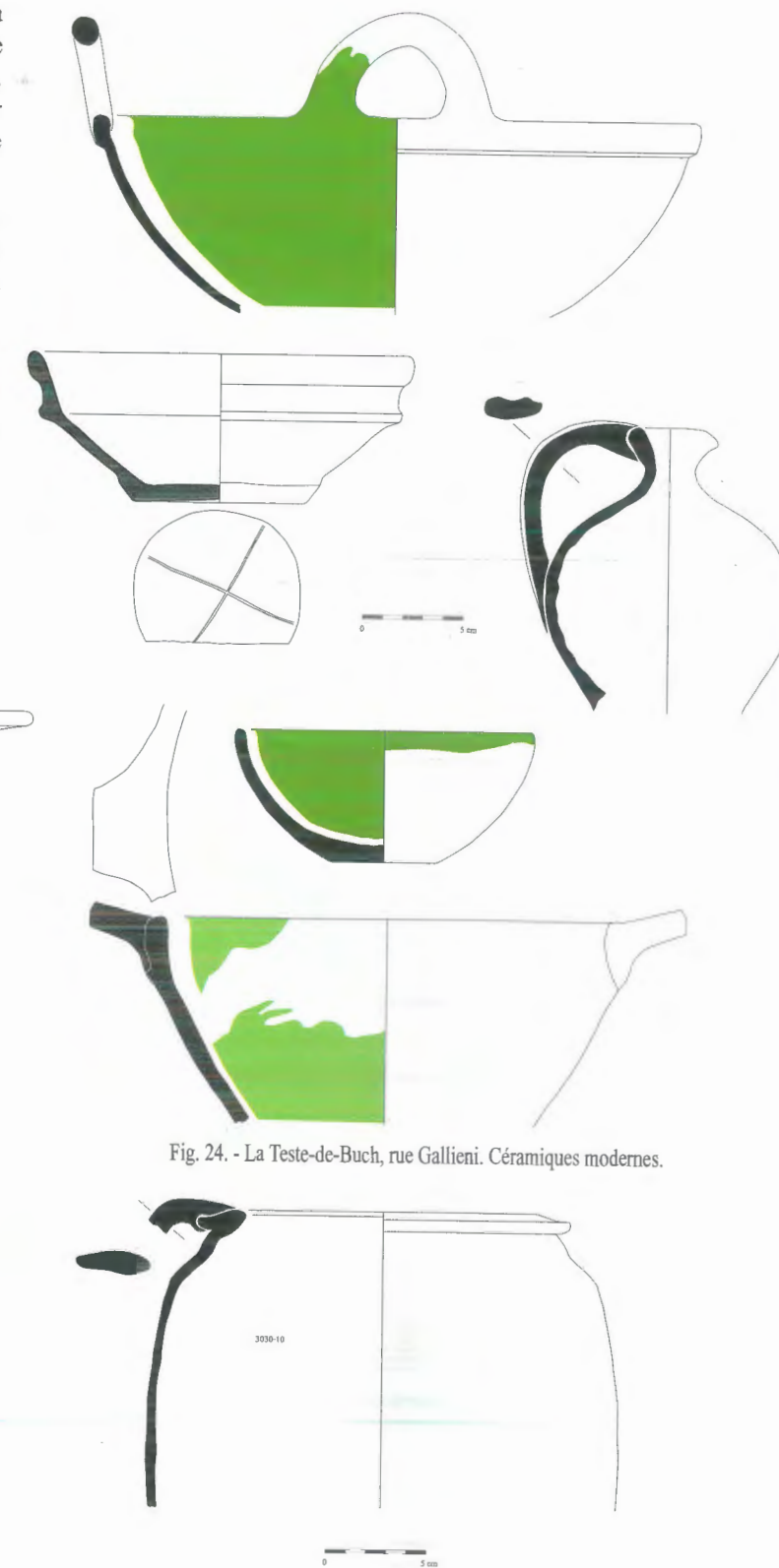


Fig. 24. - La Teste-de-Buch, rue Gallieni. Céramiques modernes.

Fig. 26. - La Teste-de-Buch, rue Gallieni. Pot à beurre normand.



à l'étude du mobilier extrait du comblement du fossé central. C'est en effet la première fois qu'un dépotoir de cette période est attribuable à une classe sociale élevée, sans doute la famille de Caupos Verthamon, armateur et propriétaire de l'hôtel particulier (ancienne mairie) situé à 90 m de la zone fouillée. Cette vaisselle de table montre tout le raffinement qui existait à La Teste aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Philippe Jacques

### 8 rue de la Marne

Ce diagnostic, le vingtième réalisé dans le centre urbain de La Teste depuis 2007, s'est déroulé sur la partie nord du zonage archéologique, sur une parcelle d'une superficie de 1309 m<sup>2</sup>.

Trois tranchées de sondages ont pu être réalisées après démolition de la maison particulière qui occupait la partie nord du terrain. Très peu de structures ont été rencontrées sur les 140 m<sup>2</sup> ouverts. Le sondage 1, situé sur la partie ouest, a révélé l'empreinte d'une sablière basse ainsi qu'une fosse, l'ensemble datant du Moyen Âge.

Le sondage 3, positionné sur la partie est du terrain, a livré une grande fosse rectangulaire (7 m x 0,80 m) de section trapézoïdale. Creusée à travers le banc naturel d'aliols, son fond est située à 0,40 m de profondeur au contact de la nappe phréatique. Cette fosse a pu servir à puiser de l'eau ou d'abreuvoir pour les animaux. Un peu de céramique médiévale a été retrouvée dans son comblement.

La strate archéologique présente sur l'ensemble des sondages a révélé quelques tessons médiévaux très érodés. Ce secteur correspond peut-être à des jardins ou à des champs.

Ce diagnostic permet de confirmer les observations faites lors de deux précédentes opérations dans ce même secteur et ainsi positionner la limite nord de la flaque urbaine médiévale au droit de cette parcelle. Il nous montre également que la périphérie de l'agglomération devait être réservée à des activités agricoles (culture et élevage).

Philippe Jacques

### Dune du Pilat

Suite aux importantes découvertes réalisées lors de la période hivernale 2013/2014, une opération de fouille programmée a été montée afin d'essayer d'anticiper les futures phases d'érosion. Cette opération s'est déroulée dans la deuxième quinzaine du mois d'octobre sur le secteur le plus sensible de la dune du Pilat, c'est-à-dire là où l'érosion est la plus forte et où les vestiges sont les plus concentrés. Cette parcelle dite de La Corniche est la propriété du Conservatoire du Littoral.

Cette fouille avait plusieurs objectifs : il s'agissait notamment de dégager une grande surface autour de l'emplacement de l'urne découverte au début de l'année 2014 (site Pr12) afin de savoir si elle pouvait appartenir à une nécropole ; il fallait aussi compléter l'environnement du site de production de sel Pr9 ; enfin on voulait préciser de quel type de structure provenaient les nombreux coquillages découverts sur le site S12 du paléosol III. De manière plus large, il était important de valider les process d'intervention en milieu dunaire, notamment avec le recours permanent à une pelle mécanique mise à disposition par la mairie de La Teste-de-Buch.

Sur le site Pr12, une bande de 6 m de large a été décapée sur 30 m de long suivant l'axe nord/sud. Aucune autre sépulture n'a été retrouvée sur cette emprise, en revanche dans le périmètre immédiat de l'incinération découverte début 2014, deux trous de piquets sont peut-être le témoignage d'un entourage de l'aire funéraire.

Une coupe stratigraphique a été réalisée perpendiculairement à l'axe de la dune, elle a permis de visualiser la forme du paléosol II sur l'axe est-ouest. Celui-ci présente un vallonement (2 m de haut) qui correspond à une proto-dune. Ce système est matérialisé par plusieurs strates noires (sols forestiers) intercalées avec des épandages éoliens (sable jaune).

Dans le secteur de Pr9, une grande coupe nord-sud a été réalisée sur un linéaire de plus de 70 m (fig. 28 à 30). Elle a permis de visualiser une vaste dépression du paléosol II (40 m d'emprise et plus de 2 m de profondeur) : un étang d'eau douce s'est vraisemblablement formé dans le courant de l'Âge du Bronze Moyen. L'atelier de saunier Pr9, daté du Premier Âge du Fer, occupe la berge nord de cette étendue d'eau. Il présente un linéaire de plus 15 m avec une couche archéologique qui suit le pendage de la berge en s'épaississant à cause du rejet des augets fragmentés. Aucune structure n'a été retrouvée dans cet horizon.

Cet atelier vient recouvrir une première phase d'occupation, pauvre en mobilier, mais caractérisée par deux trous de poteau qui indiquent la présence d'au moins un bâtiment, sans doute de la fin de l'Âge du Bronze.

Sur le paléosol III le site S12 a été décapé sur 100 m<sup>2</sup>. Ceci a permis de reconnaître un amas coquillier de 5 m de large sur plus de 6 m de long et 0,25 m d'épaisseur (fig. 31 et 32). Il représente un dépôt de plusieurs milliers de coquillages qui ne peuvent pas représenter une consommation domestique. Il s'agit ici des traces d'un commerce de mollusques sans coquille dans des sacs ou des barils, sans doute dans de la saumure. Au nord de cette structure un niveau de tuiles a été dégagé avec, en partie sous jacente, un alignement de quatre



Fig. 27. - Dune du Pilat, nettoyage de la





Fig. 28. - Stratigraphie nord.

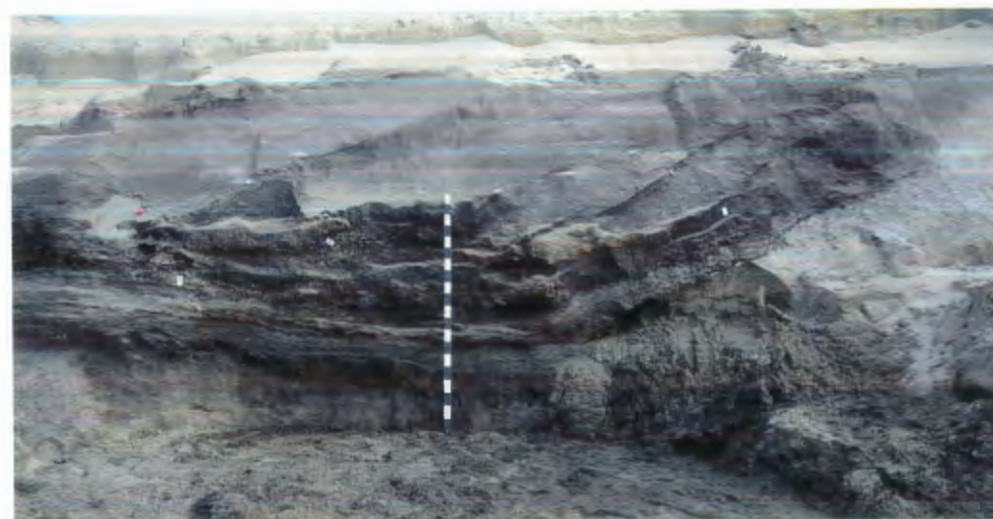
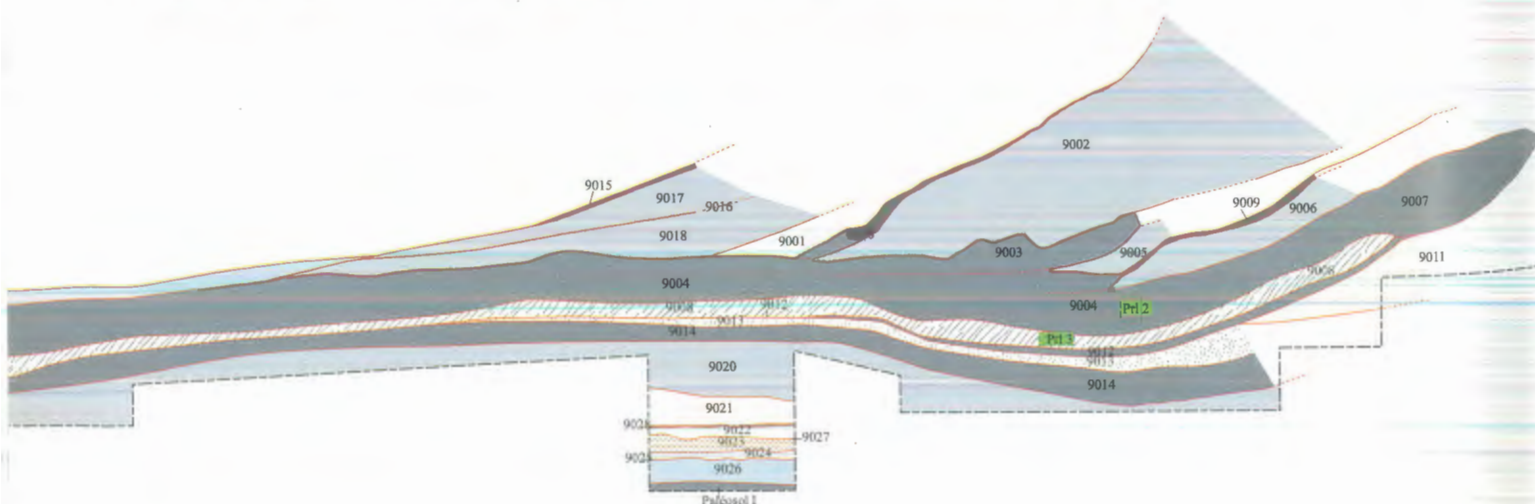


Fig. 29. - Stratigraphie sud.

Fig. 30. - Coupe du site.

La Teste-de-Buch,  
Dune du Pilat,  
site Pr 9.

poteaux qui matérialisent un petit bâtiment à structure légère (hangar ?). Au milieu de cette structure, quatre plombs de filet ont été découverts alignés en association avec deux bagues à coudre, ces artefacts indiquent sans doute une fonction de stockage/séchage et la réparation des filets. Le mobilier retrouvé est très diversifié : monnaies, boucle, céramiques communes, faïences, importations du groupe Cox/Lomagne, verrerie, pipes, silex de chien de fusil, balles de mousquet... Il s'échelonne du milieu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien que cet habitat se trouve en milieu forestier, ses habitants avaient des activités mixtes aussi bien en liaison avec la forêt qu'avec la mer. Les activités de pêche et de cueillette des coquillages ne se faisaient pas à l'intérieur du bassin d'Arcachon qui était assez éloigné mais plutôt dans le bassin du Pilat tout proche, vaste lagune côtière de plusieurs kilomètres carrés qui s'est comblée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette opération a permis d'obtenir des résultats impossibles à atteindre par de simples prospections. Elle a montré que, même dans un milieu hostile où les couches archéologiques sont difficiles à atteindre, le déploiement de moyens mécaniques importants permet de pallier les difficultés du milieu. Dans un site comme la dune du Pilat soumis à l'érosion et fréquenté par presque deux millions de personnes, le suivi des sites archéologiques est compliqué. La multiplication de d'opérations ce type est peut-être la réponse pour mieux gérer la problématique scientifique de ce grand site national.

Philippe Jacques

## VAYRES

### Niuton, 8 bis avenue du Stade

L'ensemble paysager, comprenant parc et jardins, de la propriété Pionneau fait l'objet de scissions depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, à des fins de lotissements. L'emprise concernée par le présent diagnostic reste sans doute la dernière non bâtie de ce secteur de l'antique *Varatedo*, une *mansio* sur la voie romaine de *Burdigala* (Bordeaux) à *Vesuna* (Périgueux), mentionnée sur la Table de Peutinger.

D'une superficie totale de 4589 m<sup>2</sup>, les parcelles sondées se situent à 550 m à l'ouest du centre urbain historique de Vayres et de son château, ainsi qu'à 1,5 km au sud de l'ancienne voie romaine et de son hypothétique gué à Saint-Pardon.

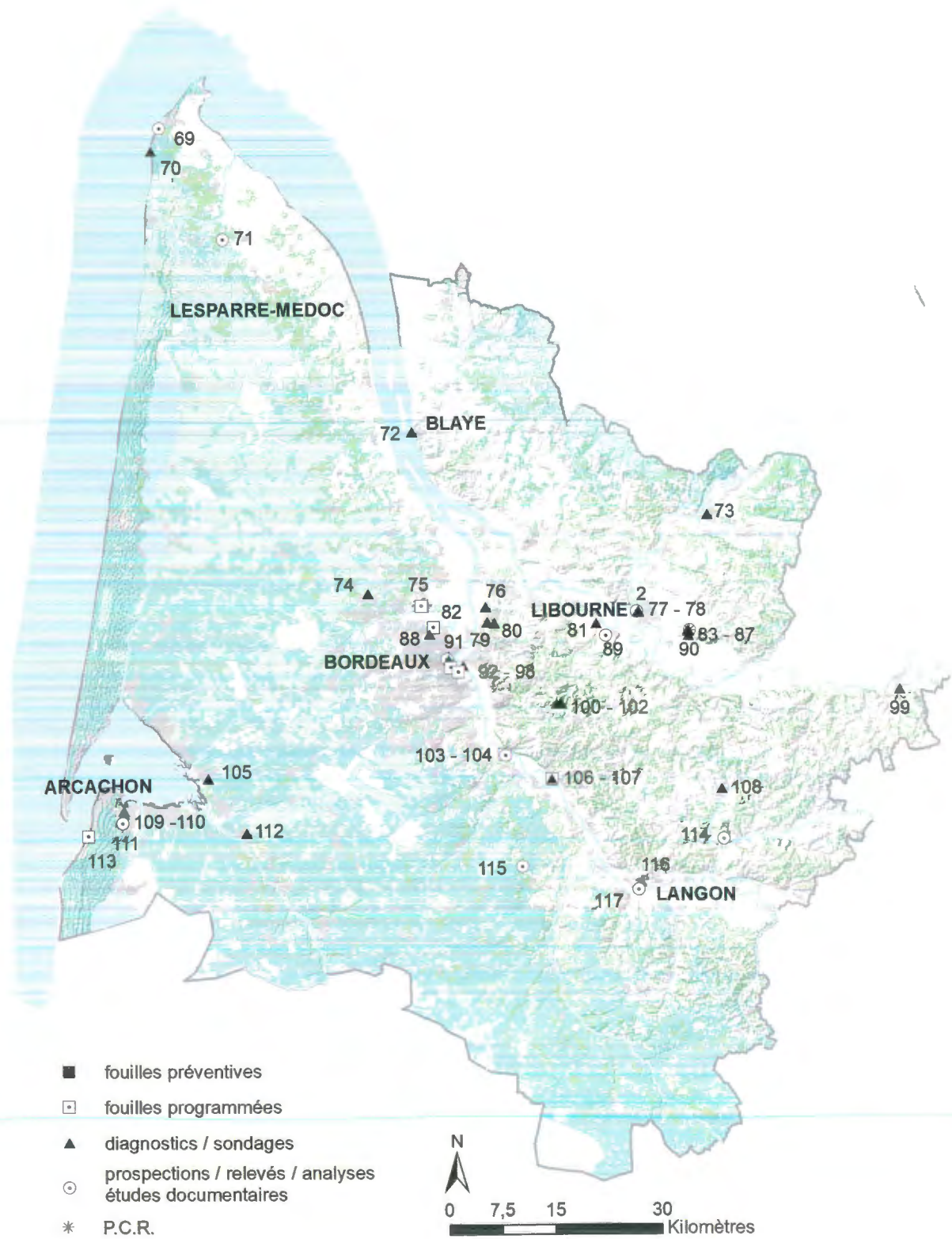
Les cinq tranchées réalisées représentent 6,13 % de l'emprise. Elles n'ont livré aucun vestige archéologique rattachable au Moyen Âge, à l'Antiquité ou à des périodes plus anciennes. Le seul creusement anthropique présent est un

Fig. 31 et 32. - La Teste-de-Buch, Dune du Pilat, paléosol III  
Amas coquillier, vue générale et coupe.

fossé d'époque moderne, voir contemporaine, recelant des tessons de céramique avec traces de glaçure verte et brune ainsi qu'un fragment de carreau de faïence. Bien qu'il s'apparente à un vestige de parcellaire ancien, ce fossé ne figure pas sur le cadastre napoléonien de 1832. Sans en être sûr, il peut aussi constituer la trace d'un ancien aménagement paysager.

Vincent Duphil





ARVEYRES	Barre	HUGUET Jean-Claude	
AUDENGE	Rue du Moulin	CAVALIN Florence	
AYGUEMORTE LES GRAVES		DIAZ Lucie	
BASSENS	Avenue des Griffons	MICHEL-GAZEAU Céline	
BASSENS	Secteur Jean Prévôt	BEHAGUE Bertrand	
BLANQUEFORT	Église Saint-Martin	MASSON Juliette	
BLAYE	Citadelle Vauban	MOREAU Nathalie	
BORDEAUX	Basilique Saint-Seurin	MICHEL Anne	
BORDEAUX	Cathédrale Saint-André	SAUVAITRE Natacha	
BORDEAUX	Rue Castéja	CALMETTES Philippe	
BORDEAUX	Rue des Trois Conils	BEHAGUE Bertrand	
BORDEAUX	Îlot Santé Navale	LEGAZ Amaia	
BORDEAUX	Palais-Gallien – Amphithéâtre	HOURCADE David	
BORDEAUX	Place Sainte Eulalie – rue Paul Louis Lande	MICHEL-GAZEAU Céline	
BORDEAUX	Tram D – Réseaux, Phase 2 et 3	HOURCADE David	
BORDEAUX	Zac Garonne Eiffel – secteur Deschamps	BEHAGUE Bertrand	
BRUGES	Église Saint-Pierre	MASSON Juliette	
CARBON BLANC	Place Vialolle	HOURCADE David	
COUTRAS	Centre ville	CALMETTES Philippe	
GRAYAN-ET-L'HOPITAL	La Lède du Gulp	VERDIN Florence	
LANDIRAS	Château	MATHÉ Vivien	
LANGOIRAN	Le Castéra	FARAVEL Sylvie	
LANGOIRAN	Le Pied du Château, Prieuré Saint-Germain	FARAVEL Sylvie	
LIBOURNE	3 bis cours des Girondins	DUCOURNAU Bertrand	
LIBOURNE	19 rue de la Vieille Grange	DUCOURNAU Bertrand	
MIOS	Benau sud	CAVALIN Florence	
PINEUILH	Les Bouchets Nord	CAVALIN Florence	
LE PIAN SUR GARONNE	Route des Vignes	MOREAU Nathalie	
PRIGNAC EN MEDOC	Château Tour Prignac	MAUREL Léopold	
SADIRAC	Chemin de Farizeau	CAVALIN Florence	
SADIRAC	Faures, Chemin du Pas de Rey	BÉAGUE Nathalie	
SADIRAC	Tioulet, lot B	BÉAGUE Nathalie	
SAINT-AUBIN-DU-MEDOC	Mounic	HOURCADE David	
SAINT-EMILION	Parvis de l'église monolithe	Sauvatre Natacha	
SAINT-EMILION	Porte Brunet	Sauvatre Natacha	
SAINT-EMILION	Moulin du Palat	CHARPENTIER Xavier	
SAINT-EMILION	9 rue Vergnaud	DUCOURNAU Bertrand	
SAINT-EMILION	10 rue des Ecoles	DUCOURNAU Bertrand	
SAINT-MACAIRE	Maison Messidan	PEDINI Cécilia	
SAUVETERRE-DE-GUYENNE	Rue Louis de Beauvallon	DUCOURNAU Bertrand	
LA TESTE-DE-BUCH	5-7 rue Gallieni	JACQUES Philippe	
LA TESTE-DE-BUCH	8 rue de la Marne	JACQUES Philippe	
LA TESTE-DE-BUCH	Prospection diachronique	JACQUES Philippe	
LA TESTE-DE-BUCH	Dune du Pilat	JACQUES Philippe	
VAYRES	Nioton	DUPHIL Vincent	
LITTORAL DE GRAYAN-ET-L'HOPITAL , SOULAC SUR MER	Projet Litaq	VERDIN Florence	





## *Chronique d'archéologie métropolitaine année 2014*

### *Bref rappel*

Le service d'archéologie préventive de la communauté urbaine de Bordeaux (SAP), créé le 13 juillet 2012, a obtenu l'agrément du ministère de la Culture en qualité d'opérateur d'archéologie préventive le 22 avril 2013. Son rôle est de concilier l'aménagement du territoire avec la sauvegarde du patrimoine, d'amoindrir le coût et les délais de réalisation des opérations sans pour autant négliger la qualité scientifique des résultats.

Prescrites par l'État, les principales missions du SAP sont les diagnostics archéologiques et les fouilles préventives. Le SAP réalise l'ensemble des diagnostics prescrits sur le territoire de la CUB et met en œuvre les fouilles avant tout pour sa propre collectivité et pour les communes qui en sont membres. Il peut également être amené à surveiller des travaux (prospections diachroniques) ou entreprendre des sauvetages urgents.

Le SAP est composé de 8 agents permanents<sup>1</sup> et, en fonction des besoins, il fait appel à des agents contractuels.

### *2014 : une année de transition*

Lors du bilan annuel 2013<sup>2</sup>, l'2014 avait été définie de façon anticipée comme une année de transition avec le passage d'un service en phase de construction à un service pleinement opérationnel. Les chiffres l'ont bien confirmé puisque le temps

de travail consacré en moyenne par agent à la construction du service est passé de 39% en 2013 à 14% en 2014. Ce temps ne baissera pas forcément dans les années à venir car les agents du SAP auront toujours besoin de créer, de modifier ou de rendre plus performants leurs outils de travail. Les journées de terrain de chaque agent responsable d'opération sont en augmentation par rapport à 2013 (un quart du temps de travail sur l'année), l'activité opérationnelle démarrée en 2013 se poursuit naturellement en 2014, amplifiée par un taux de prescription en hausse (sept prescriptions en 2013 contre onze en 2014).

L'année 2014 a également été celle de la poursuite des consultations du service pour avis sur des dossiers d'aménagements internes. Entre fin 2013 et 2014, le SAP aura été interrogé sur 114 dossiers dont la plupart sont restés sans suite. Le SAP simplifie les démarches administratives en jouant un rôle d'interface avec les services compétents de la DRAC Aquitaine. Les projets sensibles, susceptibles de faire l'objet d'une prescription archéologique, peuvent ainsi être traités et suivis bien en amont des travaux d'aménagements.

1. Un chef de service, un rédacteur, trois archéologues responsables d'opérations, un céramologue gestionnaire du mobilier et des collections, un topographe géomaticien et un logisticien.
2. Sireix et alii 2014.





Fig. 1. -  
Les différentes  
interventions  
menées par le  
service  
d'archéologie  
préventive  
de La Cub  
en 2014.

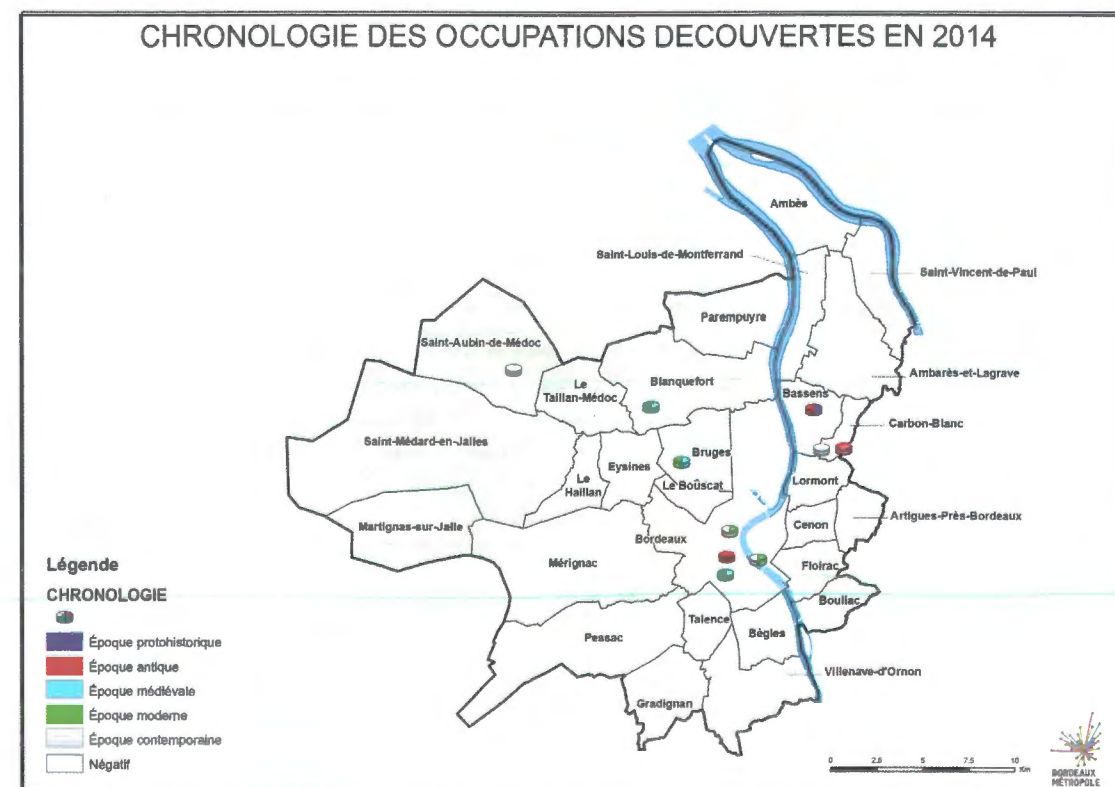


Fig. 2. -  
Les périodes  
chronologiques  
représentées  
sur les différentes  
interventions  
de 2014.

### Les interventions du SAP en 2014

Dix opérations d'archéologie préventive ont été réalisées par le SAP en 2014 : six diagnostics, trois fouilles préventives et un sauvetage urgent (fig. 1). Quatre d'entre elles concernent la ville Bordeaux, les six autres se répartissent sur les autres communes de la métropole.

Sur le plan chronologique (fig. 2), l'âge du Fer est représenté sur un site (Bassens), la période gallo-romaine sur trois sites (Bassens-Jean-Prévôt, Bordeaux-Trois Conils et Carbon-Blanc), les périodes médiévale et moderne sur quatre sites (Bordeaux, Bruges, Blanquefort et Carbon-Blanc) et la période contemporaine sur un site (Bordeaux). Deux opérations de diagnostic se sont avérées négatives.

Les trois fouilles réalisées en 2014 portent sur des sites funéraires d'époques médiévale et moderne associés à des églises paroissiales. Ces fouilles qui s'ajoutent à celle de même nature effectuée en 2013 par le SAP à Villenave-d'Ornon, génèrent de précieuses informations sur les populations inhumées à travers les âges sur le territoire métropolitain, sur l'évolution architecturale des lieux de culte et l'organisation des cime-

tières qui leur sont associés et, plus largement, sur la mise en place des paroisses autour de Bordeaux au cours du Moyen Âge. Sur ce dernier point, les équipes du SAP ont pu mettre en évidence à Villenave-d'Ornon, Bruges et Blanquefort, des tombes d'époque mérovingienne qui sont datées entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle.

### Des actions de médiatisation et de valorisation

Le SAP a pour mission d'étudier et de diffuser les résultats de ses recherches à plusieurs niveaux et sous différentes formes. Des panneaux d'information sont mis en place sur les principaux chantiers de fouille préventive et des visites pour les riverains, les écoles et les groupes, sont organisées.

A l'occasion des journées européennes du Patrimoine 2014 et de l'inauguration de la requalification du centre Bourg de Villenave-d'Ornon, le SAP a réalisé la reconstitution de deux sépultures médiévales à l'intérieur du porche de l'église Saint-Martin. Ainsi, les Villenavais gardent en mémoire une vision concrète des vestiges découverts à l'occasion de la fouille menée autour de l'église en 2013 (fig. 3).



Fig. 3. - Remontage de coffrages médiévaux dans le porche d'entrée de l'église Saint-Martin de Villenave-d'Ornon  
(© V. Marache, La Cub).



## Bassens, secteur Jean Prévôt, diagnostic archéologique <sup>3</sup>

Dans le cadre d'une étude d'impact sur le projet d'aménagement urbain du secteur Jean Prévôt, à Bassens, la direction de l'urbanisme de la Communauté urbaine de Bordeaux a déposé une demande volontaire de diagnostic archéologique. Le service d'archéologie préventive de la Cub (SAP) est donc intervenu durant 22 jours entre le 31 mars et le 14 mai 2014. L'équipe était composée du responsable d'opération, d'une géo-morphologue et de deux étudiants de l'université Bordeaux-Montaigne, dans le cadre de leur stage de Master professionnel.



Fig. 4. - Localisation des structures mises au jour lors du diagnostic archéologique du secteur Jean Prévôt à Bassens (SIG CUB - cadastre © DGFIP 2014).

Le projet porte sur une surface totale de 68631 m<sup>2</sup>. Celle-ci comporte 5522 m<sup>2</sup> de surface bâtie occupée par le château Grillon, ses annexes et un bois conservé en tant que gîte d'une espèce protégée (le Grand Capricorne). D'autres surfaces boisées maintenues dans le projet d'aménagement, le passage de deux lignes à haute tension et la présence d'un collecteur d'eaux pluviales ont encore réduit la zone à sonder. La surface réellement exploitable dans le cadre du diagnostic ne couvrait donc que 51649 m<sup>2</sup>. 47 tranchées ont pu être réalisées dans cet espace, ouvrant une surface totale de 3228 m<sup>2</sup> environ, soit 6,2 % des terrains accessibles.

Seulement 52 structures (fig. 4) ont été enregistrées sur les 1448 m de tranchées réalisées. Elles correspondent à :

- deux canalisations en fonte (34.1=44.1 et 44.3)
- un chablis (3.1)
- deux chemins empierrés (7.1=8.1=9.1 et 25.2)
- un petit chemin induré (40.1)
- un drain moderne ou contemporain en terre cuite (1.3)
- trois empièvements (26.1=26.3, 26.2 et 26.6)
- un niveau de démolition (26.5)
- deux fosses de plantation (13.1 et 16.1)
- une fosse ou un gros trou de poteau (26.4)
- 20 fossés (2.2, 5.1, 7.1, 11.1, 26.7, 42.1, 25.1=29.1, 25.3, 32.1, 35.1, 36.1, 45.1, 24.1, 13.1=13.7=13.8=17.1, 13.3=13.5, 13.4, 13.9, 14.1, 14.2=15.1 et 16.2)
- une fondation de mur (19.1)
- deux niveaux de remblai contemporains (1.1 et 37.1)
- trois trous de poteaux (1.2, 14.3 et 39.1)

La plupart de ces structures sont d'époque contemporaine ou indéterminée. Cependant, des occupations protohistoriques et antiques ont aussi été mises au jour.

### Un lot de mobilier du Néolithique final/Bronze ancien

La tranchée 3, localisée au nord de l'emprise, a livré une grande quantité de mobilier céramique (NR : 346). Celui-ci a été retrouvé dans une couche de colluvions de 20 cm d'épaisseur principalement sur les 5 premiers mètres en haut de tranchée (vers l'ouest). La seule structure observée (st 3.1 : un chablis) a aussi livré du matériel similaire ; elle est localisée au bas de la tranchée, vers l'est.

3. Notice rédigée par le responsable d'opération, Bertrand Béhague.

L'examen du mobilier <sup>4</sup> (fig. 5) a permis d'identifier quelques formes et surtout des décors caractéristiques du Néolithique final et du Bronze ancien. Il s'agit d'éléments de préhension (n° 2 à 5) sous forme de languettes horizontales, parfois superposées ou d'anses verticales. Ces décors sont principalement connus en contextes du Néolithique récent, dans le groupe des Matignons et Peu-Richard, bien que les anses perforées soient connues dès le Néolithique moyen. Le décor d'anses superposées est plus original : il figure parmi les « inconnus de Diconches <sup>5</sup> » et aussi été retrouvé à Echiré, Les Loups <sup>6</sup> (Deux-Sèvres) et à Pineuilh <sup>7</sup> (Dordogne). Il est actuellement attribué au Néolithique final/Chalcolithique, et est interprété comme résultant d'une influence du groupe de Vézère.

Un vase (n° 7) présente un ajout de cordon lisse sur la panse, séparant une surface supérieure décorée de pastillage et une surface inférieure peignée. Ces associations décoratives se retrouvent plutôt à la fin du Bronze ancien : à la Dune du Pyla <sup>8</sup> (La Teste-de-Buch, Gironde) ou au Moulin de Caillaou <sup>9</sup> (Cère, Landes). Un vase présente un décor de petits mamelons plats au niveau de la lèvre (n° 1) : ce type d'ornement, bien que plus rare, se retrouve aussi dans les collections de Diconches. Un fragment atypique (n° 10) pourrait appartenir à une cuillère en céramique. Ce type d'objet est aussi connu dans des contextes de la fin du Néolithique.

Un fragment de céramique, beaucoup plus récent (2e âge du Fer : n° 11) a aussi été retrouvé dans cette tranchée.

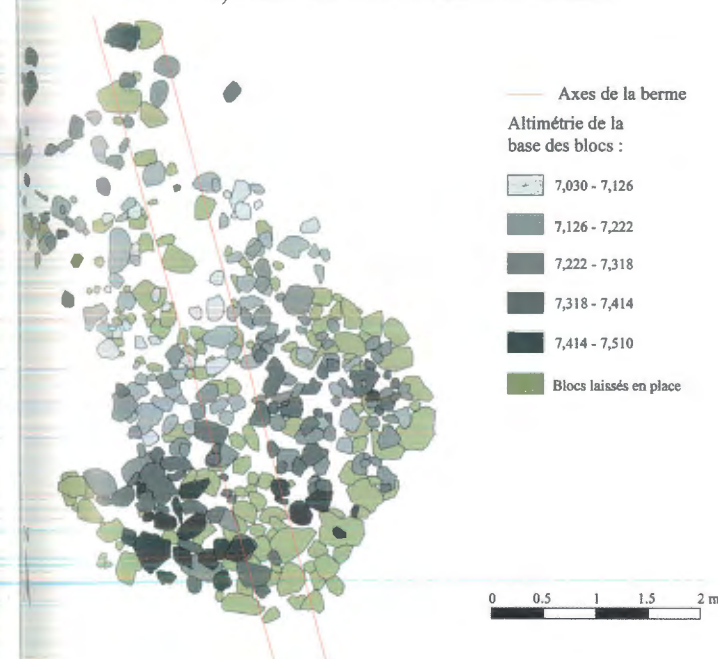


Fig. 6. - Relevé pierre à pierre, d'après photos géoréférencées, du démontage des 250 premiers blocs de la structure 26.1 du diagnostic archéologique du secteur Jean Prévôt à Bassens (DAO : V. Gallais et B. Béhague SAP).

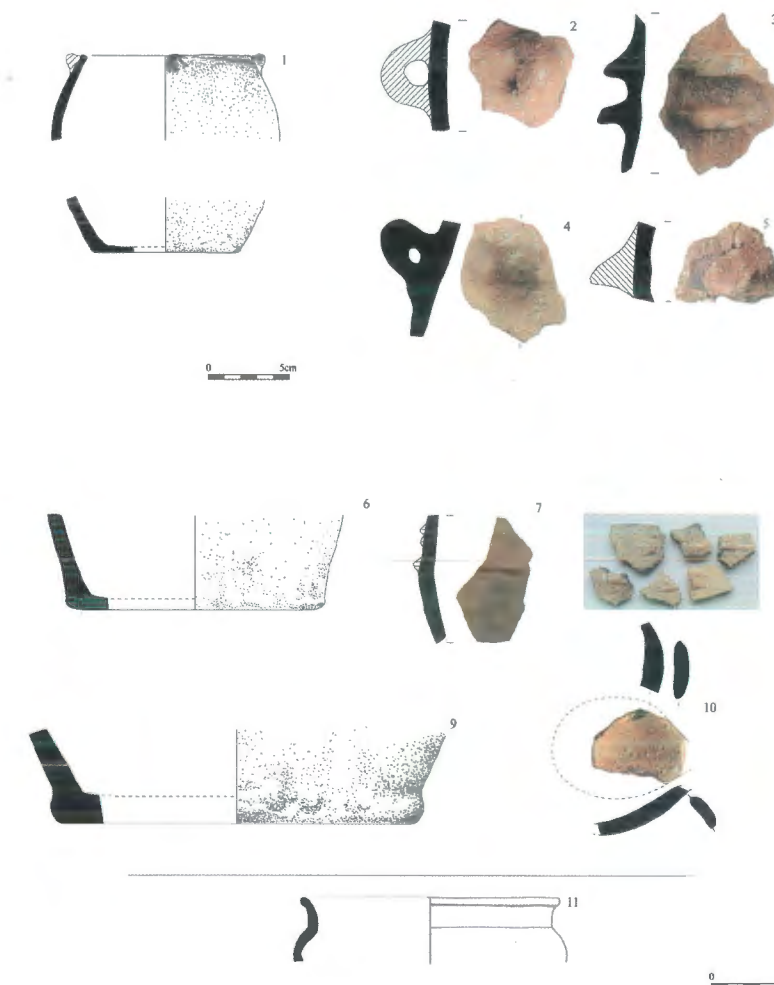


Fig. 5. - Céramique néolithique et protohistorique mise au jour dans la tranchée 3 du diagnostic archéologique du secteur Jean Prévôt à Bassens (cliché et DAO : V. Marache SAP).

### Une grande fosse du premier âge du Fer

Le creusement de la tranchée 26 a mis au jour une grande fosse attribuable au premier âge du Fer. Ses contours n'étaient pas faciles à distinguer mais la présence de plusieurs centaines de blocs calcaires (fig. 6) dans son comblement terminal a permis d'appréhender ses dimensions et sa forme. Elle mesure

4. Identification, description et caractérisation du lot par J. Jacques (contractuel en archéologie préventive) que je remercie très chaleureusement.
5. Burnez et Fouéré 1999.
6. Burnez 1996.
7. Jacques 2007.
8. Gernigon 2012.
9. Gellibert et Merlet 2003.



6 m de long sur l'axe nord-ouest/sud-est 2,25 à 3,70 m de large sur l'axe opposé. Elle présente une forte concentration de blocs calcaires dans la partie sud-est tandis qu'ils paraissent plus diffus vers le nord-ouest.

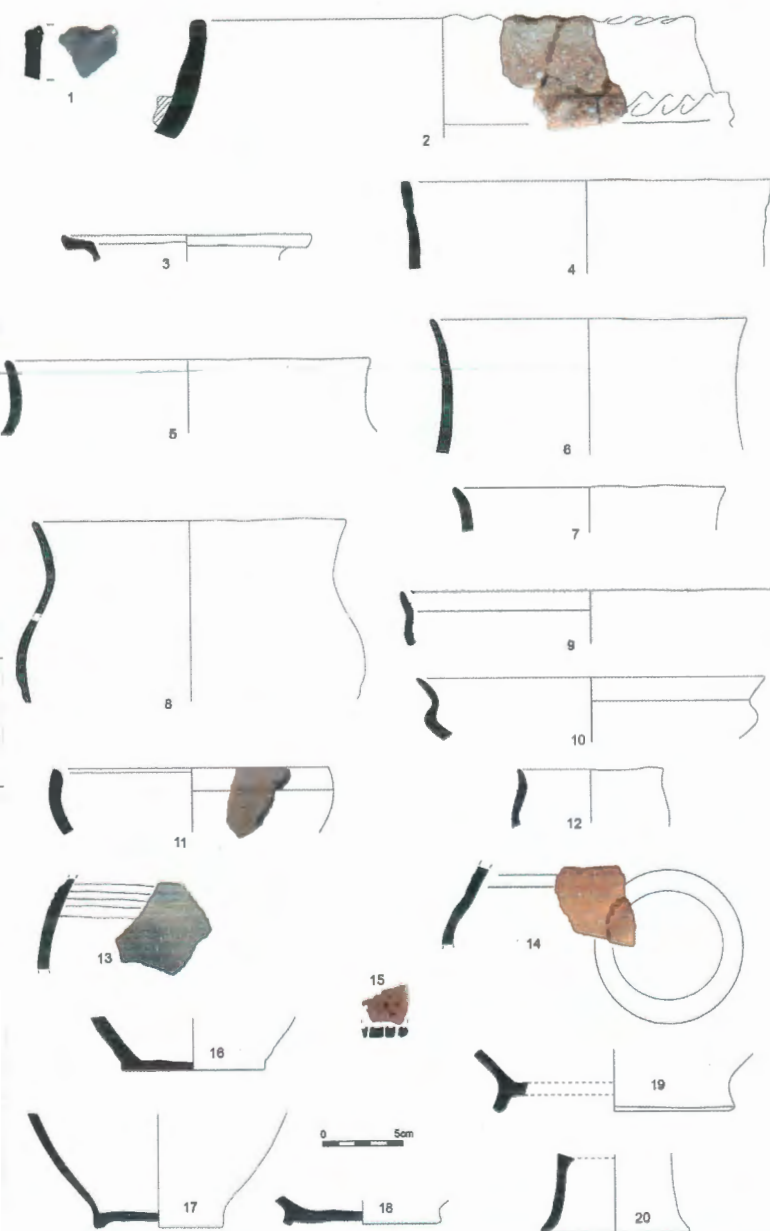


Fig. 7 et 8. - Céramiques du premier âge du Fer de la structure 26.1 et de la tranchée 26 du diagnostic archéologique du secteur Jean Prévôt à Bassens (DAO : V. Marache SAP).

Le mobilier céramique retrouvé parmi les blocs et légèrement autour (fig. 7 et 8) est relativement abondant (NR : 872). Le répertoire typologique est diversifié. Il comprend des grands vases en céramique grossière coquillée et au bord digité (n° 1 et 2), de grands pots à profil sinueux en céramique fine à mi-fine et à la surface soigneusement lissée (n° 4 à 8), de grandes écuelles à panse surbaissée et bord éversé en céramique fine lissée (n° 9 et 10) et au moins un gobelet globulaire à lèvres amincies en céramique fine lissée (n° 12). Les fonds plats (n° 16) sont présents en proportion égale avec des fonds annulaires (n° 17 et 18) et au moins trois pieds creux, dont un court (n° 19) et deux hauts (n° 20). Les décors plastiques sont composés de digitations (sur le bord d'au moins deux vases et sur deux cordons) et de cannelures (n° 13) peu prononcées. Un vase (n° 14) est orné de mamelons en relief obtenus par le repoussage de l'argile depuis l'intérieur du vase. Ce mamelon est surligné par une large cannelure. Un petit fragment de vase plat (n° 15) est percé de petits trous. Un petit bol (n° 11) – assez atypique – est décoré d'un triangle hachuré sous le bord.

L'ensemble de ces formes s'inscrit tout à fait dans le premier âge du Fer régional :

Les grands vases à profil sinueux et bord et cordon digités apparaissent à la période III de J.-P. Mohen datée du milieu du premier âge du Fer (formes 12C et 13A, Mohen 1980, fig. 35 et 83) et perdurent jusqu'à la fin de la période suivante. Ils sont connus à Barbezieux, Les Petits Clairons<sup>10</sup>, dans les niveaux II D-C de La Lède du Gup, à Grayan et l'Hopital<sup>11</sup> et même dans des contextes postérieurs à 400 à Ste-Florence, les Grands Vignes II<sup>12</sup>.

Les grands pots à profils sinueux ou à col concave sont, eux aussi, connus dès la phase moyenne du premier âge du Fer et continuent d'être employés jusqu'au début du second. Leur distribution s'étend plutôt vers l'intérieur des terres (Limousin, Poitou...) que vers la façade atlantique. Ils sont présents dans le niveau 3bis du Camp Allaric, à Aslonnes<sup>13</sup>. Une forme très proche de notre exemplaire n°5 a été retrouvée associée à une fibule de LTA Ancienne dans le tumulus VII de la nécropole de Glandon<sup>14</sup>.

Le grand col concave en céramique fine lissée (n°6) pourrait appartenir à un grand vase monté sur pied creux haut, comme celui de la sépulture 1 du tumulus 9 de Glandon<sup>15</sup> bien daté du début du Ve siècle av. J.-C. par son association avec une fibule.

10. Baigl 1999.
11. Boudet 1987, pl. 58, n° 1 et 7.
12. Sireix 1990, p. 15, n° 26-33.
13. Pautreau 1976.
14. Boisseau et Lambert 1975.
15. Mohen 1980, pl. 197, n° 4.

Les deux écuelles surbaissées à col divergent rappellent plutôt des formes du début du premier âge du Fer. Il s'agit de formes que l'on juge dérivées des gobelets en bulbe d'oignon du Bronze final. Le plus fameux exemple régional de cette forme est celui de la sépulture d'Andone à Villejoubert<sup>16</sup> où il est associé à une épée en Fer du Hallstatt C et à une hache à douille carrée. Les sépultures de la phase 1 et 2 des nécropoles d'Arcachon<sup>17</sup> ont livré de tels vases, ainsi que celles des phases anciennes des nécropoles du Castrais<sup>18</sup>, de la nécropole du Camp de l'église Sud de Flaujac-Poujols<sup>19</sup> et des nécropoles de la moyenne vallée de la Garonne<sup>20</sup>. La fosse de Montrem à Pourtem<sup>21</sup> a aussi livré de telles formes associées à des gobelets en bulbe d'oignon.

Le petit gobelet à col court droit et lèvres amincies est également connu dans des séries régionales. Il est vraisemblablement porté par un pied creux, court ou haut. Il est présent au Camp Allaric et dans les nécropoles de Glandon et de Chenon. Dans le tumulus V de ce dernier site, il est associé à une fibule du début de La Tène Ancienne.

Les décors de cordons digités sur les grands vases de stockage sont connus dès l'âge du Bronze. Les digitations sur le bord du vase sont, en revanche, plus caractéristiques du premier âge du Fer en Saintonge<sup>22</sup> et en Poitou<sup>23</sup>. En Aquitaine, ils semblent se limiter au nord de la région : ils sont connus à Saint-Etienne-de-Lisse<sup>24</sup> et à Bordeaux<sup>25</sup>, pour les phases moyenne et finale du premier âge du Fer.

Les larges cannelures horizontales sont également présentes depuis le Bronze final jusqu'à la fin du premier âge du Fer. Par contre, les décors à base de fines cannelures répétées sur le haut des panses des petits vases globulaires en céramique fine lissée semblent caractériser la phase finale du premier âge du Fer et le début du second. Ils sont très présents à Saint-Etienne-de-Lisse<sup>26</sup>, et dans les nécropoles landaises et pyrénéennes<sup>27</sup>.

Le décor de mamelons en relief trouve de nombreux parallèles en contexte funéraire, dans la vallée de la Leyre (Mios, Pujaut, tumulus G sépulture 1 et sépulture 3<sup>28</sup> ; Biganos, Les Gaillards<sup>29</sup>), les Landes ou les Pyrénées (Lamarque et Pontacq<sup>30</sup> ; Ossun, tumulus L17, sépulture 7<sup>31</sup> ; Ger, tumulus X, sépulture 14<sup>32</sup> ; Ger, tumulus Tugayé 1<sup>33</sup> ; Morlaas, Samousset, tumulus 3 (?)<sup>34</sup> ; Garlin, Lande Dupont, tumulus, sépulture 4<sup>35</sup> ; environs de Mont de Marsan<sup>36</sup>). Quelques sites d'habitat en ont également livré : Vayres<sup>37</sup>, Saint-Pey-de-Castets<sup>38</sup>, Saint-Etienne-de-Lisse<sup>39</sup> et Bordeaux<sup>40</sup>. Ce décor original est caractéristique de la période IV de l'âge du Fer aquitain<sup>41</sup>, soit de la phase finale du premier âge du Fer et du début de La Tène ancienne. Il est fréquemment associé aux fibules navarro-aquitaines et aux épées à antennes.

Des Pyrénées au Poitou, les hauts pieds creux sont caractéristiques de la phase finale du premier âge du Fer. Ils se retrouvent, dans des sépultures, associés à du mobilier métallique

comme des poignards à antennes, des fibules navarro-aquitaines ou des fibules à ressort de schéma laténien (2x2 ou 2x1 spires et corde externe) du début du Ve siècle av. J.-C. (LTA ancienne), par exemple à Glandon<sup>42</sup> (tumulus 6 et tumulus 9 sépulture 1, à Chenon<sup>43</sup> (tumulus A2) ou à Ger<sup>44</sup> (sépultures 1 et 15 du tumulus X). Pour Emilie Marchadier, ces pieds creux hauts cylindriques ou évasés apparaissent dès la phase 4 du premier âge du Fer de Saintonge et d'Aunis<sup>45</sup>, mise en correspondance avec le Hallstatt D2 (2e moitié du VIe siècle av. J.-C.), mais ils sont aussi très présents durant la phase 5 (fin du premier âge du fer / LTA Ancienne).

Mises à part les deux écuelles surbaissées, l'ensemble des formes découvertes dans la structure 26.1 est attribué aux phases moyenne à finale du premier âge du Fer régional. Quelques éléments ne sont d'ailleurs connus qu'à la phase finale. La datation proposée à l'heure actuelle pour cette phase reste celle proposée par Mohen en 1980 : entre 550 et 400 av. J.-C. Ce sont ces dates que nous retiendrons pour ce lot de matériel, en dépit de la présence de quelques éléments plus anciens.

16. Debord et alii 2000, fig. 10.
17. Mohen et Coffyn 1970.
18. Giraud et alii 2003.
19. Pons et alii 2002.
20. Beyneix et alii 1995.
21. Chevillot et Moissat 1989.
22. Marchadier 2005.
23. Pautreau 1976.
24. Béhague 2007.
25. Sireix et Boccacino 2007.
26. Béhague 2007.
27. Mohen 1980.
28. Mohen 1980, pl. 146, n° 1 et 7.
29. Dautant et alii 1984.
30. Mohen 1980, pl. 23 n° 2-3.
31. Mohen 1980, pl. 93, n° 2.
32. Mohen 1980, pl. 111, n° 2.
33. Mohen 1980, pl. 116, n° 4.
34. Mohen 1980, pl. 119, n° 11.
35. Mohen 1980, pl. 120, n° 17.
36. Mohen 1980, pl. 132, n° 9-10 et 12, pl. 135, n° 4.
37. Mohen 1980, pl. 162, n° 15.
38. Sireix et Mohen 1971.
39. Béhague 2007.
40. Sireix et Boccacino 2007.
41. Mohen 1980.
42. Mohen 1980, pl. 197, n° 4.
43. Gauron et alii 1986.
44. Mohen 1980, pl. 106, n° 3 et pl. 112, n° 1.
45. Marchadier 2005, p. 133-137.





Fig. 9. - Vue d'ensemble de l'empierrement 26.2 et du niveau d'épandage de matériau antique.

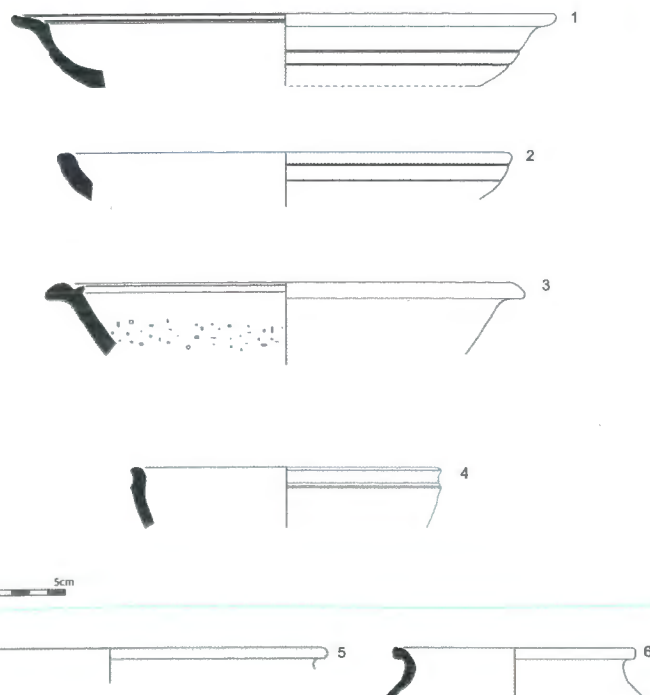


Fig. 10. - Céramique de l'antiquité tardive de la tranchée 26 du diagnostic archéologique du secteur Jean Prévôt à Bassens (DAO : V. Marache SAP).

Parmi les 250 blocs de pierre démontés lors de la fouille partielle de la structure 26.1, 16 sont des fragments de meules plates à va-et-vient. Elles sont élaborées dans un calcaire coquillé local, mais aussi dans des grès siliceux et en grès ferrugineux. Les sources d'approvisionnement pour ces derniers sont plus éloignées. Les grès ferrugineux peuvent provenir de formations de garluches <sup>46</sup> relativement abondantes dans la Grande Lande et parfois en Médoc. Un gisement de grès siliceux dont l'exploitation est attestée pour la production de meules à va-et-vient est localisé sur la commune de Saint-Crépin-de-Richemont <sup>47</sup> en Dordogne. Le même horizon géologique affleure aussi dans le Sud de la Charente.

### Mobilier du second âge du Fer

Seulement deux tessons sont attribués au second âge du Fer, vraisemblablement à La Tène moyenne ou finale. Il s'agit d'un bord d'écuelle à profil en S retrouvé dans la tranchée 3 qui a livré très majoritairement du mobilier néolithique final / Bronze ancien (cf. supra) et d'un bord d'écuelle à bord rentrant dans la tranchée 26. Parmi les quelques tessons d'amphores récoltés, deux appartiennent à des amphores républicaines, vraisemblablement des Dr 1, dont au moins une amphore de Campanie. Ces témoins, retrouvés dans les tranchées 10 et 37 sont également des indices de fréquentation de ce secteur à la fin du second âge du Fer.

### Mobilier et structures de l'époque romaine

Une occupation antique a également été perçue à travers quelques structures et un peu de mobilier. Ces vestiges se répartissent sur presque 200 m le long d'un axe Nord-Est/Sud-Ouest, en haut de versant entre 8 et 10 m d'altitude, de la tranchée 14 à 26.

81 fragments de tegulae ont été récoltés. 59 proviennent de la tranchée 26 (cf. infra), principalement répartis sur deux structures (26.2 et 26.6). Le reste (22 fragments) provient des tranchées 9, 10, 11, 12 et 13 et des fossés 11.1 et 14.2.

Au niveau de la tranchée 26 est apparu, à environ 0,30 m sous le sol actuel, un empierrement (fig. 9) composé de gros blocs et agencé de manière à former un « sous-bassement » de 6 m de long par 0,80 m de large environ.

Le nettoyage de ses limites a fait apparaître, vers le sud, un niveau d'épandage de mobilier caractérisé par de gros fragments de blocs calcaires, de tegulae et autres matériaux de construction antiques (briques, quart-de-rond) et de restes de faune dont deux bucranes entiers.

46. Gourdon-Platel et Légigan 1985.

47. Guillin 2012.

Une fosse (ou un gros trou de poteau ?) a été creusée à travers ce niveau. La céramique recueillie dans le niveau d'épandage a livré du mobilier caractéristique des Ve-VIe siècle ap. J.-C. (fig. 10 n°s 1-6), en particulier 13 fragments de DSPA <sup>48</sup> dont quatre bords différents et 38 fragments de céramique commune (sableuse et claire). Du mobilier résiduel du premier âge du Fer (n°s 7-9) se trouvait mêlé à ces éléments plus tardifs.

### Structures modernes, contemporaines et non datées

Une voie empierrée a été observée à trois reprises dans les tranchées 7, 8 et 9. Elle se présente sous la forme d'une bande de circulation de 3 à 5 m de large, peu indurée mais contenant de nombreux cailloux en calcaire. Un fossé bordier, à l'ouest, a été observé en coupe dans la tranchée 7. Elle est orientée Nord-Est/Sud-Ouest. Deux larges fragments d'un bandage de roue en fer ont été retrouvés sur sa surface dans la tranchée 9.

Un deuxième chemin empierré a été dégagé dans la tranchée 25. Il se présente sous la forme d'un agencement soigné de blocs calcaires sur 1,80 m de large. Il est orienté Nord-Sud. Une monnaie de 10 centimes de 1917 a été retrouvée lors du nettoyage manuel de sa surface.

### Interprétation et conclusion

L'occupation de la fin du Néolithique n'est documentée que par du mobilier (céramique et silex) retrouvé dans une couche de colluvions déposée sur le versant nord de la terrasse de La Roque. Bien que le mobilier soit bien conservé, il se trouve en position secondaire, mélangé à quelques tessons du premier âge du Fer et un tesson de La Tène moyenne ou finale. Une occupation de cette période est donc fortement pressentie à proximité immédiate de notre intervention, peut-être sur le promontoire de Laroque, malheureusement occupé par une usine qui a partiellement détruit cette butte.

La grande fosse empierrée comblée vers la fin du premier âge du Fer n'a pas été intégralement fouillée dans le cadre de ce diagnostic. Une fouille archéologique préventive prescrite suite à ce diagnostic a été réalisée par le SAP durant l'automne 2015. Elle a permis de mettre en évidence les traces d'un petit habitat du premier âge du Fer, principalement matérialisé par deux fosses dépotoirs, dont celle découverte lors de cette première intervention.

Les découvertes de mobilier et de structures antiques se répartissent peu densément sur une surface de plus de 9000 m<sup>2</sup>. Elles consistent en quelques fossés, vraisemblablement parcellaires et en mobilier erratique découvert dans les terres culturales. Le seul élément tangible pour cette période est l'empierrement de la tranchée 26.



Fig. 11. - Bouton militaire américain de la première guerre mondiale (cliché V. Marache SAP).

La fouille préventive ouverte sur 4000 m<sup>2</sup> autour de la tranchée 26 n'a pas permis de mieux caractériser ce muret de gros blocs observé sur 8 m de long environ et 0,80 m de large. La fouille du niveau d'épandage n'a pas mis au jour d'élément structurant. Seule une voirie orientée nord-sud a été reconnue.

Le chemin empierré observé dans les tranchées 7, 8 et 9, dans le prolongement des parcelles AD850-AD851 semble correspondre à l'ancienne voie visible sur le plan cadastral de 1824. Un géoréférencement de ce dernier à l'aide d'angles de bâtiments conservés et de quelques limites parcellaires persistantes permet de superposer les vestiges du diagnostic sur ce fond de carte ancien. La route (ou le chemin) qui tournait à l'angle du château Grillon et qui descendait vers le sud-ouest en direction des palus se superpose parfaitement avec les traces du chemin empierré que nous avons observées.

De même, dans la partie Sud de l'emprise, le fossé dégagé sur plus de 30 m dans l'axe longitudinal de la tranchée 29 semble correspondre, à quelques mètres près, à la limite de lieu-dit du cadastre de 1824. Elle distinguait le lieu-dit « Jean Prévôt » à l'est du lieu-dit « La Parquyre » à l'ouest et qui correspond mieux au château et à ses abords.

48. Dérivé de sigillée paléochrétienne du groupe atlantique.



Dans la partie ouest de l'emprise, les tranchées de diagnostics ont parfois dégagé des culées de vignes. Il s'agit de trous de poteaux avec calage de blocs calcaires entourés de fils de fer. Ces blocs calcaires servaient à lester les fils de fer tendus entre les piquets des rangs de vigne. La plupart des parcelles concernées par ce diagnostic étaient, en effet <sup>49</sup> plantées de vignes jusque dans les années 1930.

Enfin, quelques éléments sont à mettre en relation avec l'implantation de camps militaires américains dans ce secteur durant la première guerre mondiale : un petit chemin en terre battue, un petit fossé orienté Ouest/Est localisés dans la tranchée 40, dans le Sud-Ouest de l'emprise ont livré quelques objets en métal cuivreux (fig. 11) et en fer pouvant correspondre à des restes de l'occupation américaine de ce terrain. En effet, dès l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, des camps de transit destinés aux soldats américains sont construits à Bassens <sup>50</sup>, Bordeaux et Lormont. Le site de Bassens est, en outre, sélectionné pour accueillir une zone portuaire affectée à la réception des matériels et des approvisionnements. L'essentiel des aménagements réalisés alors s'est développé en bord de Garonne et sur toute la terrasse à l'ouest de la voie ferrée. Cependant, le

Camp IV, un des quatre camps où logeaient les dockers et les travailleurs, se trouvait à l'est de la voie ferrée. Les photos aériennes de 1950 et 1956 et 1961 <sup>51</sup> font apparaître nettement les traces des anciens baraquements qui avaient été mis en place à l'époque pour loger ces ouvriers. Ils se développent principalement au sud de la rue Fénélon – là où se trouve actuellement un grand bassin creusé au milieu des années 1990 et une cité HLM de 1968. Mais on observe aussi ces constructions dans la partie Sud de notre emprise. Malgré la netteté et la densité de certaines de ces traces dans la végétation du milieu du XXe siècle, elles n'ont laissé aujourd'hui que peu de traces dans le sous-sol. Les pratiques culturales intensives observées pédologiquement peuvent, en partie, expliquer l'absence de vestiges significatifs de cette période. La nature de ces constructions – élévations en bois sur fondations peu profondes – explique aussi le peu de traces laissées jusqu'à aujourd'hui.

49. Information orale des anciens propriétaires et exploitants de ces terres.

50. Notice anonyme et sans date sur le site internet de la commune : [http://www.ville-bassens.fr/fileadmin/user\\_upload/fichiers/La\\_ville/Decouvrir\\_la\\_ville/Patrimoine/Camps\\_americains.pdf](http://www.ville-bassens.fr/fileadmin/user_upload/fichiers/La_ville/Decouvrir_la_ville/Patrimoine/Camps_americains.pdf).

51. Consultables sur le site internet de l'IGN Geoportail.



Fig. 12. - Vestiges de la villa des Flandres, à Carbon-Blanc, en 1900 (A.D.Gir. T 162T10).

### Carbon-Blanc, place Vialolle, diagnostic archéologique <sup>52</sup>

Le diagnostic archéologique prescrit sur la place Vialolle à Carbon-Blanc, suite au dépôt d'un projet d'aménagement du parking de la salle des fêtes municipale, devait permettre d'évaluer le potentiel archéologique de ce terrain de 3 360 m<sup>2</sup>. Située à l'entrée sud du bourg et classée en ZPPA, la place était supposée avoir été aménagée à proximité, voire sur, les vestiges de la « Villa des Flandres », édifice antique découvert et réenfoui dans le premier tiers du XXe siècle.

En effet, au mois d'avril 1900, au lieu-dit les Flandres, dans une prairie située en bordure nord-est de la « grande route » de Bordeaux, A. Vandercruyce, propriétaire des lieux, avait mis au jour des structures identifiées comme la partie thermale d'une riche villa d'époque gallo-romaine. Les photographies et les documents d'époque, conservés aux archives départementales de la Gironde, attestent que les découvertes furent spectaculaires (fig. 12 et 13). D'après les plans et les comptes-rendus, ces bains privés d'environ 225 m<sup>2</sup> étaient composés de dix salles dont deux bassins polygonaux. Leurs vestiges, enfouis à une profondeur de plus de 1,50 m, étaient bien conservés

pour la région. Ainsi, au moment de leur mise au jour, les murs de petits moellons calcaires se dressaient sur une hauteur de près de 1 m et les sols portaient encore leurs revêtements de carreaux de terre-cuite ou de plaques calcaires. Le système de chauffage des pièces (double-cloison de tubuli et hypocaustes des sols) était également très bien conservé. Malheureusement, faute de moyens pour en assurer la conservation et la présentation, ces vestiges furent remblayés quelques décennies plus tard. Ils étaient alors peu à peu tombés dans l'oubli et on avait perdu jusqu'au souvenir de leur localisation exacte.

Le but du diagnostic était donc, entre autre, d'essayer de les localiser et d'en savoir plus sur leur état de conservation, leur nature et leur datation. L'opération qui s'est déroulée du 04 au 14 août 2014 a permis d'ouvrir sept tranchées d'une superficie totale de 240 m<sup>2</sup>, soit 7 % de celle du projet (fig. 14). Cinq tranchées, d'orientation NE/SO, ont été creusées sur le parking

52. Notice rédigée par le responsable d'opération, David Hourcade

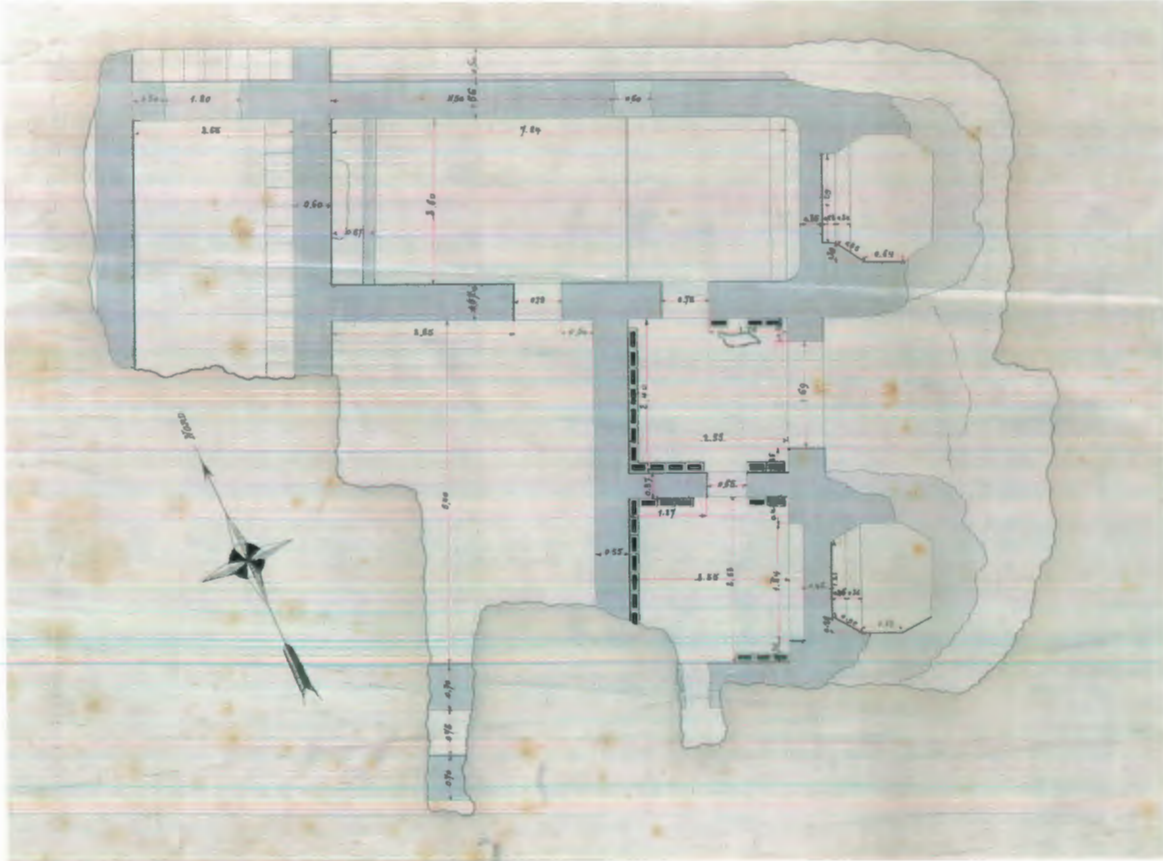


Fig. 13. - Plan des vestiges relevés à Carbon-Blanc en 1900 (A.D.Gir. 162T3).





de la salle des fêtes. Les deux principales, TR1 et TR3, ont été implantées aux deux extrémités de la zone de stationnement et ce n'est qu'au vu des résultats positifs de la tranchée TR3 que les petits sondages complémentaires TR7, TR8 et TR9 ont été ouverts. Les deux dernières tranchées, perpendiculaires aux précédentes, ont été creusées au sud, sur le grand boulodrome (TR5) et le petit parking (TR6).

Ces sondages se sont globalement révélés positifs. En effet, quatre des sept tranchées ouvertes ont permis de mettre au jour, à une profondeur d'enfouissement comprise entre 1 et 1,50 m en moyenne, des structures inédites de l'époque médiévale et, surtout, de redécouvrir une partie des vestiges oubliés de la « villa des Flandres ».

A l'ouest du parking, dans la tranchée TR1, les sondages ont tout d'abord permis de repérer les traces de deux fossés et d'un petit silo creusés dans l'argile. Ils témoignent de l'occupation rurale du site durant le haut Moyen Âge et aux XIIe/XIIIe siècles.

C'est à l'est du parking, dans les tranchées TR3, TR7 et TR9 que les vestiges de l'époque gallo-romaine ont été mis au jour. Les données chronologiques sont maigres. En effet, dans la mesure où les sondages de l'été 2014 se sont cantonnés à



dégager un édifice déjà fouillé au début du XXe siècle, aucune datation précise n'a pu être proposée et, mis à part quelques fragments de matériaux de construction en terre-cuite, très peu de mobilier archéologique datant de l'époque romaine n'a été découvert. En fait, la grande majorité du mobilier mis au jour date des années 1920/1930, époque à laquelle le site a servi de décharge avant d'être remblayé.

Les données architecturales sur l'édifice balnéaire sont plus stimulantes. Les murs découverts au nord de la tranchée TR3 correspondent sans aucun doute possible aux parois et aux marches du petit bassin octogonal du caldarium (C) dégagé par

A. Vandercruyse (fig. 15). Ils possèdent encore leur revêtement de plaques calcaires et leur système de tubuli (fig. 16). Dans la même tranchée, les dalles calcaires repérées environ 6 m plus au sud constituent certainement les vestiges inédits du caniveau de bordure sud des thermes. Plus à l'ouest, le creusement de la tranchée TR7 a permis de dégager le sommet de deux maçonneries perpendiculaires qui correspondent très certainement à la façade sud des bains et au mur qui sépare les salles G et J. Enfin, plus au nord-est, la tranchée TR9 a permis de retrouver, comme attendu, les vestiges de la façade nord ainsi que le mur oriental du auvent/porche d'entrée.

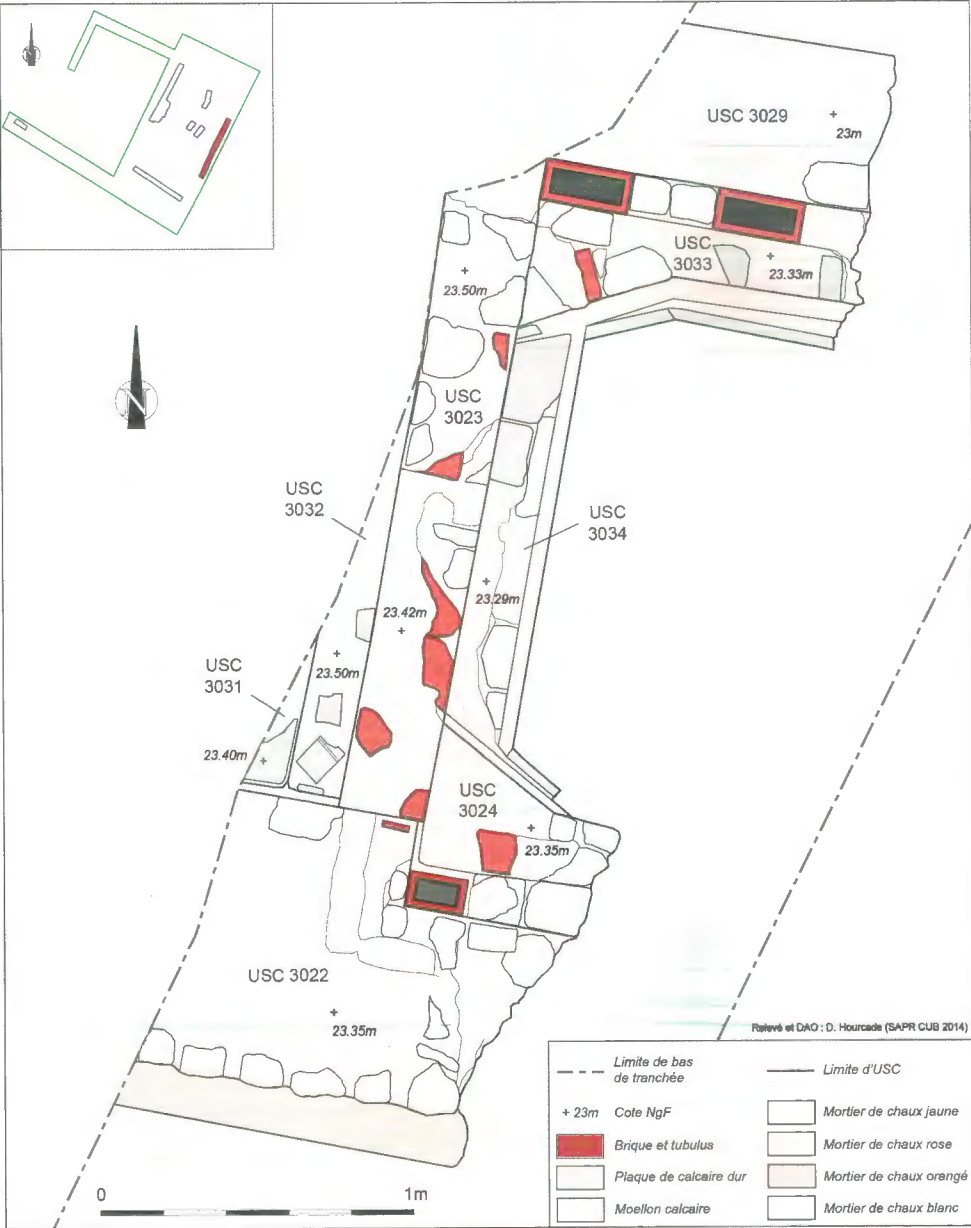


Fig. 16. - Relevé du bassin du caldarium en 2014.



Le plan restitué des vestiges (fig. 17) permet de classer ces thermes parmi les édifices "à itinéraire rétrograde" et "plan semi-symétrique". L'utilisateur entrait depuis le porche nord-ouest dans le grand vestibule G. Il traversait ensuite la salle de sport couverte J pour rejoindre le vestiaire E. Pour s'échauffer, il pouvait soit retourner dans la salle précédente soit rejoindre le tepidarium B en traversant, sans s'y arrêter, le frigidarium E'. Il gagnait ensuite le caldarium A pourvu d'un petit bassin chaud C. Revenant sur ses pas, il retrouvait le tepidarium B et son bassin d'eau tiède B' avant de finir son circuit dans le frigidarium E' et l'eau vivifiante de son bassin froid D. Au sud, la chambre de chauffe A' abritait le praefurnium. Les eaux usées et de ruissellement étaient évacuées dans les caniveaux H, I et K qui entourent l'édifice.

D'une taille moyenne par rapport aux autres thermes ruraux antiques d'Aquitaine, ce bâtiment vraisemblablement construit entre le III<sup>e</sup> et le Ve siècle ap. J.-C. formait un édifice indépendant, isolé du reste de l'habitation. L'emplacement de la villa proprement dite reste à découvrir, mais elle se situait sans doute plus au nord.

Même si l'on ne dispose dans le cadre de ce diagnostic que d'une vision partielle du site, les informations recueillies permettent non seulement de localiser définitivement avec précision l'emplacement de la « Villa des Flandres », mais aussi de confirmer le très bon état de conservation de ses vestiges ainsi que l'exactitude relative du plan ancien et les dimensions du bâtiment thermal. Elles apportent également des éléments nouveaux, essentiels à la connaissance des techniques de construction de l'édifice.

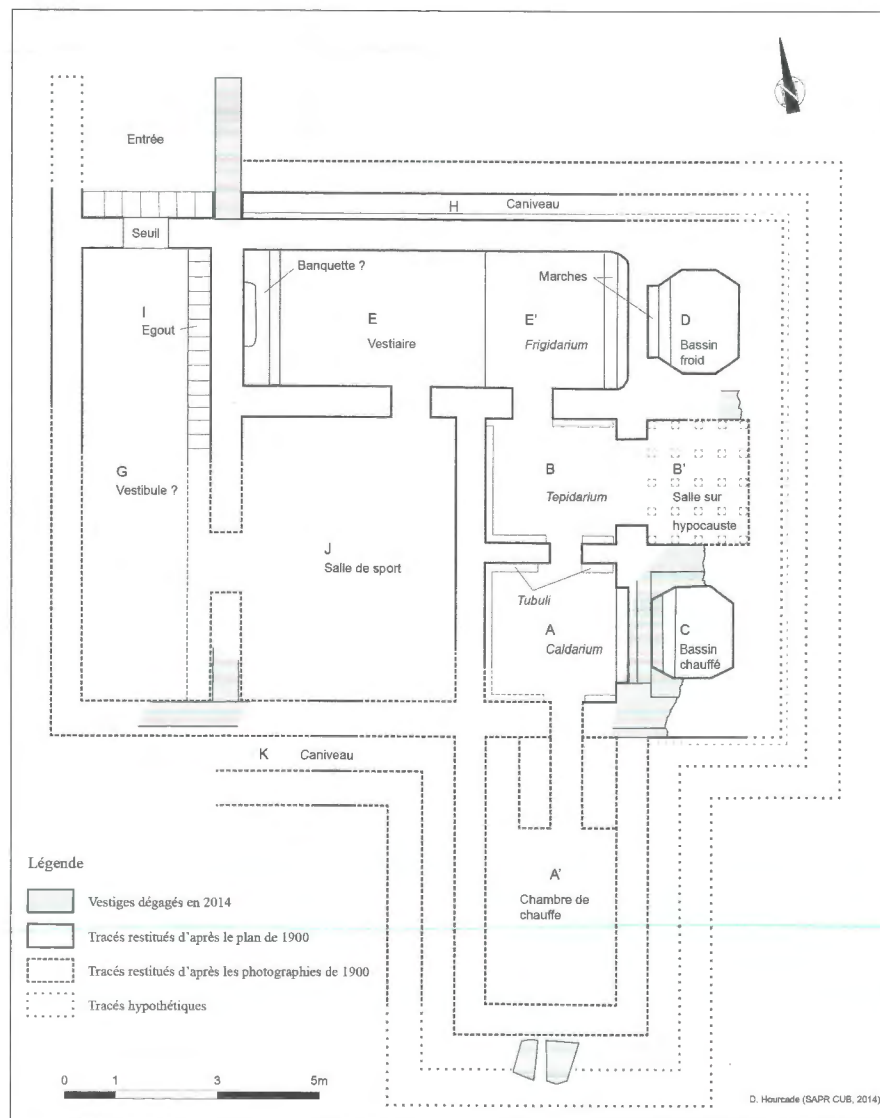


Fig. 17. - Plan commenté des thermes de la place Vialolle (Carbon-Blanc).

## Bordeaux, 69 rue des Trois Conils, sauvetage urgent<sup>53</sup>

Le centre de santé médical dentaire du Pavillon de la Mutualité, à Bordeaux (Gironde), est situé à l'angle de la rue Vital Carles et de la rue des Trois Conils, en plein centre-ville. Des travaux de réaménagement ont nécessité la mise en place d'un ascenseur pour faciliter l'accès aux personnes à mobilité réduite. Un creusement dans le sol de la cave a donc été effectué par la société en charge des travaux. La présence d'ossements bien conservés a attiré l'attention des ouvriers en charge du terrassement. De plus, ils ont atteint, en fond de fouille, une maçonnerie entièrement recouverte par des remblais postérieurs.

Le service régional de l'archéologie a alors été informé de cette découverte. Après une visite sur les lieux, une interruption du chantier de deux jours a été décidée pour faciliter l'intervention d'une équipe du SAP dans le but de compléter ces premières observations.

La présence d'eau ruisselante a nécessité la mise à disposition d'une pompe immergée par l'entreprise chargée des travaux. Le SAP a mis en place l'éclairage nécessaire pour travailler dans des conditions satisfaisantes.

Le creusement de la cage d'ascenseur a la forme d'un trapèze de 2,50 et 2,80 m de bases et de 2,55 m de hauteur. Il est situé dans la première cellule (sud-est) de la cave du bâtiment. Ses parois sud et est correspondent aux fondations de l'édifice tandis que les deux autres ont recoupé des niveaux archéologiques en place.

Un nettoyage manuel des coupes a été réalisé. À l'issue de ce travail, il est apparu que la paroi ouest (coupe sud-nord) était fortement perturbée par la tranchée de fondation du mur et par les creusements des réseaux d'assainissement successifs. Le dégagement du fond de la fouille a permis de remettre au jour la base d'une maçonnerie.

La paroi nord (coupe ouest-est) a fait l'objet d'un relevé stratigraphique. La position de la maçonnerie a été relevée, en plan, par rapport aux limites de creusement.

Sur la coupe (fig. 18), le niveau le plus ancien observé dans ce sondage est le sommet d'un épais remblai, observé sur environ 0,50 m d'épaisseur. Il est surmonté par trois niveaux de sols successifs. Ceux-ci sont systématiquement séparés par des niveaux d'occupation ou de fins remblais. Le premier état (SOL 1011) se développe sur environ 5 cm d'épaisseur. Il est constitué de plusieurs fins niveaux de mortier, de cendres, de charbons, qui correspondent à autant de réfections. Les deuxième et troisième états de sol ne sont pas construits. Ils sont matérialisés par la présence d'un fin liseré charbonneux

plan. Les couches d'occupation (ou de remblai) entre ces sols ont livré un peu de mobilier antique (tegula, imbrex, briques, céramique). Au dessus du dernier sol, le niveau d'abandon 1006 est recouvert par un probable remblai de démolition (1005). Il est composé d'argile, de sable, de galets et comprend quelques blocs calcaires.

Un dernier remblai de démolition (1004) composé de blocs calcaires et de mortier décomposé termine l'histoire « ancienne » des niveaux observés sur cette coupe.

53. Notice rédigée par le responsable d'opération, Bertrand Béhague

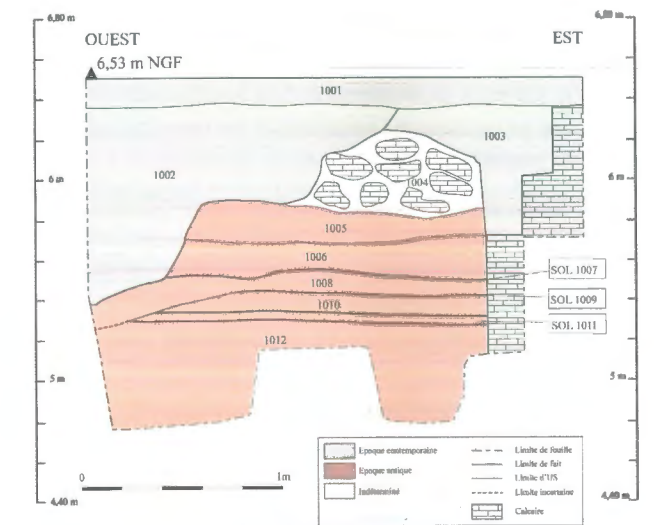


Fig. 18. - Coupe stratigraphique de la paroi nord de la cage d'ascenseur du Pavillon de la Mutualité au 69 rue des 3 Conils à Bordeaux (SAP).



Fig. 19. - Maçonnerie antique en cours de dégagement au fond de la cage d'ascenseur (cliché B. Béhague SAP).



Ces niveaux sont recoupés, vers l'est, par la tranchée de fondation du mur du bâtiment, sur une profondeur supérieure à 1,20 m. La base de cette fondation à ressaut n'a pas été atteinte.

Le comblement de la tranchée de fondation semble recoupé par une grande fosse qui se développe vers l'ouest. Il s'agit vraisemblablement du creusement réalisé lors de la mise en place du réseau d'assainissement du bâtiment, observé sur la paroi ouest du sondage.

La maçonnerie présente dans le fond de la fouille (fig. 19) est relativement bien conservée. Elle a été observée sur 2,36 m de long. Elle présente une orientation est-ouest, légèrement décalée (2 à 3°) par rapport à l'axe cardinal. La fondation de ce mur mesure 0,46 m de large. Elle est constituée de blocs calcaires et de mortier de chaux. L'élévation mesure 0,40 m de large. Elle est réalisée avec un parement en petit appareil (blocs équarris mesurant environ 0,10 x 0,15 x 0,10 m). Dans la coupe sud-nord, le parement nord est conservé sur 4 assises, tandis que les creusements postérieurs n'ont laissé qu'une seule assise du parement sud. Entre ceux-ci, le blocage est composé de mortier de chaux et d'éclats calcaires de forme et de taille diverses.

Un peu de mobilier a été recueilli au cours de cette intervention, d'abord lors du nettoyage des coupes et du fond du creusement puis en le prélevant directement au sein des quelques US observées en coupe.

Parmi le mobilier « mélangé », on peut noter la présence de :

- un tessou de céramique commune sombre indéterminée,
- une lèvre de mortier (IIe /IIIe siècle ap. J.-C.),
- un tessou de pot ovoïde modelé peigné à lèvre de section triangulaire à méplat horizontal parcouru de stries concentriques. Ces vases (Type 706 de Réchin) sont caractéristiques d'une production s'étendant des Asturies (Espagne) aux Pyrénées Centrales et remontant jusque dans le nord des Landes<sup>54</sup>. Ils sont datés d'une période comprise entre la seconde moitié du IIIe et le IVe siècle. À Bordeaux, plusieurs exemplaires de ces vases sont connus, par exemple dans la phase 4B de la fouille de la Cité Judiciaire<sup>55</sup> datée entre 260 et 310 et dans quelques contextes postérieurs<sup>56</sup>.
- un fragment de tegula avec des marques onduées réalisées au doigt,
- 7 fragments de tuyau de canalisation d'eaux usées en terre cuite glaçurée dont trois NMI (trois bords différents),

La grande majorité du mobilier issu des contextes stratigraphiques consistait en fragments de matériaux de construction

(tegula, imbrex et brique). L'US 1008 est la seule à avoir fourni du mobilier identifiable :

- 4 tessous de dérivée de sigillée paléochrétienne du groupe atlantique (DSPA)
- un indéterminé
- un pied de bol Rigoir forme 6
- un bas de panse avec guillochis
- une panse forme fermée avec sillons et guillochis (Rigoir forme 16 ?)
- un tessou de fond de pot tourné indéterminé à pâte sombre sableuse.

Les formes de DSPA représentées correspondent au répertoire typologique du Ve siècle défini par J. et Y. Rigoir et J.-F. Meffre<sup>57</sup>. Le tout a été recuit dans un foyer après rejet.

Compte-tenu de la nature de cette intervention, il est délicat de tenter d'interpréter les vestiges mis au jour. Néanmoins, en l'absence de mobilier du Haut-Empire, nous pouvons supposer que la maçonnerie mise au jour correspond à une construction datant, au plus tôt, du IIIe siècle ap. J.-C. La nature de cette construction reste indéterminable. Les sols observés dans la coupe ouest-est correspondent plus probablement à des intérieurs qu'à des sols extérieurs. La présence de mobilier du Ve siècle dans une couche piégée entre deux niveaux de sols atteste de la continuité de l'occupation durant l'Antiquité tardive. L'orientation de cette construction et la longue durée de son occupation rappelle les observations réalisées dans la « maison du confluent » lors de la première phase de fouille de l'îlot Saint-Christoly<sup>58</sup> en 1974.

Il faut souligner et remercier ici le civisme des aménageurs qui ont eu la présence d'esprit de signaler leur découverte et l'amabilité de favoriser ces observations. Les mentions, du milieu du XIXe siècle<sup>59</sup>, de découvertes de vestiges antiques dans cet îlot trouvent ici confirmation, par des observations matérielles directes, qui permettent de situer précisément une maçonnerie et son niveau d'apparition (5,60 m NGF). La côte de 6 m NGF, soit 2 à 3 m sous le niveau actuel de la rue, peut même être retenue pour les niveaux en place les plus récents (postérieurs au Ve siècle) conservés dans ce bâtiment avec sous-sol.

54. Réchin et al. 1996.

55. Sireix 2008, fig. 21, n° 81, 99 et 157.

56. Sireix 2008, p. 383-384 et fig. 30.

57. Rigoir et al. 1973.

58. Régalo-Saint-Blancard 2013, p. 165-166 et p. 174-175.

59. Doulan 2013, notice 177, p. 178.

## Bordeaux, place Sainte-Eulalie. Fouille préventive<sup>60</sup>

Dans le cadre de la mise en place de conteneurs enterrés pour la collecte du verre au niveau de la place Sainte-Eulalie à Bordeaux, en face du n°64 de la rue Paul-Louis Lande, une opération de fouille préventive directe, sans diagnostic préalable, a été prescrite par le Service régional d'archéologie d'Aquitaine. En effet, les travaux devaient intervenir à proximité immédiate de l'église Sainte-Eulalie, à l'intérieur même de son cimetière médiéval, et dans un secteur où l'occupation antique est attestée. Les différentes découvertes effectuées dans les îlots alentours montrent que la zone correspond à un quartier suburbain de Burdigala occupé dès le tout début de notre ère. Puis, au Bas-Empire, la ville se resserre à l'intérieur d'un rempart, mais l'occupation perdure au travers la présence d'habitats, de type domus romaine<sup>61</sup>. L'église Sainte-Eulalie est construite dès le début du XIIe siècle. Elle se situe hors des murs de la ville jusqu'au début du XIVe siècle, date à partir de laquelle une nouvelle enceinte la place intra muros.

L'opération archéologique s'est déroulée du 20 octobre au 21 novembre 2014 et s'est traduite par l'implantation d'un sondage de 37 m<sup>2</sup>, fouillé dans un premier temps jusqu'à 1,30 m de profondeur. Une seconde phase a ensuite consisté à fouiller les niveaux compris entre 1,30 et 2,40 m de profondeur, dans un rectangle central d'environ 18 m<sup>2</sup>. Cette fouille a permis de mettre en évidence une occupation depuis le XIIe siècle au moins. Elle précède plusieurs niveaux funéraires relatifs au cimetière médiéval et moderne de la paroisse Sainte-Eulalie. La période contemporaine est ensuite marquée par la présence d'habitation qui bordent la rue Paul-Louis Lande.

### Une occupation antérieure au XIIIe siècle

L'occupation la plus ancienne observée dans le sondage se traduit par la présence d'un niveau de sol en cailloutis partiellement conservé et apparu à 2,40 m de profondeur, soit aux environs de 12,50 m NGF (fig. 20). À cette même altitude, une structure bâtie indéterminée pourrait fonctionner avec ce niveau de circulation mais son identification demeure compliquée étant donné le peu d'éléments mis au jour. Une monnaie identifiée comme étant une probable obole de Thibault II roi de Navarre (1253-1270)<sup>62</sup> montre que le sol est antérieur au XIIIe siècle.

Néanmoins, en l'absence de matériel probant et compte tenu de la faible surface mise au jour, ainsi que de la profondeur maximale de 2,40 m dictée par les travaux, il est difficile de proposer une datation avérée pour cette occupation. Une fouille plus étendue de ces niveaux permettrait sans doute de mieux les qualifier.

### Des terres noires entre le XIVe et le XVIIe siècle

Un épais niveau de sédiments noirs a ensuite été identifié au dessus de ce premier niveau d'occupation. Bien qu'il soit vraisemblablement lié à une très longue occupation, son aspect homogène n'a pas permis de discerner une stratigraphie lisible. Sa nature de type « terre à jardin », donc fréquemment brassée, explique qu'elle contienne un mobilier qui semble hétérogène au premier abord.

Néanmoins, une évolution chronologique a pu être perçue grâce au repérage altimétrique systématique de ce mobilier. Deux phases d'occupation principales ont donc pu être repérées : une première phase pourrait correspondre aux XIVe-XVe siècles, tandis que la seconde interviendrait durant la période moderne. L'ensemble de ces couches sert d'encaissant aux inhumations du cimetière médiéval puis moderne.

### Le cimetière de la paroisse de Sainte-Eulalie

L'intervention a été réalisée à l'intérieur même du cimetière paroissial de Sainte-Eulalie (fig. 21), en bordure de la rue du même nom. Néanmoins, bien que nous nous situons contre sa bordure orientale, aucune limite ou enclos n'a pu être observé durant la fouille.

60. Notice rédigée par la responsable d'opération, Céline Michel avec Hélène Réveillas, archéo-anthropologue au SAP.

61. Doulan 2013.

62. Identification effectuée par Messieurs J.-P. Casse, J.-M. Debruge et B. Odaert du Cercle Bertrand Andrieu de la Société archéologique de Bordeaux.



Fig. 20. - Vue du sud-ouest du sol induré en cailloutis 126 (C. Michel).





Fig. 21. - Sépulture 37 (C. Michel).

Le cimetière est mentionné dans les archives pour la première fois en 1355<sup>63</sup>. Mais c'est le XVIII<sup>e</sup> siècle qui est le siècle le plus renseigné dans les archives. À cette époque, c'est l'un des cimetières de faubourg les plus spacieux de Bordeaux. Il cesse d'être utilisé en 1794<sup>64</sup>, lorsque le nombre d'inhumations ne permet plus d'en faire de nouvelles. Les corps sont alors transportés au cimetière de la Chartreuse et l'espace devient une place du même nom.

Bien que la fouille n'ait concerné qu'environ 18 m<sup>2</sup>, elle a livré un total de 129 sujets en place et un nombre important d'ossements en position secondaire. Les sépultures ont pu être datées du XIV<sup>e</sup> siècle à la fin de la période moderne, les plus anciennes n'ayant pas pu être attribuées de manière catégorique à la fin du Moyen Âge. Quelle que soit la période, des éléments récurrents ont pu être observés, tant au niveau des caractéristiques biologiques des individus que des pratiques funéraires. Ainsi, l'architecture reste simple, avec une utilisation du bois dans tous les cas d'espace vide identifiés, principalement sans clou. L'axe ouest-est est majoritaire, le dépôt des corps est très généralement réalisé sur le dos avec les membres supérieurs souvent repliés et les membres inférieurs presque toujours en extension. Le mobilier est rare et souvent limité à quelques objets personnels.

### Une première phase probable d'utilisation aux XIV<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècles

La phase d'utilisation la plus ancienne correspond à la période des XIV<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècles. Elle est représentée par 50 sujets. Le premier constat est la prédominance des hommes qui sont ainsi quatre fois plus nombreux que les femmes<sup>65</sup>. Cette prédominance masculine peut s'expliquer par le caractère particulier de cette paroisse, un faubourg entre ville et campagne, avec de nombreux artisans, notamment dans les tanneries, et de nombreux ouvriers agricoles dans les exploitations viticoles.

On remarque, pour les sujets les plus anciens, une quasi-absence d'enfants de moins de dix ans et d'adolescents. Ce constat, assez surprenant, peut s'expliquer par le fait que nous n'avons fouillé qu'une partie très restreinte de ce cimetière. Ainsi, il est fort probable que les sujets les plus jeunes aient été inhumés ailleurs. Ce secteur aurait donc été réservé aux adultes à cette période. L'une des raisons qui peut être avancée est que ces sujets appartenaient à un groupe particulier comportant surtout des individus matures, peut-être reliés entre eux par leur activité professionnelle. La fenêtre ouverte sur ce cimetière est trop petite pour pouvoir réellement comprendre cette sectorisation.

L'étude des pathologies a également permis de montrer que les sujets potentiellement médiévaux sont fortement touchés par l'arthrose et présentent des pathologies infectieuses. Ces lésions témoignent de conditions de vie difficile qui pourraient être mises en relation avec le climat insalubre décrit par C. Julian en 1895<sup>66</sup>, mais aussi avec le fait qu'en ville, ou dans un faubourg, les conditions d'hygiène étaient particulièrement mauvaises pour ces périodes.

### Une seconde phase d'utilisation durant la période moderne

D'importantes différences ont toutefois été perçues entre les sépultures potentiellement datées de la fin du Moyen Âge et celles datées de l'époque moderne, là aussi d'un point de vue biologique et d'un point de vue funéraire. Elles corroborent les deux séquences distinguées grâce à l'étude du mobilier prélevé dans l'épaisse couche de terres noires.

Cette seconde phase se caractérise par l'augmentation du nombre d'individus inhumés dans cet espace, mais également par un nombre plus important de sujets immatures. Cela peut s'expliquer tout d'abord par l'accroissement important de la population à cette époque. Mais également par le fait que l'on permet l'inhumation des défunts provenant de la paroisse de Saint-Projet suite à un constat établi en 1763<sup>67</sup> qui précise que le cimetière dispose encore d'un vaste espace libre.

Les défunts sont moins touchés par l'arthrose des membres supérieurs et présentent moins d'enthésopathies au niveau des radius que pour les sujets potentiellement plus anciens. Leurs

63. « Comptes de l'archevêché de Bordeaux, Archives départementales, G. Clergé Séculier : Archevêché n° 236, Registre des comptes. 1355 », AHG, 21, 1881, p. 185.

64. Lavaud (dir.) 2009b, 143.

65. Il convient de toujours garder à l'esprit le nombre élevé de sujets de sexe indéterminé.

66. Julian 1895.

67. « Procès-verbal de l'état des cimetières de la présente ville de Bordeaux, Archives de la Gironde, Série B, fonds du Parlement, mélanges non classés. Orig. Pap. Transcrit et communiqué par M. Alfred Leroux », AHG 234, 1912, p. 295-305 (303).

dents présentent également moins d'usure. Les conditions de vie semblent donc s'améliorer légèrement durant la période moderne. L'axe ouest-est est conservé, mais près de 40 % des sujets ont la tête côté est et non côté ouest. Enfin, il est également possible de noter que la quantité d'objets associés augmente légèrement.

### La construction d'habitations tout au début du XIX<sup>e</sup> siècle et leur destruction après le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle

Le cimetière de Saint-Eulalie cesse d'être utilisé en 1794. Les cadastres de 1822, puis de 1851, mentionnent une succession de quatre maisons établies le long de la rue Sainte-Eulalie (actuelle rue Paul-Louis Lande), en face du couvent des Annonciades. L'emprise de la fouille coïncide très exactement avec celle de ces quatre maisons qui n'existent plus actuellement.

L'archéologie confirme leur présence puisque deux pièces d'habitation ont été mises en évidence dans les niveaux supérieurs (fig. 22). De plus, un niveau de chantier relatif à la construction d'un des murs a livré une monnaie très usée de 1793<sup>68</sup>. Les deux espaces sont séparés par un mur orienté ouest-nord-ouest/est-sud-est, installé sur une profonde fondation coupant les niveaux d'inhumation. Leurs sols en carreaux de terre cuite, épargnés lors de la démolition du bâtiment, étaient encore en place. Une cave voûtée a également été localisée dans l'angle occidental du sondage.

Les pièces d'habitation sont ensuite détruites, les structures sont arasées, les pierres, sans doute récupérées, et l'ensemble de la zone est nivelé par un remblai de destruction. Cet événement n'a pas pu être rattaché à une source précise. Nous savons toutefois qu'il intervient après 1851 car les habitations sont encore mentionnées sur le cadastre de cette même année.

De plus, le XIX<sup>e</sup> siècle est le théâtre de nombreuses restructurations dans Bordeaux. De nouvelles artères sont percées et des campagnes d'isolement des églises sont menées, notamment dans la seconde moitié du siècle<sup>69</sup>. À Sainte-Eulalie, la destruction de ces constructions pourrait avoir été entreprise dans les années qui ont suivi 1853<sup>70</sup>. Ces habitations auraient donc eu une durée de vie relativement courte, ce qui expliquerait qu'aucune reprise ou restructuration n'ait été mise en évidence dans les maçonneries.

### Conclusion

Les possibilités d'accéder aux vestiges archéologiques en milieu urbain étant de plus en plus rares, cette opération a été une réelle opportunité d'obtenir des informations majeures sur l'histoire de cette place depuis le plein Moyen Âge. La fouille a également permis d'accroître nos connaissances sur le



Fig. 22. - Vue générale depuis le sud-ouest des structures bâties du XIX<sup>e</sup> siècle (C. Michel).

cimetière de la paroisse de Sainte-Eulalie, malgré une emprise très restreinte par rapport à la superficie générale de l'espace funéraire. Aucune étude générale de ce cimetière n'a pu être dressée mais des informations capitales sur son fonctionnement ont toutefois pu être obtenues et les données recueillies ont permis de proposer une première analyse de son occupation. L'un des principaux faits marquants est le nombre très important de sépultures découvertes, dont l'étude anthropologique a permis de mettre en évidence deux phases d'utilisation du cimetière, confirmée par l'étude du mobilier céramique. La complémentarité des données archéologiques et des données textuelles est également à souligner. Elle s'observe aussi pour les niveaux supérieurs. Fermé en 1794, le cimetière est rapidement remplacé par une place publique, tandis que le long de la rue Paul-Louis Lande, des habitations sont construites. Néanmoins, la durée d'existence de ces maisons semble relativement courte car elles sont sacrifiées au profit d'un vaste programme urbain de mise en valeur des églises bordelaises vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

68. Identification effectuée par Messieurs J.-P. Casse, J.-M. Debruge et B. Odaert du Cercle Bertrand Andrieu de la Société archéologique de Bordeaux.

69. Lavaud (dir.) 2009a, 272.

70. Dosquet et de Lamothe 1862, 35.



## Blanquefort, Église Saint-Martin, fouille préventive<sup>71</sup>

Un projet de réaménagement de la place de l'église de Blanquefort a provoqué un diagnostic réalisé par l'Inrap en 2012<sup>72</sup>. Les résultats ont confirmé la conservation de plusieurs niveaux d'occupation liés au cimetière médiéval et moderne.

Le projet d'aménagement, modifié en conséquence, nécessitait encore l'aménagement d'une cuve et de deux chambres techniques pour une fontaine, amenant à descendre le niveau du sol de 2 mètres (fig. 23). Le diagnostic ayant situé le toit des niveaux archéologiques à 28 m NGF, soit à 1 m de profondeur sous le sol de la place, des fouilles archéologiques préventives ont été prescrites par le Service régional de l'archéologie. L'emprise de la fouille a ainsi été établie en rapport avec la superficie des aménagements prévus, soit un carré de 3 m sur 3 m, à une dizaine de mètres au nord de l'église.

Au total, 19 sépultures d'individus en position primaire ont été observées, illustrant les phases médiévale et moderne de l'occupation funéraire autour de l'église, avec une même représentation en sujets adultes (9) et immatures (10).

Des coffrages en pierre (calcaire) ont été mis au jour, mais le couvercle n'était pas conservé dans la majorité des cas et des sépultures postérieures étaient installées directement au-dessus (fig. 24). Une seule sépulture en coffrage en pierre était couverte par une dalle calcaire scellée à l'argile, aménageant un espace vide et clos. Un autre coffrage en pierre, destiné à un sujet immature, était en grande partie recouvert de mortier où des négatifs de planches en bois étaient visibles : des éléments

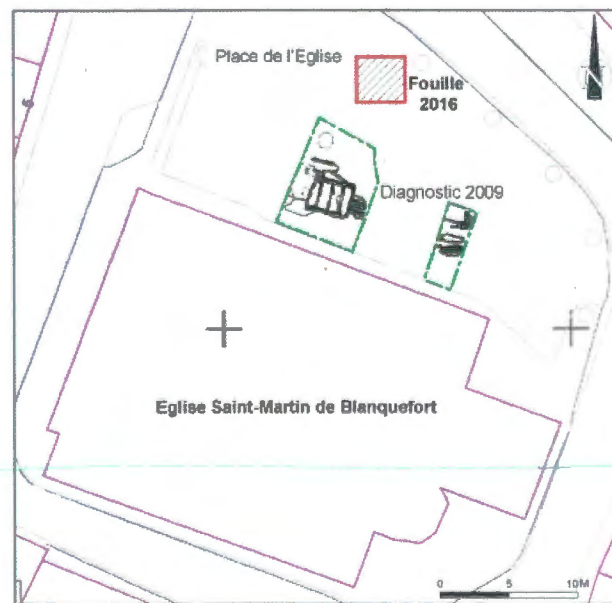


Fig. 23. - Localisation de la zone de fouille (M.-P. Vallex-Wattiaux, J. Masson).

en bois semblent avoir été utilisés pour servir de couvercle ou installés pour soutenir un couvercle d'une autre nature, non retrouvé en fouille.

Une cuve de sarcophage en calcaire avec logette céphalique trapézoïdale a également été mise au jour. Un sujet adulte y a été installé, puis cette sépulture a été ouverte à nouveau pour y aménager un coffrage en pierre partant de la logette céphalique et réduisant l'espace intérieur de moitié, pour y installer un sujet immature, le tout étant refermé par le couvercle initial du sarcophage (fig. 25). Celui-ci a ensuite été recréusé de manière à abriter la fosse d'un troisième sujet, immature également.

Il a été observé l'usage fréquent de mortier de chaux dans l'aménagement des sépultures, en fond de fosse et dans certains cas aussi pour former des bords voire une couverture, probablement en association avec des éléments en bois, non observés à la fouille. Enfin, des contenants en bois ont été observés dans les niveaux attribués à l'occupation moderne.

L'étude post-fouille est en cours et des rapprochements seront à faire avec les résultats des fouilles menées dans les cimetières médiévaux et modernes d'autres communes de la banlieue bordelaise, Villenave d'Ornon (resp. H. Réveillas, SAP) et Bruges (resp. J. Masson, SAP).

71. Notice rédigée par la responsable d'opération, Juliette Masson.

72. Elizagoyen 2013.



Fig. 24. - Sépulture mise au jour dans un coffrage en pierre (cl. M. Hautin).



Fig. 25. - Sépulture en sarcophage avec réutilisation de l'emplacement (coffrage) (cl. M. Hautin).

## Bruges, Église Saint-Pierre, fouille préventive<sup>73</sup>

Dans le cadre de travaux de réaménagement de la place de l'église de Bruges et suite au diagnostic archéologique positif réalisé en octobre 2013, des fouilles préventives ont été prescrites autour de l'édifice, du 22 avril au 11 juillet 2014.

L'emprise de la fouille était de 1200 m<sup>2</sup>, autour de l'église à l'ouest, au sud et à l'est. En fonction des aménagements futurs, toute la surface n'était pas à étudier à la même profondeur. Au sud, une grande bande était à sonder sur une profondeur de 0,20 m seulement où aucun vestige n'a été observé. Sur le reste de l'emprise, une profondeur de 0,50 m a été atteinte, avec des sondages profonds ponctuels correspondant à de futures fosses d'arbres, de 1,50 m sur 2 m et de 1,50 m de profondeur.

### Une occupation précoce

Une occupation funéraire est attestée dès les VIe-VIIe siècles par deux sarcophages au couvercle en bâtière, mis au jour au sud de l'édifice actuel. Ils sont l'un à côté de l'autre et semblent avoir une place particulière autour de laquelle d'autres sépultures en coffrages en pierre ont été installées par la suite, privilégiant l'emplacement à l'orientation ouest-est (fig. 26). Chacun de ces deux sarcophages, par ses caractéristiques, est typique des exemplaires connus pour la région, autour de Bordeaux, comme à Bassens et à Bouliac<sup>74</sup>, ou plus loin à Bazas et à Chadenac<sup>75</sup>. Le seul ayant été fouillé n'a pas fait l'objet de réutilisations, un seul sujet y a été inhumé, sans mobilier. Leur présence marque donc une vocation funéraire précoce pour ce

lieu, sans que l'on puisse savoir pour l'instant si elle est à relier à un quelconque édifice de culte, comme cela a pu être le cas à Jau-Dignac et Loirac par exemple, où les sarcophages ont été installés à l'intérieur et à l'extérieur d'une petite chapelle<sup>76</sup>.

Trois sépultures témoignent ensuite d'une occupation pour la période carolingienne et sur un espace relativement étendu. Les trois sujets se sont décomposés en espace vide et on peut noter la présence d'un plancher surélevé dans un cas. Aucun mobilier associé n'est à signaler pour ces trois sépultures. Deux d'entre elles sont orientées ouest-est, la troisième est orientée nord-sud, parallèle à l'actuelle façade occidentale de l'église.

Cette orientation nord-sud est à souligner car elle pourrait avoir été contrainte par une éventuelle structure antérieure, hypothèse qui pourrait être appuyée par la mise au jour de plusieurs éléments évoquant un éventuel édifice plus ancien. Sans pouvoir déterminer de datation précise, plusieurs maçonneries ont en effet été observées près du chevet au sud, sous les fondations. Elles révèlent une structure de plan et de dimensions inconnus, à placer avant l'élévation de l'abside actuelle.

73. Notice rédigée par la responsable d'opération, Juliette Masson avec Hélène Réveillas archéo-anthropologue au SAP.

74. Bizot 1989a.

75. Gleize 2006.

76. Cartron et Castex 2010.



Fig. 26. - Sépultures en sarcophages (cl. M. Hautin).





Fig. 27. - Vue intérieure du chevet (cl. J. Masson).

qui peut quant à elle être datée au plus tôt de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. La présence de sarcophages avec un couvercle plat à proximité, eux aussi antérieurs à l'abside, pourrait être un indice en faveur d'une fonction liée au culte pour ces vestiges. Bien que la sépulture orientée nord-sud citée soit à l'opposé de ces vestiges, ces observations semblent bien évoquer un point central pour cette occupation précoce du site.

**Une église du XI<sup>e</sup> ou du début du XII<sup>e</sup> siècle  
associée à un espace funéraire  
occupé du Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne**

Les parties les plus anciennes de l'église sont datées de la fin du XI<sup>e</sup> ou du début du XII<sup>e</sup> siècle (fig. 27). Elles témoignent de la construction d'un édifice de culte constitué d'une abside ouvrant sur une nef unique. Ce type de plan est fréquent pour des églises paroissiales édifiées au XI<sup>e</sup> siècle, comme à Baron et Mouliets-et-Villemartin en Gironde <sup>77</sup> entre autres exemples, et il peut se retrouver également pour des édifices datés du XII<sup>e</sup> siècle sur des sites comme Saint-Etienne de Tauriac en Gironde <sup>78</sup>. Cette nouvelle construction à Bruges empiète alors sur l'espace funéraire déjà développé sur cette partie orientale du site. L'église de Bruges est encore agrandie au XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle avec l'ajout d'un clocher contre la

77. Provost 2014.

78. Bizot 1989b.



Fig. 28. - Sépultures coupées par l'implantation du clocher (cl. J. Masson).

façade occidentale. Cette adjonction est elle aussi implantée sur une surface occupée par des sépultures en sarcophages et en coffrages (fig. 28).

Pour cette période médiévale, les sépultures ont livré des sujets de tous les âges et des deux sexes qui ne présentaient pas dans l'ensemble de pathologies particulières. Le profil de mortalité ne révèle pas d'anomalies importantes et correspond à celui d'une population théorique.

Les architectures funéraires mises en évidence sont très variées et peuvent être différenciées selon l'utilisation de matériaux pérennes ou non. Pour cette période, 5 sarcophages en calcaire ont été mis au jour, 24 individus ont bénéficié d'une architecture funéraire en pierre de type coffrage, 11 sépultures présentent une architecture mixte plus complexe (pierre et bois) et 12 une architecture en bois. Les coffrages en pierre sont très variés : ils peuvent être construits avec des moellons ou de véritables blocs, avec ou sans fond aménagé en mortier, avec une logette céphalique ou non, celle-ci pouvant présenter plusieurs formes (arrondie, semi-rectangulaire, en oméga,...). On peut également noter la réutilisation de deux sarcophages pour y inhumer un sujet supplémentaire, le squelette du premier individu faisant l'objet d'une réduction.

La présence d'une enveloppe souple a été mise en évidence dans dix cas et supposée dans cinq cas.

Cette variété peut en partie s'expliquer par des différences entre les défunts eux-mêmes puisque le type d'architecture funéraire semble dépendant du sexe du défunt. Les coffrages en pierres ont été employés aussi bien pour des hommes que pour des femmes mais les sarcophages et les coffrages mixtes ont surtout accueilli des femmes. L'âge est aussi un critère important car les sujets immatures ont principalement bénéficié d'une architecture funéraire en bois, de type coffrage ou cercueil chevillé, ou de coffrages mixtes, rarement d'un coffrage, et aucun n'a été inhumé en sarcophage. Cette sélection par l'âge a également été observée autour de Bordeaux sur le site de Villenave-d'Ornon <sup>79</sup>.

Le mobilier est resté peu abondant, avec un orcel découvert près de l'épaule droite de quatre défunts. Ces sépultures sont datables du XIII<sup>e</sup> siècle. Le site de la place de l'église Saint-Pierre a également livré du mobilier relatif au pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle au sein de deux sépultures, l'une attribuée aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, et l'autre aux XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles (fig. 29). En empruntant la « Via Turonensis » qui relie Paris à Compostelle en passant par Bordeaux, le pèlerin pouvait passer par Bruges et il y passe encore, notamment pour se rendre au refuge actuel des pèlerins, situé non loin de là dans la ville du Bouscat, en banlieue de Bordeaux.

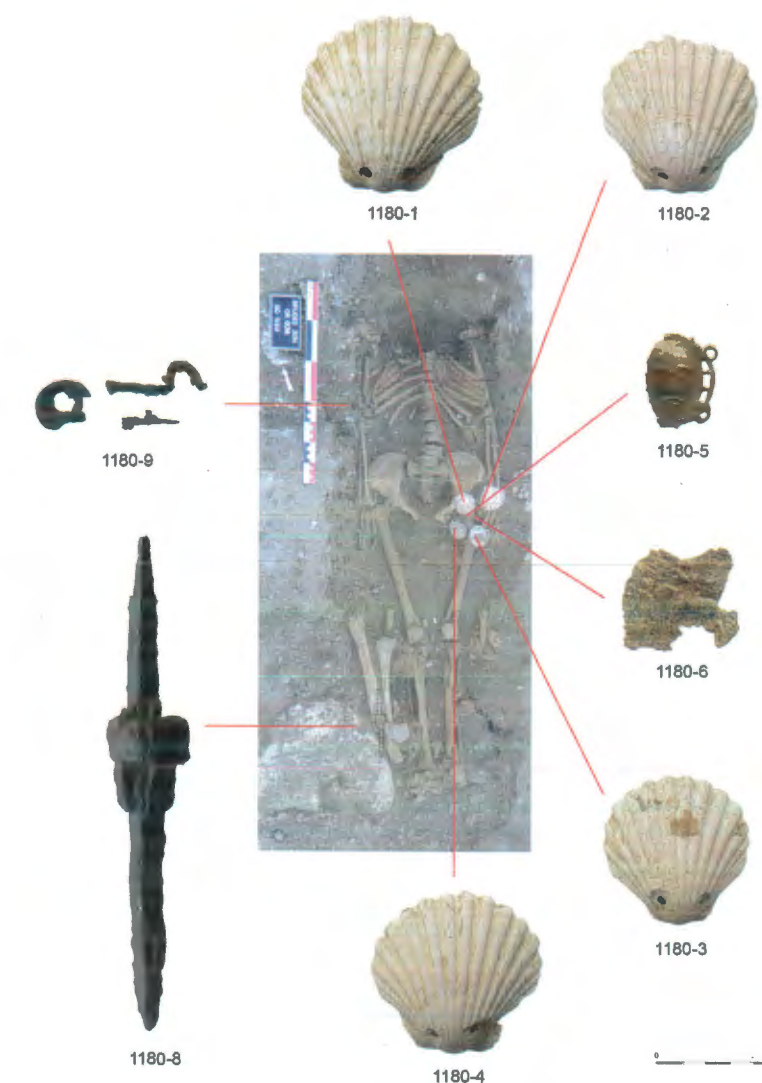


Fig. 29. - Mobilier relatif au pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, associé à la sépulture SP 1180 (étude et mise en page M. Maury).

Enfin, la gestion du cimetière au Moyen Âge reste assez difficile à appréhender car le site n'a pas été étudié dans sa totalité, autant en profondeur qu'en superficie. Les limites de l'occupation funéraire, que ce soit à l'ouest, au sud, à l'est, ou au nord, n'ont pas été observées dans l'emprise de l'intervention archéologique. Cependant, la répartition des sépultures attribuées au Moyen Âge « classique » révèle un espace relativement étendu au sud et il est apparu évident que l'occupation funéraire s'étendait au-delà de la zone étudiée. Le site, tel

79. Réveillas 2014.





Fig. 30. - Alignement de sépultures médiévales au sud du collatéral ajouté à l'époque moderne (cl. J. Masson).

qu'il a été sondé, révèle en effet des espaces sans sépulture ou encadrés par elles, vraisemblablement un cheminement partant du sud-est de l'emprise, suivant un axe nord-ouest/sud-est, et se dirigeant vers la façade occidentale.

### Continuité de l'occupation pour les périodes modernes et contemporaines

L'église est encore agrandie, avec des collatéraux ajoutés de part et d'autre de la nef, et dont les fondations coupent les sépultures qui entouraient l'édifice à l'ouest, au sud et à l'est (fig. 30).

Pour ces périodes, les sépultures ont livré des sujets de tous les âges et des deux sexes qui ne présentaient pas dans l'ensemble de pathologies particulières. Le profil de mortalité correspond aussi pour cette période à celui d'une population théorique.

En termes de contenants, sur les 93 individus identifiés pour la période moderne, 46 sépultures ont livré des traces de cercueil en bois cloué et 19 présentaient des indices taphonomiques suggérant la présence d'un contenant et/ou d'un couvercle en bois. Pour cette période, plusieurs sépultures

observées au sud de l'église présentent un axe nord-sud et un grand nombre de sépultures avec la tête à l'est a été remarqué, notamment près du chevet, soulignant la place centrale de l'église et probablement l'attraction qu'elle exerce sur l'espace funéraire alentour.

En outre, les sépultures des périodes moderne et contemporaine ont livré davantage de mobilier que les sépultures médiévales. Ce sont surtout des anneaux et des bagues en alliage cuivreux, associés en majorité à des femmes. Trois bagues mises au jour étaient ornées d'un chaton en forme de cœur, et des boutons et des épingles reflètent des enveloppes souples. La présence d'un linceul a en effet pu être mise en évidence par l'analyse des restes osseux pour 15 individus sur les 93 associés à cette phase.

L'occupation funéraire pour la période moderne puis contemporaine continue de s'étendre sur l'ensemble de l'emprise, plus concentrée vers l'église à l'ouest et à l'est, et s'en éloignant au sud (fig. 31). Un léger accroissement vers l'ouest est à signaler toutefois pour cette phase. Il est visible au-delà du cheminement perçu autour du clocher, cheminement qui perdure donc pour ces périodes. Une circulation le long de

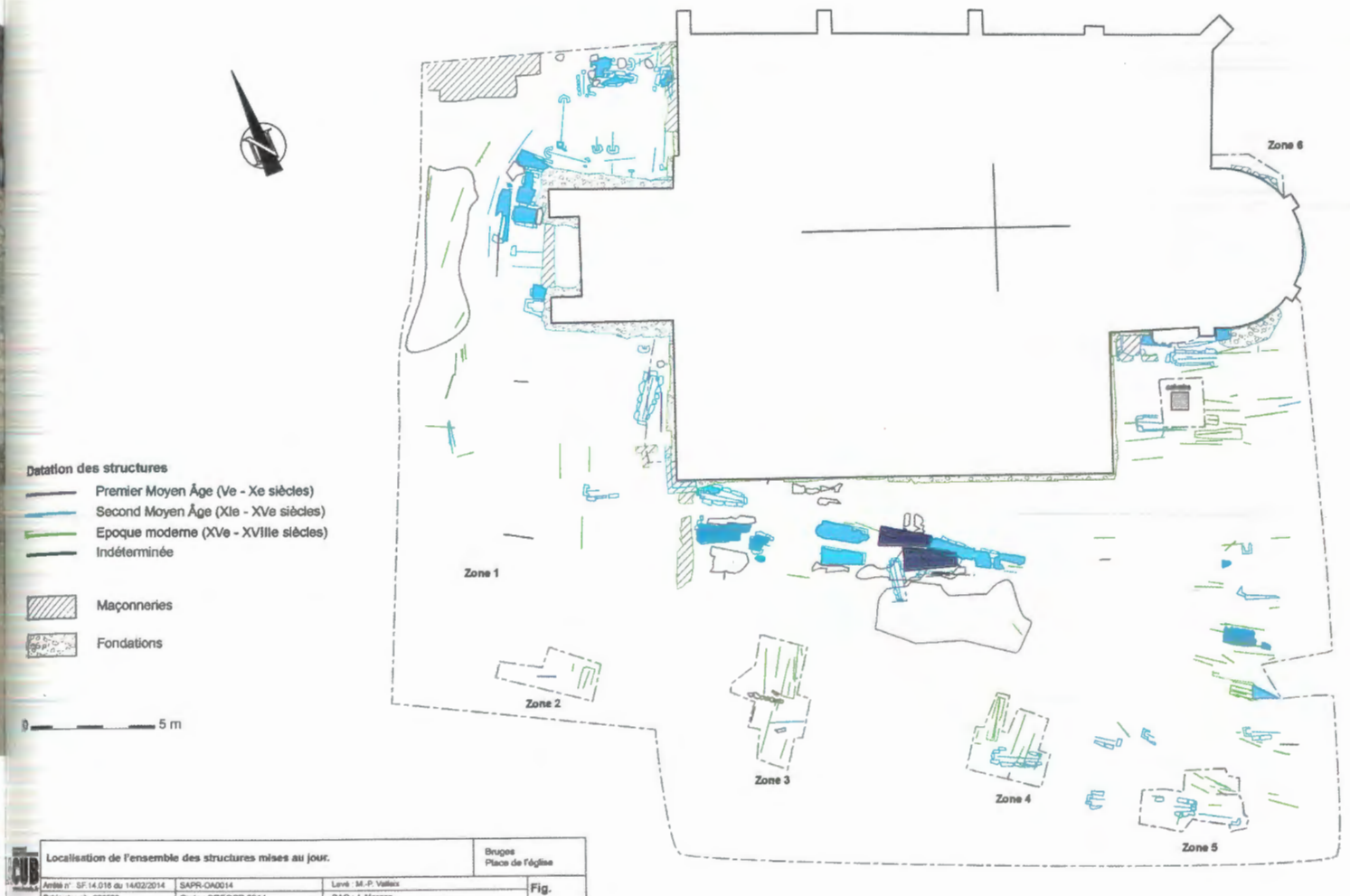


Fig. 31. - Place Saint-Pierre de Bruges : plan des vestiges mis au jour (M.-P. Vallex-Wattiaux, J. Masson).

l'église au sud semble apparaître également pour cette phase, suivant un axe usité après le déplacement du cimetière, comme en attestent les photographies de J.-A. Brutails datant du début du XXe siècle (archives départementales de Bordeaux).

Si l'on en croit les textes, le cimetière est ensuite déplacé en 1828 et la place est aménagée, toujours avec ce cheminement au sud de l'église, longé par une zone boisée au sud. La place de l'église a été ensuite aménagée en espace vert au sud et en carrossable sur le parvis à l'ouest, avant ce nouveau projet qui la transforme en un espace majoritairement minéral.

Ainsi, la fouille archéologique menée sur la place de l'église Saint-Pierre de Bruges enrichit considérablement la connaissance sur l'histoire de cette paroisse et de ses paroissiens, peu alimentée auparavant. Avec les résultats issus des opérations similaires récemment menées sur le territoire métropolitain, sur les sites de Saint-Martin de Villenave-d'Ornon<sup>80</sup>, et de Blanquefort<sup>81</sup>, les données issues de la fouille de Bruges participent aux recherches sur la mise en place des paroisses et leur développement sur le territoire bordelais, tout au long du Moyen Âge et au cours des périodes suivantes.

80. Réveillas 2014.

81. Masson en cours.



## Saint-Aubin-de-Médoc, Mounic, diagnostic archéologique<sup>82</sup>

Le diagnostic archéologique prescrit à l'emplacement du projet immobilier de Promobat au lieu-dit Mounic, à Saint-Aubin de Médoc, devait permettre d'évaluer le potentiel archéologique d'un terrain boisé de près de 3 ha, au paysage typique de celui des Landes de Gascogne. Situé sur une commune rurale mal documentée archéologiquement, le site se trouve à proximité immédiate d'un hameau attesté par les cartes anciennes depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, au moins, et en bordure d'un ruisseau, la Pudote.

L'opération s'est déroulée du 12 au 24 juin 2014 et trente-trois tranchées d'environ 20 m de long, 2,20 m de large et 0,70 m de profondeur moyenne ont été ouvertes sur l'ensemble du site. Elles couvrent une superficie de 1544 m<sup>2</sup>, soit 5,45 % de celle du projet. Malgré le très faible relief du site, la position des tranchées a dû tenir compte de plusieurs contraintes : déboisement partiel des parcelles, présence de souches, bande d'espace boisé à conserver le long du ruisseau de la Pudote, au sud.

Le diagnostic s'est révélé globalement négatif puisqu'aucun aménagement anthropique antérieur au XIX<sup>e</sup> siècle n'a été découvert. Néanmoins, le rare mobilier céramique mis au jour permet d'attester une fréquentation inédite du site ou de ses environs immédiats à l'époque antique et au XII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'une activité métallurgique non datée et d'importance inconnue.

L'évolution récente du paysage et du parcellaire a également pu être documentée puisque les tranchées ont permis de retrouver la trace de plusieurs anciens cours d'eau/chenaux, de probables lagunes asséchées et de fossés comblés (fig. 32).

82. Notice rédigée par le responsable d'opération, David Hourcade

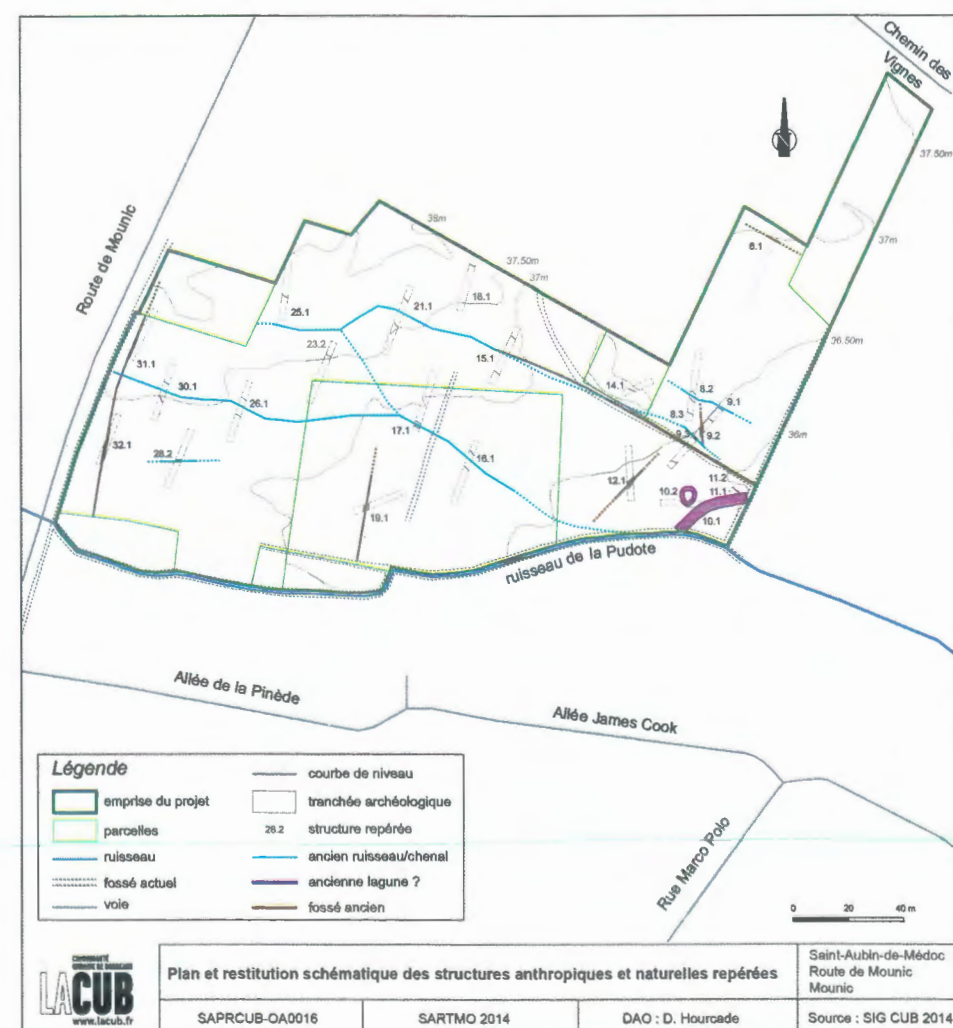


Fig. 32. - Saint-Aubin de Médoc, Mounic, plan des tranchées.

## Bordeaux, ZAC Garonne-Eiffel, secteur Deschamps phase 1a et 1b, diagnostic archéologique<sup>83</sup>

Dans le cadre des travaux d'aménagement du secteur Deschamps de la ZAC Garonne-Eiffel, à Bordeaux, l'établissement public d'aménagement (EPA) Bordeaux Euratlantique a déposé une demande de prescription immédiate de diagnostic d'archéologie préventive. Celle-ci couvre la totalité du secteur, soit 39,1 hectares.

Il a été convenu avec l'établissement que la mise en œuvre de cette prescription suivrait l'avancée des projets d'aménagement et serait donc réalisée par phases.

La phase 1 correspond à une première intervention sur deux ensembles distincts, séparés par une voirie et dont les destinations divergent. Elle se divise comme suit :

- La phase 1a correspond à la mise en œuvre d'un parc paysager le long du quai Deschamps (21 000 m<sup>2</sup>), dans la continuité du Parc aux Angéliques, déjà réalisé en aval du pont de pierre.
- La phase 1b correspond à la vente d'un lot de parcelles (7 751 m<sup>2</sup>) situées entre la rue Letellier et la rue René Buthaut, destiné à diverses constructions de logements, bureaux et commerces avec parking souterrain.

Dix tranchées ont été réalisées sur chacune de ces deux interventions, couvrant ainsi entre 4 et 14 % des emprises. Les résultats obtenus lors de ces deux opérations apparaissent contrastés.

Le secteur concerné est situé dans un secteur peu documenté archéologiquement, avec seulement cinq interventions recensées dans la base de données Patriarche du Ministère de la Culture et de la Communication. Celles-ci portaient sur des surfaces limitées et n'ont permis de documenter l'occupation ancienne et la géologie de ce secteur que de manière très succincte. Un niveau antique a néanmoins été identifié lors d'un diagnostic effectué dans un immeuble donnant sur la place Stalingrad en 2000<sup>84</sup> et deux maçonneries du XIX<sup>e</sup> siècle ont été documentées lors d'un sauvetage urgent rue de la Benaige en 2013<sup>85</sup>.

De plus, d'après les sources historiques<sup>86</sup>, le secteur concerné par notre intervention est situé à proximité de l'ancien port de la Bastide, qui existait peut-être au XVI<sup>e</sup> siècle et qui semble avoir remplacé celui de Tréjeat. Un chemin parallèle au fleuve, orienté vers le sud-est permettait la communication entre ces deux ports. Il est dénommé chemin de Tréjeat ou ruelle de la Souys. Il passait alors devant un troisième port, dénommé « port de Colombe » ou « de Coulomb ». D'après un plan du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la phase 1b se situe au début de ce port (fig. 33). La construction du Pont de Pierre,

83. Notice rédigée par Bertrand Béhague, responsable d'opération, et Aurélien Alcantara.

84. Piat 2000.

85. Masson 2014.

86. Donis 1920.



Fig. 33. - Localisation des phases 1a et 1b sur le plan de 1761 (source : A.D.Gir. 2 FI 553).





Fig. 34. - Vue générale  
du mur 8014  
et de la maçonnerie 8015  
d'époque contemporaine.

premier franchissement carrossable de Bordeaux, entre 1812 et 1822, et le percement de la nouvelle route de Paris (aujourd'hui avenue Thiers) en 1826 ont entraîné une profonde modification du quartier de La Bastide. Les quais sont alors reconstruits à plusieurs reprises, en gagnant progressivement des terres sur la berge du fleuve.

Ainsi, sur la phase 1a, aucun vestige significatif n'a été mis au jour. Seuls des remblais contemporains ont été observés, sur 4 à 5 m d'épaisseur. Il s'agit d'apports volontaires mis en place lors de la construction du quai, dans le courant du XIXe siècle. Les seules traces de constructions conservées sont les fondations de quelques bâtiments portuaires et industriels dont la démolition inachevée a été recouverte entre les années 2000 et aujourd'hui.

En revanche, sur la phase 1b, toutes les tranchées ont livré des vestiges de constructions maçonnées, dont la datation s'échelonne entre le début du XIXe et le milieu du XXe siècle (fig. 34). Celles-ci reposent, dans la moitié nord-est, sur des alluvions de la Garonne et, dans la moitié sud-ouest, sur des remblais rejetés dans le fleuve.

Le principal apport de la phase 1b a été l'observation directe de la rive avant la construction du quai Deschamps,

vers le milieu du XIXe siècle. Elle se situe à environ 65 m de la digue actuelle. En outre, un cailloutis de petits galets de 5,20 m de large marque l'axe de circulation en haut des berges et correspond peut-être à l'ancienne « Ruette de la Souys »<sup>87</sup>.

De plus, la présence, à environ 2 m de profondeur sous le sol actuel, de fragment de tegula, de sigillée et de sédiment rubéfié atteste de la fréquentation de ces berges durant le Haut-Empire. Aucun élément n'a cependant permis de documenter l'important hiatus entre l'Antiquité et le début de l'époque contemporaine.

Toutes les structures observées (murs, sols, remblais) semblent correspondre à l'urbanisation de ce secteur, suite à la construction du Pont de Pierre entre 1810 et 1822. Enfin, les remblais mis en place lors de la construction des quais (4 à 5 m d'épaisseur minimum) ont permis de recueillir un intéressant lot de mobilier céramique de la première moitié du XIXe siècle, associé à des rejets de cordonnerie conservés par le milieu humide.

87. Donis 1920

## Agglomération bordelaise, Tram D (Phases 2 et 3), diagnostic archéologique<sup>88</sup>

Le diagnostic archéologique prescrit dans le cadre des travaux préparatoires à la création de la ligne D du tramway, sur les communes de Bordeaux, Bruges, Le Bouscat, Eysines et Le Haillan, devait se dérouler en trois phases. La phase 1, correspondant à des sondages réalisés rue Fondaudège à Bordeaux et au lieu-dit Cantinolle à Eysines/Le Haillan, a eu lieu en 2013. Les phases 2 et 3, correspondant au suivi de travaux sur les réseaux – respectivement, repérage préalable des existants puis dévoiement/détournement des nouveaux –, devaient se dérouler sur deux ans, en 2014 et 2015, et concerner l'ensemble du tracé. Or, les décisions du tribunal administratif de Bordeaux rendues en octobre 2014 ont conduit à l'arrêt prématuré des travaux.

En 2014, seuls les travaux réalisés par la Lyonnaise des Eaux et par Regaz sur les réseaux compris entre le Jardin-Public et la Barrière du Médoc à Bordeaux (tronçons 3 à 5) ont

été suivis. Du 24 février au 28 novembre, dix-sept tranchées, ponctuelles ou linéaires, ont été surveillées sur une superficie d'environ 2000 m<sup>2</sup> (fig. 35).

Réalisés sur la voirie actuelle, les sondages n'ont livré aucun vestige archéologique significatif. Les niveaux archéologiques rencontrés témoignent de l'occupation récente de la zone : l'aménagement de la voirie repérée n'étant pas antérieur au milieu de l'époque moderne (fig. 36).

Ainsi, deux niveaux de sols de galets, relativement compacts, ont été repérés dans la quasi-totalité des tranchées ouvertes entre la place Marie-Brizard et le carrefour des rues Croix-de-Seguey et David-Johnston. Le plus ancien est enfoui

88. Notice rédigée par le responsable d'opération, David Hourcade



Fig. 35. - Tram D, plan de localisation des tranchées suivies en 2014.



à une profondeur d'environ 0,90 m, soit une altitude comprise entre 7,90 et 9,55 m NgF au gré de la topographie. Le second, correspondant à un niveau de recharge, se situe 0,15 à 0,30 m plus haut. Même si la largeur originale de ces chemins n'est pas connue, on sait qu'ils occupaient la moitié nord de la chaussée actuelle. Leur qualité ne semble pas constante sur la totalité du tracé. Ainsi, les niveaux repérés près de la place Marie-Brizard semblent plus compacts et soignés qu'au nord. C'est peut-être l'indice du changement de nature de ces sols : rue ou voie urbaine au sud, chemin rural au nord.

D'un point de vue géologique, les tranchées ont permis de confirmer la présence des niveaux de sables, gravillons et galets correspondant au domaine alluvial ancien. Ils apparaissent en moyenne à une profondeur comprise entre 1 et 1,50 m. Le substratum calcaire n'a été mis au jour que plus ponctuellement. Son niveau d'enfouissement varie beaucoup : 2,20 m rue Lagrange, 1,40 m rue Fondaudège, 2 à 3,50 m rue Croix-de-Seguey.

Fig. 36. - Niveaux de voirie visibles dans la berme sud-ouest de la tranchée TR5.7, rue Croix-de-Seguey à Bordeaux (cl. D. Hourcade).



### Bassens, avenue des Griffons, diagnostic archéologique<sup>89</sup>

Dans le cadre de l'élargissement de l'avenue des Griffons sur la commune de Bassens (Gironde), une opération de diagnostic archéologique a été prescrite. Son objectif était de vérifier la présence de vestiges archéologiques dans une zone située en périphérie d'un four de tuilier médiéval et de sépultures découverts à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>90</sup>.

L'opération, qui s'est déroulée du 25 août au 2 septembre 2014, a dû s'adapter à l'environnement assez contraignant du site. En effet, compte tenu de l'étroitesse du terrain, de la densité de souches et racines et de la présence d'éléments liés aux réseaux, seules six tranchées de longueurs inégales ont pu être réalisées, pour une superficie de 256 m<sup>2</sup>, soit 13 % de la surface prescrite. Le diagnostic s'est révélé négatif d'un point de vue archéologique.

Quelques fossés creusés dans le substrat ont bien été identifiés, mais aucun mobilier n'a permis de les dater. Mis à part un probable remblai du XIII<sup>e</sup> siècle scellant des structures en creux visibles dans la partie nord de la zone, tous les niveaux et structures observés sont postérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle.

Située en périphérie d'un four de tuilier médiéval et de sépultures découverts à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'opération n'a donc pas permis d'identifier d'occupation anthropique particulière, qu'elle soit antérieure, contemporaine ou postérieure à ces vestiges.

89. Notice rédigée par la responsable d'opération, Céline Michel.

90. De Chasteigner et Cabanne, 1887 ; Sion, 1994, p. 329.

### Rapports d'opérations établis par le service pour l'année 2014

- Béhague, Bertrand (dir.). Bassens. Secteur Jean Prévôt, Rapport de diagnostic (31 mars – 14 avril 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Béhague, Bertrand (dir.). Bordeaux. 69 rue des Trois Conils, Rapport de sauvetage urgent (10 septembre 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Béhague, Bertrand (dir.). Bordeaux. Quai Deschamps, Rapport de diagnostic (02-09 juillet 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Béhague, Bertrand (dir.). Bordeaux. Secteur Deschamps phase 1b « Lot DB2 », Rapport de diagnostic (23 juin – 02 juillet 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Hourcade, David (dir.). Carbon-Blanc. Place Vialolle, Rapport de diagnostic (04-14 août 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.

- Hourcade, David (dir.). Saint-Aubin-de-Médoc. Mounic, Rapport de diagnostic (12-24 juin 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Hourcade, David (dir.). Bordeaux. Tram D - Réseaux (Phases 2 et 3 - 2014), Rapport de diagnostic (24 février – 28 novembre 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Michel-Gazeau, Céline (dir.). Bassens. Avenue des Griffons, Rapport de diagnostic (25 août – 05 septembre 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Michel-Gazeau, Céline (dir.). Bordeaux. Place Sainte-Eulalie, Rapport final d'opération de fouille (20 octobre – 21 novembre 2014), Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.

### Bibliographie utilisée pour les notices

- Baigl, Jean-Philippe. « Barbezieux, Les Petits Clairons (Charente). Un établissement rural du premier âge du Fer », Aquitania, 1999, 16, p. 31-91.
- Béhague, Bertrand. « Le site de Niord à Saint-Etienne-de-Lisse (Gironde) », in : Duval, Alain et Gomez de Soto, José (dir.). Sites et mobiliers de l'âge du Fer entre Loire et Dordogne, Chauvigny, Association des publications chauvinoises, coll. « Mémoire APC », XXIX, 2007, p. 57-59.
- Beyneix, Alain, Dautant, Alain et Marcadal, Yves. Fauillet - La Gravière, une nécropole à incinération protohistorique en Agenais, Cressensac, Préhistoire Quercinoise, 1995.
- Bizot, Bruno. « Éléments pour une topographie et une typologie des inhumations et de leurs rites », in : Régaldou-Saint-Blancard, Pierre (éd.), Archéologie des églises et cimetières de Gironde, 1989a, p. 163-171.
- . « L'église Saint-Etienne de Tauriac », Revue Archéologique de Bordeaux, 1989b, 80, 25-34.
- Boisseau, Romain et Lambert, Joël. « Un champ de tumulus du premier âge du Fer à Glandon (Haute-Vienne) », Gallia, 1975, t. 33, p. 1-25.
- Boudet, Richard. L'âge du fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire girondin (Ve-Ier siècle avant notre ère), Périgueux, Ed. Vesunna, 1987.
- Burnez, Claude (dir.). Le site des Loups à Échiré (Deux-Sèvres), Conseil général des Deux-Sèvres, Éd. Musée des Tumulus de Bougon, 1996.
- Burnez, Claude et Fouéré Pierrick (dir.). Les enceintes néolithiques de Diconche à Saintes (Charente-Maritime) : une périodisation de l'Artenac, Paris, Association des Publications Chauvinoises (Mémoire XV) et Société Préhistorique Française (Mémoire XXV), 1999.
- Cartron, Isabelle et Castex, Dominique. L'occupation d'un ancien îlot de l'estuaire de la Gironde : du temple antique à la chapelle Saint-Siméon (Jau-Dignac-et-Loirac), Document Final de Synthèse de fouille programmée, 2010.
- Chevillot, Christian et Moissat, Jean-Claude. « Fosses du 1<sup>er</sup> âge du Fer au lieu-dit « Pourtem » à Montanceix, commune de Montrem (Dordogne) », Documents d'Archéologie et d'histoire Périgourdines, 1989, t.4, p. 45-64.
- Dabadie, Guy. Blanquefort et sa région à travers les siècles, Bordeaux, Impr. René Samie, 1952.
- Dautant, Alain, Lesca-Seigne, Annie et Seigne, Jacques. « Sépulture à incinération d'un couple à Biganos (Gironde) », in : Gomez de Soto, José (dir.), Aspects des âges du Fer en Centre-Ouest, Angoulême, Musée archéologique, 1984, p. 43-46.
- Debord, André., Gomez de Soto, José et Sansilbano-Collilieux, Montserrat. « La tombe à épée et à hache du Premier âge du Fer d'Andone à Villejoubert (Charente, France) », Archäologisches Korrespondenzblatt, 2000, vol. 30, n° 2, p. 231-250.
- De Chasteigner, Alexis et Cabanne, Paul. « Un hypocauste gallo-romain au château Pommerol, commune de Bassens (Gironde) », Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux, 1887, 12, p. 65-76.
- Donis, André. La Bastide à travers les siècles : son origine, ses transformations, son développement, sa situation actuelle, son avenir, Bordeaux, impr. J. Bière, 1920.
- Dosquet, Charles et de Lamothe, Léonce. Renseignements, découvertes, communications diverses. Compte-rendu des travaux de la commission des monuments et documents historiques et des bâtiments civils du département de la Gironde : rapport présenté à M. le Préfet de la Gironde, Paris, Librairie archéologique de Victor Didron, 1862.
- Doulan, Cécile. Bordeaux, 33/2, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, Ministère de l'Éducation nationale, Ministère de la Recherche, Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Carte archéologique de la Gaule », 33/2, 2013.
- Elizagoyen, Vanessa. Blanquefort Place de l'église, Rapport final d'opération de diagnostic, Bègles, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2013.
- Gauron, Edmond, Gomez de Soto, José et Roulière-Lambert, Marie-Jeanne. « Trois tumulus de l'âge du Fer de la nécropole de Chenon (Charente) », in : Duval, Alain et Gomez de Soto, José (dir.), Les âges du Fer en Poitou-Charentes et ses marges. Actes du VIII<sup>e</sup> colloque sur les âges du Fer en



- France non méditerranéenne (Angoulême, 18-20 mai 1984), Bordeaux, Fédération Aquitania, coll. « Aquitania supplément », 1, 1986, p. 77-87.
- Gellibert, Bernard et Merlet, Jean-Claude. « Le gisement du Moulin de Caillaou à Cères (Landes) », *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2003, t. 22, p. 113-134.
- Gernigon, Karim. « La Préhistoire récente en Aquitaine », *Bilan Scientifique régional* 2011, 2012, p. XI-XLVIII.
- Giraud, Jean-Pierre, Pons Fabrice et Janin Thierry. *Les nécropoles protohistoriques de la région de Castres (Tarn)*, Le Causse, Gourjade, Le Martinet, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Documents d'Archéologie Française », n° 94, 2003.
- Gleize, Yves. *Gestion de corps, gestion de morts - Analyse archéo-anthropologique de réutilisations de tombes et de manipulations d'ossements en contexte funéraire au début du Moyen Age (entre Loire et Garonne, Ve-VIIIe siècle)*, Thèse de doctorat, Université Bordeaux 1, Talence, 2006.
- Gourdon-Platel, Nicole et Legigan, Philippe. « Garluches de la Grande Lande », in : Aklingebiel, Alain et Marquette, Jean-Bernard (dir.), *La Grande Lande. Histoire naturelle et géographie historique*, Actes du colloque de Sabres (novembre 1981), Paris, CNRS et Parc naturel régional des Landes de Gascogne, 1985, p. 69-80.
- Guillin, André. « Le site meulier de Saint-Crépin-de-Richemont », *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, n° 27, 2012.
- Hourcade, David. « La redécouverte des thermes de la villa des Flandres à Carbon-Blanc (Gironde) », *Aquitania*, 2015, 31, p. 319-336.
- Jacques, Julien. « La céramique des sites du Néolithique final de Pineuilh « La Mothe » et « La Pitrerie » dans le contexte de la fin du Néolithique du Centre-Ouest de la France », in : Prodeo, Frédéric et Marembert, Fabrice (dir.), *Pineuilh (33) « La Mothe » Volume 3 - Zones 2 et 3, Rapport final d'opération de fouille*, Pessac, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2007, p. 116-164.
- Jullian, Camille. *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*, Bordeaux, Feret et fils, 1895.
- Lavaud, Sandrine (dir.). *Bordeaux. II Notices générale. La formation de l'espace urbain des origines à nos jours*, Pessac, Ausonius, coll. « Atlas historique des Villes de France », 49, 2009a.
- (dir.). *Bordeaux. III Sites et monuments*, Pessac, Ausonius, coll. « Atlas historique des Villes de France », 49, 2009b.
- Marchadier, Emilie. *Premier âge du Fer en Saintonge et Aunis. Etude typochronologique du mobilier*, Saintes, Société d'archéologie et d'histoire de la Charente-Maritime, coll. *Recherches archéologiques en Saintonge et Aunis*, 17, 2005.
- Masson, Juliette. *Bordeaux, Rue de la Benauge, Rapport de sauvetage urgent*, Bordeaux, Service d'archéologie Préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Masson, Juliette. *Place de l'église Saint-Martin à Blanquefort (Gironde)*, Rapport final d'opération de fouille, Bordeaux, Centre d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes), en cours.
- Mohen, Jean-Paul. *L'âge du Fer en Aquitaine*, Paris, Société préhistorique française. *Mémoires de la Société Préhistorique Française*, 14, 1980.

- Mohen, Jean-Paul et Coffyn André. *Les nécropoles hallstattiennes de la région d'Arcachon (Gironde)*, Madrid, Universidad, coll. « Bibliotheca Praehistorica Hispana », vol.XI, 1970.
- Pautreau, Jean-Pierre. « Le Camp Allaric, commune d'Aslonnes (Vienne). Premiers résultats », *L'Anthropologie*, 1976, t. 80, n° 3, p. 389-429.
- Piat, Jean-Luc. *Bordeaux, La Bastide. Place Stalingrad, rue Fourteau. Rapport d'opération de fouille*, Bordeaux, HADES / ministère de la Culture, 2000.
- Pons, Fabrice, Janin, Thierry, Lagarrigue, Anne et Poignant Sébastien. « La nécropole protohistorique du Camp de l'Eglise-Sud (Flajuc-Poujols, Lot) », *Documents d'archéologie méridionale*, 2002, 24, p. 7-81.
- Provost, Marion. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (XIème et début XIIème siècles)*, Thèse de doctorat, Université Bordeaux Montaigne, Pessac, 2014.
- Réchin, François, Izquierdo, Maria Teresa, Convertini, Fabien, Esteban Delgado, Milagros, Filloy Nieva, Idoia, Garcia, Maria-Luisa et Zubillaga, Eliseo Gil, « Céramiques communes non-tournées du Nord de la Péninsule ibérique et d'Aquitaine méridionale. Origine et diffusion d'un type particulier de pot culinaire », in : SFECAG 1996, *Actes du congrès de Dijon*, 1996, p. 409-422.
- Régado-Saint-Blancard, Pierre. « 170 L14 - Saint-Christoly », in : Doulan, Cécile. *Bordeaux*, 33/2, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, Ministère de l'Education nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Carte Archéologique de la Gaule », 2014, p. 163-177.
- Réveillas, Hélène. *Villenave d'Ornon - Place de l'église Saint-Martin, Rapport final d'opération de fouille*, Bordeaux, Service d'Archéologie Préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Rigoir, Jacqueline, Rigoir, Yves et Meffre, Joël-Claude. « Les dérivées des sigillées paléochrétiennes du groupe atlantique », *Gallia*, 1973, 31, p. 208-263.
- Sion, Hubert. *Gironde 33/1*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, Ministère de l'Education nationale, Ministère de la Recherche, Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Carte archéologique de la Gaule », 33/1, 1994.
- Sireix, Christophe et Mohen, Jean-Paul. « Le site du Premier âge du Fer de Saint-Pey-de-Castets (Gironde) », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1971, 68, p. 451-458.
- Sireix, Christophe. « Le site protohistorique des Grands Vignes II à Sainte-Florence (Gironde) », *Aquitania*, 1990, 7, p. 5-24.
- Sireix, Christophe et Boccacino, Catherine. *Bordeaux, Parking du Grand Hôtel, 4 et 8 à 12 rue Mautrec. Rapport final d'opération de fouille*, Pessac, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2007.
- Sireix, Christophe (dir.). *La Cité judiciaire : Un quartier suburbain de Bordeaux antique*. Bordeaux, Fédération Aquitania, coll. « Aquitania, supplément », 15, 2008.
- Sireix, Christophe, Béhague Bertrand, Hourcade David, Masson Juliette, Réveillas Hélène. « Chronique d'archéologie métropolitaine, année 2013 », *Revue archéologique de Bordeaux*, 2014, t. CV, p. 175-189.
- Ville de Bassens. *Les Américains à Bassens entre 1917 et 1919*, document en ligne, [http://www.ville-bassens.fr/fileadmin/user\\_upload/fichiers/La\\_ville/Decouvrir\\_la\\_ville/Patrimoine/Camps\\_americaains.pdf](http://www.ville-bassens.fr/fileadmin/user_upload/fichiers/La_ville/Decouvrir_la_ville/Patrimoine/Camps_americaains.pdf), consulté le 6 janvier 2017.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 281-282

## Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2015

### Assemblées mensuelles

- Les réunions ont lieu le samedi à 17 h (à 10 h en mai/juin).
- 10 janvier : *Un Hôtel romain circulaire, mythologie d'Hercule*, par A. Zieglé. *Le gourmand portant son ventre sur une brouette après un bon festin : à propos d'une miséricorde de stalle de l'église Saint-Seurin de Bordeaux*, présentation par Ph. Aragauas de la communication de J.-P. Suau (*supra* p. 193-200).
  - 14 février : *Les vieilles églises de la campagne à l'est de Bazas*, par B. Vergez.
  - 11 avril : *Le château Birot à Beguey*, par Ph. Maffre (*supra* p. 139-148).
  - 10 octobre : *Les résidences aristocratiques médiévales de la commune de Sallebauf (Gironde)*, par M. Lecat (*supra* p. 101-117).
  - 14 novembre : *Edmond Moussié, Bordelais d'exception et mécène averti*, par Cl. Mandraut (*supra* p. 149-181).
  - 5 décembre : *Le palais de l'Ombrière*, par M. Fauré (*supra* p. 85-99).

### Groupe Jules Delpit

- Réunions le samedi à 17 h (à 10 h en mai / juin).
- 24 janvier : *Les fouilles de Saint-Seurin* par A. Michel.
  - 28 février : *Les fouilles de Saint-Michel de Bordeaux* par N. Sauvatre et C. Demongeot (*supra* p. 9-34).
  - 28 mars : *L'actualité de la recherche archéologique à Langoiran : Les fouilles du Castéra*, par S. Faravel ; *L'intervention faite au prieuré Saint-Germain du Pied du Château en 2014* par S. Virelli, L. Macanin et D. Piot (*supra* p. 73-83).
  - 23 mai et 6 juin : *Les avatars d'une maison de campagne : du « Mur Sarrazin » à Bagatelle*, par M.-F. Lacoue-Labarthe, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> partie (*supra* p. 35-72).

- 27 juin : *Les fouilles archéologiques de la Métropole*, par Chr. Sireix.
- 24 octobre : *A propos de l'archéologie industrielle régionale*, par L. Maison-Soulard.
- 28 novembre : *L'hôtel de Lassalle, cours de l'Intendance*, par X. Roborel de Climens (*supra* p. 119-137).
- 12 décembre : *L'extravagant menuisier sculpteur Jacques Sabourier et Un élément de retable du XVIIe siècle attribué à l'atelier de Jean Girouard (1644-1654)*, par J.-Fr. Fournier (*supra* p. 201-205).

### Cercle Bertrand Andrieu

- Les réunions ont lieu le dimanche matin à 9h30
- 18 janvier : *Les monnaies de Sicile*, par B. Odaert.
  - 15 février : *Dinar, dirham et riyal : des immigrés ?* par J.-P. Casse.
  - 15 mars : *Les statères sénéno-carnutes*, par D. Ursy.
  - 18 avril : Benoit Odaert, *Le monnayage d'Athènes*. - Jean-Paul Casse, *Une brève présentation des 22 monnaies trouvées lors de la fouille de l'ancien cimetière de Saint-Pierre de Bruges*, par J.-P. Casse.
  - 16 mai : *Le papier-monnaie en France depuis le XVIIe siècle*, par J.-P. Casse.
  - 21 juin : visite du musée d'Eauze.
  - 17 octobre : *Les monnaies archaïques grecques*, par B. Odaert.
  - 15 novembre : *Les monnaies de fouilles de Sainte-Eulalie de Bordeaux*, par J.-P. Casse. *Étude d'un petit trésor de teston de Charles IX*, par D. Ursy.
  - 19 décembre : *Les armes de Bordeaux à partir des monuments et des médailles*, par M. Wiedemann.



**Cours public - 52<sup>ème</sup> année : « à table ! »**

- 11 février : *Ce qu'on mangeait à l'époque de Lascaux* par Brigitte et Gilles Delluc.
- 18 février : *Des poissons à la table des Bituriges Vivisques : une histoire de goût et de culture* par Brice Ephrem.
- 25 février : *La table romaine* par Francis Tassaux.
- 4 mars : *La table de Montaigne* par Christian Coulon.
- 11 mars : *Bordeaux, capitale gastronomique au XVIII<sup>e</sup> siècle* par Philippe Meyzie.

**Excursions, visites et Journées d'étude**

- 14-17 mai : Paysages catalans, voyage accompagné par Ph. Araguan et S. Boisseau.
- 13 juin : Belhade-Belin-Salles sortie animée par B. Lescarret
- 21 juin : Musée d'Eauze, visite animée par le Cercle B. Andrieu.
- 7 novembre : promenade à Bacalan animée par L. Bleuzet
- 24 novembre : l'Hôtel Lecomte de Latresne à Bordeaux visite animée par S. Schoonbaert

**Collections et archives**

- Classement des archives de Camille de Mensignac par H. Avisseau et H. Prax.
- Numérisation des monnaies de la collection Omer Miller par M. Wiedemann et J.-M. Debruge.
- Dépôt au Musée d'Aquitaine d'une croix de procession du XV<sup>e</sup> siècle.
- Dépôt aux Archives municipales de journaux révolutionnaires.
- Numérisation du fonds Piganeau par M. Stahl et P. Ricarrère.

**Numismatique**

Le Cercle Bertrand Andrieu a inventorié et étudié 97 monnaies provenant de fouilles ou sondages archéologiques :

- 22 monnaies de la fouille de Bruges faite en 2014 devant l'église
- 8 monnaies de la fouille de Blanquefort faite en 2014 devant l'église
- 35 monnaies de la fouille de la place Sainte-Eulalie de Bordeaux, faite en 2014
- 14 monnaies de la fouille de l'école Notre-Dame rue Castéja, à Bordeaux, réalisée en 2014
- 8 monnaies de la fouille de Gradignan, faite en 2014.

Par ailleurs, M. Wiedemann a organisé une initiation à la numismatique à partir du samedi 3 octobre 2015, deux samedis par mois.

**Veille archéologique**

Numéro à disposition pour signaler des dégradations : 06 63 77 03 28.

- Suite à l'action de la S. A. B (et d'autres associations) la façade de l'Hôtel Raby a été réhabilitée (portes remises à l'alignement de la façade).
- Autres actions : les sanitaires publics implantés au chevet de la basilique Saint-Michel, l'aménagement de la place Gambetta, le château de Sarcignan.

**Site internet** (responsable : Nicole Palard)

[www.societe-archeologique-bordeaux.fr](http://www.societe-archeologique-bordeaux.fr)

Le site internet se veut le reflet des activités de la Société et surtout de l'actualité. Il s'enrichit des documents photographiques de Sylvie Omets qui assure, en collaboration avec Jean-Gabriel Puyraveau le suivi informatique des adhérents.

**Facebook**

**Société Archéologique de Bordeaux**  
**Cercle numismatique Bertrand Andrieu**

Facebook permet de suivre les activités de la SAB et du cercle Bertyrand Andrieu. Des nouvelles archéologiques y sont mentionnées.

**Assemblée générale du 8 mars 2015**

Elle s'est déroulée le dimanche 8 mars 2015, présidée par Mme Camille Zvenigorodsky, Architecte des Bâtiments de France, directrice du STAP de Gironde, qui a présenté une communication sur *La révision du secteur sauvegardé de Bordeaux*.

Des médailles de la Ville de Bordeaux ont été décernées à Xavier Charpentier et à Sylvie Ometz ; des diplômes de la Société Archéologique à l'association « Amis du Patrimoine izonnais », à M. et Mme Camicas, à Christian Coulon, à M. et Mme Delluc, à Cécile Doulan, à Brice Ephrem, à Brigitte Lescarret, à Mme Claude Mandraud, à Philippe Meyzie, à Hélène Prax, à Philippe Prévôt, à Marion Provost, à Pascal Ricarrère, à Francis Tassaux.

La société compte 331 membres à jour de leur cotisation.

Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 283-286

## Cercle numismatique Bertrand-Andrieu

### Procès-verbaux des séances de l'année 2015

#### Liste des membres de la Société archéologique ayant participé au moins une fois aux travaux du Cercle

M<sup>mes</sup> Benjamin, Chevaillé, Dané, Lamazerolles, Maffre

MM. Bost, Casse, Comte, Dané, Elichondo, Debruge, Fauveau, Limousin, Maffre, Marchand, Méric, Odaert, Puyraveau, Ury, Wiedemann.

**Composition du bureau pour l'année 2015**

Président : M. Odaert

Secrétaire : M. Casse

Secrétaire adjoint : M. Wiedemann

**Séance du 18 janvier 2015**

Présidence de M. Odaert, président

**Communication avec diaporama :**

Benoît Odaert : « Les monnaies grecques de la Sicile de 530 à 212 avant Jésus-Christ ».

Dès le XII<sup>e</sup> siècle AC, la Sicile est peuplée par les Élymiens, Sicules et Sicanes. Au VIII<sup>e</sup> siècle, l'ouest de l'île est colonisée par les Carthaginois, à l'est par les Grecs en provenance de diverses cités. Les Élymiens fondent Ségeste et Eryx, les Carthaginois Panorme (Palermo), Lilybée et Entella, les Grecs entre autres Naxos, Zancle (Messine) par les Chalcidiens, Syracuse, Géla (Rhodiens), Mégara Hyblea (Corinthe). Les colonies grecques essaient à leur tour et fondent des

colonies filles : Zancle Himère, Naxos Catane et Léontinoi, Géla Agrigente, Syracuse Akrai, Casmenai et Camarina. La Sicile adopte un double système monétaire, basé, d'une part, sur la litra sicilote (0,86 g), et d'autre part, sur la drachme attique (4,32 g), 2 drachmes valant 10 litrae. Sont successivement présenté, par origine ethnique et ordre de fondation, les monnayages des diverses cités, illustrés par 38 monnaies d'argent, toutes d'inspiration grecque avec une divinité locale associée à son équivalent grec. L'influence artistique et typologique de Syracuse est soulignée. Syracuse, seule, poursuit son monnayage après la conquête carthaginoise de 410-405 AC. Après quoi c'est le monnayage siculo-punique qui domine au IV<sup>e</sup> siècle, en particulier destiné à payer la solde des mercenaires durant les guerres gréco-puniques.

**Présentation :**

MM. Odaert et Debruge font circuler diverses monnaies de Sicile relatives à la communication du jour.

**Séance du 15 février 2015**

Présidence de M. Odaert, président

**Communication avec diaporama :**

M. Casse : « Dinar, dirham, riyal : des monnaies immigrées ? ».

Quatre dénominations d'unités monétaires se partagent actuellement l'espace arabo-musulman couvrant Maghreb, Machref, vallée du Nil, péninsule arabe, Levant (Turquie



incluse), savoir : dinar, dirham, riyal et livre. Il faut y ajouter la guinée, qui fut l'unité monétaire de l'Arabie Saoudite de 1932 à 1960. Toutes sont d'origine indo-européenne. Parmi les dénominations de divisionnaires sont aussi indo-européennes : para (branche indo-iranienne), franc, centime et santim, millim ou mils, piastre, fils, fels ou fals, qurush, kersh ou girsh. Dinar vient de denier (latin *denarius*), dirham de drachme, riyal de l'espagnol *real* (français royal), livre de la livre sterling (latin *libra*), guinée du portugais *Guinea* (peut-être du berbère *Ghinawen*), franc, centime et millim du français, piastre de l'italien *piastra* (lui-même du grec *emplastron*), qurush de l'allemand *groschen* (français gros), enfin fils, fels ou fals du latin *follis*. Une variante de fels a donné l'argotique flouze, et l'intervenant propose de voir dans *follis* l'étymologie de l'argotique fouille.

Partant des dénominations chronologiquement les plus récentes, l'auteur examine la dérivation linguistique et comment (à l'exception de para qui n'est pas traité) ces différentes appellations passèrent d'Europe dans l'aire arabo-musulmane et à quelles époques. Elles révèlent l'influence, en particulier économique, mais aussi politique, de l'Europe sur ces contrées. La chronologie de leur introduction dans le monnayage arabo-musulman reflète les dominations successives du monde gréco-romain antique (dirham, follis, dinar) puis, l'éclipse médiévale passée, les contacts commerciaux dominés par, ou privilégié avec, Venise (piastre), l'Espagne (piastre, royal), le Saint Empire Romain Germanique (kurush) du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, enfin la domination politique, diplomatique ou coloniale de la France (franc, santim, millim) et de la Grande-Bretagne (livre, guinée).

Le texte sera remis aux Archives du Cercle.

### Présentation :

MM. Casse, Debruge et Ursy, font circuler, en complément de la communication du jour, diverses monnaies : dirham d'or fatimide et tulunide (Ursy), falus (Debruge) et francs marocains ou tunisiens (Casse), monnaies saoudiennes, koweïtiennes, tunisiennes et marocaines (Ursy), israélienne, djiboutienne et même cinghalaise (Debruge).

### Séance du 15 mars 2015

Présidence de M. Odaert, président

### Communication avec diaporama :

M. Ursy : « Les statères globulaires séno-carnutes ».

Après un bref rappel historique sont présentés les statères globulaires à la croix. Ils furent successivement attribués aux Sénon, aux Carnutes, aux Parisi, aux Bellovaques et aux Suessions. La répartition géographique des trouvailles, les donne actuellement aux Sénon (région de Sens). Cependant le nombre

de trouvailles isolées favorise le territoire carnute, alors que les dépôts groupés se rencontrent plutôt sur celui des Sénon. Il serait plus prudent de parler de monnaies séno-carnutes. La datation de ces monnaies serait le II<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle AC, entre 100 et 80 AC. Ce sont des globules d'or de 12 à 13 mm de diamètre d'un poids voisin de 7,1 g, anépigraphes (DT 2537). L'une des faces comporte une croix tandis que l'autre est lisse, bien que quelques rares exemplaires présentent un petit torque sur la seconde face (DT 2539). Il existe également un exemplaire portant une inscription dont la lecture fait débat (DT 2540). Des quarts de statère à la croix, d'un poids avoisinant 1,8 g sont également connus. Ces deux espèces forment la totalité du monnayage d'or connu des Sénon. L'intervenant mentionne les trésors de La Hayette (Sainte-Preuve, Aisne), découvert en 1889, et celui de Saint-Denis-lès-Sens (Yonne), trouvé en 1992, dont les 240 statères firent l'objet d'une étude scientifique. De laquelle il ressort que le poids moyen originel se situerait autour de 7,4 g. L'analyse métallique révèle une composition moyenne de 68 % d'or, 22 % d'argent et 10 % de cuivre. Soit une teneur en or élevée, comparativement à des monnaies d'or d'autres nations gauloises : 50 % pour les Aulerques, Cénomans et Vénètes (trésor des Sablons), 33 % pour les Picto-Santons (trésor de Chevanceau). Neuf carats ou un tiers d'or semble être le titre habituel des monnaies gauloises de la fin de l'indépendance.

Par analogie avec les trésors romains, les trésors gaulois ont longtemps été interprétés comme traces de situations de crises. Cependant, la présence de torques, de lingots etc., dans certain nombre de ces trésors, la situation de ceux-ci à proximité de points d'eau évoquent plutôt un usage dédicatoire à des divinités. Certaines monnaies étaient visiblement recherchées pour ce genre de dépôt, dont apparemment les statères séno-carnutes.

Le texte sera remis aux Archives du Cercle.

### Présentation :

M. Casse, en complément de sa communication du 15 février, présente la photo d'une livre saoudienne en or de 1957 (Áureo & Calicó, vente 263, 29 octobre 2014, n° 1894).

### Séance du 18 avril 2015

Présidence de M. Odaert, président

### Communication avec diaporama :

M. Odaert : « Le monnayage d'Athènes ».

La monnaie d'Athènes, émise entre le VI<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ, est considérée comme le dollar de la haute antiquité. Athènes institue un nouvel étalon monétaire, la drachme attique d'un poids de 4,3 grammes. Sous la tyrannie des Pisistratides, la ville frappe des monnaies à blason, appelées

en allemand *WappenMünzen*, de types fort variés avec au revers un carré creux en diagonales. Les premières « chouettes athéniennes » font leur apparition peu avant l'avènement de la démocratie sous Clisthène en 507. Ces tétradrachmes portent à l'avers la tête casquée de la déesse protectrice de la cité, Athéna, et au revers son animal fétiche, la chouette, avec la pousse d'olivier, cadeau de la déesse à la ville. Après la victoire des Grecs sur les Perses à Salamine en 480, sont figurés sur les tétradrachmes une couronne de laurier et un croissant de lune. Les « chouettes » sont imposées en 449 sous Périclès comme monnaie de l'empire athénien sur toute la mer Égée, et continuent d'être la monnaie de référence au IV<sup>e</sup> siècle après la guerre désastreuse du Péloponnèse. La « chouette » perd son hégémonie sous Alexandre le Grand, qui imposa son propre monnayage, néanmoins basé sur l'étalon attique, de la Méditerranée orientale jusqu'aux portes de l'Inde. Un renouveau stylistique du monnayage athénien survient lors de la période hellénistique pour s'éteindre avec la prise de la ville par Rome en 86 sous Sylla.

M. Casse : « Une brève présentation des 22 monnaies trouvées lors de la fouille de l'ancien cimetière de Saint-Pierre de Bruges ».

La fouille fut effectuée par le Service archéologique de Bordeaux-CUB en 2014 sous la direction de Juliette Masson. Une brève synthèse, accompagnée de la vidéoprojection de chacune des monnaies numérisées, est faite. Il s'agit de petites espèces : 7 deniers bordelais, 13 doubles tournois des XVI<sup>e</sup> et première moitié XVII<sup>e</sup> siècles, un liard de Charles IX frappé à Grenoble, et 1 franc à la francisque de 1944 émis à Paris. Hormis un denier DVCISIT traditionnellement attribué à Aliénor d'Aquitaine, et abstraction faite du franc de Pétain, les monnaies s'étagent du X<sup>e</sup> siècle au XVII<sup>e</sup> siècle, avec une nette prédominance de monnaies des années 1627 à 1642. Un essai d'explication est apportée par une mise en relation avec les événements de la Fronde en Bordelais.

L'inventaire et le rapport ont été remis au Service d'archéologie préventive de Bordeaux-CUB, et un exemplaire sera remis aux Archives du Cercle.

### Séance du 16 mai 2015

Présidence de M. Odaert, président

### Communication avec diaporama :

M. Casse : « Le papier monnaie en France depuis le X<sup>e</sup> siècle ».

C'est une version améliorée, et complétée quant aux illustrations (monnaie de carte, hansatsu, billet de la Stockholm Banco, etc.) de la communication donnée au même endroit, le 14 décembre 2014, qui est reprise pour un public plus étendu.

Le texte sera remis aux archives du Cercle.

### Présentation :

M. Fauveau, en complément de la communication du jour, fait circuler quelques billets allemands de forte valeur faciale datant de la Grande Inflation du mark en 1923.

### Séance du 21 juin 2015

Visite de l'église Saint-Luperc d'Éauze (Gers), le matin, suivie l'après-midi de celle du musée municipal, et plus particulièrement du trésor gallo-romain d'Éauze, découvert le 18 octobre 1985.

### Séance du 17 octobre 2015

Présidence de M. Odaert, président

### Communication avec diaporama :

M. Odaert : « Le monnayage grec archaïque ».

L'histoire grecque est traditionnellement divisée en trois périodes : la période archaïque entre la fin des temps obscurs (750 AC) et la victoire de Salamine (480 AC), suivie de la période classique se terminant à la mort d'Alexandre le Grand (323 AC), et enfin la période hellénistique se terminant à la mort de Cléopâtre (30 AC). La monnaie est inventée par les Grecs ioniens d'Asie Mineure ou les Lydiens autour de 625 AC. Les premières monnaies sont frappées en électrum, alliage d'or et d'argent de composition variable. Le roi lydien Crésus (561/546) introduit le monnayage bimétallique en or et en argent, avec comme thème le lion affrontant un taureau. La monnaie d'argent est diffusée en Grèce continentale vers 550 AC par Égine, avec ses tortues, Athènes, avec ses monnaies à blason (*Wappenmünzen*), et Corinthe, avec ses pégaes. Les monnaies archaïques sont souvent reconnaissables par la présence d'un carré creux au revers. L'avvers représente des objets parlants pour la cité (bouclier, amphore...), des animaux naturels (sanglier, lion, taureau) ou mythiques (griffon, chimère, taureau androcéphale). Le portrait divin apparaît vers 550 AC à Naxos en Sicile (Dionysos), puis vers 515 AC à Syracuse (Aréthuse), Athènes et Corinthe (Athéna). Thasos frappe des statères avec une scène représentant un satyre ithyphallique enlevant une nymphe.

### Séance du 15 novembre 2015

Présidence de M. Odaert, président

### Communication avec diaporama :

M. Casse : « Les monnaies de fouilles de Sainte-Eulalie de Bordeaux ».

Il s'agit de 35 monnaies trouvées lors des fouilles de la place Sainte-Eulalie, Bordeaux (Gironde), en 2014, sous la



direction de Céline Michel, remises au Cercle par le Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole, pour inventaire et étude. Les monnaies s'étendent du XIII<sup>e</sup> siècle (obole navarraise de Thibaud II) au XIX<sup>e</sup> siècle (5 centimes tête nue de Napoléon III, 1854, Marseille) avec une majorité de pièces du XVI<sup>e</sup> siècle (François I<sup>er</sup> surtout). L'espèce la plus forte est une pièce de 2 sols aux balances de l'an II ; les plus faibles : l'obole navarraise et une obole bordelaise d'Édouard I<sup>er</sup>. L'espèce la plus représentée est le double tournois. Les monnayages représentés sont, sans surprise : celui du roi de France (à partir du XVI<sup>e</sup> siècle), anglo-gascon (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles), et par un seul exemplaire ceux du : Dauphiné (denier tournois de François I<sup>er</sup>), Comtat Venaissin (double tournois d'Urbain VIII, 1635-6), Béarn (liard de Jeanne d'Albret et Antoine de Bourbon), Navarre (obole de Thibaud II) et Sedan (denier tournois de Frédéric Maurice de La Tour d'Auvergne, 1637). Pour la monnaie bordelaise, les espèces d'Henri IV à Henri VI d'Angleterre (1399/1453) sont les plus nombreuses ; quatre exemplaires proviennent de la tombe 62 (3 deniers et un hardi d'argent). À noter la présence d'un denier bordelais de Louis XI, souverain généralement absent des fouilles précédentes. Le monnayage royal français est essentiellement représenté par les règnes de François I<sup>er</sup> (deniers, double et liard) et de Louis XIII (doubles). Les images de chaque exemplaire sont montrées au moyen du vidéoprojecteur. Enfin un essai de comparaison avec les monnaies, déjà présentées, des fouilles de Blanquefort, Bruges et Villenave-d'Ornon, toutes en contexte funéraire, permet de voir une chronologie légèrement différente pour Saine-Eulalie : le pic se situe au XVI<sup>e</sup> siècle, tandis que pour les trois autres c'est au XVII<sup>e</sup> siècle (essentiellement dans la première moitié). Les espèces les plus fréquentes, toutes fouilles confondues sont les doubles tournois, puis les deniers bordelais. Pour les pièces dont l'atelier peut-être déterminés, c'est sans surprise celui de Bordeaux qui domine largement, grâce notamment aux anglo-gasconnes.

Inventaire et texte de l'étude seront remis aux archives du Cercle, et éventuellement publiés dans la *Revue archéologique de Bordeaux*, sous forme de note.

### Séance du 19 décembre 2015

Présidence de M. Debruge, conseiller

### Communication avec diaporama :

M. Wiedemann : « Les armes de la ville de Bordeaux dans les médailles et les monuments ».

Après une rapide définition et présentation historique de l'héraldique, l'auteur aborde l'un après l'autre les différents éléments des armoiries municipales bordelaises : chef (léopard puis fleurs de lys ; abeille sous Napoléon I<sup>er</sup> et tiercé en pal

tricolore par moment avec la III<sup>e</sup> République), château (porte Saint-Éloi *alias* de la Grosse Cloche), les ondes de la pointe, le croissant de lune). Puis léopard, fleurs de lys, abeille et chef tricolore sont abordés plus en détail. Viennent ensuite les ornements extérieurs : couronne comtale et supports (antilopes héraldiques). L'intervenant présente les variations stylistiques modernes de ces armes et armoiries à partir d'un frontispice du XVII<sup>e</sup> siècle, médailles et sculptures à partir des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. La communication se termine par une évocation des petites armes ou badge de Bordeaux : les trois croissants entrelacés.

Le texte sera proposé, à la requête de M. Casse, à publication dans la *Revue archéologique de Bordeaux*.

### Cours d'initiation à la numismatique :

À l'initiative de M. Wiedemann, un cours d'initiation à la numismatique est proposé dans le cadre du Cercle Bertrand Andrieu, le samedi matin pour la saison 2015-2016.

1<sup>re</sup> séance : 3 octobre 2015 ; M. Wiedemann : « Du troc à la monnaie ». Champs de la numismatique. Origines, formes primitives de la monnaie. Fonctions de la monnaie.

2<sup>e</sup> séance : 10 octobre 2015 ; M. Wiedemann : « La monnaie comme complexe de signes ». Système des valeurs : métal, formes, dimensions, poids, titre. Langue, légende, chiffres, monogrammes, signatures, marques d'atelier, points secrets, dates et chronologie.

3<sup>e</sup> séance : 7 novembre 2015 ; M. Wiedemann : « Iconographie des monnaies ». Carrés incus, types parlants (Phocée, Sélinonte), portraits monétaires, croix, armoiries, scènes allégoriques, vues de villes, symboles d'Etat, images occasionnelles. Diffusion des types, imitations, emprunts, rééditions.

4<sup>e</sup> séance : 21 novembre 2015 ; M. Wiedemann : « La collection ». A. Conseils pratiques : Description des monnaies, photographie des monnaies, nettoyage, conservation : albums, plateaux, coffrets. La monnaie de fouille, la monnaie comme objet de collection. Évaluation de l'état. La cohérence d'une collection : cadre local, unité thématique, tranche chronologique. – B. L'histoire des collections et des collectionneurs. Collections privées et publiques.

5<sup>e</sup> séance : M. Bost : « Les trésors ».

## Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 07 86 40 43 26  
permanence le jeudi après-midi

### Conseil d'administration pour l'année 2015

Président d'honneur :	M. le professeur R. COUSTET
Président :	Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE
Vice-présidents :	M. Ph. ARAGUAS M. J.-M. DEBRUGE
Secrétaire Général :	Mme M.-H. MAFFRE
Secrétaires adjoints :	Mme A. ZIÉGLÉ M. X. ROBOREL DE CLIMENS
Trésorier :	Mme S. OMETZ
Bibliothécaire :	M. J. G. PUYRAVEAU
Archiviste :	Mme H. AVISSEAU
Conseillers :	Mmes S. FARAVEL, N. PALARD, M. STAHL, MM. C. GENSBEITEL, J. DES COURTILS, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

### Conseil d'administration pour l'année 2016

Président d'honneur :	M. le professeur R. COUSTET
Président :	M. J. DES COURTILS
Vice-présidents :	Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE M. J.-M. DEBRUGE
Secrétaire Général :	Mme M.-H. MAFFRE
Secrétaires adjoints :	Mme A. ZIÉGLÉ M. X. ROBOREL DE CLIMENS
Trésorier :	Mme S. OMETZ
Bibliothécaire :	M. J. G. PUYRAVEAU
Archiviste :	Mme H. AVISSEAU
Conseillers :	Mmes S. FARAVEL, N. PALARD, M. STAHL, MM. Ph. ARAGUAS, C. GENSBEITEL, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

### Comité directeur des publications

M.-F. LACOUÉ-LABARTHE, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

### Comité de lecture

Philippe ARAGUAS, Hélène AVISSEAU, Robert COUSTET, Sylvie FARAVEL, Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, Michel LENOIR, Marie-Hélène MAFFRE, Philippe MAFFRE, Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS, Marc SABOYA, Anne ZIÉGLÉ.

### Version anglaise des résumés

Sophie ROBOREL DE CLIMENS



## Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

### Ouvrages

- J.-P. TRABUT-CUSSAC,  
*Livre des hommages d'Aquitaine* ..... 9 €  
Dr A. CHEYNIER, *Pair-Non-Pair* ..... épuisé  
J.-A. BRUTAILS, *Les vieilles églises de la Gironde*... épuisé  
A. NICOLAI, *Histoire des faïenceries de Bordeaux*  
*au XIXe siècle* ..... épuisé  
J.-A. BRUTAILS, *Album* ..... épuisé  
*Catalogue du Centenaire* ..... 10 €  
*Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes* ..... 8 €

### Collection «Mémoires»

- 1 Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD (dir.), *Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde*, 1989 .... épuisé
- 2 André COFFYN, *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)*, 1990 ..... épuisé
- 3 Marie-France LACQUE-LABARTHE, *L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, broché, réédition, 2003 ..... 39,50 €
- 4 Paul ROUDIÉ, *Bordeaux baroque*, 2003 ..... 15 €
- 5 Michel LENOIR (dir.), *La grotte de Pair-non-Pair*, 2006 ..... 30 €
- 6 Jean-Jacques MICHAUD, *Bordeaux, le vitrail civil, 1840-1940*, 2011 ..... 30 €
- 7 Philippe MAFFRE, *Construire Bordeaux au XVIIIe siècle : les frères Lacotte, architectes en société (1756-1793)*, 2013 ..... 39 €

### Collection

#### «Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

- 1 Marie-France LACQUE-LABARTHE, *Meubles bordelais, meubles de port* ..... 8 €
- 2 Robert COUSTET, *Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux* ..... 8 €
- 3 Christophe SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux* ..... épuisé
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET, *Bordeaux, le lycée Montaigne* ..... épuisé
- 5 Hervé TOKPASSI, *L'hôtel Leberthon, chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe siècle à Bordeaux* ..... épuisé
- 6 Michèle PEYRISSAC, *Le noviciat des Jésuites de Bordeaux* ..... 8 €
- 7 Robert COUSTET, *Lanessan, un château en Médoc* ..... 8 €
- 8 Claude MANDRAUT, *La faïencerie CAB (Céramique d'Art de Bordeaux), 1919-1947* ..... épuisé
- 9 Philippe ARAGUAS et Samuel DRAPEAU (dir.), *Les clochers-tours gothiques de l'arc atlantique, de la Bretagne à la Galice* ..... 18 €
- 10 Philippe ARAGUAS (dir.), *Jean-Auguste Brutails* ..... 15 €

### Revue archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2016 : 37 €.  
Pour les couples : 47 €.  
Pour les étudiants : 15 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux :

La Banque Postale 306 80 S

### Cession de tomes isolés selon disponibilités

- Bulletins récents (depuis 1960) ..... 30 €  
Bulletins entre 1923 et 1960 ..... 11 €  
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923) ..... 15 €  
  
Tables 1924-1973 ..... 10 €  
Tables 1974-2000 ..... 10 €

Société Archéologique de Bordeaux  
Hôtel des Sociétés Savantes,  
1 place Bardineau, 33000 Bordeaux  
Tél. : 07 86 40 43 26  
[www.societe-archeologique-bordeaux.fr](http://www.societe-archeologique-bordeaux.fr)

Maquette et composition :  
Concept 99

Impression :  
Imprimerie Laplante

Dépôt légal : mars 2017.



Table des matières

Natacha SAUVAITRE, Coralie DEMANGEOT, Damien DELAGE, Benoît GARROS <i>Regards sur les origines du quartier Saint-Michel de Bordeaux à travers les fouilles archéologiques liées au réaménagement de l'espace public</i> . . . . .	9-34
Marie-France LACOUÉ-LABARTHE <i>Avatars d'un bien de campagne : du « Mur Sarrazin » au domaine de Bagatelle à Talence</i> . . . . .	35-72
Lisa MACCANIN, Samuel VIRELLI, Damien PIOT avec la collaboration d'Antoine BRÉMOND <i>Dernières découvertes archéologiques au prieuré Saint-Germain de Langoiran</i> . . . . .	73-83
Marie FAURÉ <i>Le palais de l'Ombrière à Bordeaux du XI<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup></i> . . . . .	85-99
Marianne LECAT <i>Les résidences aristocratiques médiévales de Sallebœuf</i> . . . . .	101-117
Xavier ROBOREL DE CLIMENS <i>A propos de l'hôtel Lassalle de Roquefort à Bordeaux et de ses possesseurs</i> . . . . .	119-137
Philippe MAFFRE <i>Le château Birot à Béguey</i> . . . . .	139-148
Claude MANDRAUT <i>Edmond Moussié (1888-1933) : Bordelais d'exception et mécène averti</i> . . . . .	149-181
<b>Notes</b>	
Benoît ODAERT <i>Le monnayage d'Athènes de 545 à 31 avant Jésus-Christ</i> . . . . .	185-191
Jean-Pierre SUAUI <i>Le Gourmand portant son ventre sur une brouette à propos d'une miséricorde de stalle de Saint-Seurin</i> . . . . .	193-200
Jean-François FOURNIER <i>Un élément de retable du XVII<sup>e</sup> siècle attribué à l'atelier de Jean Girouard (1644-1684)</i> . . . . .	201-205
Jean-François FOURNIER <i>Un menuisier-sculpteur du XVII<sup>e</sup> siècle : Jacques Sabourie</i> . . . . .	207-209
<b>Chroniques</b>	
<i>L'archéologie girondine en 2014</i> . . . . .	213-247
<i>Chronique d'archéologie métropolitaine, année 2014</i> . . . . .	249-280
<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2015</i> . . . . .	281-282
<i>Cercle numismatique Bertrand-Andrieu : procès-verbaux des séances de l'année 2015</i> . . . . .	283-286